

Colette MOREUX

Professeure assistant à la faculté des sciences sociales
de l'université de Montréal

1982

Douceville en Québec

La modernisation d'une tradition

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Colette Moreux, sociologue et professeure assistant à la faculté des sciences sociales de
l'université de Montréal

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Colette Moreux, **Douceville en Québec La modernisation d'une tradition**. Montréal : Les presses de l'université de Montréal, 1982, 454 pp.

[Autorisation accordée par M. Pierre-Louis Lapointe, historien et archiviste, domicilié à Québec, et ayant-droit des œuvres de Mme Colette Moreux, le 22 janvier 2004.



lapopi@clic.net

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

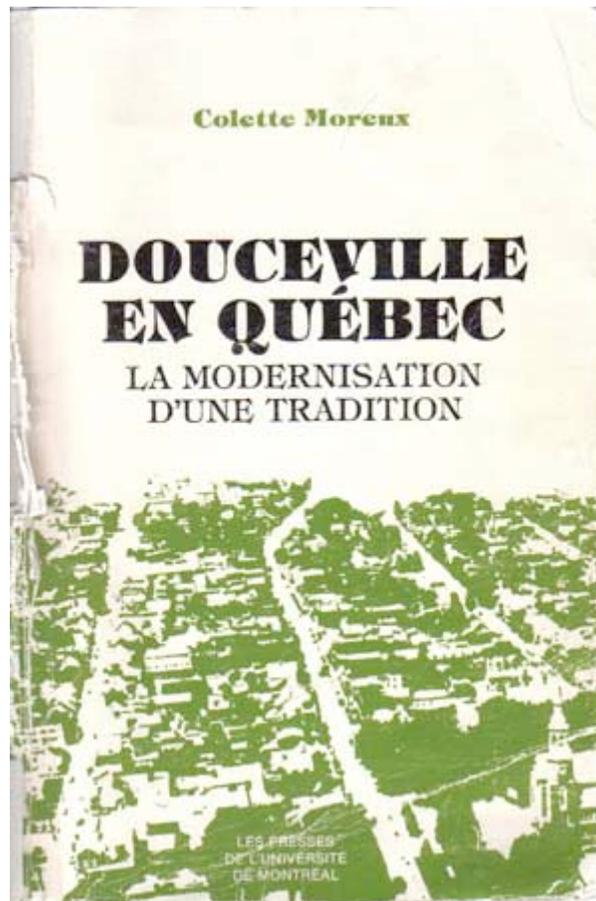
Édition complétée le 13 mars 2005 à Chicoutimi, Québec.



Colette Moreux

Professeure assistant à la faculté des sciences sociales
de l'université de Montréal

Douceville en Québec **La modernisation d'une tradition**



Les Presses de l'Université de Montréal, 1982, 454 pp.

Colette Moraux, actuellement professeur en France à l'Université de Pau et des pays de l'Adour, a effectué cette étude alors qu'elle enseignait au Département de sociologie de l'Université de Montréal.

Une petite ville québécoise assoupie dans une longue tradition de sacro-cléricalisme s'éveille un beau matin et décide de devenir « moderne » : pour certains, la peur, pour d'autres, l'espoir, l'enthousiasme pour quelques-uns, mais pour tous le sentiment d'un alignement irréversible sur le vaste remue-ménage des idées et des comportements qui emporte le reste de la Province depuis une décennie.

Quant à savoir ce que l'on veut, où l'on va et par quels moyens, personne ici ne s'en préoccupe et n'a d'idées très claires à ce sujet ; l'important c'est de « suivre », d'« être comme tout le monde », de répondre comme on l'a toujours fait aux incitations des autorités, à l'exemple de l'entourage, aux pressions de la parenté et, fait nouveau, de ne pas perdre l'estime des générations montantes.

Entre les inconscients mais combien pesants reliquats de la tradition et le désir inconditionnel mais combien désarmé de modernisation, le changement va comme il peut : incohérent, imprévisible, fou en un mot, il témoigne d'une profonde irrationalité des pratiques sociales, individuelles et collectives. À cet égard, le cas de Douceville devra être lu comme l'expression d'un **principe d'indétermination** dont la sociologie ne peut plus ne pas tenir compte.

Table des matières

[AVANT PROPOS](#)

[INTRODUCTION](#)

[Chapitre premier : La tradition](#)

- A. [Les fondements sacraux et cléricaux de la personnalité modale doucevillienne.](#)
- B. [La famille : statuts sexuels, relations de couple, éducation des enfants.](#)
- C. [La famille comme agent de socialisation.](#)
- D. [Le pacte de sociabilité et l'éthique de la relation à l'autre.](#)
- E. [Vie économique et politique ; la relation à l'objet, à l'argent, au patron et au chef.](#)
- F. [Le « nous », les « autres ».](#)

[TEMOIGNAGES](#)

[La famille, le couple, les statuts sexuels, l'éducation des enfants.](#)
[La vie publique, attitudes économiques et politiques.](#)

[Chapitre II : La modernisation](#)

- A. [Orthodoxie moderniste et modernisation locale](#)
- B. [La modernisation religieuse : un effritement sans douleur des structures de crédibilité](#)
- C. [Le dernier bastion de la tradition : les statuts et les valeurs sexuelles.](#)
- D. [Le pivot de la significativité : l'enfant et son éducation.](#)
- E. [L'ancienne alliée de la famille devenue sa rivale : l'école.](#)
- F. [La faillite du face à face.](#)
- G. [Économie et politique : une prothèse nord-américaine sur une culture proto-industrielle.](#)

[TEMOIGNAGES](#)

[La modernisation : une menace pour les structures de crédibilité.](#)
[Les pathologies de la modernisation.](#)
[Les modernistes satisfaits.](#)

[Conclusion](#)

[Annexe I](#)

[Annexe II](#)

[Glossaire](#)

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention du ministère des Affaires culturelles du Québec et à une subvention de la Fédération canadienne des sciences sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Cette recherche a pu être réalisée grâce à une subvention du Conseil des arts du Canada et du Comité d'Attribution des fonds internes de recherche de l'Université de Montréal. Nous leur adressons ici nos remerciements ainsi qu'à nos collaborateurs : Pierre Beaudesne, Marc Renaud, Jocelyn Routhier, Louise Roy, Josiane Valette et à toute la population de Douceville.

AVANT-PROPOS ¹

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque avec une petite équipe d'étudiants je passai l'été 1969 à Douceville ², mes préoccupations s'écartaient délibérément de la sociologie des petites communautés, lassée que j'étais par plusieurs années d'enseignement de cette discipline sans relief. Ce qui m'intéressait alors, comme aujourd'hui d'ailleurs ³, c'était la résistance au conformisme dans un milieu aussi homogène et résorbant que peut l'être une petite ville québécoise de 7 000 habitants. Mais tout en mettant sur pied un instrument de détection systématique de ces « résistants » au conformisme, en le testant, en l'administrant, nous jouions en même temps et presque malgré nous aux anthropologues : dès le jour même de notre arrivée nous étions repérés, reconnus, regardés et ne pas entrer dans le jeu des relations interpersonnelles avec nos observateurs-observés eût compromis à coup sûr les chances de succès de notre recherche. Il faut dire aussi que la méfiance de la plupart des membres de l'équipe à l'égard des techniques impersonnelles du questionnaire nous poussait inconsciemment à voir de plus près ceux que nous voulions connaître autrement que par le numéro de leur dossier. Nous voici donc, pour les plus jeunes d'entre nous, arpentant la « main * », buvant des « cokes * » ou des « drafts * » avec les « gars de bicycles * », tandis que mon âge respectable me désignait pour les rencontres avec Monsieur le curé ou Messieurs les maires ⁴. Ceux qui aimaient la campagne allaient le soir se bercer sur les galeries avec les fermiers, tandis que les séances colorées des différentes assemblées locales

¹ Cet avant-propos ne présente pas d'intérêt pour le lecteur indifférent aux problèmes théoriques posés par la sociologie des petites communautés.

² Nom fictif comme tous les noms de lieu et de personne cités dans ce volume.

³ Volume à paraître sous le titre : « La résistance au conformisme éthique et religieux. »

* La signification des termes marqués d'un astérisque (régionalismes québécois et termes anglais) est donnée dans le glossaire porté en fin de volume.

⁴ Il y a deux maires à Douceville, la population ne se décidant pas à fusionner la ville et la paroisse originelles.

enthousiasmaient les amateurs de sociologie politique. Aussi curieuse de nous que nous pouvions l'être d'elle, la population d'abord réticente accepta apparemment les justifications « scientifiques » que nous lui donnâmes dans les journaux, en chaire, aux conseils municipaux, de nos prétentions à aller « jusque dans les maisons privées » la faire parler de ses grands problèmes et de ses petites affaires ; l'idée d'une « enquête » l'effrayait un peu, mais l'assurance qu'un livre sortirait de nos activités les légitimèrent. Depuis, je reçois régulièrement chaque année des lettres d'informateurs impatients qui réclament « leur » livre.

Ce qui devait arriver arriva et après quinze jours de terrain nous étions séduits par Douceville au point que la recherche initiale avec ses prétests, ses échantillonnages, sa codification et ses codages devint un pensum auquel nous nous astreignions le matin pour, l'après-midi et le soir, nous envoler vers l'observation participante et l'entrevue informelle. La petite communauté, cette petite sœur des pauvres de la sociologie, se vengeait et insidieusement nous noyait de messages dont nous n'avions prévu ni l'intérêt ni l'utilisation.

L'obligation presque morale de rendre compte de cette richesse ainsi offerte s'imposa et nous pûmes bientôt dire à nos informateurs ravis que ce ne serait pas un mais deux livres qui paraîtraient sur Douceville. Pourtant la perspective d'une monographie classique débutant par la description des instruments aratoires et finissant par celle de la philosophie de la vie me rebutait. Douceville demandait autre chose, mais quoi ? D'un autre côté, mes positions sociologiques étaient tout aussi peu assurées ; convaincue de l'insuffisance théorique et méthodologique de la tradition de la sociologie des petites communautés, aussi bien du côté européen qu'américain, mais soucieuse de ne pas étouffer l'originalité des formulations qu'elle permet, bien avertie qu'« il n'est de science que du mesurable » mais ne renonçant pas aux ressources de l'intuition, voulant sauvegarder enfin l'approche du « phénomène social total » en échappant au reproche de superficialité lié à la monographie, allions-nous faire du Bernot, du Lefèvre, ou du Warner, du Redfield, peut-être encore du Lewis ?

À ce stade de mes réflexions, deux évidences prenaient corps : tout d'abord, puisque la sociologie des petites communautés s'était réimposée à moi, il fallait honnêtement m'installer face à elle et essayer de faire le point sur mes griefs et mes attentes à son égard : les apports de la tradition sociologique des petites communautés pouvaient-ils être de quelque utilité dans notre cas et comment ? Ensuite, il importait aussi de cesser de jouer avec le terrain et de penser à bricoler une monographie avec les retombées de la recherche principale. Si nous ne voulions pas nous décevoir nous-mêmes, il importait de nous fixer un objectif précis et de collecter non plus au hasard mais de façon systématique les matériaux propres à le réaliser. Au cours de cet avant propos nous allons essayer de développer les résultats de cette autoconsultation et les décisions théoriques, méthodologiques et épistémologiques auxquelles elle nous conduisit.

Une première constatation englobe toute la question de la petite communauté : ni elle, ni les spéculations auxquelles elle donne lieu ne sont à la mode. Une des causes de ce discrédit serait la disparition progressive et inéluctable de l'objet d'étude : il n'y aurait plus ou presque de « vraies » petites communautés, comme il n'y aurait plus de « vrais » paysans et de ces formes de cultures dites « traditionnelles » qui firent les beaux jours de l'École de Chicago. L'éparpillement actuel des communautés locales sur un continuum allant de *l'urban village* à *l'urbs in rure* rendrait artificielle la conservation pieuse du concept même de petite communauté et de ses attributs classiques : petitesse, isolement, homogénéité, etc. Le concept de « communauté », de teneur sémantique tout à fait différente, détrônerait définitivement celui de petite communauté, englobant dans sa dynamique propre les quelques reliquats de la première.

Or, si l'on se réfère au destin parallèle que connaissent actuellement les « vrais primitifs », on se rend compte que, loin de provoquer le désintérêt scientifique, la menace de disparition d'un objet sociologique lui donne plutôt un regain d'intérêt, en en faisant une véritable pièce de musée. Aussi, nous semble-t-il, cette première explication de discrédit ne pourra être retenue ; l'abandon physique et l'indifférence intellectuelle qui affectent la petite communauté ne sont-ils pas plutôt des expressions diverses, sinon les conséquences, d'une cause identique, le caractère marginal de l'épistémè ruralisante par rapport aux idéologies dominantes de notre époque : idéologies urbaines et industrielles avec tout ce que ces termes impliquent de mépris à l'égard de la petite communauté.

Cette hypothèse à laquelle nous apporterons plus loin d'autres appuis, nous fait déboucher sur un second volet de critiques : la sociologie des petites communautés est peu valable scientifiquement et s'associe mal aux efforts généralisés des sciences sociales et humaines pour atteindre à l'objectivité. Souvent endormie dans le genre monographique avec laquelle on a fini par la confondre, la sociologie des petites communautés évoque ainsi une sociologie mineure, aux limites de la spontanéité désarmée ; l'ingéniosité des aperçus auxquels elle donne lieu masque mal ses faiblesses théoriques, et ses carences méthodologiques s'ornent, en vain, du titre pompeux de méthode qualitative. Cette « petite Thérèse de Lisieux de la sociologie »¹ n'a pas même l'excuse d'offrir une lecture délassante et Lévi-Strauss exprime l'opinion générale lorsqu'il évoque le « morne ennui » des études de communauté. Nous ne contesterons pas la validité de ces jugements, remarquant seulement que les faiblesses et les grandeurs d'un genre doivent moins être rattachées à sa « nature » spécifique qu'aux conditions sociales de sa production. Or il est bien évident que la sociologie, d'une façon générale, n'aime pas les champs ; fille de l'urbanisation, de l'industrialisation et de leurs logiques spécifiques, elle mit cent ans à s'apercevoir que les deux tiers de l'humanité étaient peuplés de paysans, apparemment sans problèmes et sans relief, et que, ni elle, ni

¹ Préface de Guy Rocher, Colette Moreux, *Fin d'une religion ?*, p. viii, Presses de l'Université de Montréal, 1969.

l'anthropologie culturelle, braquée sur la « pureté originelle » des primitifs, ne désiraient prendre en charge.

Parce qu'elles ne forçaient l'attention ni par leur agitation ni par leur exotisme, les petites communautés se sont toujours vues frustrées, simultanément, et d'un statut sociologique et d'un statut social « nobles ». Alors que les grands noms de la sociologie naissante et croissante s'illustraient dans des spéculations centrées sur les phénomènes urbains, le monde rural était abandonné aux mains du tout venant, ethnographes, folkloristes, historiographes dont les bonnes volontés dispersées ne surent lui donner ni méthodes, ni théories adéquates.

Pourtant, les nécessités économiques des années 30 et les efforts financiers du ministère fédéral de l'Agriculture des États-Unis concentrèrent sur le monde paysan des intérêts, plus ou moins purs, mais dont la sociologie tira un moment profit. L'École de Chicago, qui se situe au confluent de cette opportunité et de la tradition allemande de la « *Gemeinschaft* » alors florissante, représente l'Âge d'or de la sociologie des petites communautés. Mais le retour à la prospérité industrielle aussi bien que l'épuisement théorique de la veine redfieldienne, suffirent à expliquer une régression rapide vers l'indifférence à l'égard de la ruralité et de ses expressions sociologiques. Seuls quelques nostalgiques du mythe des origines, quelques sociologues-paysans au style rustique osent encore, après la Seconde Guerre mondiale, faire la chasse aux quelques vestiges de statisme ou de sacralisme égarés çà et là dans un paysage campagnard qui refuse lui-même de les percevoir.

On pourrait croire que les problèmes politiques et économiques, culturels aussi, que les petites communautés et leurs habitants posent depuis une décennie auraient de nouveau stimulé l'imagination et le goût des chercheurs. Or, paradoxalement, les écoles sociologiques qui s'intéressent à ces remous opèrent sur la lancée de leurs idéologies personnelles, c'est-à-dire dans un esprit tel que non seulement elles n'apportent guère de dynamisme à ce domaine, mais que leur action théorique et pratique contribue à accentuer ce mouvement vers une dissolution et de la petite communauté comme telle et de ses connotations. Par exemple, les sociologues du développement, même s'ils se sont un peu dégagés des fins abruptement rationalistes des économistes, visent pourtant aux mêmes effets : arriver d'une manière plus ou moins coercitive à corroder la vision du monde originelle des populations des petites communautés en vue d'activités sociales plus « adaptées » au monde moderne. Entre sa « vérité » et celle des ruraux, l'impérialisme urbain instaure et déplore des écarts qui lui permettent de justifier des activités missionnaires, explicitement ou implicitement dissolvantes à l'égard du monde traditionnel.

De leur côté, les sociologues marxisants, qui se confondent accessoirement avec les gens du développement, s'agacent de l'approche fonctionnaliste appliquée généralement aux cultures préindustrielles et s'évertuent à déceler chez celles-ci

des embryons de « conflits de classe » derrière l'homogénéité culturelle apparente, ou des germes de « prise de conscience » sous l'acceptation fataliste des hiérarchies. Intégrant difficilement les sociétés paysannes à leur modèle, ils condamnent la petite communauté à une existence postiche, sorte d'appendice encombrant des convulsions urbaines ¹.

Dans un cas comme dans l'autre des visées ouvertement pragmatiques, politiques la plupart du temps, prennent le pas sur les spéculations théoriques, qui ne sont alors là que pour légitimer des interventions déjà décidées antérieurement ; de toutes manières, par des cheminements divers, ces doctrines arrivent aux mêmes conclusions : il faut détruire la petite communauté qui, par ses « irrationalités », son caractère bricoleur et inégalitaire, est une offense permanente à l'efficacité et au démocratismes modernes.

Une appréciation du bien-fondé de telles optiques n'est pas de notre ressort, nous déplorons seulement qu'elles prennent prétexte de l'urgence de fins pratiques pour escamoter ou biaiser leurs préalables théoriques. Leur action constitue à notre avis une sorte de trahison à l'égard de la sociologie des petites communautés, à laquelle ces courants ne s'intéressent que pour mieux l'anéantir.

Pourtant un courant théorique « pur » coexiste avec les précédents. Son fondateur, Redfield, avait fait de la petite communauté un terrain de choix pour l'évaluation de la corrélation entre variables écologiques et variables culturelles. Cependant, déjà prisonnier de cette « dictature du concept » propre aux sociologies idéal-typiques, il avait dû renoncer assez vite à ses ambitions comparatistes pour se forcer à des figinages rhétoriques au sujet de l'adéquation des types historiques, observés, au type pur, conçu *à priori*. Mais, tandis qu'il parvenait à intégrer ses scrupules théoriques à une production de monographies de premier plan, la plupart de ses épigones disséquaient son héritage en deux tendances boiteuses : ou bien la monographie descriptive, sèche et plate, parce que dépourvue d'élan théorique, ou bien la spéculation théorique, stérile parce que privée de données concrètes ; préoccupés essentiellement de « revisites », « réinterprétations » et « réestimations » des hauts lieux géographiques et conceptuels de l'École de Chicago, ces disciples sont enfermés dans une problématique vieille de trente ans et il ne leur paraît pas démodé de s'interroger encore sur la pertinence du continuum folk-urbain ou sur celle de tels ou tels traits constitutifs du « type » ². Les raffinements méthodologiques et théoriques que l'on peut mettre à leur actif témoignent certes de leur sérieux mais aussi de leur impuissance à dépasser un langage usé et sans surprise. Au lieu de chercher à poser de nouvelles questions, ils tentent avec insistance de trouver la bonne réponse à des problèmes dont il s'est avéré depuis longtemps qu'ils n'en comportent pas.

¹ La valorisation de l'agriculture et de la ruralité dans les modèles chinois, cubain, etc., remet toutefois en cause le caractère bâtarde du monde paysan dans la vision marxiste classique.

² Voir par exemple R. E. Pahl et E. Lupri, « La controverse », dans *Sociologia ruralis*, n° 3-4, 1966 et n° 1, 1967.

Notre séjour à Douceville nous a semblé une occasion favorable pour remettre une bonne fois toutes ces interrogations sur le métier et essayer de prendre parti à leur sujet. Au départ notre position peut se résumer en trois points :

1) Tout d'abord le concept même de petite communauté n'autorise pas une croyance en une « nature » universelle de celle-ci, qui serait faite d'un faisceau d'éléments érigés en « type » quasi normatif, à partir duquel toutes les communautés concrètes se verraient ou non décerner un label d'orthodoxie. S'il existe une *probabilité*, plus ou moins forte, de retrouver dans la plupart des communautés un certain nombre d'éléments socioculturels identiques, ceux-ci ne sont ni nécessaires ni caractéristiques ; et surtout ils ne découlent pas automatiquement d'une « essence » propre à cette formule de sociation. Leur existence éventuelle pourra certes guider les hypothèses de travail, mais elle devra chaque fois être testée ; enfin la détection de ces traits ne représente pas une fin en soi, mais seulement la première étape d'un processus explicatif orienté vers d'autres buts que l'obsession de l'adéquation ou de l'inadéquation d'une communauté particulière au type pur.

2) Une théorisation libérée du carcan idéal-typique peut alors s'ouvrir à d'autres perspectives : la petite communauté cessera alors d'être le cadre morose de la perpétuelle vérification de sa propre légitimité conceptuelle, pour s'aligner sur des problématiques et des méthodologies identiques à celles des autres secteurs de la sociologie. Elle n'apparaît plus alors que comme un cadre physique neutre, comme peuvent l'être une classe sociale, une Église, une administration, et qu'un traitement théorique et méthodologique amènera au niveau d'un objet d'analyse indemne de présupposés contraignants. Il n'y aura plus alors une sociologie des petites communautés mais une sociologie politique, religieuse, de l'organisation, etc., *ayant pour cadre* une petite communauté. Cette dissolution d'un champ de spécialisation n'aurait guère que des retombées administratives.

3) Cette spécificité perdue au niveau théorique devrait être récupérée sur le plan méthodologique. En effet, comme l'avait bien vu Warner, entre autres, la petite communauté offre à cet égard des avantages uniques mais pas assez délibérément exploités : sa matérialité presque tangible, son unité au moins spatiale et historique, son caractère de totalité politique, économique, culturelle, lui confèrent les privilèges d'un objet presque naturel, donné, dont sont dépourvues la plupart des autres entités sociologiques. De plus, suffisamment peuplée et complexifiée pour permettre une quantification significative, elle offre un champ d'exercice illimité aux qualités « humaines » du chercheur : intuition, coup d'œil, sens de la relation humaine. Elle concilie donc les avantages des recherches *in vivo* et *in vitro*.

Dans cette triple perspective, ce travail cherchera à apporter une réponse aux questions suivantes : Quel *objet* représente Douceville en tant que petite

communauté ? Est-il apte à devenir le *lieu théorique* d'un *problème sociologique* ? lequel ? et quelles sont les *méthodes* les plus adéquates à la fois à la saisie de l'objet et à la résolution du problème ?

INTRODUCTION

Douceville et sa personnalité modale

[Retour à la table des matières](#)

« Pourquoi c'est faire que vous nous avez choisis ? » La réponse à cette question tant de fois posée par nos informateurs condense toutes les caractéristiques de la communauté : après mûres réflexions et consultation des statistiques disponibles pour les petites villes de la province de Québec, nous avons choisi Douceville comme terrain de recherche précisément parce qu'elle ne présente aucune caractéristique et que la vie de ses quelques milliers d'habitants paraît à première vue aussi ordinaire que celle de n'importe quelle population d'une des nombreuses petites villes québécoises semblables. Ni trop près de Montréal pour faire figure de banlieue, ni trop loin pour demeurer en marge de la contemporanéité, relativement industrialisée mais possédant encore 1 500 têtes de bétail pour 98 fermes en 1971, de population assez stable sans être stagnante, « moyenne » donc sous tous les rapports, rien ne la signale à l'attention.

Son histoire commence puis se développe comme celle de la plupart des agglomérations canadiennes françaises : construite en bordure du Saint-Laurent, avec les quelques milles de recul suffisants pour échapper aux inondations de printemps, elle est née officiellement voici cent ans, après deux siècles d'hésitations, de haut-et-bas, dus aux caprices des Seigneurs français, à l'agressivité des tribus iroquoises de la région et aux hasards de l'administration française puis anglaise. D'abord vouée comme la majorité des établissements français du Canada

à la traite des fourrures et au commerce des boissons fortes avec les indigènes, elle est assez vite marquée comme toutes ses semblables par deux constantes : la foi catholique manifestée dès 1705 par l'érection d'une chapelle sans cesse agrandie, restaurée, jusqu'à la somptueuse bâtisse de pierres actuelle, et l'agriculture, tout de suite rentable sur ces bonnes terres limoneuses. Dès 1831 on dénombre 424 familles d'agriculteurs, qui possèdent 2 792 bêtes à cornes et 1 138 chevaux. L'établissement de colons européens y est donc aussi ancien qu'en n'importe quel lieu de la bordure du Fleuve mais les hasards de l'histoire n'ont laissé à Douceville ni vestiges matériels du passé, telles ces belles demeures de pierres ou de bois qui à tant d'autres endroits du Québec signent l'histoire, ni traces sociales, comme pourrait l'être le passage de tel administrateur, l'influence de telle famille. Contrairement à d'autres petites villes québécoises aussi, où la culture cléricale traditionnelle éclate de partout, Douceville paraît n'avoir été marquée qu'assez légèrement par l'époque sacrale du Canada français, même si les Ursulines, devenues en 1722 propriétaires de l'ensemble du territoire du Sault des Castors¹, furent les principales instigatrices du peuplement et du défrichement. La paroisse connut certes un curé presque saint, elle donna naissance à des ribambelles de prêtres et de religieuses² qui jalonnent l'histoire locale, ses rues sont encore parsemées de couvents et des écoles religieuses qu'elle se bâtit jusqu'à la dernière guerre, mais ils paraissent assez modestes ; contrairement à tant de minuscules villages flanqués d'églises et de couvents gros comme des châteaux forts, ses édifices religieux ne sont nullement disproportionnés par rapport à la taille de l'agglomération ; peut-être faut-il voir là l'influence anglaise (le nom réel de la ville est dû à une personnalité anglaise), ou américaine, à travers l'afflux de nombreux émigrants loyalistes qui s'y installent durant les dernières décennies du XIX^e siècle, ou celle encore de soldats français démobilisés et devenus après la Conquête cultivateurs l'été, coureurs des bois l'hiver ? Peut-être son rôle aussi de chef-lieu civil de région, qu'elle n'abdiqua devant sa proche voisine qu'à la fin du siècle dernier, lui donna-t-il moins nettement qu'ailleurs la « vocation » religieuse des agglomérations canadiennes-françaises ? Les cinq auberges et les quatorze débits de boisson qu'on y signale en 1831, pour 3 296 habitants, ne devaient sans doute pas rencontrer l'adhésion des frères et des religieuses qui, à cette époque, assurent l'enseignement local. Dès son origine et jusqu'à nos jours, Douceville est un lieu de passage, un centre commercial, grâce d'abord au Saint-Laurent puis à la route qui relie Montréal à Québec. Plus tôt qu'ailleurs leurs l'industrie s'implanta aussi, par suite des apports américains, anglais, irlandais qui ne cesseront pas durant tout le XIX^e siècle. Pour les petites paroisses alentour, primitivement confondues avec elle et qui s'en détachent peu à peu lors de la mise en place de l'administration civile et religieuse, elle reste jusqu'aux dernières décennies la ville mère où l'on vient acheter, traiter ses affaires, « prendre un coup » ou voir les filles.

¹ Dénomination fictive de la première agglomération.

² Dans un volume intitulé, « *Histoire de Douceville* », G. Lesage dénombre 76 prêtres, 36 religieux et 191 religieuses originaires de la localité.

Ces effervescences commerciales et industrielles tournent court vers la fin du XIX^e siècle lorsque Douceville atteint sa maturité qui, comme pour tout le Canada français, correspond à la prise en main définitive de la société et de la culture par l'Église. En dehors de la mise en place de l'infrastructure propre à l'urbanisation générale dans la province, plus rien ne se passe désormais ici en dehors des petites querelles de clochers et de municipalités que nous retrouverons toujours vivantes trois quarts de siècle plus tard. À vingt-cinq ans d'intervalle s'installent les deux compagnies les plus importantes encore en 1974 ; industries textiles l'une et l'autre, elles reflètent les destins de l'économie canadienne française et ses implications sociologiques : passage de la moyenne entreprise familiale canadienne-française de cent employés, mise sur pied en 1900 par des autochtones, à la grosse compagnie multinationale basée aux États-Unis, implantée en 1930 et qui occupera jusqu'à 900 personnes ; bien que toutes deux aient une raison sociale anglophone, la population nomme la première : « chez Amyot » ou même « chez Jules », la seconde : la « General », prononcé à l'anglaise.

Situons rapidement la communauté telle que nous la trouvons à notre arrivée en mai 1969. Douceville est de façon éclatante une ville française et catholique¹. De l'apport anglophone si vivant au siècle passé ne subsistent que des patronymes insolites puisque leurs porteurs sont tout aussi francophones et catholiques que le reste de la population. Que celle-ci soit passée de 2 814 personnes en 1901 à 7 207 en 1971, de façon régulière, avec un brusque accroissement dans les années 30 au moment de la venue de la « General » n'a rien que de normal. Plus significative pour nous est la courbe de l'évolution de cette population dans chacune des deux municipalités civiles qui, depuis 1880 se partagent le territoire initial de la « paroisse » de Saint-Jean du Sault des Castors² : la « ville » de Douceville et la « paroisse » de Saint-Jean. Jusque vers les années 1950, Douceville est une petite ville assortie de sa paroisse, formée de « rangs » uniquement ruraux et agricoles, sortes d'appendices rustiques de la cité relativement industrialisée ; mais à partir du recensement de 1954 non seulement la « ville » ne se développe plus mais elle régresse démographiquement alors que la « paroisse » double en population. La tendance s'accroît au point qu'actuellement c'est la paroisse, dont les limites extérieures sont larges, qui prend le pas sur une ville, cernée de partout par ses anciennes dépendances rurales et asphyxiée par les quelques usines qu'elle avait laborieusement installées sur son propre territoire. Alors qu'au cours des décennies l'espace et l'argent minutieusement gérés par la paroisse lui permettaient d'accéder sans hâte à une urbanisation tranquille, la ville s'endettait à assumer les impératifs d'une modernisation un peu précipitée, que ses fondateurs n'avaient pu prévoir : les plus aisés des Doucevilliens vont maintenant relayer la population agricole des rangs devenus banlieue et alimentent les caisses de la paroisse de leurs impôts

¹ 98,5% des habitants sont d'origine française (7 099 sur 7 207). Les autres sont d'origine diverse mais seulement 7 d'entre eux sont nés à l'extérieur du Canada.

² Au point de vue religieux, les deux municipalités ne représentent qu'une seule paroisse, Saint-Jean du Sault des Castors.

tandis que la ville se prolétarise et commence dans certains quartiers à prendre la physionomie impersonnelle de l'urbanisme de bureau. Ce renversement écologique, banal en soi, se double des antagonismes économiques et culturels de ces deux municipalités aussi rivales que complémentaires.

Les pôles de la vie économiques sont nets : en 1971 environ 1 800 personnes sont employées dans les 25 entreprises locales de caractère artisanal ou industriel, dont 4 seulement occupent chacune plus de 100 personnes. L'industrie textile est la plus représentée (1 400 personnes dont près de 500 femmes), suivie par celle du bois ; les qualifications professionnelles sont donc faibles, les emplois peu assurés, les salaires bas ¹ (de 1,25 \$ à 1,70 \$ selon l'ancienneté pour les hommes, moins encore pour les femmes) et il y a grande utilisation de main-d'œuvre féminine. La population agricole a diminué de moitié depuis 1911, mais la surface des terres exploitables (excellentes à 80%) n'a presque pas varié (3 028 hectares approximatifs en 1971 ² contre 3 437 en 1911). Ces quelques chiffres, mis en regard de l'augmentation de la population ouvrière dans le même laps de temps, sont gros d'implications sociales ; tandis que de nombreux petits agriculteurs traditionnels quittaient leur ferme à partir des années 30 et s'en venaient travailler à la « General », ceux d'entre eux, plus assurés financièrement ou plus tenaces, qui restaient à la ferme, vivaient à leur profit la mutation de l'agriculture québécoise : agrandissement des domaines, modernisation des techniques, passage de la polyculture à l'élevage laitier ou de boucherie. La difficulté d'être agriculteur n'est pas résolue, comme en témoignent de récentes manifestations paysannes mais, d'une manière générale, le mode de vie des fermiers doucevilliens tranche pourtant sur celui des ouvriers de la ville, même si leurs revenus apparents ne sont guère différents. Nous le verrons plus loin, la différence entre eux n'est pas qu'économique et, paradoxalement, ce n'est pas le monde ouvrier qui, ici, est principe actif de changement.

Par tradition, Douceville est une ville commerçante et jusqu'à tout récemment elle fut la pourvoyeuse matérielle des campagnes alentour. De nos jours et malgré un certain effort de rénovation des boutiques, la clientèle locale et même rurale préfère les supermarchés d'une importante ville voisine à dix minutes de voiture. Quelques faillites en résultent, mais c'est plutôt un assoupissement des affaires qui prévaut et la dispersion des enfants des commerçants vieillissants dans d'autres secteurs professionnels. Pourtant le volume des emplois du secteur tertiaire n'a guère changé depuis trente ans : c'est que la vieille élite locale de commerçants laisse seulement peu à peu la place aux fonctionnaires des diverses agences provinciales et fédérales ; importés pour la plupart, plus instruits et moins intégrés au départ dans les affaires locales, ceux-ci pourraient représenter un facteur décisif de modernisation. Nous verrons qu'il n'en est rien.

¹ Ces salaires ont certainement doublé au cours des dix années suivantes ; les statistiques fédérales sont muettes sur ce point en 1976 et celles de 1981 ne sont pas encore publiées.

² En 1976, la surface des terres cultivées est descendue à 2 610 hectares approximatifs.

Bas salaires du textile, commerces stagnants, agriculture en difficulté, ne font pas de Douceville une ville riche. Effectivement, en 1971, 83% de la population gagne moins de 4 000 \$ par année, pour des maisonnées dont la moyenne est de 4,2 personnes. Le taux de chômage est plus fort que la moyenne nationale, celui des mères nécessiteuses et des personnes inscrites au Bien-être social est élevé. Mais entre les chiffres bruts et les réalités quotidiennes de la vie matérielle, il faut faire passer toutes sortes de réalités presque intangibles mais grâce auxquelles le concept de pauvreté ne s'applique aux Doucevilliens qu'avec nuance : tout d'abord on connaît l'approximation des déclarations fiscales des cultivateurs, parmi lesquels beaucoup prétendent effectivement n'avoir que 4 000 \$ de revenus ; quant aux ouvriers, nombreux sont ceux qui arrondissent leurs paies par les ingénieuses petites « jobines* » que leur permet leur bonne insertion dans un milieu encore plein d'« irrationalités » au sens weberien du terme : petits transports, petites réparations, déblayage de la neige, jardinage. Surtout, proche encore du paysan enfermé dans sa sphère économique, l'homme québécois en général et doucevillien en particulier sait tout faire. La plupart de nos informateurs s'étaient fabriqué leur « chaloupe », construit leur « camp d'été », leurs meubles, leur maison, quand ils n'ajoutaient pas à leurs connaissances techniques des dons artistiques (modèles réduits, peinture, artisanat). La pêche et la chasse, survivances des temps de la colonisation assez vivantes pour que la « General » ferme ses portes au moment du passage des canards à l'automne, fournissent aussi une alimentation gratuite une partie de l'année¹. Aussi, s'il gagne peu, le Doucevillien moyen garde-t-il certains des avantages de l'économie traditionnelle d'auto subsistance.

De plus, pour beaucoup de personnes, la vente de la ferme et des biens paternels n'est pas encore très éloignée et les quelques milliers de dollars qui en sont revenus à chaque enfant ont permis l'achat d'une maison, son ameublement. Pour certains, cet argent servira à « faire de l'argent » et les journaliers aux salaires minimales qui sont devenus des prêteurs à gage « riches », ne sont pas des exceptions à Douceville.

Enfin, selon l'utilisation sociale de l'argent, et la signification qui lui est donnée, une même somme ne représente pas une même réalité pour des individus différents dans des milieux différents : à Montréal avec 5 000 \$ on est misérable, à Douceville on est, comme on dit, « en moyen » ; certes on ne voyagera pas, on n'ira ni en vacances, ni au concert, ni au théâtre, mais on satisfera aux exigences locales de la décence : être toujours bien mis, impeccablement coiffé, se déplacer en voiture, après quelques années de mariage ne plus être un locataire mais le

¹ Par contre, contrairement à l'ouvrier européen qui se souvient encore de son proche passé paysan en faisant un bout de jardin toutes les fois qu'il le peut, le rural québécois non cultivateur ne paraît pas aimer le jardinage. Il faut revenir aux couches hypermodernistes des urbains, surtout intellectuels, pour trouver, mythifié, ce goût du retour à la terre. Cette constatation peut soutenir la thèse du caractère provoqué (par l'Église) de l'agriculturisme du Canadien-français, à l'origine surtout soldat, coureur de bois et voyageur.

propriétaire attentif d'une jolie maisonnette pourvue de tout l'appareillage électrique, du « set* » de salon et des appareils audiovisuels (télévision, électrophone, magnétophone) « normaux », parfois en plusieurs exemplaires. Comme nous le verrons mieux plus loin, Douceville utilise son argent au profit de secteurs significatifs de sa culture matérialiste et fortement ritualisée ; nul ne se sent pauvre s'il arrive à satisfaire à ces exigences, fût-ce au prix de « sacrifices » qui paraîtraient insoutenables dans d'autres milieux mais que, la plupart du temps, il ne percevra pas comme tels.

La stratification professionnelle et économique se lit inexorablement dans le paysage urbain, dans le style discriminant des quartiers et des maisons : appartements cossus au-dessus des magasins de la « main* » pour les commerçants, modestes pavillons de bois pour les journaliers au Sud, « duplex » ou « triplex » de brique cubiques des ouvriers au Nord, bungalows pour les cadres à l'Ouest, maisons « à appartements » bon marché des marginaux à l'Est, fermes confortables dans la paroisse. D'une façon générale, le bungalow en briques gagne partout sur la maison de bois peint traditionnelle, même dans les rangs. Tout est propre et net, gazonné dès qu'un bout de terrain jouxte la maison, mais dans l'ensemble austère, sans enjolivement, peu fleuri ; seuls les rangs, avec leurs fermes amples, aux balcons et galeries sculptés et entourées de végétation arborescente donnent une impression de quiétude, semblent extérieurs à un monde utilitaire. Même si les bungalows modernes sont vastes, confortables, avec un peu d'ostentation parfois, il n'y a pas à Douceville de demeures luxueuses ou pittoresques qui retiennent l'attention. Rien ici n'accroche le regard, malgré la surcharge de néon qui cerne tous les magasins souvent vieillots de la seule rue commerçante, ponctuée de quelques hôtels ou motels et, à ses deux extrémités surtout, d'une surabondance de commerces voués à l'automobile. Ce paysage un peu terne et somnolent s'anime à peine durant le jour au passage rapide des écoliers et des ouvriers, qui vont à pied ou en « bicycles* » à leurs tâches. L'effervescence rituelle du magasinage américain du vendredi soir ne manque pas, prolongée tard dans la nuit par les pétarades des « bicycles à gazolines* » des jeunes qui passent du cinéma aux restaurants ou aux bars-spectacles des trois hôtels. En fait, beaucoup de personnes, des hommes pour la plupart « font du social » comme on dit ici et se rendent chaque soir de la semaine à diverses réunions d'associations. Mais ils se déplacent en voiture et la rue n'est qu'exceptionnellement le lieu de l'activité sociale.

Cet assoupissement apparent n'est rompu l'été que par les défilés d'une fanfare sans auditeurs et, de temps à autres, par une fête organisée par une association locale : jusqu'en 1974 toute la population a vécu dans le souvenir des fêtes du Tricentenaire, advenues en 1965, et dont l'organisation autant que les répercussions soulevaient encore l'enthousiasme ou les critiques de tout un chacun. Un autre genre de fêtes, périodiques celles-là, est constitué par les diverses élections, municipales ou provinciales, qui, depuis leurs premiers préparatifs jusqu'au comptage et au recomptage final des bulletins de vote, emporte l'ensemble de la

communauté dans des remous passionnés que n'atténuent pas les années. Depuis plusieurs décennies la ville est « rouge » (Parti libéral) et ses conseillers municipaux le sont à une exception près, tandis que la paroisse est « bleue » (Union Nationale), mais l'ensemble de l'agglomération vote « bleu » aux élections provinciales tandis que le député fédéral du comté est lui-même « rouge ». En 1970, les deux grands partis traditionnels ont récolté à eux deux 75% des voix, tandis que le Parti créditiste tournait autour de 16% et que le Parti québécois a fait une timide entrée en scène avec 391 voix (8% des suffrages exprimés)¹. Douceville est en bordure du « fief de Duplessis », le « dictateur » québécois d'avant la Révolution tranquille ; tient-elle de ce lourd voisinage sa réputation de « bastion du traditionalisme canadien français » ?

Nous ne nous étendrons pas ici davantage sur la vie politique, que nous analyserons plus en détail dans le cours du volume. Il en sera de même pour la vie religieuse et pour les autres secteurs de la vie sociale. Rappelons seulement que l'origine française de la population signifie automatiquement qu'elle est catholique. De fait, jusqu'en 1974, tous les enfants nés de parents français vivant dans la paroisse furent baptisés. Cette appartenance officielle subit pourtant le contrecoup de la désaffection religieuse qui marque le Québec depuis une quinzaine d'années, et même si nous n'avons pas fait un décompte de messe systématique, nous avons pu nous rendre compte par l'observation et par les déclarations mêmes des informateurs que l'assistance à la messe décroît de manière sensible d'année en année. D'une manière générale la fréquentation des sacrements et de toutes les pratiques ritualisées suit la même évolution, tandis que les répercussions encore fragiles de ce désengagement marquent les actes importants de la vie personnelle : c'est ainsi par exemple que, si tous les enfants sont baptisés, le temps moyen qui s'écoule entre la naissance et l'entrée dans la communauté chrétienne est passé de 10,8 jours en 1963 à 50,26 en 1973. À partir du moment aussi où le mariage civil double le mariage religieux et autorise ainsi le divorce, ces pratiques s'installent tranquillement dans les mœurs ; quelques mariages civils sont célébrés chaque année, la plupart du temps, il faut le dire, entre personnes déjà « accotées* » qui régularisent ainsi leur situation, ou entre divorcés, que l'Église n'admet toujours pas aux sacrements. Le chiffre des divorces, qui a représenté tout de suite 5 cas, dès la seconde année de la légalisation, s'est stabilisé les années suivantes autour de la quinzaine ; dans le quart des cas à peu près, il est le fait de couples séparés depuis fort longtemps mais que les lois de l'Église maintenaient dans un état matrimonial théorique. Pourtant, fait symptomatique, tous les autres cas de divorces sont le fait de couples la plupart du temps très jeunes et récemment mariés, qui témoignent ainsi d'une attitude nouvelle à Douceville face à l'indissolubilité traditionnelle du couple. Par contre, tous les décès sont encore sanctionnés religieusement. Ni les vivants ni les morts n'y voient d'inconvénients.

¹ En 1973, le Parti créditiste obtenait 10% et le Parti québécois 13% des suffrages exprimés. En 1976 : Parti créditiste : 3% ; Parti québécois : 22,9% ; Parti libéral : 45% ; Union nationale : 23%.

Au cours de cette très brève présentation de notre communauté, nous avons dû plusieurs fois faire allusion à sa modernisation, nous avons été amenés à évoquer les changements dont elle est le théâtre à tous les niveaux. Aussi de toutes les caractéristiques marquantes de ce groupe, la plus évidente est précisément cette hésitation entre un traditionalisme encore robuste et les irruptions de la modernité, délibérées ou non, plus ou moins intégrées mais inéluctables. Ce phénomène peut se lire selon deux dimensions, selon qu'on l'appréhende synchroniquement à travers l'observation de la diversité de phénomènes plus ou moins orientés vers l'un ou l'autre pôles, ou diachroniquement, à l'occasion de séjours successifs dans la localité : une simple promenade partant des rangs, bordés de leurs fermes centenaires, pour regagner la ville, où les structures cubiques vitrées de la banque, de l'école évoquent la contemporanéité, fait passer continuellement l'observateur d'un siècle à l'autre. Entre les façades même les hôtels, fraîchement restaurés, et les intérieurs victoriens, c'est la même rupture. Cette impression de surface se précise lorsque l'on s'insère dans la vie du groupe : d'un côté l'actualité ronronnante et les séances folkloriques des Conseils municipaux, de la Commission scolaire, de la Fabrique, de l'autre l'efficacité bureaucratique des services gouvernementaux. À l'intérieur d'une même entreprise, la « General », l'opposition est aussi marquée entre la haute gestion, télécommandée des États-Unis, et la quotidienneté des relations de travail administrées par un chef du personnel autochtone. Ces hiatus omniprésents trouvent leur prolongement dans les modes de vie et les attitudes de la population : au travail, à la maison, dans les associations, les activités et les discours apparaissent comme éclatés, tiraillés entre l'attachement à la tradition et les impératifs de l'actualité ; chacun est conscient du problème, l'évoque, prend parti, se situant différemment par rapport à lui selon son âge, son milieu, son tempérament.

Par ailleurs, à chacun des quatre séjours¹ que nous fîmes à Douceville, les changements éclataient sporadiquement et les nouvelles que nous en avons jusqu'à ce jour font état d'événements qui sont le signe d'un ébranlement très profond des structures et des mentalités : par exemple, 1974 vit l'accréditation à « la General » d'un syndicat que la compagnie avait réussi à repousser depuis sa création et en particulier depuis la fameuse grève manquée de 1951-1952, qui reste pour les Doucevilliens comme un symbole de l'enracinement inébranlable dans le *statu quo* ; en 1975, c'est la défaite à la municipalité de paroisse du maire « Union nationale » et de son équipe au profit d'un « homme nouveau », la démission du curé, une contestation de l'autorité policière accusée de pratiques brutales sur la personne des jeunes et enfin une interpellation publique d'un fonctionnaire local sur l'utilisation des fonds municipaux. Ces événements qui n'étaient pas imaginables en 1969, au début de notre enquête, ne sont évidemment pas survenus par hasard, ils sont l'aboutissement événementiel d'une lente évolution des mentalités et d'une installation tranquille d'un nouvel ordre des choses dont les

¹ Étés 1969, 1970 et, partiellement 1971, enfin été 1974.

individus ne réalisent peut-être pas toujours clairement la signification. Ces réalités suivent, avec un certain décalage, l'évolution générale de la province de Québec, dont elles sont l'expression locale et particularisée.

À ce stade de nos observations, nous pouvons commencer à répondre aux questions posées à la fin de l'avant-propos : l'abstraction représentée par la communauté « Douceville » est ainsi interceptée peu à peu par ses caractéristiques, qui font perdre sa pertinence au « type pur » pour le remplacer par un objet particulier que nous venons de décrire rapidement. Nous aurions alors pu y découper n'importe quel champ d'analyse parmi ceux qui se présentaient spontanément à nous ; on conçoit bien que Douceville ait pu faire l'objet de recherches portant les titres suivants « une ville, mais deux municipalités » ; « un cas de mythisation la grève de 1952 » ; ou encore « domination américaine, mais leadership français : le cas de « la General ». Mais, aucune de ces réalités ne s'imposait au même titre que cette incursion presque palpable, encore que peu sûre d'elle-même, de la modernité ; et, parce que la totalité du groupe s'engageait, positivement ou négativement, dans cette aventure au point d'y accrocher toutes les perspectives de ses activités et de sa culture, *l'étude du passage de la tradition à la modernité*¹ nous apparut le sujet à la fois le plus riche et le plus pertinent, celui qui nous permettrait d'appréhender et les caractéristiques de la communauté et sa dynamique propre à ce moment donné de son histoire.

Parmi l'ensemble des éléments constitutifs de notre objet, il importait de prélever les plus adéquats à notre cadre d'analyse, non pas qu'ils soient peut-être essentiels à la vie du groupe ou sociologiquement plus lourds, mais parce qu'ils sont les plus aptes à rendre compte d'une problématique désormais fixée où observer le mieux le phénomène de la modernisation et comment le faire ?

En ce qui concerne le premier point, nous pouvions opter pour une analyse des institutions, des activités des membres du groupe, ou des expressions symboliques, etc. En partie pour les raisons invoquées plus haut et qui sont reliées aux avantages méthodologiques propres à la petite communauté (petitesse, totalité, unité, etc.) mais aussi pour satisfaire notre curiosité inlassablement réactivée, nous décidâmes de ne sacrifier aucun de ces domaines d'observation qui ainsi se contrôlèrent, s'enrichiraient mutuellement. Mais tandis que la cueillette des matériaux se rapportant aux activités, institutionnalisées ou non, et aux manifestations de la culture symbolique serait laissée un peu au gré des hasards de l'observation participante et des entrevues informelles, nous raffinâmes le niveau des *attitudes verbales* comme celui où l'investigation devrait être la plus poussée et la plus méthodique : en effet, à travers ces attitudes nous pouvions rejoindre une fraction représentative de la population, couvrir le champ d'analyse le plus étendu, et le faire dans les meilleures conditions d'objectivité, grâce en particulier à la mesure.

¹ Nous définirons chacun de ces deux concepts dans les chapitres suivants. Pour le moment, définissons succinctement le traditionalisme comme l'attachement à la culture québécoise telle qu'elle a pu être observée jusque vers les années 60 ; le modernisme correspond en gros à l'actuelle culture montréalaise.

Centrer l'étude du changement culturel dans une communauté de plusieurs milliers d'habitants, sur l'expression, forcément limitée, des activités verbales d'une fraction de ceux-ci représente une décision qui ne va pas nécessairement de soi ; nous allons essayer de la justifier avant de rendre compte des traitements auxquels elle donna lieu et des résultats acquis.

Si l'on considère la personnalité de l'acteur social à un moment donné, celui où on l'observe par exemple, comme l'aboutissement de tous les déterminismes, sociaux ou non, externes ou internes qui à un moment ou l'autre de son existence ont contribué à son développement, on constate que ces déterminismes ont sur lui deux types d'effets :

- Les uns sont muets et ils agissent selon des modalités non « compréhensibles », au sens weberien du terme. Tant qu'un savoir social spécifique, idéologique ou scientifique, peu importe, ne l'a pas « révélé », nul ne sait par exemple les effets d'une formule génétique, du climat ou de l'insertion socio-culturelle sur la vie privée et publique de l'individu. En l'absence de décisions sociales à leur sujet, l'acteur éprouve ces déterminants sous la forme d'une expérience intérieure, authentique mais démunie de représentativité, très pauvre en schèmes comportementaux. Aussi, par nature, cette expérience n'est pas communicable et n'a que des relations peu prévisibles avec la portion émergée de l'individualité. Les composantes de la personnalité qui résultent de ces déterminismes ne font pas l'objet d'un langage, elles ne parlent pas au sujet, le sujet n'en parle pas.
- D'autres éléments de la personnalité eux parlent ; ils nomment, décrivent, expliquent à leur porteur et à ceux qui l'écoutent de multiples choses, en particulier la nature du monde physique et social, leur raison d'être, les rapports qu'entretient avec eux le sujet. Ils se chargent enfin de faire rapport sur la portion non parlante de la personnalité, d'en « révéler » les déterminants, les fonctions ; ils la prennent donc en charge, la dominant et substituent à des réalités effectives mais non connaissables, des réalités perçues mais dont l'existence reste hypothétique au regard de l'objectivité. Ces langages sont fournis tels quels par le milieu humain, qui donne ainsi à l'acteur à travers ces pseudo-savoirs, le « sens », les outils symboliques de l'insertion socio-culturel et de la communication.

Nous ne nous étendrons pas ici sur cette extraordinaire « faculté symbolique »¹ qui dépossède universellement l'acteur de ses vérités individuelles et l'amène à se « reconnaître » dans des langages appris de toutes pièces, qui n'ont été faits ni par lui, ni pour lui mais lui apportent des satisfactions sociales dont la fonctionnalité est sans commune mesure avec les agréments de la connaissance juste.

¹ Nous l'avons étudiée dans un autre texte : *la Conviction idéologique*, Colette Moreux, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978, 125 p.

Nous éviterons aussi de nous engager dans le débat qui tourmente les sciences sociales depuis leur origine : laquelle des deux portions de la personnalité et des déterminismes qu'elle accueille s'exprimera dans l'activité sociale ? ; celle qui ne sait rien d'elle-même mais pulse secrètement le sujet, ou celle qui croit savoir mais n'a que des rapports indéfinis avec l'objectivité ? Il se pourrait que ce problème soit un faux problème puisque jusqu'ici il n'a donné lieu lui-même qu'à des réponses sociales c'est-à-dire idéologisées. Les compromis auxquels se plaisent philosophes et sociologies de la science en refusant la distinction positiviste entre science et idéologie ne fait pas avancer les choses. Nous reprendrons plus loin celles des implications de cette controverse qui concernent nos propos.

Pour l'instant, le constat d'un investissement de l'ensemble de la personnalité par le discours, discours descriptif et prescriptif, nous autorisera seulement à considérer les attitudes verbales comme des expressions de cette *traduction* à laquelle sont soumis toutes les composantes et tous les déterminismes de la personnalité ; nous les mettrons au nombre des savoirs sociaux nommés, selon les disciplines, culture symbolique, idéologie, représentations collectives, dont chaque acteur s'approprie une fraction et qui composent la totalité des connaissances qu'il a sur lui-même, sur les autres, sur le monde physique et sur les rapports qui lient ces différentes entités.

Provoquées ou émises plus spontanément, les attitudes verbales peuvent alors être vues comme des composantes de la personnalité des informateurs : exactes ou erronées dans leurs contenus, articulées logiquement ou non, elles livrent, tout comme le font les comportements, la subjectivité de l'acteur à travers des langages socialement fournis ; nous saurons par exemple qu'il se perçoit lui-même de telle ou telle manière, qu'il a telles convictions sur telle personne, tel objet, qu'il n'aime pas ceci ou cela, *parce que, afin que, malgré*, etc. Certes, il n'est pas question, contrairement à ce que fait la psychologie sociale, de prendre au pied de la lettre les contenus des propositions de ces discours ; il faut les retenir comme *des indicateurs*, partiels et partiaux, mais *significatifs* de la personnalité.

Les dissimulations, les ignorances, les biais de toutes sortes qui affectent les attitudes verbales sont la pâture de tous les spécialistes des sciences humaines qui à partir d'eux, construisent des modèles universalistes ou différentiels de la personnalité. L'optique sociologique enrichit cette perspective de deux autres éléments : parce qu'elles proviennent d'un conditionnement social, les attitudes verbales sont acquises mais elles sont aussi *partagées*. La répétition des mêmes savoirs, marqués des mêmes biais, des mêmes incohérences aura transformé un fait psychologique en un fait social ; une *collection* de subjectivités affectées des mêmes tics, des mêmes erreurs, des mêmes délires sera devenue un *collectif* nanti d'un imaginaire institutionnalisé.

Mais il y a plus ; la promotion d'une collection d'individus au rang de société et celle d'une collection de langages subjectifs au rang de savoirs sociaux équivaut à

une sorte de double sacralisation ; vues sous l'angle individuel, les productions verbales sont sujettes à caution, marquées au sceau du social elles deviennent des expressions *d'objets* collectifs, transcendant la perception et l'évaluation individuelle. Par rapport à l'erreur individuelle, l'erreur partagée perd toute visibilité ; elle n'a plus de pertinence puisque le collectif est précisément le créateur des catégories du vrai et du faux, le définisseur de leurs contenus. Peu importe que ce pouvoir de promotion au rang d'objet que s'arrogue la société soit le privilège de quelques définisseurs roués qui collectivisent à leur profit leur propre imaginaire ou que celui-ci émane spontanément des groupes ; dans l'un ou l'autre cas une même indifférence à l'objectivité des savoirs s'accompagne d'une même croyance en leur vérité absolue et en leur légitimité.

Cette socialisation de la subjectivité individuelle exprimée par les attitudes verbales nous aura donc fait passer d'un point de vue psychologique à un point de vue sociologique : révélatrices au départ d'une portion de la personnalité individuelle, les attitudes verbales le sont tout autant de la personnalité collective de la population considérée ; des discours qui ne seraient que fantasmes s'ils n'étaient pas partagés prennent valeur *d'objets sociaux*, ils rendent compte des contenus et de la structuration de l'imaginaire d'un groupe : ses incohérences, ses contradictions, les erreurs mensongères ou innocentes qu'elles expriment font partie de cet objet. Dans notre cas, cette connaissance pourra aisément être appliquée au problème de la modernité.

Mais, de plus, à la différence des savoirs dit scientifiques, les savoirs sociaux sont étrangers à la spéculation pure, ils sont toujours reliés à une pratique d'une façon ou d'une autre : de même qu'il n'existe pas d'activité sociale qui n'ait un « sens visé », un savoir qui ne s'accompagne pas d'au moins un début de réalisation concrète reste une théorie, une littérature, pas une pensée « *sociale* ».

Ici encore un déchaînement théorique et polémique entoure la question du primat de la pratique ou de la théorie ainsi que du sens de la relation causale qui les unit éventuellement. N'y touchons pas mais gardons seulement à l'esprit pour l'instant la vision de ce concept bipolaire (activité-sens visé, dans l'acceptation weberienne du terme), comme expression des deux facettes nécessairement symbiotiques de l'entité personnalité individuelle¹. Nous étudierons donc les attitudes verbales parce qu'elles permettent un traitement plus exhaustif et plus formalisé mais nous consoliderons les données verbales par l'observation des activités observables de notre population.

Une cohérence parfaite, une adéquation entre ces deux niveaux sont aussi utopiques que celles qui caractérisent les niveaux du savoir ou de la pratique pris

¹ L'inspiration weberienne de notre problématique est manifeste ; mais moyennant la transposition du concept de personnalité individuelle à celui de « signe » et le remplacement du dualisme « activité observable » – « sens visé » par celui de « signifiant-signifié » nous empruntons pareillement à la conception levi-straussienne du symbolisme socio-culturel.

séparément. Qu'importe, ou plutôt tant mieux, puisque ces écarts entre ce qui est dit et ce qui est fait, ces contradictions, cette inconscience ou ces dissimulations sont autant de symptômes supplémentaires pour cerner la réalité que nous cherchons à atteindre : les nuances d'une mutation socio-culturelle complexe. Ici encore la répétition de ces caractéristiques fera d'une pluralité de traits psychologiques individuels, un fait social.

Pour donner une unité à la collection des attitudes observées, nous les avons regroupées sous un vocable synthétique, celui de *personnalité modale*. Nous avons retenu cette expression sociologique suspecte¹ parce qu'elle évitait d'avoir à choisir entre le concept d'idéologie, trop chargé et celui de culture symbolique qui ne l'est pas assez. Elle s'apparente également aux notions « d'éthos », « épistémè », *Weltanschauung*, *Zeitgeist*, etc., tous ces termes désignant des savoirs sociaux, c'est-à-dire en soi aussi indifférents à l'objectivité qu'absolus pour ceux qui leur accordent leur foi ; tous impliquent une symbiose, plus ou moins complexe, avec des activités adéquates, dont il serait bien malaisé de dire *a priori* s'ils en découlent ou les déterminent.

Définissons la personnalité modale comme *la probabilité pour certains traits de personnalité d'être partagés par un nombre significatif de représentants d'un groupe*. Par traits de personnalité, nous entendons toutes les manifestations observables de l'individualité, le langage en faisant évidemment partie. La personnalité modale s'exprime donc aussi bien à travers les attitudes verbales qu'à travers les comportements ou les diverses productions socio-culturelles d'une collection d'individus ; nous utiliserons tous ces niveaux d'analyse mais nous insisterons surtout, pour les raisons vues plus haut, sur les attitudes verbales.

Une telle problématique, qui chemine entre la sociologie, la psychologie sociale et l'anthropologie, essaie d'atténuer les faiblesses de chacune de ces disciplines par l'apport des deux autres. Néanmoins, elle s'éloigne par plusieurs points de la voie considérée comme noble en sciences sociales : tout d'abord en faisant de l'individu, de l'individu parlant, le point de départ de l'observation, elle risque d'ignorer des réalités infra-structurelles et structurelles dont celui-ci n'a pas conscience ; de plus, essentiellement descriptive, elle s'attache plutôt à démontrer les liens fonctionnels plutôt que causals entre les différents éléments de l'analyse ; enfin, rappelons-le, le concept même de personnalité modale, avec sa vision consensuelle et centripète du social, a concentré sur lui un nombre assez impressionnant de critiques pour décourager le chercheur d'y avoir recours. Nous

¹ Les attaques contre ce concept « de droite », naguère rebattu, maintenant périmé, ne manqueront pas ; nous demandons seulement au lecteur pressé de s'en tenir à l'acception probabiliste que nous lui donnons, sans aucun des présupposés psychologues et causalistes qu'on lui adjoint généralement lorsqu'on veut le confondre avec la « personnalité de base » de Linton-Kardiner. La sociologie l'a condamné sans lui donner de successeur capable d'exprimer la conjonction fonctionnelle de traits socioculturels modaux. C'est dans cette perspective qu'il nous paraît conserver sa pertinence et sa fécondité.

acceptons la responsabilité de ces différentes décisions sans chercher à les voiler par d'inutiles rationalisations justificatrices et offensives. Nous n'avons pour l'instant qu'une seule pièce au dossier de notre procès : notre enthousiasme pour la culture symbolique et le face à face avec l'informateur. Au cours de cette étude nous essayerons de montrer qu'une option méthodologique individualisante et descriptive n'hypothèque pas un élargissement théorique, et que l'étude du langage ne ferme pas l'accès à d'autres ordres de réalités. En résumé, notre souci d'appréhension juste et complète de la dynamique de la modernisation nous a conduit aux décisions méthodologiques suivantes :

- L'essentiel de nos données sera de nature verbale, mais nous lui adjoindrons celles que l'observation participante et la collecte de documents matériels nous auront fournies durant l'ensemble de nos séjours.
- Nous utiliserons conjointement le traitement quantitatif, propre à donner une vision globale et formalisée de l'ensemble de la population à l'égard de la modernisation et l'approche qualitative effectuée en profondeur sur un moins grand nombre d'individus. Un questionnaire d'attitude (1969), dont nous ferons état dans un instant, permettra d'appréhender les contenus modaux de la vision du monde doucevillienne et sa structuration selon les variables classiques. Des entrevues cliniques (1970-1971) menées sur une fraction déterminée de la population pourront ensuite éclairer, rectifier et élargir les résultats précédents.
- Nous pratiquerons une étude longitudinale en testant les progrès de la modernisation intervenus en l'espace de 4 à 5 ans. C'est ainsi que nous sommes retournés en 1974 revoir ceux de nos informateurs qui avaient fait l'objet d'interviews en 1970-1971. Nous leur avons soumis alors des questions ouvertes concernant leurs changements d'attitudes et leur évaluation de la modernisation en cours à Douceville.

En 1969, un mois de prise de contact avec la communauté doucevillienne à travers l'observation participante et les entrevues informelles, auprès surtout d'informateurs clés, nous autorisait à mettre sur pied un questionnaire qui comporterait une série de questions pertinentes, à poser de la bonne manière, c'est-à-dire intérieures à la personnalité modale du groupe, concernant le problème du passage de la tradition à la modernité. C'est en tentant de voir le monde et ses problèmes à travers des lunettes doucevilliennes que nous avons dressé une liste de 111 assertions ¹, augmentées de 24 questions factuelles, couvrant l'ensemble des attitudes classiquement constitutives de la personnalité modale (économie, famille, politique, religion, groupe). Les réponses d'une population de 873 personnes, relativement représentative de Douceville, nous ont permis de fixer comme sur une

¹ Pour alléger ce texte nous avons reporté en annexe tous les détails méthodologiques et techniques.

toile de fond les traits généraux de la personnalité modale, à partir de critères quantitatifs :

Sur les 111 assertions du questionnaire, 44 obtiennent une condensation de réponses d'au moins 75% au pôle négatif ou positif ; comme la plupart de ces propositions avaient été formulées selon la dichotomie tradition-modernité, ces résultats indiquent que dans presque la moitié des cas la personnalité modale est nettement marquée dans un sens ou dans l'autre. Les contenus de ces assertions ainsi dichotomisées sont révélateurs ; on s'applique à paraître moderne d'abord sur des positions très générales où s'aventurer ne présente aucun risque : « chaque génération est en progrès sur la précédente » (88%) ; « à part les travaux forcés une femme peut faire n'importe quel métier » (85%) ; « si les ouvriers étaient plus unis les choses changeraient » (78%), etc. En effet, dès le début de notre séjour à Douceville, il nous était apparu que l'on tient ici à se moderniser : ce souci passe dans le langage quotidien, dans les stéréotypes et dans les plaisanteries ; il est conscient et volontaire, mais, nous le verrons, il n'aura pas nécessairement de répercussion sur les comportements.

Un secteur de modernisation délibérée doit être mis à part, croyons-nous, parce qu'il est bien plus précis et qu'il englobe sans exception toutes les assertions qui le concernent, c'est le secteur religieux. Pour l'avoir expérimenté de bien d'autres manières, nous pouvons affirmer que le désir d'en finir avec les formes cléricales et ritualistes du catholicisme est profond à Douceville : on a tant répété dans la province et on redit tant encore ici combien les anciennes formes du catholicisme portent de responsabilité dans le « retard » du Québec, à quel point elles ont brimé l'individu pendant des siècles, que la religion a fini par prendre sur elle tous les péchés de l'époque révolue ; comme partout ailleurs dans la province, le clergé a donné le coup d'envoi du « renouveau » et continue à animer les fidèles dans ce sens. Aussi faudrait-il être bien insensé pour ne pas se laisser aller au mouvement général qui assure et persuade que « les représentants des autres religions ne sont pas moins heureux que les catholiques » (75%), « qu'on peut faire une bonne vie sans être catholiques » (89%) et qu'on peut même « épouser quelqu'un qui a une autre religion » que soi sans risquer de faire un mauvais mariage (80%). Le modernisme religieux est donc ici l'un des plus assurés et des plus volontaires.

Les réponses à teneur traditionaliste d'une population plutôt portée à accentuer verbalement son modernisme sont, par contrecoup, révélatrices, mais elles demandent une interprétation différenciée. Un premier lot d'assertions, un peu malicieusement formulées il faut l'avouer, recèle une signification dont beaucoup de Doucevilliens peuvent ne pas être conscients et la « bonne réponse » ne leur apparaît pas alors aussi clairement que précédemment ; dans certains cas, l'informateur n'est pas au courant de l'existence d'une option moderniste dans le domaine considéré, ou bien s'il la connaît, il n'y relie pas le contenu de l'assertion. Par exemple une minorité seulement de sujets est consciente de l'hypertraditionalisme d'une croyance qui fonde la « gloire » passée du Canada

français sur la morale et la religion (21%) ; et si la presque-totalité de l'échantillon est explicitement partisan d'une relation égalitaire entre les citoyens et à l'intérieur du couple, elle ne perçoit pas de contradiction entre ces déclarations et celles qui affirment qu'« il y a des gens qui sont faits pour être des chefs » (96%) ou que « l'homme est le chef de la famille » (92%).

Le traditionalisme qui est alors révélé paraît ainsi inconscient ou peu conscient, il n'est pas impliqué dans une alternative mais fait partie d'un ordre des choses tellement intériorisé, incontestable qu'il appartient encore au monde « naturel » ; ces attitudes caractérisent les savoirs sociaux des cultures qui n'ont pas connu de remise en question. À Douceville d'importants pans symboliques relèvent encore de cette catégorie. Notons-en deux, situés aux racines de la personnalité modale et dont nous verrons mieux l'importance plus loin. C'est tout d'abord un « groupisme » exprimé par le souci de l'entente « assimilation » de la « bonne personne » à « celle qui s'entend avec tout le monde » (78%), la nécessité du consensus dans un groupe (70%), dans une ville (68% et 95%) ; et enfin une mystique du travail, centrale aussi ici, qui le fera apparaître comme « agréable » (90%), et comme « ennuyeux » tout le temps qui ne lui est pas consacré (93%).

À côté de ces assertions plus ou moins volontairement piégées, nous avons réparti dans le questionnaire des propositions plus lourdes d'évidence et dont personne ne pouvait ignorer la charge traditionnelle ou moderniste. On peut alors supposer que, lorsque les informateurs prenaient une position traditionnelle à leur égard, c'est qu'au-delà de leur bonne volonté moderniste globale, ils exprimaient là une conviction assez profonde pour encourir le risque de paraître « vieux jeu ». Or toutes les assertions de ce genre se rapportent à la vie familiale et sexuelle, au statut féminin en particulier, domaine qui, effectivement reste à Douceville le noyau le plus revendiqué de la tradition : on sait bien qu'à Montréal et ailleurs dans le monde les femmes travaillent et ont des activités sexuelles prémaritales, mais une majorité imposante de Doucevilliens ose encore proclamer que « la place d'une femme mariée est dans sa maison, au milieu de son mari et de ses enfants » (88%) et que « c'est une catastrophe d'avoir sa fille enceinte au mariage » (87%). La quasi-totalité (8 sur 11) des questions portant sur la famille et ses caractéristiques donne des réponses explicitement traditionnelles à 75% des cas et plus ; ce trait de personnalité modale est donc, lui aussi, net.

Dessinés à grands traits, les premiers résultats du questionnaire décèlent ainsi un modernisme d'intention, sans doute partiellement actualisé au niveau religieux, tandis qu'un traditionalisme revendiqué en ce qui concerne les attitudes familiales et sexuelles mais la plupart du temps inconscient ailleurs, concerne les deux tiers des informateurs.

Si nous nous tournons vers un autre lot d'assertions (29 cas sur 111) où la répartition des options est à peu près égale aux deux pôles (de 40% à 50%), la personnalité modale paraît éclater : au-delà des attitudes partagées par la grande

majorité, on débouche ainsi sur une zone culturelle différenciée par des critères soit naturels (l'âge) soit sociaux (l'instruction d'abord, plus que la classe ou la strate sociale). Fait révélateur de l'homogénéité du couple, la variable « sexe » n'est jamais discriminante.

Mais ce type de réponses ne sépare pourtant pas la population en partisans ou non partisans de la modernité ; s'il amorce un début d'effritement, pour l'instant il ne fait que nuancer les limites de ce désir généralisé de modernisme signalé il y a un instant. Par exemple, on s'en souvient, tout le monde opte pour un modernisme religieux officiel mais, selon son âge et son instruction, on se compromettra plus ou moins dans les implications de ce choix, en admettant (46%) ou pas que les athées peuvent exister et qu'il est dangereux ou pas (52%) de parler à des Témoins de Jéhovah. À l'inverse, la personnalité modale est majoritairement traditionaliste au niveau des attitudes familiales, mais des poussées de modernisme apparaissent chez les plus instruits en faveur par exemple de la libéralisation de la pilule anticonceptionnelle (45%), de la limitation des naissances (43%), ou de l'indépendance des enfants dans le choix de leurs amis (61%).

Enfin, deux autres domaines socioculturels, ceux de l'économie et de la politique, révèlent des options dichotomisées mais, pour la première fois, selon des critères de stratification sociale parmi lesquels la profession de l'informateur et celle de son père figurent au premier rang. Selon que l'on gagne plus ou moins d'argent et que l'on exerce un métier plus ou moins valorisé, on nie (54%) ou on admet son goût pour l'argent, sa crainte des nouveaux partis (48%) et des syndicats (53%). Douceville commence-t-elle à amorcer un éclatement culturel dans des domaines où justement, à la différence des valeurs religieuses ou familiales, on ne peut plus guère de nos jours avoir les mêmes idées selon que l'on est riche ou pauvre, faible ou puissant ? Toutefois, la connaissance intellectuelle de la « bonne réponse » peut fausser ici encore l'expression de l'attitude : entre les informateurs qui veulent paraître modernes et ceux qui le sont vraiment, entre ceux qui saisissent la portée de leur réponse et ceux qui ne perçoivent que confusément le sens qu'y a mis le sociologue, il est souvent malaisé de faire une discrimination à partir des seules réponses brutes du questionnaire. Les méthodes qualitatives prennent alors tout leur sens.

L'éparpillement de ces résultats quantifiés et toutes les incertitudes qui les entourent demandaient un traitement plus poussé des données. À cet effet, nous avons opté pour le regroupement d'assertions au sein de dimensions homogènes représentatives des divers aspects de la personnalité modale ; après divers tâtonnements nous avons soumis nos données à une analyse factorielle (voir p. 585), procédé inductif de réduction et d'ordonnement de l'information. En postulant l'indépendance des facteurs et la valeur logique des congruences des assertions les plus saturées sur chaque facteur, nous avons retenu sept dimensions essentielles de la personnalité modale, soit :

- Facteur 1** : présence-absence de nostalgie passive des valeurs traditionnelles (en résumé tradition-modernisme).
- Facteur 2** : présence-absence de volonté de domination de l'ordre naturel (nature-culture).
- Facteur 3** : présence-absence de dogmatisme éthique et religieux (religion).
- Facteur 4** : adhésion-rejet de l'idéologie politique traditionnelle, (politique).
- Facteur 5** : recherche de l'épanouissement personnel par la laxité éthique/rejet de la laxité (éthique).
- Facteur 6** : valorisation-dévalorisation de la possession économique (économie).
- Facteur 7** : orientation positive-négative à l'*in-group* (relation au groupe).

Les faiblesses de notre factorisation tout autant que les critiques habituellement adressées à cette technique empêchent que nous prétendions être ici en présence de la personnalité modale des Doucevilliens. Les facteurs sont encore des hypothèses de travail, dont les concordances, d'une part avec les résultats bruts du questionnaire, d'autre part avec nos autres observations devraient nous acheminer vers des conclusions plus assurées. Voyons ce qu'ils disent :

Le facteur 1 est le plus fort (43 assertions saturées à plus de 0,25). Il exprime bien que la plus grande partie de la population est concernée par cet abandon de la tradition et qu'elle présente des attitudes cohérentes à cet égard. La tension qu'engendre ce désir de changement, freiné par tant de modèles traditionalistes fortement intériorisés, et qui se reflète dans l'apparente incohérence décrite plus haut, apparaît ainsi comme culturellement standardisée.

Ce facteur, composé d'assertions à première vue disparates, condense bien en fait tous les domaines de la personnalité modale où le Doucevillien voit s'effriter ses cadres traditionnels de vie et de croyances : depuis ce « Québec » abstrait dont les changements sont presque confondus avec ceux que subit « la religion », jusqu'à « l'école sans Dieu » qui gâche la jeunesse, et jusqu'au sexe, au communisme, au désordre social, à l'Anglais, tous les vieux thèmes de l'idéologie cléricale traditionnelle se sont automatiquement regroupés ici. Enfin, intégré à cette même dimension, nous trouvons un des thèmes centraux de la personnalité modale, l'obsession de l'intégration au groupe, groupe familial pour les jeunes, « les autres » pour tout le monde.

On constate que les dix assertions qui ont donné lieu à l'appellation du facteur ont toutes obtenu au questionnaire des réponses dichotomisées, avec dans les deux cas une bonne cohérence logique : l'éclatement de la personnalité modale suggérée par certains patterns de réponses isolées se précise ici et dans tous les domaines socioculturels évoqués par ce facteur. Si tout le monde est théoriquement fasciné par la modernisation, une moitié de la population seulement est prête à certaines concessions, très relatives, dans ce sens. Comme l'indique le tableau 5 porté en annexe, le premier facteur est le plus sensible aux caractéristiques factuelles des informateurs ; comme on pouvait s'y attendre l'âge, l'instruction et la profession sont les plus discriminantes.

Deux autres facteurs, dont les assertions les plus saturées ont aussi obtenu des réponses dichotomisées, explicitent cette sorte de déchirement de la personnalité modale : ce sont les facteurs 5 et 6 qui tous deux font référence aux exigences du « je », le premier à l'égard de la morale et de la religion, le second à l'égard de l'argent et des biens matériels. Il est beaucoup question d'une recherche du bonheur, de « chance » dans ces facteurs, mais les moyens par lesquels on cherche à être heureux commencent à se différencier : c'est ainsi que les jeunes, les personnes qui ont une instruction primaire et les ouvriers spécialisés penchent ouvertement (facteur 5) pour une éthique plus laxiste et tolérante, qui permet de se séparer lorsqu'on ne s'aime plus, de se contenter « d'aimer son prochain » pour être en règle avec sa religion, de laisser sans anxiété les enfants choisir leurs amis, etc., tandis que les vieux, les cultivateurs, les commerçants et à un degré moindre les « professionnels » s'en tiennent à la rigueur de la morale traditionnelle. Rien que de bien attendu dans cette dispersion qui, rappelons-le, ne touche pas les fondements encore sacralisés de la morale sexuelle (essentiellement, des rôles féminins), mais une frange de celle-ci qu'une portion de la population estime pouvoir sacrifier au changement sans inconvénients majeurs pour ses structures de crédibilité profondes.

Les attitudes à l'égard de l'argent et des utilités, qui font l'objet du facteur 6, sont moins transparentes car elles se situent à la rencontre des trois courants : l'idéologie cléricale traditionnelle qui n'a jamais condamné une « honnête aisance », tout en la subordonnant à des idéaux spirituels, le libéralisme anglo-saxon dans lequel Douceville, comme tout le Canada français, a toujours baigné et un très mince courant moderniste qui freine la consommation et disjoint la réussite économique de la réussite sociale. Aussi, que l'on soit traditionaliste ou moderniste, on est d'abord Américain et l'on n'aura jamais honte d'avouer l'attrait de la réussite matérielle, au contraire. Les seules catégories sociales vraiment discriminantes dans le facteur 6, celle des cultivateurs et celle des jeunes, qui toutes deux marquent un certain détachement par rapport aux biens matériels, expriment des orientations diamétralement opposées : les premiers s'alignent encore sur l'optique chrétienne traditionnelle, les seconds réagissent à la moderne contre le libéralisme économique capitaliste.

Tous les autres facteurs (soit 2, 3, 4, et 7) nous ramènent aux zones homogènes de la personnalité modale, puisque la plupart des assertions qui les constituent concentrent leurs réponses à l'un des deux pôles positif ou négatif. Tous les thèmes qui y apparaissent ont un rapport plus ou moins direct avec la modernisation mais, comme nous l'avons vu plus haut, l'expression, même sincère, des attitudes ne devra pas être prise à la lettre ; selon que les thèmes évoqués ont fait, ou font l'objet d'une stratégie délibérée de définisseurs précis, ou qu'ils n'ont jamais été portés à l'attention de nos informateurs, le sens que ceux-ci donnent aux assertions s'écarte du sens que le sociologue a voulu y mettre. Aussi les réponses parlent-elles, mais bien souvent autrement qu'elles ne le voudraient. C'est ainsi qu'à Douceville tout le monde est au courant des thèmes de la modernisation religieuse, les identifie clairement et « sait » qu'il est bien porté de prendre une position d'accueil à leur égard. La force de persuasion d'une idéologie aussi claire dans ses contenus que dans ses finalités (échapper à l'obscurantisme clérical) permet à 80% de la population d'assumer de bonne foi qu'un non catholique peut avoir de la moralité, être heureux et faire un conjoint convenable (facteur 3). Ces points de vue, qui ne prêtent pas à conséquence, donnent à peu de frais à l'informateur le sentiment d'être au goût du jour et de participer au grand nettoyage de l'Église. Mais que 20% de la population ose encore malgré tout affirmer le contraire, démontre réciproquement un conservatisme beaucoup plus fort que le sens littéral des assertions pourrait le laisser croire.

Dès qu'un modernisme de bonne intention veut se corréliser avec des attitudes plus nettement engagées, aussitôt une dérobade de 25 à 30% des voix brise l'unanimité du début et c'est seulement pour la moitié de l'échantillon qu'un modernisme religieux impliquera une ouverture à l'égard des attitudes familiales (régulation des naissances) et politiques (le syndicat).

Cette même ouverture relative au modernisme est particulièrement nette dans le facteur 7 qui se rapporte aux attitudes à l'égard de l'*in-group* et de l'*out-group* ; 80% des informateurs « savent » que de nos jours il serait mal venu de se laisser aller à l'esprit de clocher et estiment que les gens de Douceville ne sont ni mieux ni moins chicaneux qu'ailleurs ou qu'ils pourraient fort bien ne plus vivre ici. Mais sur ces attitudes explicites voici que viennent s'accrocher d'autres assertions évocatrices de l'*in-group* traditionnel qui témoigne ainsi de sa vigoureuse unité dans la vision du monde, en partie inconsciente, des Doucevilliens ; même si c'est pour en nier l'importance, le fait que la parenté, les coreligionnaires, viennent spontanément faire bloc dans ce facteur avec les « gens de Douceville », ne désigne-t-il pas là une zone d'homogénéité intérieure que l'on cherche peut-être, au moins théoriquement, à rejeter en bloc mais qui n'est sans doute pas près d'éclater. Enfin l'*out-group* communiste trouve sa place ici mais, comme on pouvait s'y attendre, bien peu d'informateurs sont prêts à l'ouvrir à leur cosmos ! Volonté de modernisme donc, mais résistances évidentes dès que l'on sort des généralités à l'égard de la religion et du groupe.

Quant aux deux facteurs qui nous restent à analyser, soit la politique au sens très large et la domination de l'ordre naturel, ils révèlent que si les Doucevilliens entendent et lisent bien, de-ci, de-là des informations à ce sujet, dans le premier cas elles sont sporadiques, dans le second elles ne s'articulent pas, pour eux, aussi clairement que dans les précédents domaines sur la modernisation.

Le facteur 4 (politique) paraît à première vue peu cohérent puisqu'il aborde aussi bien les secteurs nommément politiques, qu'économiques ou éthiques. Mais on y retrouve en fait un résumé de l'idéologie cléricale dite « ordre et progrès » en vigueur au Canada français depuis près de 100 ans et dont la caractéristique est précisément de noyer les valeurs proprement politiques dans les valeurs morales : mélange de nationalisme, de libéralisme économique, d'élitisme, et d'esprit de service, nous pouvons la considérer comme un des piliers de l'éthique publique. La solidité de ces attitudes ne fait pas de doute puisque toutes les assertions qui les représentent ont obtenu 85% et plus de réponses positives.

Un des intérêts de ce facteur réside dans la synthèse qu'il opère entre des valeurs spécifiquement catholiques, cléricales même (par exemple la croyance à « une vocation du Canada français en Amérique », le goût du consensus), c'est-à-dire traditionnelles, et les valeurs centrales du capitalisme anglo-saxon, bien modernes elles, puisque majoritaires en Amérique du Nord (caractère sacré de la propriété privée, libéralisme économique). Ces regroupements spontanés d'assertions donnent à leur insu une bonne représentation de la situation originale du Québec et de sa culture synthétique. Seuls quelques jeunes, plus scolarisés que la moyenne, commencent à mettre en cause l'ordre capitaliste mais la majorité de la population fonctionne à l'aise dans ses cadres, sans percevoir là de contradictions avec son traditionalisme politique. Quant à celui-ci, instillé dans les personnalités dès le stade formatif, puisqu'il se confond insidieusement avec les structures morales de l'individu, partagé, actif, il n'a jamais été vraiment pris à partie par des instances de modernisation considérées ici comme légitimes : à la différence de l'Église, de l'École, de certains patrons qui sont depuis une dizaine d'années à la tête du mouvement de modernisation, jusqu'en 1974, les chefs politiques n'ont pas été acculés à l'autocritique et n'ont pas eu à s'interroger sur l'opportunité d'une mutation et de ses modalités. Aussi, les assertions proposées ne représentent-elles pas pour nos informateurs un traditionalisme haïssable, comme c'est le cas pour celles qui se rapportent à la religion par exemple, et sans doute ne voient-ils pas qu'elles sont des expressions diversifiées d'une même idéologie, historiquement évidente, mais non évaluée comme telle par eux.

Enfin le facteur 2 semble aussi le réceptacle d'assertions sans liens criants entre elles puisqu'elles vont du port du dentier aux associations, en passant par les vitamines, et la télévision. Mais, comme nous avons voulu le montrer dans l'appellation que nous lui avons donnée, elles ont au moins un point commun, elles concernent un agent social sorti de son état de nature, tributaire de manières variées de son milieu socio-culturel, par l'éducation, la coopération, ou par la

technique et la science. On oppose souvent les sociétés primitives ou traditionnelles abandonnées à l'ordre naturel subi aux sociétés avancées, qui cherchent à le contrôler au maximum. Ce facteur refléterait une volonté de modernisme net puisque, à l'exception d'une, toutes les assertions qui le composent adhèrent à une idéologie de contrôle de l'ordre naturel par au moins 70% de réponses positives. Mais nous sommes maintenant trop avertis des chemins tortueux de la modernisation pour n'y pas voir surtout une volonté de changement de traditionalistes il y a encore peu, craignant de ne pas emboîter le pas assez vite. C'est un fait connu par ailleurs que la fétichisation de la science, l'abandon aux techniques, et la promotion de l'art des relations humaines au statut de dogme de la communication émanent fréquemment de groupes traditionnels qui transfèrent ainsi un besoin d'absolu, naguère théologique, à des contenus laïcisés. À l'inverse de ce qui se passe pour les facteurs précédents, une propagande active, à travers les mass-média essentiellement, imprègne la population, qui n'ignore ainsi rien de ce qu'il faut dire et faire pour être au goût du jour en ces domaines. Comme, de plus, ces changements semblent, à première vue au moins, ne pas porter atteinte aux convictions éthiques centrales, personne ne voit malice à chercher de bonne foi à se conformer à ces nouveaux modèles.

Voici donc dessinée à grands traits la physionomie d'une petite ville et celle de la personnalité modale de sa population. Le calcul des scores obtenus sur chaque facteur par nos 873 informateurs et exprimant la position de chacun de ceux-ci par rapport à la moyenne de la population démontre une distribution normale et très regroupée vers la moyenne. Presque les deux tiers du groupe (68% des informateurs ou plus sont à moins d'un écart type de la moyenne pour chacun des 7 facteurs) sont en effet concernés par ce que nous avons défini comme une tension entre une soif évidente de modernisation et l'attachement à la culture formative. Entre des attitudes que l'on aimerait avoir sans y réussir vraiment, celles que l'on a sans le savoir et celles que l'on garde avec détermination même si on sait qu'elles ne sont plus d'actualité, la population hésite, fluctue et commence à ouvrir des brèches dans une homogénéité culturelle manifeste jusqu'à la fin des années 60. Ce panorama très général aura dessiné les grands axes de nos investigations ultérieures et imposé sinon des réalités du moins des hypothèses dont nos préoccupations ne se détacheront plus.

Afin d'approfondir et de réajuster les expressions quantitatives de la personnalité modale nous les avons complétées par l'analyse de matériaux qualitatifs. Après avoir sélectionné trois groupes d'informateurs situés respectivement à la moyenne de l'ensemble des facteurs et à chacun des pôles, moderniste et traditionaliste, de ceux-ci, soit 25 personnes de chaque catégorie, nous les avons soumis en 1970, 1971 puis 1974 à des entrevues en profondeur allant de trois à quinze heures (voir schémas d'entrevue, p. 598 s). Les conclusions très générales obtenues précédemment par le survol méthodique de la population s'incarnaient alors dans des individus concrets, postés aux points stratégiques du processus de modernisation : le mode, approximativement représenté par les 25

individus situés à la moyenne, et les expressions extrêmes du modernisme et du traditionalisme, représentées par les deux cohortes d'informateurs situés aux pôles des facteurs.

Au cours de ces entrevues nous avons proposé les mêmes thèmes que ceux du questionnaire mais plus approfondis ; surtout, nous avons laissé parler l'informateur aussi longtemps qu'il le désirait ; il pouvait à son aise digresser, mêler les sujets, raconter sa vie, demander un dialogue à l'enquêteur, de manière à fournir un panorama aussi spontané que possible de la personnalité modale, avec ses points forts, ses méandres, ses estompages. Les deux chapitres qui vont suivre, intitulés respectivement « La tradition » et « La modernisation » sont le résultat d'une analyse de contenu non formalisée des matériaux obtenus, augmentée des données de l'observation participante. Nous les avons fait suivre d'une importante sélection de passages des interviews les plus représentatives des différents points de l'analyse.

Chapitre premier

La tradition

A. Les fondements sacraux et cléricaux de la personnalité modale doucevillienne :

[Retour à la table des matières](#)

Un des traits caractéristiques de l'histoire du Canada français, sur lequel il ne sera pas nécessaire de s'étendre longuement ici ¹, est la coïncidence très exacte de la société civile et de la société religieuse. Comme beaucoup l'ont dit et redit, c'est l'Église catholique qui est à l'origine de l'identité ethnique, linguistique, culturelle, politique, canadienne française. Après quelques décennies d'une baisse d'influence due à l'émergence d'une bourgeoisie libérale et à sa vitalité, dans la 1^{re} moitié du XIX^e siècle, l'Église catholique reprend en main la vie privée et publique du groupe français jusque vers les années 60, lesquelles voient se produire l'alignement définitif du Québec, urbain tout au moins, sur la modernité et le laïcisme ambiants.

Cette longue emprise sociale du catholicisme va se répercuter au niveau culturel. Quels qu'aient pu être les fondements initiaux de la personnalité modale canadienne française traditionnelle, problème épineux sur lequel nous reviendrons

¹ Nous avons consacré un autre ouvrage : Colette Moreux, *Fin d'une religion ?*, Presses de l'Université de Montréal, 1969, à l'analyse de la culture religieuse et familiale d'une autre communauté québécoise ; à 10 ans d'intervalle les mêmes caractéristiques fondamentales se retrouvent dans les deux localités, aussi ne traiterons-nous ici que des points nécessaires à une description globale de la personnalité modale doucevillienne traditionnelle et, plus particulièrement, de ceux qui expliquent le mieux les formes prises par la modernisation.

plus loin, les divergences de points de vue s'atténuent au moins en ce qui concerne les contenus de celle-ci : elle est essentiellement *sacrée* et *cléricale* parce qu'au moment de sa genèse la religion catholique et ses prêtres se sont trouvés les seuls définisseurs en lice pour donner au groupe et ses structures de crédibilité fondamentales et des idéologies plus spécifiques à y greffer. Ces dernières sont donc devenues par la force des choses les modèles dominants autour desquels tout un peuple a organisé et légitimé sa pratique socio-culturelle. Nous décrirons successivement ces deux niveaux théoriques, sacré puis cléricale, de la personnalité modale doucevillienne confondus en fait dans la personnalité des individus concrets.

La tradition chrétienne alimente les couches les plus profondes de la personnalité, elle est le socle de la culture canadienne française traditionnelle comme elle fut celui de l'Occident, jusqu'à la Révolution au moins : définie par le Christ et répandue par les apôtres puis leurs successeurs, elle a, au cours des générations, perdu peu à peu le caractère idéologique qu'elle eut à ses origines, pour prendre les traits d'une vision du monde à peine explicitée, « naturelle », transmise par le milieu familial ; imprégnant à leur insu les jeunes, indiscutable et non discutée, elle constitue la base des structures de crédibilité du groupe québécois, même lorsque, à partir des années 60, certains de ses membres se détachent délibérément de l'Église.

Mais à la différence de la plupart des autres ethnies européennes ou d'origine européenne qui, peu à peu, ont remplacé les thèmes de cette culture chrétienne par d'autres, plus ou moins iconoclastes, le Canada français présente le cas à peu près unique d'un groupe occidental absolument fermé sur lui-même pendant deux siècles, et qui a pu jusqu'aux dernières décennies fonctionner selon un éthos culturel quasi-sacré hérité en droite ligne des XVI^e et XVII^e siècles, comme si, pour lui, 1789 et ses retombées n'avaient pas existé. Mis à part quelques individualités séditionnaires, véritables monstres sans audience, contraints à l'exil dans la plupart des cas, la totalité du groupe a pu arriver jusqu'à la dernière guerre sans éprouver d'inquiétude concernant la légitimité des fondements de sa vision du monde. Sa spécificité culturelle en Amérique du Nord, doublée d'une situation minoritaire et défensive sur tous les tableaux, avait permis à ses leaders, l'Église et ses alliés, de faire admettre comme préjudiciable à la « race » canadienne-française toute intrusion de l'out-group et comme un des péchés majeurs, le « cosmopolitisme ». L'isolement physique, idéologiquement renforcé, une grande homogénéité sociale basée sur la prépondérance, exaltée, des métiers agricoles, un sens de la permanence attisé par la peur et l'autosatisfaction savamment dosées, toutes les conditions étaient ici réunies pour la reconduction tranquille d'une vision du monde sécuritaire et qui, de génération en génération, se renforçait de sa pérennité même.

Depuis quelques décennies la province de Québec a reçu et délibérément recherché l'influence des courants idéologiques modernistes les plus avancés. Mais à Douceville, pour autant que nous ayons pu en juger, le vieux fond sacré,

transmis par la famille, vit encore, informel, au tréfonds de toutes les consciences sans même donner prise à des courants adverses qui le croient à tout jamais forclos. En dehors d'un conditionnement explicite, et parallèlement aux thèmes idéologiques modernistes de l'Église contemporaine, la personnalité modale doucevillienne reproduit inconsciemment ses croyances ancestrales. La totalité de cette vision du monde repose sur l'évidence de l'existence de Dieu, Dieu anthropomorphe et paternel venu tout droit de l'imagerie populaire.

Le Dieu, moi, dans mon esprit, là, je le voés, c'est un gros et grand ; pis est compréhensif ; un bon vieillard ; pis j'y parle comme plus que je parlerais à mon père. Ouin. On dirait je suis plus sincère avec lui. Je vas me coucher le soir, là, pis je vas penser à lui. Pas long deux, trois fois...

Ce principe n'est jamais remis en question, il n'apparaîtra que rarement dans les conversations, comme argument ultime après épuisement des ressources humaines de la rhétorique ; la nécessité d'un principe initial absolu répond à plusieurs exigences, soit intellectuelles, soit émotives, auxquelles il satisfait correctement. Tout d'abord il authentifie l'existence et l'ordre du monde ; il en situe les éléments, les explique et leur assure une permanence au-delà des désordres manifestes, des changements intempestifs que chacun a pu observer ou connaître par ouï-dire. En général, la beauté même de la nature, le mouvement régulier des astres paraissent encore des preuves pleines de fraîcheur pour nos informateurs et amplement suffisantes pour soutenir une conviction qui se passe bien de cet appui. Ces vérités d'apparat ne servent qu'aux jours de « grande visite », celle des sociologues par exemple, elles sont sans utilité pour la quotidienneté ; la rareté de leur emploi leur tient ainsi lieu de force et d'originalité. D'ailleurs, si les femmes acceptent assez bien de livrer leurs convictions religieuses profondes, les hommes éludent la plupart du temps le sujet, au même titre que les déclarations sur leur vie sexuelle ou sur leurs revenus.

Réciproquement, l'évidence de l'existence de Dieu est à ce point aveuglante que l'athéisme relève de l'inconcevable. Il peut s'expliquer comme une maladie, le fait de « gens qui ont arrêté leur raison en cours de route » ; mais des personnes saines ne peuvent que jouer le simulacre de l'incroyance, par forfanterie de jeunesse ou de perversité. L'athéisme collectif de certains groupes ne trouble pas davantage : on est sceptique à cet égard et, au pire, si cela était vrai, c'est qu'ils sont tous fous ou méchants.

Face à la relative régularité du monde physique, l'existence de Dieu n'a effectivement guère de chances d'être compromise, mais les bouleversements actuels du monde social ne perturbent pas plus la foi des Doucevilliens. Tout d'abord, l'ordre ou le désordre qui les concernent vraiment portent en premier lieu sur le domaine sexuel et familial et sur celui des relations interindividuelles ; ils ne conçoivent guère d'autres anomies possibles et ils ne sont pas atteints par elles. Or si, de nos jours, « les créatures ont la jupe au nombril et le manteau à terre » et « les gars, les cheveux qui trempent dans la soupe », si l'on a peur des crimes et si

les gens ne s'entraident plus comme avant, « c'est ben de valeur* » mais ces accrocs aux commandements de Dieu ne peuvent qu'être épisodiques, tout se remettra d'aplomb quand l'humanité aura suffisamment expérimenté le désordre. La seule évocation des horreurs d'une société sans religion prouve son impossibilité ; sans religion pas de société possible.

Ce qui, à l'échelle humaine, s'appelle soumission ou rébellion à l'œuvre du créateur doit en fait être mis au compte de son libre arbitre, tellement extérieur à l'entendement humain qu'il est inutile, voire dangereux, de chercher à le comprendre. S'immiscer dans les vues de Dieu n'est peut-être plus consciemment assimilé au péché d'orgueil, mais la tournure d'esprit qui découle de cette croyance reste entière : une confiance facile, expression de l'optimisme traditionnel de la vision du monde catholique, une indifférence à l'égard du pourquoi des gens et des choses, permettent à l'individu de supporter l'adversité dans sa vie personnelle et familiale et, à plus forte raison, d'assister avec sérénité aux spectacles des misères du monde, surtout lorsqu'il s'agit de l'*out-group* :

Le Bon Dieu envoie pas de fléau parce qu'y est infiniment bon. Les épreuves, il les envoie pour voir si on est tout capable de les supporter. Il éprouve pas le bon Dieu, il est infiniment bon. Pis j'ai été ben malade, pis je le suis encore, puis dire que je fais plus de religion ! Non, ça fait toute le contraire, je pense que je suis plus heureux. Faut penser à toute heure, faut penser des affaires ben pires qui arrivent ; comme, regarde, Saint-Jean Vianney ¹ c'est une affaire épouvantable, qui est arrivée là. Je trouve ça affreux, moi je trouve ça épouvantable. Mais Dieu est infiniment bon, des fléaux, y peut pas nous en envoyer.

Par-delà les aléas de l'événementialité, le statut hautement privilégié de l'être humain au sein de la création n'est jamais remis en cause ; collaborateur d'un Dieu qui lui a transmis une partie de ses attributs, l'Homme domine le reste du monde terrestre :

Dieu nous aurait créé comme ses collaborateurs. Il a donné l'intelligence à l'homme pour que l'homme à son tour avance, fasse progresser cette création. Il aurait pu faire une oeuvre parfaite. Il avait pas besoin de l'homme non plus pour son bonheur. Mais en créant l'homme, il l'a créé intelligent pour qu'y soit plus heureux, probablement, et pour qu'il puisse à son tour continuer le chantier que, lui, avait commencé.

Son passage ici-bas n'est lui-même qu'un accident dans son destin d'éternité, au pire quelques dizaines d'années de haut et de bas pour mériter une félicité sans fin ; les peines terrestres pèsent peu face à de telles certitudes.

D'une manière générale, l'existence du Mal, des injustices naturelles et sociales est soigneusement tenue loin de la conscience, on ne veut pas risquer de perdre

¹ Paroisse québécoise où avait eu lieu l'année précédente un glissement de terrain qui fit de nombreuses victimes.

pour si peu son confort intérieur. Ces zones sombres s'inscrivent dans une harmonie préétablie et un peu floue où coexistent sans problèmes la liberté humaine et le libre arbitre divin, l'autoritarisme de Dieu et son infinie bonté :

Alors est-ce qu'on va imputer à Dieu des actes qui, réellement, sont de notre responsabilité, de notre ressort ? Oui, Dieu est infiniment bon, mais, seulement c'est pousser la bonté jusqu'à l'extrême que demander qu'en fin de compte, je sais pas moi, de toujours faire le mal puis de vouloir qu'on soit toujours récompensé pour tout le mal qu'on fait ! Si l'homme fait le mal qu'y en soit puni, point.

Les contradictions que recèle la coexistence de ces croyances font elles-mêmes partie du mystère divin, fourre-tout résiduel auquel on s'accroche dès que l'argumentation risque de tomber dans l'incohérence ou que l'abstraction des propos dépasse l'informateur.

Le problème du mal, bien, je m'en vais vous dire, je n'ai pas cherché à me questionner tellement sur le sujet parce que quand on commence à se questionner sur ce sujet-là, y a énormément de dangers. Plus on est instruit, plus on vieillit, plus on tend à se les poser, ces questions-là. Mais après un certain temps, ça nous donne rien ! Tout ce qu'on va perdre là, ça va être certaines illusions, qui sont assez plaisantes à croire... qui aident.

Si les interférences de la liberté divine et de la marche déterministe de l'univers admettent d'être laissées en suspens, chacun est par contre très précis et compétent en ce qui concerne ses propres relations avec Dieu ; selon son éducation, sa tradition familiale, les hasards de son destin personnel, l'individu pourra pratiquer plus ou moins, compter plus ou moins sur l'intervention directe de Dieu, ou se révéler plus ou moins pointilleux sur l'exercice des dons et contre-dons dans ses relations avec l'au-delà ; mais, de toutes manières, la prise en charge matérielle, physique et psychologique de la totalité de sa personne par une transcendance toute-puissante et bien disposée à son égard ne fait pas de doute, chacun l'a éprouvée à un moment ou l'autre de son existence.

Alors, puisqu'Il aime ça, qu'on Le remercie, même si l'« ingratitude » divine s'accorde finalement assez mal avec sa perfection :

D'ailleurs on nous disait à l'école, dans le temps, que la seule chose que Dieu a pas, c'est de la reconnaissance. Y est parfait, y a toute, mais y a pas ça. C'est la seule chose qui lui manque. Et puis, y paraîtrait qu'y nous a créé pour ça. C'est pour avoir quelqu'un qui puisse le remercier. Alors puisqu'y tient tant, ben, quand y fera un bon coup, vous le remercirez, y aime ça. Fait que moi, c'est ça que je pense. Hum !

Quant aux miracles, ils s'inscrivent eux aussi dans l'ordre normal des choses ; on aimerait seulement que Dieu use avec moins de parcimonie d'une arme d'une telle force persuasive :

Souvent je me pose cette question : pourquoi pas faire un miracle, là ? Pourquoi le Bon Dieu se présente pas sous différentes formes, là ? C'est là que ça réveillerait la religion ! Mais je trouve ça un peu de valeur*, parce qu'il devrait se produire à ce moment-là quelque chose d'inusité.

Est-ce que Dieu ne tire pas son sens de cet échange de service entre lui et l'homme ? Dans la mesure où ce dernier joue le jeu, est fondamentalement loyal dans la reconnaissance de cette subordination et des obligations qui en découlent, toutes les imperfections de sa personnalité, les accrocs à son éthique ne remettent rien en cause, ils sont plutôt une preuve supplémentaire de son humble condition et de la nécessité où il est d'être gouverné par une infinie perfection. Moyennant cette pétition de principe, somme toute « infalsifiable » et autorisant un certain vagabondage comportemental, le Doucevillien reçoit, autre signe de la sollicitude divine, une vision du monde parfaitement close, imperméable aux à-coups de l'expérience et répondant en tout point aux besoins de légitimité et de sécurité de l'individu face au cosmos physique et social.

Cette conception des rapports entre Dieu et ses créatures, héritière directe du « do ut des » des religions paysannes, reproduit celle que nous observerons plus loin entre l'adulte et l'enfant, le patron et l'ouvrier, le chef politique et son client. Une telle homologie n'autorise peut-être pas à conclure à une relation causale, mais elle témoigne au moins de la valeur paradigmatique du sacré par rapport aux autres secteurs de l'activité sociale.

Sur cette culture primaire sacrale qui, redisons-le, ne souffre pas d'exception à Douceville, sont venus s'implanter des motifs aux contenus plus explicites et plus particularisés. Ce sont ceux qui, datables et livrés sous un conditionnement systématique, ont servi de thèmes à la propagande cléricale du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la dernière guerre.

Puisant leur légitimité dans l'absolu chrétien, ils ont réussi à noyauter l'ensemble de la culture privée et publique en s'adaptant aux nécessités politiques, économiques et sociales de leur milieu et de leur époque malgré la concurrence du libéralisme bourgeois. Cette idéologie a donc demandé à son émetteur, l'Église canadienne, la mise sur pied d'une stratégie susceptible de faire admettre à sa clientèle des adaptations spécifiquement orientées du patrimoine sacré. À Douceville, les thèmes cléricaux ont cessé d'être réalimentés, ils ne sont actuellement revendiqués par aucun définisseur, personne ne se charge plus de réactualiser leur légitimité et tous ont subi au contraire l'action concurrentielle, souvent antagoniste, des idéologies modernes. Pourtant, ils sont encore significatifs pour la plupart de nos informateurs, soit que ceux-ci aient été les contemporains de leur vitalité, soit que leurs parents les aient bercés de leurs certitudes ; ils se sont alors imbriqués dans les vieux thèmes sacraux, soudés à eux, leurs proches parents idéologiques, et ils sont devenus eux aussi parties intégrantes de la culture locale. Mais, tandis que le niveau sacré primaire modèle les

catégories abstraites, fournit les principes de base inconscients de la *culture* et son orientation générale (par exemple la définition de l'individu et du groupe, leur position respective et leur intégration à l'ensemble du monde physique et social), le niveau des idéologies cléricales, que nous appellerons secondaires, est plus concret, il donne leur contenu aux grands secteurs de la vie sociale (religion, politique, économie, famille, etc.) ; enfin, il est plus proche des consciences. Comme tel, il joue le rôle d'intermédiaire entre l'*Ur-Kultur* primaire viscérale et les idéologies modernistes, religieuses et non religieuses, qui atteignent maintenant la communauté. De plus, à la différence de la couche primaire et sans mettre en cause son caractère absolu, ce corpus idéologique se présente déjà lui-même sous une forme souvent dichotomisée, réclamant de l'individu une adhésion et un choix dans une alternative : en politique, être bleu ou rouge ; au point de vue économique, rester ou non cultivateur ; socialement, s'engager dans les activités collectives ou rester indépendant, etc. Enfin, plus récent, moins soudé aux racines mêmes de la personnalité des acteurs, il est aussi plus fragile et dans certains cas, encore rares, il pourra être explicitement remis en cause et sa significativité rejetée.

Jusqu'à nous, ce sont ces motifs idéologiques qui habillent la stratification sociale ; le riche et le pauvre, le puissant et le faible, le bon citoyen et le marginal signent leur statut par une attitude positive ou négative à leur égard. Toutefois, la différenciation qu'ils introduisent est surtout verbale et, si elle démontre l'existence d'une *structuration sociale du discours*, elle ne porte guère atteinte à l'*homogénéité comportementale*, fondamentale, du groupe. Par exemple, le goût de l'argent et de l'objet de consommation est généralisé, mais les classes moyennes montreront à cet égard une ostentation que les pauvres et les riches évitent.

L'idéologie cléricale est marquée par l'ambiguïté de statut de son définisseur, instance à vocation religieuse qu'une succession de « chances » historiques ont conduite à s'octroyer la responsabilité des destins sociaux, culturels et même physiques du groupe français en Amérique du Nord. Le catholicisme restera l'inspirateur théorique de cette idéologie mais, comme ce fut le cas dans de nombreuses autres sociétés traditionnelles, acculturé dans le sens d'une efficacité sociale optimale. Nous aurons ici l'occasion de pouvoir observer, encore vivant, un bon exemple de redéfinition vernaculaire d'une doctrine étrangère et à prétention universaliste, le christianisme.

Seuls définisseurs pendant deux siècles du discours social, l'Église et son clergé peuvent ainsi déployer sans retenue une vision du monde qui, d'une part subordonne l'éthos privé et public à des motifs théologiques, et d'autre part, assoit du même coup la légitimité indiscutée de l'institution qu'ils représentent ; officiellement autorité morale, l'Église est d'abord une puissance institutionnelle qui met au premier plan de ses préoccupations sa domination expressément politique sur tout le groupe. Principe absolu, le Dieu chrétien reste théoriquement le fondateur et le fondement de l'ordre cosmique et social, mais son rôle et son sens ont moins de poids que ceux de l'Église ; les relations des fidèles au sacré sont

laissées à l'initiative individuelle tandis qu'une codification minutieuse fixe les règles des rapports de l'institution ecclésiastique avec ses sujets. L'Église a détourné à son profit et à celui de ses prêtres une bonne portion des échanges, des discours, des sentiments qui, dans une vision chrétienne initiale, devraient avoir Dieu pour objet. Le cléricalisme canadien-français, c'est avant tout l'histoire des relations d'une ethnie avec ses curés : relations d'abord sociales et humaines, à peine particularisées par leurs finalités propres, l'accès à un monde sacré. Remises dans cette perspective, les prétentions du clergé canadien-français à l'obéissance inconditionnelle des croyants, son insistance sur leur participation financière au fonctionnement de l'institution ne doivent pas surprendre. On ne s'étonnera pas davantage qu'une morale d'intention ait ici peu de pertinence et que les actes concrets des fidèles pèsent, socialement et personnellement, plus que l'intériorité de leur foi. L'expérience du « numineux », la ferveur de l'adhésion ne font pas partie des valeurs cléricales. D'une manière générale toute la sphère de l'affectivité est suspecte, l'appel à la raison freine la fantaisie des subjectivités, toutes les expressions incontrôlées du « je », menacent l'univers immuable des prescriptions. Même les rituels religieux, denses et obligatoires, ne sauraient donner lieu à des débauches de bigoterie ; l'informateur aime à préciser qu'à l'égard de la religion, comme en toute chose, il est « normal ».

Je fais ma religion ordinaire, je cours pas à quatre pattes à la balustrade, pis manger ma voisine le lendemain, non ! Non, c'est pas la façade, moé, je veux dire, je suis normale pour la religion.

Les normes, aussi simples que vigoureuses, portent sur les priorités collectives ; le bon plaisir, l'« épanouissement » individuels n'ont pas droit de cité dans un milieu doublement menacé par les conditions climatiques et sociales. Les Canadiens-français sont, à la conquête anglaise, quelques dizaines de milliers désormais coupés de la souche maternelle, contre une marée anglo-saxonne sans cesse réalimentée de l'extérieur. Première règle, se reproduire abondamment : le couple est astreint à l'enfant annuel, la pression sociale doublant la norme cléricale. Il ne faut compter sur personne que sur soi-même pour assurer la survie : une économie d'autosubsistance, à fondement agricole, prend figure d'obligation. Enfin, la spécificité de la société et de la culture françaises, avec le catholicisme au premier plan, est menacée : il importe donc de se renfermer à l'intérieur de ses frontières linguistiques, religieuses et ethniques. Une propagande active faite de méfiance à l'égard de l'*out-group* et d'orgueil national combinés, coupe l'ethnie canadienne-française des autres groupes, anglo-saxon ou non ; pour coiffer le tout et assurer la reproduction de ces modèles, la famille est élue « cellule sociale de base » avec charge du conditionnement socio-culturel initial, de l'administration des sanctions et des gratifications, de l'encadrement de l'individu toute sa vie durant.

B. La famille : statuts sexuels, relations de couple, éducation des enfants :

[Retour à la table des matières](#)

En choisissant la famille comme alliée naturelle, le catholicisme clérical canadien-français reproduit, là encore, un modèle courant dans les sociétés traditionnelles : en échange de l'aide symbolique et même matérielle que l'Église ne cessa d'apporter au groupe familial, elle attendait de lui qu'il lui fournisse une pépinière Continuellement renouvelée de chrétiens dociles et satisfaits. C'était pour la famille chose aisée puisque, pleine des convictions que l'Église lui avait inspirées, elle allait comme naturellement les déposer dans l'esprit des jeunes, qu'aucune influence concurrente ne risquait de circonvenir : les valeurs religieuses et les valeurs familiales se trouvaient alors pratiquement confondues.

À Douceville, comme dans tout le Québec, la famille traditionnelle, patriarcale, étendue et fermée a depuis plusieurs décennies évolué vers le type conjugal égalitaire ; mais le changement apparent des formes n'implique pas automatiquement celui des contenus symboliques. Comme il est bien ressorti des réponses à notre questionnaire, les attitudes familiales, au sens large englobant les relations de couples, celles qui lient les parents aux enfants ou celles qui concernent les fonctions générales de la famille, se sont situées au pôle extrême du traditionalisme pour la presque-totalité de la population. Cet universalisme des attitudes familiales rend compte de la force du conditionnement initial, il explique aussi la perpétuation du traditionalisme qu'il recèle. Pour que cette collaboration de l'Église et de la famille donne ses meilleurs fruits, le pôle dominant de la relation se devait d'alimenter l'autre d'une production idéologique systématique qui accompagnait l'individu du berceau au statut d'ancêtre, vivant puis mort. Nous bornant à l'analyse de la relation du couple d'une part, de la relation parentale d'autre part, nous essayerons de montrer la continuité logique entre les idéologies cléricales et les attitudes familiales de la grande majorité de notre population.

Les instructions du catholicisme traditionnel, canadien français ou non, concernant la famille, présentent une double contradiction initiale que les différentes sociétés essaient de surmonter selon leur propre logique culturelle : tout d'abord la sexualité plus que toute autre manifestation de la nature humaine est suspecte, elle est le signe de cette animalité qu'une création pourtant divine n'a pas su ou pas voulu évacuer ; mais l'existence même du groupe, et celle de la famille particulièrement, ne se conçoit évidemment pas sans l'exercice de cette sexualité. Second paradoxe, l'infériorité congénitale de la femme, la « créature » comme on dit encore couramment à Douceville, la rend menaçante ou négligeable, mais l'Église fait pourtant d'elle le pivot physique et moral de la cellule familiale, la

« Reine du foyer » ; son asexualité foncière est alors la garantie de l'équilibre du couple. Comme l'exprime Mme Bouffard : « une femme, n'a pas besoin de ça ; une femme qui est bonne dans le lit, j'ai pour mon dire* que ça vaut pas grand chose ».

Les réponses du catholicisme canadien-français traditionnel à ces difficultés sont bien connues, on les retrouve intactes dans les déclarations de la grande majorité de nos informateurs : une existence consacrée à Dieu représente un destin supérieur parce qu'elle combine le dépassement des instincts sexuels à une écoute maximale de la transcendance, mais une négation de la sexualité ne peut être valorisée *que* par cet appel de Dieu, elle est sans valeur en dehors de lui. Aussi, toute jeune fille traditionnelle se demandera-t-elle à l'adolescence si elle n'est pas destinée à l'état religieux, des mères de famille chevronnées rêvent encore à leur vocation religieuse rentrée :

Oh ! j'étais pas plus pieuse qu'une autre. J'avais décidé d'être religieuse parce que les sœurs passaient tous les ans, elles ramassaient des patates, de la viande, je trouvais ça beau, j'ai dit : « je vas faire une sœur ». J'ai été comme novice, je me suis aperçue que c'était pas ma place. Y m'ont dit de sortir pis de prendre un bon garçon ; j'en connaissais pas. Quand mon mari s'est présenté, j'ai dit : « ça va adonner* ». Mais j'ai toujours gardé grande confiance à la Sainte Vierge pareil.

Par contre, les femmes et, à un degré moindre, les hommes qui, vivant dans l'état laïc, ne donnent pas le spectacle d'une vie sexuelle « normale », arrivent difficilement à s'intégrer à la communauté et ce n'est pas l'Église qui se chargera de pallier cette situation ambiguë : les difficultés d'insertion sociale des célibataires, mais aussi des personnes séparées ou veuves, sont révélatrices à cet égard. Prenons, parmi de nombreux témoignages celui d'une veuve :

Quand j'avais mon mari, c'était beaucoup plus gai, social, on avait beaucoup d'amis, après que mon mari est mort, c'est un groupe d'amis que tu peux pas suivre tellement. Quand tu tombes toute seule tu peux pas suivre des couples tout le temps, t'sais, t'as jamais ta place. Tu peux pas aller au golf deux, trois fois par semaine parce que la femme aime pas trop ça. Elle se demande si tu vas là pour son mari ou si tu vas là pour aller jouer. Si t'es aimable avec les gens, tu vas jaser avec des hommes par exemple, si t'es aimable, y pensent tout de suite que tu veux sortir avec eux autres, y te font des offres ; si tu refuses trop carrément, ah ! c'est ci, pis c'est ça, c'est une snob ; pis tu viens que tu sais plus quelle position prendre ; t'es beau asseger de tortiller ça, mais y vient un temps que ça tortille pus, tu sais pus quoi dire, là ; y se demandent : c'est-tu une femme aux femmes ?*.

Somme toute, la fonction « normale » est celle d'homme ou de femme mariés et, nous le verrons, surtout celle de père ou de mère de famille. Mais en même temps, et c'est là un trait bien connu des cultures traditionnelles, la notion contemporaine de couple, avec ses idéaux et ses problèmes, n'a pas de réalité significative. Le vrai groupe d'appartenance reste, la vie durant, la famille d'orientation ; les jeunes, les filles surtout, ne paraissent jamais très pressées de la quitter pour fonder leur propre foyer :

J'avais déjà été fréquentée aux États ; mais quand on a notre famille on n'a pas besoin de ça ; pis je disais qu'il fallait que je m'en revienne par là (dans ma région d'origine). Ici, à Saint-Édouard, ça commençait avec mon mari (futur mari). Je savais que lui voulait me marier, moi, j'ai étiré ça tant que j'ai pu ; je me disais : « ça presse pas ». Mais le raisonnement me prenait de temps en temps, je me disais : « faut je me place, mes parents sont après à venir* vieux, je vas rester toute seule ». Là, ça m'a décidé ; j'étais contente de me placer, de travailler pour moi. Mon mari, je l'aimais mais je disais : « qu'y toffe* ».

Certes, le mariage consacre depuis plusieurs générations une décision individuelle de vivre ensemble et de partager les aléas heureux et malheureux de l'existence ; mais les personnes concernées ne semblent alors que des moyens, des instruments, satisfaits à l'occasion, d'une nécessité qui les dépasse même si elle les concerne : la nécessité sociale de la reproduction physique et culturelle. Entièrement voués à sa réussite qu'ils estiment correspondre à la leur, les individus mettent au premier rang de leurs finalités la bonne marche de cette petite société, sans trop s'interroger sur leur propre confort psychologique et celui de leur partenaire.

Si l'association conjugale est réussie, mon Dieu tant mieux et merci ; si elle ne l'est pas, mon Dieu tant pis et merci quand même. On va « faire »* avec les moyens du bord, la religion, les enfants, la famille d'orientation. Quand on accomplit son « devoir d'État », on peut compter sur Dieu pour donner chaque jour le courage de « passer au travers* ».

Pour un esprit moderne nos couples traditionnels paraîtront certainement peu « épanouis », la « communication » entre conjoints laissera à désirer et l'emprise sans arrière pensée que le plus fort de la paire, homme ou femme aussi bien, exercera sur l'autre gênera les tenants de l'égalitarisme. Et pourtant, en toute bonne foi, nos informateurs aiment ce modèle conjugal, ils ne se sentent ni frustrés, ni aliénés ; nous n'avons que l'embarras du choix pour citer des témoignages de couples traditionnels plus que satisfaits, enthousiastes.

Ma femme, c'est un modèle d'épouse, elle a pas de défauts. Tout ce que j'ai besoin, je l'ai : travaillante, elle est propre, elle a soin de mon linge, puis elle est intéressante à parler, on se tanne* pas à lui parler ; pas d'à cause que c'est ma femme mais elle a une conversation, là ! ; elle a pas de défauts ; elle n'a, des défauts, mais pour moi, elle n'a pas. Ah ! franchement, j'ai une femme, c'est un vrai trésor ; et je suis t'heureux, c'est ma plus belle héritage, évidemment ; j'ai une femme assez* dépareillée* !...

C'est que les valeurs que notre époque met au-dessus de l'échelle du bien en matière conjugale n'ont simplement pas de pertinence ici, elles ne font pas partie du patrimoine culturel traditionnel. Au contraire toute expression d'un « je » trop exigeant ou d'un « ça » trop expansif, au lieu d'être considérée comme la formulation de valeurs positives, comme c'est maintenant le cas, est simplement

vue comme une *négation* des valeurs propres au milieu ; l'oubli de soi, la retenue généralisée, la répression de l'émotivité, la subordination de l'individu au collectif, et la prédominance de l'acte concret sur l'intention, qui caractérisent toute la vie sociale doucevillienne, s'appliquent ainsi tout naturellement à la petite société familiale.

L'effacement des finalités individuelles derrière la fonction sociale, et de la personne derrière le personnage, font du couple traditionnel un type aisément universalisable et, nous semble-t-il, revendiqué à tort par les sociologues québécois comme spécifique à leur culture ; à leur avis ce sont les prescriptions et le contrôle de l'Église qui sont responsables du « refoulement sexuel » et plus généralement de la froide réserve du Canadien français traditionnel, de la pudeur extrême du geste sinon de la parole, auxquels on se plaît à opposer la truculence et la laxité morale des premiers colons français. Or, comme en d'autres points de l'éthique, l'Église locale a d'abord repris là des thèmes culturels caractéristiques de la plupart des sociétés paysannes occidentales, quitte à les renforcer par une rationalisation plus méthodique et à retarder ainsi leur remplacement par l'éthique individualiste contemporaine.

Ce style marque les phases du développement des groupes où l'émergence de la personne n'est pas encore totale. L'individu s'identifie alors à la somme de ses rôles sociaux et aux comportements qu'ils exigent d'elle : être un bon mari, un bon père c'est surtout travailler, faire vivre décentement les siens, ne pas boire, ne pas trop tromper sa femme, ne pas battre ses proches, de même qu'être un bon chrétien, cela signifie aller à la messe, rendre service, ne pas « sacrer », etc. Les modèles pertinents se situent donc au niveau de l'accomplissement de fonctions très étroitement définies et particularisées, grâce auxquelles, dans le cas de la famille, la reproduction physique et culturelle du groupe sera largement assurée. Pour la femme, la fécondité et la fidélité, précédées de la virginité pré-nuptiale se situent toujours au sommet de l'échelle des valeurs. L'hymne à la « cerise » de Jeannette Souci ne fait pas ici anachronique :

Je ne me classe pas dans les meilleures, mais, comme on dit en canadien j'ai encore ma cerise. Ce principe là, je l'ai toujours eu pis y en a d'autres encore comme moi. Je remercie le bon Dieu d'avoir la force On pense au mariage quand on est jeune fille naturellement ; j'ai toujours dit : « quand je me marierai, il m'étrénera » ; une façon de parler, excusez-moi. Puis je me suis pas mariée, fait que...

La vigilance collective ferme traditionnellement les yeux sur la « vertu » de l'homme, mais c'est pour reporter, entière, son intolérance sur l'aptitude des pères de famille à assurer l'aisance matérielle de leur foyer. Les liens qui s'établissent entre les conjoints tiennent moins à la personnalité propre des protagonistes qu'aux fonctions qu'ils représentent ; ces relations n'obéissent donc que très peu à la subjectivité individuelle, à l'émotivité ou à un « projet » personnel, elles sont stéréotypées et ritualisées dans toutes leurs manifestations gestuelles ou verbales : on « aime » son mari comme personnage social, on le soigne, on l'entoure de soins

matériels jusqu'à épuisement ; mais dans la même perspective, on n'« échange » que très peu avec lui, on le connaît superficiellement, on n'a guère ensemble que les rapports verbaux et gestuels nécessaires ; nous dirions même que la bonne entente assez généralisée des mariages traditionnels pourrait en partie provenir de cette retenue, qui atténue le choc des subjectivités et toute la pathologie de la communication. Aussi l'interprétation des idéologies modernistes qui présentent souvent la permanence des couples traditionnels comme le résultat d'une pression, d'une violence symbolique exercée sur des acteurs transis de peur devant les menaces de l'Église et la pression collective, paraît-elle abusive ; outre ce contrôle que chacun sait exercer sur sa propre subjectivité, on peut admettre que le partage des mêmes valeurs éprouvées depuis l'enfance, la connaissance précise de toutes leurs implications et applications, la simplicité de rôles stables, réduisent les raisons de conflits. L'ensemble des relations sociales, nous le verrons bientôt, est homologue dans ses objectifs et ses modalités à la relation conjugale.

Cependant, dans la société doucevillienne comme en toute autre, les spécificités individuelles, l'événementialité, d'où qu'elles émanent, creusent des écarts entre les valeurs, les modèles ritualisés représentés en gros par les propos officiels tenus aux sociologues, et les comportements effectifs. Pour la plus grande majorité de nos informateurs, il n'est pas question de transgression, ostensible ou seulement avouée, des modèles socio-culturels ; nous sommes simplement ici en présence de recettes éprouvées d'accommodements aux normes théoriques, sinon un peu sèches : tout le monde connaît les marges licites, jamais codées, de la morale sexuelle et familiale, chacun les pratique en maître ; mais elles ne sont conscientes qu'à de très rares sujets, le reste de la population s'indignerait qu'on lui prête un tel cynisme. Par exemple, chacun se conforme verbalement au modèle officiel de la supériorité du mâle, toute jeune fille en recherche d'époux l'espère plus « connaissant », plus compétent politiquement, plus « meneur » qu'elle. La femme bien mariée sera celle qui peut faire état d'un mari supérieur à elle à tous points de vue, mis à part l'éducation des enfants, apanage statutaire féminin :

Oui, l'homme est supérieur à la femme à peu près sur toute la ligne. Sont plus forts, puis plus intelligents aussi. Oui, puis à part de t'ça, savez, pour guider quelque chose, me semble que quand t'as l'homme en avant de toi, ben, t'es plus certaine. Aujourd'hui, ben, ils asseyent de l'égaliser, mais il me semble que l'homme est toujours supérieur, en autant qu'il sait exercer sa supériorité.

Mais lorsque, dans l'abandon de la conversation, Madame se prend à brosser énergiquement le tableau réel de son omniprésence domestique, l'interlocuteur commence à se poser des questions sur la pesanteur morale du « ben bon gars » de mari :

Je verrais que dans la société, la femme est bon de donner son mot mais qu'elle prenne pas toute la place de l'homme, qu'elle y laisse sa place, une certaine place ; qu'elle lui aide, qu'elle le seconde. Elle peut rien, puis elle peut tout aussi ; parce que, souvent, si elle a un peu de doigté, si elle a un peu de féminin, de finesse, elle fait ce

qu'elle veut de son homme. Si elle s'en donne la peine là, si c'est une personne qui est un peu cultivée, si elle veut jouer le jeu.

En grandissant, les enfants se rendent compte du caractère tout théorique de l'autorité paternelle :

Ma mère, elle est plus mère qu'épouse. Quand on est à la maison, elle nous parle, mon père pose une question, elle va y répondre sec ; moi ça me choque. C'est pour ça que je me tiens le moins souvent possible à la maison.

De même, la vieille conception idéale de l'amour chrétien des couples fait partie des sentiments du dimanche, sur lesquels on s'attendrira rétrospectivement à la fin d'une longue existence commune : sans doute s'est-on aimé beaucoup puisque ensemble on a fait tant d'enfants, on a tant travaillé, tant « ménagé », mais qui peut se payer le luxe d'interrogations inutiles quand la tâche quotidienne absorbe toutes les énergies et que, de toute façon, heureux ou pas, le couple est lié à vie ? Alors que, nous le verrons, le rapport de la mère à l'enfant est généralement marqué, l'affectivité, positive ou négative, paraît en général atténuée dans la relation de couple. Après trente ou cinquante années de mariage, le mari ne reste-t-il pas secrètement l'« étranger », institutionnellement lié à la femme, mais avec lequel elle ne saurait se laisser aller à l'abandon qui a marqué les relations avec la mère, les frères et sœurs ? L'intimité physique n'est pas un facteur positif de rapprochement : élevée dans la double conviction de l'hypertrophie sexuelle de l'homme et de sa propre asexualité, la femme traditionnelle n'a pas de réticence à faire état du peu de goût qu'elle a toujours eu pour « toutes ces affaires-là », même si elle a accompli son devoir conjugal avec le même courage que les autres corvées du statut féminin. L'important, c'est la survie paisible de la famille et elle sait bien que c'est d'elle qu'elle dépend. Alors, amour ou pas, autorité maritale ou rouerie féminine, attrait sexuel ou froideur, qu'importe, chacun se débrouille de son mieux pour rendre, et se rendre l'existence viable, sans faire d'histoire, puisque, de toutes manières, l'état conjugal s'impose sans recours à l'individu, comme une norme tellement intériorisée, naturelle, qu'elle en perd même son caractère d'obligation. Pour l'observateur extérieur, les différences entre une vie conjugale heureuse, satisfaisante ou seulement supportable ne se révèlent qu'à travers d'infimes nuances verbales, un fléchissement de ton, une fixité du regard ; une neutralité soutenue du discours peut signifier l'insupportable.

Dans les cas d'écarts graves par rapport au modèle officiel, inconduite, intempérance du mari ou anomalie caractérielle de l'un des conjoints, qui rendent au plein sens du terme, la vie commune intenable, toutes les stratégies sont mises en jeu pour masquer le déséquilibre aux yeux du voisinage et de la parenté. Dans la plupart des cas, les enfants eux-mêmes ne perçoivent que très confusément la mésentente parentale ; la réserve habituelle des relations conjugales, l'absorption de chacun dans ses tâches spécifiques, en dehors pour l'homme, dans la maison pour la femme, différencient assez peu extérieurement l'état d'entente et de

mésentente. Pour la plupart de nos informateurs, il est aussi impensable d'avoir vu leurs parents « se faire un bec »* que de les avoir vus se disputer.

Lorsque la séparation, dans quelques cas extrêmes, survient, c'est souvent sur la pression de la parenté enfin informée, des enfants devenus grands et, encore, sous des formes ambiguës : le mari « travaille à l'extérieur », ou bien des périodes de cohabitation temporaire sont ménagées pour les époux. De toute manière, la pérennité des sentiments officiels, la discrétion sur les causes et les effets de la mésentente sont assurées de part et d'autre.

Comme ce fut le cas pour les relations de couple, le rôle de l'Église à l'égard de la procréation et de l'éducation des enfants fut sans doute défini avec beaucoup de précision mais il consista là encore avant tout à doter d'un statut religieux des motifs culturels préexistants et communs à la plupart des sociétés traditionnelles. Cependant, alors que des traits culturels moins méthodiquement institutionnalisés auraient pu disparaître graduellement et sans heurts avec l'évolution ambiante, cette systématisation insistante de la morale sexuelle et familiale aura deux effets contradictoires : tout d'abord elle se perpétuera presque inchangée jusqu'à nous comme une des poutres maîtresses de l'édifice moral du Québécois ; puis, comme nous le verrons dans le deuxième chapitre, lorsque enfin une telle éthique ne sera plus crédible, son anachronisme même la fera disparaître d'un coup des consciences ; ses effets perdureront, mais à l'insu de ses porteurs.

Un des soucis primordiaux du clergé fut, comme on l'a vu plus haut, de chercher à entremêler de manière inextricable ses obligations à l'égard de la famille et celles de la famille à son égard : que le couple fasse des enfants et l'Église de son côté ne lésinerait pas sur l'appui psychologique, moral, voir matériel à la famille et à ses jeunes membres en particulier. L'incitation à une procréation intensive peut être considérée comme le thème central de l'idéologie cléricale appliquée à la famille ; cette insistance à obtenir de la femme un enfant par an fut-elle motivée de la part de l'Église par une valorisation de la continence sexuelle, maternité et paternité devant toujours légitimer et régler l'exercice de la sexualité ? Cette motivation éthique peut accompagner ou masquer une lecture politique selon laquelle l'Église, ayant pris en charge les destins historiques du Canada français, évalua plus ou moins consciemment que la prolifération des naissances (décuplement du groupe en l'espace de 100 ans) représentait pour lui, et pour elle en conséquence, la seule chance de survie au sein de la majorité anglo-saxonne protestante. Toujours est-il que l'ignorance des moyens contraceptifs, doublée et entretenue par des pressions idéologiques d'une fermeté exceptionnelle, réussit jusque vers les années cinquante à faire de l'ethnie canadienne française le théâtre d'une véritable curiosité démographique dans le monde occidental.

La culpabilité liée au fait de ne pas avoir d'enfant ou d'en avoir trop peu, une connaissance approximative des procédés de contrôle des naissances même chez les jeunes couples, se sont conservées jusqu'à nous (jusqu'en 1974 tout au moins),

sans que les individus concernés paraissent se poser de questions sur l'actualité de leurs attitudes ; c'est le cas de M. Roberge qui a 34 ans :

Je suis pas ben, ben renseigné sur les méthodes (rire). Ça peut... être bon. Moi je pense ben que le meilleur moyen d'exempter la famille, c'est encore... là... comment je dirais ben ça donc... se retenir ni plus ni moins... Ouin, l'abstinence. Évidemment quand on est élevé dans l'Église catholique, si on veut demeurer catholique, on se plie aux lois de l'Église.

Nous le verrons, la modernité sensibilisera un certain nombre de ménages au fait et aux techniques de la planification familiale mais, pour la totalité de nos informateurs, l'enfant est considéré comme le fondement même du sens de la vie du couple et de la vie tout court. Sa venue, sa mort aussi, restent le résultat d'une décision de Dieu.

Une fois de plus, nous assistons à un intéressant phénomène de pérennité idéologique, en contradiction avec les conditions matérielles, sociales et culturelles de la famille contemporaine : les jeunes couples n'ont actuellement que deux ou trois enfants ; après une résistance considérable de la part des parents, la plupart des jeunes vont désormais à l'école dès quatre ou cinq ans ; l'enfant passe en outre de moins en moins de temps au foyer, happé par les activités scolaires, parascolaires, les sports et le groupe des amis ; le travail matériel de la mère à la maison est enfin considérablement réduit. Tout cet allègement de la tâche maternelle que chacune connaît, énumère, pour le déplorer ou s'en féliciter, n'est pourtant pas suffisant pour modifier les conceptions traditionnelles de la femme-mère et en particulier le sentiment de la nécessité de sa consécration à des enfants, qui, en fait, se font rares et se dérobent de plus en plus à ses soins. La présence physique continue de la femme à la maison, obligatoire, sans alternative possible lorsqu'il fallait nourrir et entretenir deux douzaines de personnes vivant en économie fermée, ne s'impose plus, même si l'intensification des soins donnés aux enfants grâce à l'impact des idéologies modernistes tend à compenser l'amenuisement des familles. Ce qui allait de soi par la pression des conditions physiques de l'existence est devenu, grâce à la propagande cléricale, une norme si bien intériorisée qu'elle résiste à des changements matériels évidents. Envers et contre toute l'évolution survenue dans la taille et les conditions de vie de la famille, la femme renonce difficilement aux gratifications qui lui étaient accordées dans le monde traditionnel, bien qu'elles deviennent un peu artificielles par suite du manque d'objet où s'enraciner. La Doucevillienne moyenne ne possède encore ni la formation intellectuelle ou professionnelle, ni les motivations pour donner à sa vie un sens en dehors de la famille ; alors elle conserve les valeurs qui correspondent au seul statut qu'elle peut assumer, elle les exalte pour qu'elles résistent mieux à l'assaut d'un monde moderne où leur fonctionnalité pose bien des problèmes. Si naguère « sortir » a pu signifier « voler du temps » aux besognes ménagères, pressantes, ce concept conserve difficilement ce sens lorsque, comme Mme Lemay, la femme n'a plus d'enfants à la maison ; mais le halo de culpabilité qui

l'entoure reste assez puissant pour la ramener, anxieuse, vers le havre de son foyer :

Aujourd'hui la femme cherche trop à sortir en dehors de sa maison ; C'est toujours de sortir, pis encore sortir, pis de sortir ; ah ! je dis pas de sortir une fois par semaine, une fois, deux fois... Moi, je vas aller faire mes commissions une fois ou deux par semaine, mais à part de ça, je sort pas tellement. Je vas partir avec mon mari pour aller magasiner, on va être 2 heures, 3 heures, je reviens, j'en ai haut sur la tête*.

Les séjours sur la galerie, les promenades du bébé dans son « carrosse »*, à plus forte raison les visites aux amies sont suspects ; ces activités peuvent à la rigueur se justifier comme des récompenses précieuses après une grosse séance de ménage. Seules les fréquentations parentales sont indemnes d'arrière-pensée et, devant une possibilité de doute dans l'esprit de l'interlocuteur, on précise souvent : « J'étais avec ma mère, mes sœurs, une de mes belles-sœurs », etc.

Aussi, nous le verrons, est-ce autour des « sorties » que se concentrera l'essentiel des revendications des Doucevilliennes touchées par le féminisme contemporain, et les critiques de celles qui résistent à ces tendances. Pour ces dernières, les mouvements féministes ne peuvent provenir que de ce désir de « sortir » de femmes dévergonnées, avec tout ce que ce terme implique d'inavouable. Quant à celles qui aimeraient bien aller voir un peu ce qui se passe en dehors de leur maison, leurs aspirations restent modestes, empaquetées de bienséance : lorsque les enfants sont grands, que leur mari est d'accord et qu'une autre femme de la parenté veut bien les accompagner, assister une ou deux fois par mois aux réunions de leur association locale, pour parler de l'éducation des enfants, des problèmes du couple ou de travaux domestiques. Le mari n'est pas toujours très satisfait de ces manifestations d'indépendance et il se fait tirer l'oreille pour transporter sa femme à ces réunions, mais, chacune s'en félicite, l'on n'est plus aux temps où la femme s'inclinait en silence ; en insistant un peu, en montrant l'exemple des belles-sœurs, il finit par la « déposer » en se rendant lui-même à ses propres associations, quitte à plaisanter sur cette liberté nouvelle de son épouse.

Par contre, une absence régulière motivée par une tâche extérieure suscite la désapprobation générale sauf, à la rigueur, lorsque cette activité contribue au bien de la collectivité sans léser les intérêts des enfants et du mari ; dans ce sens le bénévolat des femmes aisées est admis, une fois les enfants mariés, avec, là encore, l'accord nécessaire du mari. Mais aller travailler lorsque celui-ci peut subvenir aux besoins de la maisonnée ne peut signifier qu'un attrait immoral pour l'argent et les jouissances qu'il permet. D'ailleurs tout le monde ici sait calculer que les avantages financiers du travail féminin sont nuls :

Elle va retirer d'une main pis elle donne de l'autre ; elle peut pas faire sa cuisine dans l'espace de 3/4 d'heure pour le dîner. Qu'est-ce que c'est qui en résulte, c'est des boîtes. C'est pas bon pour la santé premièrement, ensuite, c'est pas une économie ; la

couture, elle peut pas faire sa couture rien que du soir, pis l'entretien de sa maison, pis le linge et puis...

Enfin, grande peur des maris qu'ils avouent en riant, les occasions de transgressions sexuelles que connote inmanquablement le travail de la femme à l'extérieur :

Ben, une femme qui est mariée, qui travaille, elle vient trop indépendante, ça risque d'amener n'importe quoi. C'est comme ça ben souvent que ça va mal dans les ménages. La femme qui reste à la maison y connaissent rien que leurs hommes, pis quand y travaillent, y en connaissent ben (d'autres). Ben, des fois, y ont des idées de changer (rire). Si la femme travaillait pour aider au mari à ramasser quelque chose, je serais pas contre ça. Mais quand y travaillent, y deviennent trop indépendantes.

On le voit, tous les attributs de la « féminité » sont menacés par l'exercice d'une profession.

Ce renfermement dans la maison s'exprime aussi au niveau symbolique et, à quelques exceptions près, c'est à travers son mari et ses grands enfants que la Doucevillienne interprète le monde. Mais, comme nous le verrons plus loin, ce centrage de la mère sur l'enfant représente paradoxalement un facteur important de modernisation des femmes, tandis que les hommes, plus à l'abri de l'influence des jeunes, ne sont guère touchés.

Bien au chaud dans ses certitudes, la femme traditionnelle voit chaque année la maisonnée s'agrandir d'un nouveau bébé ; résignée ou ravie mais toujours sûre d'elle-même, elle est prête à « runner* » toute sa couvée, à fournir à son groupe autant de chrétiens convaincus, de bons pères et bonnes mères de famille que Dieu ou le hasard lui en confieront. Tout comme ceux du père, les efforts éducatifs de la mère étaient surtout d'ordre matériel car le conditionnement social et culturel se passait généralement sans à-coups, « naturellement » : grâce à la stabilité des rôles, la précision de modèles normatifs universellement admis, ressassés et soutenus par toutes les autorités, les jeunes couples n'avaient à se préoccuper que de nourrir et d'habiller leurs enfants, leur faire réciter leurs prières, puis les envoyer à la messe et à l'école. Selon un principe de base, générateur de tous les autres, l'essentiel des tâches éducatives revenait à la procréatrice, une confusion complète s'étant instaurée entre la fonction biologique de la reproduction et celle, sociale, de l'éducation ; des dons, considérés eux aussi comme « naturels », fondaient cette aptitude de la mère à réussir mieux que tout autre l'imprégnation culturelle du jeune. D'un état de fait dicté, selon l'orientation idéologique des définisseurs, par la commodité ou par la domination des mâles, résultait en tout cas la norme : la femme mariée se vouait à sa progéniture, voire à la descendance de celle-ci, la célibataire adulte se consacrait à ses neveux ou, par un renversement des rôles à ses parents vieillissants, la religieuse aux enfants du groupe. Les obligations du père n'ont peut-être pas connu une exaltation idéologique comparable à celle de la mère mais elles furent tout aussi pressantes et, bien qu'indirectement, tout aussi

orientées vers la cellule familiale, sa subsistance matérielle, la défense de son renom et de son prestige.

Par contre, le statut paternel laissait dans l'ombre la pertinence des liens affectifs entre le géniteur et les enfants ; tout occupé à ses rôles de pourvoyeur économique, d'autorité suprême, il n'avait guère de fonction dans l'instauration et l'entretien du climat moral et psychologique de la maisonnée ; aussi, ses qualités et ses défauts personnels, sa dureté ou sa tendresse, son sens des responsabilités ou son indifférence n'avaient pas sur la personnalité des jeunes le retentissement déterminant du caractère de la mère. À deux ou trois exceptions près, celles d'informatrices passionnément attachées à l'image paternelle divinisée, la description des pères semble toujours un peu stéréotypée, figée dans la standardisation d'un personnage bon chrétien, travailleur acharné, mais comme coupé affectivement de la mémoire profonde de nos informateurs. D'ailleurs, jusqu'à ce que la venue de la « General » ne fixe la majorité des hommes dans ses ateliers, physiquement ils restaient absents de la maison une partie de l'année : le cultivateur devenait bûcheron l'hiver dans les lointains « chantiers » et beaucoup d'hommes n'avaient pas de profession fixe à Douceville ; le père venait baptiser l'enfant, dit-on, puis il repartait jusqu'au moment venu d'en remettre un autre en route.

Nous autres, on était 16 chez-nous et ma mère a mené ça, toute la maison ; mon père il travaillait en dehors, il venait, il repartait, l'hiver il travaillait dans les fonderies, il était pas capable de... ma mère administrait la maison, elle n'avait plein son capot.

En accord logique avec ses propres « qualités naturelles » il n'intervenait que le moins possible dans l'éducation des jeunes, autorité théorique mise en réserve pour appuyer les éventuelles défaillances de la tendre autorité maternelle qui se passait bien de cet auxiliaire ; à ce niveau encore une division du travail sinon délibérée, du moins fonctionnelle, donnait à chacun des deux géniteurs un plein emploi et la sécurité statutaire dans la société en réduction qu'était, la famille traditionnelle. Cette répartition des rôles n'a pas changé :

Oui, c'est moi qui m'occupe surtout ; parce que, quand mon mari est couché, que voulez-vous ! Que moi, la punition, remettre au lendemain, là, non, c'est sur le fait même ; pensez-vous je vais aller réveiller mon mari pour dire : « Ben, viens reprendre tes enfants ! » non, non. Non, je juge du mieux que je peux, pis, franchement, là... C'est pas trop pire jusqu'à date (rire).

Si le père était de tempérament doux, s'il tenait à l'attachement de ses enfants, tant mieux ; mais s'il était dur et indifférent, nul n'avait de recours contre ces désagréments, ni la mère attentive à servir de tampon entre lui et les jeunes, ni ces derniers, élevés dans le respect inconditionnel de l'autorité paternelle et de l'autorité tout court. Là encore, comme nous l'avons vu pour les relations de couple, le remède traditionnel consistait à se débrouiller personnellement pour se caparaçonner d'une manière ou d'une autre et, surtout, pour présenter à la parenté,

aux voisins, l'apparence de l'enfant docile et satisfait que chacun s'attendait à trouver. Les efforts faits par l'individu pour sauver au moins la face lui procuraient une sorte de satisfaction apparentée au sentiment chrétien de sacrifice.

Enfin, une autre solution très acceptée dans un groupe où l'atavisme de coureur de bois, de colonisateur de terres vierges n'était pas si éloigné : la fuite ; l'émigration vers les « États », où d'autres membres de la parenté seront toujours disposés à l'accueillir, donne au jeune une porte de sortie heureusement marquée de motifs économiques.

À ce niveau comme à tant d'autres la dureté officielle de l'éthique traditionnelle est amortie par une multiplicité de microréglages qui relâchent les tensions intérieures, désamorcent les conflits interindividuels. Nous avons vu au sujet de la relation de couple quelques exemples de ces processus compensatoires ; ils sont tout aussi opérants dans les relations parents-enfants. Ajoutons que la taille de la famille, le nombre élevé des enfants, en particulier, diluaient heureusement les rapports d'autorité et de contrôle, tandis qu'à l'autre pôle de l'échelle hiérarchique jouait une solidarité des enfants contre le monde parental, une complicité même dans les cas d'une tyrannie de l'un des deux géniteurs. Enfin, jusqu'à nous, la pratique courante de la délégation des pouvoirs parentaux aux aînés des enfants travaille dans ce même sens d'un adoucissement de l'autorité paternelle et maternelle : sans droits officiels de regard, sans doctrine, souvent par le seul poids des modèles qu'ils incarnent, ces auxiliaires pédagogiques déteignent en douceur sur les cadets :

Pour la drogue, oh ! ben... Le mien, ben, mon plus vieux m'a dit que de pas être inquiète, il y avait aucun danger pour lui, parce qu'il est allé rencontrer le petit (frère) plusieurs fois à l'école, pis il dit : « sois pas inquiète, il n'y a pas de danger pour lui » ; mon plus vieux a dit : « y a pas de danger ». Bon.

Mais venons-en à la poutre maîtresse de toute l'institution familiale, plus forte et plus riche que toute autre pièce de l'édifice, le rapport de la mère à l'enfant ; nous l'avons dit déjà, toute la tendresse du milieu familial et du milieu canadien-français traditionnel en général se cristallisait dans ces relations, même si, par la force des choses, le temps imparti à chaque enfant paraît minime à des modernes. On a quelquefois parlé des carences affectives propres aux familles nombreuses. Mais, pour autant qu'il soit possible d'apprécier une réalité aussi délicate à travers des témoignages indirects, la façon dont les Doucevilliens jeunes ou vieux évoquent les soins intelligents de leur mère, les réseaux d'affectivité qu'elle promouvait et entretenait dans le foyer, la connaissance en profondeur dont elle faisait preuve à l'égard de chacun de ses multiples enfants, laisse l'observateur stupéfait et bouleversé d'une telle virtuosité de l'amour maternel, fut-il un fait de nature ou un fait de culture. Les larmes aux yeux, M. Dubé se rappelle, quarante ans plus tard :

J'étais paresseux, j'en ai honte ; le samedi, au lieu de me lever, je restais au lit, ma mère (mère de 10 enfants) m'apportait à manger dans ma chambre, elle nous habillait pour aller à l'école...

On s'étonne alors que les idéologies modernistes de la famille puissent discuter le sens d'une maternité ainsi comprise ; lorsqu'une femme se trouvait chargée de l'éducation d'une douzaine de jeunes ou plus, sa tâche ne lui procurait-elle pas, outre les satisfactions émotives, des gratifications presque intellectuelles, assez proches de celles d'une éducatrice spécialisée ? Parfaitement préparée matériellement et psychologiquement à cette mission, soutenue par un environnement favorable, sans autres aspirations et, enfin, partageant ces rôles avec toutes les femmes de son groupe, la mère traditionnelle recevait des confirmations sociales importantes qui rendaient sa tâche hautement fonctionnelle et en sublimaient les aspects négatifs ou ternes. Lorsque l'Église reprenait et idéalisait les thèmes de ce statut, elle ne faisait là encore que magnifier des réalités existant en dehors d'elle et qui évoquaient encore, en pleine androcratie officielle, les temps de la Déesse Mère.

Il a beaucoup été écrit sur l'éducation traditionnelle canadienne-française, prototype d'un moralisme formel inculqué dans une atmosphère de respect inconditionnel et générateur de culpabilité, d'angoisse à contenu religieux et sexuel. Cette dénonciation, qui s'inscrit dans une argumentation idéologique de contestation globale du passé traduit mal la complexité du réel ; paradoxalement elle émane surtout des plus jeunes, ceux qui n'ont pas connu ou ont peu connu la tradition, tandis que pour ceux qui en ont éprouvé les soi-disant duretés, le passé, « c'était le fun* ». Bien sûr il fallait se soumettre sans « ostiner* », il fallait aider jeune à la ferme, se lever tôt pour aller servir la messe, mais en souffrait-on, y pensait-on lorsque tous passaient par le même rituel formatif dont on ne doutait pas un instant des bons effets. Un ou deux de nos informateurs seulement, au-dessus de la trentaine, se souviennent d'avoir désobéi ; l'idée, le désir ne leur en serait même pas venus, pas plus qu'ils n'auraient nourri de pensées agressives contre leurs parents ou qui que ce soit de leur entourage. Lorsque l'enquêteur insiste pour obtenir le récit de quelque « mauvais coup », l'interlocuteur se concentre, fouille sa mémoire ; ça y est, il a ramené à la surface une désobéissance particulièrement grave : une fois, vers 7 ou 8 ans, il n'avait pas répondu du premier coup à un appel de son père !

Et puis, à bien y penser, les parents étaient-ils tellement sévères ? Mis à part les quelques cas de mères excessivement « scrupuleuses* » et de pères névrotiquement tyranniques, alcooliques pour la plupart, la majorité des parents pesaient peut-être moins lourdement sur leur progéniture que les parents actuels. Une fois en règle avec ses devoirs religieux et la part des travaux domestiques impartie à chacun, l'enfant, le jeune restait maître de son temps et, point plus important encore, de son intériorité : l'« enfer », la « pureté », thèmes officiels du sermon dominical assez peu agités au foyer et toujours entendus d'une oreille distraite n'étaient guère intériorisés. À part quelques îlots de rigueur, juste assez

« épeurants* » pour donner du sel à la vie et dont on se libérait périodiquement par une rapide confession, la morale était d'ambiance, quelques défenses et peu d'obligations positives. Rarement puni, rarement récompensé aussi, l'enfant s'élevait plutôt qu'il n'était élevé, dans un univers normatif naturalisé par le consensus, où l'imprégnation jouait un plus grand rôle que le principe, où l'exemple tenait plus de place que l'exhortation. Pas plus qu'entre conjoints les relations verbales ne tenaient la place qu'elles ont aujourd'hui. « Parlez-vous avec vos enfants », demande-t-on à une mère traditionnelle – « Oh ! non » – « C'est parce que vous avez trop de travail ? » – « C'est pas qu'on a trop de travail mais on n'a pas l'occasion. »

Manque de temps pour pratiquer une pédagogie plus prégnante, reproduction spontanée de modèles empruntés à sa propre mère, convictions pédagogiques intériorisées ? Toutes ces raisons jouaient sans doute pour faire glisser les modèles officiels de l'éducation canadienne française traditionnelle à première vue draconiens vers un style d'imprégnation singulièrement atténuateur. Dans cette perspective le père incarnerait le pôle officiel, celui des discours, tandis que la mère représenterait le pôle officieux, celui de la pratique réelle et de l'efficacité intergénérationnelle. Immuablement douce en dépit de l'ampleur de sa tâche, proposant à mi-mot plutôt qu'ordonnant, déférente à l'égard de l'enfant, ne le frappant, à regret et légèrement, que dans les cas extrêmes, elle régenterait son groupe plutôt par l'instauration d'un climat généralisé de civilité que par une attitude directive qui aurait situé le bien et le mal, le licite et le défendu, avec leurs univers de sanctions et de récompenses. L'éducation se réalisait presque spontanément, comme en négatif d'un ordre axiologique lointain qui se manifestait accessoirement par des stéréotypes, quelques proverbes, des échos de la parole des anciens... et par les sermons dominicaux.

C. La famille comme agent de socialisation :

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'au début des années 60 ce type de conditionnement familial n'a pas connu d'entrave ; Il était au contraire renforcé par l'action des autres instances de socialisation enfantine puis adulte. Aussi son influence sur l'ensemble de la population de 25 ans et plus est-elle généralisée, que l'on se perçoive comme traditionnel ou comme moderne. Depuis deux décennies, la famille traditionnelle se sera progressivement réduite, les rôles parentaux se seront assouplis et les relations hiérarchiques auront progressivement été supplantées par les formules égalitaristes que nous décrirons au chapitre suivant. Mais les adultes conservent dans les couches profondes de leur personnalité les traits culturels primaires, inconscients, qui continuent à conditionner leurs orientations sociales essentielles.

La famille, comme la religion qui la coiffe, la double et l'enserme ne sont évidemment pas les causes uniques de la culture doucevillienne ou québécoise ; mais leurs positions stratégiques dans le développement de la personnalité individuelle en font un des maillons déterminants de la chaîne causale ; en elles viennent se perdre un nombre indéfini de déterminismes matériels ou psychiques, sociaux ou non, qu'elles reprennent à leur compte, reformulent selon leurs propres finalités et lèguent aux jeunes générations comme des absolus. Elles sont donc le lieu géométrique de l'émergence des savoirs sociaux et de leur impact sur les jeunes personnalités, quelles que puissent être les raisons profondes des discours qu'elles tiennent, les réseaux de déterminismes, sociaux ou non, qui les ont provoqués : les causes matérielles, réelles d'un état culturel donné peuvent être de toutes sortes, elles sont toujours en dernière analyse retraduites, vécues dans les termes d'une idéologie définie, interprétatives de comportements qu'elles standardisent ; aliénés par une domination étrangère, détournés de leur « vrai » destin par leur situation minoritaire, le Québec, Douceville le sont peut-être, mais ce que disent, ce que pensent, ce que font leurs populations est l'expression directe de modèles bien définis, émanant de leurs parents et qui, se reproduisant de génération en génération presque indépendamment des changements de contexte, ont reconduit jusqu'à nous un type culturel forgé depuis un siècle ou davantage ; chercher à connaître celui-ci et ses manifestations concrètes peut donc être envisagé comme la première étape d'un modèle causal à partir duquel des hypothèses plus hardies pourront être élaborées. Pour notre part, nous nous en tiendrons à ce premier niveau des « motifs ».

Ce point de vue ne rejette pas les interprétations dominantes dans la sociologie québécoise, essentiellement sensibilisée à la causalité économique et politique ; il en est d'abord le complément puisque aussi bien le discours idéologique, ici les doctrines cléricales, est le lieu d'aboutissement des autres types de causalité, l'expression individuelle vécue de l'ensemble des déterminismes subis par l'acteur¹. Mais en même temps notre interprétation vise à aérer l'explication classique, fanée comme une réponse de catéchisme, qui ramène obsessivement la quasi-totalité des traits sociaux et culturels de l'ethnie canadienne-française à des signes d'aliénation, de colonisation de la part de l'ethnie anglo-saxonne, canadienne et américaine.

Entre autres traits originaux, la famille canadienne-française traditionnelle se signale par son importance numérique et sa clôture, clôture idéologique renforcée par des incidences matérielles : climat rigoureux, habitat dispersé, économie d'autosubsistance. Cette utilisation promiscuitaire de l'espace familial, courante dans la plupart des sociétés traditionnelles, va de pair avec une mentalité dite groupiste qui permet aux individus de supporter la densité de leur environnement humain, mieux, de ne pouvoir fonctionner qu'en son sein. Effectivement, à

¹ C. Moreux, *la Conviction idéologique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978, 125 p.

Douceville la sociabilité est une valeur forte. Comme le dit M. Lortie : « ceux qui ont le cerveau sur les épaules et le cœur à la bonne place vivent pas pour être un corps humain mais pour être sociables ». Habités dès la naissance à coexister, sans pratiquement sortir de la maison durant près de six mois d'hiver, avec plusieurs demi-douzaines de frères et sœurs auxquels venaient périodiquement s'adjoindre autant de « ma tante », de « mon oncle » et de cousins, nos informateurs gardent leur vie durant le goût, le besoin de présences humaines constantes, avec qui « jaser », jouer, travailler, pêcher ou chasser : « Je sais pas si je suis sociable, mais faut que je sois avec le monde », dira M. Jean. La taille des familles se sera réduite mais pas assez pourtant pour qu'une mère, une belle-sœur, une cousine, ou leurs homologues masculins pour les hommes, ne soit toujours disponible pour la visite quotidienne, l'accompagnement aux activités extérieures. Comme il y a cinquante ou vingt ans, les membres de la parenté restent les partenaires privilégiés.

Là, avec mes frères pis mes sœurs, je suis pas gênée. Je commence à être pas pire ; ma belle-sœur elle dit : « là, tu commences à être dégénée, là ». Y commence à être temps (rire). Lorsque je rencontre une fille que je connais, là « bonjour », c'est tout. « Comment que ça va ? – « Ça va. » Pas plus. Je suis un genre, moi, qui commencerais pas la discussion. J'aime toujours de les rencontrer, mais j'aime mieux mes frères pis mes sœurs. Parce que, nous autres, on s'est toujours réunis entre frères pis sœurs, pis toujours des fêtes qu'on fait quand qu'on se rencontre. Oh ! oui, oh ! oui, on a du plaisir, oui.

On voisine peu, de moins en moins à mesure que l'agglomération s'urbanise et l'on n'a pas encore « d'amis » au sens moderne du terme. Ce monde clos des relations parentales fonctionne dans une symbiose que commence à peine à ébranler le renfermement sur la cellule nucléaire ; la présence de l'autre représente d'abord l'assistance matérielle assurée, personne ne se déroband à l'échange de services, de prêts, de dons si besoin est. Chacun devient pour tous les autres un conseiller technique, une agence de renseignements, un support psychologique de tous les instants, pour toutes les circonstances de son existence :

On a toujours besoin de prendre conseil, un peu. Pour toutes les affaires de la vie, on a besoin d'avoir l'opinion des autres, hein ! Quand il s'est agi d'acheter ma voiture, bon, ben, en premier lieu j'en ai parlé à mes petites sœurs, hein, comme de raison. Puis à garde Moreau, c'est celle qui demeure avec ma petite sœur. Maintenant, quand c'est venu le temps de prendre la décision, c'est moi qui l'ai prise, par exemple. Parce que quand elles sont parties le soir elles m'ont dit : « Fais ce que tu voudras ». Mais quand je me suis décidée, j'ai appelé ma petite sœur, à la Pointe-du-Lac puis je lui ai dit : « bon, ma décision est prise, je viens d'acheter ma voiture ».

En contrepartie, aucun des faits et gestes de quiconque ne peut échapper à la vigilance familiale et les commentaires qu'ils suscitent, les questions ou les critiques qu'ils soulèvent meublent l'essentiel des conversations et des pensées du groupe :

Si j'ai été critiqué ? Oh ! oui. M'as faire quelque chose là, c'est jamais ben fait. Fait qu'à c't'heure, ben, je le fais pareil, mais j'en parle pas. Comme, je vas acheter de quoi*, moé, je paie toujours plus cher que les autres ; ils disent toujours ça. Fait qu'à c't'heure ben, m'as payer un affaire admettons 70 \$, m'as dire : « j'ai payé 50 \$ ». « T'as fait une bonne affaire », y disent. Tout ce que je dis, une petite menterie de temps en temps. « Quel prix t'as payé ça ? » – « 50 \$ » – « Pas cher, pas en tout*, je pensais que tu avais payé plus cher que ça ». Comme je me suis acheté une chaloupe là, une de seconde-main* ce printemps là, j'ai payé 50 \$. Pis j'ai averti ma femme avant de partir à part de ça, j'ai dit : « je m'en vas la chercher, là, mais je ne veux pas que tu dises le prix que je l'ai payée ; je l'ai payée 30 \$ ». – « Correct ». J'ai arrivé avec ma chaloupe icitte ; d'un coup, mon frère arrive : « quel prix t'as payé ça ? » – « 30 \$ » – « C'est pas cher ; c'était à toi de me le dire, j'aurais été la chercher avant toé, j'en avais besoin d'une chaloupe, moi aussi, pour le chalet. C'est pas cher. »

Coïncé entre un besoin viscéral de la chaleur tribale, du soutien familial, et les inconvénients des contrôles incessants qui s'y exercent, l'individu devra à la fois participer intensément à la vie collective et savoir se prémunir contre elle. À cet égard, la culture doucevillienne, québécoise, nous apparaît comme un chef-d'œuvre d'adaptation nuancée à ces deux nécessités à première vue contradictoires ; quelles que puissent être les transformations structurelles de la famille, l'allègement de sa densité et de son emprise sur l'individu, tous nos informateurs possédant encore, à un haut degré le goût et le sens de cette forme de socialisation.

Les puissants réseaux interrelationnels qui façonnent le sujet dès sa naissance, font de chacun le point d'intersection des multiples courants qu'il reçoit et qu'il émet. C'est de cette image renvoyée, faite de la totalité des reflets des autres sur elle que dépendront l'unité, l'estime de soi et toutes les appréciations positives dont découle le bon fonctionnement d'une personnalité. Le meilleur équilibre du « je » résulte alors de l'évaluation la plus favorable de l'autre, des autres à son égard. Mais, si l'on songe que cet autre est quotidiennement démultiplié par quinze ou vingt exemplaires et que chacun a pour autrui des préoccupations identiques, on conçoit bien que la société familiale, puis globale, soit menacée d'une hystérie de jeux de miroirs, et à la merci du moindre dérèglement de la minutieuse horlogerie des statuts et des rôles.

Aussi l'acteur impuissant d'une machinerie humaine aussi informelle que coercitive aura-t-il tout intérêt à en apprendre « au plus sacrant » (au plus vite) toutes les finesses afin, non seulement, de se garantir contre elle mais aussi d'en retirer tous les profits. Cet apprentissage spontané de la programmation du rapport à autrui commence par une pondération du matériau humain. Le monde traditionnel, Doucevillien ou non, ne donne pas à la personne un poids, un sens aussi fort que ne le font les sociétés modernes où la valeur de l'individu est idéologiquement exaltée, conjointement à sa rareté croissante ; nous verrons au prochain chapitre toute la différence de climat axiologique qui entoure l'existence et l'éducation du précieux enfant moderne et de son homologue traditionnel, 10^e ou 20^e d'une longue série. La densité, la permanence physique de l'environnement

humain seraient en quelque sorte équilibrées par un allègement symbolique : on côtoie beaucoup de personnes, on parle à autant, mais avec chacune d'elles on se cantonne dans des relations que leur répétitivité peut, doit laisser superficielles, partielles. Nous l'avons vu déjà en décrivant le couple traditionnel : peu de paroles, peu d'échanges approfondis au sujet d'éventuels remous, d'interrogations de la subjectivité, pas de souci de « communication » ; tout est en place une fois pour toutes, les attentes de rôles ne sont jamais déçues, le travail appelle... Comme les anthropologues l'ont souvent observé dans les sociétés traditionnelles ou primitives, la grégarité y est plus orientée vers la présence de l'autre, ses manifestations concrètes que vers sa personne même, la portion immergée de son « je » ; pas d'attentions exclusives, pas de fixations émotives fortes sur lui, mais, en échange, de la tolérance pour ses défauts et rarement de ces crispations génératrices de rancunes, de haines tenaces. À Douceville, « on est ami avec tout le monde, mais on n'a pas d'amis » ; ce qui importe « ce n'est pas d'avoir des amis, mais de ne pas avoir d'ennemis » :

Je n'ai pas beaucoup d'amis à Douceville. J'aime pas me compromettre. J'aime pas des réunions... mondaines qu'on pourrait appeler. Mes *chums**, c'est toutes des gars de travail à la *shop**, un point c'est toute. Mais pas pour sortir ; salut, salut, pis pas un trouble ; ...tout le monde est *chum** et rien de plus.

Les absences de tel ou tel seront moins ressenties puisque d'autres seront toujours là pour la relève ; leur mort même ne sera pas éprouvée comme un vide irremplaçable ; cette absence de pesanteur de la présence de l'autre, que nous avons déjà considérée comme une des raisons de l'harmonie des couples traditionnels, expliquerait aussi ce que l'on a pu appeler la dureté paysanne ou le sens de la fatalité devant la mort, la mort si fréquente des épouses et des enfants dans le Québec de naguère. La certitude pour un traditionaliste de n'être jamais seul et d'avoir toujours à sa disposition des partenaires sociaux de rechange, fait de chaque acteur un élément interchangeable et, pour le mieux ou pour le pire, dénué de ce caractère d'unicité attaché à l'homme moderne. À cette insécurité relationnelle s'ajoute la conviction religieuse : la perte de l'être cher est compensée par la certitude de le retrouver plus tard, au Paradis on l'espère bien.

Parallèlement à ces déterminismes structurels, le milieu familial agit sur ses jeunes membres à travers les messages, volontaires ou non, dont il les imbibe. Actuellement, même de très jeunes couples ont décidé d'élever leurs enfants comme ils l'ont été eux-mêmes ; on ne réclame peut-être plus autant d'obéissance inconditionnelle, on connaît les bénéfices du dialogue et de la liberté, mais le renfermement dans les limites de la cour familiale, le vouvoiement, le contrôle des fréquentations et des heures de rentrée trouvent beaucoup d'adeptes :

Je trouve qu'un enfant qui dit « vous » à qui ce soit, je le figure plus élevé que le gars, la fille qui va arriver, qui va dire « tu » comme ça ; pis j'aime ça pour ça, parce que ça paraît mieux pour commencer, pis ça a l'air plus élevé. J'ai pas été élevé à cette manière là, y aurait pas fallu que je dise « tu » à ma mère, parce que ça aurait été le

dernier « tu » que j'aurais dit ! pis avec raison aussi ! Pis ça coûte absolument rien. Ça devient une habitude, pis ça a meilleure apparence, d'après moé, là.

Enfin le système explicite d'ordres et de défenses est doublé de procédés plus subtils de conditionnement ; ils sont faits de l'exemple des générateurs et des aînés des cognats, ils s'alimentent de la multiplicité des réseaux informels que le geste, la parole, l'être entier des personnes tissent quotidiennement sans paraître s'adresser à personne. Plus le milieu familial est dense, omniprésent, plus il façonne en profondeur. La famille doucevillienne actuelle n'a plus, matériellement, la pesanteur sociale de naguère, mais le rôle qu'elle se donne, que lui donne la conscience collective reste le même : transmettre à l'enfant les outils d'une socialisation réussie, tels quelle les a reçus.

Le devoir de respect reste le précepte dominant de la relation de l'enfant à l'adulte : respecter c'est se contrôler, contrôle de l'agressivité, certes, mais aussi de la libre expression de ses idées, de ses affects. Le rapport pédagogique peut se résumer dans la formule de M. Lapie : « on va t'élever dans l'amour, dans la joie mais tu vas suivre nos doctrines ». Le respect doit s'exprimer par des *marques* concrètes, le langage, l'attitude, le comportement : il faudra exécuter les ordres des parents, les « écouter », leur parler selon les règles, ne pas « répondre » ou même ne pas bavarder à tort et à travers en leur présence. Actuellement, l'insistance sur le respect est moins forte mais l'injonction d'avoir à s'autocensurer n'a pas changé. On la trouve dès le niveau du langage : chez ce peuple de « jaseurs », raconteurs d'histoires, la valeur culturelle du silence est symptomatique. Ainsi, « parle pas », nous est apparu comme l'ordre ou le conseil ultime, celui que l'on lance comme une bouée de sauvetage dans les cas de crise imminente ou de tension extrême, ou lorsque l'irrespect, l'agressivité d'un inférieur, d'un jeune, risquent d'éclater ; c'est aussi la recommandation faite à celui qui, désespéré, est sur le point de déballer inconsidérément ses émotions, ses amours et ses haines, toutes choses que personne ne tient à connaître et dont l'étalage sans retenue ne peut que perturber l'atmosphère collective ; enfin, à ceux qui savent se contenir et n'encombrent pas leurs proches du récit des fantaisies de leur intériorité, de leurs plaintes ou de leurs fanfaronnades, on décerne ce compliment qui auréole tout une personnalité, « il (ou elle) parle pas » :

Moi, j'arrange toujours ça pour que ça fasse*. Non, j'en ai pas tellement de problème de parenté, pis de voisins, pis d'amis. Quand je voés que ça fait pas, je ne parle pas. Pis ça se passe. C'est ça qui est le mieux. Quand j'ai mon idée, je ne parle pas, je ne dis rien, je ne dis pas un mot, pour pas fâcher personne, tu sais, pas les blesser... Mais j'ai mon idée, c'est mon idée.

D'une façon plus générale, la famille exerce spontanément un contrôle permanent sur l'ensemble des expressions de la sensibilité, de l'émotivité enfantine et adolescente. L'Église a sans doute imposé, fait perdurer cette répression de la subjectivité ; depuis une dizaine d'années ni ses prêtres ni leurs discours ne s'intéressent plus à cette question mais le trait culturel a toujours autant de

pertinence. De même qu'il est entraîné à taire ses réactions verbales non ritualisées, l'enfant est engagé à mettre un frein à sa jeune exubérance : on peut voir par exemple une mère, affolée devant ses enfants qui jouent au mariage avec leurs camarades, détourner adroitement leur intérêt en les conviant à une collation ; dès qu'un enfant devient trop bruyant dans la cour, sa maman accourt sur la galerie pour, d'une voix mesurée, l'exhorter au calme ; s'il fait une colère, outre l'expression de son affection, la même voix tranquille l'encourage à la modération ; une informatrice s'excusa une fois de ce que son bambin nous regardait avec attention : « les enfants ne savent pas regarder ». De son côté, la mère donne l'exemple de la retenue ; son active sollicitude n'a pas à être accompagnée de démonstrations d'affections. Comme le dit Madame Noiseux : « on n'a pas besoin de vous le dire tous les jours qu'on vous aime... juste (vous) tenir propre, pis vous faire manger, c'est déjà beaucoup... » Plus tard, aux temps des amours et des folies adolescentes, les remous intérieurs sont théoriquement admis, mais on demande une tenue raisonnable, pas de manifestations gestuelles ou verbales inconsidérées. Même les enthousiasmes politiques, religieux, rares il est vrai, sont classés parmi les « rêveries » excusables seulement chez les jeunes mais indécentes chez un adulte. Dans les cas où le Doucevillien laisse éclater une colère, qui peut alors être démesurée, ou n'a plus de contrôle sur ses débordements comportementaux, il cherchera une excuse dans ses lointaines origines raciales, comme si sa propre personne devait rester irresponsable de ces écarts : le caractère « latin » que l'on se plaira alors à opposer à la froideur anglo-saxonne, deviendra précisément un thème moderniste et une occasion d'agressivité contre des maîtres cléricaux coupables d'avoir brimé cette « nature ».

Moyennant ces marques extérieures de respect, respect des parents, de l'harmonie du groupe, c'est-à-dire des différentes conventions reconnues à un moment donné, l'individu est tranquille. Chacun autour de lui se satisfait de ces preuves visibles de sa bonne volonté et ne tient pas à connaître ses intentions profondes, ses pensées, ses sentiments secrets, ses rétentions, en admettant qu'il en ait. Tant que le sujet est capable de donner l'image parlante et actante attendue de lui, de démontrer l'effacement de ses aspérités personnelles au profit du groupe, il est « bien élevé », socialisé.

Ces caractères culturels très vivants et que la quasi-totalité des Doucevilliens inculquent encore à leurs enfants ne limitent pas leur influence au conditionnement familial, ce sont toutes les relations sociales qui en seront marquées puisque aussi bien les premiers modèles de la socialisation enfantine accompagnent l'acteur sa vie durant ; chaque Doucevillien se comporte désormais à l'égard de tous ses partenaires sociaux comme il a appris à le faire dans sa famille ; les modèles légués par ses parents, sa mère surtout, sont devenus partie intégrante de sa personnalité et s'articulent, que ce soit comme déterminants ou comme corollaires, à la plupart de ses activités sociales. Voyons comment.

D. Le pacte de sociabilité et l'éthique de la relation à l'autre :

[Retour à la table des matières](#)

Le trait le plus immédiatement observable est l'absence d'agressivité ; l'enfant traditionnel était gentil, facile à élever, l'adulte reste doux, patient, aimable et il façonne ses enfants dans le même sens : le volume mesuré de la voix, la ligne mélodique engageante, les intonations chantantes, la gestuelle retenue, tout dénote une intentionnalité pacifique qui, de manière remarquable, s'imprime au cours des ans sur les traits des visages ; les Doucevilliens ont de « bonnes têtes ». Le sourire, le rire surtout, marquent non seulement les rituels d'accueil et de séparation, mais doublent continuellement les propos les plus anodins comme si, malgré toute l'attention qu'on y met, ils risquaient encore de ne pas être assez amènes, sécurisants pour l'interlocuteur. À Douceville, comme dans tout le Québec, de nombreux termes désignent un individu « smatt* », « cute* », « fin* », « ben le fun* », etc.¹ et la description d'une personne commence toujours par la situer à ce point de vue. La relation interindividuelle est dominée par la préoccupation de désamorcer toute velléité d'agressivité chez le partenaire en lui donnant le spectacle d'un sujet totalement inoffensif. L'acteur ne trouve la tranquillité qu'après s'être assuré l'aménité de tout son entourage :

C'est trop fatigant de haïr quelqu'un ; les gens qui me sont antipathiques, ça me tracasse, je suis pas à l'aise tant que j'ai pas trouvé le tour de leur trouver quelque chose de sympathique.

Exceptionnelles sont ici les personnes capables d'opposer un « non » aux demandes de l'autre, du sociologue par exemple, ou de soutenir un point de vue dérangeant pour l'interlocuteur ; plutôt que d'avoir à supporter l'odieux d'une attitude d'opposition, on s'embourbe dans des fondrières impossibles qui ne trompent personne mais où chacun se sent à l'abri. Approuver, sourire, commenter sont les trois composantes de la communication normale ; elle comble les deux membres de la relation, toujours plus gentils de tant de gentillesse reçue et donnée. Et quel code utile pour abandonner une vieille parente gênante au « Foyer » ! :

J'allais la voir, je lui portais du lard salé pis du concombre. Quand elle a voulu revenir j'ai rien dit. Oh ! non, je lui ai jamais dit non, ça se dit pas « non » ; elle vivait dans la confiance que je la reprendrais, je lui ai jamais dit oui. Elle attend encore (rire) !

¹ Le fait que tous ces termes soient empruntés ou dérivés de l'anglais pourrait suggérer que la réalité qu'ils représentent est extérieure à la tradition française européenne et postérieure au détachement de la souche mère.

La moindre rupture de cette tension vers l'euphorie participatoire précipite la relation dans la crise ; il suffira pour brouiller le jeu social que l'un des protagonistes « ostine* » ou fasse preuve d'« arrogance ». À Douceville, comme dans tout le Québec, les connotations de ces deux concepts sont sans commune mesure avec celles du français standard ; elles traduisent l'ébranlement émotif qui étire le groupe devant les transgressions du délicat équilibre du pacte d'affabilité. Pour l'observateur extérieur, l'infraction peut paraître mineure : un ton de voix un peu ferme, une résistance polie à des pressions informulées, une variante non codée dans les règles de l'échange suffisent à déclencher comme mécaniquement la morosité des regards, le fléchissement des propos, un blocage généralisé de la participation des autres ; agressé, chacun se referme et le silence est plus parlant que n'importe quelle riposte ou mise au point. En général, le dérangeur s'est presque simultanément rendu compte de son inconvenance et il se réaligne adroitement sur le groupe par un rituel d'accommodement, une plaisanterie ou l'universel « laisse faire » accompagné d'un jeté de la main de bas en haut, par lequel on signifie son abdication ; il est réintégré alors avec soulagement. Mais s'enferme-t-il dans sa dissidence, la dramatisation de la relation s'accroît ; dans le cas d'un face à face, l'agressé est alors désarçonné, comme paniqué, au bord des larmes s'il s'agit d'une femme ; sous un quelconque prétexte, il s'enfuira. Dans le cas d'une situation de groupe, se déclenchent spontanément des techniques de réalignement dont le ou les leaders ont le plus souvent la charge : plaisanteries valorisantes pour le coupable dont on prépare ainsi la réhabilitation, évocations indirectes mais très claires pour tous des peines encourues par la marginalisation, glissement en souplesse vers des sujets neutres, le tout entortillé dans des rires explosifs généralisés où se noient les discours.

De telles crises du face à face restent exceptionnelles ; tout Doucevillien de souche les redoute à l'égal d'actes d'asociabilité, il est dressé depuis toujours à une attitude préventive à leur égard. Un informateur marginal a bien saisi à quel point le groupe pèse sur ses concitoyens :

Si le gars avait déjà une position quand y se produit un événement, ben y pourra donner son opinion vis-à-vis de la chose sans suivre les autres ; trop souvent le gars y voé qu'est pas correct, y se dit : « ah, qu'est c'est de parler contre, m'as parler pour, m'as parler comme les autres ». Mais en dedans de lui-même c'est pas comme les autres ; pis y n'a une méchante gaigne* de même. Tu vas arriver, là, pis, tu vas parler tout seul avec le gars, le gars s'est aperçu qu'est pas comme les autres... y dit pas la même chose qu'y disait. Fait que c'est drôle de voir ça, qu'en groupe c'est pas pareil.

La résolution des tensions, des conflits est toujours pensée en termes de désamorçage ; tenir tête, chercher à convaincre par l'argumentation serrée équivaldrait à désirer faire perdre la face à l'adversaire ; c'est inconvenant. Personne ne songe à s'interroger sur les motifs, le bien fondé ou le sens, positif peut-être, d'une dissension ; qu'elle révèle une pathologie plus grave qu'il serait mieux de regarder en face, on ne veut pas y penser. L'harmonie formelle et à court

terme est anxieusement poursuivie comme le lieu de rencontre du plus grand nombre d'intérêts individuels ; pour la maintenir, chacun est prêt aux volte-face, aux dérobades. « Piler* sur son orgueil » en « s'écrasant » apparaît toujours moins frustrant que « faire rire de soi » en faisant son « Ti-Jo connaissant* ».

On ne croit qu'à la vertu du silence et à celle de l'attente, armes traditionnelles de groupes pour lesquels la permanence est toujours préférable à n'importe quel changement ; comme le temps ne presse guère et qu'il use tout, à la longue, on laisse aimablement les conflits pourrir, les excités se calmer et les mécontents s'habituer. À 50 ans, Bernard Godbout prend soudain conscience qu'il a brisé sa santé pour ne s'être pas conformé plus tôt aux manières d'être de sa ville natale :

Je croirais que de penser un peu comme tout le monde c'est encore mieux. D'avoir un petit peu de laisser-aller sur ce côté là, plutôt que de dire : « ben écoute donc, je m'en vas essayer de prouver ou je vas essayer de convaincre que mes idées sont bonnes, que mes idées sont les meilleures » ; parce que la personne qui ferait ça, elle serait malade. Ben, c'est justement, c'est un petit peu ça qui m'arrive. Je cherchais à implanter mes idées, je les trouvais bonnes, je cherchais à trouver des moyens pour les transmettre aux autres, pour les convaincre. Me suis trop dépensé sur ce côté là. Celui qui vit une vie normale, qui y est sociable avec tout le monde, qui se laisse bercer un petit peu, hein, la tension nerveuse est moins forte. Si j'avais été moins convaincu peut-être qu'aujourd'hui ma tension nerveuse serait moins forte.

Syntaxe et sémantique reflètent et soutiennent, ici encore, ces modèles de communication : la parole, comme c'est généralement le cas dans les sociétés traditionnelles, n'a pas pour fonction d'exprimer l'événementialité mais seulement de meubler la relation humaine par un matériau aussi peu signifiant que possible ; à la lettre, elle ne doit rien dire puisque aussi bien il ne se passe pas grand chose, et que l'accidentel individuel ou collectif sera toujours perçu comme menaçant, réenligné dans la structure, gommé par sa confrontation aux permanences morales ou cosmiques. Ce n'est pas non plus un langage qui raisonne car la rationalité dérange le *statu quo*, elle risque d'être agressive, dommageable ; et que démontrerait-on puisque toutes les vérités sont fixées depuis toujours et que si, d'aventure, un original se sentait le dépositaire de quelque message différentiel, il vaudrait mieux pour lui qu'il se garde d'en faire part. Albert Léger résume bien la situation : « je parle toute la journée, mais je dis rien ; mon affaire, j'ai pas à en parler, je la connais ».

Les conversations, et elles sont incessantes, chercheront donc seulement à réanimer continuellement le réseau des relations sociales, à réactualiser périodiquement les savoirs collectifs éprouvés, de sorte que chacun conserve bien solides ses convictions et le sens du « nous ». Les anecdotes concernant la collectivité et ses membres reviennent sans lasser, pourvu que le narrateur sache y apporter les variantes, les trouvailles stylistiques, les commentaires fantaisistes bien autrement pertinents que le fond de l'histoire ; est-il même certain que les contenus du discours soient appréhendés par tous ? Constitué souvent du rapport

de plusieurs niveaux de conversations antérieures approximativement identifiées, uniquement structuré par les universels « et pis » et « t'sais », noyé dans les rires et les réflexions des participants, ce discours vire dans les meilleurs cas au sociodrame à participation généralisée.

Ainsi, sans avoir eu à se livrer en rien, sans même avoir risqué une référence ouverte à autrui, puisque personne n'a rien appris qu'il ne savait déjà, le narrateur aura laissé sa marque dans le groupe, en douceur, sans froisser mais seulement par le plaisir verbal et auditif qu'il aura réussi à donner aux autres. À travers son habileté à interpeller les participants par leurs prénoms, assortis du possessif et du personnel, « toi, mon Antoine », à leur octroyer un rôle dans son récit, à évoquer pour les louer leurs interventions antérieures, cet animateur avant la lettre aura sa place toute trouvée dans les formules modernistes de dynamique de groupe. Paraître toujours présent à l'autre, disponible, mais rester dans ce rôle aux limites d'une réserve subtile, c'est-à-dire en d'autres termes, concilier les exigences de la sociabilité à celles de la charité chrétienne, réinterprétées peut-être par la *privacy* anglo-saxonne, telle apparaît la formule centrale du code de la communication doucevillienne. Pourtant, s'il importe de se montrer uniformément gentil, il est tout aussi crucial de ne pas l'être trop ; dans le rituel interrelationnel, comme dans l'exercice de toutes les vertus locales, ce que l'on attend de l'acteur c'est l'exacte mesure d'une neutralité bien pesée ; les excès comme les carences risquant de perturber le *statu quo*, de détruire l'homogénéité socio-culturelle à laquelle chacun s'évertue de contribuer :

Ah ! Monsieur X est un bon ami, mais j'ai pas de « meilleur ami » ; je déteste pas personne. Oh ! oui, on s'entend très bien, c'est chacun nos idées. Tout le monde sont mes amis, un proverbe arabe dit : « méfie-toi des amis ».

C'est ainsi que, parmi tous les partenaires offerts par le groupe, il s'agira, comme on l'a appris à la maison, de ne pas marquer de préférence et, indifféremment prêt à aider chacun, de ne pas fixer arbitrairement son affectivité sur d'autres personnes que celles qui sont désignées à ces égards par leur fonction sociale : les parents, les enfants, le conjoint, naguère les membres du clergé, les maîtres. Et même envers eux, en dehors des moments institutionnalisés d'émotions collectives, lors de la bénédiction paternelle du Jour de l'an, lors des rites de passage ou de la visite de Monseigneur par exemple, une affabilité hermétique coiffe les hauts et les bas de l'affectivité.

Positives ou négatives à l'égard d'autrui, les manifestations intempestives du « je » ont donc la même signification : elles font sortir l'acteur de son personnage social pour le livrer sans défense à l'anarchie de rapports à l'autre non codés, maléfiques. D'aventure, parce qu'il est un peu « chaud* » ou qu'il a les « bleus* », un Doucevillien peut se laisser aller à la confiance, mais il n'aura de cesse, une fois revenu à son état « normal », de gommer cette indécence et de faire machine arrière à l'égard d'une intimité qui le met mal à l'aise. Un partenaire autochtone

saura le rassurer par ses propres attitudes aussi froidement amènes que s'il ne s'était rien passé entre eux ; mais qu'un étranger ait été l'objet de ces attentions et, rencontrant son « ami », pense reprendre leurs relations au point où ils les avaient laissées, il restera sans voix devant la mutation de son interlocuteur : immuablement gentil, débordant de rires ou de plaisanteries, mais emmuré derrière la forteresse de ses rituels défensifs dont il a, heureusement pour lui, retrouvé l'usage. S'il ne se sent pas assez sûr de ses moyens, notre homme peut aussi tout simplement ne pas « reconnaître » ou ne pas « voir » son confident d'hier. La relation interpersonnelle n'est pas cumulative, ce que chaque jour apporte d'approfondissement de la connaissance mutuelle, d'intimité croissante, il importe de le détricoter au fur et à mesure avec application. Comme le voit bien Gérard Cournoyer, se cantonner dans des relations superficielles reste le meilleur moyen de ne pas donner prise aux autres sur soi :

Si je suis avec un groupe, là, ben je vas essayer d'être avec le groupe pas trop, trop longtemps, pour pas me faire connaître trop, trop, pour me faire descendre* après ; si tu passes à une place juste assez longtemps pour pas que les gars te descendent, c'est juste correct ; mais si tu restes là trop longtemps, c'est fini. Et pis, si t'as le malheur de faire une coche mal taillée* ou si eux autres y prétendent qu'elle l'est, y vont te descendre.

Réciproquement, par une entente tacite, l'autre est investi des mêmes droits que le sujet à la protection de son « je » profond ; chacun attend de ses partenaires sociaux le même hermétisme souriant par lequel le sien se trouvera alors légitimé. Forcer cette retraite symbolique par une attention trop soutenue, une prévenance insistante frise l'indécence et l'objet de cet intérêt en sera plus décontenancé que touché ; être questionné, interpellé, désigné, à plus forte raison félicité ou blâmé, c'est-à-dire faire l'objet d'un traitement personnalisé par lequel, en positif ou en négatif, la personne risque de sortir du modèle standard procure, surtout en public, un malaise dont la responsabilité retombera sur le « violeur ». Dans le même ordre d'idée, si on ne médit qu'avec une extrême prudence et dans des formules atténuées accessibles aux seuls initiés, on répugne tout autant à faire étalage des qualités, des faits et gestes remarquables, d'individus particuliers : l'estime, l'admiration ouvertes sont mal portées, comme si l'on ne voulait pas risquer de se faire complice d'une démesure. En bien ou en mal, la définition différentielle de la personne est répréhensible, Douceville ne se fabrique ni héros, ni martyrs. Les seules vertus incessamment exaltées, dans des stéréotypes tellement hyperboliques qu'ils perdent toute significativité, sont précisément celles qui, au lieu de désigner les spécificités individuelles, témoignent d'une volonté explicite de réabsorption dans l'anonymat collectif : le dévouement à la famille, à l'entreprise, à la communauté, l'abnégation, l'acceptation.

L'ensemble des relations avec autrui tend donc vers une même finalité, le réenlignement dans le groupe, le muselage de toutes les manifestations de la personnalité extérieures aux conventions strictes ; chaque individu a à cœur de prouver ses propres efforts dans ce sens et, en même temps, il s'attache à

neutraliser les velléités idiosyncrasiques de chacun de ses concitoyens, en ne lui fournissant aucune occasion de sortir de son « je » social, en les niant lorsqu'elles se présentent. Comme nous l'avons vu, la personnalité de chaque acteur est faite de multiples reflets de son image chez autrui ; si chacun de ses partenaires s'applique à lui renvoyer une vision de lui-même pareillement exempte des aspérités de son « je » profond, il sera cet acteur gentil, conforme, neutre qui à Douceville dénote la bonne socialisation.

En général, un tel conditionnement, déjà bien intériorisé au foyer et repris par le milieu global, réussit parfaitement : le Doucevillien n'éprouve pas le besoin d'expansions non institutionnalisées de sa personne et il n'admet pas que l'on en puisse avoir. La neutralisation externe de l'orgueil, de la vanité est parfaitement opérée : les porteurs d'attributs rares, beauté, richesse, pouvoir, prestige ne s'autorisent à aucune attitude spécifique si ce n'est, peut-être, un surcroît de simplicité, d'amabilité, comme pour se faire oublier.

Ainsi, ce qui caractérise la contremaîtresse, c'est un surcroît de gentillesse ; quand on ne se sent pas assez aimable pour assumer ce rôle, on s'en abstient :

J'ai jamais accepté d'être contremaîtresse ; je me sentais trop mauvaise* pour ça ; je me figurais que je me serais faite haïr. Je voulais rester neutre au milieu d'eux autres. La contremaîtresse on l'aimait ben, était ben fine, mais moi, je me sentais pas assez aimable pour ça. Là, j'étais ben amie avec eux-autres.

C'est dire que les cas de marginalités, de déviances seront à la fois excessivement rares et réprimés avec la douce férocité propre à la communauté : enkysté dans une solitude physique et morale totale, la victime répondra généralement par la réaction traditionnelle la plus courante : la fuite. Mais, bien en deçà de ces cas extrêmes, la communauté pourchassera avec la même passion les manifestations les plus inoffensives de singularités individuelles : planter dans son jardinet des fleurs encore inconnues, faire son « jogging » matinal déroutent le voisin et sont interprétés comme un signe de marginalité potentielle :

Il y en a qui ont des idées grand comme ça, mais moi, j'approuve pas ça ; y s'habilleront pas comme tout le monde, y auront pas la même réaction, la même opinion qu'on peut avoir, nous autres, sur un sujet. On en voit par exemple qui portent des gilets de toutes sortes de couleur ; il me semble que si on portait tous des fils de la même couleur, ça serait aussi bien. Peut-être qu'ils ne pensent pas, eux autres, en mettant tel vêtement, qu'ils vont se faire remarquer ?

Une des questions de nos entrevues concernait la définition de l'originalité : après avoir généralement précisé qu'ils n'étaient pas des « originaux » mais des citoyens « comme les autres », nos informateurs arrivaient à la même réponse, assez bien résumée par M. Bourdon :

« Des originaux, ah ! y en existe, y en existe de plus en plus. C'est pour se faire remarquer et ils risent de nous autres. Moi, je suis comme tout le monde, je crés ben que je suis comme tout le monde. Faut toujours ben partager l'opinion des gens un peu, si on veut vivre en bon terme. Si on marche trop indifférent ils disent : « regarde donc ça, il s'occupe pas de nous, il ... » Moi, j'aime bien à ce que les gens me regardent, fait que j'aime à regarder les autres que j'aime ; à marcher avec la mentalité des gens. On s'occupe pas à faire des spécialités. Pis on parle à tout le monde pareil. »

L'altérité physique, intellectuelle ou éthique est donc indifféremment dépréciée, interprétée négativement. Être différent, c'est toujours être moins bien et lorsqu'on est « mieux », c'est que l'on n'est pas différent. Mme Lagacé illustre cette intéressante logique par un exemple concret :

L'enquêteur : « pensez-vous que vos parents étaient différents des autres parents ? »
 – M^{me} Lagacé : « Oh ! non, y sont pas différents, y sont au contraire mieux que les autres ; y se payaient la traite à tous les repas ; vous pouvez pas savoir comme je trouvais ça beau : il paye la traite à sa femme à tous les repas, y pense qu'elle a la même valeur que lui ».

Toutes les facettes de la personnalité ont un pôle de référence unique, les partenaires sociaux, puisqu'il est impensable que la personne puisse se définir en dehors d'eux. Une réflexion, à notre avis, profonde, de Pierre Ancelin démontre l'inutilité, donc l'inexistence sociale, de ceux qui ne sont pas « comme les autres » :

Ben, ça sert à quoi ? Si y en avait beaucoup, si y étaient plus nombreux que nous autres, ben on dirait : « écoute donc, on va venir qu'à perdre le dessus, mais y auront servi à quelque chose, leux idées ; mais, sont si peu nombreux que ça sert à rien, c'est à peu près inutile. Y se font juste remarquer.

Aussi, lorsque d'une manière diffuse l'acteur paraît vouloir se dérober à l'influence de ces définisseurs-contrôleurs et ne correspond pas trait pour trait aux moules qu'on lui présente, la communauté a tôt fait de repérer là un ennemi plus pernicieux que le marginal, l'indépendant : non seulement il n'est pas « comme tout le monde » sans que l'on puisse vraiment mettre le doigt sur ses différences, mais il paraît se plaire dans cet état. Au début de notre séjour à Douceville, nous avons cherché à obtenir de nos informateurs les noms de personnes justement « autonomes », c'est-à-dire qui, normalement socialisées et intégrées au groupe, n'étaient pourtant pas « conformistes ». À notre étonnement, encore ignorants que nous étions de la culture locale, nous recueillîmes une liste d'individus, des « personnalités » dans la plupart des cas, parfaitement adéquats au Doucevillien modal que nous venons de décrire et qui, pour nos informateurs, représentaient de toute évidence l'incarnation de leurs idéaux humains ; avertis par le modernisme ambiant que le conformisme était répréhensible, il allait de soi que les Doucevilliens les plus réussis à leurs yeux ne pouvaient être que « non conformistes ». Lorsque, ayant renoncé à ce procédé de détection, nous nous

eûmes donné nos propres « autonomes », il s'avéra que ceux-ci aussi étaient bien connus de notre population, mais qu'ils ne répondaient guère à ses yeux aux critères flatteurs que nous lui avons initialement présentés ; pour les désigner elle disposait d'une batterie impressionnante d'épithètes, correspondants négatifs de ceux par lesquels on décrit, nous l'avons vu plus haut, la bonne socialisation : « être baveux* », faire son « fret* », son « Ti-Jo connaissant* », « ambitionner* », « se prendre pour un autre* », « lever le nez », etc., c'est-à-dire, toujours, pécher par volonté de dominer l'autre. L'écart le plus frêle entre la norme, en général implicite, et le faire, le dire individualisé est perçu comme une tentative d'exaspération du « je » ; les seules voies possibles du développement de la personne passent par la négation de l'autre. « Quand on ne tient pas compte de l'opinion des gens on tombe dans l'arrogance. »

Parce qu'il s'est bâti trop jeune une trop jolie maison, parce qu'il aime les beaux vêtements et parce qu'il n'envoie pas dire ce qu'il a sur le cœur, André Lagacé est au bord de la dépression :

J'ai commencé à travailler jeune ; quand moi je travaillais, eux autres y allaient à l'école ; fait qu'y avaient pas d'argent ben, ben ; moi, j'aimais ça, m'habiller, pis être propre, pis sortir. Ah ! eux autres, ça les choquait : « regarde donc ça, c'te Frenchie*-la, c'te smatt*-là » y disaient. Quand j'ai eu 25 ans, qu'on s'est bâti ici, j'étais un des seuls à mon âge qui se bâtissait une maison comme ça, dans une petite place. Ben, y parlaient, y disaient : « Crisse, Lagacé, qu'y parle pas, crisse, y a été chanceux, y a eu son beau-père, pis sa femme a toujours travaillé, pas eu de *bad luck**, a pas d'enfant, pis y a toujours travaillé »... À la shop*, quand je voulais pas faire d'*overtime**, ah, y disaient : « parle pas, crisse, tu veux pas en faire d'*overtime**, ta femme travaille » ; pour essayer de me narguer jaloux au dernier degré, t'sais, dans le petit détail. C'est vraiment dur à vivre ; moi, je suis tendu, vraiment tendu, nerveux. J'aimerais ça m'en aller dans le bois, ou ben être un zouave comme tout le monde, t'sais, pis suivre les autres parce que...

Le secret du bonheur, c'est celui que définit en deux phrases M^{me} Serain :

J'aime la belle vie, j'aime être dans le monde, j'aime être quelqu'un dans le monde. J'ai jamais voulu être la maîtresse, je me suis jamais prise pour une autre, la chicane je l'aimais pas, c'est trop fatigant.

Ce conformisme généralisé sur lequel il n'est plus nécessaire d'insister marque évidemment tous les secteurs de l'activité de notre population : même ses productions artistiques, nombreuses et vivantes, domaine s'il en est où la créativité individuelle devrait parler, sont fortement stéréotypées. Toutes proportions gardées, ce trait évoque le caractère imitatif et répétitif des œuvres intellectuelles ou artistiques officielles du Canada français traditionnel ; même spéculative, l'expression du « je » y fut toujours interprétée en termes de déviance à l'égard de l'être collectif, les créateurs marginalisés jusqu'à l'autoanéantissement physique ou l'exil au profit de définisseurs de renforcement. Cerné de partout par les autres et

par les normes, dépossédé de ses colères et de ses joies, empêché en tout d'être « soi-même », le Doucevillien est-il un être « refoulé », « frustré » ? Il ne nous apparaît pas tel, ou tout au moins il ne l'a pas été jusqu'à ce que les idéologies modernistes ne lui aient « révélé » la dureté de sa condition et les plaisirs de « l'épanouissement » libérateur ; tant qu'une culture, aussi contraignante soit-elle, est partagée par tous ses membres et qu'ils n'ont pas de points de comparaison désavantageux à son égard, elle est toujours, au plein sens du terme, supportable. Un conditionnement, une éducation réussissent à faire accepter à l'acteur des contraintes, dont la limite est très haute, dans la mesure où il n'est pas alerté idéologiquement de leur caractère précisément, contraignant ; cette dénonciation représente la condition nécessaire, peut-être suffisante, pour que la répression provoque la résistance, pour que l'interdiction crée le désir.

Mais il y a plus. De même que sous ses allures monacales la famille offre déjà à l'enfant, au jeune, des évasions secrètes, peut-être plus réelles que celles de la libertaire famille moderne, la société doucevillienne présente tacitement à l'adulte de multiples zones de dégagements dont tout autochtone sait profiter sans l'avoir jamais appris. C'est que dans les interstices des préceptes officiels de la morale chrétienne, des normes de la relation à autrui, viennent quotidiennement se déposer les enseignements des multiples expériences de l'acteur, avec leurs règles informelles, leur style, leur atmosphère ; éléments jamais formulés, inconscients, mais dont les synthèses complexes génèrent la culture d'un groupe. Dans leur diversité tous ces éléments tendent vers une même finalité : forger chez l'acteur un « je » social fort, bien intégré, qui puisse servir à tous les moments, pour toutes les circonstances de son existence et rende ainsi superflues les interventions du « je » profond ; le groupe s'assure ainsi les conduites régulières, prévisibles, licites de ses membres heureusement préservés des fantaisies, vraisemblablement dommageables pour la collectivité des spécificités individuelles. L'ensemble de l'univers socio-culturel est alors réparti entre deux pôles antagonistes : le pôle bénéfique du social adroitement confondu avec celui du divin, le pôle maléfique de l'individuel où rôde le démon. Un dualisme aussi contrasté, d'une séduisante simplicité, partage la personnalité humaine en deux secteurs et introduit entre eux une rupture définitive : au cours de leur conditionnement, l'enfant, le jeune apprendront une fois pour toutes ce qu'il faut faire, dire, comment le faire, le dire ; et en dehors de ces corpus finalement limités, rien de ce qu'ils pensent, ressentent, désirent, haïssent, ne doit transparaître ; qu'ils s'en arrangent à leur gré, il ne leur sera pas demandé de comptes sur ce qui, sous une forme ou une autre, n'apparaît pas. La société globale continue à se comporter à l'égard des adultes comme la famille le fit avec ses membres : « sois gentil, poli, travaille, participe aux rites, tu recevras en contrepartie le soutien, l'affection, le contrôle de tes proches ; mais ne nous « achale* » (importune) pas en t'obstinant à te croire différent des autres, à attirer sur toi plus d'attention qu'eux ». Voilà qui est net et tout Doucevillien « normal » l'a toujours compris, continue à le comprendre... et à en faire son profit.

Précisons par quelques exemples les avantages que peut procurer aux individus une société apparemment exigeante mais qui, d'une part limite ses pressions à des secteurs très définis et, d'autre part, ne prend en compte que les manifestations tangibles de la personnalité. Tout d'abord, au niveau le plus immédiat de la relation interindividuelle, nous l'avons vu, chacun agit et parle selon les conventions et attend de ses partenaires les mêmes attitudes ; en fait, sans qu'il en soit jamais fait mention, toutes les strates immergées de la personnalité des protagonistes, leurs intérêts, leurs passions sont en éveil derrière cette façade de jovialité décente, guettant chez l'autre une fissure de la carapace formelle ; grâce à un art verbal acquis très jeune de l'exemple familial, se livrent alors des joutes somptueuses basées sur les écarts, connus de tous mais jamais dénoncés, entre le sens apparent et le sens réel de la parole ; avec la complicité de son partenaire qui jouit des mêmes avantages, chacun peut ainsi porter des bottes cuisantes sans se découvrir un instant. Nous le savons, on n'affronte pas ouvertement l'adversaire, on n'« ostine » pas, mais sous l'adhésion extérieure « on lâche pas », comme on dit ici. Pour de moins avertis, tout peut sembler avoir été dit et la défaite d'une des parties en présence peut paraître consommée, mais grâce à ce feuilletage des discours, la moindre affaire entre partenaires bien rôdés devient un chef-d'œuvre tactique avec simulacres de dérobades qui sont autant de gains, effets à doubles tranchants, discours apparemment hors de propos mais qui vident en fait le fond de la question. Manipulateur manipulé, chaque acteur se livre avec enthousiasme à ces jeux sociaux incessants qui lui laissent une marge appréciable de manœuvre sans qu'il ait à transgresser aucun des rituels de la sociabilité. Pour amener son interlocuteur à son propre point de vue, il ne s'agit ni de le dominer ni de le convaincre mais de le perdre dans un dédale de méandres verbaux ; les critères de la victoire ou de la défaite ne sont perceptibles qu'aux seuls natifs.

Cette décision collective de ne prendre en compte que ce qui a été concrètement fait et explicitement dit va plus loin que le tournoi verbal ; elle permet au sujet de garder de bonnes portions de sa personnalité en dehors des exigences de la morale et de ses sanctions. C'est ainsi que le mensonge est prohibé mais, comme on l'admet en riant : « je ne mens pas mais je ne dis pas toute la vérité » ; assuré que le contrat de sociabilité interdit à quiconque d'oser le pousser dans ses retranchements et qu'en aucun cas il ne pourra être tenu compte de ce qui n'a pas été énoncé, l'acteur s'entend à exploiter l'espace qui sépare le non-mensonge de la vérité : silences polysémiques, plaisanteries ambiguës, hypertrophies de détails mineurs ou de commentaires faussement neutres, glissement des perspectives lui permettent de sauvegarder en même temps sa bonne conscience et ses intérêts. Même interprétation de la vertu d'honnêteté : personne n'ira dérober une pomme ni ne fera tort d'« une cenne » mais par contre, la conception locale de la morale n'exige pas que, dans une transaction sociale ou économique, l'on éclaire totalement les équivoques, que l'on prenne à ce point à cœur les intérêts d'un partenaire pour lui signaler ses erreurs, ses oublis. La règle d'or, là comme en toute chose, consiste à pousser en douceur ses propres avantages jusqu'au point limite où soudain le licite cesse de l'être, frontière infiniment

mouvante selon les circonstances, le sang-froid et l'habileté des protagonistes. Avec un bonheur variable, tout le monde s'essaye à cette grande loterie permanente dont les bénéficiaires apparaissent précisément à tous comme les mieux « éduqués » ; en dénoncer les rouages, lorsqu'elle désigne un peu trop souvent les mêmes numéros gagnants, signifierait une telle mésadaptation sociale que personne ne s'y risquerait ; il vaut mieux endosser la défaite le sourire aux lèvres ; on se « reprendra* » plus tard.

Parmi les divers procédés de cette stratégie d'autoprotection, il en est un qui revient avec une fréquence notoire et se rattache aux conceptions locales de l'espace et du temps ; il consiste à enfermer la ponctualité du face à face dans sa propre significativité, sans que les acteurs en présence aient à se préoccuper d'une cohérence avec l'avant ou l'après ; ce qui est dit et fait à un moment donné ne doit pas nécessairement présenter de liens logiques avec des faits et gestes antérieurs ou postérieurs. C'est ainsi qu'un rendez-vous fixé à la satisfaction apparente des deux parties ne sera suivi d'aucun effet ; ni l'un, ni l'autre des partenaires ne s'y rendra, l'agrément d'évoquer ensemble un revoir n'a pas à être sanctionné par un acte ultérieur et personne n'en parlera plus. De même les promesses, les prises de position affectives ou idéologiques, les projets ne devront pas être pris au pied de la lettre, leur sens ne déborde pas le lieu et les circonstances où ils sont énoncés, ils ne semblent avoir d'autre finalité que de se faire plaisir en faisant plaisir à l'autre à l'instant de la rencontre. Cette description correspond point par point au portrait du postulant à la réussite sociale :

C'est le gars qui te dira jamais non ; y peut pas toujours faire ce qu'y dit, il en prend trop ; mais y veut pas déplaire, il a envie de faire plaisir, y te dira jamais non. C'est un type qui a ses idées mais c'est pas le type à se mettre de l'avant ; il est diplomate aussi, y va pas se mettre les doigts dans ce qu'il a pas d'affaire ; il va pas se compromettre ; mais quand y peut les faire passer (indirectement, ses idées) y les manque pas. Pis il a l'art de valoriser ceux qui travaillent avec lui...

Enfin, l'acte délictueux qui n'a pas de témoin n'a pour ainsi dire pas d'existence ; une fois de plus c'est l'« autre » qui objective l'activité du sujet, qui lui tient lieu de conscience psychologique et morale. Si l'image de la transgression n'est pas reflétée dans le regard d'un partenaire social, elle se perd dans le non-être. On reconnaît là l'expression du « réalisme moral » de Piaget.

C'est pas défendu de le faire, c'est défendu de se faire pogner ! Arrange-toi donc pour pas que tes enfants voient qu'est-ce que tu peux faire ; une chose que t'as pas vue c'est assez dur à prouver ; mais si tu le voés, c'est ben pus facile. Je calcule d'après mon expérience qu'un gars de trente ans et en montant, si y va faire un méchant coup pis qu'y se fait voer ou si y se fait prendre par ses enfants ou qui que ce soit, c'est pas un habile ; y est retombé à 14 ans, ouin, y manque d'intelligence...

La culture doucevillienne n'a certes pas l'exclusivité de ces procédés d'autodéfense, mais leur extension et le raffinement avec lesquels chacun les maîtrise les porte au rang d'institution.

Bien averti de tous ces risques qui ne prennent que les « étrangers » au dépourvu, le Doucevillien développe dès l'enfance un réflexe de prudence qui contraste avec l'affabilité, la rondeur de la relation. On le verra mieux avec l'analyse de la vie économique et politique, il paraît toujours s'attendre à être « fourré » de mille manières, de préférence par ses meilleurs amis.

Si t'as confiance en quelqu'un, c'est lui le plus dangereux. Tu vas trop te confier à un gars, ben méfie-toi tout le temps, parce que ça va être lui le plus dangereux. Ça, c'est une expérience que j'ai vécue un jour : je n'avais un ami pis j'avais perdu mon portefeuille. Il dit, je m'en vas t'aider à le chercher ; il l'a trouvé, mais au lieu de me le donner il l'a gardé.

Mais ce sont là des inconvénients culturels que l'on subit en les perpétuant pour sa part, dont on essaie de tirer tout le parti possible et qui, surtout, ne provoquent guère de jugements de valeur. Des virtuoses du procédé on pourra dire sans acrimonie qu'ils ne sont pas « fiables » ; mais avec la tendresse secrète et l'admiration vouée à ceux qui connaissent à fond les ressources d'une culture, on les nommera plutôt des « joueurs ».

La description de quelques-uns des codes de la socialisation locale, observés à partir de la relation interindividuelle, nous aura peu à peu introduits au cœur des principes de socialisation de la culture doucevillienne ; ils ne paraissent pas avoir varié d'un iota au cours des trois générations représentées par nos informateurs ; à ce niveau comme à tant d'autres c'est donc encore la tradition qui « sert » au fonctionnement des relations interindividuelles. Or, tous nos cheminements aboutissent à une même conclusion, totalement inversée par rapport aux acquis de la sociologie québécoise : sous ses apparences exigeantes, ce code de socialisation est en fait facile parce que, comme nous venons de le voir, il offre à l'individu toutes sortes de protections culturellement institutionnalisées, qui le dispensent de la permanence et de la profondeur d'un engagement personnel.

Si l'on peut définir l'éthique d'un groupe comme la totalité des procédés par lesquels celui-ci assure la socialisation de ses membres, l'histoire de l'Occident offre essentiellement deux formules. La première, présente dans nombre de sociétés traditionnelles et dont nous avons trouvé ici un bon exemple de pérennité, procède par microrégulations d'acteur à acteur, chacun cherchant à saisir les attentes des autres à son égard et à s'aligner sur elles ; la seconde, en germe dès l'antiquité classique mais parvenue à sa meilleure formulation avec l'éthique puritaine, conforme l'individu non plus à ses semblables mais à un ordre normatif et axiologique abstrait, religieux à l'origine, de plus en plus laïcisé au cours du temps. Dans les deux cas, les finalités sont identiques : standardiser la diversité des personnes pour qu'elles fonctionnent dans des moules sociaux. Mais les moyens

utilisés, fort divergents, expriment et reproduisent des éthiques très hétérogènes, elles-mêmes reliées à des visions spécifiques de la nature et de la personne humaine : l'éthique traditionnelle, dont Douceville continue à relever, impose des normes limitées, matérielles, dont le sujet s'accommode par une conformité formelle, susceptible de s'offrir de multiples dégagements intérieurs ou tenus secrets ; l'autre type que nous appellerons classique, caractérisé par son intériorisation, propose des valeurs auxquelles le sujet s'identifie par une obligation devenue personnelle ; inaccessible aux marchandages, cette éthique de l'absolu ne supporte ni faux-semblant, ni à-peu-près, sa propre conscience étant pour la personne incomparablement plus contraignante que n'importe quelle censure externe ¹. Nous reviendrons au chapitre suivant sur cette comparaison qui nous servira seulement ici à mieux faire ressortir les traits de l'éthique traditionnelle : à la différence de la conformité à des idéaux abstraits, intangibles, permanents, caractéristique de la seconde formule, la conformité à des personnes, propre à la première, porte en elle toute une épaisseur d'humanité ; elle est changeante, vulnérable, multivoque, ambiguë, en un mot « irrationnelle » ; elle installe entre l'ordre officiel et les pratiques concrètes des strates de liberté jamais définies, mais bel et bien institutionnalisées, qui permettent à ses ressortissants de musarder très loin des modèles normatifs, charge à eux de flairer les zones du flagrant délit. Enfin, à la différence de la conscience morale intériorisée, l'autre-toujours-là a beau s'évertuer à une surveillance multiple, il ne peut contrôler la totalité de la personne : il insistera sur quelques secteurs bien visibles, bien fonctionnels pour la bonne marche et la bonne reproduction du groupe, mais abandonnera à l'initiative individuelle des pans entiers d'activités ; c'est ainsi que les règlements religieux, sexuels et familiaux du cléralisme canadien-français ont pu instaurer un ordre formel à première vue fort répressif, mais la morale traditionnelle laisse dans l'ombre tout le secteur des exigences de la personne à l'égard d'elle-même. Ce qu'en d'autres cultures on appelle « principe », « conviction » ou « fidélité à soi-même » n'a pas ici de pertinence. Lorsque la médecine apporte à Pierrot Gingras les moyens de sauvegarder les apparences de la vertu de sa fille, on ne peut pas dire que la culpabilité l'étouffe :

Ma fille, c'est ça qui est ma grand peur, moé, c'est qu'elle ait un bébé. Avant de se marier, autrement dit. Si elle veut faire la vie, autrement dit, qu'elle prenne la pilule, je vas l'avertir à part de ça ; mé* qu'elle soit assez vieille pis qu'elle commence à sortir avec les gars, si je voés qu'elle se conduit mal, je vas lui dire qu'elle s'achète des pilules. Non, je l'encouragerai pas, mais si elle veut prendre la pilule, je vas y dire : « Si tu veux faire mal, prends la pilule toujours, t'amèneras pas de paquet ».

Ainsi, la culture doucevillienne est-elle indemne à tous égards de cette tension caractéristique des groupes adeptes de l'éthique classique, véritable obsession de cohérence intérieure, d'adéquation de chacune des manifestations de la personnalité individuelle aux fins qu'elle s'est, pense-t-elle, données. Sans doute la

¹ Nous nous situons ici évidemment au niveau du type pur, c'est-à-dire utopique.

fidélité conjugale est-elle une valeur essentielle pour Jean Sirois, mais pas au point de faire fi des accommodements que l'absence, l'ignorance permettent :

Oh !, si je serais 6 mois sans venir ici, je trouve ça normal (d'avoir des relations sexuelles extra conjugales). Ben, si elle le saurait pas (sa femme) ça lui ferait pas de mal. Si elle le ferait, ben, ça me ferait de quoi sur le coup, mais si je le saurais pas ça me ferait pas mal.

Ici l'acteur n'a pas à s'éprouver lui-même, tant d'autres autour de lui lui servent de béquille, de barrière, de paravent. Dès la petite enfance, plus tard à l'école et toute sa vie durant, on lui aura appris à négliger, à redouter l'exercice personnel du « je », aussi bien dans ses émotions, ses jugements que dans ses comportements et tout l'entourage démultiplie à l'infini le bon exemple dans ce sens. Une répression impitoyable frappe ceux qui n'auraient pas compris l'obligation expresse de se conformer à ces modèles, mais le groupe ne secrète presque pas de situations génératrices de tentations de transgressions. Contre quoi faire ses griffes, contre qui avoir tort ou raison dans ce monde plastique qui semble reculer plutôt que de heurter, se dérobe par avance aux coups qu'on aimerait lui porter. Mais cette fluidité même enserme inexorablement, elle avale culturellement le sujet imbibé, dilué sans qu'il ait jamais eu l'occasion de se démarquer de son milieu humain, de prendre sa mesure par rapport à lui en disant, une fois dans sa vie, « non ».

Le cercle est clos : la souplesse des techniques de conditionnement, les dégagements secrets consentis aux individus, ont réussi une récupération des consciences personnelles incomparablement plus poussée que n'auraient pu le faire une éducation concertée, une éthique sans compromis ; désormais l'être, le faire, le vouloir de chaque Doucevillien correspond à celui du groupe et toutes ses énergies seront tendues vers la reproduction intergénérationnelle d'une aussi parfaite socialisation. La contrepartie de cette dépossession de l'intériorité individuelle par la conscience collective peut être vue comme une privation de soi, commune elle aussi aux traditionnels : que ce soit sur le plan psychologique, moral, intellectuel ou esthétique, c'est une absence de densité intérieure, d'entêtement dans le projet, une faiblesse de la résistance aux changements de conjoncture. Tant que l'encadrement humain et institutionnel pallie ces carences, elles ne se font pas sentir mais l'effondrement de celui-ci que signifie le modernisme ne va-t-il pas les révéler dramatiquement ? La significativité exclusive de l'autre dans la définition et l'estime de soi du sujet ne risque-t-elle pas d'entraîner une communauté privée de ses mécanismes de contrôle ancestraux dans une course folle à une conformité désormais sans autre objet que l'infinie mouvance de ses membres ? C'est ce que nous verrons au prochain chapitre.

E. Vie économique et politique ; la relation à l'objet, à l'argent, au patron et au chef :

[Retour à la table des matières](#)

Les activités publiques paraissent à première vue plus indépendantes que les relations de face à face du conditionnement familial et des idéologies qui le meublent. Pourtant nous allons voir que, de manière indirecte, la vision du monde acquise dans l'enfance par les adultes actuels continue à agir sur leurs attitudes économiques et politiques ; la vieille doctrine sociale de l'Église, flanquée de quelques thèmes adaptés de la culture anglo-saxonne tient bon devant l'invasion moderniste.

Les enseignements cléricaux au sujet de l'acquisition, la circulation et la consommation des biens concernaient la société majoritairement paysanne, vivant en économie fermée, que représentait le Canada français : 73% de nos informateurs sont enfants de cultivateurs, c'est dire que la plupart ont été peu ou prou élevés selon cette doctrine.

Bien que modeste, le paysan canadien-français traditionnel n'a jamais été misérable. À Douceville en particulier les terres limoneuses du fleuve sont excellentes, également distribuées au moment de la colonisation, si bien que presque chaque famille disposait d'assez de biens pour dépasser les préoccupations de simple survie. L'Église eût été mal venue de situer son action idéologique en deçà d'un état de fait et d'exalter une pauvreté inexistante. L'« honnête aisance » qu'elle préconisait permettait une bonne marge d'interprétation et beaucoup de fermiers, de commerçants ont connu, connaissent à Douceville une situation économique confortable, sans que l'Église ait jamais songé à stigmatiser les possesseurs de grosses fortunes. L'appât du gain est universel et s'accommode des idéologies les plus variées ; ici, l'Église se contenta d'une éthique d'intention : il ne faut pas travailler pour l'argent, il ne faut pas désirer trop d'argent mais s'il vous arrive à la suite d'une honnête activité, c'est un « bienfait de Dieu ». Et comme plaisante M. Gingras : « l'argent ça fait pas le bonheur, mais ça aide à faire les commissions ! ». Cette perception des biens matériels, assez étrangère à l'éthique catholique romaine, a vraisemblablement emprunté à son insu des éléments du puritanisme anglo-saxon ambiant. Certes les fondements théologiques de cette valorisation de la réussite matérielle sont différents d'une ethnie à l'autre, mais si le catholique canadien-français est préservé de l'anxiété du salut, il se sent pourtant dans les « vues » de Dieu lorsque ses affaires vont bien. Le parallélisme des deux visions du monde se poursuit jusque dans la conception de la « Beruf », marque d'une position sociale donnée une fois pour toutes et lieu de l'ascétisme séculier. Pour nos catholiques comme pour le protestant weberien, le travail sera aussi le

moyen de la sanctification. M. Belin le dit bien : « gagner sa vie, gagner sa vie, oui ; mais faut toujours ben être catholique en même temps ! On commence toujours par le bon Dieu, le matin ».

Mais, à la différence du protestantisme dont l'inspiration théologique initiale préparait en fait tout le laïcisme moderne, un climat religieux continue, jusqu'à nous, à baigner et à alimenter la motivation au travail du catholique doucevillien : « Travailler et prier c'est la même chose. » Le travail et la pratique religieuse arrivent à être confondus, ces deux types d'activité sont perçus comme les conditions fondamentales « d'une bonne vie », c'est-à-dire d'une vie vertueuse. Pour les hommes, le travail serait presque la forme laïcisée de la pratique religieuse, il excuse les atteintes petites et grandes à la morale chrétienne, « prendre un coup », « jouer* » sa femme, « planter* » son prochain. Le rejet passionné du loisir, tant de fois formulé par nos informateurs s'explique par cette double finalité du travail : ne pas travailler, c'est ne pas « faire » d'argent mais c'est, tout autant, risquer d'avoir « de mauvaises pensées ».

L'Église et la religion fournissent ainsi au Doucevillien les justifications morales nécessaires à l'accumulation et à la jouissance de biens, elles les sanctifient grâce au moyen qui permet cette réussite : le travail. Mais ici comme toujours, les finalités ultimes deviennent vite facultatives et n'ont pour la plupart des sujets qu'une fonction linguistique, grâce à quelques slogans, syntagmes figés qui coûtent peu et rassurent tout le monde, comme « il vaut mieux être pauvre et faire une bonne vie », « on a l'argent que Dieu veut bien nous donner », etc. Ce tribut verbal acquitté, on est « clair* » pour « gratter* », « patenter* toutes sortes d'affaires », prêter à gage, mais aussi multiplier les petites « jobines* » qui épuisent avant son temps l'ambitieux.

Grâce à cette frénésie de travail, Douceville connaît une mobilité économique assez impressionnante et à première vue contradictoire avec ce souci du *statu quo* et de l'uniformité souvent signalée : malgré une famille nombreuse, les maladies, les épreuves de toutes sortes, il n'est pas rare de voir des manœuvres de la « General » devenir propriétaires de plusieurs maisons, artisans à leur compte puis employeurs. Ils auront pourtant été la cible de ces procédés de réenlignement évoqués plus haut et que nous retrouverons chaque fois qu'un individu transgresse les normes d'homogénéité : tant qu'il se situe au bas de l'échelle économique, sociale ou politique, le groupe pèse sur lui de tout son poids pour qu'il reste à sa place ; il est sanctionné, moqué, « calé » dès qu'il donne des signes de particularités psychologiques, à plus forte raison lorsqu'il manifeste de l'ambition en « partant une affaire », ou en recherchant le prestige. Mais si, malgré ce déchaînement de forces de résorption, il réussit, la collectivité paraît oublier la transgression, son succès même fournit la preuve qu'il était « fait pour » être riche ou prestigieux. Sans que cette conviction soit jamais exprimée nettement, il semblerait que la main de Dieu soit passée par là et ait légitimé un événement qui, jusqu'à cette preuve, paraissait mal s'inscrire dans l'ordre des choses. On oublie

comme par enchantement l'origine modeste, les débuts laborieux, les petites ou les grandes stratégies du « chanceux » pour ne plus célébrer précisément que sa gentillesse, son respect d'autrui, son labeur acharné surtout, c'est-à-dire sa conformité au paysage normatif.

Moyennant le respect des formes et la bonne utilisation des moyens fournis par la culture locale, l'individu parvient ainsi assez aisément à réaliser ces fins universelles que représentent l'appât du gain et celui des biens matériels. Le travail est la plaque tournante de cette stratégie, il apaise la conscience de celui qui s'enrichit et calme les ressentiments de ceux qui assistent à l'enrichissement d'autrui ; il démontre que le riche a mérité en quelque sorte sa richesse et cette conviction donne au pauvre, au faible, des motifs d'espoir contre lesquels l'expérience ne prévaudra pas ; s'il reste pauvre, c'est qu'il n'a pas encore assez travaillé, et en travaillant davantage il ne pourra que réussir un jour ou l'autre ; plus les contretemps lui barrent le chemin de la prospérité, plus il s'acharne à les surmonter. Le spectacle de son propre courage, qu'il se donne et donne à l'entourage, ravive continuellement sa motivation. Avec ses 4 000 \$ de revenus annuels et trois enfants, M. Dufrenne se reproche de ne pas capitaliser :

Ceux qui se mettent riches, c'est en rapport de gratter, pis gratter, gratter. Y se ramassent des petites fortunes. Comme moé, si j'aurais dit quand j'ai commencé à travailler : « m'as me mettre tant par semaine de côté », aujourd'hui, j'aurais peut-être 25 000, 30 000 de côté. Mais on l'a pas fait, on gaspille, on gaspille à mesure.

On connaît le dynamisme économique de ce credo de l'économie libérale selon lequel, à condition d'y mettre le prix, tout être humain a en lui les potentialités du succès ; mais son conservatisme politique est tout aussi évident puisqu'il implique logiquement la certitude que la pauvreté et les inégalités sociales, personnelles ou collectives, résultent de la paresse : triomphante chez le riche, honteuse chez le pauvre, cette croyance immobilise chacun à sa place. La boucle est alors fermée, chacun a réussi à faire coexister sa double conviction de la liberté humaine et de la toute puissance divine grâce à laquelle le christianisme a réussi, pendant presque deux mille ans, à freiner la prise de conscience des inégalités sociales et, en conséquence, l'éclatement de l'homogénéité sociale.

Nous nous poserons à cette occasion une des questions centrales de la sociologie et de l'histoire de l'ethnie canadienne-française, dont Douceville est un microcosme ; elle concerne le retard économique de la province, assez mal conciliable avec ce sens du travail et cette éthique matérialiste, depuis toujours remarquablement intériorisés ici. Pour éviter de reprendre à notre compte les débats stériles au sujet de la fuite des capitaux en France après la conquête et les stratégies « aliénantes » des anglo-saxons, nous nous limiterons à quelques remarques issues de la seule observation de notre communauté.

Tout d'abord on s'aperçoit que pour le traditionnel, paysan, membre d'une société familiale fermée, avant d'être une valeur, le travail est un élément

nécessaire de sa survie. En ce sens l'Église n'aura eu qu'à mythiser une donnée naturelle pour l'intégrer à son éthique. À la ferme tout le monde travaille et, mis à part une division sexuelle des tâches, tout le monde travaille à tout : techniques agricoles, de pêche, de chasse, fabrication d'outils, de canots, de maisons, conserverie, abattage d'animaux, etc. Il s'agit donc d'un bricolage, certes très riche, mais toujours donné par la tradition européenne, ou indienne parfois, sans que, jusqu'aux dernières décennies, aucun enseignement rationnel ne vienne standardiser les normes et favoriser une accumulation quantitative des savoirs. Quand on a 18 frères et sœurs et qu'à 12 ans il faut gagner sa vie, le souci de « formation professionnelle » n'est pas à l'ordre du jour !

Nous autres on était débrouillards parce qu'on commençait à travailler jeunes pis tout le monde était capable ; je travaillais dans une *shop** par exemple, si ça faisait* pas, hop, on sacrait* le camp. On savait tout faire par nous autres mêmes ; on travaillait dans les *shops** de barbier*, dans un moulin à scie*, dans une grocerie*. Envoye ! on faisait toutes sortes d'affaires. Le *boss** demandait : « es-tu capable de faire ça ? » – « oui ». J'ai changé de *job** trois fois dans une journée ; pis tout seul, j'avais pas d'aide de personne. Le *boss** disait : « ben essaye ! »

Et si ça ne « fait » pas d'un « bord », on s'en va de l'autre, le Canadien français est voyageur :

Moi je voyageais en travaillant. M'as partir, m'a aller travailler... à Montréal, à Berthier, à Trois-Rivières pis aux États, n'importe où...

À Douceville comme dans tout le Canada français, l'enseignement technique, commercial aussi, a été absent de l'éducation, malgré les préoccupations en ce sens du clergé lui-même. D'un strict point de vue matériel, la rationalité instrumentale est un fait très récent dans l'histoire et les préoccupations du Québec. Face à un monde anglo-saxon historiquement enraciné dans le développement technologique, le Canada français fit ainsi toujours figure de consommateur d'une production à laquelle il apporta ses bras mais ne participa intellectuellement en rien. Entièrement impliqué dans ses savoirs théologiques, juridiques ou médicaux, on sait comment il réussit jusqu'à tout récemment à s'autolégitimer dans le bien-fondé d'une telle orientation.

Mais ces carences de rationalité ne concernent pas seulement le traitement brut de la matière, elles s'étendent à l'ensemble de la morale du travail qui, elle aussi, nous apparaît comme bricoleuse au sens lévi-straussien du terme par rapport à la stricte éthique protestante ; nous retrouvons à ce niveau les caractéristiques générales de la vision du monde décrites quelques pages plus haut. On se souvient, comme l'a bien montré Weber, qu'une tension éthique permanente, essentiellement orientée vers la rationalité professionnelle, représentait pour le puritain le moyen privilégié, le seul peut-être, pour arriver à la conviction du salut et se maintenir dans ce sentiment. Au contraire, même si, comme nous venons de le voir, le travail et la religion ne sont pas étrangers l'un à l'autre pour le catholique traditionnel,

l'exercice de sa profession n'est pourtant pas la pierre angulaire de son édifice moral ; il dispose d'autres ressources, l'amour du prochain, les bonnes œuvres, les sacrements et le soutien de l'Église, pour rassurer sa conscience et préparer son au-delà. Mais surtout, sans doute parce qu'elle prit naissance à une époque d'épistémè magique, l'éthique catholique ne fait que flirter avec la rationalité et elle n'exige pas de ses fidèles ce souci presque obsessionnel d'une méthode de vie, sociale, professionnelle, intérieure, telle que l'impose le puritanisme. Aussi, dans son travail comme dans n'importe quelle autre de ses activités, le catholique est-il plus sensibilisé à la démonstration, souvent ostentatoire, de ses efforts qu'à leurs effets ; à cet égard, c'est son insertion sociale qui est en cause ou son bon renom auprès du patron, non la preuve de son salut ; de celui-ci il n'a pas à se soucier de manière obsessionnelle :

Si on arrête de travailler, on vient fou. Quand on travaille on est ben. Pis travailler fort, tout le temps, tout le temps. À la shop * y me disent : « mé que* tu tombes, tu vas tomber ». Y me disent ça toute la gang*. Ça me fait rien, me sembe que l'autre (le patron) y va voir qu'y a une différence, moi je suis certaine. Y m'a jamais rien dit non plus, hein !

À la différence du protestant, pour lequel une seule transgression remettait en cause tout l'édifice de ses certitudes intérieures, le Catholique peut sans gros inconvénients se laisser aller dans sa vie professionnelle à toutes les approximations dont nous avons déjà eu des exemples dans sa vie sociale et que l'exercice même de sa foi prendra en charge : ainsi parce qu'il croit à la rémission des péchés, il peut batifoler un jour et se reprendre le lendemain, donner son moi physique au labeur mais réserver son intériorité pour d'autres projets. Enfin puisque, chez lui, la nécessité du travail répond avant tout à un devoir d'obéissance, à Dieu, au patron, il estime satisfaire à ses obligations en leur consacrant une portion, certes importante, de son temps mais il ne se sent guère concerné personnellement par l'organisation à court et à long terme de sa tâche ; il fait confiance à Dieu, à son chef, pour lui fournir jour après jour les moyens de sa subsistance.

Même si l'appât du gain est vigoureux, la quantité impressionnante de travail fourni par le Doucevillien ne produit donc pas le maximum d'effets matériels ou monétaires : une partie de ses énergies est répétitive ou sans effets parce que utilisée, inconsciemment, à la satisfaction d'aspirations symboliques (bien faire son devoir, donner l'image d'un bon « travaillant ») au détriment d'une ascèse intellectuelle orientée vers la rentabilité. Enfin, bien plus, lorsqu'il est riche, et le cas n'est pas rare ici, l'utilisation de l'argent est dictée elle aussi par des modèles culturels étrangers au sens de l'investissement économique : durant longtemps on chercha à arrondir son lopin de terre et, plutôt que de rationaliser leur exploitation, la plupart des petits cultivateurs de naguère l'abandonneront sans arrière-pensée, attirés par le mirage industriel et urbain concrétisé par la « General ». Une autre fraction importante des économies familiales était mise en réserve pour l'établissement des enfants, ce qui, étant donné leur nombre, pouvait représenter

plusieurs dizaines de milliers de dollars ; pour certains c'était le paiement des études au séminaire, à la faculté de droit ou de médecine, pour d'autres l'achat de terres. Selon la coutume locale, les enfants une fois établis remboursaient progressivement à leurs parents ce que ceux-ci avaient avancé pour eux ; cette formule originale de pension de retraite privait ainsi les jeunes adultes de sommes importantes qui auraient pu être utilisées à des investissements. Enfin, comme on l'a souvent signalé, une partie des revenus était et est de plus en plus consacrée à asseoir le prestige social de leur propriétaire, soit par l'acquisition de biens, les maisons, les automobiles, les appareils ménagers, soit par les « bonnes œuvres » : remise aux pauvres, à l'Église, aux associations, etc., de sommes considérables. Signalons à ce propos l'usage toujours légal de la prescription, sorte de dîme d'exception prélevée en cas de dépenses extraordinaires de la Fabrique et proportionnelle à l'estimation des propriétés immobilières des paroissiens. N'oublions pas, enfin, les quelques milliers de dollars mis de côté pour s'assurer un bel enterrement.

Mais d'investissements commerciaux ou industriels, peu et, à une exception près ici, toujours selon des formules restreintes, familiales. Pourtant Douceville a toujours attendu et attend « la promotion industrielle », elle a même créé une commission municipale dans ce but ; mais on s'évertue encore surtout à « faire venir » des entrepreneurs de l'extérieur, étrangers même au Canada. Toute la ville vit sur le mythe d'une mystérieuse entreprise tchécoslovaque ou yougoslave, on ne sait trop, qui viendrait tirer Douceville de sa léthargie. La xénophobie, si vivante lorsqu'il s'agit de partager la vie quotidienne ou d'évaluer moralement d'autres cultures, ne semble plus avoir cours au niveau économique, comme s'il s'agissait là d'un secteur extérieur aux structures vitales du groupe et sans danger pour sa pérennité. Lorsqu'on s'étonne que personne ne songe à utiliser les ressources financières et les compétences locales, la réponse est unanime : on a trop peur de se faire « caler » ; tous ceux qui ont essayé de « partir » une affaire auraient éprouvé à leurs dépens ces procédés de réabsorption de l'événement dans la structure et de l'individu dans le groupe qui nous sont désormais familiers.

Ainsi légitimé dans sa routine, le Doucevillien attend de l'*outgroup* qu'il veuille bien l'enligner sur un système économique dont il dépend en totalité, mais auquel il n'a jamais su offrir que sa force de travail. Les attitudes modales à l'égard du travail et des biens ne paraissent donc pas favorables au développement économique ; nous verrons maintenant que les modalités des relations de travail agissent dans le même sens.

Douceville, comme toutes les communautés rurales québécoises, a toujours vécu à l'abri des grands courants historiques de domination : de la féodalité elle n'a connu que quelques séquelles à travers ses « Seigneurs » français puis anglais, simples propriétaires terriens affublés d'un titre acquis depuis peu aux armées et qui n'exploitaient qu'épisodiquement des domaines souvent désertés pour la ville ou l'Europe. D'ailleurs la faible densité du peuplement, sa dispersion, les

incertitudes statutaires de l'« habitant » – coureur de bois, commerçant de fourrure et d'alcool – se prêtaient mal à une prise en main et à une prise en charge par une quelconque autorité. Aussi le Seigneur n'eut-il jamais ici cet instinct à la fois possessif et paternaliste de la noblesse européenne ; sans regret il vendait ses terres, les échangeait et, lorsque les nouveaux acquéreurs anglais se présentèrent à la Conquête, ils purent acheter tout ce qu'ils désiraient. Le régime seigneurial anglais ne fut pas plus dur et, jusqu'à la mainmise cléricale à partir du milieu du siècle dernier, la grande majorité du groupe canadien français vécut dans une atmosphère campagnarde d'indépendance égalitaire et de mobilité géographique que le vainqueur n'a guère troublée au moins directement. Ce retrait sur les terres mit aussi le Québec à l'abri de la brutalité de l'industrialisation à ses débuts puisque celle-ci, de même que l'urbanisation, ne commença qu'au milieu du XX^e siècle c'est-à-dire à une époque matériellement plus facile et de mœurs moins ostensiblement répressives que ce n'avait plus tôt été le cas pour l'Europe et les États-Unis.

Aussi la fameuse « pyramide tronquée » par la défaite française du XVIII^e siècle, ne se reconstitua-t-elle de l'intérieur que fort lentement et au profit, on le sait, du clergé ; instance de domination à la physionomie tout à fait particulière et que nous croyons déterminante, encore actuellement, du style des rapports d'autorité prévalant au Québec en général et à Douceville en particulier.

Les tendances majoritaires de la sociologie québécoise, pour leur part, rattachent les problèmes de pouvoir à la situation minoritaire de l'ethnie québécoise, dominée de multiples manières par le groupe anglo-saxon et américain. Dans cette optique, la véritable domination s'exercerait d'ethnie à ethnie tandis que l'intérieur de la société canadienne française ne serait traversé que par des courants stratificateurs postiches, comme simulés. Ce modèle, peu vérifiable et d'inspiration idéologique manifeste, n'est en fait pas incompatible avec notre point de vue. En effet, si l'Église n'est sans doute pas à l'origine du tassement hiérarchique du groupe français au Canada, son action sociale et idéologique aura au moins contribué à reconduire cet état de fait de génération en génération ; la domination cléricale peut bien alors être vue comme un des résultats, une expression de l'« aliénation » générale du groupe, elle prendra aussi peu à peu une valeur causale. Nous avons pu observer déjà comment une éthique sacrale, catholique en particulier, peut freiner l'esprit d'entreprise commercial et industriel en justifiant la faible motivation aux affaires de ses adeptes ; pour ceux-ci les finalités extra-terrestres prennent toujours le pas sur la réussite mondaine. De plus, l'ethos catholique enseigne à l'égard de l'autorité un devoir d'acceptation inconditionnelle qui immobilise l'employé, l'ouvrier dans une obéissance assez poussée pour frôler l'irresponsabilité. À Douceville, pour être bien vu du patron, plutôt exécuter un travail « sans bon sens » que de faire son *show off* en prenant des initiatives :

J'ai pas d'ambition avec personne. Pis, j'aime mieux, je m'en vas dire comme on dit, suivre les autres, parce que moi-même, décider quelque chose, là, je ...Pis j'aime pas mener, j'aime mieux suivre, oui, que de mener. Pis me semble que le monde sera plus content que moi, heu...de moi (rire). Ben, quand on suit, on n'a aucune responsabilité, aucun reproche. Tandis que si on se met en avant, pis que ça marche pas comme ça voudrait, ça devrait marcher, ben, ils ont des reproches à nous faire. Tandis que quand on suit, ben : « j'ai fait de ce que tu m'as dit de faire ». Jamais eu cette envie de *show** là, jamais. J'ai toujours aimé mieux me faire mener que de mener. Des fois c'est pas tout à fait à notre goût, mais j'endure. Et pis quand même que c'est pas à notre goût, c'est eux autres qui mènent, on fait qu'est-ce qu'ils nous disent de faire. J'arrive, je travaille, puis si le *boss** me dit : « fais ça », quand même je saurais que ça a pas de bon sens, il me l'a dit de le faire, je vas le faire. Hein, moi, je suis fait de même. Eh ! ben, si le *boss** le veut, c'est lui qui est *boss**, c'est lui qui mène.

Enfin, la partition de l'univers physique et social en deux principes, le sacré et le profane, procure aux membres du groupe un univers d'aspirations aisément réalisables et sans danger pour le pouvoir en place : parmi les dix ou quinze enfants d'un couple de cultivateurs traditionnels, deux ou trois garçons seront prêtre, frère ou notaire, médecin, avocat, et autant de filles seront religieuses. Cet accaparement des « talents » par ces métiers de la parole, parole conservatrice de plus, permet une *mobilité sociale* assez remarquable mais, paradoxalement, ne débouche pas sur le *changement*. Chaque famille réussit à faire grimper quelques-uns de ses membres dans l'échelle sociale sans déranger les hiérarchies économiques, à dominance anglo-saxonne, qui lui sont parallèles.

Le même phénomène se produit en ce qui concerne les structures politiques. L'accession, relativement aisée, aux sphères de la politique provinciale et à ses jeux traditionnels bornera longtemps l'horizon politique du Canadien français. Relativement indifférent à la mainmise anglo-saxonne sur des réalités fédérales étrangères à sa propre vision du monde, il abandonne alors son propre destin national à une domination qu'il méprise. Il faudra attendre les années 60 pour qu'un nationalisme culturellement passif se mue en une dynamique spécifiquement politique. Aussi, provoqué ou non par la domination anglo-saxonne c'est bien, en dernière analyse, le pouvoir de l'Église et de la religion qu'a directement subi le groupe québécois jusqu'à la dernière décennie ; la personne des prêtres et des évêques, leurs idéologies l'ont influencé de cent manières à travers les institutions gouvernementales, l'école, le travail, les relations sociales et, essentiellement, familiales ; nous avons pu voir entre autres comment la pédagogie feutrée de la mère, étroitement inspirée de celle des religieuses, a pu conditionner durant cent ans et plus tout un peuple à l'acceptation inconditionnelle d'une vision sacrale du monde et de ses définisseurs.

Pour nous cantonner ici aux relations de travail, il est clair que l'influence des doctrines cléricales est encore marquante : en créant l'univers, dans la même foulée

Dieu a mis en place les autorités ; il pose sur elles dès la naissance un sceau visible à tous :

Mais regardez, il y en a, il y en a qui sont faits pour conduire, des vrais chefs, ça n'en prend ; tenez, dans une paroisse, le curé, il est chef ; faut qu'il conduise, faut se soumettre. Dans une école, le principal, c'est pareil. Pis à la *shop** c'est pareil, il en faut un qui mène. Pas toujours dire qu'ils ont le talent pour, mais ils essayent, toujours. Ils font leur possible, pis nous autres, on est supposés suivre.

En conséquence un *boss** qui ne remplit pas ses fonctions inquiète, déçoit :

Oh ! non, on n'a pas un travail dur ; not' boss, il est pas... pas achalant*. Je sais pas si c'est à cause qu'il nous connaît toutes, mais en réalité le chef mène pas plus que nous autres. On va y dire quelque chose, il le fait, pis il fait autant d'ouvrage que nous autres, pis, je trouve que c'est pas un qui aurait de l'autorité, un qui décide, qui dit : « tu vas faire ça » ; ça en prend, de la responsabilité. Même si il est plus jeune que moi, ça dérange à rien. Il est chef, il est chef.

En échange de l'obéissance, du respect, de la loyauté que chacun est prêt à avoir à l'égard de son patron, comme de ses parents, celui-ci porte devant Dieu la responsabilité du bien-être physique et moral de ses subordonnés. S'il existe de mauvais patrons et de mauvais ouvriers puisque Dieu a admis le Mal, ces inconvéniens douloureux sont révocables : par un retour de bonne foi à la pratique des vertus chrétiennes un moment transgressées, par la volonté, de la part des ouvriers, de ne pas étendre abusivement le conflit en le généralisant, par la recherche sincère, chez les patrons, du mieux-être de ses employés. Un mauvais patron n'engage pas la responsabilité des autres patrons ; il n'y a pas une classe patronale, mais une pluralité d'individus que leur destin et leur liberté, la chance, ont placés dans des situations hiérarchiques supérieures.

Pour leur plus grand profit, les employeurs ont intériorisé ces modèles qu'ils peuvent sans réticence se léguer de père en fils puisque jusqu'à maintenant, à Douceville, personne n'a imaginé de les contrarier.

Les attaques théoriques de la gauche montréalaise, pour agaçantes qu'elles soient, ne les atteignent pas dans leur légitimité et il ne fait pas démodé ici de ranger les mouvements sociaux au nombre des émanations diaboliques d'une pègre étrangère. Deux tactiques d'autodéfense alternent pour maintenir cette bonne conscience ; tout d'abord celle, traditionnelle et toute imprégnée de la « douceur » généralisée à Douceville, qui dans toute situation de crise évite les éclats, les positions rigides, l'exercice ostensible de l'autorité :

Ben, si je vous disais que dans mon travail, pour tous les matins, en commençant mon travail, je demande à la Providence de ne pas perdre mon... sang-froid durant la journée. Je pense pas de l'avoir perdu tellement à date. Parce que, quand on perd notre sang-froid, quand on se laisse emporter par quelque remarque que ce soit, provenant d'une autre personne, par exemple, et si on prend le même ton que l'autre

personne avec qui on a à converser, ça amène toujours des problèmes, on dit des choses qu'on regrette.

Les pressions ouatées, les coercitions détournées sont toujours appréciées par les patrons et par leurs employés comme un signe d'humanité, de compréhension. Même le renvoi, solution extrême et rare, est signifié en des termes tels qu'il faut pratiquement être autochtone pour en comprendre le sens. Un autre thème d'autolégitimation est emprunté à la culture américaine : comme chacun ici est sensible à la modernisation, indissociable du progrès, le patron aura le sentiment d'une réforme à la fois profonde et inoffensive de l'atmosphère de travail lorsqu'il aura introduit à l'usine les idéologies et les techniques dites des « relations humaines ». Nous verrons ce point au prochain chapitre, et comment il se greffe sur la tradition.

Mais l'élément majeur du confort intérieur du patron provient encore de la personne même de l'ouvrier, dont les convictions et les comportements restent un reflet fidèle de ceux de l'employeur. Chez les ouvriers doucevilliens, pas plus qu'un embryon de conscience de classe ou même une solidarité ouvrière, n'existe une agressivité statutaire contre le patron, sauf, au cas où il est juif, un antagonisme d'abord racial. Souvent une sorte de complicité lie patrons et ouvriers contre les « brebis galeuses » :

J'ai l'intérêt du *boss**, moé. On est ben payés pis j'aime pas que tu soies (l'informatrice s'adresse au patron absent) magané* ; une fille qui perd son temps, je le vois, pis lui aussi ; je me revire pis je la regarde de même. Elle dit : « Anna, qu'est-ce vous avez à me regarder de même ? ». Ben je dis : « je te regardais, je pensais que t'avais chaud à travailler ». Là, y se mettent à rire, y savent pus quoi, eux autres. Mais je vas pas le dire au *boss**, y le sait quoi. Si quelqu'un parle mal du *boss**, j'ai bouche cousue. Pis je dis : « quand vous cousez du linge, que vous prenez le temps, le fil de Monsieur Ducoteaux, pis l'heure, pis la machine de M. Ducoteaux, vous le marquez pas. Vous faites des blouses, pis des robes gratuitement icitte ; ça, vous regardez pas ça ; vous remarquez pas les dix minutes que vous prenez sur son temps à lui ! » « – Ah, ben, y ont dit, c'est vrai... »

L'ouvrier peut déplorer les conditions matérielles de son travail, se plaindre de son salaire, il paraît alors s'adresser à une sorte de fatalité qui ne vise personne mais fait partie d'un statut dont on ne sait qui est responsable.

La relation patron-ouvrier n'est pas conflictuelle en soi. Comme toutes les relations interpersonnelles, dont elle représente un type, elle vaut ce que valent moralement les individus concernés : un patron sera mauvais, non parce qu'il est patron mais parce qu'il n'est pas un « bon homme ». Réciproquement, l'ouvrier ne peut tirer de sa condition d'ouvrier des excuses à sa paresse, à son intempérance ou à son esprit de rébellion. Qualités et défauts font, ou ne font pas, partie une fois pour toutes de la personnalité, indemne de déterminismes socio-culturels. Du moment que M. Amyot, un des gros patrons locaux, n'est pas de mauvaise humeur

et accorde en plaisantant des autorisations d'absence pour les mariages, les naissances, les décès plus ou moins contrôlés, ferme les yeux lorsqu'on arrive quelques minutes en retard, c'est un « bon boss* ». N'est-il pas, lui aussi, au-delà de sa propre volonté, astreint aux obligations déplaisantes de sa condition, dont il faut chrétiennement essayer de le décharger plutôt que de les accentuer ? Il n'est pas un ouvrier pour se dérober aux manifestations de paternalisme des employeurs, dispensateurs de gratifications culturellement très appréciées : soutien financier, moral, psychologique, tutoiement souvent réciproque, bonhomie des relations personnelles, étendues à l'ensemble de la famille de l'employé. En échange, un petit cadeau des ouvriers au patron contribue à la bonne atmosphère de l'atelier :

À tous les ans on leur fait des cadeaux, à Monsieur Ducoteaux, Madame Ducoteaux, Madame Parland, Madame Lajoie, Madame Martel. On ramasse une grosse collecte là, 50 piastres On y a acheté une belle montre. On est quatre-vingt. Moé, je donne toujours une piastre. Y en a ben qui donnent cinquante cents, hein ! Faut ben faire des cadeaux, c'est les *boss**... 4 000 \$ piastres par année, qu'y nous donnent, ça vaut la peine, hein ! de donner une piastre.

On acceptera volontiers en échange d'être conseillé, contrôlé, admonesté non seulement au travail mais dans l'ensemble de sa vie privée ou publique. Ce type de domination à la fois souple et totalitaire, qui marque ici l'ensemble des rapports d'autorité, sera bien admis à deux conditions : tout d'abord le patron devra se plier au pacte informulé de réciprocité ; on conçoit qu'il exige un travail intensif et qu'il mette son nez dans vos petites affaires, mais on s'attend en échange à recevoir de lui l'aide matérielle et symbolique fixée par la tradition. Enfin, de même que toutes les autres relations humaines locales, celles-ci devront leur réussite au minutieux respect du rituel évoqué plus haut : respect de la *privacy* de l'employé dont aucun des collègues de travail ne devra connaître les déboires ou les succès professionnels ou familiaux ; être admonesté en public représente à Douceville un affront insoutenable ; mais être félicité ou seulement interpellé devant d'autres personnes constitue déjà une injure :

Mais moé j'y ai dit : « dites-moé rien devant le monde parce que, ah ! moé, je viens assez sans connaissance, monsieur Amyot, parce que je perdrais connaissance, pis je prendrais la porte ». Ça a resté là, y m'a jamais rien dit. Ma sœur, madame Leland pareil. Pis quand y pine* une fille à côté de toé, t'es mal hein ! Y arrive, bêtement, là, y les pogne ! L'air me descend, moé ; non, y frappe pas les employés, mais y va parler *rough**, y va dire : « tu vois pas qu'y manque du support, là, ben mets du support ! » La petite fille elle devient blanche, pis elle perd connaissance, pis elle est mal, pis... Moi je me dis : « Mon Dou, parier de même devant le monde, pauvre tit ange... Pis pourquoi qu'y est pas arrivé plus tranquillement. Qu'est-ce qu'elle va dire t'a l'heure, elle va brailler » ; elle me regarde, là, elle fait pitié, la petite. Moi j'y dis (au patron) : « quand vous faites ça, amenez-les au bureau, pis parlez-leur au bureau. Vous allez voir, Monsieur Amyot, vous allez vous faire aimer ; mais arrivez pas bêtement ».

De toute manière le patron se gardera de dire des « bêtises », mais, d'un ton de voix mesuré il fera « prendre conscience », encouragera, expliquera, désarmant ainsi son interlocuteur, honteux devant tant de gentillesse et de compréhension. Les tensions se trouvent ainsi désamorçées, les frustrations ravalées et ce soin pris par le supérieur à revernir l'image de son subordonné aboutira essentiellement au renforcement de sa propre position d'autorité.

Une autre stratégie, qui a l'avantage d'économiser les énergies et le charisme du maître tout en respectant cette aisance décrite plus haut à se mouvoir dans l'ambiguïté, consiste à « laisser faire » ; bien que parfaitement au courant de tous les manquements à l'ordre dont son entreprise est le théâtre, le patron ne dit rien ou parle d'autre chose ; respectueusement pressé de donner réponse à des demandes des ouvriers ou de prendre position, il s'absente, reporte les échéances, invente des priorités, « laisse pourrir » avec application en attendant la lassitude de la partie adverse ou l'événement extérieur qui l'empêchera de porter l'odieux d'une décision impopulaire. Involontairement complices de ces procédés familiers, les subordonnés ont bien compris qu'ils allaient être une fois de plus « fourrés », mais ils sont eux-mêmes trop prisonniers de ces rituels, trop informés de leur dynamique pour oser en transgresser l'ordre.

Tout ligoté dans les mailles de la domination traditionnelle, réactivée par ses modèles culturels les plus vigoureux, l'individu ne se sent pourtant pas impuissant ; son milieu et son éducation lui permettent des recours qui, à ses yeux, demeurent seuls légitimes et efficaces, parce que éprouvés depuis sa prime jeunesse ; comme il l'a fait successivement avec ses parents, ses professeurs, ses pairs, ou son curé, avec ses employeurs il cherchera à se débrouiller, au hasard des opportunités, des humeurs quotidiennes, sans s'encombrer de principes. En premier lieu, selon ses habitudes, il tendra à personnaliser ses relations aux autorités, à entrer avec elles dans des relations d'échange :

Je m'as travailler pour toé, hein, tu es mon contremaître, hein m'as aller chez vous le soir, m'as aller t'aider comme qu'y en a : m'as aller passer le râteau sur le gazon, donner un petit coup de main au *boss**, bon, ben... Arrivé à la *shop**, y a de la belle ouvrage... sans trop faire voir, c'est moi qui va l'avoir, pis...

Par conviction ou par calcul, les employeurs auront les mêmes préoccupations : une collection d'ouvriers individualisés peut plus aisément être manipulée qu'une classe d'unités anonymes et interchangeables ; en l'absence de normes et de règlements universels et écrits, tous les moments de la carrière d'un employé feront l'objet d'autant de négociations et de décisions particulières, prises au terme d'un déploiement de stratégies qui ne font que reprendre celles qu'il pratique depuis toujours quotidiennement.

Aussi, après quelques années de ces affrontements, les deux parties se trouvent-elles engagées dans des rapports, positifs ou négatifs, mais toujours puissants et qui laissent au second plan ceux que l'ouvrier pourrait avoir avec ses pairs,

également braqués sur leur réussite personnelle. Au travail, le Doucevillien est un homme seul, sauf si, comme c'est souvent le cas, il a pu regrouper des membres de sa famille autour de lui. Il aura certes des relations affectives fortes avec ses compagnons de travail, il collabore techniquement avec eux, il leur rend service de nombreuses manières, il est informé de leurs vies personnelles ; mais, face à son statut professionnel, il est toujours isolé, comme dans une jungle où chacun est suspect à tous et toujours prêt à « descendre » son collègue pour sa propre survie : l'insécurité de l'emploi, les mœurs compétitives nord-américaines peuvent être invoquées pour expliquer cette attitude. Mais, à notre avis, elle se rattache aussi à des niveaux plus profonds, celui d'une tradition « familiariste » prédominante qui, nous l'avons vu, fait de la parentèle le seul vrai groupe d'appartenance et entraîne une méfiance généralisée à l'égard d'un *out-group* menaçant dès que l'on a franchi le seuil de la maison :

Ah ! moi, je suis pas contre ça, les parents. Un gars est aussi ben de même, un *foreman**, quand il prendrait un parent temps en temps. Le *best**, C'est de vous guetter, de pas raconter rien. Pis pas répéter non plus. Surtout à la *shop**, à la « General ». Dans votre place y vous connaissent trop, y savent vous conter une romance, ces maudits-là pis c'est tout emmanché de même ; toujours chercher à vous caler*. J'ai été à une place qu'y me connaissent pas, on est mieux, y cherchent pas, tant qu'y vous connaissent pas, y cherchent à rien.

Aussi, comme dans la vie sociale courante, à la *shop**, la surveillance réciproque est incessante et personne ne s'indigne qu'un collègue aille le desservir auprès du patron ou intrigue pour se pousser lui-même. Lorsqu'il aura un problème professionnel personnel il préférera s'organiser seul, faire jouer le *pushing** et les *connexions** que passer par l'intermédiaire d'instances collectives abstraites :

Si je suis haut (placé) pis si j'ai des amis dans le personnage, ben, m'as aller le trouver, coudonc, après tout : « c'est mon garçon, parle donc pour lui, asseye de le placer, place-le ». M'as venir à bout de le passer, je peux le passer devant 10 autres ; c'est ben dommage, mais... un gars qui a un petit peu de graisse, ça passe tout partout ça.

Aussi, toutes proportions gardées, les relations professionnelles verticales sont-elles moins sujettes à tensions que les relations horizontales, même si, comme nous l'avons vu, les rivalités sont masquées par la gentillesse de rigueur ; aussi, médiateur tout désigné de ces différends, le patron traditionnel trouve-t-il là une occasion facile de renforcer la légitimation de son autorité : « si l'on n'était pas toujours là pour régler leurs petites histoires, ce serait la chicane continuelle ».

Là encore la propagande cléricale a trouvé un terrain favorable et, si elle ne l'a pas inventé, elle l'a consolidé en l'étayant par une doctrine systématique tout simplement inspirée des dogmes fondamentaux du christianisme : actuellement on ne se réfère plus guère à l'amour chrétien du prochain pour stigmatiser le conflit, ou au principe d'un ordre transcendant pour rejeter la perspective d'un

bouleversement social mais, avec des rationalisations rajeunies, une même hantise de la violence et du désordre demeure.

Toutes les évocations d'une Europe violente sont haïes et rattachées peureusement au « communisme » dont la phobie ne semble pas décroître :

Eux autres, c'est leur genre de vie, c'est à l'année, ça, ces batailles-là, dans ces vieux pays-là. Ça peut pas avancer parce que c'est leur vie, eux autres, se battre à l'année. Ben c'est la France, la Belgique, l'Italie, t'sais, je peux pas bien dire quels, mais dans les vieux pays, loin...

Seul un réformisme d'inspiration chrétienne est encore concevable, pourvu qu'il n'entrave pas le libre effort individuel vers l'accession à la propriété privée et vers la promotion socio-économique. Ces croyances, qui entremêlent les credo du christianisme et ceux de l'économie libérale, relèvent plus de l'émotivité que de la conviction intellectuelle ; elles se cristallisent sur deux peurs, que l'Église et les classes dirigeantes réaniment périodiquement depuis un siècle : peur des « Unions » et peur de leur corollaire dramatisé, la grève. La doctrine officielle de l'Église sur ces deux points est bien connue : les premières expressions d'une mobilisation ouvrière au siècle dernier prirent le clergé au dépourvu et sa première réaction fut une condamnation violente des syndicats et des mouvements ouvriers, importation hideuse de l'Europe athée. Devant l'expansion de ces tendances, comme devant la généralisation de l'urbanisation et de l'industrialisation qu'elle n'avait plus aucune chance de freiner, l'Église fit volte-face et prit la tête du mouvement, créant et dirigeant un syndicalisme catholique dont le programme était étroitement inspiré de l'esprit évangélique. C'est ce genre de syndicalisme que le Doucevillien a en vue lorsqu'il déclare qu'à un moment donné, « les syndicats ont eu du bon sens » parce que les patrons « ambitionnaient trop sur l'ouvrier ». Mais, depuis la laïcisation des Unions, depuis surtout la grève de 1951, dont on tient les syndicats responsables, on redoute et on hait le syndicalisme. Il est perçu comme une tactique intéressée d'urbains dépravés et paresseux qui spéculent honteusement sur l'ignorance des ouvriers. Tout d'abord, il fait augmenter le coût de la vie et il diminue le nombre des emplois ; mais surtout, il est immoral : on mérite son salaire parce qu'on a bien travaillé ou parce qu'on a utilisé à bon escient les stratégies culturellement licites, mais pas par la violence ou l'intimidation. Lorsqu'on a épuisé tous les moyens de pression admis sur le patron, un seul recours, la fuite : « si je ne m'entends pas avec le patron, je sacre mon camp ». Toute autre attitude donne en même temps un sentiment de culpabilité car, en général, le *boss** est quand même « un bon gars » et c'est trahir la tradition de loyauté, le réflexe de reconnaissance à l'égard de celui qui apporte la manne que de se mettre ouvertement en position d'antagonisme avec lui :

Les Unions*, je vous dirai ben franchement, moi, je suis contre ça. Parce que je prétends que les Unions*, c'est eux qui sont responsables du coût de la vie. Pis, je vas vous dire ben franchement, moi, y a des paresseux qui voudraient se protéger avec ça. On en a déjà eu ici, des Unions*, pis les *boss** étaient rendus qu'y étaient pus

*boss** ; les gars disaient « Ah ! je suis dans l'Union* et pis... » Prenez dans la construction un journalier est rendu à gagner au-dessus de 3 \$ de l'heure et pis un ouvrier est en haut de 4 \$. Ben, c'est ben de trop. Le pauvre misérable qui est obligé de l'employer, pis de payer ça, y trouve ça ben de trop, lui. Y a peut-être des employeurs qui ont ambitionné* sur certains ouvriers, mais je croirais qu'aujourd'hui c'est l'ouvrier qui embarque* sur le patron ; pis c'est pas bon dans aucune entreprise, ça, que le patron se laisse embarquer sur le dos par un ouvrier. Les ouvriers, les employés ne sont pas raisonnables.

Enfin, si le syndicat a pu avoir un certain sens à une certaine époque, son émanation machiavélique, la grève, elle, inspire une répulsion sans réticence. Dans une société où l'aménité et la souplesse dans la résolution des conflits sont des valeurs centrales, la grève représente la très exacte antithèse de ces modèles et un exemple parfait de la violence ouverte ; qu'une société aussi férue de sa tranquillité ait eu à subir pendant 9 mois, en 1951-1952, une des plus dures grèves de l'histoire ouvrière du Québec, peut laisser croire que les Doucevilliens ont été effectivement pris à leur corps défendant dans la logique et l'engrenage du système syndical. Nous ne développerons pas ici davantage une argumentation sur l'origine et les causes du déroulement des événements de 1951. Notons seulement qu'ils sont devenus l'épopée honteuse de la population, dont on ne parle qu'à mots couverts, sans vouloir donner de précisions ou citer de noms ; cette période d'incursion par la force de tous les fléaux urbains, celle où les membres d'une même famille se sont dressés les uns contre les autres, où l'on fut malmené par la police et forcé de rester chez soi le soir, évoque pour les Doucevilliens le crépuscule d'une culture. Aussi fallut-il plus de 20 ans pour qu'une poignée de militants, remarquablement prudents et décidés, réussisse, malgré les menaces et les précautions pointilleuses de la direction, à réunir assez de signatures à la « General » pour obtenir l'accréditation d'un syndicat. Mais cette réussite fait partie de la modernisation, dont nous parlerons plus loin.

Au point de vue politique, Douceville est généralement considérée comme une enclave de conservatisme, entre plusieurs régions industrialisées et politiquement assez avancées. Elle jouxte la circonscription de Maurice Duplessis, dernière et pure expression d'un style traditionnel de pouvoir ; elle est aussi le lieu de naissance et le fief d'un célèbre député provincial de l'Union nationale, dont la défaite locale en 1973 a mis fin à une longue domination de ce parti. Bien que les affaires municipales, provinciales et fédérales soient distinctes, nous ne les différencierons pas ici car elles baignent dans le même climat et les attitudes de la population à leur égard procèdent des mêmes traits culturels.

Ceux-ci pourraient, au départ, se caractériser par leur absence de contenus propres. En effet, comme nous l'avons vu au niveau de l'éthique générale puis des relations de travail, la vision chrétienne du monde, particularisée par les divers articles de la doctrine sociale de l'Église, apportait une réponse à tous les problèmes de la vie publique et privée : l'ordre politique est un aspect de l'ordre

cosmique instauré et garanti par un principe transcendant. Pour les Doucevilliens les plus âgés, le Dieu catholique incarne ce principe :

Il y a des principes, je croierais, qui peuvent changer, mais il y en a d'autres qui sont éternels ; on nous a toujours enseigné qu'il fallait être respectueux des lois. Je pense ben que ça c'est une chose qui existera tout le temps, le respect des lois. C'est toujours quelque chose que le Bon Dieu a enseigné, d'être respectueux des lois, hein, c'est quelque chose qui est foncièrement, qui regarde la religion entièrement.

Pour les autres, il est moins nettement défini mais tout aussi absolu, et cette organisation définitive de l'univers ne supporte pas de dérogation :

Oh ! non, pas s'opposer aux lois ; ça, la loi, ça en prend (il en faut). Ben, si on conteste la loi qu'est-ce qui va faire marcher le monde ? La loi, c'est pour la bonne marche du monde ; pis, si y en n'a pas, si on l'écoute pas... Quand une loi passe c'est parce qu'il y a la majorité qui est pour. Ceux qui passent les lois c'est qu'il y a déjà eu une demande par quelqu'un ; ils ne passent pas les lois de leur chef, ils ont eu les idées des autres.

Les structures en place ne devraient pas subir les atteintes de l'événementialité, essentiellement lorsqu'elle prend des formes incontrôlées, brutales ; les autorités ne sauraient être remises en question, désignées qu'elles sont par une volonté extra-empirique. Aussi, la fidélité aux partis traditionnels, Union nationale et Parti libéral, qui se partageaient jusqu'en 1976 la grande majorité des suffrages, gardait-elle toute sa vigueur. À cet égard, les effets de la propagande cléricale sont encore vivants, à cela près que son agressivité séculaire contre le Parti libéral s'est maintenant reportée sur les nouveaux partis, essentiellement sur le Parti québécois. Jusqu'aux années 60 son programme politique s'appuyait sur des arguments aussi légers et péremptifs que le symbolisme des couleurs : « le bleu (Union nationale) c'est le ciel, le rouge (libéraux) c'est l'enfer ». Sa rhétorique eût d'ailleurs difficilement trouvé matière où s'alimenter dans les idéologies et les programmes des différents partis, puisque ceux-ci, également champions de la sauvegarde du traditionalisme éthique, n'avaient ni théories ni théoriciens. Face au climat de consensus culturel, en partie inconscient, dans lequel ils évoluaient, où auraient-ils pu trouver des divergences de valeurs, de modèles doctrinaux au nom desquels s'opposer ? Devant la permanence des schèmes de fonctionnement du groupe, quelles réformes auraient été ressenties comme nécessaires ? Seule la personnalité des adversaires, leurs atteintes réelles ou imaginaires à la morale reconnue, pouvaient toucher les auditeurs et animer le cycle des spectacles électoraux. Aussi le soutien obstiné du clergé aux Unionistes contre les Libéraux, aussi bons chrétiens et professant la même éthique que les premiers, reçut-elle une condamnation de Rome, moins sensible que l'Église locale à ce souci de structuration binaire de l'univers social. Depuis quelques décennies, l'Église s'est trouvée d'autres sujets de préoccupations et d'autres adversaires.

Les motivations actuelles de l'adhésion à l'un des deux partis traditionnels n'ont pas changé depuis « la grande noirceur » : la tradition familiale est prédominante et chacun à Douceville connaît la « couleur » des différentes familles. Mais cette soumission aux déterminismes familiaux n'est admise que pour les autres ; pour soi, on aime faire savoir que l'on donne plutôt son vote à un homme qu'à un parti. De fait, chacun est sensible à la personnalité des postulants au leadership, à leur style oratoire, à leur art des relations humaines surtout, mais la qualité déterminante reste toujours l'appartenance au bon parti ; et, à moins de raisons personnelles, basées sur l'intérêt la plupart du temps, on ne *switche** pas parce que la « face » du candidat de votre parti ne vous revient pas ou que celle du candidat du parti adverse vous fascine. Aussi, malgré une opinion assez fréquemment émise par les politicologues québécois, nous pensons que la domination, à Douceville comme au Québec en général, repose rarement sur les particularités individuelles d'un leader dit charismatique. Tous les traits de personnalité modale décrits jusqu'ici iraient plutôt dans le sens d'une forte réticence à l'égard du charisme ; on s'en souvient, la tendance est à une atténuation des spécificités individuelles, à une méfiance à l'égard de toutes les manifestations de l'émotivité et, d'une façon plus générale, à une fusion de l'individu dans le groupe. En général, si le chef du gouvernement, M. Bourassa, est apprécié, c'est qu'« il est délicat, il parle pas fort, il parle d'administration et jamais une bêtise* ». Par contre, se mettre ostensiblement de l'avant, se signaler par une personnalité hors pair ou tout simplement faire appel à l'affectivité, essayer ouvertement de séduire, étaient et restent encore les voies les plus sûres de l'échec social et politique. L'accès au pouvoir, ou sa conservation, passent au contraire par les voies de l'apparente insignifiance : rire avec les rieurs, aboyer avec les loups, chercher à raffermir le consensus, en appeler à la raison, voilà pour les attitudes officielles, celles qui correspondent aussi bien aux attentes de la clientèle qu'à la personnalité profonde du leader potentiel ou éprouvé ; qu'elles s'accompagnent inévitablement d'un intense *lobbying**, de marchandages, d'alliances et de compromis, n'a rien de caractéristique puisque ces tactiques transcendent les particularités culturelles ; mais elles jouissent ici d'une quasi-institutionnalisation.

Cette dévalorisation du charisme individuel peut expliquer en partie la suspicion qui frappe les leaders des « nouveaux partis », le Parti créditiste et le Parti québécois ; bien que le premier se définisse comme plus conservateur que les partis traditionnels, la personnalité de son chef le rend presque aussi dangereux que le Parti québécois. Même si Réal Caouette¹, bon père de famille, bon chrétien, honnête homme, n'est pas éthiquement suspect, il se tient trop uniformément dans l'exaltation romantique pour ne pas dérouter ; son programme utopique d'abolition des impôts et de la monnaie n'a guère d'impact sur une population qui apprécie l'argent et connaît les efforts qu'il faut faire pour se l'approprier :

¹ Chef du Parti créditiste, décédé depuis.

Les créditisses, là, c'est peut-être parce que j'ai pas l'instruction voulue, mais je les comprends pas ben, mais je le sais pas, je prétends qu'on peut pas faire de l'argent au besoin pis prêter de l'argent sans intérêts. Le créditisse promet tout pis y sait pas où y va prendre l'argent. Pour en donner, faut n'avoir ! Malgré que j'aurais encore plus confiance au créditisse qu'au (parti) québécois.

Quant à René Lévesque, « l'autre-là », dit-on ici sans le nommer, qui ne fait jamais appel aux vertus traditionnelles, n'invoque ni l'Église ni la famille, mais remet en question l'ordre social et national, c'est un « arrogant », un « mauvais homme ». Ses emballements verbaux sur des thèmes aussi éloignés des préoccupations des Doucevilliens que l'indépendance économique et politique du Québec choquent par leur ton passionné, évocateur des violences dont Montréal est le théâtre depuis quelques années. On sait bien que le terrorisme urbain ne peut venir que de ses partisans ou encore de « la gang* à Chartrand ¹ », plus « baveux » encore.

Ben, mon dou, les péquistes, je sais pas, je les trouvais pas sérieux puis ça vaut pas cher ça, je te le dis, y est pas cher. D'abord même là, voyez-vous, vous avez Lévesque bon, y me semblait que ça avait un petit peu d'allure qu'est-ce qu'y disait, puis après ça, ouah, y est bleu, y est rouge, y est toutes sortes de couleur ; mais y s'est même pas faite élire dans son comté ; déjà y est pas apprécié chez lui, comment veut-il être apprécié ailleurs ? Si c'était les « Québécois » (parti québécois), on les tirerait au fusil pis le diable les emporterait. Si c'était pas péché de les tirer au fusil, on les tirerait au fusil, pis... (rire).

L'attachement à la personne du chef institutionnalisé, la loyauté à son égard, en tout point semblables à ceux qui lient l'employé à son employeur, contrastent donc avec la méfiance que s'attirent ceux qui aspirent trop ouvertement au pouvoir. Comme nous l'avons signalé à d'autres niveaux, à Douceville on cherche par tous les moyens à remettre dans le rang les individus qui veulent en sortir, parce qu'ils dérangent et ouvrent la porte à l'aventure.

Mais, de même que la richesse acquise fournit la preuve que le riche était « fait pour » l'être, le pouvoir établi n'est plus remis en question, il est un élément désormais fonctionnel de l'ordre normal. Tant qu'elle n'est pas en quelque sorte sacralisée par son statut social, la *personne* ne tire son sens que de sa conformité idéologique et comportementale au groupe, elle n'est porteuse d'aucune significativité spécifique. Ses ambitions ont alors tout intérêt à s'exercer dans les formes les plus occultes possibles :

J'aime pas être actif dans quelque chose, parce que quand on est pris dans quelque chose, c'est difficile de donner notre vraie opinion ; tandis que quand on est par en arrière on peut toujours arriver à faire passer quelque chose...

¹ Leader syndicaliste de gauche.

Mais si, par n'importe quel moyen, elle devient un *personnage* social, son titre lui confère un charisme de fonction et tous les *attributs qui l'accompagnent*. Cette distinction entre charisme personnel et charisme de fonction permet d'expliquer pourquoi le même individu suspect avant sa prise de pouvoir, honoré quand il le détient, pourra être rendu à un anonymat total s'il le perd : la personne se fait et se défait au gré du personnage qu'elle incarne. Nous verrons dans le chapitre consacré à la modernisation comment ce trait de traditionalisme peut favoriser dans certains cas la circulation des élites et plus généralement le changement social. Une telle vision du chef, politique ou non, comme porteur presque passif d'un personnage extérieur à sa propre personnalité, correspond bien à celle du chef traditionnel tel que Weber l'a décrit, comme est traditionnel le type de domination qu'il exerce. Rappelons-en rapidement les traits essentiels, tous présents à Douceville : absence de doctrine et de programme politique, les modèles culturels dominants tenant lieu de fondements théoriques des activités sociales ; soumission du leader à la tradition qui l'a promu et qu'il incarne ; absence de codes formalisés, grâce à quoi l'« irrationalité », faite essentiellement de contradictions, de particularismes et d'inefficience, imprègnera la quotidienneté du face à face du leader et de son état-major puis, de proche en proche, l'ensemble de sa clientèle. Tout cet édifice, aussi informel que solide, fonctionne par la force de l'habitude et une logique complexe des intérêts familiaux : services et dons matériels ou symboliques dans un sens, loyauté et soumission dans l'autre sens. Enfin, l'ensemble est enveloppé d'un principe prégnant de légitimité sacrée qui étouffe dans l'œuf toute remise en question ¹. Les témoignages qui suivent sont des exemples de ces pratiques.

Aspirant au leadership ou simple citoyen, le Doucevillien fonctionne machinalement dans ce cosmos politique qu'il a toujours connu et dont, somme toute, il retire des avantages symboliques et matériels appréciables. Il importe seulement qu'au jeu politique, comme à n'importe quel autre, les partenaires connaissent bien les règles et s'y tiennent. Nous avons vu celles qui concernaient le postulant au leadership, elles donnent aussi le ton des attitudes du citoyen de base : respect minutieux d'un rituel comportemental orchestré pour laisser dans le vague les finalités réelles de l'acteur et lui permettre à ce niveau encore une large marge de liberté sous l'apparente prescriptivité des modèles. En premier lieu il sera de bon ton de manifester publiquement et de manière répétée son mépris pour la « politicaillerie ». « Vous intéressez-vous à la politique » demande-t-on à M. Samson – « Oh ! non, je veux garder mes *chums** ». À plus forte raison les personnalités en vue de la société locale ne s'autorisent même pas le plaisir des spectacles politiques : tel notable influent, qui raffole des joutes verbales électorales, les écoute en secret caché dans une ruelle, tel autre se les fait enregistrer et les savoure dans l'intimité de son salon. Veut-on « partir » quelque affaire commerciale, on met alors une sourdine à des activités politiques pourtant

¹ C. Moreux, « Spécificité du leadership en milieu rural canadien-français », *Sociologie et sociétés*, vol. 3, n° 2, 1971.

légales. Un jeune commerçant qui rénove son affaire en 1973 évaluait qu'il lui faudrait « faire le mort au moins deux ans ».

Ainsi sauvegardée une apparence qui ne trompe personne puisqu'elle est le fait de tous, chacun « patente » sa petite affaire, dans la ligne des modèles bien rodés par la tradition : voir qui il faut au bon moment, « placer un appel* » à bon escient, ne pas manquer la visite du samedi matin au député, animer des réseaux de *connexions** en se garant le mieux que l'on peut de coups qu'on ne donnera soi-même qu'avec le maximum de discrétion. Enfin, en dernier recours, on pourra « switcher* » quitte à revenir à son premier parti si l'on est déçu ailleurs. Mais ces infidélités sont toutefois dangereuses, au bord de l'immoralité.

Enfin, de toutes les formules institutionnalisées d'intégration et de promotion sociales, l'association volontaire a été et demeure la plus sûre. Pour le citoyen de bonne foi, qui a pris au pied de la lettre les valeurs de dévouement au groupe, d'esprit de service, elle est le lieu de la plus grande pureté, de la meilleure visibilité aussi, de ses vertus civiques ; plusieurs soirs par semaine, à plein temps lors des moments chauds de la vie de leurs associations, une bonne moitié des mâles doucevilliens, quelques femmes aussi, prennent sur leur vie familiale pour « faire du social » ; courant de comités en plénières, organisant, planifiant, gérant, prenant des contacts au plan paroissial, régional, national, ils passent par toute la gamme des condensés des pratiques et des émotions sociales. Les finalités officielles de cette activité démentielle, une fête, des œuvres de charité ou la simple reproduction de la vie associative, paraîtront peut-être bénignes à l'observateur non averti. En fait cette microsociété qu'est l'association, tangible, chaude, véritable hypostase du groupe paroissial offre à ses adhérents toutes les satisfactions fonctionnelles d'un clan primaire : c'est d'abord le plaisir grégaire, matiné comme il se doit de contrôle et de censure, c'est le sentiment d'une intégration à un organisme bien vivant, mais surtout c'est la croyance, adroitement suscitée et entretenue, d'une participation à la prise de décision, au pouvoir ; en effet chaque association dispense sans parcimonie à ses membres les titres honorifiques, les décorations, s'entend à parcelliser les tâches, si bien que chacun se sent non seulement utile et estimé mais le détenteur d'une portion du prestige relié à son ou à ses associations ; chacune de ses moindres activités, un coup de téléphone, la couture d'une effigie, se verra verbalement exaltée en une hypertrophie de louanges qui gonflent à bon compte son « je ». Moyennant les félicitations du président ou de la présidente, un mot bien senti des autorités civiles ou religieuses, peut-être une exhibition à un stand ou sur un char de fête, qui sait, sa photo dans le journal local, voici le Doucevillien ravi, comblé et plus pénétré que jamais de la conviction du sens de sa personne et de son existence au sein d'un ordre social aimé :

J'aime bien qu'on me classe, quand on dit « c'est quelqu'un », je ne sais pas si ça peut vous dire quelque chose... Sans m'en vanter, je suis dans tout, je suis toujours demandée pour accompagner quelqu'un, quelque chose, je suis invitée partout, j'aime

bien ça ; je suis tellement dans toutes sortes d'affaires que j'ai pas la chance de me reposer.

Moyennant ces gratifications symboliques qui ne coûtent rien à personne et ne dérangent pas le *statu quo*, la société locale se paye ainsi un bénévolat d'activités de renforcement de l'ordre établi dont les bénéficiaires réels ne sont évidemment pas les adhérents de base. Cette hiérarchie de papier, ces simulacres de pouvoir accaparent suffisamment une bonne partie de la population et la leurrent assez pour la détourner de préoccupations politiques moins inoffensives.

Mais, pour les malins qui savent lire les structures réelles sous les organigrammes officiels, l'association volontaire perd cette gentille insignifiance, et devient pour leurs ambitions une serre chaude d'autant plus efficiente que cette fonction pourra longtemps se parer de motifs éthiques et religieux. On commence comme membre ordinaire d'associations mineures dont on sera successivement l'un des secrétaires, puis des « directeurs », enfin le président ; on flaire alors si la collectivité admet que l'on pose sa candidature à des groupements de plus en plus cotés, jusqu'au Club Richelieu, couronnement de l'itinéraire du prestige. Au fur et à mesure de cette ascension, toute jalonnée d'efforts tactiques, le citoyen aura noué des relations, façonné son langage et, grâce à quelques cours de personnalité peut-être, appris à s'imposer sans cesser de plaire. Le voici prêt à affronter les aléas de la carrière politique locale ou, qui sait, provinciale. En même temps qu'elle secrète l'homogénéité socio-culturelle et qu'elle enseigne les procédés de réenlignement, la communauté désigne aussi, moins clairement peut-être, à ceux de ses membres qui savent percevoir l'inexprimé, les voies et les modalités de l'accès au pouvoir. Pas un « petit gars de la place » ne les ignore.

La connaissance éprouvée des structures et des pratiques de la vie publique ne garantit pourtant pas à tout coup le succès et le Doucevillien pourra connaître l'échec de ses projets, la désillusion de ses croyances ; car, enfin, le dévouement du maire, du député à leur clientèle sont limités par leur bonne volonté même de faire plaisir à tout le monde ; et, si tous les politiciens en vue ont été auparavant présidents du Club Richelieu, tous les présidents du Richelieu ne deviennent pas députés ! Le citoyen se rend alors compte que les bonnes paroles des leaders, leurs vœux du Jour de l'An et leurs poignées de main publiques servaient plus leurs propres intérêts, ceux de leur famille, que ceux de leurs partisans et que le dévouement bénévole à la collectivité n'est pas payé à sa juste valeur. La politique pour laquelle on s'est tellement passionné naguère et dont on a tant attendu devient alors le bouc émissaire de toutes les aigreurs, la raison passe-partout aussi d'une passivité qui tiendra généralement lieu de sagesse. Que l'on ne cherche pas pourtant chez le Doucevillien quelque chose qui ressemblerait à de l'indignation morale : nous l'avons vu déjà, éthique et politique ne se mêlent pas, même pour la masse ; le chrétien le plus fervent, le plus inlassablement dévoué à la cause collective et à chacun de ses concitoyens, ne perçoit pas de contradiction entre la rigueur de sa vie privée, familiale surtout, et les accommodements, estimés

normaux, de sa vie publique. On pourrait à première vue penser que M. Carignan condamne le népotisme mais c'est seulement parce que : « quand la chicane prend, à ce moment-là c'est plus grave qu'avec des « étrangers ». Ceux qui sont exclus de la course aux « opportunités » l'acceptent ; s'ils le pouvaient ils entreraient dans le jeu, avec quel enthousiasme :

Les employés de la ville de Douceville, le contremaître c'est un Durant, il a son frère qui travaille à la ville, pis il a un beau-frère, il a un neveu. Oui, je pense qu'il y a eu un peu de protection là-dedans. Évidemment si t'as pas de connection* pour avoir une *job**, soit au gouvernement ou à la ville ça marche pas. Évidemment, je pense que ça existe depuis longtemps pis ça existera à peu près toujours ; moi je pense que je ferais la même chose.

Aussi, lorsque le Doucevillien « patente une affaire », petite ou grande, et que la fortune lui est contraire, il accepte le verdict sans se réfugier derrière des rationalisations moralisantes. La simplicité, qu'il ne faudrait pas prendre pour du cynisme, avec laquelle chacun expose les détails de ses manœuvres à l'interlocuteur étranger montre bien que les points sensibles de son éthique ne se trouvent pas de ce côté ; même lorsque, par exemple, le cœur penche vers un parti politique, on sait toujours départager l'affectivité de l'intérêt bien compris : « Je suis péquiste de cœur, nous dit un jeune avocat, et j'en suis fier mais, pour vues d'affaires, je dois continuer à travailler avec Claude (leader d'un parti traditionnel), je lui dois beaucoup » ; « de goût, assure de son côté un enseignant, je serais plutôt péquiste, mais le parti libéral n'est pas plus pire qu'un autre pour grimper les échelons ».

Certains informateurs avaient par hasard entendu parler d'idéaux politiques et d'individus politiquement purs, mais leur incrédulité à cet égard n'avait d'égale que celle qu'ils professaient envers l'athéisme ; ils se demandaient seulement par quel surcroît d'habileté on peut réussir à donner perpétuellement l'apparence d'un désintéressement dont l'expérience et la raison leur ont si souvent démontré le caractère illusoire. Eux aussi, au temps des folies adolescentes, ont pu faire partie de ces « rêvasseurs qui achalaient* le monde » avec les retombées de leurs crises d'identité. Mais le « réalisme » narquois de leurs aînés leur avait vite fait prendre conscience des écarts, collectivement approuvés, entre la lettre de la doctrine chrétienne et ses applications locales. À cet égard Lucien Tremblay ne conserve pas trop d'illusions sur son évolution politique :

Mon père c'était un gars comme moi ; je me rappelle, quand il était jeune, il résistait. Puis un moment donné, le voilà qui devient maire, dans la gang* avec les autres ! Il s'était amolli, il était heureux là-dedans, heureux comme un roi. Je sais pas si je ferai de même !

Aussi, la colère et l'amertume fréquemment rencontrées chez le Doucevillien âgé n'auront-elles rien d'une indignation vertueuse ; elles procèdent d'un regret, celui de ne pas s'être jeté avec plus d'énergie dans la compétition sociale et

politique au temps de sa jeunesse et, maintenant « fourré », de n'avoir pas fourré davantage lorsqu'il en a eu l'occasion. Mais, en même temps, il est plein d'une immense lassitude, comme écrasé par une conscience obscure de l'inanité de l'effort individuel contre une mécanique culturelle dont l'apparente douceur ligote d'autant mieux ses membres qu'elle refuse de leur désigner les enjeux et les adversaires de la lutte pour la compétition.

Qu'est-ce-qu'y font, y sont corrects (rire), quand même qu'on parlerait, ça sert à rien, hein ! Quand même qu'on donnerait notre opinion, y nous écouteront pas, y vont faire qu'est-ce-qu'y ont à faire. Ça sert à rien de parler ; je me dis : « ben, qu'y s'arrangent » ; qu'est-ce-que vous voulez ? On peut donner notre opinion, seulement que, si nous écoutent, c'est beau...

Depuis l'enfance il a appris comme il est vain et mal d'« ostiner », combien aussi, lointaine ou cassante chez le père, enveloppante chez la mère, l'autorité « ne lâche pas » ; plus tard il aura expérimenté, à ses dépens peut-être, le sort réservé à ceux qui de vive voix ou par l'écrit essayent de prendre à partie une autorité ou une institution en place. Nous avons assisté par exemple à quelques tentatives d'interventions critiques de citoyens présents à des séances de conseil municipal : écouté au début avec une attention apparemment sérieuse, le contestataire verra vite ses paroles emmaillotées dans des résilles de plaisanteries lancées d'abord par un ou deux échevins spécialisés dans cette tâche, puis reprises par les autres membres de l'assistance. Le sens de son discours se dilue, la panique le gagne, il bafouille, perd la tête, se laisse aller à « sacrer » en proférant invectives et menaces contre des autorités qui n'attendaient que ces excès pour reprendre alors le masque d'une dignité offensée. Désormais catalogué comme un excité, un « sans éducation », il se « fermera » ou acceptera le rôle de personnage burlesque, tout juste bon à colorer les pâles assemblées municipales.

Nous avons eu aussi l'exemple d'essais de critique sociale faite par le truchement du journal local : au début la population s'amuse ferme, enchantée de voir pris à partie les tics des grosses têtes locales et leurs pratiques séculaires ; il ne s'agit encore que d'une transgression rituelle à peine démarquée des charivaris traditionnels. Mais, encouragé par son succès, l'épistolier s'enhardit, il touche à des problèmes névralgiques et à des personnalités trop importantes ; il ne comprend pas encore que le jeu a ses limites ; il n'amuse plus personne, il gêne d'abord puis irrite. S'il s'agit d'un « petit gars de la place », on lui enjoint alors de devenir raisonnable, on lui fait honte de ses enfantillages et de la peine qu'il cause à sa mère ; mais, lorsqu'il est « étranger », de Montréal par exemple, on le chassera tout simplement de la communauté, avec tant de gentille diplomatie que le coupable en viendra à prendre lui-même la décision de son départ. Mais en général, plutôt que d'endurer de tels sévices, il préférera la solution la plus conforme à la pratique locale : supporter, « se fermer » en guettant désormais les occasions de profiter par la bande du système plutôt que de l'affronter.

F. Le « nous », les « autres » :

[Retour à la table des matières](#)

Cet exemple de traitement différentiel, selon qu'un individu est considéré comme faisant ou ne faisant pas partie du groupe, nous amène à cerner un dernier bloc d'attitudes, celles qui concernent précisément le « nous » et « les autres », l'*in group* et l'*out group*. Pour un Doucevillien, que signifient ces différents concepts, à qui se rapportent-ils et pourquoi ? La réponse à ces questions nous permettra d'achever la description de la personnalité modèle doucevillienne traditionnelle par la mise en évidence des grands axes classificatoires à partir desquels s'organise l'univers social.

Le « nous » pourrait-il désigner l'ethnie canadienne française québécoise¹, dont la forte homogénéité culturelle, la communauté historique, géographique et politique ont tout naturellement suscité un nationalisme séculaire, bien que différemment teinté idéologiquement selon les époques. La nature, le sens et la fonction de ce sentiment d'identité ethnique demanderaient à eux seuls des développements qui n'ont pas ici leur place et nous nous limiterons une fois de plus à leurs indices les plus visibles à Douceville.

Si la vigueur du sens du « nous » se mesure d'une part à l'identification précise des ressortissants de l'*in group* et de l'*out group*, et d'autre part à une différenciation des attitudes envers l'une ou l'autre entité, alors le « nous » canadien français jouit d'une belle santé : l'indifférence à l'égard des ethnies étrangères lointaines, l'agressivité contre celles que l'on côtoie ou risque de côtoyer sont généralisées et accompagnées des stéréotypes classiques. Mais, bien que la plupart des Doucevilliens n'aient jamais eu l'occasion de rencontrer quelque étranger que ce soit, il semblerait que la virulence de l'antagonisme se soient concentrée sur trois ethnies parmi toutes celles qu'abrite le Québec, Montréal en particulier : les Juifs, les Italiens et les Français récemment émigrés. Auprès de la plupart de nos informateurs, les Noirs jouissent d'une bonne image de marque. On sait bien qu'être raciste cela veut dire mépriser les Noirs et l'on ne veut pas être raciste.

L'interprétation marxiste, la plus couramment utilisée pour expliquer cette sélectivité, assimile l'opposition ethnique à un conflit d'intérêts économiques : la

¹ Nous laisserons de côté les problèmes entraînés par la dispersion des Canadiens d'origine française à travers le Canada, ou l'existence de fortes minorités non francophones au Québec, pour ne considérer ici que les Québécois francophones.

domination économique des Juifs, la rivalité avec les Italiens pour les basses besognes industrielles, susciteraient chez les Canadiens français un antagonisme de classe à l'égard de ces deux groupes. Or, si la plupart des propriétaires des compagnies implantées à Douceville sont effectivement Juifs, aucun Doucevillien n'a expérimenté de rivalités professionnelles avec des Italiens ; Quant aux Français d'origine européenne, dont les positions économiques par rapport aux Canadiens français sont beaucoup moins définies, ce sont eux qui provoquent peut-être le maximum d'agressivité. Enfin, s'il fallait chercher une causalité d'ordre économique ou politique à l'ethnocentrisme doucevillien, les groupes américain et anglo-canadien, détenteurs de la plupart des capitaux et des pouvoirs, devraient à ce compte déclencher le plus d'animosité : or, paradoxalement et excepté pour une demi-douzaine d'informateurs péquistes, ce sont là deux ethnies modèles, non seulement admirées globalement pour leur prestige, mais sympathiques à travers chacun de ceux de leurs ressortissants que l'on a pu d'aventure côtoyer. pour M^{me} Letellier, les prisons américaines elles-mêmes sont des lieux de délice. La seule déclaration d'américanophobie émotive de notre échantillon vise ironiquement un Québécois émigré aux États-Unis. Quant aux « Anglâs » ils sont porteurs de toutes les qualités que l'on aime mais, mieux que nous, ils les exercent dans leur perfection ; ce sont à peu près les seuls représentants d'une ethnie étrangère à qui on aimerait donner sa fille en mariage.

Un Canadien-anglais ah ! oui, je crés ben, j'aimerais assez ça (qu'il épouse ma petite fille) ; je crés ben ! Les Anglais y sont... sont smatt*. Oui, les Anglais y sont pas mal comme nous autres. C'est la race la plus rapprochée de nous autres, les Anglais. Ben c'est ce que j'ai entendu dire, toujours.

Il faut donc admettre que les attitudes à l'égard des différents éléments de l'*out-group* ne correspondent guère aux relations politiques ou économiques que l'ethnie canadienne française entretient avec eux.

Si l'on se rapporte aux contenus des stéréotypes ethnocentriques exprimés par nos informateurs, il est clair que ce sont toujours à des différences culturelles qu'ils sont sensibles et essentiellement à celles qui heurtent les points forts de la culture locale : le laisser-aller verbal, gestuel et sexuel des Latins, leur saleté et celle des Juifs, le goût viscéral de ces derniers pour l'argent et la possession matérielle. Quant aux Français européens, ils rebutent par leur « arrogance », leur agressivité à fleur de peau et l'indécence avec laquelle leur « je » cherche à s'imposer. Au contraire, l'anglo-saxon partage avec le Canadien français, qui le lui a peut-être en partie emprunté, le même style retenu dans la relation à l'autre, le même sens du compromis ; il est en outre propre, « travaillant », de bonne moralité. Tant que la sacralité de la vision du monde donnait le ton général à l'éthique, une différence de religion réussissait à poser entre les deux groupes un antagonisme activement entretenu par la propagande cléricale. Mais puisque depuis une ou deux décennies l'appartenance au protestantisme ne constitue plus en soi un motif d'opposition pertinent, les « maudits anglâs » de naguère ne représentent plus aux yeux des Doucevilliens le pôle maléfique désigné par l'histoire ; seuls quelques modernistes

dont nous reparlerons plus loin, alertés par les idéologies néo-nationalistes du Parti québécois, renoueront, à partir de motifs spécifiquement économiques et politiques, les vieux liens conflictuels avec l'ethnie dominante.

Ces oscillations d'attitudes au gré de changements idéologiques que ne sous-tend aucune variation infrastructurelle notoire, renforcent notre conviction d'une autonomie de la causalité idéologique et, dans ce cas précis, de la prédominance de déterminismes culturels dans les conceptions locales de l'*out-group* : les autres, ce sont ceux qui culturellement ne nous ressemblent pas et dont la présence risquerait d'endommager les principes centraux de la crédibilité collective ; ici, les ethnies haïes et redoutées seront justement celles qui portent atteinte aux éléments nodaux de la culture locale, c'est-à-dire les conceptions de la relation interindividuelle et de l'image du moi qui en dépend. Au contraire, dans la mesure où ils sont inoffensifs à cet égard, les groupes extérieurs sont mieux admis et les effets positifs ou négatifs qu'ils peuvent exercer sur les destins collectifs de l'*in-group*, son équilibre économique et politique en particulier, ne sont pas perçus comme significatifs.

Le sens du « nous » confondu avec l'ethnie canadienne-française dans son ensemble, pour officiellement éprouvé qu'il apparaisse, pourra donc en fait être limité par deux ordres de traits, caractéristiques de la société doucevillienne : il est restreint par la prépondérance sur tout autre segment du social des réalités *culturelles*, et il s'attache d'abord, parmi celles-ci, à la sauvegarde de celles qui entourent les conceptions de l'individu et de sa relation à l'autre. Nous avons pu voir précédemment comment cette conception du nous est corollaire d'une éthique particulariste, formaliste, ponctuelle qui porte au sommet de l'échelle des valeurs la conciliation à un « autre » immédiat, dans le face à face de la relation. La spécificité de ses structures de crédibilité ne porte pas l'individu au-delà des exigences du cas particulier et de l'instant, vers un « nous » abstrait, universalisable. Aussi, les idéologies de renfermement statique, dont le modernisme fait grief à l'Église traditionnelle, expriment-elles surtout cette particularité culturelle, qui dissout le « nous » dans une multiplicité de particularismes relationnels. L'époque cléricale aura sans doute délibérément perpétué ce caractère à son avantage, mais son origine et ses fonctions au sein de la culture canadienne-française débordent vraisemblablement le projet d'une instance de domination définie. L'éclosion d'une conception du « nous » à la fois dynamique et non exclusivement culturelle sera l'une des difficiles tâches de la modernité et de ses définisseurs.

Si le sens du « nous » est inversement proportionnel à l'abstraction de ses composantes et à leur éloignement spatial, on peut supposer qu'un « nous » concrétisé par les limites géographiques de la communauté doucevillienne et l'intensité des relations interindividuelles qui la marquent devrait s'imposer plus vigoureusement qu'un « nous » ethnique abstrait. De fait, nous l'avons souvent

constaté, le Doucevillien aime sa ville, il privilégie ses concitoyens par rapport à ceux des communautés voisines :

Y va venir ici n'importe qui, y va demander quelque chose, je lui donne. Mais faut je lui demande quelle place qu'y viennent ; si y viennent de dehors, je vas pas n'en donner. Dans Douceville je vas tout aider. Mais je dis à ceux qui restent aux Trois-Rivières d'aller demander aux gens des Trois-Rivières. Ceux de Douceville, par exemple, je leur refuse jamais rien, non. Mais quand c'est en dehors, ça sert à rien ; je me dis : « y ont leur place à eux autres, qu'y s'en occupent ».

On aime à dire qu'ici il n'y a pas de « classes », mais seulement des « groupes ». La population exprime par là sa volonté de ne pas reconnaître la pertinence de critères d'opposition économiques ou politiques, mais seulement de principes plus informels et moins perturbants comme les affinités personnelles, le dévouement à la collectivité, ou l'ancienneté de l'implantation familiale. « Il n'y a pas de très pauvres, ni de très riches, on est tous dans la moyenne avec quelques-uns par en-dessus, quelques-uns par en-dessous », entend-on dire souvent ; d'ailleurs « pour être riche ça prend* trop d'argent ». De fait, le style des habitations, des voitures, de l'habillement est unanimement « correct », de « bon sens », comme le sont les relations hiérarchiques, « sociales » (mondaines) ou de voisinage. Il semblerait que le souci mis à désigner l'*out-group* ait épuisé les ardeurs différentielles de la communauté et qu'elle ait besoin d'un cosmos immédiat parfaitement homogène, voire amorphe où puiser sa sécurité et la légitimité d'un ethos culturel, lui-même clos et uniformisant. Aussi la stratification, les inégalités de tous ordres ne sont-elles généralement pas perçues, chacune d'elles s'enroband dans des motifs idéologiques qui les noient et en désamorcent ce qu'elles pourraient avoir d'incommodant pour l'acteur : comme c'est le cas pour l'ensemble des sociétés traditionnelles, il semblerait que les inégalités les plus criantes soient les moins conscientes parce qu'elles font l'objet des soins idéologiques les plus élaborés. Nous l'avons déjà indiqué plus haut, il faudra attendre l'importation d'idéologies contestataires pour que la population commence à se sensibiliser à des écarts pourtant manifestes. Mais, ironiquement, cette « prise de conscience » provoquée correspond précisément au moment où, pour des raisons d'ordre différent, ces hétérogénéités ont déjà commence à se réduire.

Dans quelle mesure cette volonté généralisée d'atténuer les écarts, que nous avons déjà vue à l'œuvre au niveau des relations interindividuelles, des relations de travail et entre les leaders politiques et leurs fidèles, débouche-t-elle sur des attitudes positives, génératrices d'options comportementales concrètes ? En d'autres termes, la valorisation de l'homogénéité socio-culturelle locale recèle-t-elle enfin une dynamique du « nous » que nous n'avons pas encore trouvée jusqu'ici et de quelle nature ? En réponse à cette double question, nous observerons tout d'abord que la négation d'une partition du groupe en classes ou en ordres a moins pour fonction d'uniformiser celui-ci que de le stratifier selon d'autres principes classificatoires ; qu'ils ne soient pas perçus parce qu'aucune idéologie constituée ne les a jamais exaltés ou dénoncés, ou que l'on cherche à les dérober à

la curiosité de l'observateur extérieur parce qu'ils dérogent à l'idéal d'homogénéité et aux valeurs morales de charité, ils ne s'expriment pas ouvertement, il faut les lire en filigrane des propos explicites.

Douceville ne répartit pas sa population en classes, en ordres ou en strates de nature économique et politique ; elle la structure selon le même principe qui lui sert à se différencier du monde extérieur, c'est-à-dire qu'elle réintroduit un *out group* à l'intérieur même du groupe local selon un principe binaire éprouvé ; elle va cristalliser sur cet out-group interne la même négativité que sur l'*out group* externe et dans le même but : resserrer, au deuxième degré cette fois, l'homogénéité culturelle et sociale de l'*in group* résiduel, le « vrai » Douceville.

Cet *out group* intérieur est en premier lieu constitué par les « étrangers », c'est-à-dire tout individu qui n'est pas né « dans la place », fut-il, comme c'est le plus souvent le cas, originaire de la campagne voisine. Les témoignages en ce sens que nous lisons plus loin montrent cette douce détermination de rejet, qui n'épargne même pas les « rapportées », épouses de Doucevilliens de souche. Les mâles immigrés sont tout aussi nommément désignés à vie comme « émigrés » mais, plus impliqués que les femmes dans les stratégies professionnelles et politiques locales, ils peuvent heureusement mettre au compte de la compétition les tensions qu'ils éprouvent et perçoivent chez leurs partenaires sociaux. Installés ici depuis vingt ou trente ans, parfaitement identiques à la moyenne de leurs concitoyens, ils demeurent, comme le terme l'indique bien, les « étrangers », ceux qui ont introduit avec eux un halo d'anonymat, de doute sur l'identité des personnes et la légitimité des choses. Pourtant généralement plus traditionnels que la population d'origine, leur seule présence est une menace pour l'ordre culturel éprouvé.

L'ostracisme informel dont ils sont l'objet a peu à peu donné lieu, à partir des années 50, à un intéressant phénomène de stratification économique que les Doucevilliens de souche refusaient d'introduire dans leurs propres rangs : alors que tous les autochtones qui débutent dans la vie active à la « General » ont l'espoir secret d'en sortir au plus vite et y réussissent dans bien des cas en « partant » un petit commerce, un petit atelier après l'acharnement du système des « jobines », les « étrangers » qui travaillent là y resteront jusqu'à la retraite ou jusqu'à la fin de leur vie. Paysans déracinés dans la plupart des cas, ils n'ont ni la connaissance du milieu doucevillien, ni les appuis parentaux sur place, ni peut-être l'esprit d'entreprise, tout relatif, mais assez développé pourtant chez les autochtones pour songer à sortir de leur condition d'ouvrier. Ils sont ainsi les agents tout désignés d'une prolétarianisation de la population, qui avant leur venue n'identifiait pas la condition ouvrière à une localisation hiérarchique inférieure. Effectivement, ils habitent les quartiers et les maisons modestes, ils demeurent longtemps « à loyer » et d'une façon générale ils ne participent que peu aux activités collectives.

Une seconde entité s'ajoute à celle des « émigrés » pour meubler cette catégorie de l'*out group* intérieur : ce sont les *Maghwa**. Les *Maghwa**, tout le monde les

connaît, mais personne n'en parle sinon à mots couverts et lorsque l'on est parvenu à un certain niveau de confiance avec l'interlocuteur. Ils sont la plaie et la honte des Doucevilliens qui nous reprocheront par exemple d'avoir cité le terme dans un article du journal local. Tout le monde également peut les décrire mais là commence l'étonnement de l'observateur et l'intérêt sociologique de l'affaire : leur identité est aussi floue que la description de leurs caractéristiques est assurée. Pour certains informateurs ce sont ceux qui vivent au « Carré Pie IX », quartier le plus déshérité de la localité, ou bien ils viennent de « la Petite Mission », sorte de « zone » rattachée à une commune voisine, pour d'autres ce sont des Indiens, ou encore tous « ceux qui ont pas d'allure », « ceux qui n'ont pas de dessein », « ceux qui chantent et vont à la chasse », « ceux qui s'achètent des caisses de bière »... etc. On peut leurs reconnaître des qualités : ils ne font de mal à personne, ils aiment bien leurs enfants, ils paient ce qu'ils achètent, mais ces traits positifs ne font pas le poids ; les *Maghwa**, au-delà de toutes leurs qualités et de tous leurs défauts, représentent pour le Doucevillien moyen l'*out group* absolu, un condensé de tout ce qu'il n'aime pas, l'anticulture qui sert de repoussoir à sa propre vision du monde, rendue ainsi plus désirable et toute réactivée par cette comparaison avantageuse à son profit.

Mais qui sont donc en fait les *Maghwa** ? À en juger par la consonance du terme et par le type physique de certains d'entre eux, sans doute des descendants d'Indiens, mais tellement remodelés par des siècles d'échanges génétiques que la ségrégation dont ils sont l'objet ne peut certainement pas reposer sur un critère racial ou culturel. Bien plus, la vigueur du concept ne repose sur aucune donnée expérimentale : les *Maghwa** ont une existence collective théorique mais on répugne à désigner un individu en particulier comme un représentant du groupe. Le terme est même devenu un nom commun que l'on utilise comme marque péjorative : un enfant qui se salit trop est un vrai *Maghwa** ; avec le déclin actuel de la moralité, « on va tous devenir des *Maghwa** » ; « mener une vie de *Maghwa** » ce serait vivre comme on n'aime pas le faire, sans ordre, sans retenue, sans souci de sécurité matérielle et symbolique.

Ce prolétariat « étranger » et ce lumpen prolétariat *maghwa** correspondent visiblement aux couches les plus pauvres, les plus impuissantes et les moins intégrées de la population ; mais comme ces critères économiques et politiques de découpage ne sont pas pertinents à l'ethos local, un *Maghwa**, un « émigré » ne sera jamais d'abord un pauvre, un faible, un marginal, mais un « autre » différent.

Cette altérité fondamentale, dont les attributs peuvent à la rigueur se préciser en divergences culturelles, ne fait que reproduire, à l'intérieur du groupe cette fois, la nécessaire opposition binaire que celui-ci avait déjà posée entre lui et l'*out group* externe ; chacune de ces partitions concentriques cerne toujours plus précisément le « nous » qui, par ces réajustements de plus en plus serrés, situe enfin ses frontières et fait émerger son identité.

Ce procédé de définition d'une identité par bipartitions et éliminations successives des catégories négatives n'est pas propre à Douceville. Il représente vraisemblablement une des structures élémentaires des ordres sociaux. Mais ce principe classificatoire, logique, ne fournit pas la pulsion culturelle ou idéologique que nous avons en vain cherchée jusqu'ici. La conscience du « nous », des « autres », aussi forte soit-elle, devra, pour emporter un groupe et ses membres dans un projet vivant, s'alimenter à des contenus qui habilleront ce découpage formel sinon vide de sens et de légitimité.

La culture doucevillienne, comme l'ensemble de la culture canadienne française traditionnelle, n'a sans doute jamais abrité de puissants dynamismes aptes à faire bifurquer sa propre histoire ou celle du monde : société « froide », préoccupée surtout de reproduction répétitive, jusqu'aux dernières décennies elle consacra l'essentiel de ses énergies à son adaptation à un environnement naturel et humain particulièrement inhospitalier. Les thèmes du christianisme puis ceux de l'idéologie cléricale répondent alors parfaitement aux besoins du groupe : statiques, polarisés sur un découpage conservatif des choses, des gens et des principes, ils formaient un paysage idéologique à la fois sécurisant, inerte et pourtant suffisamment attractif pour que chacun des participants entre avec enthousiasme dans le jeu social et ait à cœur d'y faire pénétrer les jeunes générations. Tant que, grâce à l'Église, les menaces du froid, de la faim, de l'isolement et de la dissolution culturelle ont réussi à se sublimer en crainte de l'Enfer, des athées ou des « maudits anglais », la vitalité des structures de crédibilité était assurée, même au prix de cette vision du monde un peu terne, génératrice d'une personnalité modale en demi-teinte. L'opposition à l'*out group* représentait alors un élément déterminant de ce cosmos, intégré à une totalité culturelle et en relation fonctionnelle avec les nécessités vitales de la survie collective.

L'estompage progressif des craintes viscérales de l'époque traditionnelle, en partie causé par l'effondrement de la vision du monde cléricale mais l'accéléralant aussi, entraîne l'effritement de la frêle dynamique culturelle d'hier. Nous avons pu le constater chez les plus traditionnels de nos informateurs, les discours restent assez proches de ce qu'ils pouvaient être voici vingt ou trente ans mais les pratiques religieuses, parentales ou plus généralement sociales, ne sont plus soutenues par le sentiment de l'omniprésence divine, la peur du péché ou la phobie du protestant ; de nos jours, ni une éthique particulariste programmée pour les nécessités de la relation interindividuelle, ni des conceptions politiques vides de contenus idéologiques, ni un cosmos fermé sur la répétition des cycles humains enfin, n'offrent d'ouverture à un système qui ne paraît plus fonctionner que sur sa lancée. Dans ces conditions on pourrait se demander si la virulence de la bipartition en *in group* et *out group*, même dépourvue de contenus éprouvés, ne reste pas un des ultimes moteurs de la conscience collective, amplifié par la disparition des autres motifs de la culture traditionnelle : à défaut de pouvoir encore partager les valeurs moribondes du monde clérical-sacral, on peut au moins, ensemble, haïr le Juif, mépriser l'Italien, rire du *Maghwa** et se donner à bon

compte l'illusion d'élans collectifs. Mais lorsqu'un groupe en est au point de devoir utiliser ses critères différentiels non plus comme charpente mais comme fondements de sa dynamique sociale, à défaut de motivations plus positives, n'est-il pas menacé dans sa crédibilité ? Et lorsque, comme nous le verrons plus loin, le modernisme et ses idéologies de tolérance, d'ouverture à l'*out group* porteront le coup de grâce à cet ultime bastion de la mobilisation du « nous », où le Doucevillien trouvera-t-il le « sens », comment réussira-t-il à préserver sa vision du monde et sa propre cohérence interne ? Sera-ce alors un vide culturel qui risquera de prendre la place du traditionalisme ?

Face à cette perspective pessimiste nous avons pu voir que, jusqu'au début des années 70 tout au moins, la plupart de nos informateurs possédaient encore un recours contre le non-sens : la vigoureuse présence du milieu familial et de sa culture qui, non seulement donnait à l'individu un milieu primaire confortable dans tous les sens du terme, mais se sentait aussi la motivation et la responsabilité du conditionnement socio-culturel. Comme en pleine époque traditionnelle, la « cellule sociale de base » réussissait encore à imprégner le jeune de ses formules bien rôdées et à assurer une socialisation active, malgré la disparition de la conjoncture naturelle et sociale qui lui avait jadis donné naissance. Ce tour de force de l'autonomisation de la reproduction culturelle, dû au statut privilégié que la tradition et l'Église avaient conjointement octroyé à la famille, pourra-t-il perdurer dans un monde où, précisément, la religion et la famille sont au premier rang des institutions menacées par le changement ? C'est ce que nous verrons au prochain chapitre.

La seconde partie de ce chapitre et du suivant a été réalisée à partir de la sélection et du montage d'interviews de 110 informateurs, soumis à des entrevues d'une durée de 3 à 15 heures, dont le schéma apparaît en annexe (p. 419-437). Tous les noms sont fictifs, les âges (en 1971) ainsi que les professions sont réels. L'arrangement de ces données poursuit plusieurs objectifs complémentaires susceptibles d'éclairer sous plusieurs angles la personnalité modale de notre communauté :

Illustrer les points théoriques et les données factuelles qui font l'objet de la première partie de chaque chapitre, c'est-à-dire animer, par les discours même de la population, les concepts de tradition, de modernité et les modalités du passage d'un stade à l'autre.

Présenter des « types sociaux », par exemple celui d'un ouvrier de la « General », d'une mère de famille, d'une assistée sociale, etc. C'est le niveau le plus concret de l'observation, celui de la personne totale, dont nous cherchons alors à rendre compte, avec sa complexité, ses contradictions, son idiosyncrasie. Il apparaîtra bien alors qu'un individu ne se confond jamais complètement avec un type pur et qu'en particulier les informateurs classés sous la rubrique « traditionaliste » ou « moderniste » ne répondent pas en totalité à cette

appellation. C'est ainsi que les plus traditionalistes de nos informateurs démontrent déjà à l'égard des dogmes centraux du catholicisme traditionnel un scepticisme dont le modernisme a rendu l'évocation possible, s'il ne l'a pas fait naître. À l'inverse, ceux que nous appelons « modernistes » démontrent un attachement, conscient ou non, à la tradition sur lequel il n'est guère besoin d'insister. Nous nous sommes précisément attachée à faire apparaître l'infinité des configurations d'effets individuels que peut recouvrir l'abstraction des concepts.

La problématique de « personnalité modale » que nous avons adoptée donnait une vision biaisée de la communauté dans le sens de l'homogénéité. Aussi avons-nous essayé ici de faire ressortir les axes pertinents de la structuration du groupe : découpage socio-économique (avec une sous-représentation significative des collets blancs) dans la partie « Tradition » ; découpage, d'une part, selon la plus ou moins grande ouverture au modernisme, d'autre part selon les effets (critiques, destructurants, pathogènes, confirmatifs) de celui-ci, dans la partie « Modernisation ». La non-pertinence des critères socioéconomiques à l'égard des attitudes aux changements confirme nos positions théoriques : si l'ensemble de la population manifeste une ouverture au moins verbale aux nouveautés religieuses et éducatives, un modernisme portant sur d'autres secteurs (politique, économique ou relationnel entre autres), n'est encore le fait que d'individualités isolées.

Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de sauvegarder l'intégrité de la langue de nos informateurs, reportant à un glossaire la traduction des termes incompréhensibles pour un lecteur non québécois ou même non doucevillien. Dans quelques cas nous avons dû, pourtant, rétablir une syntaxe qui aurait rendu impossible la communication de la pensée du locuteur. Enfin, nous nous sommes autorisée à supprimer un grand nombre de « et pis », de « t'sais » et de « ratés » du langage parlé, alourdissants et sans intérêt sociologique. Au point de vue phonétique, nous n'avons gardé que les singularités qui ne risquaient pas de gêner la lecture courante et qui offraient un caractère intéressant de généralité (élision de consonnes finales, comme plâte pour plâtre, communisse au lieu de communisme ; archaïsmes tels moé pour moi, etc.). On remarquera qu'un même locuteur peut présenter plusieurs niveaux de langage, passant par exemple successivement du moé au moi, sans doute selon qu'il se surveille ou non.

TEMOIGNAGES

La famille, le couple, les statuts sexuels, l'éducation des enfants

[Retour à la table des matières](#)

Madame LAMBERT
58 ans
femme de commerçant

Une définition de la féminité traditionnelle

Il y a un nombre de femmes qui vont revendiquer sur certaines choses, puis elles voient pas que le jeu de l'homme, qui est toujours assez fort, par exemple, y va faire un bout de charme mais y va le faire de manière à lancer la femme dans le travail ; y vont la lancer dans le travail, y vont la faire travailler puis, lui, l'homme va se retirer, puis y va prendre du bon temps ; y sait que la femme va apporter un certain montant d'argent, donc y se sent une certaine sécurité, puis y va faire de manière à la glorifier ; y va dire par exemple : « t'as trop de talent pour être dans la maison, dans tes chaudrons, ma vieille ; puis c'est insignifiant, n'importe quelle petite femme ordinaire, n'importe quelle petite fille ordinaire peut faire ça, tandis que la société te réclame ! »

Bien, je suis pas contre l'égalité sur le plan du travail ; par exemple, si une personne, sans que ça brise la féminité d'une femme quoi, c'est le chemin souvent pour briser la féminité, le travail de la femme. Bien une femme féminine qui... je dirais, qui sort pas de son rôle de femme pour du matériel et qui n'est pas matérialiste au point d'être dure... Bien, elle peut s'occuper d'avoir un travail en dehors, mais qui reste en même temps pour son monde, cette société de famille,

une attention toute particulière ; si elle s'aperçoit, par exemple, que son travail est au détriment de ses enfants, qu'elle soit capable de céder son travail pour revenir à ses enfants si c'est pas le besoin qui l'oblige, monétairement. Parce que faut qu'elle soit femme (rire). Sinon ça devient plus matérialiste, ça devient... ça enlève, ça devient moins humain. Si elle a rien à faire chez elle, si elle est pas capable de rien trouver à faire chez elle... si on veut trouver quelque chose, on est capable, mais si ça lui apporte rien ça... faut qu'elle aille ailleurs... Ça peut venir de la formation, ça peut être bien des événements de famille, de base, de tout. Si dans ta vie t'as eu un peu de tout, si quand t'as été enfant, t'as été épanouie, si adolescente, t'as vécu ta vie d'adolescente sans brûler les étapes, puis, quand elle a été jeune fille, elle a vécu une vie de jeune fille, qu'elle a faite une vacance avec un groupe de jeunes filles ; puis, puis est revenu après ça le temps de se trouver un conjoint, d'être amoureuse puis de faire une vie d'ordre... ; mais qu'avant, elle a vécu une vie normale de copains, de groupes, puis de tout, je croirais qu'elle s'en va à sa vie de femme, de mère de famille épanouie, satisfaite, elle a tout ce qu'y y faut pour aller jusqu'à temps qu'elle sente que sa famille, je dis pas une famille de quinze et puis de dix, mais une famille de deux ou trois... mais à ce temps-là, capable de faire, malgré tous les événements qu'y va avoir, de donner ce qu'y faut à sa famille... Mais si, par exemple, ça s'en vient quasiment comme une vie de bourgeoise dans sa famille, puis que la société a besoin d'elle dans des mouvements de charité, ça, oui, elle peut le faire.

Je suis pas contre l'émancipation féminine jusqu'à une certaine limite ; jusque temps que ça devienne pas de la destruction de la femme, la vraie femme (rire). À mon point de vue c'est grand, la vraie femme, elle a toutes sortes de missions. Je suis pas pour la femme qu'on oblige à être dans sa maison, par exemple, acculée avec une besogne qui la dépasse, qui a pas eu d'initiation dans rien, je suis pas pour les limitations... limitations de raisonnement, de formation. Une femme épanouie, c'est celle qui a le temps de se cultiver, de lire, d'appartenir à quelques sociétés, qui fait une détente, qui fait des contacts et qui apporte quelque chose qu'elle a, une certaine culture pour apporter, qu'elle suive ses enfants avec l'évolution ; si elle a besoin d'étudier par exemple, qu'elle soit capable de prendre un certain temps, avoir une certaine liberté d'étudier quelque chose ; qu'elle se consacre quelques années pour sa famille, quand ses enfants sont en bas âge puis y ont pleinement besoin d'une maman oui, mais par après par exemple, quand les enfants commencent à grandir, qu'elle puisse être capable d'aller dans le public ; où est-ce que ses enfants font du chemin, pour qu'elle puisse le voir un peu elle aussi ; être en mesure de comprendre ce que les enfants ont adopté.

Je peux me tromper mais je croirais pas ; y a eu un tabou dans le passé, hein, c'est la sexualité, ça été la femme ; puis je croirais que ça été une extravagance, comme c'est aujourd'hui passé à l'extrême contraire. D'abord, une famille, c'est une société. On peut pas être à deux places, totalement être à deux places. Si on est dans la société faut y être mais je dis que ça prend* une personnalité forte, faut avoir une formation énorme pour dire : « je suis capable d'être dans la société, de

donner quelque chose, puis redonner encore, puis avoir l'énergie de suivre tout, de se cultiver puis de suivre tout » ; ça prend un... ça prend une personnalité, ça prend une formation énorme pour être capable de faire ça ; sinon, t'es obligée de confier tes enfants à un organisme. Une femme qui travaille, elle sait que la semaine prochaine elle fera aucun effort de dire : « ben, mon Dieu, si je me mets une belle petite robe coquette, qui coûterait pas cher », elle sait que ça va être son uniforme bleu, puis elle va prendre son uniforme bleu, elle va aller travailler, par exemple, dans une boulangerie, puis ça va être ça toute la journée ; ses enfants, si elle en a, ben, elle va les confier à des garderies quelques jours ; elle aura pas l'initiation¹, me semble, qu'elle aura pas l'idée de former ses petites filles autrement que comme ça, parce qu'elle a pas développé une... féminité.

En général je pense que la femme est moins sexuelle parce que... ses réactions sont pas les mêmes. Ses sensations sont pas les mêmes donc elle est plus lente un peu que l'homme, y a une différence par sa constitution, par son tempérament.

Je voudrais pas que la femme s'assierait, pis qu'elle ferait aucun effort pour pas attirer l'attention ; mais, par contre, de la pousser à l'extrême, c'est pas mieux non plus, faut qu'elle se laisse désirer jusqu'à un certain point. Il faudrait toujours qu'elle soit comme quand on est jeune fille, toujours être bien mise et puis... bien tenir la maison, puis je pense, surtout des petits plats ; ça, ça plaît beaucoup des petits plats (rire), des bonnes petites sandwiches, et puis, je pense, toujours être de bonne humeur, ça, c'est le gros point. Toujours être contente, parce je pense bien que ça plaît. C'est une foule de petits détails en définitive. De l'attention, de l'attention, c'est charmant, c'est très charmant ; de l'attention beaucoup. De la galanterie, si vous voulez. Je parle pas, régulièrement, là, mais tout de même, hein, la femme qui va se déplacer pour aller donner un petit bec* à son mari avant de partir, je trouve ça fin*. Je trouve que la femme, elle le fait. Quand on part avec un petit bec, ben, m'as dire*, je me semble que ça part bien ma journée. Pour avoir de l'amitié là, puis être de mieux en mieux, là, faut toujours dire des beaux mots ; jamais dire des mots qui déplaît à sa femme, puis jamais dire des méchants mots qui déplaît à son mari. Ça fait que là, ça va toujours bien. Si la femme dit toujours des mots qui déplaît à son mari, son mari va venir un temps qu'y l'aimera pas. Si le mari dit toujours des mots à sa femme qui la déplaît, elle va venir un temps qu'elle l'aimera pas. Mais si elle continue à faire la même vie comme quand y la fréquentait, dire toujours des beaux petits mots, toujours des beaux petits mots, ça va aller de mieux en mieux.

Quand même qu'y a un pépin dans la maison là, y se met à dire « maudit cochon » ! ; hein, dire : « ben, le bon Dieu te bénisse », c'est pas pareil, c'est amical ; c'est social, hein ! La femme contribue beaucoup à son bonheur parce que faut qu'elle soit en avant de l'homme, pour y demander toutes sortes de petites choses, de petites affaires de même ; ça leur fait plaisir, ça prend pas grand chose

¹ L'initiative.

pour leur faire plaisir. Hein, c'est vrai. Ça prend pas grand chose pour leur faire plaisir. Ça en prend* pas plus pour faire plaisir à une femme.

Madame BOUFFARD

71 ans

modiste retraitée

La rétention sexuelle, verbale et comportementale d'une dame âgée qui se demande toujours si sa « mission » n'aurait pas été d'être religieuse.

Il a ôté sa soutane, pis il est marié. Je l'avais appelé une fois, je lui avais dit qu'il était défroqué pis, c'était un révolté ; j'avais discuté avec lui et puis, oh ! j'étais choquée en dernier ; il disait : « des affaires comme ça, le déluge ... »

J'ai dit : « quand le bon Dieu a envoyé... (je disais ça qu'on était pour avoir des affaires qui étaient pour nous écraser), je dis, quand le bon Dieu a envoyé le déluge, il avait détruit les personnes qu'il n'y avait pas assez de morale » – « Ah, le déluge, ça a jamais existé et pis... » – Fait que, après ça, là une autre affaire encore a pas existé... Pis j'ai dit : « d'abord, si le déluge a pas existé ! » – « ben Notre-Seigneur c'est pas certain qu'il était venu au monde en hiver. Il pouvait être venu au monde dans le mois de juillet ». – Ben j'ai dit : « si il est venu au monde au mois de juillet, il avait pas besoin d'avoir un bœuf pis un âne pour le ... » – « ça c'est pas vrai, le bœuf pis l'âne, il dit, c'est pas vrai » – « Ben, je dis, pis à part ça, il avait pas besoin d'avoir personne pour le réchauffer, il était après* prendre un bain de soleil. Hein ! Si il est venu au monde dans le mois de juillet. Quand même qu'il était pas habillé, il a pas souffert, bon. » C'est lui qui disait ça, un prêtre, il avait la soutane, pis tout !

Il dit : « à part ça, qui c'est qui vous a dit que ça c'est vrai ? pis ça c'est pas vrai ? » – Il dit : « les théologiens, hein, les théologiens d'où ce qu'ils viennent ce monde là ? »... J'ai dit : « Notre-Seigneur a donné sa religion à des pauvres êtres ignorants qui savaient ni lire, ni écrire ; Saint-Pierre, Saint-Paul, pis les apôtres là, c'étaient des ignorants illettrés qui savaient pas lire ni écrire, pis il leur a dit : « faites, soyez mes apôtres pis, répandez la religion ; faut voir... » Oui j'ai été à Taizé. Mon voyage à Taizé, y avait mon cousin, y me demande, y dit : « qu'est-ce que c'est ça, Taizé ». J'ai dit : « ça veut dire, Taisez-vous » (rire). Mon cousin qui venait des États-Unis, New York, Connecticut. Et puis y était à bord de l'avion comme nous autres, là, y était avec nous autres, et puis on se disait : « on s'en va à Taisez-vous » – Y avait ben rit. Ah oui ! Je suis rentrée là, puis j'ai écouté parler la dame là, une secousse*, pis c'était une religieuse défroquée. Ben, elle parlait des frères protestants qui avaient fondé cette école, là, moi ça m'a offusquée un peu. Était après* parler là, puis elle dit, là : « le frère supérieur va venir là, pis ce sont des jeunes garçons qui ont décidé un jour de fonder une communauté, s'ontaient

réunis ensemble, y ont commencé à être 6, finalement 8, 10, finalement y étaient 12. Des frères, des jeunes gens, des jeunes gens ordinaires, là, sont réunis là, puis y travaillaient dans le jour de n'importe quel ouvrage : bâtir, faire toutes sortes de choses puis, y n'a un qui faisait de la reliure là, puis l'autre y faisait de l'écriture, pis ... » ; en tout cas ; puis, là, ben elle jasait, puis jasait ; fait que là, en attendant, pour nous amuser le temps que le frère était pour venir ; le soir, ils se mettent, habillés en blanc là, avec un capuchon là, puis là y sont des religieux. Là, y ont des offices religieux, ça chante pis... ; j'ai pas pu savoir qu'est-c'est qui se passait parce que j'y ai pas été, là ; en tout cas je l'ai écouté parler une secousse* puis un jour ben, un moment donné là, une oblatte, qui était avec nous autres, elle lui a demandé : « est-ce que vous êtes une religieuse ? » ; elle dit « oui, nous étions des religieux, nous étions dans une communauté (je sais pas où, là), puis nous avons décidé d'enlever nos costumes pour venir aider, venir prêter notre secours aux frères ». J'ai trouvé ça épouvantable, moi ; j'ai dit en moi-même. « ben, coudonc, c'est vrai qu'y ont besoin de sœurs pour entretenir, faire la cuisine, pis tout ça, bon, tel que tel, jase pis jase, pis jase » ; un moment donné ben, elle dit : « nous souffrons d'être séparés ». Nous souffrons d'être séparés ? Bon. Moi, dans mon idée je me disais ; « elle veut-tu* dire qu'elle veut qu'on s'en aille avec eux autres ou ben donc si elle veut s'en venir avec nous autres ? Qu'est-ce c'est qu'elle veut ? » « Nous souffrons d'être séparés ! » Si elle avait dit : « nous voulons nous unir à vous autres », j'aurais compris quelque chose, mais elle le disait pas. Fait que j'ai dit en moi-même : « peut-être ben qu'elle veut nous enrôler dans sa religion ; ben qu'elle s'arrange, je m'en vas (rire). Fait que j'ai sorti, je me suis en venue dans l'autobus. Je me suis en allée dans l'autobus puis y ont dit : « qu'est-ce qui se passe là-bas ? » J'ai dit : « allez-y, vous allez voir ! » – « Ben ! oui, mais qu'est-c'est qui se passe ? » – J'ai dit : « je vous le dis pas, allez voir, vous le saurez » ; y ont décidé que le lendemain matin, y s'en allaient.

J'aimais beaucoup ça, d'être au couvent puis j'aurais jamais sorti de moi-même mais y m'ont sorti, y m'ont fait dire de sortir pour ma santé. Je manquais d'air probablement. Je suis sortie du noviciat, et puis ma sœur, elle a 19 ans plus jeune que moi, elle est rentrée avec des remèdes plein sa valise, puis est restée. Moi j'ai rentré, pas de remèdes, j'étais en santé... Je suis ressortie, sortie, j'avais pas de remède, seulement de l'air qu'y fallait ; je suis sortie, c'était le système nerveux, hein ! J'étais grasse. Pis je mangeais comme 4 hommes. J'avais une grosse appétit, pis je mangeais, pis j'avais toujours faim, et puis c'était ça, le manque d'air. Je m'ennuyais pas, j'aimais ça. J'aimais ça, pis mes compagnes disaient « vous, si vous sortez de la communauté, ben, tout le monde va sortir ! » J'ai dit « moi, pas de danger que je sorte » ; de moi-même, j'aurais pas sorti. J'aimais ça. Mais seulement je suis entrée au mois de janvier pis mes menstruations ont arrêté sur moi. Hein, en entrant ! Et puis j'ai été 8 mois sans les avoir. Fait que là, tout ça, ça a concouru à me faire un espèce de... Je sais pas si c'est le manque d'air, mais j'aimais ça. J'étais assez contente puis... je faisais pas demander mes parents, j'écrivais, pis jamais que je les invitais à venir me voir. D'abord je savais, y avaient pas les moyens, mes parents étaient pauvres. Ben, j'ai été un an et demi, j'ai été 6

mois postulante, 5 mois postulante, puis 5 mois novice. J'ai pris l'habit de novice puis j'étais ben contente. Puis au mois de décembre là, au conseil, le conseil s'est rassemblé pis y ont décidé que je devais... y m'ont essayé tous les offices de la communauté ; j'ai tout asseyé, pis C'était toujours la même chose. Y m'ont proposé de m'en aller. Ah ! oui, j'avais les médecins. Le médecin m'avait prescrit des bains, des bains à l'eau naturelle tous les soirs, pour essayer à faire partir ça. Je transpirais tout le temps. De la minute que je me mettais en mouvement le matin, je commençais à avoir chaud. Pis j'avais de la garniture blanche, j'étais obligée de la changer trois fois par jour. Et l'eau, des fois l'eau dégouttait là... Je faisais mon ouvrage, je faisais tout ce que j'avais à faire. J'étais pas mal de transpirer de même, moi, j'étais pas mal, seulement les sueurs dégouttaient, pis, ça venait toute cerné, ça, ici, là ; fait qu'y étaient obligés de me mettre, quand y passaient les passes là, en liturgie, y m'en mettaient toujours trois, moi. Et puis, t'sais, je transpirais pis je transpirais ; c'était le mal que j'avais ; pis pareil quand y me questionnaient à l'infirmierie là : « ben, dès que je suis en mouvement le matin, dès que je me mets en mouvement, que je m'habille, là, pis je commence à descendre les escaliers là, je commence à transpirer » ; je transpirais de même tout le temps. Quand je suis sortie, ça a cessé. Je suis sortie là, j'ai arrivé chez nous pis le monde y disait toute : « elle est sortie du couvent, elle est grasse, grasse ; comment ça se fait qu'elle est sortie ? » Y se demandaient qu'est-ce ça voulait dire ? Mon système nerveux. Parce, quand y m'ont dit, y fallait que je sorte, j'ai pleuré énormément. Me suis en revenue ; j'ai été un an là... à voyager chez le médecin, je voyageais chez le médecin, y me traitait pour mon système nerveux ; ça s'est replacé, pis j'ai une santé de fer... Je suis bien.

J'ai 70 ans et pis je suis jamais malade, et pis les gens sont toujours surpris de me voir si active. Je suis toujours en bonne santé, j'ai pas besoin d'Y demander rien (rire). Je serais supposée d'Y demander pour que ça aille bien pour la santé, parce qu'on dit souvent qu'on demande quand ça va mal ; quand ça va bien, Y n'entend pas parler ! C'est tout le contraire, ma belle sœur ; moi j'ai une belle-sœur, elle dit qu'elle faut qu'elle demande avant, pendant, puis après ; ben, écoutez, là ! Y a un certain temps, je suis plus portée à être catholique, on dirait ; l'été on dirait qu'on est moins portés à faire sa religion que l'hiver.

Oui, pis j'ai pas aucune maladie, savez. Pas de diabète ; y en a qui font du diabète, d'autres y ont du... pour le cœur, y ont toutes sortes de choses, moi, j'ai absolument rien. Quand je suis allée chez le médecin, j'avais eu un accident là, pis j'avais blessé dans la cour ici, là, sur du vieux bois pourri, là, puis ça avait pris 3 semaines pour guérir ça ; fait que je disais, je pouvais jamais croire que ça aurait été si long à guérir. Mais le docteur y dit : « soyez chanceuse », y dit. J'ai pas de varices, je connais pas ça. Des varices puis du diabète et puis... j'ai rien de t'ça. Y dit : « vous êtes chanceuse parce qu'y dit... une affaire comme vous avez là, là, ordinairement une personne de votre âge, ça aurait été un an ». J'ai pas absolument rien, absolument rien. Aucune maladie. Mon mari connaît pas ce que c'est qu'un docteur. Mon mari c'est très rare, très rare. Jamais, jamais y est malade. Quand y a

pris des assurances : « quel est votre médecin de famille ? » – « J'en n'ai pas, jamais malade. » Sa mère a 98 ans, pis vit encore là, pis elle a toutes ses facultés, elle va venir se promener encore là... prochainement là, a toutes ses facultés. Bonne santé. Ben, moman est morte à 86 ans, puis mon, mon père, 80. Puis moman a pas été malade longtemps, c'est une espèce d'embolie, caillot de sang probablement, hein, qui y a arrêté, qui a arrêté su le dessus de la jambe là, et pis là, a pourri. Je pensais que c'était une crampe pour commencer pis c'est ça qui l'a emportée. Elle a pas été longtemps malade. Pis quand je suis sortie du couvent là, mon mari actuel avait dit à une de mes amies : « une jeune fille que j'irais voir, moi, y dit, c'est Mlle Bernier ! ». Ça fait que là, mon amie, elle y a dit : « ça sert à rien elle va se rétablir, pis est supposée retourner au couvent ». Réellement, j'avais dans mon idée d'y retourner. Pis de la minute qu'y, que mon mari s'est présenté, ça été fini, j'ai jamais repensé au couvent parce que je me suis adonnée* avec, tout suite. Je l'ai fréquenté 2 ans mais on aurait pu se marier quasiment le tout de suite après, parce qu'on était sûrs l'un de l'autre, me semble. Je me suis mariée en 1926, j'ai eu 6 enfants : 3 garçons, 3 filles. Pis le meilleur garçon du monde. Très bon mari.

Quand les enfants me demandaient pour sortir, là, pis moi ça me le disait pas qu'y y aillent, je disais : « demandez à votre père ». Plutôt que demander leu père y sortaient pas. En leur disant « demandez à votre père », j'avais pas besoin de dire non.

Malgré que mon père... mon mari les a jamais battus, mais seulement, lui aussi c'était pareil, y était sévère mais y le craignaient plus. Et plutôt que de demander à leur père, y s'en passaient. Ah ! oui. Puis moi, j'ai pas gâté les enfants. Pis, j'ai élevé le premier comme y faut, le premier ; comme y disent : « quand on part le premier comme y faut, les autres suivent ». Bon, ben, le premier a été bien élevé. Quand j'ai élevé le premier, là, ben, quand j'y disais non, c'était non ; y se peut que... des fois même, je suis allée en Abitibi, y sont venus au monde dans l'Abitibi puis... mes parents étaient pas loin, y avait un petit garçon, là, mon petit neveu, y voulait aller jouer avec lui ; puis, moi, je pensais que c'était mieux qu'y aille pas, je disais : « non, vous irez pas jouer avec Jean-Marie » (y s'appelait Jean-Marie) ; ça fait que je dis : « restez ici ». Pas longtemps après, je me disais : « pour quelle raison je les ai refusés d'aller là ? Dans le fond, à ben y penser ... » Fait que là, plutôt que de dire : « allez-y »... pour pas faire voir qu'y avaient gagné, là, je prenais un petit papier, j'écrivais un mot pis je disais : « qui c'est qui veut aller porter ça chez grand-mère, là ? » Pis là, je disais : « allez-y tous les deux ». Pis, là, ben y ont dit : « on va-tu* jouer avec Jean-Marie ». Je disais oui. Voyez-vous, là, ça détournait. C'était une façon pour pas qu'y savent qu'y avaient gagné. Y avaient pas gagné. Là, quand j'ai dit : « non, vous y allez pas », y ont resté, pis y ont pas dit un mot ; mais pas de boudage, par exemple. Ça boudait pas. Pis aujourd'hui, les parents d'aujourd'hui, si y leur refusent de quoi* ; ben, là, y font du boudin. Là, y sont toutes mariés. Ça fait que... j'ai 16 petits enfants. Ben, ils étaient froids dans le fond, mes enfants, parce que moi, je leur parlais pas. Voyez-vous, moi, j'ai jamais

parlé comme ça se parle, aujourd'hui, là. C'est mon caractère. Moi j'avais été élevée de même par maman là, par mes parents, pis c'est la même chose, c'est la même mentalité. Oui, c'est mon genre. Je veux dire pour les histoires de... de sexualité, pis ces choses là, là... Y n'a pas été question, jamais. Là, c'est plus la même genre de vue du tout. Mais je crois pas que je parlerais plus, je parlerais pas plus, non, C'est mon idée. Mais ça, ces choses là, ça a jamais été ça ; j'ai jamais pu m'épanouir là-dessus, moi. Pour dire là non, on ne parle pas beaucoup de ces choses là, nous autres. C'est... on dirait qu'on vit... on le vit tel que ça marche là, mais seulement pas question de toutes ces choses, là, là, non.

J'ai été élevée de même, pis j'ai continué comme ça, pis j'ai élevé mes enfants de même. Aujourd'hui y le disent : « là, on a été élevés par toutes sortes de niaiseries ». Ben, je dis : « nous autres on a été élevés de même ». Je trouve ça effrayant. Je trouve ça épouvantable, ah ! je trouve ça... Ah ! non, pis je peux pas comprendre ça, toutes ces affaires de sexualité, comme ils disent-là. Ça, je connais pas ça, j'ai jamais... moi j'ai jamais entendu dire... j'ai jamais parlé, pensé sur ces choses-là, moi. Moi, du côté sexuel, j'ai jamais été bien, bien forte là-dessus. J'ai jamais pensé, j'ai jamais pesé ces problèmes là, au point de vue de l'accord. Mais je pense... Ben en réalité je suis froide en comparaison de ce qu'il peut penser, oui. J'ai jamais été bien... c'est toujours comme une pesanteur, là, savez c'est un... c'est un devoir dur à accomplir. Oui, oui une obligation ben juste à part de ça, et puis, c'est un affaire que je trouve que, je sais pas, c'est... c'est, y a pas d'enthousiasme savez, voyez-vous, je ne sais pas, non, je sais pas...

Moi j'ai toujours été élevée sur l'ancien temps, là. Hé, j'ai 70 ans. Fait que là, ben, hein, ça a changé depuis comment* d'années ça ? Entre femmes là, jamais j'ai su, moi, si elles cherchaient à éloigner la famille*, pis si un autre... même je me suis jamais même occupée quand une de mes filles, de mes belles-fille, là, était enceinte là, je remarquais seulement pas ; des fois c'est d'autres qui me disaient : « elle attend un bébé, m'man ! » J'avais pas remarqué rien, moi. C'est des choses que je pensais pas.

L'autre jour, ma fille m'a annoncé qu'était enceinte. Et puis elle dit : « vous allez être grand-mère, là ». Fait qu'j'ai dit « Oui ». Puis, là, j'ai pensé à d'autres choses. Elle n'a pas eu encore. J'ai pas faite de soins, j'ai dit : « oui, bon, tant mieux ». Pis je l'ai même pas dit à mon mari. Je n'ai pas parlé. Ça été fini par là. C'est pareil comme si m'avait dit : « bien quelqu'un vient de passer »... ou ben « vient de passer une machine dans le chemin », c'est toute. Un moment donné j'm'en vas à une autre place, y ont dit : « coudonc, c'est-tu* vrai, y ont dit, que votre fille attend un bébé ». – « Je sais pas, je n'ai pas entendu parler ». Moi j'ai dit ça. Moi, ces choses là... c'est une affaire que j'ai jamais aimé à parler. Moi-même, quand j'étais enceinte, je le disais même pas. Ben, j'en parlais pas. Mon mari, quand y savait des fois : « je crés ben » ; je passais tout droite*, c'était toute, mais ça finissait par là, je me faisais pas de problème. J'en parlais pas à personne. Même pas à moman.

Ben si, j'en avais des troubles ; le premier, je m'en rappelle que j'avais eu des troubles ; ça faisait comme un effet de digestion. Je parlais de ça au docteur, le docteur « ben, y dit, vous êtes enceinte ». M'as dire comme ça... oui, ça, me faisait penser comme de culpabilité, comme y disaient, oui. C'est une chose qu'on pouvait pas parler. C'est une question qu'on a appris qu'on pouvait pas parler, puis c'était, je sais pas, c'était quasiment comme humilité.

Oui. Il n'a jamais été question ben, ben de ça, là ; puis y a jamais été question de dire, ben, supposons que je serais trop froide, qu'y irait en dehors, oh ! non, jamais, jamais, jamais ; c'est un homme... ça a pas fait de problème pour moi-même. Ce qui est important c'est de s'aimer premièrement, de se comprendre et puis de pas toujours tirer un à hue pis l'autre est icitte. Se comprendre, pour les enfants. Supposons que moi, je vas gronder un enfant pour telle chose, pis si mon mari y dit : « ben, laisse-le donc faire », ça, ça marche pas ; s'entendre. Parce que les parents qui s'entendent pas pour élever les enfants ! ; pis moi, quand je disais « non » aux enfants, mon mari disait pas : « occupez-vous pas de votre mère, faites-le », oh non ! Pis pareil, moi, quand mon mari défend quelque chose aux enfants, je leur ai jamais dit « occupez-vous pas de votre père pis ... » C'est l'accord, c'est l'accord. Comme j'avais une de mes tantes, moi, aux États-Unis dans sa vie de ménage là, elle disait toujours quand elle faisait sa prière : « Mon Dieu donnez-moi la santé et l'accord ».

Il y en a certains que, dans des familles, de députés, comme ailleurs, il y en a qui sont dans le grand besoin. Mais, au point de vue du public, faudrait qu'ils tiennent ça beaucoup plus secret des fois. Quand tu commences par servir ta famille, là, le député se le fait dire... ça arrive. Mais c'est normal qu'ils protègent leur famille ou les organisateurs en chef. Oui, il peut y avoir des injustices : si il a été élu, c'est par eux autres, les organisateurs principaux, pis tous ceux qu'il devrait favoriser et pis des fois, ça prend des années avant d'avoir une petite faveur de ces hommes là, pas vrai ? C'est pas juste.

C'est embêtant, Claude ¹ c'est notre cousin, pis comme dit son mari, si on vote contraire, Claude va le savoir. Ils le savent, parce que toujours ils le savent. Ben oui, ben, ils disent c'est secret mais... une année on avait voté Crédit social, il nous l'a pas dit en pleine face, mais il l'a pensé. Ils savent ça, je ne sais pas comment est-ce qu'ils arrangent leur affaire, je le sais pas ; moé, les votes secrets je comprends pas ça ! ; ils le savent ; il savait que dans telle rue il y avait tant de personnes qui avaient voté Crédit social pis... C'est parce qu'avant les élections, ils sondent le terrain pis... Quand ils avaient commencé les élections, ici, moi je téléphone à ma tante, je dis à ma tante (d'abord on n'avait jamais entendu dire que Claude, lui, c'était lui qui était le plus proche de Bertrand hein, pis il était appelé à remplacer Bertrand). Pis je dis à ma tante, je dis : « moi Bertrand là, c'est ben simple, je l'aime pantoute* : qu'est-ce c'est bon ça dans le gouvernement ? (Aïe ! ma tante qui

¹ Candidat « bleu » du comté.

était bleue)¹ qu'est-ce c'est bon ? Il est comme un pain de sucre, rien marche depuis qu'il est là, il a rien fait ! » En voulant dire : « je suis pas pour lui ». Fait que, là, ben ça a resté de même. Pis là, ils ont dit par après que j'étais pas pour eux autres. Pis, quand ça a été le temps de voter, on voulait pas voter pour Bertrand, on voulait pas voter pour Bertrand. Parce qu'il travaillait pas, il faisait rien. Il faisait rien. Les grèves, pis les grèves, pis les grèves pis c'est encore pareil là, des grèves. Moé, oh ! moé je dis : « c'est un vrai pain de sucre, qu'est-ce qu'il est bon, là, lui ? » Fait que, là, je dis : « moi, ben, Bertrand, j'en veux pas ; pantoute* ». Finalement, ben, là, avant d'aller voter, j'ai dit à mon mari : « dis-moi, pour qui est-ce que tu vas voter ». – Ben, il dit : « coudonc*, c'est embêtant pas voter pour Claude ». Il a gagné.

Madame HOULE

48 ans

femme de service

Une virtuose traditionnelle de l'amour maternel essentiellement cristallisé sur le fils cadet. L'informatrice vit séparée de son mari (nous ne l'apprenons en fait qu'en 1974) mais les interprétations du travail à l'extérieur de celui-ci donnent le change. Nous avons aussi là un exemple de la ténuité des croyances religieuses qui ne sont pas spécifiquement utilitaires.

Écoutez, y nous faisaient des histoires quand on était petits. Moi je vas vous dire franchement mon idée. Je prie, c'est correct, j'ai de la confiance, je crois qu'y a un Dieu, mais je pense que les péchés !... C'est comme quand on est mort. On va au Ciel, toutes ces affaires-là ! Je crois qu'y a un Dieu, mais y me sembe, après qu'on est mort, non, ça finit là. Y doit avoir un Dieu, puisqu'on prie, pis des fois on est exaucé. Mais les histoires d'enfer, ces affaires là, là je crois pas à ça. Pis dire : « ton âme va aller au Ciel », pis ces affaires là, non. C'est pas la peur, c'est pas la peur d'aller chez le diable, ces affaires là. Je trouve que se promener, savez, trop, de faire des choses indécentes trop publiques, ben c'est pas bon, c'est scandaleux un peu, parce que c'est une chose qu'y nous ont montré à se cacher quand on est... y nous ont habillé et pis y nous ont caché les parties des... des... les principales ! Pis là, ben, se dévêtir, ben je trouve que c'est un peu..., ça veut pas dire qu'y vont aller chez le diable plus que nous autes. Mais je trouve que c'est un peu commun, savez, c'est pas... ouin. C'est pas beau, savez, surtout que c'est dans le genre ! ça les porte plus à faire les choses indécentes. Mais c'est pas pour une histoire du diable, du purgatoire, ces affaires là... Je dirai pas aux enfants je crois pas à ça, mais... ; je crois en Dieu, mais les affaires de ressusciter pis de... de... non.

¹ C'est-à-dire de la couleur de Bertrand.

Et pis c'est comme des gens qui meurent. Y disent toujours : « ben, c'est le bon Dieu qui vient chercher les gens qui sont prêts ». Des fois, un bon père de famille, qui est utile, pis y vont laisser des déchets qui sont inutiles su la terre. Y me sembe que ça marche pas.

Si y avait une justice, y serait venu nous les chercher, des affaires qui sont pas utiles, des affaires qui sont bons pour corrompre les autes. Pis le saint père de famille qui donne à manger à ses enfants... Et pis prétendre que le bon Dieu vient chercher les gens qui sont prêts à mourir ! Y nous disent que le bon Dieu vient chercher les gens qui sont prêt, qui sont bons, y vient dans ce temps-là, pis, les autes restent, là, pis y continuent à corrompre; hum, ça !

... Y en a qui sont pas pieux pis qui ont autant de foi qu'un aute. Savez comment je dirais ben ça, ben je vas vous conter un fait : Mon fils y a rencontré une femme à Montréal. Une femme, elle avait pas son mari. Elle voulait qu'y reste avec. Je peux pas dire, y est pas méchant, non, mais y est pas pieux. Pis y dit : « m'man, non, pas ça ! » J'ai dit : « Tu l'aimais-tu ? » Y dit : « Je l'aimais pas, mais non ! » « On est été élevés religieusement, je serais pas capable rester avec une femme de même » – « Non, j'ai dit, ça, je te le conseille pas non plus. Marie-toé plutôt. Prends-toi une jeune fille, là, pis une bonne petite fille, fais ta femme avec, tu resteras avec. » – Ce femme-là probablement, est peut-être plus méchante qu'une fille qu'y va rencontrer! À part ça, si c'est pas dans la loi, cohabiter avec une femme ! Elle était plus vieille un peu que lui, savez, y en a ben, de ça hein, j'ai dit : « fais pas ça ». Y est pas pieux, mais y sacre* pas, par exemple, y est pas..., savez..., il est pas vilain.

L'autre était plus pieux, Aimé. Et puis quand y m'a dit ça, ça m'a surpris. Y dit : « non, m'man on a été élevés religieusement, tu t'es mariée toi, pis on fera pas ça, nous autre ». Lui, dès qu'y est tout seul, y est pas pieux; j'ai dit, y doit manquer la messe souvent. Non, l'aute fois, y dit qu'y est allé voir l'Oratoire, et pis qu'y est allé à messe à l'Oratoire. J'ai dit : « tu vas à la messe souvent ? » Y dit : « c'était beau de voir ça, en même temps, t'sais ». Pis y doit manquer la messe des fois, tu comprends, quand y travaille, y finit tard, mais y a la foi pareil.

Ma fille a perdu ses lunettes là, demandez-y. Elle savait pu où qu'elle les avait mis. Pis ce que j'ai prié su mon chapelet, pis le même soir elle arrive avec ses lunettes dans la main. Pis, elle avait tout appelé, tout partout où s'était arrêtée pis étaient pas là. Elle pensait, là, « je les ai échappées ». Elle dit : « J'ai été à patates frites¹, je mettais lousse* dans ma bouche, y doivent avoir tombé à terre, tu comprend ça ». Tu vas voir à la patate, y sont toutes deboute à l'entoure de t'ça. Peut-être qu'y ont mis le pied dessus, des lunettes françaises, tsé, tout le tour, savez... Pis à part de t'ça, si c'est cassant ; j'ai dit : « si y sont cassées, tu les trouveras jamais ». Là j'étais en peine, en tout cas on avait pas les moyens d'en

¹ Chez le marchand de patates frites.

faire faire tout suite. Là je priais, pis le soir elle m'arrive, elle dit : « m'man devine que c'est j'ai trouvé ? » Elle me les montre. Je dis : « où ce qu'y étaient ». Ben elle dit : « je me souvenais pas j'avais parlé avec le petit Marcotte ». Elle s'était assis dans son char, elle avait mis ses lunettes su le banc. Pis j'y ai demandé : « t'as pas embarqué avec Jocelyn, t'as pas...? » Elle dit : « non m'man, j'ai été qu'à la patate su la rue ». Elle dit : « Jocelyn m'a accrochée hier soir, pis y m'a montré mes lunettes ». Elle dit : « je me souvenais pas, j'avais embarqué avec ». Ben, je dis, c'est ben mes prières, parce que j'étais découragée ; ça faisait deux jours qu'elle n'avait pas ; là, on n'avait plus de places à penser !

Là, je me base sur mes enfants. Le plus vieux est un peu comme vous dites là. Savez, y est bon garçon, y est charitable, mais y serait pas sociable comme Aimé va être sociable avec les autes... Pis, y va plutôt remarquer queque chose. Si y a de quoi* qu'y trouve pas trop beau y va le dire. Aimé, lui, c'est toujours beau et bon. Y a pour son dire* : « je fais ma vie, pis que les autes fassent la leur », savez. Et puis le premier est plus nerveux. Y est plus nerveux pis y cherchera plutôt à s'habiller, savez, autrement des autres des fois, y va avoir des goûts qui sont pas, que j'aime pas, mais, t'sais... Hum ! Hum ! Non, parce que mon fils, je l'adore, c'est pas parce c'est mon fils, y est ben beau pis y... y en porte une barbe, pis savez, y aime le beau, y le sait, qu'est-ce que c'est qui est beau. Si c'était... savez, si c'est pas... si c'était pas présentable, y le ferait pas.

Pendant ses vacances elle ¹ est allée se promener, elle a été se baigner, elle s'est pas reposée. Les vacances qu'y prennent y se reposent pas. C'est de se promener, qu'elle aille faire des pique-niques, des ci, des ça. Elle est arrivée, elle était aussi fatiguée que si elle avait eu travaillé. Franchement, pis, des fois elle me dit : « m'man... (sur quatre elle est tout seule avec moi), c'est vrai que c'est ennuyant des bouts de temps » ; ben j'ai dit : « écoute donc, prends-toi des amies, emmène des petites filles ». C'est, c'est pas nécessaire de prendre la lutte toutes les soirs, pis y vont déricher* avec des garçons. C'est pas beau une jeune fille... L'air, on en a en masse, de l'air sur la galerie. Va au restaurant, a tout ce qu'a veut, quand elle veut ; y a de quoi* qu'elle aime pas, elle va se le chercher. Je les prive pas. Mais qu'y fassent une bonne vie. C'est pour... c'est pour elle, plus tard ; c'est pas pour moé, parce que moé... Parce j'ai rien qu'elle. C'est le bébé. Mais... Aïe quand Aimé s'est marié. J'ai pas faite une dépression pis c'était juste. J'ai été deux mois. Je travaillais, que'qu'un m'arrivait, y me disait : « bon, ton beau Aimé se marie ». Je me mettais à pleurer. A fallu que je lâche un matin. Et je dis à madame Bernier : « je suis pu capable ». Elle dit « reposez-vous jusqu'à temps qu'y soit marié, elle dit, vous viendrez après ». Ben, tu comprends, y avait jamais sorti. Y a sorti du collège, y est rentré infirmier, avec son cours, y s'est marié après. Qu'est-ce tu veux quand tu n'as pas gros* quand qu'y en part un ça paraît... hein. Y était pas dur. J'ai jamais eu de misère avec cet enfant là. Mon Dieu qu'y était donc pas dur, cet enfant là ; était un modèle. Cet enfant là, ça sortait vous savez, y désennuyait les

¹ Ma fille.

désennuis, mais des beaux désennuis. Y aime la chasse, la pêche, y aime aller dans le bois tranquille, mais y boit... y prend pas une goutte de boisson. Pis à part de t'ça, si les désennuis, y va plutôt aller regarder la télévision, y va aller jouer aux quilles, ça il aime ça. Des beaux désennuis savez qui, qui... j'étais pas inquiète, à part de t'ça qu'y se maganait* pas avec ça. Pis, y fait la même chose, marié. Ah! c'est l'idéal, ça. Franchement là, je... c'est pour ça qu'en le perdant je perds des gros morceaux. (Sourire) J'ai assez pleuré. Ben, c'est ben normal. Je pensais j'ai été au mariage pis je vous dis que si y m'avaient pas donné de quoi* rendus à l'hôtel y a faite ça à l'Hôtel du Boulevard ; ben, y dit : « c'est proche de chez nous, y dit, m'man on pourra se décharger à maison ». En même temps ben c'était l'hôtel en face chez eux, hein, pis... que si y m'avaient pas donné de quoi pour, savez, me calmer un peu... (je suis pas habitué de prendre de la boisson) y m'ont calmée là, j'ai passé la noce. J'ai pleuré tout le temps, tout le temps, tout le temps ; pis à l'église. Assez que ma sœur elle dit : « j'avais peur que tu... qu'on soit obligés de te sortir ». Faut l'accepter parce que c'est, c'est... Ah ! c'est... c'est l'abbé Morel, y dit : « vous pleurez, ouin, mais, y dit, c'est une fille de plus que vous allez avoir ». J'ai dit : « oui. Je pleure pas parce qu'y marie la petite fille, non c'est l'or en barre, j'aimerais ça en avoir une autre bru comme elle, mais je dis c'est parce que mon enfant s'en va ». Hein ! Quand tu dis : « y se marie, ben y est... y est encore à nous autes, mais y est pas ». T'sais, je les vois encore petits, en dessours* ma jupe là, pis... Pis je les ai ben aimés, le les ai jamais laissés. Je me serais privée pour toute leur donner. C'est pour ça que le Bon Dieu m'a récompensée. Y sont pas durs, y me font pas... j'ai pas de troubles avec. Oh non. Y a marié une bonne fille, une fille distinguée, une demoiselle. Oh ! craignez pas, y était pas fou. Quand y m'a dit que se mariait, moi j'ai dit... était jeune, y avait rien que 21 ans. J'y donnais les... les conseils de mère, comme toutes les mères, y dit : « oui m'man, mais y dit, je sais, y dit, moé, y dit, j'aime pas... personne m'empêche de sortir pis, y dit, je suis pas un sorteux, pis y dit, elle, y dit, elle a des qualités que les autes filles ont pas, y dit, que j'ai rencontrées avant ! » J'ai compris ce qu'y voulait dire. J'ai dit : « marie-toi, mon pauvre enfant. C'est toé qui va rester avec. Tant mieux si tu peux être heureux pis elle aussi ». Là, y sont heureux. Franchement, je les aime toutes les deux. Pis, si y était méchant pour, pour elle, si, y aurait... y serait pas dans son droit ; parce qu'elle le mériterait pas. Elle est propre, ménagère, belle, pis elle est distinguée. Pis savez, elle avait jamais traîné quand il l'a ramassée. Pis elle a toutes les qualités. Oh oui, une bonne petite fille.

Oh, franchement là, la plus grande joie que j'ai eue c'est quand j'avais mes trois enfants, là, jeunes, avec moi. Savez qu'on vivait toutes ensemble, mon mari travaillait icitte, là, j'étais heureuse avec mes petits, mon mari arrivait le soir. Dommage qu'on n'avait pas un château, t'sais, quand t'es heureux pis que ça marche. Oui, ça a été la période la plus heureuse de note vie. Ben j'étais heureuse là. J'ai jamais été si heureuse... quand ça marche rondement, pis qu'on arrive à nos affaires savez, que je puisse payer mes dettes... Avoir des créanciers, ces affaires-là, j'aime pas ça. Pis qu'on mange plein note ventre, pis qu'on est habillés raisonnablement, je demande pas plus. Je suis t'heureuse.

Mon plus beau souvenir ? Ah ! ben, je m'en vas vous dire, c'est quand... quand mon plus vieux a fait sa première communion. Ben les autres, c'était moins pire* mais le plus vieux, j'ai donc trouvé ça de mon goût. Ça m'a émue. On est allés à l'église, après j'y ai fait une fête, là, pis j'avais tout invité, tout des parents, pis, je sais pas, ça faisait beau. Mon frère m'avait apporté un beau gâteau de Montréal, un beau livre qui ouvrait comme ça, des belles colombes après, pis tout ça ; pis j'avais tout arrangé... tu sais j'avais tout mis des petits calices après, des napperons pis j'avais tout arrangé la table tout en blanc. Je m'étais donné du trouble mais ça fait rien. Ça a été la plus belle affaire dans ma vie. Vous allez peut-être trouver ça drôle, mais c'est ça pareil*. J'ai aimé mieux ça encore que mon mariage ; c'était... j'ai trouvé ça plus beau. Réellement c'est ça qui a été... je sais pas... ça me le disait, pis j'avais ben organisé la fête, j'ai jamais été capable de refaire autant pour les autres comme j'ai fait pour celui-là. Ça adonnait*. C'était durant la grève ici, pis c'était quasiment gênant, mon mari aimait pas ça lui. Il dit : « Ça me gêne, moi, parce qu'eux autres, ils ne travaillent pas ». Il dit : « nous autres on fait des réceptions », pis il ne voulait pas qu'on aille se poser* en avant ; il dit : « on n'est pas pour les mettre mal*, prenez des poses mais prenez-les en arrière. Je ne veux pas que vous alliez vous installer en avant ».

Le plus grand chagrin de ma vie c'est quand Aimé s'est marié. Je fais rien que d'en revenir, pis ça fait deux ans. Je me demande si ça aurait été des funérailles, j'aurais pas pleuré plus. Même, encore, j'entends ses chansons qu'y me chantait, pis. Y est pas... y est pas loin pourtant, y est à peu près un demi arpent d'ici. Mais t'sais, y est marié, pis je l'ai pu. Pis y viennent me voir souvent, y me laissent pas, pis j'ai des beaux cadeaux pis, c'est toujours elle, mais, quand y est parti, je vous dis que ça a été dur. Oh ! oui. Oh ! Pis y sont tout le temps avec moi, y passent pas une fois sans arrêter, puis... Même quand y reviennent de travailler à minuit, y reviennent vers 1 heure, y viennent me voir quand on n'est pas couchés pis ; mais, t'sais, quand tu n'en a rien que trois. Pis, ça avait été un gars que j'aurais eu de la misère, hein, après, des fois, ben ça nous fait rien ; on se dit : « ben y va, y va s'en aller, lui, hein ». Mais, j'ai jamais eu de problème à lui reprocher. Ah ! c'est sûr. Pis y est, y était de compagnie*, savez. L'aute y est bon. Y est plus porté à sortir. Mais lui y partait de Berthier, pis y s'en venait veiller avec moé pis sa petite sœur, pis y s'en retournait se coucher. Y aurait pu prendre le chemin pis sortir avec les gars. Y s'en venait veiller à la maison. Y restait à Montréal, y m'appelait trois fois par semaine. Y s'ennuyait lui aussi. Y restait chez ma sœur ; y a pas à dire, y était avec ma sœur pis c'est comme sa petite sœur. Pis elle disait : « une fois j'avais faite du... du spaghetti à la viande », elle dit ; y dit que, elle dit : « manges-tu, Aimé ? » Ben y dit : « oui, mais, t'as fait du m'man » (du manger comme maman en fait) Pis, y est encore attaché, y est marié, t'sais, y vient, on voit qu'y s'ennuie de la maison.

Mais Aimé y l'a toujours été comme une petite fille. Y était pas dur ; cet enfant là, y jouait dans la maison, tu l'entendais pas. Y jouait, y a jamais eu de chicane avec qui que ce soit à l'entour. T'sais, je... j'avais pas de misère avec, y partait, si y

soupait chez m'man, y m'appelait, y disait : « m'man, soit pas inquiète je soupe avec pépère pis mèmère ». T'sais y me le disait où ce qu'y était. J'étais pas inquiète. Y en a ben qui auraient dit : « ben elle me prendra mé* je reviendrai ». Non. Y était dans une place pis y me le disait. Ah ! oui y était ben délicat. Pis à le voir, on dirait pas ça. Y garde tout ça, savez. Et pis y pleurera pas pour rien. Y arrivait pis, y a l'air plutôt, savez, plutôt rough*. Pis y est tendre. Y est tendre. Je vas vous conter, quand je suis allée me faire opérer ; elle me l'a dit rien qu'après elle, Claire, elle dit : « y a assez pleuré, madame Houle, je pensais, elle dit, qu'y irait pas travailler ». – Quand y a su que j'étais, j'étais la seule à me faire opérer des varices, c'est une grosse opération. Ah mon Dieu ! Pis, vous savez qu'y nous enlèvent la grosse veine dans la cuisse, ça a l'air. Y nous coupent dans l'aine là, j'ai été coupé à 7 places, ben, tant qu'y prennent pas la veine. Pis y te l'arrachent. C'est une boucherie. En tout cas, j'ai été 14 jours assis dans le lit. À brailler. Des points dans toute la... l'aine là. Ah ! oui. Pis y m'ont coupée à deux places, dans le talon ici, pis en avant ici. Ah ! oui. Pis j'y avais demandé à Claire pis à Aimé : « c'est-y dangereux ? » Elle dit non, elle voulait pas m'épeurer, t'sais, aurait dit faut qu'y aille pareil. Y dit : « non, m'man, y dit, c'est pas ben ben dur » – Mais le soir que je suis partie, j'ai eu le téléphone, pis j'ai pris l'autobus, j'ai parti toute seule, pas peureuse. J'ai pris l'autobus, c'était à Trois-Rivières je me faisais opérer. Là, je les ai appelés, pas qu'y viennent, j'ai dit Aimé, y était à l'hôpital à Berthier, là j'ai dit : « m'man, elle s'en va. Venez pas en fin d'semaine, si vous venez, vous viendrez me voir à l'hôpital. Je rentre à soir. Pis y vont venir m'opérer lundi ou mardi, je le sais pas. » – Y a dit : « c'est correct ». Pis, là, y a fermé le téléphone, pis là, y s'est en allé chez eux, y a pas fini de travailler, pis y est allé conter ça à sa femme. Pis là, elle dit : « y a assez pleuré, elle dit, moi j'étais assez démontée ». – Y gardait ça, t'sais, pis, pis l'aute ben, lui y est devenu quasiment fou. Ah... y ont eu peur, a dit : « là, m'man va mourir ». La petite, ben, elle, je l'avais mise en pension chez le voisin, pour pas être inquiète de elle. Elle est venue me voir, mais a pas rentré dans chambre. Elle dit : « j'avais peur, m'man, elle dit, te voir tout en sang ». Mais eux autes, y savaient, eux autes, comment c'était dû*. Ça à l'air, c'est une vraie boucherie. Mais je suis pas peureuse. Mais je vous dis que, c'est pas drôle là, pis si y avait fallu qu'y regardent ça, là, ben je pense qu'y prenaient toute la rue. Il a appelé toutes mes sœurs à Montréal. Y braillait au téléphone. « Si vous allez à Douceville, allez voir m'man. Si je perds m'man, je perds toute. » Y ont dit : « on pensait pas que ... » (Il était si sensible). Le premier (fils) il va se mettre à pleurer, mais l'autre y garde tout en dedans ; c'est bien pire si tu le gardes. Quand ça sort, là, me semble quand on pleure, ça nous soulage. Mais lui, y retenait tout ça, en lui. En tout cas, que voulez-vous, c'est pour ça que je vous dis qu'un foyer, pas d'enfant, me semble que c'est pas un foyer.

Oui, c'est toujours moi qui s'est occupée des enfants. Mon mari ? Woh, pas effrayant ! Ben, y avait pour son dire* ben, y le savait que j'avais assez d'autorité dessus. Je m'arrangeais. Qu'est-ce que je faisais, c'était correct. Je les ai élevés du mieux que j'ai pu. J'ai pas élevé des saints, mais, j'ai pas honte de mes enfants. J'ai élevé des petits monsieurs. Mon Aimé, y était pas dur pis c'est un enfant qui avait

un talent supérieur. Pis, quand y est tombé avec des professeurs, j'avais plus de misère à l'envoyer ; c'était mieux, (avec les religieux) on aurait dit que les religieux avaient plus d'autorité. Je le sais pas. Ou qu'y avaient plus le tour avec les trois. Y arrivait le premier tout le temps. Les frères l'aimaient, docile avec tout le monde. Y était pas dur dans le temps des professeurs mais on aurait dit qu'y avait moins de confiance. Pourtant c'est pas parce que les professeurs étaient peut-être pas aussi bons que les frères. Non. Mais y étaient plus jeunes. Savez, y se disent en eux autes-mêmes : « c'est un gars comme nous autes, hein, y est pas fini... », des fois y n'a un qui avait 22 ans ! C'était pas vieux pour faire l'école à des garçons de seize, pis dix-sept ans. On aurait dit qu'y ... était moins craintif avec eux autes. Pouvez pas dire qu'y a jamais dit un mot pour aller à l'école, y était toujours le premier, y travaillait tout seul, pis y étudiait, pis après ça : « m'man, viens me donner à déjeuner ». Y étudiait un heure avant de partir pis... Dans le temps des professeurs j'ai eu plus de misère. Pour finir sa onzième année (rire). Mais je voulais que mon fils fasse des grandes études à peine pour moi d'aller quêter (rire). Oh ! oui. À peine d'aller quêter, j'aurais eu ramassé (rire). Mais là, y était tanné* pis y le regrette. Il le regrette à c't'heure. Il le dit à c't'heure. Savez, 16-17 ans, c'est l'âge folle hein ! Là y pensait, lui : « je suis assez instruit, là, un affaire épouvantable ». J'y avais dit : « continue, t'as un bon talent ». Tant qu'à faire infirmier y était mieux de faire un médecin ! Il le dit à c't'heure. Y dit : « m'man, j'aurais ben dû continuer ». J'ai dit : « c'est encore temps. Tu pourrais étudier, mon gars. Du soir ». Y est ben bon. Fort dans toutes, toutes, toutes les matières. Si y se donnait un peu la peine, là y est bon. Parce qu'y a un bon talent. Une bonne mémoire. Moi, cet enfant là, j'ai eu ça étant petit, hein, y était malade, des mois sans aller à l'école. Aller jusqu'à qu'y sait compter là. Trois heures dans le mois. Y est arrivé le premier, avant toutes les autes. Pis y était malade !

J'y montrais son catéchisme dans ce temps là, le gros catéchisme là. Savez, pis la religion du gros catéchisme, là. Le soir y voulait, « m'man fait dire mon catéchisme ». La première réponse à dernière réponse, sans manquer une. Y était ça d'épais. Un enfant, qu'y avait passé un orienteur, pour les orienter, savez ; y était dans neuvième année dans ce temps là, y dit : « Cet enfant, là, que ça vaudrait la peine de le pousser ». C'est un enfant qui avait un talent supérieur. Pis y était sérieux à part de t'ça. Savez, y était pas vieux mais y était plus vieux que son âge. Quand tu y expliquais de quoi, y avait pas la peine de y dire dix fois, une fois, y le savait. Y l'avait compris.

André, le plus vieux, avait pas eu un méchant talent, mais y était plus frou frou. Qu'est-ce que vous voulez faire ; y a fini de quoi*, deux minutes après, y me disait : « m'man, je m'en souviens pu » (rire). Y pensait à d'autre chose. T'sais, l'idée ailleurs... Ça c'est... ça dépend, c'est pour ça, je vous dis, que ça dépend des caractères. Mais André, malgré qu'y est pas instruit, y a pas une grosse instruction, y est fort, pis à part de ça, y est travaillant, pis y est ménager. Y est ménager. À 10 ans cet enfant, là, y avait 100 piasses serrées à la banque. Y s'était ramassé par 10 cents à faire des commissions. Quand qu'y n'avait dix, y allait les porter à la caisse. Sans qu'on y dise, on le savait pas. Y est ménager. Y est jamais mal pris aussi. Y

en a ben dans son âge qui ont des dettes. Y a pas de dettes en nulle part, oh non ! Non, parce des dettes ça y fait horreur, à ça. C'est comme y disait : « m'man, j'ai pas tant de talent que Aimé » ; – mais, t'sais, y a un talent su un aute côté. Aimé, ben, lui, y aime plus le beau, y est plus y aime plus le luxe. Y a pour son dire qu'on a rien qu'une vie à vivre pis y est plus fier que l'aute.

Il me semble que les jeunes sont lâchés plus lousSES* qu'on faisait, qu'y a quelques années. Voyez-vous quand même qu'on veut continuer à les élever comme on veut, ben, ben, y veulent suivre les autes... et puis, c'est un peu plus difficile.

Quand qu'y a des choses que j'aime pas, je lui fais comprendre... Ma fille faut qu'elle écoute quand elle marche pas ben. J'aime ben qu'elle fasse sa vie, qu'à se désennuie, si elle a un garçon qu'elle aime, je veux savoir avec qui ce qu'elle sort, par exemple, pis je veux qu'y vienne la chercher à la porte ici ! mais la rencontrer en rendez-vous, ça, je veux pas. Elle le sait aussi. Si y en a d'autres qui font ça, moi je le ferais pas. J'ai dit : « plus tard, faut tu soies respectée, ma fille... et puis, tu peux te désennuyer, mais honnêtement. Quand t'aimeras trop un garçon, tu voudras te marier pis tu te marieras. Les couraillages, comme y a des petites jeunes, y finissent su la rue là, moi, j'aime pas ça ». Ça, j'y ai ben défendu.

Une petite jeune fille qui s'en vient sur la rue avec une cigarette là. Je sus une femme âgée, pis je fume, j'ai jamais fumé su la rue. Je trouve ça à l'air trop homme, ça à l'air garçon. Je veux pas dire qu'elle est mieux qu'un aute, c'est entendu, pis a 17 ans pis elle est normale, elle emmène un garçon comme un aute. Mais elle est à sa place. Parce qu'y en a plusieurs qui ont asseyé... savez, elle a le tour* s'en défendre. Pis je la mets tout le temps su ses gardes maintenant. Quand y vont à des partés*, t'sais, quand tu bois, qu'elle tienne su ses gardes. Parce qu'y en a tellement qui sont des toureux* pis, de t'ça. La police l'aute jour... Pis j'aurais ben peur de la drogue, aussi. Ouin. Parce qu'y en a tellement de jeunes qui en passent. C'est pour ça que je fais des remontrances ! « Ça se prend dans la liqueur*, ça se prend dans la cigarette, ma fille, faut tu fasses attention. Sors avec des gens comme il faut ! » Le type qui vient la chercher, y vient de Maskinongé, pis c'est une famille qu'on connaît, savez. C'est des gens que si y arrivait de quoi*, ben, on peut, on sait où aller. Je croierais pas que ce garçon là prend des affaires de même avec des jeunes filles qu'y connaît. C'est une bonne famille. Comme la petite fille que je vous parle, là... La police l'autre jour... le type y doit y en avoir donné parce que, là, elle veut pu le lâcher. Y l'aime pas. Il la prend, pis il l'emmène à Saint-Gabriel, il l'emmène au lac la Tortue ; belle, belle petite fille. Et l'argent est dans sa poche. Il lui donne une dizaine de piasses là. C'est ce que j'ai dit à la mienne : « tu voés, c'est de valeur*, elle est belle cette petite fille. Elle a jamais traîné. Ben, c'est toujours des petites ignorantes de même qu'y poignent hein ! » C'est ça. Pis y a su le tour*, pis y a une belle Corvette. Pis je voés qu'y y dit qu'y va divorcer avec sa femme, y chante une belle chanson. Y a pas rien qu'elle y n'a cinq. Cinq jeunes filles, là. Des jeunes folles vous savez, qui sont faites monter la tête,

là. Quel avenir qu'elle va avoir cette petite fille là, plus tard, hein. C'est ben de valeur*. La mère fait rien que pleurer. C'est pas drôle. Mais la mère était trop trop bonasse. C'est bon d'aimer nos enfants mais les aimer, mais les aimer droitement, les aimer pour qu'y fassent une bonne vie.

Moi, si la mienne elle était arrivée un soir, pis qu'elle aurait de l'argent pis des cigarettes pis un autre m'aurait dit : « ben c'est un tel qui y a donné ça et qui est marié », j'aurais dit : « ma fille cet argent là, tu vas la rendre, tu vas lui donner. Pas besoin d'argent d'un homme marié, ben tu iras travailler si tu veux de l'argent ». Mais quand la mère dit : « laissez-la faire, on aurait pas la peine d'y en donner ». Là tout suite, ça y a donné un pied*. Elle faisait pas ça pour mal faire, la mère, plutôt ignorante, savez. Tout suite la tite fille, elle, hein, là, ça tombait dans son jeu, elle veut pas travailler.

Faut mette les choses, où ce qu'y doivent aller. Mais franchement, là, y en a des jeunes qui sont un peu hardis, mais la mienne non. Pis qu'arrive pas et me dire : « m'man je veux aller au théâtre ou au... » ; l'autre fois, est venu un jeune homme la chercher à la porte. Elle dit : « m'man Gilles Lajoie, veut m'emmener manger une crème à la glace » – « C'est correct, vas-y, je m'étais dit, je cours une chance ». J'ai dit : (c'est un beau garçon) « vas-tu la ramener pas tard ? » – Y dit : « non, madame ». – J'ai dit : « si y veut, si y t'aime, y va revenir. Celui qui vienne te chercher à la porte devant tes parents peut te rencontrer su la rue ». Y en a plusieurs par ici, oui, qui font ça ici, j'ai découvert des choses là, je leur faisais confiance, y ont été élevés dans le même bout avec la mienne. J'ai dit à la mienne : « là, j'ai dit, c'est fini. Prends toi d'autres amis, pis je veux pas avoir de chicanes avec eux autes, tu peux leur parler, mais pour sortir avec eux autes, c'est fini ». – Elle a rencontré la plus vieille, pis a s'est expliquée avec. Elle dit : « m'man veut pus que je sorte avec vous autes ». – On n'a pas eu de chicanes, y se disent bonjour – bonjour, mais...

Voyez-vous, quand c'est une jeune fille qui sort avec un homme marié qui a 3 enfants, j'ai pas envie qu'elle entraîne la mienne. Une fille de 19 ans avec un homme marié que sa femme reste tout proche. Pis un homme marié, là, ben, y a pas un très bon nom ; franchement j'ai pas envie que, hein... Qu'elle vienne pas à la porte avec elle à pied, parce que là... Pis si y arrivait à faire des choses, des choses de même à ma petite fille, j'aimerais pas ça.

J'y ai fait comprendre par exemple, j'ai déjà discuté, vous savez, j'ai tout fait comprendre, qu'est-ce que c'était. J'ai dit : « tu vas voir que c'est, ma fille ; plus tard tu diras, c'est vrai m'man ce que tu m'avais dit ». Elle le comprend. Elle le comprend, elle s'est éloignée d'eux autes. J'ai dit : « un garçon que tu connais, pis qu'y vienne, je vais être très polie pis, si y veut t'emmener au théâtre, si y veut t'emmener voir l'exposition, ça me fait rien, rendu que* je le saurai... »

Voyez-vous ce petite fille là, elle a jamais parti de la maison, c'est ce qu'est plus de valeur*. Elle a 19 ans. A jamais travaillé premièrement, pis elle a jamais sorti de la maison pour dire, savez, qu'a sorti, ben, ben, ben ; elle l'a rencontré y a donné de l'argent, savez, y a plusieurs commerces ce gars-là. Là, ben, elle a parti de chez eux. Quand qu'elle a rentré dans la maison, elle dit : « j'ai 19 ans, si vous voulez que je revienne, je sors avec lui ». Y vient la chercher à porte, devant tout le monde. C'est pas joli, elle a deux petites sœurs qui sont plus jeunes qu'elle. Ben, les autres y feront la même chose. Y diront à leur mère : « ben t'as laissé faire elle, on n'est pas pire que elle, hein ! » Pis sa femme à lui !

Y a assez de jeunes garçons de son âge pis elle est belle petite fille, me sembe qu'elle pourrait rencontrer des garçons. Qu'elle se fasse un ami. Si était vieille encore, pis qu'elle serait à l'écart des autres, ben, là, je dirais, elle prend qui ce qu'elle peut. Mais quand t'es tout jeune, ta vie est pas faite. Y en a d'autres. Pis je dis à la mienne. « Je veux pu tu sors avec ça. Sa femme à lui là, peut arriver dans cette affaire là, pis y diront ben « garde, elle, elle le savait » (la mienne) ; t'iras tremper dans des choses qui nous regardent pas, comme ça j'ai dit : « on...on va être tranquilles ».

... Les médecins ça coûte trop cher. Voyez là, j'ai un compte à payer, je me suis faite opérer y a deux ans là, pour des varices dans cette jambe là ; ben rien que les deux médecins là, l'anesthésie pis le médecin qui m'a opérée, 300 \$. Il m'a opérée qu'une jambe. J'en ai encore autant. C'est pas encourageant. Ben, je leur fais des mandats à toutes les semaines ; je suis pas pour* payer ça tout d'un coup. Et puis, à part de ça, ben, les salaires de mon mari sont pauvres. Monsieur ¹ Seguin , y dit : « l'hiver est tranquille » ; c'est vrai que l'hiver, c'est tranquille. Mais quand même que c'est tranquille, y y est, là, pareil, 7 jours par semaine. À part de t'ça, je voulais ben croire qu'y a vieilli, mais ça fait treize ans qu'y est là. S'il est pas bon, ben, c'est de le mette de côté*. Franchement quand qu'y m'apporte la paie de l'hiver là, 32 \$ par semaine là, écoutez, y faut chauffer, éclairer, nous nourrir avec les enfants, s'habiller quand on a besoin, quand on est malade... C'est pour ça que je sus t'obligée de demander le bien-être, parce que c'est pas un bon salaire qu'on nous donne. Ben c'est pas un salaire, c'est un salaire d'un enfant. Pis c'est vrai que mon mari, à l'âge qu'y est, là, y est assez âgé, y peut pas se placer où qu'y voudrait. Pis, avant, Monsieur Seguin y voulait pas le laisser partir, et puis, à part de t'ça, ben... savez, une *job** de cuisinier c'est assez dur, vous savez. Là-bas, ben, y a du bon temps. Parce ça vient plutôt la fin de semaine, des fois, la semaine, y ont rien. Mais y est là pareil. Franchement je trouve que le salaire est pas assez gros. Si y avait 50 \$, régulier par semaine, j'arriverais ; parce que je fais attention et pis on gaspille rien, pour rien ; du luxe, j'en mets pas, seulement le nécessaire. Quand je fais 16 \$ pour la lumière là, je vous dis que ça baisse une paie ça. Faut toujours manger. On fait attention. Je jette rien pour rien. Rendue au printemps j'étais rendue pas mal écœurée, je lui en ai parlé, pis j'ai parlé fort un peu à Monsieur Seguin, je dis :

¹ Le patron de son mari.

« écoutez, mettez-vous à note place, là, vous » ; en plus, je sus pas pour y reprocher, mais quand y l'a mené en vacances quinze jours, une semaine, y chargeait* sa pension. J'ai dit « quand vous me l'enlevez quinze jours, moi je l'ai pas, le quinze piasse ». J'ai dit « écoutez, Monsieur Seguin, y a treize ans, ça coûtait moins cher pour vivre. Depuis, la vie est ben plus chère, à c't'heure ». La paie, aujourd'hui, là, y me l'a pas apportée, c'est pour ça que j'ai appelé aujourd'hui.

Les vacances j'ai pas le temps, j'aimerais ça ! J'ai pas les moyens. Vous voyez quand que l'Expo s'est construit, quand que l'Expo a commencé, mon plus vieux y travaille là, j'aurais pu y aller, j'ai trois sœurs à Montréal, mais pour pas perde... de l'argent j'ai travaillé pis je suis pas allée. J'ai rien vu de t'ça. Ça m'aurait rien coûté à part de t'ça, une fois rendue. Juste payer pour y aller. Mais pour pas manquer l'ouvrage j'ai pas parti ; voyez-vous, quand je travaille une semaine pleine, ben ça paraît ; quand je l'ai pas, ben ça paraît encore, ça me fait ça de moins. Je suis pas allée... C'est malheureux parce que c'était beau. Pis c'est des choses que je voirai jamais. Je peux retourner là mais dans les commencements y a des choses qui sont parties, que j'aurais pu voir ; mes sœurs m'ont tourmentée : « viens » ; y avaient des passes* en masse, mon plus vieux travaillait là. Mais pour pas perdre d'ouvrages, ben je suis pas allée. À ce moment là y avait de l'ouvrage, là, épouvantable pour l'hôtel, tout était rempli. Cette année j'en n'ai pas pris de vacances ; voyez, on est rendu quasiment au mois de septembre. Je pense pas n'en prendre. Les vacances que j'ai c'est des journées où je travaille pas. Les vacances ça me changerait les idées, aussi, dire : « je pars pis je prends une vacances ». Pis là, ben, voyez-vous, la petite, elle est rentrée travailler. Faut je sois ici pour la réveiller. À part de t'ça, ben, je veux pas la laisser toute seule. Elle a 17 ans, vous savez. Une petite fille d'icitte, elle est pas méchante, mais je veux la garder. Y étaient deux de même, parties se promener, t'sais ma petite partie avec d'autres, j'étais inquiète non, j'ai dit : « reste ici ». Quand elle sera mariée, ben, j'en prendrai des vacances, où peut-être je serai trop vieille, je le sais pas (rire) ; là, j'aime mieux rester avec.

Tant qu'y ont besoin de moi à l'hôtel j'y vas. Cette semaine y avait pas grand chose. Mais la semaine passée j'ai travaillé sans arrêter. Elle a une femme qui travaille continuellement, la semaine. Elle y a donné une semaine de vacances la semaine passée, et puis la fin de semaine après les noces, elle lui donne le dimanche puis le lundi. Parce que ça donne le temps de faire ses commissions elle aussi. C'est là que je vas, je remplace. La, cette semaine, Mme Bernier avait donné congé à son cuisinier en même temps, fallait que j'y aide à elle, à la cuisine ; madame Bernier, elle a ben mal aux jambes, la propriétaire. C'est elle qui remplaçait le cuisinier. Puis quand y est rentré lundi, y s'est estropié, y s'est planté un couteau dans la main. Y s'est coupé un nerf puis une veine puis après ça le docteur était pas là. Oh j'ai faite le pansement comme j'ai pu, pis on l'a envoyé à l'hôpital se faire poser des points. Y pouvait pas travailler. C'est encore madame Bernier qui est là. Tout probable qu'elle va m'appeler à soér*, dire de rentrer de bonne heure demain. Pour préparer les noces là. Savez une noce de cent, c'est toute

du chaud, hein. Du poulet, pis de la sauce, pis... pis faut je prépare toutes les légumes hein. Dépriser* le céleri, les radis, les échalottes, tout préparer ces affaires là, pis les hors-d'œuvres tout trempés*. C'est samedi à 11 heures. Faut que soit prêt. Toutes les desserts, tout, on prépare toutes nos desserts, pis on mets ça congeler tout frais, savez quand c'est servir de la crème glacée tout frais dans nos coupes, on n'a rien qu'à les monter. Des fois y disent 100 pis des fois y arrivent là, y n'a 12 de plus, dix de plus. Des fois que ça ferait* pas, faut en préparer encore plus ; je vous dis que ça fait de l'ouvrage. Quand on a fini note journée là, on n'est pas fâchés. Je regrette pas de travailler parce que j'ai besoin. Pour ça, je vous dis que les gens, y sont bien chanceux de n'avoir de l'argent, je dis pas, mais je veux dire qu'y a pas de justice.

Nous autes, on le sait comment la dépenser parce je sais comment* ce que je gagne. Moi j'ai rentré la veille du Jour de l'An à 3 heures de l'après-midi. Je suis ressortie à 5 heures le Jour de l'An au matin. J'ai été fumé une cigarette, allé au toilette à minuit. C'est pas pour me vanter hein ; à l'âge que j'ai, j'arrive à cinquante ans, y en a ben qui... c'est des journées, je vous dis. C'est pas pour me vanter mais... À tout bout de champ elle m'appelait ; pis y veulent pas, è* veut pas changer. Savez, quand t'as 12 chambres à faire en arrivant là, t'as toute le ménage en bas là, tout partout, je mangeais mon dessert en travaillant. Prendre ma tasse de café avec mon morceau de gâteau en travaillant, debout. Pour être capable d'arriver ; j'ai le droit de m'asseoir mais, t'sais, j'aime pas ça quand ça traîne là, pis qu'on est engourbé* pis qu'on se comprend pu. Faut que ça roule !

La vie publique, attitudes économiques et politiques

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette section nous avons regroupé des interviews qui, d'une part, illustrent les attitudes économiques et politiques (travail, relations à l'autorité patronale ou politique, stratification et mobilité sociale, conceptions de la société en général) et, d'autre part, font apparaître les particularités idéologiques des différentes strates socio-culturelles (ouvriers et ouvrières, commerçants, entrepreneurs, employés, cultivateurs).

Les contenus des différentes interviews débordent enfin le cadre de la vie politique et économique ; on y parle aussi de religion, de la famille, du couple, des enfants, du rapport à autrui, on y expose sa philosophie de la vie. Nous avons essayé, en procédant ainsi, de faire apparaître des types sociaux concrets et de rendre dans leur complexité les différents faciès de la personnalité modale.

Mademoiselle MILOT
44 ans
employée de bureau

La « General » vue par une femme cadre qui est en même temps une célibataire de souche doucevillienne.

Je fais attention de pas m'occuper trop des voisins ; je suis assez bien située, mes voisins sont loin. J'en ai pas en face. Mais j'en aurais peut-être une voisine qui a sa fenêtre qui donne avec ma fenêtre de cuisine. Mais je la laisse faire ; elle, là, elle me regarde pis elle m'admire tout ce que je fais : « oh ben, je veux avoir des rideaux comme ceux de Jeanne » ; elle, quand elle est arrivée chez elle, c'était des rideaux comme ça ; puis moi je les laisse tombant pour avoir plus d'intimité, pis pas trop clair. Pis là ben. « vous avez changé vos rideaux, on voit plus rien chez vous ». Mais elle réussit à tout savoir quand même. Quand mes voisins ici ont eu un malheur, mettons de la mortalité, je vas préparer une assiette de gâteaux, des

tartes, pis je vas leur porter parce que ces gens-là quand ils vont au salon mortuaire, ils reviennent pis, t'sais, on n'a pas le goût de se faire à manger ; ça m'est arrivé ça, de le faire quelquefois ; entre autre, ben, il y avait une petite fille qui est morte, ça doit faire 3-4 ans, puis, (oh je l'aimais bien gros elle, était bien fine ce petite fille là) pis quand elle est morte, ben, j'ai dit : « tiens, pour elle, là je vas faire ça » : j'ai préparé un beau cabaret* de gâteaux avec les petits napperons, là, puis, franchement j'avais fait de mon mieux pour les décorer. Puis je suis allée les porter à la femme. Je l'ai donné à travers la clôture, je l'ai appelée, j'ai dit : « envoyez votre petit garçon, j'ai quelque chose à vous envoyer » ; j'ai dit : « quand on est au salon pis on a pas le temps de se faire à manger, vous mangerez cela en revenant ». Je lui ai envoyé un beau cabaret de gâteaux, puis le lendemain matin je me suis levée à 5 heures, je pense, pour faire de la pâte à tarte pis, là, j'ai préparé des tartes au sucre, je pense, j'en ai fait 4 ou 6 pis j'ai tout mis ça sur un support, pis j'ai encore appelé la femme, j'ai dit : « envoyez votre petit garçon, je vous envoie ça ». Pis là, elle les a tout gardé elle, elle s'en est servi pour la journée du service. Puis, là, ben la parenté a demandé : « ben, moman, où ce que vous avez pris ça, ces petits gâteaux là, pis c'est ben bon, les tartes, mon Dieu ». Pis, là, là, j'ai appris ça par l'autre voisine là, qui regarde à travers mes rideaux, elle dit : « j'ai été aider à mettre la table pendant qu'eux autres étaient au service, pis, je le savais pas que c'est vous qui avait envoyé ces gâteaux là ; ses enfants ont demandé : « bien, moman, où vous avez pris ça ? » – « Ah, elle dit, ça c'est des gâteaux de vieille fille, ça, pis des tartes de vieille fille, mangez-en ». Ça j'ai... j'ai pas aimé ça... Mais, après ben, j'ai oublié, pis si la chose se représentait, là, je referai la même affaire. Pis je la rencontre cette femme là, pis je l'ai justement vue samedi, là, pis on a jasé ensemble.

J'ai été comme ben d'autres filles, j'en ai eu des amis, j'ai été fiancée, pis... Je me suis aperçue que lui m'aimait pas ; c'est une servante qu'il voulait avoir... c'était un oculiste là, dans ses premières années de pratique ; là sa mère est morte pis tout de suite il m'a demandée en mariage. Pis j'ai vu ça, C'est une servante qu'il veut. Je continuais quand même à le recevoir pour voir si il m'aimait vraiment ; pis là, j'ai été faire une retraite de fiancés puis... lui était pas allé, ça a fini carré, là, en sortant de la retraite. J'ai dit que je voulais plus, moi, je ne me sentais pas aimée ; lui, il voulait continuer quand même à revenir pour pas que les gens, qu'on se laisse tranquillement là, pour pas que les gens pensent... la famille là ; qu'est-ce que la famille va dire ? Oh ! je dis : « non ! »

C'était au mois de mai que j'étais allée faire la retraite puis on devait se marier au mois d'octobre. Ma bague était achetée puis...J'aurais pas été heureuse avec, c'est parce que, d'abord, c'était un garçon qui était assez à l'aise, qui avait pas mal d'argent mais grippe-sous ; pis, là, moi, c'est pas que je suis, ben ben dépensière, mais il me semble que j'aurais pas été heureuse avec, non. Ah, j'ai pleuré 3-4 jours mais j'avais donné ma démission au bureau. Pis là, le lundi, je suis retournée, pis j'ai demandé en braillant : « voulez-vous me, me garder ». Pis l'autre était engagée. C'est humiliant. Ça, ça arrive dans la vie. Ouin. Après ça, ben, je me suis ben

occupée de mouvements pour oublier ça ; tu embarques là, les yeux fermés dans tout ça, pis j'ai oublié assez vite. Après ça, une autre affaire : en perdant sa mère, il avait engagé une petite servante, puis la petite servante elle s'est dit : « m'en va essayer de l'avoir ». La servante, un bon jour, elle s'est en allée pis elle a essayé de trouver une place en ville, ici, elle a fait application* au bureau, pis c'est elle qui serait devenue mon assistante sur le budget. Puis, heureusement, la secrétaire du gérant était un petit peu au courant de mon histoire elle a dit ça au gérant : « aïe monsieur Paul, elle dit, c'est la rivale de Jeanne ». Là monsieur Paul m'a fait demander, il dit : « écoutez, j'ai quelque chose de délicat à vous conter là, on voudrait engager une demoiselle pour vous aider, puis elle s'appelle tel nom. Est-ce que vous voulez l'accepter ? » J'ai dit oui. Moi j'ai dit : « je vas être charitable ». Ben, j'avais été habituée à ça. Nous autres on était ben habitués à ça, la religion, pis la charité, pis les sacrifices. Là, plus je vieillis, on dirait que je réalise que je vas être pas mal seule ; en vieillissant, là, ça va être plus triste. À venir jusqu'à date*, ben, j'ai organisé ma vie, une petite vie intéressante, en m'occupant dans les activités sociales pis après ça, en faisant des amis ou en allant voir des pièces de théâtre, pis des concerts, je me suis toujours occupée, j'ai ben des portes de sortie pour me désennuyer : j'aime la lecture, pis j'aime écrire, pis je correspond avec une... pis, là, chaque année je vas passer des vacances en Gaspésie. Ben je vas à la pêche, pis je me promène dans les montagnes pis je me promène en Jeep, pis je fais du pouce, pis je fais toutes sortes d'affaires que je fais pas ici. Je vas jamais danser par ici, pis là-bas ils ont réussi à m'amener (rire). Parce qu'une fois la première année je suis arrêtée là, à l'hôtel Plouffe ; samedi soir ben je dis : « pour sortir un petit peu de l'ordinaire, plutôt que d'être toujours en bermuda pis en pantalon, j'ai mis une robe ». Pis les petites serveuses sont arrivées, pis me connaissaient, pis j'ai jasé avec elles, je me suis mêlée avec les jeunes aussi, puis les petites filles ont dit : « oh ! mademoiselle Milot, vous avez mis une belle robe, venez-vous danser avec nous autres à soir ». Je dis : « ben non, je dis, c'est parce c'est samedi ». « Ben non, vous allez venir danser ». Je dis : « à quelle place, la danse ? » Elle dit : « Au Centre récréatif ». Oh ! ben là, je voyais le Centre récréatif à Douceville pis c'est juste des jeunes de 14-17, pis mon âge là ! « oh ! non, je dis, j'irai pas ». « Et venez, pis venez ; ben pourquoi vous venez pas ? » ; « Ben, je dis, je suis ben trop vieille, vous autres vous êtes jeunes. » « Venez, y a du monde de tous les âges. » Pis là, j'avais peur de passer pour une niaiseuse. Je pars, je m'en vas avec elles. Là il y avait un orchestre moderne là, les Ours Polaires pis un orchestre de violoneux, en tout cas j'ai pas arrêté de danser de la veillée. Jusqu'à 3 heures le matin. « Oh ! j'ai dit, pis si (rire), si on me voyait à Douceville. »

Le gérant, le nouveau, c'est un homme qui est ben, ben, ben sévère. Avant c'était un bon vieux, là ; il était assez aimé, pis un homme humain là ; pis lui, ben, je peux pas dire que c'est un sans cœur mais c'est un homme qui a des ordres des autorités. Ben oui ! C'est lui qui a rencontré les premiers de New York pis, eux autres disent : « ben, faut couper les dépenses ». Pis, là, lui a surveillé comment ça se passait, partout, là. En premier c'était les derniers entrés. Mais voyez-vous, celui

que je vous parle, là, un ouvrier qui est là depuis 9 ans, c'est pas un dernier rentré. En tout cas cet homme, là, il faisait assez pitié, il dit : « quand on vient trois fois par jour ici, depuis 9 ans, pis être obligé de laisser dedans 2 jours » ; là, oh ! le visage était tout rouge, je pensais qu'on le verrait pleurer.

Le nouveau gérant a rencontré presque tous les employés, équipe par équipe, pour leur donner des instructions ; pour leur dire, dans tel département, telle chose ça va pas bien, puis il y a eu des abus, puis faut que ça change, puis on va être obligé de couper le personnel. Il les a tous rencontrés là, presque toutes 10 par 10. Puis il y en a aussi des torts du côté des employés. Mettons, ils vont changer une lumière, un va apporter l'escabeau, l'autre va apporter la lumière, ils vont être trois là, l'autre va tenir l'escabeau ; pis c'est effrayant ; ils le disent, hein, du côté des employés ; pis, là, lui a vu clair dedans. Puis l'autre, ben, c'était un papa gâteau, c'est pour ça ; lui, tout était bon. Pis il se trouvait être gérant, dans le moment aussi, où la compagnie faisait beaucoup d'argent. Pis là, aujourd'hui, ben, c'est des pertes.

Quand ils font des gains, des gros gains on n'entend pas parler. Si la compagnie perd un clou, là, on le sait.

Nous autres, au bureau, on est toujours sur nos gardes quand on voit qu'il y a une mise à pied dans des départements, ça peut arriver au bureau. Moi non j'y suis depuis 23 ans. Pis, avec ça, ben j'asseye de jouer mon jeu parce que je montrerai pas mon ouvrage aux autres. Je la montre en cas de besoin, quand je suis ben mal prise ; pis, là le budget, il y a moi qui sait le faire, puis le sous-gérant du bureau ; des fois qu'il m'arrive un accident, il serait mal pris. Il serait mal pris parce que, d'abord j'ai la vitesse, je connais le budget, je le possède, puis je connais tous les petits secrets là.

La femme a sa place autant que l'homme dans tous les milieux, pis elle a été trop souvent mise de côté ; pis, si une femme a des aptitudes pour telle chose, telle chose c'est pas méchant qu'elle se fasse valoir dans ce domaine là. Comme dans ma situation, moi, un moment donné, la compagnie voulait plus que ça soit des femmes qui s'occupent du budget ; je m'occupe du budget du manufacturing puis il y en avait une autre sur le budget du finishing. Pis, dans ce budget là, à la fin, à l'inventaire on avait trouvé une erreur de \$64 000, puis, la compagnie a décidé, ah ! ils voulaient rien entendre là, pas de femmes sur le budget. Pis, là, ils ont décidé d'engager des hommes. Les hommes, moi, dans l'espace d'un an là, j'ai montré 7 fois mon ouvrage ; mes hommes, là, à moi, aussitôt qu'ils savaient le budget, ils voulaient avoir une augmentation de salaire, ils trouvaient que c'était pas assez. Ah ! ben les gars partaient, pis j'en ai passé 7 comme ça. Puis, là, après le 7^e, là, j'étais ben fatiguée de montrer l'ouvrage ; puis ce qui arrivait aussi des fois, j'avais des bons hommes qui étaient prêts à continuer le travail pis le gérant trouvait qu'ils étaient ben bons ; il me les ôtait pis il les renvoyait dans un autre département ; pis un autre arrivait, je recommençais. Pis, là, après le 7^e, vous savez, j'étais ben

fatiguée, je m'en vas le trouver pis là, j'ai dit au gérant : « là, je suis assez fatiguée, j'ai dit, y va-tu* en arriver un autre lundi ? » – Il me dit oui, En disant ça, je pars à pleurer, pis là je pouvais plus rien arrêter, oh ! je pleurais, pis je me mouchais pis, le gérant a dit à sa secrétaire, il dit : « ferme la porte, les filles vont dire que je suis après* la tuer ! » ; là, ça été beau que je pleure de même, moi, parce que le vendredi je me suis en allée, pis le lundi je pensais ben d'en voir un nouveau ; lui a communiqué avec les autorités à Montréal pis il a expliqué le cas, pis le lundi matin il m'a appelée pis il dit : « vous allez garder le travail, vous allez garder le budget ».

Je prends ma première semaine là du 5 au 12 juin, puis il y a personne pour me remplacer. Le sous-gérant du bureau pourrait le faire, mais il sait que c'est un travail énorme, qu'il arriverait pas à sortir le budget ; dernièrement, ils m'ont fait demander au bureau du gérant, pis ils m'ont dit, on fera pas le budget le temps que vous serez en vacances. Quand vous reviendrez vous aurez ça, vous allez compiler... on va vous donner beaucoup d'aides. Mais j'ai pas les qualités de chef, là, pour dire : « fais ça, fais ça », pis conduire, j'aime pas. Quand je pense à mon retour de vacances là, je me reposerai pas ; je me reposerai pas parce que je vas penser rien qu'à ça. Là va falloir que je fasse de l'overtime* le soir. Je fais 37 heures 1/2. J'ai une bonne machine pour travailler. Mais il y en a de plus perfectionnées, des électroniques, là. Puis, ben la compagnie veut pas en acheter. Mais s'il y en a une qui rentre au bureau c'est décidé que c'est moi qui va l'avoir. C'est un homme qui a l'air, c'est un grand homme, pis qui a une figure dure, un peu là. Puis on n'est pas à l'aise avec. Puis là, avec la nouvelle disposition du bureau là, on est surveillé en face, en arrière pis de côté. On travaille ; je veux pas dire qu'avant on travaillait pas, mais on pouvait un petit peu de temps en temps, là, laisser ; puis le sous-gérant du bureau est juste, juste en arrière de moi. Pis il me voit, je travaille à la course tout le temps, tout le temps là, pis si je parle, ça va être seulement pour les affaires du bureau, j'ai pas le temps de... le lundi matin dire aux petites filles : « ben qu'est-ce que t'as fait ? » – « Ben j'ai été là, je suis allée à Montréal, voir une pièce de théâtre. » J'ai pas le temps. Toujours, toujours sur une tension puis, vite, vite, puis faut que ça sorte, puis...

Ces deux informatrices sont ouvrières dans un atelier de couture ; la seconde y est contremaîtresse. Toutes deux expriment les mêmes attitudes : amour de leur travail, attachement bienveillant au patron allant jusqu'à la défense de ses intérêts au détriment des compagnes de travail. M^{me} Lachapelle en outre présente un beau cas d'intelligence et de courage féminin : l'image du mari, pourtant très diminué ici, n'est pas atteinte mais plutôt idéalisée.

Mademoiselle URBAIN

42 ans

ouvrière dans un atelier de couture

Oui on peut toujours se parler, y a mieux, les patrons aiment toujours mieux qu'on parle pas. Parce que y en a que ça dérange, parler ; moi, me semble, si je vas parler, ça me dérange pas ; je ferai pas moins, si je parle pas de la journée, je ferai pas plus. Si je parle toute la journée, je ferai pas moins. C'est automatique mon ouvrage, après 19 ans, fait longtemps que je sais où ça se tourne, quand arrêter ! Puis, ça distrait les autres. Les autres, qui sont plus nouvelles, y arrêtent, pis, quoi, durant ce temps là y travaillent pas, pis ça fait une perte de temps pour les autres. Y aiment mieux qu'on parle pas. Mais ça parle, ça a du plaisir. Mais oui. C'est calme quand on travaille simplement notre quarante heures ; pis c'est de l'ouvrage normale mais, comme dans le moment y a des filles qui travaillent du soir, jusqu'à 9 heures ; là, le lendemain, ces filles là sont plus fatiguées, y prennent toutes plus... y a des petits conflits, ça se passe, ça c'est juste de la fatigue, c'est juste quand y travaillent du soir y sont plus tendues. Là c'est le contrat des chemises de l'armée là, des chemises de police, pis c'est tout arrivé en même temps. Fait que c'est plus de travail, faut que ça sorte pour les vacances. Fait qu'un surplus d'ouvrage, un surplus de chaleur qui est arrivé... C'est très humide. C'est chaud parce que la nuit y brûlent les retailles*. Y a trois gardiens de nuit, là. Y brûlent le linge dans une fournaise ordinaire. Fait que les calorifères le matin y sont chauds. Y a pas d'incinérateur, y a pas d'aute chose, fait que ça se trouve à réchauffer la manufacture ; fait que quand y fait chaud, y fait chaud. On a le décret ; c'est pas une Union c'est le décret ; faut que Monsieur Amyot suive un petit peu les règlements pour l'ouvrier, là. Eh ! oui ! Quand y a des augmentations à donner, y est obligé par le décret. Mais avant ça, on avait pas ça. Pis, y donnait pas tellement d'augmentation, c'est à lui la manufacture, fait que...

En rentrant*, là, je peux pus dire comment* ce qu'y se trouvent à* avoir parce ça change, là. Mais la base de salaire d'une vieille main, c'est une piasse et soixante et seize de l'heure (1,76). Les vieilles mains là, comme je suis, moé, y gagnent 1,76 \$ de l'heure. Mais si je fais plus, on travaille à la pièce en même temps. On travaille, mettons, à tant de la douzaine. Si je fais plus, on me donne plus. Mais j'ai jamais moins d'une piasse soixante et seize de l'heure. Je peux faire 2 \$ et, 2,10 \$, 2,15 \$. C'est selon la production qu'on a à faire pis, y en a une qui travaille pas tellement loin de moi, fait deux et trois-quarts, 2,85 \$ de l'heure. Elle est ben vive. Énormément vive. Parce que la fille qu'est de l'autre côté elle a de la difficulté à faire son salaire, 1,76 \$; pis elle, elle va faire deux quatre vingt cinq.

Si quelqu'un produit moins qu'une autre, elle va avoir quand même 1,76 \$ mais avec les compliments de la maison, les bêtises* ! (rire). Parce que, y te demande

une raison pourquoi ce que la fille a* fait pas son salaire que l'autre à côté peut le faire. C'est ça qui est...

Là c'est plutôt son fils, là, le plus vieux, Paul, avec son cousin, qui s'occupent, comment je dirais ben ça donc, Paul lui, y va s'occuper des contrats, des choses semblables, mais l'autre va s'occuper de la production dans la manufacture. Telle commande faut qu'elle sorte pour telle journée, y s'occupe de faire faire des nouveaux modèles. D'eux autres, y sont, y sont smattes*. On peut pas dire qu'y sont... quand y font des reproches, c'est parce que la personne le mérite. Parce que c'est à peu près la manufacture où on est le mieux ; on fait ce qu'on veut ; automatiquement, ben, faut travailler dans n'importe quelle manufacture, mais on fait ce qu'on veut. On est ben. C'est pas des gros salaires mais autrement dit, on gagne pas des prix énormément hauts, mais on fait un peu ce qu'on veut... si une journée j'ai à magasiner je vais dire : « ben là je voudrais aller magasiner absolument, ma sœur y va, j'ai une occasion, je peux-tu* aller ? » – « Oui ». On n'est pas payés, ben non, mais on a le congé. Dans des manufactures on l'aurait pas. Là, y vont nous dire : « ben allez-y ». « J'ai un apointment* su* le médecin, je vas y aller. » Ah ! le congé est accordé aussi facilement que ça. Une journée, on rente pas, on téléphone : « j'ai mal aux jambes ». Pis y a pas d'autres troupes, dans des manufactures ben, Westinghouse c'était ben plu... Ça prend un petit billet du médecin. Dans les autres *shops** ici à Douceville, y sont payés à la pièce, y ont peut-être un meilleur salaire, mais la manufacture a* l'est plus, les patrons ont l'air plus sévères su certaines choses ; parce que des congés y en ont un peu moins, c'est l'heure fixe, pis faut pas qu'y parlent tellement... Nous autres, la manufacture, d'accord, y demandent de pas parler. On peut, on peut le faire, mais pas se faire prendre. Pis les *breaks**, un quart d'heure l'avant-midi, un quart d'heure l'après-midi et une heure pour dîner. Fait que, de ce côté là, on est bien. On commence à 8 heures le matin. Et finir à 5 heures. Ça fait 40 heures par semaine. Après 3 ans, 2 semaines de vacances payées. Avant 2 ans, 1 semaine. Après 3 ans, c'est 4 %, puis après 15 ans, c'est 6 %. Ça fait assez ; y en a plusieurs là, à 6 % là, parce qu'y en a plusieurs, des vieilles mains. Bien maganées*. Eh ! oui, des vieilles mains y appellent ça de même, y disent : « on garde nos vieilles mains ». Quand on discute avec eux autres, là : « on veut garder nos vieilles mains, on veut les protéger parce que la production sort plus facilement, est plus belle, avec une vieille main que deux jeunes nouvelles qui vont pas donner l'ouvrage pis la satisfaction su le travail ».

Assez souvent les *boss** vont passer, le vendredi des fois là, la veille d'une fête y vont passer, juste pour me demander comment ça va pis comment ce qu'on aime les patrons de chemises, les couleurs, comment ce qu'on trouve les nouvelles couleurs, quand y a commencé les chemises de couleur ou des choses semblables. Y nous posent toutes sortes de questions, y jasant, y sont assez familiers avec les employés.

On a une fille là, celle qui engage pis tout ça là, Mlle Ponsard là, c'est elle qui voét à tout ça. Mais quand ça va un peu plus mal, ben, c'est le neveu, pis après ça, c'est le garçon, pis après quand c'est le père, c'est pas mal en dernier, ben là ça bouge (rire) ; à moins de ses sautes d'humeur, qu'y soit ben fatigué, mais à part, y est ben d'entente*.

Pis cette semaine, un matin je suis arrivée en retard. Ben justement le matin que j'ai pris mon auto. Je pensais d'aller plus vite pis je suis arrivée plus tard, y était huit heures et neuf ; y dit : « bonjour » ; comme de raison je me suis dit : « là, là, je vas me faire attraper ». Y dit : « as-tu oublié de te lever ? » C'était le père. Y dit : « as-tu oublié de te lever à* matin ? » J'ai dit : « non, mais c'est mon frère quand y prend la chambre de bain pis qu'y sort de la chambre de bain à 8 heures moins 5, y me reste 5 minutes ; faut que je passe là avant d'y aller moi aussi, travailler. (rire) Faut que je fasse ça ben vite ». Fait que j'ai dit ça, j'ai dit : « ça fait un mois je voulais vous en parler ». Je pensais toujours de me faire attraper dans les premières journées, qu'y était pour me le dire. Parce que quand on arrive en retard une coupe* de jours... on se le fait dire. Ben y a raison. Ça fait que là, ça fait déjà un mois, y a été patient. « Ah ben, y dit, c'est correct dans ce cas là ». Pis c'est tout ce qu'y m'a dit. Y dit : « c'est correct ». Mais quand même, si j'arriverais à 8 h 15, là... Si on arrive dépassé 8 heures et sept, on perd un quart d'heure. Si on arrive avant on le perd pas. Fait que ..

Pour ça que je dis on se trouve ben ; j'ai donné la raison puis c'est correct. J'ai dit : « je m'as n'avoir pour jusqu'à l'automne ». Ça rentre dans la chambre de bain à 7 h 15 le matin, pis ça sort à 8 heures moins cinq. Mon frère, y est correct, y part pour 8 heures !

Y a des places, à Westinghouse, par exemple, une minute en retard c'est le petit billet. Ah ! moi je serais pas capable de travailler avec ça. C'est traiter les employés comme des enfants. Faut demander la permission pour aller aux toilettes. Pas plus que 10 minutes. Une permission pour quoi que ce soit, la Westinghouse. J'avais demandé un congé, c'est vrai que ça faisait pas tellement longtemps que je travaillais là, j'avais demandé un congé pour aller aux noces de mon frère. Le patron y dit : « prends-en pas une habitude ». Ben je dis : « je penserais qu'y se marie tous les jours, ni toutes les semaines ! » Après toute, aux noces de mon frère c'était pas un congé ! Une chance qu'y a pas tombé veuf tout suite ! (rire)

Pis on peut pas se tanner de faire la même chose, on change de fils assez souvent. Un fil rouge, pis le bleu, pis le jaune, pis le vert, on fait des poignets larges, des poignets étroits, des coutures larges, des coutures étroites ; aujourd'hui j'ai changé de fil à peu près 6 fois, j'ai changé mes griffes, j'ai changé mes pieds, c'est jamais la même même chose qu'on se trouve à faire. On travaille toujours dans la même opération mais y a tellement de modèles, on commence une journée, pis le poignet va êtes rond, le lendemain y va êtes carré, le surlendemain y peut êtes piqué très étroit, y peut être pressé* avant de le faire, y peut être pressé

après... Pis toutes les opérations changent assez. Y en a peut-être qui sont pas contente de leur... je sais pas si c'est parce qu'y aiment pas la couture ; j'aime ça moé, j'aime coudre.

Les loisirs, comme vous dites, là, j'aime pas ça. Les voyages ? Les voyages, non, ça, non ! J'ai même pas été à l'Expo de Montréal. Y passaient toute à la télévision. Ça me coûtait rien, voir ça. Y passaient à la télévision, assez pour nous écœurer, pour pas aller les voir en bas. Qu'est-ce que c'était que le monde allait voir à l'Expo ? Qu'est-ce que c'était, la curiosité, le goût de voir des choses différentes, qu'est-ce que les pays peuvent nous montrer, rencontrer des gens, goûter d'autres choses, quelque chose de neuf ; ça, la curiosité, non ? Je suis ben curieuse mais pas dans ça, je trouve ça idiot quelqu'un qui va aller voir ça, qui va aller presque à toutes les semaines, je trouve ça idiot. Moi, ça me donne rien. Aurait fallu je commence plus jeune. Peut-être que ça m'aurait adonné*. Ceux qui ont des ambitions font bien d'en profiter. Ce que j'ai, je suis satisfaite, moi. Pour ce que je fais à l'heure actuelle, quand bien même que je saurais ce qui se passe dans les autres pays, je serais sûrement pas capable d'aller régler leurs affaires. Même, ça irait bien, ou ça irait mal... C'est réellement inutile à aller dépenser son argent là. Comme les restaurants à l'Expo, aller manger des choses qu'on connaît pas ! Comme ceux qui vont manger un hot dog, y aiment ça, y adorent ça. J'aime pas les affaires épicées comme ça, j'aime pas ça. Aller manger des mets que je connais pas... des mets chinois, j'aime rien de ces choses là. Dépenser de l'argent pour aller en dehors, manger dans un restaurant à Québec ou ben visiter le Québec ! voir un arbre en Gaspésie ou voir un arbre à Saint-Léon, allez ! prendre un poisson à Saint-Léon ou prendre un poisson en Gaspésie, c'est un, c'est de la pêche pareil. Y a de l'eau, y a des arbres, c'est des routes, y a des restaurants, rien des lits... Pourquoi pas les prendre aux alentours. Si j'aurais de l'argent ce serait dans une maison, puis du confort ; aller en Europe, absolument pas, absolument pas.

Faire des voyages, ça, ça va quand on était jeune. Bah, il y en a qui y vont pis y y retournent plus, ils n'entendent plus parler de leur voyage. Premièrement il y en a qui y vont, pis y arrivent avec des... c'est des vantards – c'est même pas plus vrai que... Comme là, y en a ben qui vont faire des voyages de nocés hein ! Ils sont dans un petit village et pis ils se, se renferment dans une cabane, là, pis ils reviennent (rire) au bout du jour en disant qu'ils ont fait le tour de la Gaspésie, pis qu'ils ont été à New York ; et pis ils étaient à peu près à 5 milles de Douceville !

Madame LACHAPELLE

44 ans

Contremaîtresse dans un atelier de couture

Mon père était boulanger, quand il a tombé malade, qu'il a été transporté à l'hôpital il a fallu s'occuper d'avoir un boulanger ; et c'est ma sœur et moi qui passions le pain avec la voiture à cheval. Ma sœur allait aux maisons pis parce qu'elle était moins peureuse que moi, s'occuper du cheval, j'avais peur du cheval. Mon père est revenu ; ça a rentré dans l'ordre.

Le médecin qui était venu soigner mon père a demandé à ma mère de me laisser aller travailler chez lui. J'avais à peu près 12 ans, 12, 13 ans ; j'étais gênée, aller travailler chez un médecin là ! Quant à faire le ménage, là, ça me faisait rien mais une chose que j'ai jamais aimé à faire... c'est le manger. C'est drôle à dire pour une femme, de pas aimer faire le manger, mais je disais toujours à ma mère : « je vas laver votre plancher m'man, faites moi un bon dîner », c'était dans moi, ça ! Je dis au médecin que je savais pas faire à manger. Ça faisait rien, c'était juste pour s'occuper du ménage et du bébé. Dans ce cas là, c'était correct. J'ai dû travailler chez lui, là, à peu près 9 mois. Là une de mes cousines qui travaillait aux plants* de guerre : « viens là-bas, tu vas te trouver du travail, pis tu gagneras plus ». C'est entendu, chez le médecin je gagnais 24 piasses par mois, j'avais augmenté, au début 1,5 piasses par semaine et puis après, 12 piasses. À Sainte-Thérèse, c'était 40 piasses par mois, nourrie, logée et ils fournissaient l'uniforme. Mais ma mère était pas tout à fait d'accord parce qu'on était trop jeunes, pis avec raison aussi. On était jeunes pour sortir de la maison, pis aller travailler si loin que ça. Mais suffit que c'était avec une cousine elle nous a laissé aller. Là j'ai travaillé là... 5 1/2 ans, c'est là que j'ai rencontré mon mari ; à peu près 6 mois après que j'étais arrivée. J'avais 16 ans. J'ai travaillé dans un restaurant, c'était un magasin général dans les plants* de guerre. J'étais pas sur le plant*, j'étais à la cantine 5 ans 1/2. Là c'était une vie normale, on travaillait, on avait une journée de congé par semaine, on allait chez nous à peu près tous les 15 jours, les 3 semaines. Mon mari était gérant du magasin. J'étais pas trop malmenée (rire). Et puis quand ça a fermé, je crois que c'était en... on s'en en allé à Shock River près de Stanbridge c'est assez loin. Lui a parti le premier, il s'est en allé là-bas, je suis partie... 9 mois après toi ? Là j'ai travaillé un an juste, j'ai arrivé le 1^{er} octobre, reparti le 1^{er} octobre après, en 1946. Puis je suis retournée chez nous, on s'est mariés le 2 août 47. Après on s'en est allés chez lui en 47, on est resté 1 an et 2 mois, puis on est revenu icitte au mois d'octobre 48. Là, lui est tombé malade la 1^{re} année de notre mariage, il s'est cassé une jambe sur la glace, l'avant-veille avant Noël. Il a été longtemps qu'il pouvait pas se servir de sa jambe, il a fait de la polyo quand il était jeune, ses os sont très difficiles à reprendre et après ça il a recommencé à travailler à la « general », pis il a tombé malade en février 49. Entre-temps j'ai commencé à

travailler le 11 novembre 48, le 11 novembre 48, juste ici une petite manufacture de couture, juste 2 rues d'ici. On faisait du linge de bébé, des petites salopettes, c'est là que j'ai appris à coudre. On gagnait 25 sous de l'heure. 25 sous de l'heure, là j'ai travaillé ! Il a été obligé d'aller à l'hôpital, il a été à Trois-Rivières. J'allais le voir tous les dimanches après-midi, la semaine je travaillais. Je voulais faire une paye qu'avait du bon sens, ça fait qu'il fallait que je travaille. On commençait à 7 heures du matin, j'ai déjà vu travailler jusqu'à 11 h le soir... assez souvent. Là ils ont augmenté tous les ans, 5 sous de temps en temps. Après 8-9 ans, ça a été vendu à un autre patron. Puis toujours est-il qu'à un moment donné, ils m'ont demandé pour être contremaître, à la manufacture. J'ai commencé à être contremaître, ça fait 9 ans que je suis contremaîtresse. Je m'occupe de monter l'ouvrage, de donner l'ouvrage aux filles. Faut que je m'occupe de sortir le plus d'ouvrage possible, de sortir le plus vite possible. Je m'occupe de faire suivre chaque opération, posage de collet, posage de manches, posage de ceinture... Ce sont des femmes en partie, elles sont mariées, elles ont des enfants. Elles font toujours la même partie, le plus vite possible. Mais je suis pas une femme pour pousser l'ouvrière. Je dirais, j'aime pas à ce que la fille perde son temps à parler ; après tout, je donne autant que possible justice. Elles sont là pour travailler, elles sont payées pour travailler. D'un côté, si elles perdent leur temps, c'est le patron qui perd son argent ; le patron paye pour avoir son ouvrage. Je dis jamais à une fille : « tu vas pas assez vite » ou « va plus vite » ; pourvu que la fille fasse son ouvrage, qu'elle s'amuse pas, pis qu'elle fait bien son ouvrage, c'est ça que je demande. Mais jamais j'irai dire à une fille ou à moins qu'elle soit à l'extrême, il y en a on dirait que le temps pour eux autres ça compte pas ; j'ai pour mon dire*, ce qui est à une fille est à une fille, ce qui est au patron est au patron. Je fais le prix d'une opération, c'est le commencement, je le dis à M. Gold : « si la fille prend tant de temps pour la faire, si la fille fait bien son ouvrage, c'est ce temps là que ça lui prend ». Lui, il lui faut le montant, il faut qu'il gagne, pas qu'il perde pour faire la robe mais faut le temps aussi que la fille le fasse. J'ai eu de la misère pour lui faire comprendre, les livres sont là. Des fois il trouve ça cher l'opération, elle a l'air très simple à faire, mais des fois il y a du tournage ou du plaçage à faire, c'est là que ça prend du temps. Si la fille était capable de toujours fournir sur sa machine à coudre, là ça serait pas cher, mais c'est le plaçage qui prend du temps. La fille c'est pas une machine, faut qu'elle prenne le temps de placer son linge. C'est pour ça que jamais je dis : « tu vas pas assez vite ». D'accord, y a des fois y a quelque chose de pressé à faire, comme avant les vacances, là, pour une telle date. Mais j'ai pas besoin de parler j'ai rien que la peine d'aller poser leux lots à leux places là. Quand je prends les lots au fur et à mesure qu'elles le font, là, là, elles savent que ça presse.

J'ai un groupe de filles que je peux dire extraordinaires, j'ai pas à me plaindre de mes filles, elles donnent un bon rendement, j'ai pas à me plaindre avec ; jamais que, jamais j'ai chicané avec une fille, des gros mots là qu'on pourrait dire, pour leur faire comprendre. En 9 ans c'est peut-être arrivé une fois, 2 filles là, 2 fois, qu'a fallu que je mette dehors. J'ai pas de difficultés.

... À la *shop** aucune fille sacré* : un ou deux ça a arrivé, elles ont été averties, ça je tolère pas. Même des propos malsains, là y en a y vont parler, y vont toujours voir les choses sur le mauvais sens, je suis pas capable de l'endurer. Je crois, 2 filles que j'ai vu arriver, je les ai entendu sacrer. J'ai dit : « si je vous entends encore sacrer, la porte est là ». Je suis pas capable de l'endurer. Quand même qu'y sacrent si ça va mal, ça va pas aller mieux : « dites donc un Je vous salue Marie, ça va aller mieux » (rire) ; y partent à rire, y disent pas un mot, j'ai pas eu la peine de le dire deux fois !

J'ai un groupe de filles, je peux dire !... J'ai une femme qui travaille avec moi, elle a commencé 3 semaines après moi ; j'en ai, ça fait une dizaine d'années. Les « vieilles mains » c'est stable, j'en ai de 15 à 18. Qu'est-ce que c'est qui change dans les jeunes si elle sait coudre, je vais l'engager, mais quand l'ouvrage baisse, la jeune qui est rentrée la dernière, c'est elle que je vais renvoyer la première. Je suis pas pour mettre dehors celle qui a 8-9 ans d'expérience, de rendement... c'est pour ça que ça change beaucoup, si elle est 2-3 mois sans travailler, elle cherche du travail ailleurs. Oui, il y a des femmes au-dessus de 50 ans, mais je regarde pas ça, si c'est une bonne couturière. Si elle travaille un peu moins vite, c'est encore plus payant qu'une jeune qui sait pas coudre, c'est là qu'on perd. Les étudiantes, c'est une génération à habituer ; peut-être qu'elles feraient une bonne couturière. Les jeunes sont moins bonnes que les vieilles, elles ont des diplômes mais les vieilles ont l'expérience. Aujourd'hui on a de la misère pour avoir une bonne couturière.

Y sont payées le salaire, euh... maximum, 1,38 \$ de l'heure ; elles travaillent un 7 1/2 par jour, pis une heure pour dîner, pis 10 minutes l'avant-midi, 10 minutes l'après-midi. Là, elles jasant, elles fument, elles mangent, elles boivent une liqueur*, pis elles jasant. Moi, non. J'aime être amicale avec les employées mais pas *chums**. Une fille qui va commencer à me raconter sa vie pendant les heures de travail, là, j'aime pas ça. D'abord la première des choses, c'est une chose qui est très malsaine pour une contremaîtresse. Mettons que je vais parler avec une employée plus longtemps qu'une autre, il y en a qui vont très bien le prendre, pis d'autres... Il y a toutes sortes de caractères de filles. Faut faire ben attention à ça. Ce que j'ai à dire je le dis ; la fille qui va me parler, je vas y répondre très poliment mais jamais j'allonge le discours. À moins que ce soye pas sur les heures de travail, ou après 4 h 1/2.

Avec M. Gold (le patron), très bien, très bien, je suis pas capable y enlever un cheveu sur la tête à cet homme là. Y en a pas ! (Rire) Oui, mais le peu qui lui reste, très gentil ! Il est juif ; c'est de valeur* de le dire, mais y a pas un canadien qui fait ce qu'y fait lui. Il vient seulement une fois par semaine, il y a en plus une secrétaire qui fait* la paye, les livres ; à part de ça il y a un engagement à faire, ou ben de quoi, c'est nous qui le fait. Mais à part de ça, pour le patron, j'ai pas un mot à dire, bien gentil ; n'a quelque chose à discuter, je vas le laisser parler, après ça y me dit : « qu'est c'est que t'en penses » je m'en vas parler après ça, on discute tous les deux ensemble, si quelque chose marche pas dans la manufacture ; très compréhensif,

j'ai pas un mot à dire, toujours très gentil, jamais qu'y m'a dit gros comme la tête d'une épingle. Ben gentil, ben gentil... Là il m'a prévenue : « vous laissez jamais embarquer* sur la tête par une fille ».

Je suis une femme assez timide pour dire... quand je suis obligée d'aller dire quelque chose à une fille, d'abord je vas jamais lui dire quelque chose à sa place. Je la fais descendre au bureau pis je lui parle, seule. J'essaye de lui dire le plus calmement possible, pas la blesser, mais je lui dis, je lui dis. D'une manière je m'arrange que ça soit en rentrant ou en finissant, ça fait que les autres (voient moins). Ça M. Gold m'a bien avertie : « Madame Lachapelle, je veux pas qu'il y ait une seule fille qui vous embarque sur la tête. Si une fille qui vous fait de la misère, que ce soit la meilleure fille, la meilleure couturière, qu'y a pas dans la *shop**, la porte est ici, faites-là prendre la porte. » Ça, j'ai jamais abusé à cause qu'il me l'a dit. Là, pour que je mette une fille à la porte faut que j'en aie par dessus la tête. Ça a arrivé une fois. Elle nous faisait pas tant qu'à moi qu'aux autres, une « fille de *shop** » comme on pourrait dire, une mauvaise langue. J'ai essayé d'y faire comprendre, mais j'ai vu qu'il y avait rien à faire, j'ai dit : « c'est de valeur* tu veux rien comprendre, je suis pas pour* perdre la moitié de la *shop** pour une fille » ; elle est partie. Dans 9 ans que j'ai été contremaîtresse, là, ça a peut-être arrivé une couple* de fois que les filles se sont chicanées ; je leur ai parlé, pis ça fait 9 ans, elles sont encore là, pis ça se parle toutes. Une fois j'avais une fille qui se mariait pis j'avais engagé une autre femme pour la remplacer ; elle a travaillé 6 mois là, avant que celle qui se mariait parte. Naturellement, celle qui se mariait, ça faisait 6 ans qu'elle travaillait là, elle était vite, elle a toujours fait la même chose, elle faisait des bords de jupes ; elle faisait beaucoup plus que son salaire, pis elle n'en faisait. La fille à côté, elle n'a commencé à en poser, pis elle aimait ça ; elle a essayé d'être aussi vite comme l'autre pis elle réussissait pas, comme de raison, l'autre, ça faisait 6 ans qu'elle posait des bords de jupe ! Elle ambitionnait de faire comme l'autre, celle-là, là, pis dans son ambition elle venait nerveuse. Un bon après-midi elle commence à pleurer : « je vais pas faire mon salaire, pis je vais pas faire mon salaire » ; j'y ai parlé, j'ai dit : « écoutez-là, dans votre tête à vous, vous voulez faire ce que l'autre a fait à côté de vous ; vous venez de commencer ; commencez avant ! je vous ai pas fait un reproche, c'est vrai que vous allez avoir un remboursement ; (c'est vrai que les filles elles sont assez fières pour pas arriver avoir un remboursement), mais je vous ai fait aucun reproche, commencez tout tranquillement, pis plus vous irez tranquillement plus vous irez vite ; quand vous aurez plus de nervosité en vous ». C'était pas le même tempérament non plus que l'autre ; ça, la première journée qu'une fille s'en va venir coudre chez nous, je vas vous dire si elle va faire une bonne couturière ou non.

Le remboursement c'est qu'ils ont 1,38 \$ de l'heure ; là dessus ils ont 73 sous de bonus, qu'y travaillent pas beaucoup ou beaucoup, y ont ça, ils peuvent s'assir, là, pis avoir 73 sous assurés. Alors faut qu'y fassent le reste, ça veut dire qu'y faut qu'y fassent 65 sous de l'heure au travail à la pièce, là. Si le font pas, ils n'ont leur 1,38 \$ quand même, mais ça veut dire que nous autres on est obligés de

rembourser ce qu'y ont pas fait, pour arriver aux 65 sous. Nous autres ben, c'est la compagnie, le patron, quoi. Mais y sont assurés de leur 1,38 \$ de l'heure. Prenez par exemple une robe. Là, chaque opération faut que je fasse le prix, l'opération du devant, du collet, je fais le prix de chaque. Quand M. Gold vient, on vérifie le prix, ça veut dire qu'on vérifie ; il recompte tout, parce que je peux me tromper ; à n'en faire comme à n'en faire, je peux me tromper, je suis pas infallible, une couture que j'ai pas vue ou quelque chose comme ça. On vérifie, si l'opération est longue, placer le linge, ça fait plus long et la fille arrive pas à faire son salaire et c'est là que le remboursement entre en compte. Dans sa semaine, si elle est supposée faire 30 piasses, puis qu'elle a fait seulement 27, la compagnie est obligée de rembourser 3 \$ pour faire son montant à l'heure. Il y en a assez qui ont du remboursement ; c'est très difficile à ajuster, j'ai 5 filles sur les mêmes opérations ; j'en ai une qui va être très vite, l'autre va être moyenne, l'autre encore un peu plus bas ; je peux pas compter sur celle qui est la plus vite parce que les autres auront rien. Pis y a l'encouragement de la fille qu'y faut compter là-dessus. C'est ça que je disais à M. Gold ; admettons que la fille elle se ferait seulement que 25 sous de plus que son salaire, c'est un encouragement pour la fille, voyez-vous ? Elle a l'encouragement d'en faire plus premièrement en faisant plus, l'ouvrage sort plus aussi. Mettons une fille qui a son 5 dollars par semaine, elle l'a gagné ; si elle va réellement très vite, elle a plus que son salaire, pis ça, elle l'a. Chaque jour elles font leur feuille de paye, y font leur ticket sur la feuille de paye, le nombre de pièces qu'elles font ; 1, 2, 3, 4 tickets qu'elles posent sur la feuille. Si la fille a pas son ticket c'est une autre l'a pris, on cherche... on trouve, mais c'est très rare. J'ai des filles assez honnêtes, pour ça oui.

... Si elles arrivent 5 minutes en retard elles perdent 1/4 d'heure. De 3 à 15 minutes, on perd la même chose ; oui, elles perdent. Pour le nombre de filles là, j'ai pas trop à me plaindre de ça, y en a pas tellement qui arrivent en retard.

... Certaines d'entre eux sont pas capables de faire de *l'overtime** (heure supplémentaire) je sais qui sont pas capables, je leur demande pas. Sont pas payées plus cher, dans l'industrie de la robe on a une loi : 37 h 1/2 (par semaine) c'est la loi de la comité conjoint. Mais on fait aussi de la petite robe de 4 à 5 1/2 ans ; alors pas de loi là dessus. Alors quand on fait des heures supplémentaires c'est toujours sur la petite robe qu'on travaille ; la grande, de 7 à 14 ans, je suis pas capable de faire de *l'overtime** là-dessus. La petite, je peux, quand même qu'il y a des inspecteurs y sont pas capables de rien faire. Inspecteurs de la comité conjoint. C'est pas l'Union*, on n'en a pas, c'est une comité qui s'occupe spécialement où ce qu'y a pas d'Union*. Ça arrive assez souvent qu'y viennent ; avant il y a une fête payée, si je demande pour travailler, il faut faire de la petite, robe, ils montent en haut, il veut voir chaque fille pour voir si c'est de la petite robe qu'ils font. J'aime pas tricher.

Oui, c'est presque moi qui runne* toute la dedans. Y a qu'un homme avec nous, il est confiant, je peux lui faire confiance, il s'occupe de la réparation des machines

à coudre, faire les boîtes, le balayage en fin de semaine. Si une machine tombe en panne, la fille le perd pas, son temps court pareil. Ça leur fait à peu près 45-46 par semaine. Moi j'ai pas à me plaindre, j'ai un assez bon salaire, au prix de ce que j'ai commencé, j'ai un assez bon salaire, je me défends un peu plus ; en réalité je m'as vous dire une franchise, j'aimais beaucoup ma machine à coudre, oh ! oui, oh ! oui ! Quand je suis capable de m'organiser, quand j'ai du temps de libre, je m'en vas sur ma machine à coudre (rire) ; je fais toute mon linge* moi-même, je vas m'en faire pendant les vacances, voilà les vacances qui s'en viennent.

... Oui c'est moi qui fait marcher la maison ; mon mari voilà 20 ans qu'il est là, y peut pas faire rien ; il a absolument rien ; les premières années, il a eu sa pension d'invalidé, la plus grosse somme qu'il a eue par mois 24 \$, puis 10, puis 3 par mois. Ils disaient qu'avec le salaire que je gagnais ils pouvaient pas lui en donner plus. Puis ils ont demandé un remboursement de 123 piasses. J'ai dit : « mon idée, je vous le dois pas ». Pis y m'ont pas achalée avec ça ; ce qu'ils m'ont répondu que s'il en avait de besoin, ils le déduiraient sur les pensions. Comme il a jamais rien reçu !

C'est à peu près toute la vie que j'ai faite. Oh ! oui j'en ai arraché*. Ce que j'ai trouvé le plus dur, c'est le temps qu'y était à l'hôpital, lui. Pourtant je travaillais beaucoup, 9 h, 10 h, des fois 11 heures. J'arrivais chez nous, j'avais une chambre, puis un salon, je faisais un petit ménage, le lavage ; c'était long.

...Oui, chez nous, ça c'est déjà parlé qu'y voulaient faire entrer l'Union, mais y en a qui sont complètement contre. Y disent qu'y paient (leur cotisation) puis, hop, t'as pas d'ouvrage ; allez-vous en pis y paient ça pour rien. Le patron est pas pour l'Union. À Montréal les filles gagnent plus mais on n'est pas sus la même zone ; à Montréal c'est plus cher qu'ici. La vie est plus chère. Pourquoi c'est faire que le patron est venu faire une manufacture ici, c'est pas pour rien, c'est parce que la vie est moins chère, les taxes sont moins élevées. Oui, ils les (ses robes) vend à Montréal, mais écoutez (rire) c'est lui qu'est le patron, il s'arrange pour faire de l'argent.* Pis, oui, j'ai pensé à tout ça. Moi je suis entre deux feux : quand c'est le temps de faire quelque chose pour l'ouvrière, je le fais... autant que possible... si je peux donner, ça serait seulement qu'un sous sur l'opération, je vais leur donner. Sur la petite robe, ils ont 1,20 de l'heure c'est un peu moins cher que sur la grande. Avant c'était 1 \$ et 10, ça avait pas de sens. Je l'ai dit à M. Gold : « ça marche pas pour l'ouvrière ». Je leur ai fait avoir 10 cents de plus.

Non, a n'a pas de fonds de pension, de garantie ; une qui tombe malade, elle paye de sa poche, elle perd son salaire. La seule garantie qu'on a c'est l'assurance d'accident de travail. Si une est en famille* c'est pareil ; elle perd pas son travail, si c'est une bonne couturière je vais la reprendre après. Elle travaille autant qu'elle peut travailler ; j'en ai une là, elle reste jusqu'à la dernière minute. Oui, c'est dur. J'ai 44 ans.

Les premières années j'étais plus courageuse, plus que ça va je trouve ça dur parce qu'on n'a plus les forces que j'avais les premières années ; ça travaille jusqu'à 6 heures, quand arrive 6 heures, je trouve ça dur. Je m'assis, j'arrive, pis je suis contente de m'écraser. Parce qu'à la *shop** je m'assis jamais ; 10 minutes avant-midi, pis 10 minutes après-midi, pis à part de ça je marche tout le temps, tout le temps. Rien que pour travailler, là, ça prend* trois paires de souliers. Là... ça me prend des souliers comme les garde-malades, sinon je serais pas capable.

... Oui je vais à la messe, faudrait que je sois ben malade pour pas y aller. Je vous disais en toute sincérité, c'est ma meilleure détente. Je dis mon chapelet tous les soirs, pas à genoux par exemple, couchée ; mais y a des fois que je finis pas toujours (rire). Ça, l'Église, c'est peut-être parce que j'ai eu de très bons exemples dans ma jeunesse. Moi j'ai pas eu d'exemples que mon père se soit pas levé le matin pis se soit pas mis à genoux pour faire sa prière. J'ai toujours vu mon père se mettre à genoux le matin, je l'ai jamais vu manquer sa messe le dimanche des grosses tempêtes l'hiver, il attelait, mon père, et descendait à la messe. Maman manquait plus, elle était plus malade. Moi, la messe, j'y vas pas par obligation, c'est une défense.

Quand quelque chose va mal ou que ça aille bien, je demande au bon Dieu de pas m'abandonner, surtout dans sa foi, qu'il me garde ma foi. Ça ira comme ça voudra, qu'il m'envoie ce qu'y voudra mais, si y m'aide lui, je suis capable de passer à travers*. J'ai pour mon dire, là, si y a des épreuves je suis prête à les accepter en autant que lui m'aide. Si je passe à travers, c'est qu'y m'aide. Si ça va bien je remercie quand je sors de l'Église, je me sens bien, je m'en viens ici pis... Je me rappelle, si j'ai manqué la messe 2 ou 3 fois dans ma vie, pas être capable, être dans le malheur, mon Dieu si j'ai trouvé la journée longue, elle veut pas passer. Là je me sens bien.

Le soir je rentre à la maison. Mes loisirs ? (rire), pas grand chose ! Notez-là, le lundi c'est le lavage, mardi repassage, mercredi je fais rien mais il y a toujours quelque chose à faire, jeudi, le raccommodage, le vendredi le magasinage, le samedi le ménage, pis quand j'ai quelques minutes dans l'après-midi ben je me taille une robe, une jupe, je couds. Le dimanche la messe, le dîner, après je roule les cigarettes, la journée est faite, quelquefois la visite, on va chez nous (chez mes parents).

Quand on part, je vas me lever à 6 heures pour faire mon ménage. Partir sans faire mon ménage, ça m'énerve. Là, je me dépêche, je vas passer ma vadrouille*, je vas enlever ma poussière, je vas préparer le déjeuner pis, t'sais, faut je lave ma vaisselle avant de partir. Si je fais pas tout ça, ça m'énerve toute la journée, je pense à ça. Mon mari, y se choque : « arrête, on s'en va ; ça, c'est pas sale, personne va venir ; on s'en va, on barre les portes ». Mais je me lève de bonne heure, y n'a pas connaissance (rire) ; je suis pas plus propre qu'une autre mais faut je fasse ça, il le faut. Ou là, je vas profiter du soir, là ; le soir, si y se couche avant

moi, là, pis si je vois qu'on part demain matin... je me lève tranquillement une fois qu'il va être couché, pis je vas passer ma vadrouille. Pis une fois que ma vadrouille va être passée, je vas me recoucher. Ah ! mon Dieu, je voudrais pas que ça soit écouté non plus, parce qu'ils vont dire : « elle est ben folle, cette folle-là ! » C'est comme la visite, faut que je sache ça d'avance. On me téléphone, pis, là, je me prépare d'avance. J'aime ça, j'aime ça, la visite, mais seulement, j'aime à le savoir d'avance.

J'ai lavé mon premier plancher à 11 ans, en cachette ; j'avais trouvé une brosse, je lavais le passage quand mes parents étaient couchés ; ma mère m'a prise : « si tu veux le laver, je vais te donner une bonne brosse » ; j'ai tout recommencé avec la bonne brosse. Après, j'aimais ça, j'ai toujours continué.

J'aurais pas le temps de faire partie de quelque chose, tant qu'à faire partie de quelque chose j'aimerais comprendre quoi. Si t'y va rien qu'une fois par année ; faut participer, pis comprendre. Les premières années qu'on était ici on jouait aux cartes, là on n'a plus le temps. Toujours travailler (rire). Demandez à mon mari, des fois y me chicane lui : « vas-tu rester tranquille, vas-tu t'arrêter là ». Des fois, le soir, je reste tranquille par rapport à mon mari parce que je sais qu'il aime pas ça. J'aime bien coudre, il peut pas écouter la TV, la machine fait du bruit. Pis il aime pas la machine à coudre (rire prolongé), alors je m'arrange tout le temps pour le faire l'après-midi du samedi quand il est couché. Pis je me cache pas pour le dire quand j'ai à coudre le dimanche après-midi, je me gêne pas pour le dire, je le fais.

Je fatigue quand je vois quelqu'un d'autre faire mon ouvrage. Dans tout ça je remercie le bon Dieu de m'avoir donné la santé que j'ai. La maladie de mon mari c'est la tâche que Dieu m'a envoyée, c'est mon devoir. Je le fais pas seulement que par devoir, j'aimais mon mari, c'est peut-être pas un amour fou comme la première année de mariage ; mais quand ça fait 22 ans qu'on est ensemble c'est peut-être encore plus profond qu'un amour fou. Je le fais pas seulement par devoir c'est ma... ma raison de vivre. Je trouve toute ça, toute simple. Ce qui manque c'est les enfants, jamais on n'a empêché la famille, c'est le bon Dieu qui nous en a pas donnés. Quand mon mari est tombé malade, on avait promis si y revenait en santé, d'aller chercher un enfant à la crèche. Mais c'est jamais revenu. Tant qu'à être obligé de travailler, prendre un enfant pis pas être capable de le faire vivre, j'aimerais bien être à la maison pis l'élever.

Là on arrive bien, j'ai un mari qu'est pas exigeant pis pas dépensier. Aujourd'hui tout qu'est ce que j'ai dans ma maison, je dois rien à personne, le médecin est tout payé. J'ai pas un mari gaspilleux ; il est malade mais y m'a beaucoup aidée à sa manière. Si j'avais eu un mari qui aurait eu gaspillé tout ce que j'aurais gagné, pour ainsi dire, là ! Quand j'arrive à midi, mon manger est fait, y m'aide autant à sa manière.

Monsieur et Madame LECLAIR

64 ans et 60 ans

ouvrier à la « General »

Nous avons ici un condensé de la vision du monde du milieu ouvrier. Avec Mme Leclair, un exemple de pratique religieuse moyenne, essentiellement utilitariste (voir l'arithmétique des péchés) et sans trop de nostalgie à l'égard du changement ; une expression du statut féminin et des principes éducatifs (renfermement des enfants, insistance sur la formation religieuse) ; on remarquera les attitudes à l'égard des enfants morts.

Avec M. Leclair (outre le même souci que son épouse du renfermement de la femme et des enfants), nous prenons connaissance de l'éthique publique : sens du travail, mépris affiché de l'argent, mais les syndicats et la grève sont critiqués surtout d'un point de vue économique ; acceptation désabusée du pushing, de l'inégalité des chances qui ne débouche jamais sur une prise de conscience de classe et la critique de l'employeur ou des classes dominantes.

M. – On est catholique ou on l'est pas. Je vais à la messe tous les matins Quand je travaillais de nuit j'étais pas capable (d'aller à la messe tous les jours), mais depuis que je travaille de jour, ça fait onze ans, j'y vas. Je me lève puis je dis : « tant qu'à être debout, c'est sur mon chemin ; j'aime autant arrêter à la messe en allant travailler, c'est sur mon chemin ».

M^{me} – Oh ! ben moi, j'y vas le dimanche ; là je fais rien que commencer à en revenir*, d'être capable de marcher un peu. Je traînais pour marcher, je faisais de la pression* ; ben oui ! j'ai été à l'hôpital, depuis ce temps là je fais une seringue*... je recommence à marcher mieux mais...

M. – Pas aller à la messe moi, je serais pas capable. Me semble moi que je vas pas à messe, je suis pas capable de sortir. Mais pas tout le monde. Si ils se couchent ben tard, on va pas à la messe. Ils aiment mieux s'en aller à leur camp qu'aller à la messe, hein. Il y a ben plus de distraction là. Mais moi, non, nous autres quand on manque la messe c'est parce qu'on est malade.

M^{me} – Oh ! moi, je suis bien prieuse, mais à y penser savez-vous qu'un chapelet, une dizaine, en pensant à ce que tu dis est mieux qu'un chapelet sans y penser. J'aime mieux rien qu'un Ave que n'en dire 100 pis que t'as pas pensé au bon Dieu. Je prie toujours le matin quand je me lève pis tous les soirs quand je me couche. Oh ! je n'ai ben dit des prières. J'avais des tas de livres, haut de même, dans le temps du carême ; je lisais ça à tous les matins, un heure à lire toutes sortes de prières. Je le dis plus à c't'heure. Je sais pas, on vient qu'on bah, j'en disais pour

les autres. Pourquoi qu'on prie ? Quand on est mort, ils viennent pas, ils nous disent pas une prière, à quoi que ça sert d'en dire ; hein, une bonne pensée au bon Dieu, moi, je trouve, ça fait* ; je parle pas de sacrer* après, mais oh ! ben, c'est peut-être l'imagination. Mais je prie, pis me semble que ça m'aide. Je fais pas d'abus, faire la folle pis des prières à plus finir !

Des fois j'avais rien à faire, je m'assisais là, pis, je n'avais des livres, surtout dans le temps plus jeune, savez... les premières années de ménage là, on n'avait rien à faire là, les enfants dormaient, je m'assisais, y avait des tas de prières. Dans les Annales il y avait toujours la Sainte-Vierge, fallait je la garde, si je la jetais me semblait qu'elle traînait dans les rues, je la jetais dans le poêle plutôt que la laisser traîner dans les rues. J'étais catholique mais aujourd'hui là, pour dire franchement, là, que le monde c'est catholique comme c'était là, hein, non Une fois, il avait passé un abonneur de journaux, comment qu'on appellerait ben ça donc, toutes sortes du monde indécent qu'on pourrait dire là-dedans, là ? Moé, oh ! j'ai dit : « je m'en vas à l'Oratoire Saint-Joseph ou ben donc Notre-Dame-duCap. (J'avais Saint-Antoine, j'avais la propagadation de la Foi, j'étais tout abonnée à ça), j'n'ai assez, allez plus loin, que j'ai même pas le temps de le dire » – « Dites-moi pas, il dit, que vous êtes arriérée de même ». Il m'a traité d'arriérée... J'ai dit : « ramasse tes livres, pis la porte. Ça, c'est de mon affaire, moi, si je veux lire ces livres là (rire) ». Et premièrement, c'était pas des beaux livres, fait que...

Je n'ai ben fait brûler des lampions. Pour faire brûler des couronnes de Saint-Antoine, à tous les mois j'en faisais brûler, une couronne, Saint-Antoine. Qu'est-ce ça sert, j'ai brûlé ça ? Pourquoi qu'on va brûler ça, des lampions ? Des lampions là qu'ils font, ils leur coûtent une cent pis nous on paie 10¢, pis où ce qu'elle va l'argent ? ; je le sais pas. Moi j'aime mieux prendre mon argent, pis, moi j'envoie de l'argent à Notre-Dame-du-Cap pour les morts à tous les ans 10 \$ à Notre-Dame-du-Cap, 10 \$ à tous les ans, pis à l'Oratoire Saint-Joseph. Pour des messes, pour la parenté. Ceux qui n'ont de besoin pis y en a qui leur font envoyer. Des images j'en ai mais qu'est-ce que ça donne ? Avant ça la maison en était garnie (rire). Oh ! ben, je n'avais dans un sac de médailles, avant, pis à c't'heure ! Avant ça, il y avait une médaille dans les chars, Saint-Christophe, hé ! il a perdu sa place, hein ! Saint-Christophe. Tous les saints sont... sont tous congédiés à c't'heure. La Sainte-Vierge, à entendre parler, quand ils ont fait un pèlerinage de la Sainte-Vierge qui avait été jusque dans les vieux pays* ; combien d'argent qu'ils ont fait avec la Sainte-Vierge. Moi... j'appelle ça rire de la Sainte-Vierge, moi. Pis de quoi, ça a pleuré tout le long, pis à c't'heure c'est une femme comme les autres. Pourquoi qu'ils ont fait tant d'argent pis qu'elle était si bonne avant. Moi, C'est ben malaisé à comprendre aujourd'hui c'est parce qu'on est catholique pis qu'on sait qu'il y a un bon Dieu, parce que...

Ben, le vendredi je fais un repas maigre encore. Ouin, un repas maigre, tu sais ben, on est habitué ; je me dis une fois par semaine, ça fait du bien, hein... Du

poisson, on mange pas de viande, du poisson, des œufs, des crêpes, du pain doré, tu sais ben, toutes ces petites choses là.

Le carême, oui, je le fais aussi, c'est toujours comme ça, c'est toujours la même routine, tout le temps dans le carême. Le jeûne à c't'heure, il est pas obligatoire. Mais je continue tout le temps comme ça. J'ai continué comme ça, pis les enfants aussi y disent « continuons comme ça ». J'ai déjà fait des carêmes, tous les matins pour aller à la messe pis j'avais trois enfants. Mais aujourd'hui, là, il n'y en a plus de messes de carême, je suppose, je le sais pas ; oh, y en a plus ! Parce qu'avant ça, les enfants, ils allaient tout à confesse le premier vendredi du mois, y n'a de ça à c't'heure. Même la petite fille, là, elle fait sa communion ; si elle veut aller à confesse, elle dira si elle veut d'y aller. Franchement quand même qu'elle irait à confesse, qu'est-ce qu'elle va dire, hein. Il n'y a plus rien de péché à c't'heure (rire), pas besoin d'aller à confesse (rire). Moi je trouve que c'est mieux de même aujourd'hui, pour l'histoire des péchés. Ça serait ben moins d'ouvrage de se confesser direct au Bon Dieu ; on s'assirait dans le coin pis, on en profiterait quand tu es tout seul pour parler ; ben tu y parles fort (rire).

Il y avait une affaire : ils faisaient des retraites, il n'a plus de ça. Hein ! Pis quand il y avait des retraites là, le Père, là, tout était péché, pis la famille, pis c'était une affaire ; en tout cas, il y en avait qui lâchaient la retraite, il bouleversait tout le monde. Tout était péché pis on avait pas l'instruction pour tout défricher ces péchés là, hein (rire). Ils nous disaient ça, toujours en grands mots qu'on pouvait pas comprendre, si c'était moitié péché ou ben le grand péché, fait que... (rire). Pis moé, je me rappelle, quand j'ai marché au catéchisme, pour faire un péché mortel que le curé nous avait dit, fallait voler pour 1 \$; et puis le curé Trudel, là, un bon jour il a annoncé en prêche qu'est-ce qui était péché : fallait voler pour 100 \$ pour faire un péché mortel ! Tout est remonté (rire). Nous autres, avant ça, pour 1 \$ on en avait, hein, quand j'étais jeune, du stock pour 1 \$; aujourd'hui, on a à peu près pour 100 \$, comme on avait pour 1 \$ dans ce temps là. Fait que le péché est dans le vent pareil, comme le monde hein. Ben, il suit (rire).

Ben moi, je dis, un bon voleur, là, il vole 99,99 \$ pis il a un péché véniel (rire). Ça, ça encourage les jeunes voleurs, hein ! Avant ça, pour 1 \$ t'aurais pas grand chose, hein ; ça fait que tu volais pas, plutôt d'avoir un péché mortel t'aimais mieux pas voler ; mais 99,99 \$ ça vaut plus la peine de pécher !

On communie dans la main à c't'heure. Pourquoi qu'on n'avait pas le droit avant ? Il l'a expliqué le prêtre, qui disait que les doigts étaient consacrés... Il dit aujourd'hui que un enfant baptisé est consacré pareil, il a le droit Paul Léger, Antoine Bilodeau ont donné la communion. Pis on pourrait aller la chercher (l'hostie), nous-autres mêmes n'en prendre un paquet tant qu'à faire (rire) une fois partis. Je me demande la différence qu'y a. Des fois (le prêtre), il les échappait toutes à terre, ou ben une partie (rire). Pis y en avait qui avaient la langue pas sortie, pis l'autre, elle restait sortie longue de même ; elle était tellement longue

qu'elle était trop pointue, l'hostie tenait pas en place (rire). C'est pas sa place d'être marié. Si y voulait pas être prêtre, si y voulait se marier, qu'il se marisse avant. Parce que moé, me semble, un prêtre marié, il a sa famille, il a tout, les enfants se marissent, il pense plus à sa famille qu'il pensera au peuple. Les sœurs, là, qu'y soient mariées, pas mariées, les frères pareil, ça fait pas de différence, mais un prêtre, là... Celui qui confesse, qui donne la communion, il est pas supposé être marié, pour moé, toujours. Oh, moé, si y n'avait un qui se mariait, j'irais pus à l'église. On dit, les députés y prennent l'argent dans la poche des travaillants. Ben, les prêtres feraient la même chose pour faire vivre sa famille, lui aussi, eux autres aussi feraient des grèves oui, ils en finiraient peut-être par n'en faire (rire).

Oh, si y aiment mieux, là, de même, eux autres, être mariés... c'est encore mieux qu'ils se marient que briser des ménages, hein ! Imaginez-vous, ils disent : « faites qu'est-ce que je vous enseigne, mais vous êtes pas obligés de faire qu'est-ce que je fais, hein ! » Si il fait le mal on n'est pas obligé de le faire. Parce que des saints sur la terre, je crés ben, il doit plus n'exister.

On peut dire qu'on s'est tout le temps accordés parce qu'on s'est entendus, on s'est tout le temps parlé. D'abord, lui, un homme, je sais pas au juste, ça sait qu'est-ce ça fait, ça comptait plus que nous autres ; fait que je le laissais faire, puis on se parlait. Quand il avait des affaires de quoi*, ben, je me fiais à lui. Il me demandait, pis je me fiais à lui d'abord, j'avais confiance en lui.

M. – Si elle dit quelque chose qui a du bon sens, ben, c'est correct, je dis « ben on va prendre son idée ».

M^{me} – Oui, mais la grosse responsabilité, oui, c'est un peu plus les hommes. Oui justement. J'aimais mieux que ça soit lui qui décide, jamais j'ai rien dit, rien fait, sans lui en parler jamais. C'est lui qui gagne l'argent d'abord, fait que j'aimais mieux que ça soit lui...

On a ben travaillé tous les deux, on a ménagé* on vivait ben, après ça, on vivait ben, on mangeait ben... mais seulement qu'on ménageait pis on achetait pour toute la semaine pour rien... On a jamais été fiers pour la toilette ; la toilette, ça, c'est un affaire qui coûte cher, tellement cher. Aujourd'hui, les enfants y savent pas quoi faire de leurs jours : ben, nous autres, on le savait. On partait le matin pis on revenait le soir ; on courait dans le bois, pis les noisettes, les glands, les noix, les fraises, les framboises ; pis on partait le dimanche, l'hiver, là, le dimanche au matin, pis on revenait rien que le soir à la noirceur, glisser, avec mes petits frères pis mes petites sœurs ; on était heureux. C'est ça qu'aujourd'hui je demanderais de revoir, aller jusqu'à 12 ans ; après ça, là, ça a été dur parce que le monde arrêtait l'école ; moi, j'ai arrêté à 13 ans l'école et pis, dans ce temps-là, ben, le monde, c'était pas riche ; pis y en avait, c'était trop bien habillé, pis des fois, tu l'étais pas assez ; t'étais bafoué, dans les écoles. Quand on est jeune, on s'en aperçoit pas de tout ça, mais quand t'es rendu à 12 ans, là, tu commences à avoir de l'arrière

comme les autres. Mais les parents, c'est pauvre, fait que... si y aurait eu de la justice, ça m'aurait rien fait. J'ai commencé à 13 ans à travailler pour une maison privée ; pis mon père avait une grosse famille, était pauvre ; pis moi, je lui aidais...

M. – On s'est mariés à la crise, fait que c'était pas toujours drôle. On dit, il y a des pauvres aujourd'hui, mais c'est loin d'être pauvre comme on l'était ; y avait pas d'allocation, pas d'assurance chômage, pis y avait pas de travail. Aujourd'hui, là, ceux qui sont pauvres, c'est parce qu'ils le veulent, parce que sont trop sans cœur* pour travailler. Y en a qui sont pauvres par la maladie, ou ben donc la malchance mais en général c'est le sans cœur qu'y a de trop.

M^{me} – Nous autres, on a jamais eu de misère, on a toujours travaillé. Mes fils, y travaillent tous, oui, y travaillaient tous, ils étaient sur les *shifts*' mon mari travaillait, ils venaient pas dîner, pis moi je faisais des pantalons, moi au moulin* ; seulement je prenais 5 minutes pour dîner pis je dois avoir fait au moins 5 000 paires de pantalons, ça fait que j'n'ai fait des pantalons ! Chez nous. Je m'as en faire 13-14, 14-16 paires par semaine pis dans 3 jours, 4 jours. Le lundi, je travaillais pas, je faisais mon lavage, mon repassage et puis en fin de semaine, là, ben, des fois, quelqu'un qui voulait l'avoir absolument. Savez-vous, j'ai commencé moi à n'en faire pour mon mari ; j'avais démanché une paire de pantalons pis je lui en faisais. Ils demandaient : « qui qu'a fait tes pantalons ? » –« C'est ma femme. » – « Elle m'en ferait-tu ? » Ça a commencé de même, et puis, j'ai des livres plein un petit calepin, là, ben plein là. À part des enfants, ça les enfants, on mesure, parce que ça grandit. Mais dans le grand monde, là, ils m'apportaient une paire de pantalon pis je leur faisais pareil, leur pantalon. J'ai tout gardé ça, pis des patrons, j'en ai ben une caisse. J'avais chacun leur patron. Quand il revenait, il avait son patron, pas, était plus facile là. Oui, ouin. J'en ai ben fait des pantalons ; j'aimais ça à part de t'ça. Ça m'a ben désappointée quand j'ai été obligée d'arrêter. Voyez-vous la semaine avant que je parte pour l'hôpital, j'avais fait 74 \$ de pantalons, pis dans le temps, ils étaient à 4 \$ la paire, mais aujourd'hui c'est 5 \$. On fournit tout par exemple je veux dire le coton, le *zipper**, le fil, les boutons, je portais des bretelles pis (rire) ça a commencé les boutons, c'était dans la *fly** quand j'ai commencé moi. C'était boutonné ça. Ça revient. Ben c'est ben déplaisant. J'aime mieux, j'aime mieux les *zippers** ; ben maintenant, je fais des réparations de pantalon, je suis plus capable de faire les pantalons à cause de mes yeux. Mais je fais encore des réparations. Parce que moé des réparations, ben c'est rien que rétrécir la hanche ou un *turnup**. Mais qu'est-ce j'ai plus de misère aujourd'hui c'est suivre la couture des poches, parce c'est tellement au bord ; j'arrivais pour les presser* pis y n'avait des places, c'était pas cousu ; fait que ça me fatiguait ça, fallait pas je travaille au soleil pis l'hiver j'étais pas capable. À la neige, là, c'était trop clair, je voyais rien, ça faisait rien que des ombrages. Ah ! j'ai tout asseyé pour tâcher de continuer... J'ai été acheter un œil, là, savez (rire), pour boucher parce que ça faisait comme... je le sais pas qu'est-ce ça faisait. Ouin, je l'ai perdu celui-là.

M. – Ça a toujours été mon idée, les femmes à la maison.

M^{me} – Les enfants, on s'en occupait tous les deux. Quand y était à la maison, des fois c'était lui...

M. – Mais pas de criage, le criage, dehors ; ici c'est assis. La façon qu'ils les élèvent maintenant, ça me scandalise pas mais je dirai ben franchement que j'ai pas une grosse confiance. Ben, la faute de tout ça c'est un peu les parents, mais c'est l'école aussi ; c'est plus comme c'était, y parlent pus de religion.

M^{me} – Mais qu'est-ce que ça va faire, ça, ces enfants-là ! Quand on les envoyait à l'école, on tenait qu'ils sachent quelque chose avant de commencer ; pas arriver pis rien savoir. Tous ceux qui commençaient à être capables de parler, on commençait à leur faire faire leur prière, pis leur montrer, toujours*.

M. – Et pis si un enfant n'en entend pas parler à la maison pis qu'il n'entend pas parler à l'école pis il va à peu près pas à l'église, ben, là, les gens vont dire que y n'aura plus rien ; parce que cette génération là qui pousse, qu'est-ce que c'est que ça va faire ? Et prenez des enfants qui arrivent à l'école qui sont seulement pas capables de faire leur signe de croix. Ben ils ont pas entendu parler de grand chose de religion à la maison. Pis ils n'entendent pas parler plus à l'école, aux écoles. La pratique religieuse, ben, ça nuit pas, ça te tient à l'ordre quoi ! Si tu fais du tort à ton prochain, la religion c'est une bonne chose. Ah, le péché ça, c'est la conscience de la personne. Si tu calcules que c'est péché, c'est péché ; si tu calcules que c'est pas péché, d'après moi, c'est pas péché. Fait que, c'est pas une méchante affaire ça, d'envoyer les enfants à la messe. D'abord y les envoient pas dans une méchante place, y leur montrent toujours des bonnes choses ; moi je sais ben que j'ai envoyé les miens pis ça leux a pas nuit, jusqu'à date, pis ça a jamais nuit à personne, ça. À la messe si on n'y va pas à tous les jours qu'on y aille de temps à autre. Moi, l'ai vu ben des choses là-dedans, pis ça m'empêche pas d'y aller pareil. Avec les années, je le sais pas si ça prendra tout le temps cette affaire là, mais la journée que ça tiendra pus cette affaire là, on se balancinera pas sur la galerie, nous autres. D'après moi, si y avait plus de religion, qu'est-ce qui arriverait à ce moment là, ça va se tuer en verrat. Parce que si de quoi* tient le monde de pas se tuer, c'est à peu près ça ! Si toutefois ça devait arriver, ça serait dangereux de circuler dans le chemin. Parce que là, une personne qui ferait pas son affaire, t'aurais pas de conscience ; autrement dit, automatiquement, en ayant plus de conscience, t'es comme un animal. Fait qu'un animal ça peut faire n'importe quoi. Prends un cheval, si y est mal commode, y va te tuer ; à ce moment-là, tout le monde s'énerve ; là y a pus de contrôle.

M^{me} – Je les faisais baptiser tout suite, des fois la première journée. Celui qui reste l'autre bord il est arrivé un dimanche matin puis il a été baptisé le dimanche après-midi. Mais aujourd'hui c'est plus la même chose faut que ça soit communautaire qu'ils appellent ça ; on est obligé de n'attendre 3-4 pour faire baptiser. Si y meurt avant où ce qu'il va ? Ça, c'est un autre affaire, ça ! Ben, je n'ai

eu 8 enfants, mais sont tous... sont morts. Y n'a 5 sont morts naissant ; pis l'autre est mort à 7 ans, est mort à 6 ans neuf mois. Il a fait une pneumonie, il était à l'hôpital pis y est resté. C'était le pus qu'il faisait, le côté du cœur, ils ont été obligés de l'opérer du côté du cœur et pis il avait le cœur à droite. Il avait pas le système pareil comme nous autres, savez. Pis alors il a fait une syncope. Oh ! il était assez vieux pour mourir. Celui qui meurt naissant on n'a pas d'affection pour ça, mais l'autre qui était 7 ans, là, on est... j'y pense encore. Parce qu'un enfant, on voit plus un enfant qu'on voit du grand monde, parce qu'on voit tous ses gestes ; et pis quand on arrivait pour manger y en manquait un, pis... Oui, les autres, y ont pas été baptisés, rien, sont morts en venant au monde. Pis j'ai perdu une petite fille de trois mois ; pauvre petite, elle était belle comme un ange. Dieu les appelle parce qu'y n'a besoin pour faire un ange, pour fortifier ceux qui sont sur la terre. Il aime quelqu'un qu'il éprouve.

Pis y en a trois là, qui demeuraient, pis y sont mariés tous les trois. Ils ont des enfants tous les trois. C'est tout des enfants assez guenillés. J'en aurais eu plus, ils auraient été aussi ben élevés que ceux que je n'aurais eu rien que trois ; ben ça coûte moins cher de cadeaux ; parce qu'on a rien que trois, fait qu'on leur donne plus cher, hein, on a rien que trois à donner. C'est plus gâté, ouin. C'est pas plus gâté, mais seulement qu'on leur donne plus de valeur que si on avait 12, hein !... Moi, quand on commence à sortir de la clôture, dépasser la barrière c'est quand ils sont commencé à travailler. Dans ce temps-là, ça finissait en 7^e année, les petites écoles et pis au collège fallait payer et pis il voulait pas y aller, fait qu'il a travaillé. Il voulait pas y aller. Moi je l'aurais toujours mis jusqu'à la 10^e année au moins, 9^e, toujours, pour apprendre des métiers. Il aimait mieux travailler il a travaillé. Pas de traînage de chemin. On en voit trop aujourd'hui traîner les chemins jusqu'à 24 ans, hein ! Je les ai laissés libres de travailler. Il dit : « si on va à l'école on va y aller pour rien ». Pis on était obligés de payer tant par année et... En 8^e année fallait payer 100 \$ de l'année, fait que ça faisait 8 \$ par mois ; 8 \$ par mois, là, quand t'es pas riche c'est dur, pis il y avait pas d'ouvrage là... fait que, il a préféré travailler. Il traînera pas les chemins certain.

À part de t'ça ils restaient dans la cour. Pis ils sont pas plus mal élevés, pis ils sont polis, pis ils travaillent, pis ils ont tous assez des bonnes places. C'est des économistes ¹. Parce que j'ai jamais enduré un enfant étranger à la famille dans la cour. Parce que, quand on endure les enfants, ben ça se chicane entre frères, petites sœurs, mais moi je n'ai jamais enduré. Aujourd'hui c'est plus la même chose. Aujourd'hui c'est dans le chemin à l'année* ; les enfants faut les redresser. Il y en a qui s'en occupent pas. Ils les regardent jamais faire, si ils veulent les redresser, ben il est trop tard. Quand l'enfant est parti droit, il continue

M. – Ça dépend des parents hein. Si les parents les laissent, les laissent traîner toute la journée dans le chemin pis s'en occupent pas, pis si passent leur temps à

¹ Économes.

les envoyer chez les voisins pour en être débarrassés, ben, ça, ça fait des traîneux. Mais si ils sont bien élevés... moi j'ai un de mes garçons, moi, qui a 5 enfants, le plus vieux va avoir 15 ans, pis ça sort pas, pis c'est élevé, pis c'est poli ; quand ça sort, ça demande la permission ; ils viennent même pas ici sans demander la permission. Je trouve ça, je trouve qu'il fait bien.

L'école polyvalente icitte là ? C'est une folie de fou ça. Ça coûte ben de trop cher. C'est pus un école, c'est un château ! Pour faire un école, icitte, là, ça a coûté 70 mille piasses cette école-là. Qu'est c'est ça donne de plus aux enfants. Y apprennent pas plus. Ah ! oui. Y ont des salles de musique pis ça, ça fait leur affaire. Y ont des salles de gymnase, tes salles de musique, mais quand qu'y vont à l'école, c'est pas pour apprendre la danse. La danse ça, y ont pas besoin. Y vont pour s'instruire.

Je suis peut-être vieux jeu, ben crisse* ! si je voés clair (rire). À part de t'ça, y me feront pas accrère, y vont prendre des enfants de Saint-Ursule pis de SaintPaulin, pis y s'amènent icitte, pis le soèr y les remènent. Y passent leu temps à se promener en autobus. Y vont pas à l'école. Rendus à l'école, ben, là, y se promènent d'un corridor à l'autre, là ! C'est nous aute qui paient par exemple. Les professeurs, ben, ils font une heure de cours, une heure et demie de cours, pis c'est supposé être deux heures. Pis au bout de 3/4 d'heure, là, ils vont déménager dans un autre classe pour aller prendre un autre cours. C'est rien que du marchage. Qu'est-ce qu'ils ont appris, vois-tu, dans le cours, ben ils l'oublient en s'en allant vers l'autre cours. Les enfants, tout leur paquet de livres, ils déménagent. Me semble ça marche mal. Ils veulent développer autant l'enfant (que ce soit au point de vue) physique qu'(au point de vue) intellectuel, hein ! Il y a de la gymnastique comme y disent, en masse, hein, des courses ; hum, tout ça...

Les nouveaux partis y sont pas tellement, tellement forts. Le parti québécois, bien, y en a qui disent que c'est des communisses... Je sais pas, moi, je suis pas assez renseigné, je peux pas discuter trop, là-dessus, puis je veux pas dire telle chose, telle chose parce que je sais pas. Moi je dis ce que j'entends dire. Mais, comme les vieux disent : « vive les bons vieux partis ».

M^{me} - Soit un parti ou l'autre, moi, je me dis que... je pense bien que c'est pour le bien de la Province, en tout cas de la façon que ça s'est présenté. Y a une grosse majorité. Je vote en partie pour l'homme que je prétends qui serait le meilleur ; l'histoire de rouge, bleu là, je fais pas grand train avec ça. Bah, la plupart, j'écoute pas les discours d'élections, fait que, comme lui est supposé en connaître un peu plus long, ben je lui demande son opinion. Fait que... J'ai demandé à mon mari comment il votait. J'ai dit : « je vas voter comme toi ». Y dit : « c'est pas nécessaire ; si tu veux voter un aute parti, ça m'est égal ». « Oh ! j'y dis, peu importe, moi, d'abord, la politique, je connais pas ça ». Fait que je lui ai demandé ses idées puis j'ai voté comme lui parce que il était convaincu de t'ça. J'ai voté, pas libéral, mais conservateur. Le comté ici, c'est Claude Parent. Moi, disons, j'ai pas

voté pour le parti, j'ai voté pour l'homme. Je le connaissais, d'abord c'est un de nos voisins. Et puis y s'est assez fait connaître aux dernières politiques. C'est un homme assez bien ; c'est pour ça j'ai voté pour lui.

M. – La grève, c'est encore (la faute) des syndicats qui veulent vivre à gros salaire, ça, hein ! Icitte, quand ils ont fait la grève, là, ils ont fait une assemblée, pis la compagnie aurait donné 12 cents d'augmentation en plus ; ça faisait un gros salaire, ça. C'était pas 12 cents, c'était 25 cents que les syndicats voulaient avoir. Pis ceux (les ouvriers) qui étaient dans l'assemblée, qui criaient : « 25 cents ! », sais-tu qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils sont rentrés (au travail) comme des rats. Ben, ils ont rentré comme des rats pis ils ont coupé le cou aux autres, icitte. C'était les premiers dans la salle (à crier) : « Oh ! non, pas moins de 25 cents ». Pis (alors que) le monde est prêt à signer, était en faveur de 12 cents, ils viraient tout le monde avec ça (leur revendication pour 25 cents) eux autres . « C'est 25, pis ... ! » C'était le premier (leader syndical) icitte, Bloubonnière, Bourbonnière, un gars de même* ; pis il te chantait des chansons de crise !* Le monde : « tape fort ! » Pis quand y ont vu que c'était pour s'écrouler, ben, ces gars-là, à 25 (ceux qui réclamaient 25 cents), ils devaient avoir une protection par quelqu'un, toutes y ont rentré à la shop*, ils ont repris leur job*, pis les autres (n'ont pas été repris)... même ils ont remonté (monté en grade). Ben c'est de même que ça marche le monde aujourd'hui. C'est pour ça que le monde aujourd'hui on peut pas se fier. C'est juste pour se fier (si on peut se fier) à nous-autres-mêmes. Ben les syndicats, c'est de même. Ça fait trois fois je me fais jouer, j'en ai assez. Moi, ça m'a coûté la grève, ça m'a coûté 1500 \$, Monsieur ; j'ai perdu un an de travail pis mon 1 500 \$ d'avancement. On avait un garçon qui travaillait, qui nous donnait tout son salaire là, on a perdu son argent à lui. Si ça avait été un syndicat qui aurait été (eu) une tête sur les épaules, qu'on appelle, ça aurait pas arrivé, on est aussi ben pas n'avoir. Ça fait pas la première fois, ça fait 4-5 fois qu'ils s'asseyent (qu'ils essaient d'avoir un syndicat à l'usine) icitte ; ils ont venu icitte. Dans les petites places de même, le monde se connaisse trop. Pis, y en a toujours des critiqués (criticables) pis c'est ceux-là qui veulent avoir le salaire ; quand c'est le temps de faire quelque chose, ben, ils vont se cacher ceux-là. Ils ont tout sorti, pis ils ont tout asseyé, pis ça a pas pogné*. Ah ! non, le monde se sont trop fait laver la dernière fois. Premièrement, les têtes*, c'était tout des gars qui voulaient se faire servir à rien faire ; c'était tous les gars qu'on dit, tabernacle*, c'était des gars du personnel, notre, notre monde de par icitte. Bah ! ils ont toffé* jusqu'en dernier pis ils nous ont fait rentrer à quatre pattes après. Fait qu'y ont dit : « y a pus rien à faire » ; a fallu aller s'agenouiller. Pis on... j'ai perdu 500 \$ à part de ça ; si j'avais rentré dans le temps qu'y (la direction) demandait à rentrer (qu'on rentre), ben j'aurais eu ma seniorité* pis ils me donnaient 500 de rétroactif. J'ai pas voulu rentrer ; les autres, y en a d'autres qui ont rentré, du monde étranger (des campagnes) pis, là, ils l'ont eue à notre place : « veulent pas rentrer (disaient ces « étrangers »), ben on va rentrer à plein ventre pis on va y aller en crise* ». Il venait, pis en prêche il dit (il doit s'agir de Mgr Pelletier) : « rentrez pas, pis rentrez pas ». Il est venu un dimanche au soir, là, pis le monde était en transe de rentrer. J'ai dit : « crise, s'il s'en vient icitte,

pis...m'en va le câler* ». Le monde voulait plus rentrer après Mgr Pelletier ! Ils étaient pour gagner leur foin, ils l'ont gagné, certain ! ils ont tout perdu, pis un an de travail, pis tout l'argent qu'ils ont mangé à rien faire !

Pis le syndicat, il recevait de l'argent, pis du manger, pis il vendait ça dans les magasins. Il plaçait ça dans les cannes*, pis il vendait ça pour faire de l'argent ! Des syndicats de même, là... Il y en a des bons syndicats, quand ils ont une bonne tête*, là, pas des têtes* comme on a déjà eu des têtes* icitte. Parce qu'on avait un ben bon syndicat icitte (antérieurement à la grève, syndicat catholique), pis y était solide. Ah ! en dernier, c'est plus les journaliers* (les ouvriers), là, c'était rien que les habitants*. Il y avait un nommé Ledoux, ça venait d'Asbestos, de Thetford Mines, dans ce bout-là, là. Pis ça a trouvé une pente dans les élections, là ; les élections sont mêlées à ça. Ça a été pas mal un coup d'élections ça. Avec ça, là, ça a été un équipement de calice*... ah ! ouin. Depuis ce temps-là ça a été fini. On l'a conseillé trois-quatre fois icitte ; bah, on sortait le soir, un chaque bord, ils donnaient des circulaires ; ils donnaient des circulaires à la porte pis leur salle était icitte, au ras* la station de police. Quand y ont vu que ça pognait* pas, y ont sacré leur camp.

En tous cas les syndicats, pour moé, les syndicats, même qu'il en viendrait icitte, moi, je travaille plus, je finis la semaine prochaine ; je prends ma retraite, je travaille plus. On a un mal assez qu'on n'arrive pas. Je finis la semaine prochaine ; m'as avoir 64 à l'automne. Je prends ma retraite, je vis de mes rentes ; 35 ans que je suis là. On a une pension de la « General » ; après ça, ben, y a la rente du Québec, pis après ça, ben, j'ai ma pension de vieillesse à 65 ans.

J'aurais environ 40 \$ par semaine ; oui ça peut me donner jusqu'à 125 à 135 piasses claires*, par mois. Tant que je vas vivre. Ben, comment vous appelez ça... des polices d'assurance ? C'est pas des polices ¹ la rente du Québec, là, c'est pas des polices, là, je le sais pas ? C'est de l'argent que j'ai accumulé ; mais 35 ans, c'est la moitié d'une vie, ça, hein ! J'ai pas rentré jeune, j'avais 28 ans quand j'ai rentré, là. J'ai 1,99 \$ de l'heure. Pour 35 ans (de service) c'est pas un prix, hein, mais pourvu qu'on vit. À quoi que ça sert d'avoir des millions quand on n'a pas le goût de la dépenser. Pourvu, moi, que je vis, là ; des fois je dis : « J'ai envie de... » Ben de l'argent, j'aime mieux pas n'avoir. Si je n'avais... je payerais tout des machines* neuves à mes enfants, pis je leur acheterais tout chacun un char* neuf. Et, pis, celui qui a pas de maison, je lui en bâtirais une. Pourvu qu'y n'a assez pour vivre là ; quoi faire que ça sert des millions ?

Fait que m'as voir ; j'ai de l'ouvrage à faire icitte. J'ai gardé de l'ouvrage pour me désennuyer. À quoi que ça sert de travailler pour le donner au gouvernement ; faire vivre les autres qui n'ont-y ² Je vas donner une place à un autre. Ben ça fait 35

¹ L'informateur pense à un agent de police (appelé ici une police) et ne voit pas le rapport.

² Qui en ont.

ans que je travaille là, pis j'ai jamais sorti. Je me suis marié à 33 ans et depuis ce temps-là je suis dans la maison. J'ai tout le temps été sérieux, jamais prendre un coup. Pis, mes frères pareil, c'est des gros travailleurs pis tout. Je suis content de ce que j'ai fait. Pis je suis content d'avoir vécu comme j'ai vécu. J'ai toujours fait ça en bicycle*, puis je me suis jamais promené en machine*, pis j'ai jamais eu de char* de ma vie. Bah, c'est pas parce que ... j'aurais été capable comme d'autres, ça me le disait pas, je suis tanné*. Ça m'a jamais dit, ça. J'aurais pu n'avoir, j'aurais été capable n'avoir un comme n'importe qui, ça me regarde. Oh ! non, je paie, je paie un taxi, je voyage 1 \$ par jour. Surtout aujourd'hui c'est pas rien que les riches qui ont des chars, c'est les plus pauvres. J'aime mieux payer 1 \$ par jour, 5 \$ par semaine ; j'ai pas d'assurances à payer ; rien que payer une assurance, moi, je me voyage un an. Ça me coûte 240 \$ par année pour me faire voyager. Rien que l'assurance, elle vaut 300 \$, un gars qui est pas en âge ; 300 pis 400. Ensuite de t'ça, y a pas d'agrément y a ben trop de cowboys aujourd'hui ! Personne qui est même, même pas capable de s'en aller au lac, pis je pourrais me faire tuer, c'est pas mêlant*. Je finis la semaine prochaine, pis je m'assis, pis je me repose. Icite il y a de la peinture à faire, la maison dehors...

Madame BAZINET

54 ans

commerçante

Exemple type de la femme traditionnelle appartenant aux couches dominantes : pratique religieuse participatoire fondée sur des croyances inébranlables et bien rationalisées ; le prêtre partage la vie de la famille. Femme de tête, mère de douze enfants, l'informatrice pratique un matriarcat que renforce le surnombre de fils par rapport aux filles et l'hypogamie ; le modèle du mari et du père est sauvegardé au niveau verbal. Attitudes économiques et politiques attendues de la part d'un membre de la classe commerçante très intégrée socialement.

Du jour où y a plus de religion on va toutes s'entretuer, puis ce sera pas long. L'homme se pense un Dieu, un génie, et puis ensuite, ben, du côté argent, c'est la même chose c'est de dominer par l'argent là, y se croit un Dieu. Tout le monde veut être millionnaire, tout le monde veut être milliardaire, tout le monde envie les grands riches du monde, les capitalistes, tout ça.

Je sais pas moi, si on regarde, dans le temps des Grecs, des Romains, des Francs, on arrive toujours à la base des civilisations là, les grandes civilisations. Même les États-Unis. Les grandes civilisations y ont toujours été à leu plus fort quand y pratiquaient la religion, là, puis du moment qu'ils s'intéressaient plus, qu'y se désintéressaient de la religion là, ça se désagrège, et puis on se ramasse, là, toute tombe. S'il n'y avait plus de religion je serais convaincue que ça serait la fin des siècles. Oh ! oui, ce qui arriverait, ce serait la guerre ; parce que dans les vieux

pays, là, y a pas de religion ; comment ce que c'est ? ils sont toujours en guerre. Fait que ça viendrait ici pareil, ça serait la même chose. Ça serait la guerre. La religion c'est éternel ; j'y crois parce que je crois à l'Évangile, puis que c'est dit que ça durera toujours.

Moi, je me dis qu'une personne qui se dit vraiment athée, là, elle a quelque chose de psychique, de débalancé (rire). Parce qu'on a seulement, tiens, prenez comme après-midi on est allés au lac, on s'arrête à regarder la splendeur de ce lac-là, toute la belle verdure-là, on dit : « y a sûrement quelqu'un qui voit à* ça » ; rien que le changement des saisons seulement. Les personnes qui voient la mer, là, sont toutes pareilles, y sont éblouies devant la grandeur de l'immensité ; donc y a un être qui est au-dessus de nous, qui a parti* ça. Je le sais pas quelle idée qu'y peuvent se faire mais y doivent sûrement croire à quelque chose ; ça, qu'y croient pas à notre Dieu d'accord, je ne pense pas qu'une personne, là, qui est un peu logique, qu'elle croie à rien qui est au-dessus de nous.

Les athées ne croient pas en Dieu puis, moi je ne suis pas au courant ; est-ce qu'ils vivent normalement, est-ce qu'ils ? Je ne suis pas au courant du tout de leur mentalité, pis leur mode de vie, est-ce que... Il n'y en a peut-être pas du tout ! En tout cas, ça doit être le petit nombre. Peut-être ceux qui sont pas civilisés. Des agnostiques j'en connais pas personnellement, là, j'ai pas de noms, là, d'agnostique réellement ; on s'en fait accroire un moment donné, parce qu'au fond, on croit à un Être supérieur, qu'on le veuille ou non ; ces personnes là, bien, pour toutes sortes de raisons, je crois qu'elles veulent pas déranger leur régime de vie ou quelque chose de même, elles veulent pas s'occuper de choses surnaturelles ; mais, un moment donné, un certain nombre de ceux-là, ben y vont devenir partiellement croyants ou y vont croire en quelque chose, t'sais, y vont peut-être le dire même ; sans devenir des fervents. Mais dire, là, agnostique à 100%, non ! À un moment donné, dans les hôpitaux, là, paraît-il quand une personne sent venir la mort puis qu'elle n'a pas pratiqué de religion depuis une secousse*, que j'ai entendu dire, oh ! ben là, ils ont recours, ils ont recours au prêtre. Je demande de l'aide, surtout aux morts. Ils vivent avec nous autres. C'est un peu curieux de le dire, mais c'est réellement vrai. Oui. J'ai rarement été refusée de qui que ce soit. Un parent, là, défunt, je pense qu'ils nous suivent un peu, c'est mon impression, ouin. Oui c'est vrai, je les connais plus, quoique là les autres (les saints) on les connaît mais on les a jamais vus, tu sais, pis, les parents ben, on sait que y savent ce qu'on a besoin et on se confie à eux autres ; pis, vraiment, je sais pas si ça a été le hasard, j'ai toujours été exaucée sur ce côté là, sur bien des points ; puis je tiens à le souligner franchement parce que c'est réellement vrai ça, que les morts y vivent avec nous autres ; savez-vous ça ? Vous essayerez ça ! D'après moi, ils nous suivent jusqu'à un certain point, ils nous perdent pas de vue, sûrement que non. Probablement l'âme se sépare du corps mais c'est l'âme probablement qui nous suit. Oui. C'est une autre vie mais c'est comme une vie de rêve, tu sais c'est une vie qui existe pas. C'est une vie comme une vie de rêve, tu n'es pas contrarié de l'autre côté, t'as rien, tu t'asseois ; pis même je dirais qu'ils nous suivent sur la terre. C'est un peu mon

impression. Je pense que j'ai obtenu puis ce que j'obtiens encore, à l'heure actuelle, bien des choses, ça me surpasse des fois. Ouin. La nouvelle religion ça me plaît beaucoup. Oui, oh ! oui, je trouve qu'on participe beaucoup. D'abord, en français, C'est déjà un avantage. Ben, vous savez, on nous a exactement dit, la piété, comment la placer ; alors je suis le courant, je suis le courant. Autrefois on communiait dans la main, puis là on communie... ; autrefois on faisait une action de grâce qu'on pouvait prolonger le plus longtemps possible, aujourd'hui on la dit en sortant de l'église ; notre travail, tout ce qu'on fait, contribue à l'action de grâce, tout est présent dans le bon Dieu ; eh ! bien, on nous le dit, j'accepte ça a bien du bon sens. Attendez un peu, vous me posez une question... hum... non, c'est une chose à laquelle j'ai jamais songé (rire). Ça prend* des sociologues pour poser des questions de même (rire). Le mal, c'est ben difficile à expliquer parce que, justement, comme on dit, c'est pas toujours les plus méchants qui souffrent. Bien souvent c'est des gens qui sont bons pis qui ont plus d'épreuves dans la vie. Y a des cas, par exemple, qu'y sont tellement bons qu'y sont plus capables d'en souffrir, plus que d'autres, pis c'est ceux là qui sont le plus privés. Mais c'est ben difficile à expliquer, pourquoi, là... c'est difficile à comprendre le pourquoi, que je me dis. Il l'a voulu comme ça ; pour éprouver des gens, avec toutes sortes de problèmes, la maladie, la mortalité.

Bien, naturellement, si l'homme a transgressé la loi de Dieu ; pis si l'homme a refusé à un moment donné, hein, de l'accepter cette loi, là, bien, je pense bien que c'est à lui d'en subir les conséquences. Alors, tous ces malheurs là, ces enfants là, qui souffrent, on dit : « Dieu le permet ». On a toutes des épreuves y en a que c'est dans le mariage, d'autres c'est par maladie, franchement ce serait trop beau si y avait rien, jamais rien qui arriverait. Exactement, là, pourquoi ? C'est ben difficile à dire. Moi, je me dis : « y a fait ça comme ça ». Sans trop me poser de questions là-dessus. Autrefois, encore aujourd'hui, ce qu'y nous disent c'est qu'y est infiniment bon, pis par contre, si on a des souffrances sur la terre, bien, c'est qu'on en sera récompensés plus tard. Je me suis toujours mis ça dans l'idée, pis on se dit, si on a des épreuves, c'est de les accepter ; pis plus tard, on sera récompensés, après note mort.

Oui, mais, écoutez, là, faut bien se mettre dans l'idée qu'on est libre. Ça, on peut dire qu'y a des péchés de pays, des péchés de paroisse, des péchés de famille. On a plus ou moins toujours une responsabilité. Si y a des enfants qui se font massacrer, ben, qui est l'auteur de ces enfants là ? Reculez, y a peut-être toujours une cause. Ça s'explique, pour la bonne raison que ceux qui ont voulu la guerre, c'est les innocents qui paient. L'explication c'est de remonter à ceux qui ont pris l'initiative de la guerre. C'est là qu'y sont, les coupables. Pis, m'a dire comme le père Legault, y a des impondérables qu'on peut pas expliquer (rire). Je vois un prêtre disponible pour être toujours prêt à répondre à son monde, aller dans les familles, leur apporter du courage si un décès ; se réjouir de... enfin, être avec nous. Moi, j'ai bien apprécié monsieur le curé ici, quand moman est morte ; énormément ; je l'ai trouvé réellement à la page ; on l'a demandé le dimanche au

soir, je l'avais appelé dans l'après-midi, ma sœur lui avait dit que... et puis le docteur est venu et puis y pouvait pas la transporter à l'hôpital, c'était une grande cardiaque et puis y croyait qu'elle pouvait faire* quelque temps, enfin. Puis ma sœur religieuse avait parti alors, elle dit : « pensez-vous que ce serait plus logique et puis mieux de la faire administrer avant que je parte ». Y dit « oui, faites-la donc administrer ». Alors le matin elle m'a dit ça, elle dit : « moi je les connais pas du tout, veux-tu contacter monsieur le curé ». Alors je l'appelle ; y me dit : « je vais y aller ce soir, après souper, à 7 heures et quart ». Il est venu avant 7 heures et quart. Moman a été administrée. Elle a été lucide, elle a tout accepté, puis à ce moment là, j'ai demandé à Monsieur le curé si y était libre ; y dit : « oui ». Y a veillé avec nous jusqu'à 11 h. Onze heures et quart ; moman reposait, ma sœur était autour et le reste et le reste et puis y a été ben gentil, y a parlé de toutes sortes de choses, popa était content ; popa c'était la première fois qu'y faisait sa connaissance, y avait pas parlé encore avec lui ; et puis on s'apprête à partir, ma sœur religieuse me dit : « moman repose, sors donc, va te reposer, ça fait assez longtemps que tu guettes » ; ah ! ben, je me suis en venue ici. Ma belle-sœur vient me reconduire en voiture et puis je prends mon manteau de fourrure, je le jette sur la table puis je disais ça aux grands garçons, oh ! je dis : « grand-moman a filait*... » le téléphone sonne, ma sœur religieuse me dit : « viens-t-en tout de suite, moman est après* mourir ». Là, mon grand garçon, ça été un choc, y dit : « moman, vous allez tomber, partez pas ». Alors, y est venu avec moi. Là, après, ma sœur religieuse avait rappelé monsieur le curé. Popa faisait une crise épouvantable. Épouvantable. C'était pas la morte qu'était dangereuse c'était de contrôler popa. Alors, monsieur le curé est revenu, y a resté jusqu'à 2 h 30 dans la nuit. Puis y était humain. Elle est morte à 2 h 1/2. Et puis, après ça, là, tous les soirs, y est venu au salon mortuaire, y a faite la cérémonie de la parole et puis après le service, là (popa sa parenté est très grande), y a réuni la parenté, on était une centaine et puis y a accepté de venir tout de suite. Tout de suite, tout de suite. Puis y m'en a parlé encore, samedi : qu'est-ce qu'y faisait, puis qu'est-ce qu'y allait, puis je l'ai trouvé ben sympathique, ben, ben sympathique. Y est fin*. Ensuite là, jeudi saint, y est venu porter la communion, y est venu confesser mon mari puis, t'sais je le rencontre, puis y s'informe téléphone : « comment ça va ? ». Je le trouve ben charmant, moi. Y est ben, ben sympathique. Moi, je vois un prêtre comme ça. Moi je vois un prêtre comme ça. Ensuite ben, voyez-vous, là, y reste une chose ; les prêtres à l'heure actuelle là, avec la catéchèse faut que ces types-là se renseignent ; quantité de prêtres ont été obligés de se recycler. Ben, le prêtre ouvrier qui est en machinerie, ou qui est mécanicien dans un garage là, est-ce qu'y a le temps de se recycler ou de se mettre à la page ? Parce que le soir qu'on a eu une réunion au synode, moi, y avait un prêtre qui était dans un triplé puis y avait des frères, puis les frères étaient calés. Ah ! Passez pas derrière un religieux, hein ! La théologie, y la savaient de A à Z. Y étaient bien mieux calés que le prêtre. Pis à part de ça, preuve à l'appui, je vous assure, preuve à l'appui. Moi, j'ai dit : « le prêtre s'en est aperçu ». Mais justement, lui aussi, y essaie d'avoir des activités en dehors de son ministère, puis je pense qu'y se laisse prendre. Parce que je me dis, si un prêtre est pas capable de nous apporter des réponses à ce qu'on cherche, à ce qu'on veut savoir, qui va nous le

dire, mon Dou, qui, qui ? Voyez-vous, là, vous avez une quantité de personnes qui vont jamais lire ; des Évangiles, pas tout le monde qui n'a, dans les maisons ; pis c'est pas tout le monde qui lit ; pis qui liront jamais une revue religieuse, c'est à peine si y vont écouter le sermon ; y ont aucune nourriture spirituelle, aucune. Par contre, une entrevue avec un prêtre, y vont faire un petit peu comme vous, hein ! y vont tout vous sortir ça en bloc, y vont exposer ça, comme ça. Bien l'autre, si y est compétent, y va démêler ça pis y va sûrement, y peut sûrement trouver ce qu'y faut pour répondre à leurs besoins. Moi, j'aime bien un prêtre là, voyez, l'autre jour, quand on a eu la réunion pour le synode diocésain, ah ! c'est partagé en équipes, puis rendu à la plénière, là, chacun avait son mot à dire ; un grand jeune homme très bien mis, bel un habit vert avec cravate rouge foncée, puis belle apparence, y parlait à la perfection ; je me suis dit en moi-même : « ça c'est pas un laïc, jamais ». Comme, la zone réunit plusieurs paroisses à partir de Saint-Thomas de Caston, ça pouvait ben être un étranger, ça pouvait ben être, quoi, un jeune médecin, un avocat, un notaire, je savais pas quoi au juste, pff... et puis, quand y a eu fini de donner son rapport, y dit : « je regrette que dans note équipe il n'y avait que des prêtres et des religieuses »... C'était un vicaire ! J'ai croisé après ça le curé de Saint-Alexis, puis y m'a dit : « Ça, c'est un vicaire, ça ». Bien, voyez-vous, on pouvait pas dire du tout, du tout que c'est un prêtre. Bien, j'aurais aimé mieux, voyez-vous, si y avait été habillé en prêtre, déjà tout de suite, le partage serait fait. Moi, j'ai passé pour une sœur, puis la religieuse qui était en avant a passé pour une personne dans le monde (rire). Moi, à ce moment là, me semble que ce soir, là, c'était une réunion qui comportait de s'habiller en prêtre. Parce que, réellement, on a parlé de religion toute la soirée.

Mon mari j'en pense beaucoup de bien, parce que c'est un type solide, C'est solide, ah ! c'est solide, savez, là, ça bronche pas, c'est solide. Oui, c'est un type calme et puis c'est bon dans le fond, c'est bon, c'est pas un type très apparent... c'est pas le type flafla, c'est un homme qui est ni beau ni laid enfin, c'est peut-être « monsieur tout le monde » mais c'est solide, ça vous a un fond de valeur là, puis vous êtes capable de vous appuyer là-dessus ; la preuve, comment vouliez-vous que j'aurais accepté une famille de même, si j'avais pas eu un bon mari ?

Je fais mon possible pour lui apporter tout ce que je peux lui donner de mieux, ce que je lui ai donné de mieux, c'est ce que j'ai faite d'ailleurs. C'est peut-être plus difficile parce qu'y a été malade, là, ses réflexes sont moins rapides, mais, enfin, c'est un homme qui est en mesure d'accepter des épreuves... ensemble ; on avait un enfant, puis on avait des difficultés, on les passait ensemble, on faisait notre possible pour en sortir, puis s'améliorer, puis faire davantage, puis leur donner tout ce qu'on avait de mieux ; on voulait leur donner le plus d'instruction possible et puis, oh ! y était bien courageux, oh, Seigneur, de voyager puis des fois, ça me le disait pas du tout, du tout, du tout puis : « viens on y va, puis... » ; ah, je le trouvais ben courageux, après une grosse semaine savez, faire 350 milles seul

chauffeur, là ¹. Faut... faut aimer ses enfants, savez. Se mettre sur la route, on était toujours entre la mort puis la vie, là. On revenait tard le soir, on en a frappé* des orages, on a eu des difficultés, on a déjà eu des crevaisons, des pannes, toutes sortes d'affaires. Rien de mortel mais enfin des désagréments ; on voyageait toujours le dimanche, on avait de la difficulté avec les garages, c'était fatigant pour lui, hein. Moi, je veux bien croire, je préparais le goûter, mais ensemble ; mais, lui, se mettait à la roue* puis y savait toujours qu'y avait au moins 5-6 personnes dans l'auto, qu'y était responsable.

D'abord, j'ai un mari qui ne sortait à peu près jamais, c'était la maison, puis la famille, puis les enfants. Pis, demandez-moi pas des tavernes, des clubs, j'ai jamais mis les pieds. Je sais même pas comment c'est fait. Moi, je trouvais que c'était la famille qui nous apportait le plus de joie. Moi, je vois l'amour unique. Bon, si un des deux conjoints meurt, que l'autre se remarie, je m'oppose pas à ça du tout. Mais quand vous vous mariez, ça appartient l'un à l'autre, bon. Normalement, si vous avez des enfants, c'est sacré, il n'en est plus question. On a voulu, c'est à nous, on a pris nos responsabilités, on reste ensemble ; ben je parle pas d'un homme qui bat sa femme, qui la tue, mais normalement là... on sait qu'y a des accrocs puis y a des difficultés, puis à ce moment là, vous savez, on asseye de résoudre nos problèmes, puis de s'entendre. Faut que chacun mette de l'eau dans son vin. Y a l'amour feu, puis y a l'amour tendresse, et puis y a l'amour finesse qui valent bien l'amour passion. C'est sûr que, en vieillissant, si les relations sexuelles sont moins fréquentes y reste l'amitié, y reste la tendresse qui ont leur valeur puis qui valent peut-être mieux parce qu'à ce moment-là on aime encore davantage ; on sait que c'est pas seulement le sexe qui est en ligne de compte, c'est tout simplement l'esprit, puis l'âme de l'autre. C'est là qu'est le départ. Ça suit le cours des années ; comme, une femme est toute petite* quand elle se marie, puis tout à coup, elle grossit après les enfants ; bon, écoutez, si l'homme raisonne son affaire, c'est tout de même lui qui l'a mis mal. Les maternités ont été voulues peut-être ; même voulues, elle les a peut-être subies ses maternités, c'est encore lui qui en est l'auteur. Je vois pas pour quelle raison qu'il l'incrimine après, qu'elle a 25-30 livres de trop. À ce moment-là, au lieu d'aller courir ailleurs puis de lui dire que c'est pas une Brigitte Bardot ou une Valérie, qu'y serait peut-être plus gentil de dire : « écoute, asseye donc de manger moins » puis sûrement que s'il lui montrait par des attentions, elle serait heureuse. Bien ça, l'amour, savez, c'est pas tout fait. La journée de notre mariage, notre vie est pas gagnée, hein ! Ça, c'est une chose qui se gagne, enfin jour après jour. C'est un sentiment qui se développe par des attentions, des délicatesses, des finesses, de tout ; on peut subir énormément, on peut endurer une grosse famille avec un bon mari ; ça, c'est une chose, moi, que je tiens à souligner.

¹ Pour aller voir ses enfants pensionnaires.

Ah ! c'est surtout moi, oh ! oui, c'est surtout moi qui ai élevé les enfants. Oh ! oui mon mari, y avait assez de gagner la vie. Quand vous dites, vous êtes 12-13 à table, là, vous y pensez, hein ! Vous y pensez ! Non seulement c'est un type qui parlait pas tellement souvent, mais si y disait aux enfants : « c'est assez » ; c'était assez. Sa présence comptait beaucoup. Je dois pas à dire, il leur touchait pas ; quand y étaient plus jeunes qu'y était moins fatigué, y jouait beaucoup avec eux autres, mais, si y disait : « c'est assez les enfants », là, c'était assez. Ils le savaient. Faut ça aussi. Vous pouvez pas... y a pas de mères qui peuvent tenir, si y a pas une certaine autorité. Écoutez, quand vous dites qu'y en a 10 qui jasant pis qui font le tapage à un certain moment, faut que ça arrête ça, parce que vous mourrez avant. Ah ! ben, pis des fois quand ça suffisait pas, le père venait parler, placer son mot, pour dire « c'est assez ». J'ai dit ça bien des fois à mes enfants : « vous revenez le soir, vous avez un foyer, vous avez toujours quelque chose à manger, vous avez quelqu'un qui vous attend » ; C'est très rare que je me couche avant que les enfants soient entrés, peu importe l'heure. Ils le savent bien qu'y vont allez faire un p'tit tour, qu'y vont revenir à maison puis que moman attend ; si y ont faim, si y ont soif, tout est là ; le lendemain matin y va avoir de quoi* à manger, de quoi* se chauffer. Quand on est jeune, quand les enfants sont jeunes on est toutes pareilles, les momans ; du moins je crois, parce qu'on a causé avec mes amies qui avaient des enfants, on les surprotège. On craint tout pour eux-autres ; on craint : peur du feu, peur de tomber, peur des petits, peur de des ci et des ça ; bon et bien, au fur et à mesure qu'y grandissent, ça c'est une chose très importante, d'asseyer de leur faire prendre leurs responsabilités puis dire : « à c't'heure faut que toi aussi tu t'armes pour la vie ». C'est pour ça j'en viens à ce que je vous disais après-midi, s'armer pour la vie, mais faut avoir des armes hein ! puis y en a rien qu'une qui est la meilleure : c'est la religion ; parce que vous avez déjà un point de sécurité. Si vous avez pas de religion, moi, je peux pas voir où ce que ça peut aller. Ça, quand même qu'on n'est pas catholique, que vous soyez protestant, mais ayez conscience qu'y a quelqu'un, un être au-dessus de vous qui vous guide. Je les ai avertis puis je leur fais confiance ; je les ai avertis. Y le savent. Y le savent. Y sont avertis maintenant. Écoutez, y a certains moments faut que le jeune homme ou la jeune fille, écoutez, faut qu'elle se serve de sa tête. Y a pas à sortir de... de là.

Moi, où ce que je serais le plus malheureuse, ça serait que mes enfants abandonneraient la religion. Pis ça, c'est la première des choses. J'ai jamais eu de problèmes avec ça, jamais. Pas aucun problème là-dessus. Faut qu'y soient convaincus d'eux-mêmes. Voyez-vous, j'en ai un dans le comté de Pontiac, puis l'autre dans le comté de Lotbinière, puis l'autre à Québec, puis l'autre dans la Yamaska, alors si y veulent pas y aller à messe, y ont qu'à ne pas y aller. Mais je sais qu'y y vont. Je le sais qu'y y vont. Je le sais. Le garçon arrive le soir et puis si y a pas été à la messe, y va écrire au tableau : « moman, demain matin réveillez-moi, je n'ai pas été à la messe ». Un, deux, les deux grands, ils le feront sans leur demander. Parce qu'y sont pas sans savoir que l'Église a évidemment adouci bien des choses, hein, et puis que le problème de la messe se pose pas pour les jeunes comme y se posait dans notre temps, que c'était catégorique, péché mortel, puis en

enfer, brûler éternellement. Aujourd'hui c'est pas ça, mais ils y vont de leur plein gré.

Vous savez, notre société, comme on nous appelle, « les gens bien pensants » hein, on est catalogués, catégorie de gens là, assez âgés, bon, on a des idées faites, on s'imagine du moins d'être dans la ligne droite, bon. Par contre, quand on voit tous les jeunes qui poussent là, une barbe longue, puis tout ce que vous voudrez, cheveux longs, tignasses mal peignées, mal lavés, veilles chaussures, et le reste, on est porté à dire, y sont pas ben, ben appétissants ; bon. Alors y nous demandent de pas porter de jugement ; que ces gens-là ont de la valeur et puis que c'est à nous de se pencher vers eux, comprenez-vous ?

Moi, j'ai des jeunes qui ont fait application* et c'était bel et bel écrit sur la feuille de demande d'avoir à porter le veston, la cravate, d'être propre, et les cheveux courts. « Bien, j'ai dit, quand un employeur est obligé de marquer ça, que soit écrit en grosses lettres sur une feuille d'admission, c'est que c'est déjà grave ». – Ben, je me dis, moi, à ce moment là, c'est au jeune homme à faire un effort. Moi la première, je n'engagerais pas, je n'engagerais pas, j'engagerais pas. Puis, justement une dame disait à ce moment là ; « vous savez, y a un certain mouvement de charité qu'y faut avoir envers notre prochain ». Là j'ai dit : « des cheveux dans la soupe, moi, j'en voulais pas, des cheveux dans la soupe tout dégoulinants, là ; ça sent la transpiration, vous avez toutes les plus vieilles savates dans les pieds, là, y se mettent des jeans tout en imitation plaqué de peinture, ben pensez-vous qu'un employeur qu'y faut faire sa besogne lui, qu'y va être intéressé à avoir ça, non, non, non ; non. » Puis la preuve, je le savais moi, parce que quand les nôtres ont voulu s'engager cette année ; y en a deux dans l'école de Cegep qui étaient engagés la première année, puis y en a un autre à côté du nôtre y soutenait qu'à cause qu'y avait les cheveux longs puis qu'y était ci, qu'y était ça, qu'y serait engagé ; mais il ne l'a pas été, y avait l'air trop malpropre. Notre grand, lui, il est allé dans un restaurant puis y dînait le midi à une table, là, puis, y dit : « quand y est venu pour manger, là, toute tombait, ses cheveux dans l'assiette, pis je lui ai dit que j'avais dédain de lui ». Y dit : « je lui ai dit, va donc t'arranger. Penses-tu que c'est propre de manger près de toi, quand on a rien que dix, quinze minutes pour manger un sandwich, puis tous ces grands cheveux là ! » Je suis contre ça ; ça, c'est mon idée, je suis contre, moi, je suis contre. Hum ! Aimez-vous ça, vous, ces cheveux-là malpropres ? Bon... Pis si j'étais employeur je n'en prendrais pas. On a des employés, puis si y en a un qui avait les cheveux longs, y restait chez eux. Ah ! entendons-nous ! Ça, là, vous savez, des belles petites barbes courtes puis que ça c'est pas trop long que ça ait une certaine allure là, je suis pas contre. Une petite barbiche je suis pas contre.

Moi, mes garçons sont ben avertis à part de t'ça, hein. Y n'a eu des grèves aux écoles hein ! attends, minute ! J'ai ben averti que celui qui faisait la grève, là... ! Aucun l'a faite. Aucun, y étaient ben avertis que j'en voulais pas un avec une pancarte, ni faire du piquetage ; y avaient l'argent dans leur poche, que si l'école

fermait ; « prends un taxi, reviens-t'en chez-nous. La grève, tu t'assiras tranquille ici, c'est... un point c'est tout. Y est pas de question de piquetage ... » Y est pas question de solidarité, je les mettais à l'école pour étudier puis je payais pour tout ce qu'y avait à payer, c'était pas de faire la grève ! Ça, si le professeur se rend* pas ! d'accord ! : « rendez-vous, si y a pas d'école, tu t'en reviendras, mais tant qu'y aura des professeurs, vous irez à l'école ; qu'est-c'est que ça a servi ? Hein, ça vous a amené de quoi, les grèves ? Puis, pas de question ». Ils étaient au Cegep, les miens, puis y n'avait une petite poignée, puis ils le savaient même pas pour quelle raison qu'y faisaient la grève. Justement Ronald à ce moment là, il leur avait demandé : « Ben, y dit, je le sais pas, j'y vas parce que les autres y vont. » Pis c'était toute le raisonnement. Y y allait parce que les autres y allaient ! Des vrais moutons de Panurge. Y savait pas ! Marche ! Un esprit de mouton ! Les nôtres l'ont pas fait, pis y sont pas morts. Pis y ont été placés les premiers. Ça leur a tout de même pas nui. Puis le plus vieux, quand y a été engagé de même, y a eu un directeur là, un des agents, un directeur de personnel qui est allé les rencontrer puis il lui a demandé qu'est-ce qu'y pensait des grèves, pis, c'est la réponse qu'y a faite, mon fils ; y dit : « syndicat, non, pis grève, non ! Essayez-moi, monsieur, puis si je fais votre affaire, vous me garderez. Moi, si je suis content, je reste ici, puis quand je serai pas content je m'en irai chez nous, ça finit là. Demandez-moi pas de syndicat puis de grève, y dit, j'en fais pas ». Ben, le directeur y a dit : « ben, y dit, c'est la première fois qu'un jeune homme a aussi de tête su les épaules ! »

On me demande toujours pour diriger ; je refuse parce que je n'en n'ai pas le temps. Puis tout ce qu'on me demande, c'est de diriger. On me dit que je suis faite pour mener. Ça existe des personnes très qualifiées pour mener, qui ont des qualités de chef. Voyez-vous, tout concourt, hein. C'est des gens qui ont une personnalité forte au début, ensuite, eh ! ben la culture aidant, et qui... ils ont mené peut-être, ils ont eu des postes de commande, puis, ils sont capables de convaincre, des gens qui sont capables de se faire aimer ; c'est pas dû à tout le monde ça. Un chef c'est partagé. C'est aimé puis c'est haï à la fois. C'est très dur d'être un chef. Les personnes qui n'ont jamais accepté de faire quoi que ce soit critiquent le plus. C'est le meilleur remède pour se guérir de ça, c'est d'accepter un poste. À ce moment-là on voit ce qu'il en est et puis on change d'idée après. On est beaucoup plus conciliant. Une personne qui critique accepte pas de poste, parce qu'il a un fond d'égoïsme, à ce moment là. C'est beaucoup plus facile de critiquer que de se dévouer.

Ça été très dur, très dur cette grève. Nous, on n'a pas fait du crédit à tous. Ça servait à rien. Qu'est-ce que vous voulez, on était à ce moment là, on avait 9 enfants, on était 12 à table. Alors, savez, si vous faites du crédit, c'est perdu. Puis quand la nourriture est mangée, vous pouvez pas la rattraper. C'est pas comme un meuble que vous pouvez aller chercher ou allez reprendre, une télévision quand les paiements sont pas faits, vous pouvez peut-être la reprendre pour la balance* des paiements ; mais nous, avec la nourriture, on n'est pas capables. Pis un type qui avait déjà 100 \$ de crédit avant la grève, puis au-delà ; puis vous multipliez ça par

quelques douzaines, là, pensez-vous qu'y pourraient le payer ? On était forcé de fermer les comptes (de crédit). Qu'est-ce que vous voulez, on n'était pas capable de... ; c'est nous autres qui allaient en faillite. D'ailleurs y n'a une couple qui ont failli aussi à Douceville. Moi, savez-vous pour quelles raisons j'étais contre la grève ? À Douceville y avait à peu près une vingtaine de personnes qui menaient le bal. Au plus, ça aurait été 28 personnes, parce qu'ils ont été sur la liste noire pis ça s'est tout effacé hein ! Puis je blâme pas les autorités ; quand ça me plaît pas de travailler je prends mon paquet, puis je m'en vais. Moi, c'est ça que je peux pas comprendre, qu'une personne veut pas de vous, puis vous allez vous astreindre à travailler pour elle. Elle n'en veut pas : « Prends ton paquet, pis va travailler ailleurs. »

Absolument, il y en a qui aiment ça d'être pauvre. Je suis bien placée pour vous le dire parce qu'on a des familles, ici, depuis trois générations, pas très loin, c'est fait pour être pauvres ; ça sert à rien, ils aiment ça, c'est leur mentalité. Tu leur donnes quelque chose de beau là, tu l'arranges, bon ! ; moi je me suis donnée un trouble, j'avais un beau petit costume, je l'ai réparé j'ai fait tout ce qu'y fallait, elle l'a mis une fois ; j'ai dit : « vends-le pas, je te le défends, il est beau puis, je dis, il te fait* bien ». Non, elle passe, elle a une vieille affaire puis elle est pas peignée puis c'est... La mentalité c'est de quêter, demander de l'argent puis... C'est fait comme ça. Sa mère était de même, puis ses parents. On veut, on dirait que ça veut pas... s'aider, tu sais. Puis elle retire du Bien-Être social, elle a des pensions du gouvernement. Non, c'est fait comme ça. Il y en a que c'est fait pour être pauvre, hein, oh oui ! Je ne dis pas qu'ils aiment ça, mais ils se trouvent bien dans leur affaire et... ils ne se trouvent pas misérables. Pas tellement qu'on les pense, nous autres. Nous autres, on les prend plus à plaindre qu'eux autres. Les lois sociales, ça a du bon. Quand on s'arrête à y penser bien, quoi, C'est quasi de l'altruisme, on travaille pour son prochain. Quand on paie des taxes, des impôts, justement, moi, c'est ce que j'expliquais aux garçons ; voyez, les grands garçons là y vont laisser chacun 15 à 1 800 piastres cette année, chacun ; sont trois sur l'impôt ; évidemment y sont célibataires. Bien, comme je disais l'autre jour, on peut dire que ça fait mal au cœur mais par contre j'ai dit : « vous contribuez à faire vivre des vieillards, à aider aux veuves, aux mères nécessiteuses, aux enfants qui sont orphelins, faut voir ça sur ce côté là » ; parce qu'autrement, vous savez, c'est ben enrageant de toujours donner quand vous regardez ceux qui sont sur le Bien-Être, à côté de vous là ! T'essayes de voir le bon côté de la chose parce que je sais que c'est ben désagréable ; nous autres, on paie en double étant donné qu'on est dans notre compte hein, puis je sens que ça me plaît pas du tout. Là je suis obligée d'accorder 15 jours et 3 semaines de vacances aux employés, ça dépend du temps qu'y ont travaillé. Ça me fait mal au cœur, j'aurais un voyage en Floride avec. Pff.. C'est les lois. On est obligés de payer ça Comme vous dites, c'est peut-être normal, d'accord, c'est normal, mais pourquoi C'est l'employeur qui le paie. Qu'y prenne son argent... l'employé... c'est drôle, moi, personne m'en paie des congés. Si j'ai envie d'en prendre, faut que je l'avance, puis que je m'en paie, des congés. Comme là, voyez-vous, l'assurance-santé, pour quelle raison que c'est l'employeur qui paie

la moitié. C'est dur à l'heure actuelle, savez, pour les petites besognes. Très dur. Pour les gros employeurs, je le sais pas, peut-être, eux, c'est plus facile, mais moi ça, je trouve ça... on paie la moitié de l'assurance-chômage, on va payer la moitié de l'assurance-santé, ensuite on paie les vacances, enlève tout ça, c'est pas payant ! On a une assurance-responsabilité qu'on est obligés de payer pour tous ces hommes-là, à part des assurances, pis toutes sortes d'affaires qui arrêtent pas, qui arrêtent pas, qui arrêtent pas : l'assurance-santé, l'assurance-groupe, ben là, va falloir modifier un petit peu la chose là, puis c'est des gros montants ça ! Ça, moi, moi, je suis pas pour ça. Les grosses compagnies oui.. mais le petit employeur, non ! Les retailles* sont très fortes des fois, pour l'employeur. L'employeur y subit la baisse, puis la hausse et puis les contretemps, puis les pertes puis, attendez une seconde, y a des grosses dépenses à rencontrer. Je comprends, je comprends, les employés ont des petits salaires mais c'est tout de même pas la faute de tout le monde si ces gens-là sont pas capables de gagner davantage ! On en paie déjà des impôts pour tous ceux qui nous entourent. On paie au fédéral, on paie au provincial, on en paie, là, des choses collectives, là, arrangés comme on est là, je vous assure. Je sais pas... En tout cas je sais que depuis qu'on tient le magasin, nous autres, on n'a jamais été capables d'en prendre des vacances, 15 jours, jamais. On peut pas. Voyez-vous, durant la belle saison c'est tous les employés, C'est toujours les employés qui prennent leurs vacances. Qui c'est qui va garder au magasin ? Hein ! Remplacer ? Aïe jamais de la vie ; ça peut pas marcher. On peut pas se faire remplacer, y aurait trop de pertes, puis ça serait toute une désorganisation. Faut rester ; puis on envoie des supplémentaires, pis c'est ben fatigant, ben fatigant. Pis la semaine passée, voyez-vous, je suis pas venue une seule fois au chalet, y en a un qui a pris ses vacances, puis il a pas averti avec ça ; ça fait qu'on s'est retrouvés seuls... y appelle le lundi matin, à 10 heures. Bien alors, je suis allée le remplacer, moi, comme ça à brûle-pourpoint ; l'autre rentrait plus tard ; ah ! c'est tout un enchaînement. Mais, là, ça va être notre garçon qui va n'en prendre la semaine prochaine. Lui y en a réellement besoin mon garçon, parce que l'an passé y en n'a pas pris quand son père a été malade, alors faut qu'y en prenne cette année, absolument ; y est, fatigué, fatigué. Fait que, là, va falloir que je sois au poste pour diriger la besogne pour pas que je me fasse trop jouer dans les pattes. M'as vous dire, quand le personnel est là, ça va très bien, mais faut que le personnel soit là parce que chacun a sa tâche évidemment, puis si sa tâche est pas faite, ben ça rebondit su les autres, c'est tout. Prenez par exemple rien que le ménage : si vous avez pas la personne voulue pour faire le ménage le samedi, là, bien, qu'est-ce qui arrive ? ; vous vous ramassez avec, toute la soirée du samedi, à laver les planchers. C'est pas drôle. Je l'ai déjà faite, moi, puis c'est une affaire de cinq heures. Savez-vous que rendu à 11 heures, vous commencez à être tanné* de la vadrouille*.

Monsieur et Madame BELIN

57 et 54 ans

ancien bûcheron, puis journalier, ouvrier à la « General » puis cultivateur et entrepreneur en construction.

Exemple d'un homme parti de rien, arrivé au sommet de l'échelle sociale malgré une famille de 17 enfants (15 vivants au moment de l'entrevue). À la différence de M. Lapie, M. Belin est un « parvenu » dont toute l'existence a été centrée sur une recherche obstinée du profit. Il n'a pas eu le temps de se dévouer pour les associations, il n'entoure pas de fioritures sa lutte pour l'ascension sociale ; seules rationalisations : le travail poussé jusqu'à la passion, les enfants qu'il fallait bien élever et qui, comme par miracle, arrivaient en même temps que les revenus augmentaient. Remarquer l'importance de la fonction sociale de ceux-ci : ils enrichissent, ils n'empêchent pas d'avoir une belle maison ; morts, ils rassemblent la communauté locale autour de la famille ; lors des retraites paroissiales, leur nombre contribue à la tranquillité de conscience de leurs parents ; enfin, ils empêchent que ceux-ci s'ennuient. Certes, ils ruinent la santé de leur père (pas de la mère qui, elle, « aime ça ») mais quel sentiment du devoir accompli !

La vision du monde sans illusion de M. Belin fait du monde social un tissu de « combines » à tous les niveaux, conception qui hypothèque au départ les lois sociales ; même la médecine ne se conçoit pas sans système de « protections ». Enfin, en quelques phrases, le style des relations patron-ouvrier est défini : dureté voilée par l'aménité du langage.

M^{me} – Ben moi, je dis qu'on peut s'aimer toujours si on... si on veut. Pas le même amour.

M. – Ça, ça se disperse un peu parce que les...

M^{me} – Non, non, ho ! non, ça sert à rien, ça peut pas s'effacer. Oh ! ben des fois, on se dispute un peu, mais c'est rien, rien...

M. – Quand elle se choque* je dis pas un mot, moi, je la laisse faire. Je cherche pas... Des fois elle se choque un peu. Je la laisse faire, mais ça se passe, ça se passe !

M^{me} – (rire) Oh ! non, on n'a pas à se plaindre ; on a été heureux, on a eu notre grosse part de bonheur !

M. – Nous autres, on s'est mariés à 21 ; on a eu 22 un mois après.

M^{me} Nous, on s'est mariés au mois de septembre pis on a eu 22 ans au mois d'octobre.

M. – Ouin, on a fait un petit voyage de noces. J'avais que 5 \$ dans mes poches. On est parti par les chars* puis j'en avais assez pour payer deux passages et puis on est revenu par occasion. Les parents sont venus faire la veillée chez nous, tout ça.

M^{me} – Ils sont venus souper chez M. Larivée. Dans ce temps là, ben, on déjeunait chez les parents de la mariée, on partait en train, on a été en voyage de noces à Montréal visiter des oncles là. Ils étaient prévenus là-bas, ils sont venus nous chercher au train.

M. – Il était ben content de s'en débarrasser (rire). Oh ! oui. Avant ça, il a dit : « es-tu capable de la faire vivre » – « Ah ! j'ai dit, oui je suis capable de la faire vivre ». Ça coûtait pas ben cher dans ce temps là pour vivre. Pis je savais que j'étais capable de travailler. Pis l'ouvrage, l'ouvrage il n'y en avait pas gros dans ce temps là, les premières années on arrêtais de travailler tôt. On arrêtais de travailler au mois de décembre, à la fin de novembre, décembre, là on commençait au mois de mars. Mais le père avait une presse à chevaux pis il avait du foin à presser pis on allait presser pour les autres, une cent la balle. On gagnait une piastre et quart, une piastre et demi par jour. Dans ce temps là, ça coûtait rien. Une moitié de maison, ça me coûtait 3 \$ de taxes par année, scolaire et municipale dans le temps. L'électricité on payait 1 \$, 1,10 \$ par mois. Et pis on bûchait* notre bois sur la terre du père. On rentrait les pois, la cassonade* pis la graisse, pis du sucre pis tout ce qu'il fallait : du beurre, du bœuf, du lard.. Moé, quand j'ai commencé à parler de me marier j'avais 125 \$; c'était pas gros, aujourd'hui j'irais pas loin, hein !

M^{me} – Faulait qu'y s'habille là-dessus, acheter le jonc*. Pis là, ben, y se mariait pas sans avoir une assurance, fallait qu'il prenne une assurance-vie parce que mademoiselle, c'était entendu, son futur avait pas d'assurance, qu'elle se mariait pas.

M. – Quand on est arrivés du voyage de noces là, on s'en allait en chambre, on a été chercher de la mangeaille chez le voisin, dans une petite épicerie là, on avait pour une couple* de jours ; pis il me restait 7 \$ dans mes poches, pis j'en devais 20, hein ! J'avais un terrain que mon père m'avait donné. On a commencé comme ça. À zéro, oui, en bas de zéro.

M^{me} – On avait 50 \$ pour acheter mon set* de chambre. J'avais ramassé ça. Moi, mon père était mort, j'avais seulement 6 ans puis avec un beau-père, je pouvais pas. Ça fait que c'était moi qui m'étais ramassé ça.

M. – Ah ! je l'ai mariée parce qu'elle avait de l'argent (rire).

M^{me} – Ben ! oui, j'en avais plus que lui, j'avais 50 \$ pis lui il en avait 20 (rire). Je m'étais ramassé ça en travaillant, je travaillais chez quelqu'un.

M. – J'ai travaillé à 20 cents le bois dans l'automne avant... il me donnait 2 \$ par semaine, il n'avait pas d'argent le gars ; il m'a payé le restant 5-6 ans après. Pis là, j'ai rentré à la « General » au mois de décembre : le 18. Pis là, ben, ça a commencé, la construction a sorti pis j'ai été travailler à Shawinigan. Mais fallait pas gaspiller pour rien, fallait travailler. Je me disais : « je peux pas travailler par icitte je travaillerai ailleurs ; j'irai dans le bois, je ferai n'importe quoi » ; mon père y dit : « pourquoi faire tu te maries, es-tu capable de la faire vivre ? » J'ai dit – « oui, m'as* la faire vivre ».

Dieu envoie des épreuves aux hommes parce qu'y les aime, on a toujours dit, c'est parce qu'y les aimait ! Quand le bon Dieu nous apporte un enfant qui est... a quelque chose, ben, faut le garder ; si on le garde pas, à quoi ça sert qu'y nous l'envoie, d'abord c'est... c'est un sacrifice. Si on n'accepte pas là... qu'est-ce qu'y nous envoie, ben, y peut nous donner d'autre chose. Une croix qu'y nous envoie ; pis, si on la prend pas ce croix là, y peut nous envoyer d'autre chose pire. En avez-vous des enfants ? Quand notre enfant est malade, on souffre autant nous autres, puis on dit que la souffrance mûrit, pis, ça, là, j'en sais quelque chose. En voyant souffrir leur enfant, les parents, on souffre parce que, en faite c'est une partie de nous-autres mêmes, l'enfant, hein ! Ça là, qu'on soit comme ça voudra, notre enfant, c'est notre enfant, qu'on en ait 10, on a 15 nous autres, pis c'est toutes nos petits pareil ; on a qui sont rendus à 30 ans, mais c'est notre petit qui souffre toujours, parce qu'à nos yeux y sont, y sont toujours petits, y demeurent toujours petits. Pourquoi qu'y éprouve ? c'est pour se faire mieux reconnaître peut-être ? parce qu'on éprouve le besoin, quand on est éprouvé, de recourir à quelqu'un, hein, là ; c'est à la Providence. Un enfant qui naît lui-même avec la tache du péché originel, disons qu'il a déjà quelque chose à se faire pardonner en naissant. Les enfants ont pas choisi, pis, c'est tout de même dur à expliquer, pis c'est dur à comprendre aussi, parce que les enfants du Biafra, j'imagine, qu'ils sont aussi innocents que les nôtres. Il y a certaines parties de la religion qui sont dures à comprendre, qui sont difficiles à comprendre, pis c'est à ce moment là qu'on dit que pour être catholique, disons, qu'il faut avoir la foi. Pis, la foi, ils disent qu'il faut avoir la foi pour transporter les montagnes. À ce moment là, je pense qu'il faut croire sans trop regarder qu'est-ce qui se passe. Par exemple c'est difficile à croire, disons, que Dieu existe parce qu'on le voit pas. Pis faut le croire quand même.

M^{me} – Parce qu'on dit souvent : « y a rien qui arrive sans que ça soit voulu par la Providence. On a fait la même chose avec nos enfants ce qui nous a été enseigné. Pis c'est peut-être pour ça qu'on est heureux, tout le monde, hein ; parce qu'on a toujours eu une grande confiance dans la Providence, pis on a eu des preuves qu'y a une Providence. Pourquoi nos jeunes en bénéficieraient pas aujourd'hui, en les renseignant la même chose qu'on a eue nous autres, étant jeunes ? Pour être heureux, ben, qu'ils prennent le fait eux-autres-mêmes, de pas

laisser la Providence de côté ; ça, on en a toujours besoin. La vraie vie on la prépare de ce côté, on la prépare pour la vivre après notre mort corporelle.

M. – Y en a une Providence, mettez-vous le ben dans la tête. Pis la religion a toujours été, pis ça sera toujours. Pis j'en ai eu assez d'épreuves, hein, je suis ben placé pour le dire ; ça, je suis certain de ça.

Pis ça va revenir la pratique religieuse, attendez un peu, ah ! attendez un peu. Quand le monde auront peur ; le Bon Dieu frappera à son heure. Oui. Les gens aujourd'hui, y ont tout ce qu'y veulent pour jouir, toute, su la ligne, y manquent rien ; les jouissances, tout est permis quasiment, mais ça va faire*. On était catholiques, nos parents étaient catholiques, puis dans ce temps-là c'était pas comme aujourd'hui. Les petits enfants, du moment qu'y commençaient à parler, y faisaient leux prières à genoux, joindre les mains, là, le matin pis le soir. Aujourd'hui, ça, là, c'est disparu tout ça. Est-ce pour le mieux ou pour le pire, l'avenir nous le dira. Si y a rien pour le retenir, hein, comment ce qu'y vont être élevés, ces enfants-là ? Si y a rien ! » On arrive à nos âges, nos petits enfants c'est à nous autes ça, ils sont assis autour de la table pour dîner, pour souper, n'importe, là, hein ! « Venez-vous manger les jeunes, c'est le temps, là, y en a, là ; pas un mot, pas de parlage, pis mangez. » Pis quand ça commence à grandir, 1 an, 2 ans... Pis si vous voulez faire des bons enfants, c'est de les redresser quand c'est le temps. Ça, ça s'oublie, fait qu'y s'en rappellent plus de t'ça. Y savent qu'y ont été redressés, ça y l'oublie pas, seulement C'est qu'y nous aiment plus davantage. Si on les gâte au boutte* pis si on les aime pas, tout ce qu'y veulent avoèr..., je sais toujours ben que si j'avais laissé faire les enfants à leu gré, avec 17, j'aurais pas été capable de rester dans la maison. Pis comme j'arrivais dans la maison, moi, les enfants ça s'écrasait. J'avais pas besoin de leu dire un mot. Je leu parlais pas souvent mais quand je leu parlais, c'était vrai.

Je trouvais ça ben drôle, là. J'avais les animaux, j'allais aux bâtiments* après souper, on disait le chapelet à la radio, après ça j'allais aux bâtiments... des fois c'était une demi-heure, une heure... je passais la brosse aux animaux puis j'arrangeais mes portes pour la nuite, dans ce temps là on n'avait pas de fan*, puis je m'en revenais à la maison par la cave, puis je chauffais le poêle ; y étaient su le plancher dans la cuisine, le diable était dans la maison, ma femme était pris avec les jeunes pis, envoye*, y avaient du *fun** tant qu'y voulaient puis je trouvais ça drôle, moi aussi ; je les ai laissés faire un escousse*, fait que je monte en haut, je dis : « moman, ouvre la porte de dehors ». Tout coupé carré*. Carré. Pas un bruit dans la maison ; c'était tranquille !

M^{me} – C'est parce, y te craignent. Ouin. Dans le fond, ça te faisait quelque chose.

M. – Ben, ça me faisait quelque chose un peu de même*.

M^{me} – Y aurait aimé que ça continue, mais... Mais des fois ça va trop loin quand ça continue. Mais y était gêné avec les enfants un peu, mais par contre y n'ont pas été misérables avec leu père, pas plus que ça.

M. – Ben, je suis un gars gêné. Icitte, chez nous, je suis pas gêné, moins gêné, ça dépend. Mais en public j'ai pas assez, j'ai pas assez d'instruction. M'as parler joual, tu sais. Mais on embarque* avec des gars, des fois, là, qui sont... qui sont plus ricaneux que d'autres ; pis, tu sais on a son amour propre, comme de raison.

M^{me} – Quand on se marie, admettons qu'y en a des femmes qui disent : « je suis esclave de mon mari », mais la femme qui s'en va travailler pour un autre, elle est pas esclave de l'autre là ? J'aime autant être esclave de mon mari que d'être esclave d'un pur étranger ! Ça, c'est ma façon de penser, moi, hein ! Moi ça, ça me révolte, ça ! C'est drôle... y en a qui sont obligées de travailler, mais y en a gros « pour s'épanouir », y peuvent pas s'épanouir au foyer ! Faut aller en dehors, hum !

M. – Oui, mais, ces femmes-là qui veulent pas rester chez elle, moi je leur donnerais rien qu'un... conseil, ça serait de toujours rester fille. Quand une femme est mariée, sa place c'est à la maison, avoir soin de ses enfants. Pis le gars qui se marie, qui prend une femme, si y est pas capable de la faire vivre, qu'y reste garçon. À mon dire, c'est ça... Ma femme elle a jamais travaillé.

Le mari qui arrive à la maison, pis les enfants sont tout seuls, que c'est une servante qui est là, pis les enfants crient, pis y sont dans le chemin, pis y sont d'un bord et de l'autre. Nous autres, les enfants, ça reste dans la cour, on n'a pas inquiétude pour les garder.

Madame Casgrain ¹ là, se défend dans ça, elle ; y en a ben d'autres qui sont capables aussi, mais elle est fille, elle ; elle est-tu* fille ou si elle est mariée ? Mais ça dépend comment ça va chez eux, je le sais pas là ! As-tu des enfants, n'as-tu pas ? Moi, j'aimerais pas ça, toujours ! Quand t'arrives à la maison faut que la soupe soit su la table pour dîner, là et pour souper, faut que ça soit prêt, ça. À une heure je recommence. Si la bonne femme est partie pour travailler ailleurs, le dîner est pas prêt, pis le souper est pas prêt. J'ai déjà touché un petit peu à ça, quand les enfants étaient jeunes pis qu'a* partait pour la messe. Dans ce temps-là, ben, j'ai aidé un petit peu à avoir soin des enfants, mais quand j'avais ma journée, ma semaine... elle était capable de faire cet ouvrage là, elle. Ça la fatiguait pas, pis elle aimait ça.

M^{me} – Je parle pas, hein, c'est mieux de pas parler !

M. – Mais je voulais pas la gêner (rire).

¹ Femme ministre.

M^{me} – C'est pour ça qu'on vous aime, monsieur (rire), parce j'ai pas été gâtée ! (rire).

M. – D'abord, la femme, elle sait qu'elle se marie, premièrement, c'est pour la famille ; si elle veut pas avoir d'enfants qu'elle reste chez eux, qu'elle reste fille. Moi, je sais bien, je n'ai eu 17, pis je n'ai eu tant que j'ai été capable de n'avoir.

Je leur dis ça toujours : Ayez des enfants, vous serez plus attachés l'un à l'autre et vous ferez un ménage plus heureux. Premièrement, là, lorsqu'on est tous deux, ça devient monotone des lichages là, ça vient vieux* ça ; c'est ben beau, mais chaque chose à son temps, hein ! Je dis pas... quand c'est le temps, que c'est le temps, o.k., mais toute la soirée ! ; si t'as un enfant, ça fait un passe-temps, hein !

Parce que moé j'ai toujours prétendu que les enfants ça appauvrit pas, on en a eu 17, c'est plus tannant*, c'est plus de trouble, c'est plus d'occupation. Oui, mais seulement, que ça appauvrit pas.

M^{me} – Quand on est jeune, on a plus de patience ; après ça ben, on avait une bonne santé puis... on était pas mal chanceux et il avait sa place, il était salarié, on vivait ben.

M. – J'ai... moé, ben, j'ai pas toujours eu de quoi* de l'État. Mais, seulement, je sais pas, si le bon Dieu nous a aidés, je sais pas quoi ; mais aujourd'hui, des fois, je suis arrêté là, pis je pense à ça, pis je me demande comment ce que j'ai fait pour passer au travers de tout ça.

M^{me} – Ben, je faisais toute ma couture, pis j'ai ben raccommoé, j'ai ben cousu.

M. – C'est normal qu'il y ait des enfants. Ça, le nombre, c'est à discuter. Mais c'est une chose qui est certainement normale. Est-ce que les jeunes mariés ces années-ci, y pensent à ça, je ne le sais pas, peut-être ... ? J'ai un petit garçon qui est marié ça fait deux ans, pis, là, y commence à parler d'avoir des enfants. Y voulait pas en avoir les premières années ! Pis là, y aimerait ça, n'avoer ! Vont-y être capables d'en avoer, je le sais pas. Je le sais pas. Ensuite y commence à parler, hein, lui pis sa femme ; y veulent avoir des enfants, mais y veulent trancher ça au couteau, hein : le temps voulu, pis le nombre voulu, puis tout ça.

Si c'est rien que les hommes qui règlent la question de famille là, de façon à pouvoir trancher ça au couteau, là, j'ai ben peur que le monde manque son coup ! Je le sais pas, je suis peut-être vieux jeu là-dedans ; je comprends qu'y a bien des moyens actuellement hein ! pour aider les familles, contrôler les naissances, pis tout ça. Je calcule que c'est pas une question de mathématique ça, par rien que ça, en tout cas. Il y a quelque chose de plus fort qu'eux autres. Y a quelqu'un de plus fort qu'eux autres, hein ! Au-dessus d'eux autres. Non, je suis d'accord, c'est entendu, un type qui est à petit salaire et pis, coudonc*, y est pas obligé d'avoir des

enfants à chaque année, pis en avoir une dizaine pis une douzaine hein ; qu'y asseye à prendre des moyens de façon à limiter le nombre d'enfants, je trouve ça parfaitement logique, parfaitement logique, mais on semble actuellement d'en faire quasiment une question mathématique hein ! Dans les familles, du moins dans les jeunes ménages.

Mon ancien, le curé qu'on avait ici, Mgr Varier, c'était mon ancien professeur de classe, hein ! J'allais le rencontrer de temps à autre, on parlait de t'ça ; y a déjà plusieurs années de t'ça. Je le connaissais ben, moi j'y ai dit : « on s'est amusés quand ça adonnait* de s'amuser et puis la Providence nous a donné 17 enfants, on les a pris, hein, on était ben contents de les avoir. N'a pas eu d'autres ». On n'a pris aucun moyen pour limiter le nombre d'enfants et puis qu'est-ce tu veux, on a eu 17, on les a acceptés si on avait eu un, on l'aurait accepté pareil.

On passe pour des salauds d'avoir eu une grosse famille et puis, aujourd'hui, ben, y en a qui en n'ont pas ; j'en connais qui n'ont élevé rien qu'un, deux, trois, et pis y sont encore à loyer ; y sont pas mieux, y ont rien à eux autres. Nous autres, on a élevé 15, pis on a commencé à zéro, pis on a ménagé, pis on a travaillé tant qu'on a pu, jour et nuite. Pis aujourd'hui, ben, on est ruiné*.

Ben, moi, je prétends que je me trouve aussi heureux que ces gens-là, d'après moi, quand même qu'on a une grosse famille ; quand on a une petite fête des pères, on voit toutes nos enfants. Ça fait du monde ; puis quand qu'y en meurt un, ou deux, y a du monde au service*, on en voit qui n'ont qu'un, puis y a pas de monde au service !

Nous autres, quand on allait à la retraite, puis on avait 3-4, 5 enfants, six enfants.... si t'as pas d'enfant, y t'envoient jouer su le diable pis c'est ci, pis c'est ça ; puis on se faisait tous les ans pour aller le faire baptiser (rire).

Y en avait des méthodes autrefois, y allaient voir le curé pis y en donnait des méthodes ; un calendrier ; c'était pas, c'était pas mauvais, c'était pas méchant pour la santé, y avait rien, si y s'en servaient comme y fait c'était extra. Vous me ferez pas accrère, vous, là, que si y vont tuer quelque chose dans votre corps, là, pour empêcher d'avoir un enfant, que c'est normal hein. Y se demandent pas, les bosses qui sortent après les seins, pis ça sort dans le ventre, de partout, qu'y se demandent pas d'où ça devient. Autrefois on voyait pas ça, ces affaires là. Les femmes aujourd'hui, vous rencontrez 10 femmes aujourd'hui y en a six qui ont un sein d'arraché si c'est pas les deux ; y en a justement une ici, au côté, qui vient de s'en faire ôter un. Mes salaires ont toujours remonté à chaque fois que je faisais baptiser un enfant ; c'est une coïncidence je crés ben, en tous les cas, ça été ça. On n'a jamais attendu après la paie, jamais. Pis, les comptes y étaient payés à tous les semaines, quand on achetait nos petites épiceries, tous les semaines, c'était payé. Pis j'ai bâti une maison au début, elle m'a coûté 1 300 \$ pis j'ai bâti ça, je commençais à 6 heures le matin, je finissais à minuit et pis on l'a payée. Le monde

aujourd'hui sont gâtés, ça leu prend le char, ça leu prend le chalet, ça leu prend une vacance, ça leu prend un voyage à tous les ans, quand c'est pas deux. Nous autres on reste, là, chez nous, puis on s'occupait de nos enfants, puis on travaillait. Moi, quand je pars pour faire un voyage, j'ai hâte d'être rendu, pis quand je suis rendu, je veux m'en revenir tout suite. On est ben chez nous. Le soir, ben, on prend des petites rides* de même depuis qu'on est icitte, mais avant ça, on sortait pas, sur la terre, on avait pas le temps. Assez souvent, j'ai pas le temps encore de sortir les soirs. Y a des soumissions* à faire, pis... c'est ça qu'est toute la différence !

Si tout le monde travaillait comme on a travaillé nous autres, moi pis ma femme, pour élever nos enfants, y n'aurait pas tant su le Bien-Être social. Si j'avais faite comme eux autres, avoir eu un char pis m'habiller là, après la journée, les petits pantalons blancs, pis les petits souliers blancs, pis me promener su la rue, pis aller au théâtre pis aller ci et là... un gars qui gagne 40 \$ par semaine, si y en dépense 50, y mange en dessours*. Y en a ben qui font ça. Ça va jouer au bowling, ça va jouer au Stella pis... Moé, les gars là... les gars là, qui ont eu leu vacances là, pis je les voé chéckés*, là, chemise blanche, là, pis assis su la galerie, là, hein ; je le sais pas comment c'est qu'y peuvent faire ; moi je fatigue comme un maudit, je suis pas capabe de rester, moé. Le dimanche, moé, je fatigue. J'arrive de la messe, je me décharge* moé ; je reste pas, je fatigue habillé en dimanche. Faut je travaille, faut je mouve*. Autrement, ça marche pas. Ce qui me fait plaisir c'est de faire une bonne journée d'ouvrage, donner un bon rendement ; le soir j'arrive pour souper, ben, j'ai le fruit de ma journée pis je me trouve heureux dans ce temps là ; ça a toujours été de même. Des fois, des soirs ça a mal été, on a été bad luckés*. Quand mon ouvrage est ben parti, je vas me coucher le soir puis j'ai hâte au matin de partir, moi, c'est mon ouvrage... Pour le travail, j'attends toujours qu'y me demandent ; j'ai jamais couru une *job**, jamais. Je reçois des téléphones : « viens donc voér, j'aurais une petite *job** à te donner, viens à soèr, viens demain matin ou ben m'as aller te voer ». Ceux-là, je les manque presque jamais. Chaque fois j'ai couru après une *job**, je l'ai manquée. Les gens, y ont leux opinions, y ont jeux hommes choisis ; y ont de la parenté des fois, ou ben, y ont pas pensé de me prendre ; y me prendraient si y avait pas celui-là qui leu-z-a demandé, t'sais. Fait que si y ont idée de m'appeler, y vont m'appeler. A Noël, dans l'Echo, l'Écho de Douceville, je remercie mes clients.

Moi je dis qu'un homme, c'est faite pour travailler. Puis quand un gars a faite une bonne journée le soir y se couche pis y a la satisfaction de dire : « aujourd'hui, j'ai travaillé ». Je travaillais le soir là, j'arrivais à la maison vers 10 heures, 10 heures et demi là, fait que je me couchais : « mon Dieu, j'ai assez hâte d'être rendu à demain matin pour reprendre ma journée ». J'étais en santé, là. J'ai été 5 ans à Shawinigan et pis je commençais au mois de mai à travailler le soir ; je faisais 8 heures à une place pis j'allais faire 5 heures, 6 heures des fois, ailleurs. Pis ça finissait ça au mois de décembre, des fois, janvier. J'arrivais à la maison à 10 heures et demi, 11 heures et pis j'm'assisais un peu, je me reposais ; après ça je me couchais. À 6 heures le matin j'étais deboutte. Pis je travaillais par ambition, tout le

temps. C'est trop ; je m'en apercevais pas, j'fatiguais pas. Mais je fatiguais quand j'arrêtais de travailler le soir ; là j'étais... je soupais, là, pis je m'assisais ; jamais j'ai mangé après la veillée, jamais, jamais ; je me couchais. Pis comme j'arrêtais de travailler le soir ben, là, je m'assisais, j'avais rien à faire. La digestion se faisait pas... là, la fatigue sortait, là. J'aimais travailler, pis j'avais besoin d'argent. Les deux. Dans ce temps là on avait 5-6, 6-7 enfants, pis elle était malade, puis on avait une servante 6-7 mois par année, et pis j'avais pas d'autre chose à faire que de travailler ; pis je me suis dit : « je m'as* travailler durant je suis jeune, moi, quand je serai vieux je me dirai, j'ai assez travaillé à c't'heure ». Fait que je me reprocherai pas d'avoir perdu de l'ouvrage ! Le travail fait pas mourir. Y remplace les mauvaises pensées en s'il-vous-plaît (rire). Des mauvaises pensées je n'avais peut-être ben pareil, parce que ça me fatiguait pas de travailler (rire). Oui, pis, c'est un ambition, t'sais, quand on arrive à une place qu'on n'est pas connu, là, y a toujours des gars qui veulent nous écraser : mais pour m'écraser, je les voyais venir. Ça travaillait 10 heures par jour su la même job dans ce temps là, les grosses chaleurs là, derrière les arbres au soleil dans le mois de juillete, là, à pouvoir tordre les culottes pis la chemise ; mais rendu à la fin de la semaine, on était contents. Pis dans ce temps là, ben, c'était pas des scies à chaîne*, c'était des égoïnes, c'était à bras tout le temps. Scier ça toute la journée là, ouin ; on était habitués à ça, pis ça nous fatiguait pas. Y avait pas de quart d'heure dans l'avant-midi pis dans l'après-midi. On n'arrêtait pas pour manger jamais ; aujourd'hui c'est à gaspiller le monde, pis on est obligé de leu donner 10 minutes, là, dans l'avant-midi, 10 minutes dans l'après-midi là... 10 minutes, un quart d'heure ! Faut qu'y prennent une liqueur, faut qu'y mangent... Prendre une liqueur ! Prendre un petit gâteau ! Faut les suivre parce que des fois ça prend un quart d'heure. J'ai jamais maltraité personne, ça fait pas, je leux donne ça en histoire un peu : « t'as pas encore fini ? qu'est-ce ça veut dire, c'est pas fini cette affaire-là, m'as-tu vivre assez vieux ? ». Ça fait que... Quand arrive le soir : « ben les gars aujourd'hui j'ai faite une grosse journée, ben content, on a fait de l'ouvrage aujourd'hui, ça a marché ». Le lendemain ça repart.

Le soir j'aime à me coucher pas trop tard pour être prêt, je m'intéresse à mon travail. Le matin, à 8 heures, les hommes ont ce qu'y faut pour travailler pis si y travaillent pas c'est parce qu'y manquent de matériel. Tout est organisé à point. Le soir pour le matin, pis le midi pour l'après-midi. Un gars qui fait pas, y reste pas longtemps. Pas de bêtise*, oh non ! « Demain matin, j'ai pas besoin de toi, petit gars. Je n'ai pas besoin demain matin. Si j'ai besoin, je te le dirai, je t'appellerai. Si tu trouves une place ailleurs prends là, manque-là pas. »

Le curé m'avait fait demander pour donner un prix pour une réparation, je suis allé le voir, pis j'ai tout pris les détails de t'ça, puis je l'agrandissais de 30 pieds par 25 à l'autre boutte* ; de l'autre bord de l'église, pour faire les bureaux pour recevoir les paroissiens ; puis y avait une salle de danse, et puis y avait une toilette au besoin, puis un lavabo puis... Y dit : « monsieur Belin, si on avait tout ça, y dit, on serait satisfaits ». Tel qu'y m'a demandé partout ; j'ai faite une cotation de 42 000 \$; 42 200 ; puis quand je suis arrivé, là, à l'assemblée le soir 17 février 69,

ça a tout reviré de boutte*, ça, cette affaire là, là c'était un neû*¹ qu'y prenaient. C'est les marguillers pis le curé qu'avaient organisé ça, je crés ben, je peux pas dire tout à faite, mais, en tout cas, c'était toute reviré de bord*. Y m'ont appelé en avant, moi j'ai été répondre ; y dit, monsieur le curé : « monsieur Belin, vos *runs** de fonte pour l'égoût des toilettes, en haut, ici, l'année passée ? » J'ai dit : « monsieur le curé, à la même place qu'on a discuté ensemble » ; on baisse le plafond de deux pieds, nos *runs* de fonte qu'on va chercher à chambre de bain, on les emmène, puis on descend dans les autres qui sont posées, si y sont pas bonnes, on les change, y ont toujours été là et puis on peut les recouvrir ». Ah ! ça faisait pas, puis ci, puis ça... ah ! ben écoutez, là, ça finit là... Après ça, ben, y mentionnait pas l'agrandissement que je faisais pour le prix. C'était organisé* pour pas que ça passe et pis y ont pris le vote, mais dans l'équipe de l'autre côté, c'était toute des « pour » ; pis de ce bord icitte c'était mêlé. Eux autres y se sont organisés en conséquence, y avait des locataires qui ont été voter. C'est pas ça qu'on appelle des élections ben prises. Si ça avait été prévu, les gens de ce bord icitte se seraient organisés ; y auraient vu du monde pis les intéressés. Y a ben des paroissiens, là, qu'étaient mécontents. Mécontents parce que ça coûtait 100 000 \$. Y ont fait voter les locataires, c'est pas voter le monde. Puis c'est pas le locataire qui est supposé de voter ; le payeur de taxes c'est lui qui est supposé de voter. Le gars qui peut, qui peut ; si y a une répartition qui s'applique, ben ça tombe au propriétaire, ça tombe pas au locataire.

Le Bien-être social, moi, ce que je peux vous dire, c'est qu'y a bien du monde qui serait capabe de travailler, pis y ont le char*, pis y travaillent un petit peu ailleurs pour boire, pis y sont su le Bien-être. Pis demande à un homme de travailler qui est su le Bien-être : y a pas le temps, y est pas capabe de travailler, il est malade. Y a ben des places, y en a 90% dans les petites paroisses, en haut, icitte qui sont su le Bien-être, des bons* hommes. Y se font vivre par le gouvernement... qui c'est qui les fait vivre à ce moment-là ? C'est ceux qui travaillent, y paient de l'impôt pour que le gouvernement soit capabe de fournir à ces gars-là ; à tous les ans l'impôt vient chercher celui qui en fait (de l'argent), pis y pige dans le paquet. L'assurance-maladie, je le sais pas si ça va être une bonne affaire mais je prétends que le gars qui va être malade, là, va falloir qu'y soit chum* avec son médecin pour l'avoir. Pis le médecin, si y veut pas se déranger, y se dérangera pas. Pis je prétends que si le docteur sait que le gars a quelques piasses, y va falloir qu'il paie en plus... un petit cadeau, ça paraît pas !

Moi je prétends que l'Union* c'est bon pour un homme de 40-45 ans, qu'a toujours été employé dans un moulin*, par exemple. Un moment donné, qu'est-ce qui arrive dans ce temps là ? Les assurances veulent plus le protéger. Pis c'est le patron qui en veut pus. Ben, avec l'Union*, y peut continuer à son travail. Parce qu'à 45 ans c'est pas un âge pour abandonner de travailler. Pis aller se présenter à 45 ans ailleurs, c'est ben difficile. Là, je trouve que l'Union* c'est bon. Mais, y a

¹ Un presbytère neuf.

ben des cas l'Union* devrait pas être là : sont 3-4, un petit groupe là-dedans : « et puis ben, coudonc, je t'ai fait avoir une piasse, donne-moi 0,50 \$ ». Et pis, c'est rendu là.

Le gouvernement aujourd'hui y mène pas grand chose. L'Union* les bardasse, pis les étudiants les bardassent. Y s'écrasent pis y grouillent* pas. Pis c'est mieux qu'y grouillent pas, aussi, ça a l'air. C'est mieux à ma place que leu leur. Bertrand y doit être ben, là ! Oui. L'autre¹ sera pas si ben, là. Y est plus jeune oui, mais ça fait rien, y va venir* qu'y va se fatiguer, parce qu'une position qu'y ont là, aujourd'hui là, au règne* d'aujourd'hui, là, c'est plus intéressant comme c'était, ça. Comme nous autres, quand on avait le ministre des Communications, ça reste par ici, là, Claude Parent, y doit être soulagé lui aussi ; il est dans l'opposition, pis y faisait pas le farouche* mais dans le fin fond, il était pas sans y penser, parce que y a eu des polices, là, tout le temps, là, presque jour et nuit ; je sais pas combien de temps, quand y ont commencé à vouloir le tasser dans le coin. Pis, regardez Duplessis, il était vieux quand y est mort. Et pis y était dictateur, pis y était un petit peu trop... c'était son idée pis c'était ça et ça marchait plus ben, ben, là, on le sait, mais y a faite un bon travail dans ça, lui. Si y était resté là, pis être encore jeune, on serait peut-être ben pas rendus comme on est là, parce qu'y avait de la poigne lui. Pis des gars comme lui, là, je pense pas qu'on en reffrappe* ben ; ben rare. L'expérience, c'est ben pratique, l'expérience. Trop, trop, trop de jeunes, y ont pas d'expérience.

Pourquoi pas faire profiter sa famille avant de faire profiter les autres ? Moi je ferais pareil. Si Bourassa y a rentré là, c'est correct, c'est que la population l'a rentré là ; ben d'un autre côté y a le droit d'engager qu'est-ce que c'est qu'y veut à part de ses députés, pis tout ça. Les députés, nous autres on a fait rentrer Claude Parent icitte, mais admettons si ça aurait été libéral... Si Claude Parent y veut prendre sa sœur comme secrétaire y a ben le droit de le faire. Si y veut prendre son frère comme contracteur* d'une telle, telle bâtisse, telle affaire, y a le droit de le faire ; ça regarde pas directement le politicien, ça, la question d'engager son beau-frère ça ; pis à part de t'ça, son beau-frère, y a peut-être aidé à le rendre député. Je vois pas pourquoi que des gens chialeraient pour ça... y le feraient peut-être, les autres, ceux qui chialent, hein, y feraient peut-être pire. Moé, comme patron, moé, si mon frère ou ma cousine, mon cousin travaille pas, pis j'ai un poste à lui offrir, pourquoi faire pas le prendre. D'abord que, si y fait l'ouvrage correct. Si y fait pas l'ouvrage, o.k. Pis si y est pas compétent pour ce tel ouvrage-là, y a toujours un autre ouvrage que peut-être, qu'y peut faire. Balayeur, y doit être capable de balayer, hein. Oh ! non, C'est une question de jalousie ça encore, une question de politique. Bah ! Moi, je suis pas, pas fanatique à ce point là ! Je sais pas si les Noirs sont maltraités aux États-Unis mais y nous maltraitent nous autres aussi, des fois, parce qu'aux États-Unis c'est pas mal toutes des Noirs. J'ai une de mes tantes qui demeurait là, elle disait ça ; elle demeurait dans un quartier de Noirs pis, faut

¹ Bourassa.

toujours se tenir prêt, on sait jamais ce qui nous attend. Y s'en viennent les mains dans leurs poches puis un moment donné, bang, un coup de couteau, on se ramasse à l'hôpital sans qu'il leur soit rien fait ; mais ça, y avait eu d'autre chose avant pour en être venu là, sûrement, je sais pas.

Ma fille Annie, elle travaillait à l'hôpital, comme garde-malade, à Montréal. Et puis elle a commencé à s'amouracher à... à s'amouracher d'un... un Noir, pis un étudiant là, mais j'aimais pas ça, pis ma femme non plus. Y est venu. Y est bien poli, bien gentil, mais y était noir, y avait rien que le dedans des mains... des mains blanc. Et j'aimais pas ça, pantoute*, puis je me sentais pas capable de l'accepter mais je savais pas si je le déferais oui ou non. À la fin de novembre, j'arrivais pour faire mon train* j'étais sur la terre, je vois une des 2 (jumelles) qui était à essayer leur petit char*, une petite Volvo là. Je pensais que c'était Thérèse (jumelle d'Annie) pis je voulais y parler de ce gars-là... Fait que j'embarque dans le char*, je prends la roue* et là je dis pas longtemps après qu'on était partis : « cou donc, toi, tu vas me dire une chose, Annie, y sort-tu* encore avec son nègre ? » Elle me dit : « c'est moi, Annie » Oh ! ben là, j'ai dit . « je vas pas reculer, je suis ben content si c'est toé, je m'en vas faire ma commission moi-même plutôt que la faire faire par un autre ; m'as te demander rien qu'une chose, si tu veux faire plaisir à ta mère puis me faire plaisir là, ton Noir là, essaye de t'évader de t'ça ». J'ai dit : « y a assez de bons Canadiens, de notre race, puis tu peux t'en trouver un dans ça ». Ben elle dit : « je prétends qu'y peut me donner tout ce que j'aurais besoin ». – « Je le crérais ben, mais, j'ai dit, aujourd'hui pour demain tu vas avoir des enfants, puis tes frères, tes sœurs vont-tu* aller te visiter puis vas-tu venir, y sera pas ben, ben accueilli cet enfant noir ». Après ça, j'ai dit : « ton Noir y peut partir pour s'en aller de l'autre bord, puis t'emmener de l'autre bord, puis jamais revenir icitte. Penses-y deux fois, moi, j'aime pas ça cette affaire là. Ben, je te le dis carré, là, je me vois pas aller à la balustrade là pour servir de père ; mais j'irais pareil, j'irais pareil si y faut y aller, mais ça fera pas mon affaire ; pis ta mère, ça va la faire mourir ». Ça fait que ça a cessé. En faite elle rencontrait chez ce jeune homme ben des qualités qu'elle peut pas rencontrer, qu'elle avait pas rencontré chez un autre garçon. Y avait des belles qualités sûrement. Mais est-ce qu'y était garçon, est-ce qu'y était marié ? c'est ben embêtant, savez (rire). C'est ben embêtant. Y était ben poli, ben smatte* ; de Haïti, je crois, y venait. Moi j'étais pas capable, moi j'étais pas capable. Puis, là, ben ça pressait pour y dire avant que ça soit... que ça aille trop loin ! Y en a une à Saint-Barthélémy, une fille, là, qui est mariée avec un Noir, puis le Noir est sacré le camp* puis elle est restée avec deux petits Noirs avec sa mère, là. Puis il est parti, le gars. Deux petits enfants noirs ! Qu'est-ça va faire dans la vie ; puis lui, il l'a laissée là, hein. Y est rendu dans son pays. C'est peut-être pas bien de les arrêter comme ça, y peuvent peut-être rencontrer un blanc, notre race.. puis qu'elle sera malheureuse avec, on le sait pas ; mais pour tout suite moi, je sais ben, j'étais pas capable d'accepter ça. Je lui ai laissé sa liberté pareil, je lui ai pas dit : « non ». J'y ai dit que c'était pas mon goût.

Monsieur et Madame LAPIE

69 et 65 ans

commerçant retraité devenu courtier d'assurance

Exposé imagé de la vision du monde de la bourgeoisie doucevillienne traditionnelle. Dans un style emphatique M. Lapie fait le portrait, qui lui correspond, du Doucevillien idéal : parfaitement dévoué à son groupe, grâce à des qualités « naturelles » de chef il est porté presque malgré lui aux postes de commande ; il réussit aussi bien sa vie professionnelle grâce à son travail, son sens de l'épargne et des affaires qui cèdent pourtant le pas à un altruisme vigilant. Sa devise : « sacrifice, volonté, générosité, travail, amour » ou « qui veut peut ». Ce credo de l'économie libérale rejoint son apologie de l'esprit capitaliste, pourvoyeur de travail, de l'impérialisme américain qui a « consenti à accepter de défendre » le Viêt-Nam, et de l'autorité d'où qu'elle émane ; attitudes habituelles dans la communauté à l'égard de la grève, des syndicats et du Parti québécois.

Cet exposé montre bien la différence de style entre l'éthique ouvrière (colère blasée sans rationalisations morales) que nous avons rencontrée chez M. Leclair et l'éthique bourgeoise (rationalisations morales pour justifier un statut privilégié, exalté). Bien que brièvement indiquée, la pédagogie des deux strates sociales apparaît différenciée dans le même sens : la bourgeoisie songe à faire des enfants bien socialisés par une éducation ferme, utiles ; les ouvriers pensent d'abord à leur donner des défenses religieuses et à les enfermer dans la chaleur matricielle de la famille.

M. – On fait des choses auxquelles on aurait jamais pensé, pis quand on voit les résultats après, on dit : « la Providence nous a guidés ». Le Mal, hum, hum... la réponse que je me donne moi, c'est que si on croit à l'homme immortel, ben, disons, qu'y a une justice qui va remédier à tout ça, mais su l'autre côté. C'est la seule réponse qu'on peut donner, autrement y en a pas. J'en vois pas aucune, si on se limite à la terre seulement. Je me dis en moi-même ; « par le passé, le Bon Dieu a toujours intervenu au bon moment de ma vie ; j'ai pas besoin d'y demander, y sait ben mieux que moé qu'est-c'est que j'ai de besoin ; même si je lui demande telle ou telle affaire, si y veut pas me le donner y me le donnera pas pareil, alors je vais demander ça pour rien ». Y a une chose où je me tromperai pas, c'est de le remercier par exemple. Le Bon Dieu nous donne toute pour jouir de la vie, je vous l'ai dit tantôt. Mais n'en jouir à bon escient ou à mauvais escient, hein ! Si vous en jouissez mal, ben, vous savez ce qui vous attend, hein ! Si vous faites ce que vous avez à faire, la récompense est dans la vie éternelle, la vie qu'on vivra plus tard hein ! Aujourd'hui le bon Dieu a toute mis à notre disposition pour être heureux parce que lui, son but, y a mis l'homme sur la terre pour qu'y soit heureux, mais

c'est à lui d'agir pour être heureux. Les souffrances ! Ben ça là, je sais pas trop comment définir ça, mais je sais toujours ben, j'ai déjà souffert ben gros par la maladie, pis par des épreuves aussi, puis j'ai reconnu la main, la main du bon Dieu, toujours. C'est bon d'être éprouvé, c'est un besoin, oui. Oui, ça mûrit puis, c'est comme un morceau de fer qu'on fait rougir, là, pour mieux le travailler, comprenez-vous, là ? Les épreuves qu'on a, je vois ça un peu comme ça, pour mieux nous former. On est rien que bon pour souffrir, on est fait pour ça sur la terre. Si on fait jamais rien, si on souffre jamais, faut payer le mal qu'on a fait, on le paie par la souffrance. Celui qui le paie pas, ben, c'est les enfants qui paient pour. Les enfants d'aujourd'hui souffrent pas beaucoup par exemple !... C'est nous autres qui souffrent de les voir aller là, voyager d'un bord et de l'autre.

M^{me} – À c't'heure les enfants sont plus difficiles pis, les parents sont pas assez sévères.

M. – Je crois, moi, que ce qui a amené cette différence, cette insouciance ou cette insignifiance, si on pourrait dire, c'est que, d'abord, les parents sont venus un petit peu trop en faveur de leurs enfants prendre trop de part pou leux enfants. Surtout aux écoles par exemple. Y a pas de professeur qui ont tué des enfants, hein, n'a pas. Ben, y en a ben qui nous ont pincés, pis y ont mis à genoux, pis les bons ; ben les parents ont pris la part de leux enfants en disant au professeur « touche-y à mon enfant, toé, tu vas voir, que tu vas avoir affaire à moé ». Ah ! fait qu'y est venu quasiment une loi : « touchez pus aux enfants ». Dans la maison, un enfant qui fait pas bien, ah ! c'est bon une petite correction hein ; je parle pas de le tuer, c'est pas ça que je veux dire, mais une formation, pis dire qu'y a un maître, que c'est nous autes qui est maître : « tu vas obéir ou ben... on va t'élever dans l'amour, dans la joie, mais faut que tu suives nos directives ». Pis à l'école c'est un peu la même chose, hein.

M^{me} – Si on leur donne une correction y disent : « on n'a pas d'amour ». Y appellent ça : « avoir de l'amour ». Qu'est-ça veut dire ? Pourquoi aimer ses enfants quand on veut pas les faire corriger ? Il est venu la semaine passée un petit garçon icitte, là, un de mes neveux. Pis y avait, y a 18 mois hein, 18 mois. Y faisait qu'est-ce qu'y voulait. Y allait dans la maison, y se jetait à terre, y rouvrait le poêle, sa mère était assis, pis elle n'en faisait pas de cas. Y poigne la porte de la laveuse, y te la poigne ; bang ! Y aurait pu la casser et puis.. Ça m'a assez choquée, moi en moi-même, j'ai dit : « c'est pas gâté, c'est pourri ». Je l'ai pas dit fort, mais je voulais le dire. Je pars, pis je vas le chercher, pis j'y prends le petit bout de bras pis j'y donne une bonne petite tape sur les fesses ; assez pour qu'y le sente. Su les fesses, ça fait pas mal à l'enfant. Y s'est reviré de bord, pis, savez-vous qu'est-ce qu'y m'a faite ? Donnez un coup de pied su les jambes... À 18 mois ! 18 mois ! Ça veut dire qu'y était grand temps de le corriger, hein ! Y a du front, hein ! Moi j'ai lâché, c'était pas à moi. J'aurais pu le poigner, pis lui en donner un aute. J'en aurais donné 2-3 autres. Si ça dépend de moé, là, j'y aurais donné 2-3 autes tapes, j'aurais dit : « va te coucher, toé, là ».

M. – Un mauvais caractère n'est pas heureux pis y rendra pas les autres heureux. Voyons, c'est bon d'avoir un bon caractère, hein, pis ça, ça se fait par la discipline, normalement, hein ? Faut prendre très jeune, très jeune, un enfant. Très jeune, très jeune. Un an.

M^{me} – Je mettrais même plus jeune que ça. Y va faire une crise noère, le petit bébé... C'est parce qu'y veut se faire prendre, y veut se faire caresser, y veut se faire bercer. On l'écoute pas, on dit : « pleure, quand même tu pleurerai 5 minutes » ; y va pleurer à peu près 3-4 minutes, pis après ça, y va arrêter. On le laisse faire, on va pas le prendre. Parlez-moi des mères de famille, moé, qui prennent un enfant, pis qui le bercent toute la nuit.

M. – Non, non, ça s'élève pas à coup de bâton ça, un enfant, c'est pas ça. Mais y a de la discipline et y a de la compréhension aussi. Je comprends que rendus à 17-18-19 ans alors, tu peux pas les attacher, c'est pas ça, c'est pas ça. Parce que la formation, l'éducation ça se fait du berceau à 20 ans. À 20 ans là, tu peux les lâcher. Mais avant ça, faut tenir les guides... raisonner, pis tu... tu l'endors. Quelqu'un qui a un beau caractère : aimable, agréable, social c'est quelqu'un qui est toujours heureux. Pis, si y pas ça, y est pas heureux, pis y rendra pas les autres heureux, hein.

Quoi qu'on fasse, y aura toujours des gens plus intelligents. On n'a pas toute la même facilité dans l'étude ; tout suite, on voit un enfant qu'est aux études, y a toujours un qu'a une facilité pis un aute en arrière qui va essayer de travailler pis qui a pas le même talent. Pis d'autes qui font rien, pis qui arrivent bien. Y a toujours des hommes plus de talent, pis y n'a d'autes moins de talent. Il le faut aussi. Si tout le monde était médecin, avec tout le même talent, pis y se dirigerait toute en médecine, qu'est-ce qu'on ferait ? Ça prend des gens pour avoir un commerce, ça prend des gens, même pour balayer la rue, pour ramasser les vidanges, là. Y a pas de sot métier comme on dit... mais, ça, un homme d'université fera pas ça. Y a des métiers qui sont un peu plus humbles, pis que les gens qui ont moins de talent vont accepter de faire. Puis, il le faut. Même y aident à la société en le faisant ; on a beau dire, ces gens-là sont utiles. Mais si tout le monde avait un grand'talent, ça chercherait trop à diriger... C'est pareil, y a des gens qui sont faites pour obéir ou pour commander, peut-être. On dirait qu'y a des gens qui... sont faits pour être des chefs, qui aimeront ; d'autres qui aimeront à savoir ce qu'y ont à faire, qui aimeront pas prendre une initiative. Y en a qui aiment que quelqu'un leur dise quoi faire. Il y aura toujours des patrons, il y aura toujours des employés.

Moi, je suis pas d'accord avec toutes ces histoires de décorations là. C'est parce que j'ai faite mon possible, je me suis dévoué, mais je l'ai pas faite dans un but de retirer des droits, moi.

M^{me} – Non, y est pas orgueilleux.

M. – Ah ! de l'orgueil j'avais pas ça, pas comme ma sœur là, il y a rien qu'elle qui est fine*, pis il y a rien qu'elle qui est capable de faire ça. On dirait que là-dedans il y a un esprit d'orgueil, de fierté. Ce qu'on a fait, on l'a fait dans l'humilité, dans la simplicité et puis combien de gens travaillent dans l'ombre qui ont autant de mérite que moi, il en manque pas, hein ; je suis pas orgueilleux je suis pas tout seul à faire quelque chose. La récompense on l'attend de l'autre bord.

Dans c'que j'acceptais¹, c'est parce que j'étais forcé, je disais : « ben vous autres, vous prendrez ce qu'il y a. Hein, je suis pas plus fin que vous autres, vous allez prendre ce que je vas vous dire ». Il y en a qui aiment ça, je sais ben, être en avant pis marcher, pis d'autres y osent pas. C'est-à-dire, ça dépend un peu dans quelle position qu'on se place. Si je me place par exemple, comme quand j'ai organisé la garde, c'est moé qui s'est imposé pis c'est... moé je veux marcher, pis je vas marcher, hein ! Là, je me suis mis maître, si tu veux, d'opposition, pis je l'ai pris en main. Ben, là, dans ce sens-là, faut ben faire quelque chose si tu prends quelque chose en main. Mais si c'est organisé par un autre, pis je trouve ça a du bon sens ben, je dis : « on va t'appuyer mon gars. Je suis content, là on va t'appuyer ». Mon affaire personnelle j'ai essayé de la mener du mieux que j'ai pu, c'est sûr. Et puis, quand on s'est prêté pour les associations, les organisations, c'est pas que je désirais avoir la maîtrise, au contraire, je la désirais pas. Mais quand t'es nommé, ben, t'as pas le choix, tu l'acceptes. J'aime pas bosser* les autes, mais quand tu l'as la maîtrise, ben, tu peux pas la donner à un aute, c'est toé qui l'a, hein. Ben, faut ben marcher, hein ! Là ben, là, je le prenais. Mais pas parce que je la désirais, c'est pas parce que j'aimais ; oui, il y en a du monde, il y a du monde qui aiment, qui ont l'esprit de conduire. Savez ils aiment ça, avoir ça, mais c'est pas mon cas. C'est pas mon cas. Non. Pis c'est un talent aussi. On sait que c'est un talent ça ; c'est compliqué, c'est dur. C'est dur, vous savez, se mette en tête d'une gaigne*, là, pis dire : « oh ! je vous donne les commandements, là, pis on va faire ci, pis on va faire ça ». Mais il y en a, c'est dans eux autes, ils ont pas de difficultés à faire ça. Mais, moi, je suis pas doué pour ça, je le suis pas.

Cette histoire je la conte souvent en exemple. C'est un homme qui à 18 ans, y a dit à ses parents : « je vais m'marier ». Son père y dit : « t'es ben trop jeune ». Sa femme avait 18 ans aussi. Fait que son père y dit : « on n'a rien à te donner mon petit gars, on n'a rien, rien, rien ». « Ah ! ben, y dit, l'heure est arrivée, pis on se marie pareil, hein, bon ». « Fait, qu'y dit, on va toujours te donner ce qu'on a, on va te donner une vache et puis un cochon, puis 4-5 poules, puis la vieille charrette, pis la jument, la vieille jument ». Fait qu'y ont parti avec ça. Pis y s'est acheté une terre 1900 \$, à crédit, pas un sou. Et puis la première année, ben, sa femme a parti en famille*, elle a troublé* ; 22 fois, troublé là, 8 fois pas gardable à la maison, là. Y a été obligé de la conduire à Québec. Oui. Chaque fois qu'elle partait en famille,

¹ Comme responsabilité dans les associations.

elle troublait. Fait que pauvre, elle a pas été capabe d'y aider ben ben, c'te maladie-là. Pis lui, ben, y savait juste signer son nom. C'est pas son instruction qui l'a aidé lui non plus. Mais C'était un bon travaillant, c'était un bon catholique, c'était un bon... du bon monde, pis sa famille grandit ; naturellement, 22, et les plus vieux ont commencé à lire, puis, bon. Et puis, ben, de sa famille y a eu 2 religieuses, des sœurs du Précieux-Sang, pis ça prend une dote de 1 500 \$ pour rentrer chez les sœurs ; y a pas de pardon, y a pas d'autre chose, faut, faut 1 500 \$. Pis y n'a eu deux qu'on rentré. Il a eu un garçon qui a faite un prêtre. Y a faite faire un cours. Y a peut-être eu de l'aide, je le sais pas, mais en tous les cas, bon. Y a 3 de ses garçons qui ont fait des boulangers ; c'est lui qui les a établis, bien établis ; un à Terso, un à Saint-Barthélémy, l'autre à Saint-Hubert. Et pis y a 5 garçons qu'il a établi su des terres ; mieux établi qu'il l'a été, lui.

Savez, ça revient à dire que c'est le bon Dieu qui donne la force, le courage, la volonté, toute le bien, hein. Y ont pas eu plus de misère que les autes. C'est entendu qu'y ont sacrifié, pis tout ça ; regarde ça, si c'est une belle grande famille. Pis une famille de devoir, c'est une famille de bien, de très bien. Oui, mais il est parti avec zéro, là, lui ; 1 900 \$ de dettes, hein. Pis 22 enfants. C'était un sacrifice à faire. Pis c'est pas ça qui l'a restreint, y a profité, y a grandi, y a grossi, y a profité énormément. Pis y a une tannante de belle famille. C'est drôle, hein ! Nous autres autrefois, ici, y avait des quêteux qui passaient à plein chemin. À plein chemin. Y en passait des 60-70 par jour hein. Puis on demandait à des gens : « où vous êtes né ? » Y disait : « à tel endroit ». « Êtes-vous marié ? » « Non, je suis célibataire, oui ». « Ah ! Pis vous avez pas trouvé le tour* de... » – « Ah ! ben non, pas eu de chance ... » Bon. C'est pas la charge de famille... La plupart de ceux qui ont quêté, là, je crés ben que c'est très, très rare qu'y avaient une famille. Très, très rare. Fait, c'est ce qui me fait dire, là, pis les quêteux que je viens de nommer, ce sont des gens, des mous, des lâches de la société ; pis celui qui a voulu se redresser pis qui dit : « je m'as faire quelque chose », y a fait quelque chose. Pis encore de nos jours c'est encore pareil. Celui qui veut faire quelque chose, y est capabe ; celui qui veut rien faire, c'est un paria de la société.

Ça revient à la base, vous voyez que je dis toujours, hein ! celui qui veut, peut. Celui qui veut pas, y peut pas rien, hein ! Ça a toujours été, pis c'est encore aujourd'hui, pis ça sera. Celui qui veut, peut.

L'affaire des loisirs là, si on prend que trois heures pour travailler par jour, on peut pas gagner là-dessus. Ça se peut pas, ça se peut pas. Le loisir c'est nécessaire, mais faut gagner sa vie d'abord, hein ! La machinerie prend la place, correct, mais y a d'autres choses à faire, hein, pour nous autes, pour les voisins, aider les pauvres, les misérables et faire quelque chose de constructible, rentable plutôt que s'accoter*, pis jouer, puis détruire. C'est la base, ça, du raisonnement. Fait que faut pas penser rien qu'à dépenser, faut penser aussi à rapporter, hein. Moi, je suis dans les placements, j'aime ça quand quelqu'un fait un placement, c'est pas pour moé, quand même j'aurais une petite commission, 3 \$ pour une bagatelle ; mais lui a un

revenu. J'ai dit : « à c't'heure y mange pas son capital, y va manger ses intérêts mais il aura un surplus. L'argent travaille son bord et avec son travail, y gagne. Ça fleurit ». Pis toutes ceux qui ont des valeurs dans la vie, dans la société, c'est parce qu'y ont commencé par le commencement : sacrifices, de la volonté, de la générosité, le travail, l'amour et tout ça. C'est un sens, le sens de la vie. Faut commencer par dire : « shoo ! arrête un peu, on va se raisonner, on va se conduire comme du monde pis quand toute l'affaire va bien, c'est pas de valeur, on prend des loisirs pis des plaisirs, pis des vacances ». Tu peux pas commencer par des vacances, faut commencer par en bas de l'échelle là, parce qu'y en a beaucoup qui ont commencé en bas de l'échelle. Y a un aute proverbe qui dit : (c'est avec de l'argent qu'on fait de l'argent ». Pas d'accord, moi. Parce que j'en ai connu, pis d'autres aussi là, qui ont parti avec de l'argent pis qui ont fondu ça. Pis combien ce qu'on a eu qui ont parti avec rien, pis y ont édifié quelque chose dans leur vie. Oh ! oui, y en a des milliers, moé. Des milliers. Oui. Donc, moi je crois que c'est la production et l'administration qui fait de l'argent. Je vas vous donner un exemple, c'est celui de mon cousin Jacques. C'est un gars, ça, qui est né dans Sainte-Mélanie, une petite terre de roches là, ils étaient 9 enfants puis très pauvres, archipauvres. À 14 ans y dit à son père, y dit : « regarde donc p'pa » les petites culottes icitte, pis les manches icitte. Y avait 14 ans. Son père y dit : « qu'est-ce tu veux, faut ben manger avant. Je le vois bien comme toé, y dit, on n'en a pas, je peux pas, aïe ; tu peux aller t'en gagner ». On avait le cœur gros comme ça, mais « on n'en a pas. Tout ce qu'on a, faut manger. Pis t'es pas tout seul. Le père pis la mère y ont 9 enfants ». Fait que le petit gars part à pied s'en va à Saint-Félix-de-Valois pour essayer de se placer pis personne voulait l'engager ; 14 ans, puis y dit : « où ce que c'est vous pensez que je pourrais frapper* de l'ouvrage ». « Ah ! y ont dit, peut-être à Joliette, y changent des chars* temps en temps là, et quand y ont, les gens d'en haut ont pas de téléphone ... » ; pis y descendaient avec leu chars* pis quand y avaient pas de char* ben y déchargeaient ça à terre et pis là, ben, l'agent était obligé de faire charger ça dans un char* et là il engageait. Il s'est rendu à Joliette, pis à Joliette, l'agent de la station, y a dit : « ben là, j'en n'ai pas de besoin ; d'où ça que tu deviens » ; pis y commence à le questionner, pis y dit : « tu vas-tu à l'école ? » Et lui, y était déjà professeur avant d'être là, avant, la station. Pis y aimait la classe. Ben y disait « si tu veux, si t'aimes ça, la classe, je peux te la faire la classe, tu vas rester icitte puis, quand on aura besoin, ben je t'aiderai ». Avec de la charité, t'sais. Et puis, toujours que, y avait pas de mitaines, quand y a eu un char* à charger ça... du bois, pas de mitaines et les mains... bon... Fait qu'y a été s'acheter des mitaines, 25 cents, pis y les a pas payées, y avait pas d'argent ; y dit : « je vous paierai avec ma paie ». Il a commencé, y nous a toute conté ça, son affaire, de fil en aiguille, c'est trop long à toute conter. Fait que là, toujours* qu'y ont eu le téléphone en haut là, y a perdu sa *job** là, lui, parce que quand y appelaient, si y avait un char* y descendaient pis si y avait pas de char*, y descendaient pas. Fait que lui y se trouve à perdre sa *job**. Fait qu'y a monté pour chercher ailleurs, y a remonté à St-Félix pis, là, y a frappé* un de mes oncles. Mon oncle, lui, était commerçant de foin, puis y avait un gros commerce, dans le village St-Félix. Et pis quand qu'y a demandé de l'ouvrage, ben y a dit, c'était dans

l'automne ça, puis y a dit : « ben je sais pas là, je le sais pas ; serais-tu bon, toi, pour travailler, charger des balles, aux chars* » ; « es-tu fiable, on peut t'y se fier su toé ». Le petit gars y dit « je connais ça puis, je suis capable ». Fait que là, y dit « on va t'asseyer, on va te donner, une, deux piastres par semaine, nourri ». Y avait pas le choix, y avait pas d'autre ouvrage. Fait que tout suite y s'en est en allé aux chars* et tous les matins y était là à 7 heures ; c'était de bonne heure le matin, pis y prenait les numéros là, pis, le soir y arrivait à la maison pis là y additionnait tout ça, puis y montrait ça à mon oncle. Mon oncle y dit « tu vas bien mon gars ». T'sais, ça l'a surpris. Y pensait pas, y s'attendait pas qu'y était pour y donner tant. Et pis y le nourrissait à la maison pis fallait qu'y fasse le train*, c'était des chevaux dans ce temps là. Y se levait à 5 heures moins quart pour qu'à 5 heures y soit aux bâtiments pour que les chevaux mangent avant qu'y parte, pis ça partait à 7 heures, bon... Puis, lui, quand les chevaux partaient, lui y s'en allait déjeuner puis s'habiller ... Et puis y retournait ensuite aux chars* prendre ses numéros de balles puis..., toujours* que mon oncle trouvait qu'y faisait assez bien ça, y disait « toé, c'est rare, y dit, tu me demandes pas d'augmentation de salaire mais, je m'en va ben t'en donner une, je trouve tu le mérites ». Fait qu'y a donné 7 \$ par semaine. Le petit gars était fier, oui, je crés ben qu'y était fier. Là y avait 15 ans, 16 ans dans le temps. Et puis, y a faite ça pendant 2 ans. Pis à 18 ans, là, ben y s'est commencé à regarder par dessus la clôture y avait une fille là, hein ! la fille du boss* et puis, temps en temps, y disait des beaux mots, puis y disait « je pourrais-tù* venir veiller à soér pis, t'sais, bon... » Toujours* que, eh ! ben, oui, tu sais ben, elle l'haïssait pas. D'abord y était propre ce gars là, pis y était donc cultivé, pis y voulait donc se cultiver, pis y était zélé, puis, puis, bon... Pis il l'aimait vraiment... La petite fille s'est amourachée de lui. Puis à 20 ans y se sont mariés. Pis là, mon oncle, y donnait encore 7 \$ par semaine dans ce temps là ; après qu'y a été marié là, y a dit « là, tu seras pas en pension ailleurs, tu seras en pension icitte, pis ça coûtera pas cher ta pension ; ton salaire, on va te mettre à 40 \$ ». Dans ce temps-là ! Ça fait comment*, ça fait 60 ans de t'ça. C'est parce que y voyait que c'était quelqu'un, pis y avait donc confiance pour le gars qui termine son affaire avec les joints. Y y donnait sa fille pis y voulait y donner quelque chose ; il l'a encouragé. Mais c'est un gars, ça, qui est pas parti en peur, pis sa femme non plus, parce que sa femme c'est elle qui a élevé la famille quand sa mère est morte ; y avaient 6 enfants, puis c'est sa femme qui a élevé le reste de la famille, pis son père lui a dit : « ben, ma fille, elle m'en a gagné, pis elle était habile, puis elle était smatte*, puis elle tondait sur un œuf sur toute l'affaire ! »

Aujourd'hui, ben, faut régrandir les prisons. Le gars y va en prison, y ressort aussitôt, peut-être préparer un aute coup pour rerentrer ; en prison y est ben traité, ben nourri, pis chaussé, éclairé, bon, y est ben. Moi je crois que si on le gardait 15 jours seulement, y a besoin de correction o.k. mais qu'y donnent une correction, 15 jours, un petit coup de fouet. Y n'a besoin de correction, y sera pas tenté d'y retourner. On aura pas besoin d'égrandir* les prisons. Comment* ça coûte un prisonnier, hein ? 5 000 \$ par année. Et si y est marié, y a une famille ça peut coûter jusqu'à 25 000 \$ par année, pour une famille. Pis faut régrandir* les prisons.

Fait que, c'est une opinion, c'est un idée, je sais pas si est bonne. Mais un enfant qui a besoin de corrections, on y en donne. Tu fouettes, c'est ce qu'y a de meilleur pour corriger. Parce que ça retente pas d'y retourner. En prison c'est comme dans la vie. Je suis toujours assez au courant de ce qui se passe ; je lis ça sur le Nouvelliste surtout. Dans les Annales aussi y nous en parlent assez. C'est comme la guerre du Viêt-Nam. Je crois que les États-Unis d'abord y ont des droits d'abord, au Viêt-Nam, hein ! ; y ont acheté des terrains, y ont des puits d'huile, bon, y sont propriétaires. Y ont ben droit de défendre leurs droits. Comme la « General » ici, ça appartient aux États-Unis, hein ! Supposons qu'on veut aller toute leur chipoter ça, puis avoir une aute direction, puis y vont ben dire : « on a de l'armée nous autes, c'est à nous autes, ça, on va défendre ça, cette affaire-là ». Y ont leux droits. C'était un peu comme l'ONU ; ça s'est fondé, là, quand la Russie a voulu prendre, s'emparer des pays ; elle en a pris 7 ou 8 je pense, hein ! L'Éthiopie pis, bon, ces pays-là. Et pis quand l'ONU s'est fondé, là, les Nations-Unies, y ont dit : « on va mette un halte-là. T'en as assez pris. Fait que si vous voulez dominer toute l'univers, on veut pas ça. Dominez votre affaire et laissez à l'aute, on se mènera comme on voudra ». C'est ça qu'est arrivé un temps ; c'est la Chine rouge, voulait essayer de dominer ; y ont dit : « on veut pas ». Les États-Unis ils avaient des intérêts à défendre là, au Viêt-Nam. Et puis la Corée du Sud ben, elle voulait avoir de l'aide. Pis y ont dit : « ben on va y aller vous aider, pis on veut défendre nos droits ». Fait qu'y sont allés dans ce sens-là. C'est ce que j'ai lu dans les Annales moi, en tout cas... La guerre, je haïs ça, je déteste ça au suprême. Mais quand on a à défendre les lois, pis qu'on est forcé de les défendre, on prend les grands moyens. Mais tu prends Johnson, y disaient qu'y était pour la guerre, Johnson ! C'était pas un mauvais ; c'était pas un gars brutal, pis ci, pis ça. Mais forces majeures, avec son conseil y ont consenti à accepter à défendre, y ont consenti. Dire pis faire, c'est deux. Des fois, on critique, on est ben capabe critiquer mais faire mieux, est-ce qu'on est capabe ? Tout dépend des circonstances, tout dépend du problème, tout dépend... Je suis pas pour la guerre au contraire, ni là ni ailleurs là, au contraire : pour avoir de la paix, là, pour faire de l'amitié y faut donc en mette du chacun le sien ! hein, mette de l'amour ! Parce que c'est un commandement ça, de s'aimer les uns les autres. Quand le bon Dieu nous a dit ça, c'est une valeur, hein, aimez-vous les uns les autres, hein ! Moé, je pense que y a de l'amour quand t'as de la liberté. Tu fais ça avec foi, tu te donnes pour note société, pour la vie, pour un aute, pour un voisin, n'importe qui, on veut y aider, on veut, hein ! Mais si t'es forcé tu fais ça comment ? c'est comme les impôts, là. Moi j'ai dit que je payais ça de bon cœur, l'impôt. Mais combien qui disent comme moi ? Combien, combien, pas gros, hein ! Y dit : « moi y m'arrachent ça sù ma paie, hein ! » Ah ! oui, ah ! oui, ah ! oui.

C'est comme les pays qui veulent se séparer, croyez-vous qu'ils soient plus heureux ? Le Congo actuellement y sont pas plus heureux à cause qu'y sont séparés. L'Algérie y sont pas plus heureux à cause qu'y sont séparés, hein ! Sont pas... Oui, mais cette directive qu'y veulent prendre eux-mêmes, là, est-ce que c'est pas un petit point d'orgueil un peu ? Pis l'orgueil c'est pas ça qui fait le regain de la société, hein ! La fierté, correct, mais l'orgueil. Seulement le mot d'orgueil, ça c'est

mal. La fierté c'est bon. C'est même nécessaire. Mais de regarder les autres, accepter les autres et puis faire faire aussi bien que les autres, ça c'est parfait ; moi j'appelle ça de la fierté. Mais de dire : « Ôte-toi de là, là, c'est moi qui domine », pff, je crois que c'est de l'orgueil ça. Fait que je le crois pas que ça soit un gain, je crois pas. Y a 32 pays de l'Afrique qui sont séparés puis pas un a prospéré au point de vue de dire : « Aïe ! »... Je l'ai su un peu par les journaux mais j'y ai pas été ; mais je crois pas que ça été un gain. Bien, C'est à dire que y a des pays qui sont extrêmement chauds, là, hein, que les gens sont lâches, ben, faut quasiment leur pardonner ; c'est comme nous autes si y a un soleil brûlant pis aller se mettre au soleil pis hein ! c'est excusable un peu. Fait que je pense ben que... ensuite y ont des pluies extraordinaires, ensuite y ont des sécheresses extraordinaires, ça c'est des circonstances qui arrivent ; c'est déplorable mais faut ben les accepter, hein ! Je suis pas prêt à les blâmer 100% pour ça. C'est pareil comme un, quelqu'un par ici, ben, qui passe au feu ou ben quand quelqu'un est malade des années de temps, on déplore sa situation, mais on peut pas les blâmer 100% t' sais.

C'est celui qui a le moins de désirs qui est le plus heureux, c'est-tu vrai ça ? Puis, plus y a de désirs, moins y est heureux ; pis si y est pas capabe de se satisfaire, ben y va être misérable. Tandis que celui qui a jamais rien eu, pis qui dit : « moi je suis pas gâté, je suis content de mon sort, puis j'aime ça, puis je suis donc heureux... »

Les lois sociales ? Ben, je crois qu'on a suffisamment. On a suffisamment. Des pensions on a, aux aveugles, aux orphelins, pis, hein, pis, bon, le Bien-être social. On a, on a à flot... Je regrette que quelques-uns abusent. C'est les gens qui sont croches*, c'est pas franc, c'est pas honnête, y ont pas le droit. Je trouve que les syndicats y exagèrent aujourd'hui. Je suis pas contre un syndicat à raisonner, raisonnable, mais je crois aujourd'hui que c'est exagéré... on placote, pis on gigote, pis on voudrait tout briser, pis tout casser, pis, hein ! Comme l'affaire Lapalme, n'a-t'y eu des dégâts là-dedans ! quand un gouvernement est élu, on lui doit donc le respect, le support, pis l'encourager, pis l'aider ! On n'est pas parfait, nous autes non plus. Eux autes non plus sont pas parfaits. Fait que faut s'entendre, faut se comprendre, faut s'aimer, faut s'aider, hein ! Fait que, on tâche de se fermer les yeux pis les oreilles puis tâcher de les aider et non pas de les refouler, hein ! Voyez, je déteste ça, qu'on dise, un député, ben, y est pas bon, pis on cherche à le planter*, à tout revirer le monde. Moi je crois que faut s'adapter au monde, hein !

Pour la grève, d'après ce que j'ai pu comprendre ici, là, ce sont les dirigeants de la grève qui ont monté le monde à tel point qu'y ont reçu un offre un jour de Québec, parce que Québec... aurait donné un octroi pour qu'y ait une augmentation de 25 cents. Mais les gens de l'Union* ont jugé que c'était pas bon, c'était 40 cents qu'y voulaient c'était pas 25 ; puis : « non, on n'en veut pas en toute ». Ils l'ont pas dit aux employés. Fait que les employés, 25 cents, y auraient sauté dessus si ils l'avaient dit. Les dirigeants du syndicat ont refusé. Parce que c'est là que ça aurait réglé, ça faisait trois mois que C'était en grève pis après ça a duré 11 mois, pis y

ont rien eu. Le syndicat a cassé, pis la « General » leux a dit : « quand on pourra vous augmenter, on s'occupera pas du syndicat, on vous augmentera ». Pis d'année en année ben y asseyent : 2 cents, 3 cents, 5 cents quand y étaient capabes. T'sais. Ceux qui veulent pas travailler, qu'y laissent travailler ceux qui veulent travailler. Mon neveu il a été travailler à Drummondville mais c'est pas mal plus cher à Drummondville pour vivre. C'est encore mieux de travailler ici. Les gens de Douceville sont encore mieux d'accepter le salaire qu'y leux donnent icitte. Les dirigeants de la « General » ont dit : « si y veulent pas accepter ça, on s'en va, on ferme, on va s'en aller ailleurs ». Au moment de la grève j'ai été quasiment échaudé moi ; j'avais un magasin dans ce temps-là. On a supporté* nos gars au suprême, tant qu'on pouvait les supporter su leu crédit. Les syndiqués, ben, on allait leu porter toutes les semaines une charge : des pétaques*, de la mélasse pis, du sucre ; à la Caisse on les a aidés au suprême. Mais un jour c'est un monsieur Ledoux qui m'appelle. Y dit : « Lapie » – je dis : « oui ». – y dit – « je voudrais avoir une caisse d'œufs pourris ». « Hein ! » – « Oui, oui, vous êtes capabe d'avoir ça ; toutes les compagnies en ont, y a qu'a leu demander ». – « Ah ! aïe, ben, je dis, on respecte trop nos ouvriers, nous autes, pour leu tirer* des œufs pourris. Ah ! non. Tu t'adresses mal. N'auras pas ». Lui, c'était un dirigeant de la grève ; dirigeant de la grève ! Et pis, ici, ben y ont pas tiré* d'œufs pourris, y n'ont pas eu, mais y tiraient des petites chaudières* de goudron. Y cassaient des vitres pis y tiraient ça dans un salon, là, su le tapis, pis... Me sembe c'est, c'est pas de respecter... Pis ça, ça m'a déplu, ça m'a dévisagé* ça. Ça m'a pas empêché de donner ; ce que je voulais donner, je l'ai donné. Et toutes les semaines on a été porter une charge ; y l'ont dit que c'était ben mal distribué, ça, je le sais pas. Nous autes, on allait porter ça au syndicat, pis le syndicat redistribuait ça. Ça à de l'air que c'était l'affaire du piquetage en avant, ceux qui allaient pas faire le piquetage en avaient pas, pis c'était toujours les mêmes qui en avaient et puis c'était une petite gaigne, 12-13. C'est-tu vrai, je le sais pas. T'sais, y s'en dit ben des affaires ! C'est pas toute du vrai ça. Je suis pas contre un syndicat, au contraire. Mais quand vient l'abus, ben l'abus su un bord, c'est pas bon. Mais l'abus su l'aute, c'est pas meilleur, c'est moins bon. Mais je crois, moi, qu'un industriel, là, c'est un quelqu'un qu'on doit saluer chapeau bas. Je dis pas qu'y a pas eu d'abus jamais, mais je dis qu'on doit saluer chapeau bas parce qu'un que'qu'un qui vient y mettre du capital en vue de donner de l'ouvrage à la population, c'est déjà un bon gage ça. Ces gars-là qui donnent de l'ouvrage à la population, là, faut qu'y pensent, faut qu'y créent du nouveau ; faut qu'y s'organisent sa publicité pour qu'y trouvent à vendre et pis pour être capabe payer faut qu'y vendent, faut qu'y soit payé, lui aussi. Fait que, c'est un travail ça. C'est un travail extraordinaire que la plupart de l'ouvrier pense pas, qu'y comprend pas. Celui qui a jamais été dans l'administration peut pas concevoir, y peut pas le réaliser cette affaire-là, hein ! mais celui-là, qui comprend un peu le sens de l'administration, l'accepte. Parce c'est dur administrer quelque chose. C'est dur financièrement, c'est dur moralement aussi. Pis c'est très dur même. Et puis du côté de Montréal là, aujourd'hui, ben je pense qu'y n'a un bon gain que les Unions* ont réussi à amener, fait que c'est un beau gain qu'y ont pas apprécié ; faut l'apprécier. Dans la grève icitte, qui avait raison ? C'est ben difficile de se

prononcer. Quand un patron dit que j'ai pas trop de profits pour changer mes métiers, quand ça coûte 1 million et demi pour changer un métier, pour changer 5 fois ici le métier, t'sais, faut qu'y prévoient ça eux autes, ici, là. Ici on appelait ça une manufacture de soie. Mais y ont été 3 ans, 4 ans su la soie. A fallu qu'y changent de métiers ; ensuite, 5 ans après, y sont venus à faire un tweed, là, ça a marché ; la gabardine, y sont revenus sur qu'est-ce qui appelaient ça, les draperies là, le *fiberglass*, là. Et ça se vend pus. Fallait qu'y changent, hein ! Ça se vend pus. Sont pas pour* fermer. Asseyaient de créer des patrons nouveaux, pis de changer ; de l'ouvrage ça ! Ça se fait pas en disant « mille », pis c'est du capital. Fait que toute ça, c'est, c'est une longue haleine.

...D'abord, à la dernière élection, moi j'ai pas de parti pris mais je me disais : « d'abord que* ça sera pas René Lévesque » (rire) ; c'est une idée politique. C'est parce que je trouvais que René Lévesque c'est un gars qui est très profond. Faut reconnaître ce qui y appartient, il est très profond. Mais je crois qu'y donnait pas son idée franche et sincère. Il a asseyé à mêler les cartes, il a sorti de la politique libérale mécontent, il a asseyé une autre affaire, C'est son affaire, je crois ; on assaye pas à discréditer quelqu'un mais on parle de politique, ben, on peut toujours dire son opinion. Je crois qu'y (R. Lévesque) sait que se séparer c'est pas bon pis y prônait surtout séparatiste avec une couverte* si on peut dire, y appelait ça comment là... « Souveraineté-association », qui veut dire un peu la même chose ; c'est pour ça je vous dis qu'y voulait pas se prononcer clair et net, c'était pas franc,... L'Union nationale là, cette année y ont parlé surtout d'Ottawa. Hein ! De la politique provinciale y n'ont pas faite. À peu près pas. C'était de la critique puis d'attirer plutôt sur Ottawa, hein, dans un sens. Fait que c'était pas de la belle politique pour se donner confiance, me semble hein ! Dans ce cas-là, enlevez la confiance puis vous avez l'Union nationale et puis René Lévesque ; ben, je l'aimais pas ben, c'est parce que c'était pas franc, sincère, c'était pas clair et net, je l'aimais pas. Et puis...

M^{me} – Il est trop traître, y parlait de chatte enragée, le monde aime pas ça. Y parlait trop, à vouloir gouverner tout le monde. C'est pas comme ça qu'on écoute...

M. – Ben, Chartrand va asseyer à l'y aider, des secousses*. Il l'a refusé, Chartrand, là, fait que... Et puis je l'aimais pas non plus (Chartrand) parce que toutes ses paroles qu'y disait, lui, c'était un peu révolutionnaire puis y semblaient s'entendre, un peu s'entendre ; puis toujours* René Lévesque a refusé hein ! bon. Ben, ça avait de l'air à vouloir fonctionner ; donc est-ce que c'est la même opinion ? c'est-tu* la même gaigne* ; c'est, t'sais, t'sais, on se pose des questions des fois. Fait que ça, j'aimais pas ça.

M^{me} – Y était ben gelé lui.

Madame DUFRENNE

79 ans

cultivatrice retraitée

Bien que l'histoire de ses quatre mariages ne soit pas en relation directe avec le sujet de notre travail, nous l'avons reproduite comme un bon exemple de la vitalité, du courage tranquille d'une Doucevillienne traditionnelle. On remarquera la qualité de la langue, qui tranche sur celle des hommes du même âge.

Oui, en ce temps là j'habitais avec mon premier mari... la ferme de 75 arpents à Saint-Léon que mon beau-père avait donnée à son garçon. Là on vivait de même tous ensemble. Pis c'est en 1921, le 6 décembre qu'il s'est fait tuer accidentellement par les chars* en revenant ; il s'est endormi dans sa voiture, pis c'était un jeune cheval et il a pris la *track* * le train de 2 heures du matin l'a pris dans la tranchée à Maskinongé. Le conducteur a dit dans son rapport qu'il l'avait vu trop tard, qu'il voyait que c'était un homme endormi mais qu'il a pas pu l'éviter, il l'avait vu trop tard. Moi, c'est Monsieur le curé qu'est venu me le dire le lendemain ; il était pas arrivé le matin, j'ai fait comme de raison tout l'ouvrage qu'il y avait à faire, le train*, soigner les animaux ; pis C'est ma belle-sœur qui est arrivée, elle l'avait appris la veille pis elle me dit : « es-tu couchée ? » j'avais fini de faire le train. J'avais eu une grave opération à l'automne, j'étais pas encore bien forte, une fois que j'avais eu fini mon ouvrage à l'étable, j'étais fatiguée, c'était un samedi. J'ai dit « Pierre n'est pas arrivé, il a dû s'arrêter chez ses sœurs, il a dû voir qu'il faisait trop noir, il avait décidé de rester là ». Je lui dis « je l'attends d'une minute à l'autre ». « Ma chère enfant elle dit, y s'est fait tuer ». J'y dis : « rêves-tu ? » Mon petit garçon, y m'a pris de même et il dit « m'man, le monde se trompe, c'est pas possible ». On peut s'imaginer la surprise, on sait pas quoi dire, les mots nous manquent. Pis, là, Monsieur le curé est arrivé, Monsieur le Curé est arrivé pour m'avertir moi aussi. Pis là, avec l'aide de mes voisines, pis mon beau-père, mon beau-père s'est rendu ; comme de raison, il y a eu l'autopsie qui a été passée à la station* à Maskinongé pis il est arrivé le même soir, vers 9 h, dans sa tombe. Pis sa tombe était toute ficelée et ils ont défendu de l'ouvrir. Et pis moi, mes parents demeuraient toutes aux États-Unis, je leur ai téléphoné, pis quand y sont arrivés là, ma sœur, la plus vieille était moins nerveuse, elle a ouvert pour regarder et elle dit qu'elle a jamais tant regretté ; il avait toute la tête coupée à partir des yeux et pis le dessus du crâne était dans un boîte de carton qui y avaient mise, là, entre les jambes. Oui, oui.

Et pis, là, j'ai continué tant bien que mal. Mes sœurs ont voulu m'emmener, mais j'avais des bons parents, des bons beaux-parents, ils étaient bons pour moi, oui, sous tous rapports, j'avais rien à exiger de plus. Mais quand on a été chez le notaire, je le nommerai pas comme de raison, mon beau-père est arrivé pis y a dit :

« c'est ma belle-fille, vous avez pas ignoré l'accident qui nous est arrivé depuis la mort de mon garçon. Je m'en viens avec elle puis je voudrais pas qu'elle soit dérangée. Je voudrais que ce qu'elle a, ça lui reste, puis je trouve qu'elle l'a mérité » (pleurs). Non, non, ça va se passer ; ça m'a coûté 500 piasses pour régler les affaires de papier. Pis, après, le garçon qui m'a parlé deux ans, qui a voulu me parler, là, je lui dis : « tu es âgé, c'est raisonnable que toi tu penses à faire ta vie, moi, j'y ai pas encore pensé, on verra ça un peu plus tard ». J'ai fini par accepter. Un gentil garçon, pis c'était bien un peu parent avec moi aussi ; il était malade, c'était un homme qu'avait trop travaillé, il était ben malade. Je pensais qu'en en prenant ben soin ça se passerait, mais ça s'est pas passé. Là ça a toujours été en augmentant. Il souffrait d'épuisement général puis ça lui a amené la paralysie des nerfs. Oui, c'est ça. Il était cultivateur aussi, dans la même paroisse de Saint-Léon. Il a été 10 ans invalide, 10 ans sans pouvoir travailler. Je faisais marcher la ferme, en engageant comme de raison de l'aide ; puis mon garçon qui vieillissait toujours un peu qui aidait et puis moi de même, j'étais assez jeune, j'étais capable de travailler. Je disais pas que ça a bien marché mais ça pouvait être pire ; 75 arpents faudrait 1 homme, à part le temps des foins, comme de raison où il faut plus de monde. C'était une belle job* pour un homme. Mais un homme qui a le talent de ben conduire son affaire, qui se laisse pas bloquer par l'ouvrage, qui fait au fur et à mesure ; chaque saison, chaque mois à son ouvrage pis quand un homme voit à son affaire il a pas de misère avec 75 arpents. À part, comme je viens de dire, pour le temps des foins.

M. – Moi j'avais davantage qu'elle, j'ai eu des hommes engagés, j'ai eu des cousins de ma femme ; du pauvre monde, y avaient pas d'ouvrage en ville, ils étaient trop jeunes pour travailler au moulin* ici, porter des gros billots. Je les engagerais pour l'été, pas cher, logés, nourris.

M^{me} – On avait un bon homme pour 15 piasses par mois, 1 piasse par jour à travailler d'un soleil à l'autre. Des hommes jeunes, une bonne jeunesse là, pour 1 piasse 1/4 par jour. Je trouvais ça triste, quand je voyais des bons hommes travailler pour si peu, je les regardais partir pis je les plaignais, je trouvais ça triste, c'était pas humain comme on pourrait dire.

Mes parents sont partis aux États-Unis comme on dit parce que mon père a été victime comme on pourrait ben dire d'un, d'un ex... ex... excès de confiance ; il s'est marié deux fois ; quand sa femme est morte elle a laissé 3 enfants, pis y en a une qui est morte à 16 ans, les deux autres ont survécu. Le garçon qui était supposé hériter d'un montant d'argent après la mort de sa mère naturellement, et pis là mon père se remariait avec une fille de 19 ans, mon père avait 40 ans, une fille de 19 ans, qu'était dans le voisinage, qu'était ma mère propre, naturellement. Et pis un moment donné, mon père avait un faible pour la boisson, mais mon frère est venu, pis il lui a demandé s'il voulait aller avec lui et, comme de raison, il l'a traité plus qu'il aurait voulu. Un peu réchauffé*, pour pas dire plus ; bien réchauffé (rire), mon père, faut qu'un homme soit pour donner, donner toute ; on avait trois terres,

pis 12 vaches, le tout valait plusieurs fois 100 piasses, pis y donné le tout pour 300 piasses ; il lui devait à peu près 200 piasses sur tout ça, pis y a tout donné. Ça prenait un homme qui... pour faire ça... je sais pas s'il était dopé* ou quoi, en tout les cas il y avait toujours quelque chose qui marchait pas. Après ça, mon père a offert à mon frère de défaire le marché, mais mon frère a dit : « non, je suis content du marché qu'on a fait hier ou avant-hier ou la semaine passée », à chaque fois qu'y en parlait, c'était pas toujours le même jour. Mon demi-frère a toujours gardé ce qui était fait. Alors ma mère, elle dit : « si tu veux on s'en va aller cacher notre pauvreté dans des places industrielles, on peut pas rien gagner, pis les enfants grandissent » La plus vieille avait 19 ans. Ça fait que finalement, mon père, il a consenti, avec raison aussi. C'était la seule porte de sortie qu'il y avait pour nous autres. On s'est en allés à Manchester au New-Hampshire et pis là mes frères, mon père et ma sœur se sont placés dans la même semaine. Pis ma mère, on avait des connaissances, elle a commencé à garder des enfants, pour aider au revenu la première année. Moi j'étais la plus jeune, je pouvais pas travailler, j'allais à la classe. Pis mon père m'avait acheté une petite voiture, je me mettais des poches* dans ma petite voiture pis je m'en allais sur le chemin de fer pis je ramassais du charbon. Pis la rue en arrière, on restait pas dans un palais, on restait dans une ruelle, au bout de notre rue, il y avait un gros magasin de fer et l'élévateur (le préposé à l'ascenseur) il avait l'air à m'apprécier, si je peux dire j'avais 8 ans (pleurs), y me donnait des boîtes de bois. Mon père y allait débiter ça le soir dans la cave, on achetait moins de bois, là ; l'année, on payait les bananes 10 cents la douzaine ; pour nous autres c'était nouveau. Dans ce temps là c'était facile de trouver de l'ouvrage dans les manufactures de coton, y avait de l'ouvrage à nettoyer les machines. J'allais aider à mes sœurs à nettoyer leurs machines... c'est quand on est jeunes qu'on apprend toute, hein, j'ai appris vite ; j'ai appris vite à filer, pis à weaver* pis, enfin... (rire) je weavais*. J'ai commencé à travailler bien jeune, pis quand j'arrivais, je mettais ma paye sur la table. Mes sœurs en gagnaient plus. Je me plaisais pas là, notre vie est tracée comme on dirait bien. Les autres acceptaient ça mieux que moi, moi j'acceptais pas. Je trouvais qu'on était comme dans une prison, je disais : « Je peux pas crère qu'on va toujours travailler de même, il doit y avoir d'autres manières de gagner... de faire sa vie ». Toujours est-y qu'à 19 ans j'ai commencé à faire de la façon* à ma mère pis à mon frère, que c'était lui qui tenait la place de mon père qu'était mort. Toujours est-il que j'ai demandé pour venir au Canada. Et pis y a accepté ; j'ai été le voir pis y m'a dit : « je te vois venir » (rire prolongé). Y dit : « je sais pas qu'est-ce que tu veux, là » (rire). Finalement y ont accepté, j'ai arrivé au Canada le 1^{er} janvier ; pis les amis qu'avait connus ma sœur, elle avait fait plusieurs voyages là, pis on était connus, on était nés là, dans la paroisse. Le soir on a eu de la visite, pis le lendemain comme je vous dis, c'était un samedi ; pis celui que j'ai marié par après, il m'a demandé pour aller à la messe ; le soir même il est venu veiller, il a appris que j'étais arrivée pis ils sont venus veiller. Il était dans le voisinage et pis sont venus veiller. Pis y m'a demandé si j'accepterais qu'il me conduise à la messe le lendemain, pis j'ai dit : « oui ». Le lendemain (rire prolongé)... on est allés à la messe, pis après ça on est allés voir des parents dans l'après-midi ; pis ça avait des grands chapeaux avec

un... un bout... pis on était assis l'un à côté de l'autre, pis... (rire). Pour mon 2^e mariage, il a été chez nous plusieurs fois. Il avait 8 ans de plus que moi. Quand je me suis mariée la première fois c'est lui qui nous avait conduit, il avait 2 chevaux pis une voiture. J'aurais jamais pensé qu'après 10 ans je marierais celui-là, c'est quasiment un mystère, c'est quasiment incroyable. C'est vrai, y dit : « je l'ai entrepris, chaque fois qu'elle se marie, c'est moi qui vais la mener » (rire prolongé). C'était un ben bon garçon, j'ai pas eu de difficultés. C'est vrai que j'ai ben fait mon possible mais des fois, une femme peut faire sort possible pis c'est mal compris, hein ! J'ai fait mon possible, j'ai eu des épreuves comme de raison, mais j'ai pas eu de trouble dans ma maison, chez nous, ça a toujours ben marché, ça a ben été ; à part que les épreuves, mais avec mes maris, j'ai pas eu de trouble.

J'ai toujours été en bonne santé, sauf une opération. Mais je peux dire que des fois je travaillais pis j'aurais été mieux assise, comme de raison (rire) ; on forçait la note, hein. On peut pas dire qu'on est toujours en parfaite santé, mais d'un autre côté, quand l'ouvrage est là, on force un peu, hein, on lutte quand même, on travaille pareil.

Mon 3^e mari c'était un boucher, il tuait une fois par semaine. Y était pas organisé comme aujourd'hui, comme un boucher de la ville, mais on vendait jusqu'à 1 700 livres de viande dans une semaine, c'était pas mal. Il a été toutes les semaines, pendant 40 ans, c'est lui qu'est mort subitement là, en se couchant. Y donnait des signes un peu inquiétants chaque fois, pis je m'en prenais qu'on travaillait trop fort. Pis y disait « on va faire ça quelques années, pis après on va abandonner ». Comme de raison personne peut penser qu'on peut souffrir d'un cas aussi grave ! Pis un soir en se couchant je lui ai parlé pis il a pas répondu, il a râlé, là. Je me suis levée, et pis y était ben mort. Pas aucune résistance, les mains, les pieds sont restés comme une personne vivante ; c'est ben simple... la veine vitale y a cassé, elle s'est brisée ; ça fait que, la veine vitale, en se brisant... y... y s'est trouvé sans vie. Hein, c'est ça. Pis l'hémorragie s'est faite interne, je pense bien qu'il a pas dû rester longtemps comme ça, la figure naturelle, le sang a dû... mais ça je l'ai pas vu. Quand je l'ai vu là, pis que Monsieur le curé, là... ben il était comme un homme qui dort, pis qui dort d'un sommeil naturel. Je n'avais pu la terre, je l'avais vendue la terre du 2^e ; le 3^e était pu à l'aise que l'autre, oui. Il était mieux oui, il avait aussi une terre ; elle était la même grandeur, mais elle était de meilleure qualité ; elle était plus planche*, pas de côtes. L'autre il y avait des côtes. C'était n^o 1, y avait pas mieux que ça, le notaire l'a dit ben des fois, « ceux qu'aiment la culture, pis ceux qui ont eu l'avantage de vivre sur des terres de même, y ont pas besoin de chercher ailleurs, y peuvent pas trouver mieux ». Y dit : « c'est le jardin de la Providence ». C'était de bonne qualité assez que pour faire deux récoltes ; fallait que ça pousse ! Quand j'ai marié le 3^e qu'était boucher, j'ai gardé la terre parce que je voulais que mes garçons restent sur une terre. Je trouvais que c'était une vie pour être indépendants. Moi j'approuve la vie de la terre ; faut le talent comme de raison, faut aimer ça. Mais celui qu'aime ça, il est bien mieux que n'importe d'où. Parce que vous allez prendre une personne de

bureau, n'importe qui, ben y est toujours jamais sûr, hein ! Ou ben un notaire, un avocat faut une clientèle, hein. Mais un cultivateur, hein, qui sait mener son affaire, conduire son affaire, il peut être indépendant. Sans être riche, ben y en a, nous on l'était pas, mais on vivait comme il faut, ça marchait bien. C'était pas la place qu'était pas bonne, c'était la santé qui faisait défaut. Comme de raison, ça m'amenait à faire l'impossible pour se maintenir, hein !... Quand y a été à l'hôpital, y a été 9 semaines à 5 piasses par jour, quand on a pas des ben gros revenus, faut être en robe de velours dès le mois de juillet ! (rire). C'est ça que je faisais. J'ai été le voir à l'hôpital ; quand on est intelligente pis capable de mener son affaire. C'était pas le temps de penser à la toilette, c'était le temps de veiller à son affaire, pis de veiller sur lui. Mais, comme de raison, la terre que j'avais j'en avais le 1/3, pis mon garçon les 2/3, mais l'intérêt on l'avait placé à la Fabrique de la paroisse, pis Monsieur le curé nous payait les intérêts chaque année. Pis cette argent là, je la prenais pour avoir soin de lui, pensant être capable de venir à réussir à mon affaire : payer des hommes à gages, pis être capable de maintenir mon mari à l'hôpital. Pis quand ils l'ont sorti de là, à Trois-Rivières, il a encore été à Montréal. J'y allais temps en temps, naturellement j'y ai pas été bien des fois, mais on avait un voisin qu'était infirmier à l'hôpital à Montréal, je lui ai demandé, je lui ai dit : « si vous pouvez voir à mon mari, je vous paierai votre temps ». Pis à part ça j'y allais temps en temps, pas trop souvent pour pas faire de dépenses mais assez souvent pour me rendre compte comme ça marchait. Quand j'y allais, y disait toujours « j'en remonte* pas* j'en recompte pas, pantoute*. Le docteur Mercier, c'était un docteur Mercier, il lui a dit : « il n'y a pas d'opération pour vous M. Pichette, mais je vous cacherais pas que vous êtes un grand malade ». Mais y était tellement content (de pas avoir d'opération) qu'y a pas compris ça : grand malade. Moi j'ai passé par le bureau pour aller régler et pis lui y s'en allait dans la rue, y marchait comme un homme qu'a perdu la tête... à devenir fou de joie, oui mademoiselle, de joie... Mais le docteur m'a dit : « c'est une question de temps. Ce qu'il y a à faire, c'est qu'y a plus rien à faire, il sera obligé d'aliter, il se lèvera pas de là ». Pis y s'est pas relevé non plus. C'était dans l'après-midi, pis en passant devant le poêle y dit, là : « je vais pas avoir la chance, j'aurais été trop heureux ! » J'y dis « non, ça va aller » ; je voulais l'encourager, je le faisais traiter pareil par des docteurs pour mieux l'encourager. À un mauvais donné notre docteur arrive le soir, dans ce temps là on n'avait pas l'électricité pis il me dit de sortir : il dit « Madame je suis docteur, mais j'ai une conscience moi aussi ». Ça fait qu'y dit « je viens vous demander si vous êtes consentante à continuer à payer les remèdes que je laisse ici, qui valent absolument rien pour votre mari ». J'ai dit « oui docteur, continuez, voyez-vous ça, ça l'aide, puis c'est avec ça que je l'encourage ». J'ai dit : « j'ai été avertie par des bons spécialistes qu'il y avait rien à faire mais je trouve qu'il a mérité ça ». Sa bouteille diminuait, il en regagnait pas* mais je lui soutenais toujours qu'il en regagnait, pis ça l'aidait. Même je faisais plus que ça, le docteur m'avait dit : « donnez-lui du brandy », donc j'avais fait venir du brandy, pis j'avais dit « apporte-en deux bouteilles de 40 onces », pis quand la bouteille commençait à baisser, j'en remettais une quantité égale chaque jour, pis je lui disais qu'il en avait pas pris ! Mais j'en avais remis à mesure ! (rire). Pour essayer

de le maintenir, pis l'encourager, pis avoir rien à me reprocher. Pis je trouvais ça de valeur* un homme qui avait tant travaillé... Vous allez me dire qu'on tient tous à la vie, on tient tous à nos misères pis quand on voit mourir quelqu'un je crès ben, il me semble, avec raison, qu'on fait tout ce qu'on peut. Il avait 48 ans, c'était un homme qui avait toujours travaillé, sa mère avait été malade d'abord à son dernier bébé, elle avait pas relevé beaucoup ; les autres aimaient à sortir, lui était ben tranquille ; ça fait que le dimanche il faisait le lavage pour sa mère, pis il lavait le plancher pour sa mère. C'est un homme qui avait tellement travaillé, il était tellement bon, il prenait pas de boisson, c'était un travailleur, il s'est usé la vie. Le docteur il dit : « en usure, madame, c'est comme un homme de 80-84 ». Il dit : « c'est pas réellement malade » ; y m'avait dit en arrière, le spécialiste : « il a les nerfs usés ».

M. – Pas assez manger ; travailler, pis pas assez manger.

M^{me} – Eh, eh, y avait pas rien que ça, s'il avait eu l'estomac brisé ! Pis c'était curieux, hein, il mangeait n'importe quoi pis y digérait bien, toujours couché sur le dos. Ben, oui, y a eu des hauts pis des bas. C'est toute une vie de chaque jour.

M. – Oui du courage, pas ordinaire, pis des capacités pas ordinaires, elle a eu.

M^{me} – Ben quand mon mari est mort vers 8 h 1/2, 9 h moins 1/4, pis on s'est pas couchés beaucoup. Pis le lendemain, c'est mon garçon Lucien qu'a vu à tout ça ; dans l'après-midi, y téléphone, pis y dit : « m'man qu'est c'est vous faisiez là ». « Ben, j'étais en train passer la vadrouille* en haut, tes tantes vont arriver là, elles vont arriver ». Elles avaient télégraphié là, ma famille. Y dit : « êtes-vous toute seule ». « Oui, porte barrée ». La voisine dit, on avait une ligne rurale, on était plusieurs sur le même téléphone, elle dit : « madame, je vous cacherais pas, j'ai entendu votre conversation avec votre garçon, et pis, elle dit, je me suis dit en conscience que vous étiez toute seule après la mort de votre mari hier au soir ». J'ai dit « madame vous êtes bien bonne de penser à moi comme ça, mais chacun a son ouvrage ... ». Une demi-heure après une cousine est arrivée, ça fait que, là, la parenté a commencé à arriver.

Et pis là quand j'ai arrivé (chez mon 4^e mari) j'ai mis un an ou deux ans à me replacer*. Cela va vous dire quand on arrive à 70 ans, après avoir été ben éprouvée et pis lutter ; quand j'ai arrivé, j'en ai eu pour un an à me replacer*, il me semblait toujours que j'étais comme une servante, qu'on m'avait engagée ici. Je pouvais pas me faire à l'idée... j'étais allée aux Trois-Rivières pis j'étais avec sa fille (du 4^e mari) que je connaissais pas beaucoup, je l'avais rencontrée quelquefois. Elle m'avait invitée à souper, pis elle dit : « si vous voulez, on va aller vous conduire, je vas rester moi aussi ». J'ai accepté. Pis, le soir, sa fille était allée magasiner* pis mon mari était resté avec nous autres ; j'étais là, j'étais assise dans la chaise, là, pis y m'est venue une idée, le grand choc, là ; j'ai dit : « je m'en viens peut-être icitte,

moi, me faire maganer*, là. Comment ce que sera ma vie icitte ? ». Pis je m'assisais, pis j'attendais. J'y ai souvent dit à Freddy (le 4^e mari).

M. – C'est dur, après avoir passé aux épreuves qu'elle a passées. Moi, j'étais le 4^e !

M^{me} – Vivre dans la famille avec quatre familles aussi ; ça fait ben des têtes ça, ça fait ben du monde, hein ! Pis quand on veut s'entendre, pis à part de ça, il faut mettre les noms, je savais même pas leurs noms.

M. – Non, j'ai commencé à aller chez vous au mois de juin, on s'est mariés le 18 octobre.

Madame LETELLIER
86 ans
cultivatrice retraitée

Comme beaucoup de femmes âgées, cette information est pleine d'un humour qui ne s'embarrasse guère de moralisme et démontre un optimisme à toute épreuve ; elle est aveugle. Piété sans bigoterie, acceptation sans nostalgie des changements sauf quand ils menacent sa personne. Elle s'intéresse à tout ce qui fait le monde contemporain et n'y paraît pas dépaysée.

Les limbes, le purgatoire, l'enfer je pense que c'est tout détruit, ça (rire), je pense c'est tout détruit. Ben, on me dit que Jean XXIII, le pur homme, a laissé des écrits avant de mourir. Ils ont mis du temps à les sortir, hein ! Mais je pense que ce fait là, la nouvelle messe, on a mis du temps à le sortir ; c'est parce que, pour moi, c'était pas son goût ça. Ça a fait un combat avec les évêques, aussi, hein ! Mais les curés ça, ils marchent suivant les évêques et puis les évêques marchent suivant le pape, mais ça fait un combat bien fort. Nous autres on avait un vieux prêtre pis on aurait dit qu'il ne voulait pas s'adapter à la nouvelle messe. Tu sais il fallait que t'apprennes tout, là, les nouveaux chants, il aimait pas ça. Ça change trop vite. Ils auraient dû nous habituer tranquillement, tranquillement, tranquillement, c'est venu trop d'un coup. Ça a été comme un coup de foudre. C'est pour ça que les gens, t'sais, y en a qui ont trouvé ça effrayant ; c'est venu trop vite. Ils auraient dû nous habituer tranquillement, à la longue, à la longue, tranquillement, il me semble que ça aurait été moins pire. Mais, t'sais, des fois, on dit : « mon Dieu, celui-là (Jean XXIII) s'il avait été plus autoritaire peut-être que ça serait pas venu de même tout ça » ; faut pas trop blâmer ; faut se mettre un peu au courant de tout. Sur les journaux, là, on lit pas mal que... oh ! faut pas le blâmer, comme on dit, c'est un règlement, faut le suivre, tout ça, y a pas à sortir de là. Mais faudrait qu'il soit plus autoritaire. Pis, faudrait pas qu'il attende trop, trop. Aurait fallu qu'il commence

avant venir aujourd'hui*. Au début, aurait fallu qu'il soit autoritaire là, établir un point, là, pis le garder ; être un niveau pis le rester, là, le garder, pas le laisser ; mais ça, c'est pas nous autres qui peut conduire ça. Ah ! Ça peut continuer des années, on sait jamais ça ; ça vient de commencer, fait que je sais pas si ça peut continuer longtemps. Parce que c'est pas rien que de Montréal que ça change ; eux autres, de Montréal, ils ont dit que c'est dans d'autres places pis dans d'autres pays aussi ; parce que dans les autres pays, les anciens pays là, les vieux pays* comme on dit là, c'est de même. C'en est un qui est arrivé pis y a fait la loi, comme on dit là, son règlement ; pis c'est de même que ça a commencé. Je voudrais pas le blâmer comme de raison parce que, il a ben fait son possible mais...

Oh ! certain, je vas à la messe à tous les dimanches ! Ça me coûte 1 \$ de taxi pour y aller, j'y vas pareil. À la grand messe, 9 heures et demie. J'aime mieux ma messe que l'amour du prochain, encore. Mais l'amour du prochain, elle existe quand même parce que je ne suis pas une femme pour mépriser qui que ce soit ; mon prochain je le considère comme un bon personnage, pis c'est tout. C'est tout ce que je fais. Ça doit être assez ! Pis aider aussi. Le prochain, me semble que c'est quand on méprise pas personne, c'est suffisant. Et puis si il y a quelqu'un qui va parler contre moi, puis que je le sache, je dis « c'est un bon diable, c'est pas mon affaire », pis, c'est tout. Mais j'irai pas lui replaquer ça en pleine face. Non, non, moi, je fais mon affaire comme je l'entends, pis je m'aime de même. C'est mon raisonnement. Ah oui ! C'est mon raisonnement.

... Ben, peut-être que si je m'étais pas décidée de me marier là, peut-être que j'en aurais fait, une sœur. J'aurais été plus instruite, pis je me serais fait instruire. On avait un professeur, un cousin germain qui venait, du côté de moman ça, c'est un monsieur Roy, qui venait à la maison à toutes les vacances avec sa femme pis son petit garçon. Et puis quand il a su que je me mariais (rire), il dit : « marie-toi donc pas, il dit, viens-t'en donc rester avec nous autres. Veux-tu t'en venir rester avec nous autres ? » ; Il dit : « tu vas aller au collège, tu vas aller au couvent là, pis, il dit, je vas te placer au couvent » (rire). Je me suis mariée quand même, moi. C'était décidé, je me mariais 15 jours après. C'était non, c'était ben de trop tard ; j'ai dit ça (rire). J'étais, j'étais disposée pour ça. J'étais grosse et grande, pareil comme je suis là. J'ai pas changé de corporance. Même je pesais plus que ça. Je pesais plus que je pèse aujourd'hui ; je pesais 150 pis là je pèse 148-149. Pis j'ai jamais baissé plus que ça de poids. Ben là, quand je suis venue au bout de mon sang¹, là je pesais 122. Pis, après ça, ben je me suis fait donner une série de piqûres, 15 piqûres. Ouin, 2 jours en 2 jours pis ; oh ! ça m'a fait du bien, je pouvais manger à table. C'était épouvantable comme j'étais gourmande. « Oh, j'ai dit, si je me retenais pas, je mangerais... je mangerais encore plus que ça. »

Oui, oh ! oui j'étais malade, je suis venue au bout de mon sang ; je suis venue ben près de mourir. J'ai été opérée, tous les organes sont partis ; j'avais 32 ans.

¹ J'ai perdu tout mon sang.

Ah ! oui, je suis venue, là, sèche. Là, je me piquais, là, savez, là, je me coupais, là, il sortait de l'eau. À la place de... du sang. J'avais plus de sang. Des hémorragies, oui, des hémorragies je faisais. Le docteur m'a rendue à Trois-Rivières, là c'était le docteur Arseneault dans le temps et puis il m'a rendue à TroisRivières. Les pieds en l'air pis la tête en bas pis... Oh ! oui, fallait pas que je grouille*. Et pis j'ai été longtemps comme ça, je pense, j'ai été 6 jours la tête en bas pis les... j'étais forte énormément. Les pieds en bas pis la tête en l'air, euh... les pieds en l'air pis la tête en bas. Le pied de mon lit, là, levé ça de haut. Pis, là, a fallu qu'il me montent les pieds, là, encore, pour pas perdre le reste de mon sang. Mais j'ai passé proche*. Cette fois là, les enfants étaient tous venus me voir le dimanche. Ça se passe mais ça... ça se passe mais c'est rude (rire). Oui, ça revient vite. Après ça, je suis allée trois fois à l'hôpital : en effet, j'ai rentré pour ma vue, mon œil. Me faire opérer de l'œil, pis ça a pas été mieux je vois pas plus ; je vois moins, je pense.

Moi je me suis toujours arrangée, assez, pour pas avoir de chicane (rire) ; pis qu'un autre fasse pareil comme moi. Non, mais, c'est effrayant ça ! Moé, j'entends, j'entends ça à la télévision souvent là : « hein, mon mari il boit, pis il fait ci, pis il fait ça ». Ben, qu'elle fasse comme il faut, pis, je pense, j'ai dit, qu'elle ira ben (rire). Elle y donne peut-être pas à manger seulement ! On connaît pas ça. C'est la femme que faut qu'elle soit en avant de son mari pis, pis le choyer. Le choyer pis y donner à manger. Pour qu'il ait assez de force pour (rire)... Oui, pour être en forme (rire). Es-tu mariée, toi ? Tu es mariée ! (rire). Ben, à la radio ou ben donc à la télévision, c'est effrayant de sortir des folies de même. Ça c'est, c'est audacieux, ça, des affaires de même. Ben ! C'est ridicule. Allez se plaindre comme ça ; Madame Gaudet-Smet¹ là, c'est pas, c'est pas une... c'est pas une Monseigneur ça. As-tu déjà vu un affaire pareil ?

Il paraît qu'il faut, faut aimer jusqu'au chien dans la maison (rire). Oui. As-tu déjà vu un affaire de même ! Moi, j'étais ben jeune, pis, voyez-vous ça, j'ai jamais pensé à divorcer, jamais. Pis mon mari pareil. J'ai dit : « je comprends pas ça, aujourd'hui, comme il y en a comme ça ». Ils se logent chez un autre homme, pis ils pensent que ça va être mieux. Mais le doigt dans l'eau là, ou là, qu'est-c'est que ça peut tant faire, ça ? (rire). C'est de l'eau pareil ! (rire). Penses-tu ça, toi ?

Non, c'est des... des lamenteuses, des lamenteuses, ça. Se lamenter comme ça ! Ils disent que leur mari court, pis il boét, il donne jamais un sou. Il y en a du monde de même, qui donne jamais un sou à leur femme, pis qui sont pas capable de faire à manger. Il y en a. Mais eux autres, ces femmes-là, y couraillent peut-être ben avec les autres, avec d'autres ; c'est peut-être ben pour ça qu'il donne pas d'argent. Faut chercher, on le sait pas. On le sait pas ça. Ça c'est quasiment comme mettre quelque chose sur la gazette, là, ça foque* tout, ça... Oh ! ben, moi, j'aime pas ça. C'est pas des vrais mariages ça ; ils peuvent se démarier n'importe quand. Moi, j'ai entendu dire, à Douceville, là, qu'il y en avait qui voulaient divorcer :

¹ Animatrice d'une émission féminine à la télévision.

« Sainte-Anne du bon Dieu, j'ai dit, qu'est-ce qu'y... qu'est-ce qu'y ont pensé ce monde là, en disant « oui » devant l'autel, hein ! Moi, ben, ça me touche pas. C'est pas dans ma parenté, ni rien, j'ai pas à y voir, mais...

Pour celui qui la trouve belle, elle est courte, la vie, oui. Parce que je vas te dire, j'ai vécu quasiment 35 ans avec mon mari et pis j'ai trouvé la vie assez belle que je l'ai pas vu vivre, je te dis la franche vérité. Très court, très court. D'une journée à l'autre j'avais toujours hâte, là, d'être rendue au lendemain parce que j'avais du plaisir, de l'agrément à vivre. Admettons que j'avais un bon génie en ce temps-là (rire), c'est correct, mais ça fait rien, j'ai accepté ce qui arrivait pareil, hein, je l'ai accepté, tu sais, pour me faire du bonheur à part de ça. On n'était pas riche mais disons qu'on s'est donnés une bonne vie ; pis à part de ça, dans ma vie, ce que j'ai vécu... Comme on venait de Saint-Gabriel, mon mari avait ses parents pis moi j'avais les miens puis, à tous les dimanches, tous les dimanches, pis encore tous les dimanches, j'avais de la visite, deux machines, trois machines, tous les dimanches. Pis nos voisines disaient : « qu'est-ce-que vous leur donnez à manger ». Ils venaient dîner. Naturellement, ils parlaient de Saint Gabriel, hein ! « Qu'est-ce-que vous leur donnez à manger, qu'est-ce que vous pouvez donner à manger ? » – « Oh ! ben, j'ai dit, moi, j'ai préparé ma semaine, à la fin de la semaine, j'ai préparé pour ma semaine. » Tout ce manger-là, ça se dépensait, le lundi soir j'avais plus rien. Ben, je faisais des tartes, je faisais des gâteaux, je faisais un gros pudding, je faisais du manger, tu sais, pour manger. Je... ça me gênait pas de leur mettre la table.

Maintenant, là, j'attends toujours de la visite parce que... qu'est-ce que ça traduit ça ? ça traduit qu'on aime le monde, hein ! Pis je dis toujours ça, j'attends toujours de la visite, moi, pis c'est vrai, c'est vrai. J'attends toujours de la visite ; me semble toujours qu'il va m'arriver quelqu'un. Pis je parle aux murs, mais les murs y me répondent pas... (rire).

On vit pas d'air pis de... Non, non. Non, non. Pis de drogue. Non. On vit en travaillant pis en se nourrissant bien, pis en... pas cette manière là, en couchant dans les champs ¹ là, et puis... non, moi, je suis contre. Me sembe que si ils travaillaient toutes ces jeunes-là, au lieu de perdre leur temps, là, à faire des bêtises. Qu'est-ce qu'y en font de leur journée. Bon. Puis, bien souvent, y en a dans tous ces groupes-là, j'en connais pas mais d'après ce qu'on peut voir sur les journaux, c'est de la drogue ; la drogue, quand on sait que ça coûte cher, faut qu'y se la procurent. Ben y en a qui doivent faire des bêtises certain. On travaille nous autes et puis, ça a 20 ans, faut qu'y mangent ; s'habiller ; ben, disons, pour ce qu'y ont sur le dos ça doit pas être tellement dispendieux. Mais on peut pas vivre comme ça sans travailler. Faut un but. C'est pour ça que je te dis que les jeunes aujourd'hui je ne peux pas dire que je m'attache à eux autres, mais je trouve ça pitoyable. J'ai peur des jeunes ; jamais je ferai un mépris par exemple. Non, parce que j'en ai

¹ Allusion à un « Woodstock » québécois qui avait eu lieu quelques années avant.

peur. D'abord, il y a toutes sortes d'affaires qui nous arrivent qu'on n'avait pas ça dans notre temps, hein, on s'est pas cuit nous autres avec ces affaires-là. Mais ces années icitte, c'est un peu encombrant, tu sais, de vivre comme ça ; on sait jamais quand est-ce qu'on se fera assommer, même ! À Douceville comme ailleurs, c'est tous des jeunes de 17-18 ans. J'ai pas peur parce je sors pas, mais si j'étais obligée de sortir ! Dans le jour j'ai pas peur, oh ! non ; mais le soir, là, tu sais, non j'aimerais pas ça, j'aimerais mieux être avec un autre.

Bien, ceux qui ont pas de mentalité sont excusables mais ceux qui ont la mentalité puis qui cherchent rien qu'à faire du mal ! ; naturellement, ils ne marchent pas tous seuls hein, il y a toujours quelqu'un en arrière de lui, là, qui suit. J'ai jamais été éprouvée. Je ne peux pas dire que je l'ai été ; je l'ai jamais été, mais ça serait des grosses épreuves aussi, hein, se faire poigner dans la maison comme ça s'est vu, à Montréal, hein, c'est effrayant. Un peu moins dans les maisons à c't'heure, ils vont, ils vont dans les gros restaurants, ils vont dans des places, tu sais, des banques oui ; ben des banques, là, ils se modèrent un peu ; mais ils vont voler si il y a de quoi* dans le char, ils vont ben le chercher, des affaires. Comme là, d'après les vols qu'ils font, là, tu sais, je suis prête à dire ça, ils vont moins dans les maisons privées.

Ben, c'est pour ça que je suis pas capable de m'habituer aux jeunes d'aujourd'hui, c'est comme de voir les jeunes avec les garçons là, par le cou, pis ça s'embrasse... Les robes, on y montre leurs fesses, ça leur fait rien ; et y montre leurs fesses, ça leur fait rien ; et y montrent leurs jo* ça leur fait rien. Parce qu'y savent que les hommes aiment ça, pis ça sert, ils attirent l'attention, ça les attire. Oh ! ben non, moi être homme, là, j'haïrais une fille rien que par rapport à ça. Vous trouvez pas, j'ai-tu* raison ? Aimes-tu ça la vie d'aujourd'hui ? Pis mon doux, les filles de 17 ans qui se promènent nu-pied sur le trottoir, c'est pas rien que de scrupule*, mais, disons que c'est une manière de vouloir s'enlever la vie quasiment, c'est vrai ! Prends une petite fille qui est malade, mettons, dans ses règles, là tout à coup elle part, pis s'en va sur le trottoir qui est chaud comme un, un poêle allumé ça fait longtemps et puis qu'elle marche des grands bouts de temps ; le trottoir, tu sais comment ce que c'est qu'ils sont, ils sont pas beaux là, nos trottoirs, sont pas beaux ; ça existe, je l'ai vu de mes yeux, une fille de 16-17 ans. C'est-tu une marque de sacrifices ou ben donc si c'est une mode ; qu'est-c'est ? Plutôt une mode que le sacrifice, tu penses ? (rire).

Pis quand ça blasphème et pis que ça sait pas ce que ça dit ! Ben, écoute-la, quand une personne est toujours sur le dos d'un prêtre, pis qu'y épiluche tout, c'est ben mal. Oh ! manger le prêtre, ça, il y a rien de pire. Mon mari disait ça, lui, mon mari il disait ça. Mon mari, il dit, quand il entendait du monde, là, critiquer les prêtres, il dit : « toé là, si t'en parles encore de t'ça là, sais-tu, je vas te rapporter ». Pis, il dit, « tu vas voir, tu vas y aller en prison, pis, tu vas n'avoir pour un bout » ; il dit : « j'ai de l'argent pour ça, moé, pour placer ça, ces êtres-là ». Pis il faisait

donc ben ! Oh ! oui, lui, là, parler mal des prêtres, il y avait rien qui le choquait autant.

Les jeunes, je les mets pas plus méchants, non, je les mets pas plus méchants, non, mais si ils ont la foi qu'ils la pratiquent ; c'est-tu ça ? C'est ça que je me dis : « s'ils ont la foi, qu'ils la pratiquent ». Une femme que j'avais rencontrée, pis elle avait des jeunes enfants ; ils avaient assisté à une réunion de petits prêtres là, de catéchèse comme on dit ; et puis le curé, c'est un petit prêtre plutôt, il dit : « savez, dérangez-les pas, les enfants, le matin ; si y veulent pas y aller à la messe, dites rien ». Puis y en a une qui s'est levée, tu penses qu'elle a pas parlé ! Elle dit : « non, non, pas chez nous. Si, moi, je vais à messe, mes enfants sont capables venir à messe ». Elle dit : « prenez-le comme vous voudrez à c't'heure ».

Je trouve ça de valeur que ça arrive de même ; les enfants, après tout, ils ont de la piété comme nous autres, il leur faut une partance dans la religion. Il faut qu'ils s'entraînent à la jeunesse pour ça. Quand ils auront 20 ans, là, ceux qui n'ont pas été à la messe d'ici à 20 ans, ils vont-tu* vouloir continuer ? J'irais pas dire à un enfant de 16-17 ans : « tu vas pas à la messe ? » Mais aujourd'hui, là, faut pas, faut pas juger mal, là non plus, parce qu'il y en a encore des bons jeunes hommes, c'est pas l'extérieur qui compte, hein !

Mais d'après ce que je vois aujourd'hui, là, moé, je l'aime bien plus l'autrefois encore, comme on la vivait autrefois. Mais on trouvait pas ça dur autrefois on mangeait trois fois par jour puis on, on aimait nos parents.

Mon mari était fort rouge, ah ! oui, pis mon père aussi. J'ai de mes oncles qui ont voté conservateur mais en dernier y étaient fort rouges eux aussi ; libéral, libéral, le mot le dit : soyons libres dans nos affaires, hein ! Ça veut dire qu'on est pas mal capable de diriger nos affaires. C'est-tu ça ? Vous l'êtes peut-être ben là-dedans (le Parti québécois), mais vous voulez pas le dire, hein ! Vous interrogez les autres par exemple pour le savoir, hein ! Ah ! vous êtes des toureux* !

Je ne connaissais peut-être pas ben leurs affaires, mais les hommes qui se présentaient, icitte, oh ! non, on les aimait pas (les candidats des nouveaux partis). Peut-être que c'est leur langage qui faisait qu'ils étaient pas aimés. Moi, je juge un bon homme, des fois, par qu'est-ce qu'il dit. Ah ! oui, y a les criditisses qui ont rentrés pas mal ; je pense que ça va revenir à être bon ça, je ne sais pas, ça va dépendre comment cet homme là va nous runner*, hein !

Leurs lois, là, je pense que c'est ça qui les a fait perdre aussi ; c'était tout de suite, s'en aller, tout de suite en France pour se mettre avec eux autres, hein ! mais oui, ils veulent avoir la France avec eux autres. Ben ! oui, quand ils disent « Québec libre » c'est correct, mais « Québec libre » mais c'est la France qui veut les avoir. Le « Québec libre » c'est pas le temps parce qu'on a encore ben de besoin des autres, tu sais. Et nous autres c'est pas encore assez découvert, tu sais pour

dire, là, de vivre rien qu'avec ça... faut d'autres manufactures ; ils vont venir à n'en faire, là, mé* qu'ils aient de l'argent, ils vont venir à n'en faire ; pour découvrir quelque chose, pour nous faire un gagne-pain ; faut que ces jeunes-là travaillent, parce que, qu'est-ce qu'ils font ces jeunes là ? Hein ! Vous en avez un gros tas dessus qui chôment oui ; c'est de valeur*, mais ça y est pareil. Le Crédit social ? Ça, ça ne me dit rien, pantoute*.

Moi, la grève, j'aime pas ben ça. C'est pas ben bon, ça. Ben me semble que comment ce que c'est que je dirais ben, ben souvent y sont en grève puis... y ambitionnent* trop. Moi je sais toujours ben qu'on l'a déjà faite la grève, nous autres, afin de les contester ! Ouin, on a été échaudés puis on s'est fait cabocher* par des cabochons (rire) ; fait que là, ben on a pas mal appris (rire). Puis on s'en souvient encore. Disons que si le syndicat rentrait, ben le patron, lui, y lâche toute. Pas grave pour lui, y fermerait les portes. Fait que c'est pour ça qu'y a pas à avoir de syndicat, puis on n'aime pas ça. Parce que on a été déjà du syndicat nous autres, puis on s'en souvient. On était, on était des... des... on était des grévistes.

Pendant la grève, ils étaient seulement pas capable de marcher trois hommes ensemble, oh ! Seigneur, « vas-t-en chez vous, toé, hein »... Ben, naturellement qu'est-ce tu voulais, c'était leur syndicat qui voulait rentrer pis il voulait pas être accepté, hein, alors le diable a pris. Mais moé je ne m'opposais pas à ça, j'étais satisfaite du salaire que mon mari avait ; mais les autres, faut pas penser rien que pour un, hein, faut que les autres ils soient contents aussi. Mais les nouveaux arrivés par exemple, qu'ils fassent donc comme les autres ; quand ils ont commencé, ils avaient pas un gros salaire pis ils ont resté pareil à travailler hein, avec les années, ils ont monté. Ça a existé, ça ! Pis ça serait supposé d'exister encore. Mais je remarque qu'il y a des pères là, il faisait un gros salaire, ben il dit : « mon gars, il est encore aux écoles hein, ben, il dit : p'pa, quand je sortirai de l'école, j'aurai ton salaire ». Regarde ça ! Il pense pas qu'un type qui engage aujourd'hui, il aime autant prendre quelqu'un qui sait son travail, pis qui est content de lui qu'en prendre un nouveau si c'est pour s'embarquer tout de suite un gros salaire.

C'est du monde humain qu'ils tuaient là, qu'ils pendaient là. Oh ! moi je trouvais ça terrible cette affaire là. Je trouvais ça terrible. J'ai dit : « il me semble qu'ils pourraient employer d'autres moyens que ça, hein ! L'empoisonnement ou ben donc sur la chaise électrique... » Ben oui ! Il y a un des cousins, un des neveux de mon frère, il était aux États-Unis lui, lui c'était de donner ses ordres pour la chaise électrique ; pour les straper*, comment les straper*. Les straper* au front icitte, strape* à la gorge comme ça, strape* à l'estomac ; en haut de l'estomac icitte, là ; ah ! il était strapé* partout, partout, partout. Il faisait partir le courant. Ah ! mon Dieu, j'aurais pas voulu être là. Mais lui, là, il restait pas là. C'te dirigeant là, il restait pas là, non il partait, il s'en allait ; il s'en allait, pis il était pas capable de rester. Mais c'te garçon là, il est malade aujourd'hui, il est retiré de delà. Là, le cœur y manquait, là, ce garçon, là, il est pas mal âgé. Il paraissait aussi vieux

que mon frère, plus vieux même. Il est venu se promener là. Voilà 3 ans de t'ça, il est venu se promener pis je me suis rendue, là, chez ma sœur pour le voir ; il se rend toujours chez ma sœur pour les voir, chez M. Desjarland. Qu'ils les pendent pas, qu'ils les gardent en prison ! Qu'ils sortent leur argent, pis qu'ils les gardent en prison ; pis quand même qu'y en n'a pas, la reine en a !

Pis si vous aviez vu tous les beaux grands portraits qu'il avait cet homme-là, il avait tous les portraits des prisonniers, tous. Pis grandeur naturelle, là, pis y sont tous habillés en foncé, en noir, là, ces garçons-là ; là ils s'en allaient à la table du réfectoire pour manger ; pis la belle grande nappe, pis la table bien mise ; et pis pour s'en aller au dortoir, là, on voyait les lits bien faits, pis avec un beau couvre-pieds blanc pis, là, on les voyait aller, tout habillés en foncé, là, à leur lit. Pensez pas, vous, que c'était pas beau ça ! C'est lui, il dit : « c'est moi qui a posé* ça ». Lui un nommé Donat.

Ils étaient en prison là, pour n'importe quoi vous savez, là. Il l'a dit lui, Donat, il dit : « un homme qui est pas capable de faire vivre sa femme avec ses enfants, il dit, il se réfuge chez nous, il dit, ils viennent chez nous ». Pis cet homme là, Donat, là, si vous aviez vu le beau château qu'il avait. Ah ! là, la prison de Saint Sing-Sing (sic) il y a rien de si beau !

Oui, ma sœur est allée le voir là, elle. Elle est allée coucher là. Elle a couché là trois soirs de file. Pis elle avait sa chambre, elle avait sa chambre à elle, sa toilette pis son bain, elle avait tout, tout, tout dans sa chambre. Pis elle dit : « c'est toutes les chambres comme ça ». Elle dit : « Wilfrid a ça lui aussi, pis Donat lui aussi, une chambre comme ça, pis l'autre pareil, sa femme. Y en avait trois chambres. Oh ! pis c'était tout sur le beau turquie* pis, elle dit : « on cale* là-dedans ». Pis les fruits, il y en avait. Oui, des fruits là, des beaux arbres de fruits là, ben comprenez ben ça, c'est aux États-Unis, c'est à la chaleur, ça. Un vrai paradis terrestre. Des belles grosses cerises de France, des belles, des oranges, des pommes ; elle dit toutes sortes de beaux fruits. Oui, du beau raisin, là ! Oh ! elle dit : « toutes les fruits ». Oh ! mais ils se trouvent assez bien qu'ils font, ils font du mal (pour aller en prison). Ah ! oui, il le dit, il l'a dit, lui, Wilfrid, il dit : « ils font du mal », il dit : « c'est pour se faire, se faire dorloter ». Pis il dit : « leur femme souffre pis leurs enfants donc ».

Oui, il y a toutes sortes de monde sur terre. Toutes sortes de monde. Il y a des gens qui laissent souffrir leur famille, leurs enfants pis leur femme, pis il s'en vont là. Il disait ça, Wilfrid. Oh ! ils ont ça dans les sangs, je crés ben, je le sais pas. C'est sûr ça dépend pas mal de la lignée ça, de avant.

Ben ! je vous assure que les Noirs, avant ça, quand y faulait les côtoyer, c'était pas drôle. Moi-même donner la main à un Noir, y peuvent me salir ma main (rire). Il peut y avoir du bon monde dans les Noirs, qui sont instruits, oui je crés. Parce qu'il y a des prêtres noirs, puis il y a des médecins ; oui, pis c'est quelque chose de

bien. J'aimerais pas ça ben gros qu'elles épousent des Noirs (ses petites filles) ; ah ! je le sais pas pourquoi. Mais là je vois plus clair, c'est aussi bien qu'ils soient noirs comme* blancs (rire). C'est vrai, c'est aussi ben qu'ils soient noirs comme blancs (rire). Non, mais c'est le caractère, là. C'est le caractère, j'ai peur de t'ça. On sait pas.

Chapitre II

La modernisation

A. Orthodoxie moderniste et modernisation locale :

[Retour à la table des matières](#)

Comme l'ensemble du monde occidental et du Québec en particulier, Douceville change, Douceville se modernise de cent manières. L'observation la plus superficielle montre que le vieux fond sacré de la culture locale, particularisé par les thèmes centenaires de l'idéologie cléricale, est pris d'assaut de toutes parts par la modernité, que nous nommerons aussi, indifféremment, modernisme ou modernisation. Avant d'en étudier les effets sur notre communauté, nous chercherons tout d'abord à la définir brièvement.

On se souvient que nous avons appelé *primaires* les idéologies sacrales constitutives du niveau le plus profond de la personnalité modale doucevillienne, niveau culturel à peu près inconscient, et jouant essentiellement comme un mécanisme réflexe d'insertion sociale de l'individu ; les idéologies cléricales du siècle dernier avaient été retenues comme *idéologies secondaires*, formant le niveau dit social des personnalités : plus ou moins conscientes, intégrées en un tout relativement bien articulé, elles permettaient à l'individu un certain nombre de choix grâce auxquels se structurait la vie de la communauté. Les thèmes des idéologies modernistes nous paraissent à tous points de vue hétérogènes à ceux des deux premières, tant dans leurs formulations, leurs finalités, que par la personne même de leurs émetteurs. Nous les nommerons « *idéologies tertiaires* » et les caractériserons par les traits suivants, étant bien entendu qu'entre ce « type pur » et

ses particularisations doucevilliennes s'intercaleront des écarts qui donneront précisément sa spécificité au processus local de modernisation :

– Tout d'abord le modernisme idéologique arrive à Douceville de l'extérieur de la communauté, les définisseurs locaux ne l'ont pas inventé, ils le reçoivent au même titre que le reste de la population, de lieux indéterminés, hésitant entre les deux bords de l'Atlantique, mais en tous cas urbains et postindustriels. L'ensemble des thèmes modernistes ne correspond donc pas au contexte socio-culturel doucevillien, semi-urbain et industriel, voire proto-industriel par certains aspects. La modernisation représente donc ici un cas intéressant d'inadéquation d'une idéologie à un état infrastructurel ou structurel donné et sur lequel, au prix de reformulations majeures, elle tentera pourtant de prendre greffe. Si les Doucevilliens s'ouvrent à la modernité, la vivent ou croient la vivre ce n'est pas parce que celle-ci leur *correspond* d'une manière ou d'une autre mais parce que des savoirs sociaux bien définis, empruntant des canaux bien déterminés sont venus les imbiber et susciter dans la personnalité des acteurs des aspirations, des points de vue étrangers à leurs conditions objectives d'existence : leurs affects, leurs idées et leurs comportements se conformeront donc peu ou prou à des réalités purement symboliques, extérieures à leur cosmos mais désormais déterminantes de celui-ci. Cette constatation, sur laquelle nous allons revenir, va dans le sens de l'autonomie de la superstructure.

Ces idéologies ne constituent pas des corpus systémiques, assortis d'un puissant arsenal de démonstrations et de preuves comme l'étaient les idéologies secondaires. Elles donnent l'impression d'avoir elles-mêmes perdu la foi en une possible objectivité des discours sociaux et de miser, on le verra plus loin, sur une séduction d'un autre style que la persuasion intellectuelle. Émanant de cultures que leur excès de rationalité¹ porte à l'exaltation de l'irrationnel, elles utilisent l'essentiel de leur rhétorique au démolissage des systèmes conceptuels antérieurs ou adverses, sans se préoccuper de reconstructions personnelles. Les idéologies tertiaires n'offrent pas de visions du monde, elles ne donnent pas à l'existence humaine un *sens* garanti par des finalités cosmiques humaines ou extra-humaines ; elles procèdent surtout par assertions, slogans, flashes qui ouvrent des infinis vagues, suggèrent des sagesses furtives.

Si elles renoncent à raisonner et à prouver, c'est qu'elles s'adressent à la portion existentielle d'éventuels récepteurs. En effet les idéologies tertiaires s'inscrivent dans un processus de valorisation du « je », dont le « principe de plaisir » freudien peut en gros exprimer la finalité essentielle. Préoccupées de remettre en exercice une « nature » humaine qu'elles présentent comme « occultée » par des sédimentations idéologiques antérieures, elles cherchent à gommer les effets de la

¹ Le concept de rationalité est employé ici au sens weberien. Il n'est pas synonyme de juste, vrai mais se réfère à une activité sociale qui « élabore consciemment les points de direction ultime de (cette) activité et s'oriente d'après ceux-ci d'une manière méthodiquement conséquente ». Économie et société, Paris, Plon, 1972, p. 22.

socialisation telle qu'elle s'est faite jusqu'à nos jours en dénonçant celle-ci sous tous ses aspects : coercition verbale et comportementale qui plaque un masque d'artifices sur « l'authenticité individuelle », standardisation dénaturante et, surtout, refoulement nocif des pulsions les plus sagement « naturelles ». Comme toutes les idéologies, elles refusent cette appellation mais elles jouent mieux le jeu que leurs consœurs et, dans leurs formes extrêmes, elles ne se reconnaissent même pas le droit au langage sinon sous une forme « primale », « délirante », comme la seule expression adéquate de l'individu enfin rendu à lui-même. Le succès de telles idéologies et de celles, moins poussées, qui sont de même veine, a pu laisser croire à « la fin des idéologies ».

Si, parmi les vices de la socialisation, les idéologies tertiaires s'en prennent particulièrement au langage et au raisonnement discursif, c'est parce qu'elles y voient les instruments privilégiés du pouvoir, contre lequel elles entendent garantir leurs adeptes. Le rejet de la carapace sociale et des discours imposés qu'elle comporte permettra aux groupes de vivre dans un état d'heureuse indifférenciation grâce auquel s'annuleront les hiérarchies et les stratifications « aliénantes ». Ce n'est donc pas à l'homo politicus, economicus ou religiosus qu'elles s'adressent, puisque ces spécificités forgées par les tenants historiques du pouvoir vont s'annuler avec l'exercice désormais révolu des différents types de domination. Au contraire elles entendent concerner un être humain aussi total qu'indemne des types de socialisation connus. Les rares prescriptions qui émanent d'elles statueront donc sur les relations interindividuelles directes, d'individu à individu, tandis que toute autre réalité sociale sera désormais classée, perçue comme une émanation intéressée de machiavélismes politiques.

Enfin, même si la carrière de ces idéologies est ponctuée de noms célèbres tels Reich, Marcuse, Illich, Laing, le vaste courant qu'elles représentent dépasse toutes les productions d'école, et elles doivent plutôt être vues comme des variations très parcellisées d'une orientation représentée dans l'ensemble de l'Occident. Les auteurs, les groupes politiques, religieux ou philosophiques qui se situent à l'origine des idéologies tertiaires aiment à se décrire comme idéologiquement innocents, simplement « agis » par la dynamique même d'une « nature » retrouvée. Puisqu'elles se défendent de parler de façon systématique, de rechercher le pouvoir ou même de tendre vers des finalités autres qu'une libre expression de ce qui n'a pas besoin d'être défini, ne serait-il pas dans leur logique même d'être anonymes ? En fait, pas plus qu'elles ne sont au-delà de l'idéologie, elles ne sont au-delà du pouvoir, et leurs émetteurs, bien protégés par cette apparence d'ingénuité linguistique et politique, ne se différencient pas, quant au fond, des définisseurs classiques.

La personne, voilée, de ces définisseurs constitue une ultime originalité des idéologies tertiaires : ce ne sont plus des hommes politiques, potentiels ou en place, des prêtres, des théologiens, des entrepreneurs industriels, tous trop ouvertement compromis avec le pouvoir officiel depuis des siècles, mais ceux qui

ont pour profession de tirer leur pouvoir de celui de la dénonciation des autorités institutionnalisées ; sans programmes, sans promesses et sans menaces, n'expliquant ni ne prouvant rien, comme parallèles à leurs propos, ils ne sont guère identifiables et désamorcent la suspicion ; en toute quiétude ils exercent alors une emprise qui, par sa nouveauté même, fait illusion à ceux qui la subissent, enchantés d'être enfin libres, « eux-mêmes ». Philosophes, psychologues, psychiatres, sociologues et autres spécialistes des « sciences » humaines sont les principaux définisseurs des idéologies tertiaires, soit qu'ils parlent en leur propre nom, soit qu'ils agissent comme consultants de leaders plus classiques. Dénonciateurs d'une science dont ils tirent en fait leur crédibilité et d'une idéologie dont ils sont les premiers bénéficiaires, ils séduisent une clientèle blasée qui n'accepte plus désormais que le pouvoir de l'antipouvoir et les raisons de l'antiraïson.

Si, malgré le flou qui les caractérise, nous essayons de nommer ces idéologies, disons qu'elles représentent des synthèses informelles de courant à première vue aussi hétérogènes que le néo-marxisme et le néo-freudisme ; malgré des différences plus apparentes que réelles, le gauchisme européen, la contre-culture européenne et nord-américaine et les idéologies des « relations humaines » nord-américaines en seraient les types les plus purs, repris à l'infini et vulgarisés par les mass-média et les courants anonymes d'opinion.

Or, il va de soi qu'à Douceville personne n'est gauchiste, que l'on n'y connaît pas Freud et que les « communisses » demeurent le centre des terreurs collectives ; mais au-delà de ses savoirs, de sa volonté et de ses désirs, notre population participe de ces tendances qui, sous des habillages réadaptés et des combinaisons multiples, imprègnent actuellement tout l'Occident. Où Douceville se situera-t-elle dans ce mouvement aussi puissant qu'imprécis ? Beaucoup plus inspiré par la culture nord-américaine que par l'Europe, le modernisme doucevillien tiendra plus de faciès néo-freudien que néomarxiste ; mais surtout, et c'est là son intérêt, il fait subir au premier une acculturation due à la persistance anachronique d'un traditionalisme sacro-clérical porteur de germes d'ouverture au changement. Nous essayerons de suivre ce processus complexe par lequel une communauté encore ancrée dans son passé par tant de traits, se trouve installée d'un bond dans le modernisme.

Face à l'invasion moderniste, la population se distribue selon une courbe normale : une petite partie de nos informateurs « chiale* » contre le changement, une portion à peu près égale trouve que les choses n'avancent pas assez vite et la grosse majorité hésite entre une sorte de nostalgie passive des valeurs traditionnelles et une acceptation non moins passive du changement. Dans ce chapitre, nous nous préoccupons moins d'une appréciation quantitative de la vitesse et de l'ampleur des changements, puisque de toute manière et à plus ou moins brève échéance Douceville n'échappera pas au modernisme, que d'une description qualitative des modalités de cette greffe de nouveaux thèmes

idéologiques sur une tradition précédemment définie. Nous ne nous demanderons pas combien et quelles sortes d'individus acceptent ou refusent le changement mais comment, pour ceux qui s'y prêtent, s'effectue ce processus. Notre description concernera donc là encore un idéal-type, qui ne correspond à aucun sujet concret particulier mais caractérise l'ensemble du groupe. La modernisation doucevillienne présentera ainsi un faciès spécifique fait d'un dosage original de ces survivances traditionnelles décrites au chapitre précédent et de thèmes modernistes, plus ou moins conscients, plus ou moins volontaires, sorte de particularisation du type pur que nous venons de décrire. Nous aurons ici un exemple du processus de formation des spécificités culturelles par lequel les divers groupes creusent au cours du temps des écarts mal définis, mais toujours plus marqués entre les productions idéologiques officielles et l'interprétation qu'ils en font pour les résoudre en pratiques sociales.

La description de cette adaptation locale au modernisme débute par un paradoxe : jusqu'en 1974 tout au moins, l'attachement inconscient que Douceville vouait à sa tradition culturelle n'avait d'égal que son ardent désir de devenir moderne. En effet à quelques traditionalistes impénitents près et quelques slogans théoriques sur la « décadence morale de l'humanité », la quasi-totalité des Doucevilliens apparaît comme pénétrée de la nécessité du changement, persuadée, comme tout le reste du Québec, que la province n'a que trop tardé dans son entêtement conservateur, source de toutes ses misères passées et actuelles. À 92% nos informateurs estiment certes que « le Canadien Français a longtemps fait l'admiration du monde entier par la morale et sa religion », mais que ce temps est révolu, et que maintenant « la valeur d'un pays est dans ses usines, ses barrages etc. ». Si les vertus spirituelles ancestrales de la « race » ont actuellement quelque peu à pâtir de cette brusque ouverture à l'urbanisation et à l'industrialisation, ce passage à vide n'est que le prix temporaire d'un mieux qui ne saurait faire problème. Le sens sacré de l'absolu, de la permanence n'est jamais atteint et le changement n'est jamais perçu que comme une variation superficielle de vérités, elles, intangibles. La seule évocation des horreurs d'une société sans religion suffit à en montrer l'absurdité :

Mais le bon Dieu, c'est le bon Dieu ; ça prend* une croyance parce qu'y a des lois qu'y faut respecter. Si on veut vivre en société, qu'on ait les cheveux longs, qu'on ait les cheveux courts, qu'on se lave, qu'on se lave pas, y a des règlements qu'y faut respecter, si on veut vivre en société. Parce que la liberté c'est pas : moi, je m'assis sur le trottoir pis je te boucle le chemin et toé tu veux passer. Otez toutes les lois, là, les polices, Ôtez tout, pis lâchez le monde lousse*. Qu'est-ça va faire, ça ? Si t'as un révolver icitte, pis la face m'adonne* pas là, paff... C'est de même ça marcherait. Quand qu'y avait pas de religion, rien, vous voyez, Rome, Rome, tout ça, pis les films qu'y ont faites la-dessus, pis toute là, les massacres qui se faisaient ! Y avait absolument rien, y en avait rien qu'un qui avait la justice, c'était le plus fort !

Personne n'a donc de doute quant à la pérennité de la religion, fondement éthique nécessaire de la vie collective, et de la famille, cellule sociale de base d'une

« race » immortelle. La foi en l'éternité de ces deux entités, le catholicisme et l'ethnie canadienne française devenue désormais « québécoise », conforte le Doucevillien dans sa confiance tranquille en la sauvegarde de l'ordre profond des choses, et sans qu'il soit trop nécessaire pour lui d'y mettre la main. C'est sous les apparences du Mal qu'un Bien supérieur se prépare et il faut savoir l'attendre. Moyennant ces certitudes, nos sujets se sentent prêts à « embarquer » dans la quasi-totalité des modèles modernistes, pour ce qu'ils estiment être leur plus grand avantage et celui de leur collectivité.

Face à une telle assurance l'observateur ne sait plus s'il doit surtout s'étonner des contradictions qu'elle présente avec le traditionalisme général des attitudes concrètes ou de la désinvolture avec laquelle le Doucevillien se déclare prêt à renoncer à la sécurité sacrale pour la sécularisation moderniste : ni l'abandon de valeurs éprouvées, ni la transgression de modèles normatifs naguère impérieux ne paraissent laisser à nos informateurs nostalgie ou culpabilité. Élevés dans l'introversio et l'immersion du « je » dans le groupe, les voici qui manient familièrement le vocabulaire de l'épanouissement » et du « dialogue », de la « communication » et de l'ouverture à autrui. La tradition paraît à jamais délaissée, reniée.

Dans l'esprit même des idéologies modernistes, l'interprétation de cette volte-face est généralement faite en termes de *libération* : comme tout Québécois, le Doucevillien éclaterait littéralement de plaisir et de désir refoulés depuis un siècle ; il *retrouve la vérité de la « nature humaine » égarée par l'idéologie cléricale*. Ce point de vue, qui méconnaît la persistance de la tradition socio-culturelle décrite plus haut et ramène le tout de la personnalité individuelle à l'expression de ses aspirations conscientes, ne tient guère compte de la complexité de la personnalité humaine et de la dialectique qui s'exerce entre le savoir et le vouloir, le dire, le faire et le penser : le Doucevillien moyen est sans doute attiré par le modernisme, il en connaît approximativement le langage et il s'essaye à le manipuler ; mais, dès le niveau du discours provoqué, celui des réponses au questionnaire d'attitudes, se manifestaient des contradictions, des ruptures, des faux-sens révélateurs des écarts entre cette aspiration moderniste et un traditionalisme de fait. L'analyse des langages spontanés, de la gestuelle et des comportements de nos informateurs démontre plus encore la complexité de leurs personnalités et des nuances du phénomène sociologique que représente la modernisation du groupe.

Pourquoi ce goût si fort d'un changement tellement éloigné du cosmos familier, et pourquoi en même temps cette impuissance à se défaire d'une tradition pourtant explicitement bannie ? En tentant de répondre à cette double question, nous décrirons un phénomène bien plus large, dont le passage de la tradition à la modernité n'est qu'un cas particulier : le changement, comme processus dont la logique interne s'enracine et s'exprime dans la transformation des subjectivités individuelles mais dont les causes et les effets se situent bien au-delà de la conscience et de la volonté des acteurs.

Essayons de voir tout d'abord pourquoi le Doucevillien tient à être et surtout à paraître moderne. Si nous adoptons son propre point de vue, c'est parce que la vision du monde moderniste est « vraie », tandis que les savoirs traditionnels sont « faux » ; il semble désormais évident pour lui que, contrairement à ce qu'il pensait voici encore une dizaine d'années, Dieu par exemple ne *peut* être autoritaire, que la femme *est* l'égal de l'homme ou que les protestants *peuvent avoir* une aussi bonne moralité que les catholiques, etc. De telles convictions, qui font partie de l'adhésion moderniste, n'ont évidemment pas de fondements objectifs : le sujet qui les adopte ne fait que prendre à son compte des opinions sur lesquelles il n'a pas de contrôle et ne peut guère en avoir, car il est dans la nature des savoirs sociaux d'être indifférents aux catégories de vérité et d'erreurs. Ce n'est donc pas parce qu'elle est vraie qu'une idéologie emporte ces adhésions, mais c'est parce que l'on y adhère que ses contenus sont perçus comme vrais. La conviction idéologique apparaît ainsi comme imperméable à l'expérience, individuelle ou collective, elle procède d'une option globale, de caractère fortement émotif, dont la dynamique imprénera désormais les objets du monde physique et social, les situera les uns par rapport aux autres et leur donnera un sens. L'expression maussienne de « jugements synthétiques *a priori* » par laquelle l'auteur désigne l'ensemble des jugements sociaux exprime bien cette antériorité globalisante du jugement significatif sur l'expérience et son indifférence fondamentale à elle ; il démontre en particulier comment la *croyance* en la magie, ou en la religion, est nécessaire et suffisante à l'adhésion subséquente aux détails de leurs dogmes et de leurs pratiques. Dans notre cas, non seulement la décision d'être moderne ne découle donc pas de l'exactitude des savoirs qu'une telle position sous-tend mais elle confère automatiquement à ceux-ci un statut de vérité : à partir du moment où, et parce que l'on a décidé d'être moderne, tout ce qui est moderne est bon, beau, bien, le modernisme ne peut consister qu'en un « progrès », il va dans *le sens de l'histoire*. Par opposition, tous les éléments du monde traditionnel sont frappés de suspicion, de reniement. Estimer qu'il est bon d'avoir seulement deux ou trois enfants, ou de ne pas se forcer à aller à la messe tous les dimanches n'a pas plus en soi de vérité ou de sens que n'en avaient les opinions contraires, mais l'une et l'autre option ont des liens logiques avec l'orientation globale de l'acteur au modernisme ou à la tradition ; c'est dans cette mesure qu'une même personne peut successivement et avec la même bonne foi considérer comme vraie une proposition dénoncée comme fausse avant sa mutation.

Il faut alors se demander pourquoi tel langage plutôt que tel autre provoque l'adhésion ou, en d'autres termes, pourquoi ce qui était juste hier apparaît avec autant de force et sans plus de preuves, erroné aujourd'hui. Cette question centrale de la sociologie de la connaissance appelle des développements théoriques qui n'ont pas ici leur place ¹ ; aussi, parmi les nombreuses controverses qui entourent le

¹ Toute cette introduction reprend en la résumant l'argumentation que nous avons développée dans la Conviction idéologique, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978, 125 p.

problème de la causalité idéologique, n'évoquons-nous que celles qui ont un rapport direct avec Douceville et la question du modernisme.

Nous avons constaté déjà qu'ici le modernisme a été importé en bloc ; il n'est donc pas né de conditions sociales spécifiques qui l'auraient secrété comme le prétendent les sociologies marxisantes de la connaissance. Mais, bien plus, l'incursion de cette nouvelle vision du monde ne correspond à aucun changement notoire dans les conditions de production économique ni à aucune modification des relations sociales à l'intérieur de la communauté ; c'est sur un fond infrastructurel et structurel à peu près constant que, presque du jour au lendemain, les Doucevilliens, bombardés de messages modernistes par les mass-media, les jeunes scolarisés ou la parenté vivant dans les grandes villes, se sont, comme on dit, « ouverts » au modernisme ; enfin cette décision de changement rencontre à peu près la même unanimité que la tradition avait jusqu'ici connue. L'option moderniste paraît donc indépendante des découpages socio-économiques de la population, de sa stratification ou de ses divergences culturelles et éducatives. L'homogénéité du cosmos traditionnel semble s'être reconduite en totalité dans le cosmos moderniste, et avec autant d'indifférence à l'égard de la différenciation socio-économique et politique que le premier.

Ainsi, non seulement Douceville ne s'est pas *donné* une idéologie qui correspondrait sous une forme conceptuelle à des réalités infrastructurelles ou structurelles, mais on ne peut pas davantage admettre que ces discours *empruntés* expriment d'une manière ou d'une autre un état de fait local ; sans avoir en rien changé par ailleurs et avec la même bonne foi qu'à l'égard de ses convictions antérieures, la communauté croit se reconnaître dans des langages importés, sans parenté avec ceux dans lesquels elle avait pensé si longtemps s'exprimer. Si elle a choisi le modernisme, ce n'est ni parce qu'il est « vrai », ni parce qu'il démontre obscurément avec le milieu où il s'exerce, cette mystérieuse « rationalité de contexte » par laquelle les sociologues de la connaissance tentent d'expliquer le succès d'une idéologie donnée.

À mesure que nous éliminons une à une les raisons de la conviction moderniste de nos informateurs, il apparaît que les *contenus* mêmes de la nouvelle vision du monde qui leur est offerte ont fort peu d'importance : ne représentant ni la Vérité que ces contenus prétendent révéler, ni *une* Vérité symbolique, ils ne paraissent pas répondre à une quelconque nécessité et l'on peut se demander jusqu'à quelles limites ils auraient pu être différents et faire encore l'affaire, exercer encore leur séduction sur nos sujets ; dans quelle mesure l'adhésion à une idéologie dépend-elle des savoirs qu'elle propose ? Ou encore, parmi des langages tous aussi indifférents à l'objectivité les uns que les autres pourquoi, à un moment donné, des individus, des groupes décident-ils d'accorder leur confiance à certains, de se battre jusqu'à la mort peut-être pour eux, tandis que d'autres ne les intéressent pas ou les rebutent violemment ? Cette aptitude de l'individu à percevoir dans certains cas et pas dans d'autres une correspondance entre sa personnalité, ses aspirations et des

langages préfabriqués qui ne sont qu'exceptionnellement produits par lui et pour lui, à les légitimer au détriment de tant d'autres aussi cohérents, nous ramène aux structures profondes du psychisme humain et à cette « faculté symbolique » grâce à laquelle l'acteur social peut se satisfaire d'à peu près n'importe quelle idéologie, n'importe quelle culture symbolique pourvu qu'il se persuade ou qu'on le persuade qu'elles lui *correspondent*. Dans le cas qui nous préoccupe, il est fort vraisemblable que les idéologies modernistes, telles qu'elles ont été historiquement formulées, n'ont d'affinité exacte avec aucun des membres du groupe et que seule l'infinie plasticité de la personnalité individuelle permet à chacun de croire que nul autre discours ne pouvait mieux lui convenir.

Cette faculté qu'a l'être humain de s'oublier, de faire la sourde oreille à tous les déterminismes physiques ou sociaux, innés ou acquis, qui l'agissent, pour endosser des visions du monde fabriquées par d'autres, a été très étudiée et reste très mystérieuse : processus même d'une nécessaire socialisation, aliénation à des idées et à des gens, ou sublimation de notre nature animale ? Toutes ces positions sont elles-mêmes idéologiques, nous n'en débattons pas ici ; nous nous demanderons seulement pourquoi l'imprégnation idéologique se fait dans certains cas et pas dans d'autres ou, en d'autres termes, quelles sont les conditions pour que le sujet perçoive une correspondance entre une idéologie donnée et lui-même ?

Trois entités, dont il serait bien malaisé d'évaluer les poids respectifs, entrent en jeu dans ce phénomène de la conviction idéologique ; de la combinaison de leurs rapports sort le succès ou l'insuccès : les *émetteurs* ou définisseurs, dont la stratégie consiste à séduire le plus profondément la plus grande masse de *récepteurs* par un *langage* dont les mots et les arrangements de mots ont le plus de chances de donner aux récepteurs le sentiment d'une adéquation à leur intériorité. Qu'en est-il de ces trois composantes dans notre communauté ?

À Douceville, nous l'avons vu, on ne saurait guère trouver de définisseurs locaux des idéologies tertiaires, importées des grandes cités américaines et européennes. Mais les dominants officiels ou les nouvelles couches de population qui aspirent au leadership ont vite reconnu qu'elles sont désormais les véhicules du pouvoir ; grâce à cette merveilleuse adaptabilité des savoirs sociaux, ils vont donc s'approprier, de bonne foi souvent, une vision du monde étrangère à leur personnalité antérieure et au contexte social local : ils vont s'identifier à leurs propres yeux et à ceux de la population aux émetteurs originels que personne ne connaît ici. S'ils étaient moins pris par cette quête d'opportunité, ils s'apercevraient sans doute que leurs intérêts individuels ou de classe sont en fait fort menacés par ces idéologies tertiaires qui prônent l'autonomie, l'individualisme et plus généralement dénoncent l'autorité d'où qu'elle émane. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, la voie la plus sûre de l'accès au pouvoir ou de sa conservation passe par l'autodénonciation ; à ce point de vue comme à tant d'autres, nos leaders locaux se conforment à la logique des nouveaux discours. Par conviction ou par sens de

leurs intérêts bien compris, ils n'ont ainsi pas le choix, ils se font les porte-parole du modernisme et s'emparent de ses énoncés.

En ce qui concerne le pôle récepteur, c'est-à-dire la masse de la population, l'attrait des idéologies tertiaires apparaît encore plus évident et plus aisée leur greffe, au moins superficielle, sur l'ancien cosmos sacro-clérical. Tout d'abord, si la fonction première du discours social est de *répondre*, même si ce n'est qu'à ses propres questions, il va de soi que plus un acteur, un groupe se pose de questions, plus son appétence idéologique est forte et plus les savoirs idéologiques qui passent à sa portée ont de chance d'être interceptés, de paraître « intéressants ». Les individus à l'aise, dans tous les sens du terme, les sociétés et les classes sociales satisfaites ¹, au contraire, se laissent plus difficilement séduire. En ce sens, les idéologies tertiaires, qui arrivent tout juste au début du plus grand bouleversement social et culturel qu'ait jamais connu la communauté, qui dénoncent les « causes » de ce malaise et « savent » comment y mettre fin, ont donc une fonctionnalité remarquable : avant même que les changements qui dévastent le monde extérieur n'aient atteint les structures de crédibilité du groupe, les nouvelles idéologies désamorcent la menace qu'elles représentent en donnant un sens au désordre, en réinsérant des turbulences encore à peine perçues dans une cohérence qui situe de façon sécurisante l'individu dans le groupe et le groupe dans des finalités ultimes. Les idéologies tertiaires agissent presque préventivement : notre population est assez au courant du modernisme pour sentir comme un besoin de nouveaux langages ; elle ne l'a pas encore éprouvé assez pour être marquée du pessimisme qu'il véhicule. L'appétence idéologique des récepteurs se conjugue donc aux intérêts des émetteurs pour déclencher une orientation positive au changement.

Le troisième élément en présence, le discours idéologique lui-même, devrait poser plus de questions. En effet les définisseurs européens ou américains des idéologies tertiaires n'ont sans doute guère songé à séduire nos Doucevilliens, petit peuple sacré tout empêtré dans ses préoccupations protoindustrielles et tribales, apparemment à des décennies de retard de la modernité ; la description des reliquats du traditionalisme au chapitre précédent témoigne bien de l'hétérogénéité de l'esprit des deux visions du monde, traditionnelle et moderniste : dans le premier cas une rétention méthodique du « je » à l'avantage d'un fonctionnement optimal du groupe, de sa reproduction physique et symbolique ; dans le second, l'oubli des projets collectifs au profit du développement optimal de la personnalité individuelle toute entière ; liées au groupisme, nous avons constaté la rigueur, au moins officielle, de la norme, la précision des modèles relationnels, tandis que l'orientation individualisante du modernisme s'accompagne de laxité éthique et de tolérance. On pourrait donc penser que notre communauté offrirait au changement une résistance acharnée puisque l'accepter signifierait pour elle, plus que la fin d'un ordre culturel familier, le bouleversement de ses structures de crédibilité fondamentales. Or, comme l'analyse même de la tradition nous l'avait laissé

¹ Ces perceptions d'eux-mêmes qu'ont les personnes et les groupes ne correspondent évidemment pas à une réalité objective, elles deviennent des « objets » sociaux par décision collective.

prévoir et comme le montre l'exemple de tant d'autres sociétés traditionnelles agressées par la modernité, Douceville ne paraît guère s'apercevoir des écarts que représente le discours moderniste par rapport à son ethos ancestral et des dangers de cette incursion massive de nouveautés. En eût-elle conscience, il semblerait qu'elle ne se trouve ni les motifs cognitifs ni la dynamique émotionnelle d'une résistance à cette pénétration ou, au moins, d'un filtrage de ses éléments les plus nocifs pour elle. Personne ici, à quelques traditionalistes irréductibles près, ne redoute le changement, ne s'interroge sur son bien-fondé. Nous rencontrons donc une fois de plus un exemple de la non-pertinence des contenus des énoncés idéologiques par rapport à leurs effets : les subjectivités individuelles ou collectives gommant la matérialité des langages, s'inventent à leur égard des complicités ou des antagonismes qui, prenant la place d'une objectivité impossible, occupent le champ des consciences et des pratiques des acteurs.

Plus concrètement, c'est du sein même de leur tradition que les Doucevilliens tireront le goût et les rationalisations de leur ouverture à un modernisme dont ils retraduiront alors les enseignements dans un sens pour eux « intéressant », ce terme étant pris dans l'acception vue plus haut, examinons pourquoi et comment la personnalité modale doucevillienne traditionnelle se prête particulièrement bien à ce sabotage.

Tout d'abord l'ethos doucevillien traditionnel nous est apparu comme pauvre en contenus, faiblement intégré autour des thèmes très généraux d'une vision du monde sacrale ; nous n'avons rencontré ni doctrines politiques ou sociales, ni même une philosophie de la quotidienneté suffisamment consistantes pour insuffler à l'acteur des convictions susceptibles de maintenir son identité, sa cohérence au-dessus du flux de l'événementialité. Grâce à la simplicité et à la permanence de ses savoirs, le milieu traditionnel n'exige pas en général de ses membres d'autres « qualités » qu'un attachement spontané aux modèles éprouvés. Mais lorsque survient l'imprévu, l'individu ne possède pas une densité intérieure qui lui permette de résister à l'entamement de sa personnalité, soit en renvoyant purement et simplement le message nouveau avec une fin de non-recevoir, soit en l'intégrant sélectivement. Ce qu'en termes plus simples on appelle esprit critique, doute, voire scepticisme et qui n'est en fait qu'une défense du « je » contre l'irruption du nouveau, manque au traditionnel, désarmé, sans réponse intérieure à l'accidentel.

On se souvient du désarroi du Doucevillien traditionnel face aux réactions imprévues de ses partenaires sociaux et des prodiges d'accommodement dont il était capable pour neutraliser l'intempestif. Lorsque ce genre d'accident se généralise aux dimensions de l'ensemble du paysage social, comme c'est actuellement le cas avec l'irruption des messages modernistes, notre population n'a pas davantage d'immunité socio-culturelle, son conditionnement antérieur ne lui donne ni le goût, ni les ressources pour une résistance, qu'on lui a toujours d'ailleurs présentée comme mauvaise et inutile ; il est tout simplement désorganisé,

interdit comme il l'a toujours été devant l'imprévisible. Puis, lorsque, se ressaisissant, il risque un œil en dehors de sa peur initiale, poussé là encore par le fatalisme de sa vision du monde sacro-cléricale, il cherche avant tout à se remettre sur pied, à évaluer ce qu'il pourrait bien tirer de profitable de la nouvelle situation : comment ne serait-il pas alors séduit à tous coups par ce charme universel des discours modernistes, prometteurs de gratifications concrètes et immédiates, avantageusement comparables à celles, austères ou sans cesse différées, de l'éthique traditionnelle ? Résister aux attraits faciles et sans inconvénients apparents des idéologies tertiaires demande un blindage culturel ou idéologique dont nous avons vu que nos informateurs étaient, à de rares exceptions près, bien exempts. Et quand nulle raison ne retient, pas même la crainte de la désintégration d'un monde intérieur dont le Doucevillien n'a encore jamais éprouvé les exigences, il faudrait, littéralement, être fou ou stupide, pour refuser de se laisser aller aux satisfactions « naturelles », « normales » de l'épanouissement du moi, de la tolérance à l'égard de soi et des autres, du confort de la gratification immédiate. Avec une sorte d'ingénuité confiante, héritée de son climat de dogmatisme théologique, la communauté se livre sans retenue à ce qu'elle perçoit spontanément comme une nouvelle Parole. Pour nos informateurs, modernisation ne signifie donc pas lutte de deux éthiques concurrentes, dont l'une finalement l'emporterait sur l'autre, mais flirt sans conséquence avec des modèles périphériques qui laissent intactes les certitudes centrales.

Nous pourrions aussi nous demander si l'orientation groupiste de la personnalité modale locale ne constituait pas un autre barrage aux tendances individualisantes des idéologies tertiaires. Nous avons pu observer au chapitre précédent la crainte de l'individu de se démarquer de quelque façon que ce soit, et la vigilance du groupe à absorber les éventuelles bavures de l'homogénéité culturelle et sociale. Mais ce groupisme formel repose, on s'en souvient, sur une orientation concrète aux personnes et non à des entités abstraites et normatives : le groupe ethnique, la collectivité locale pour officiellement pertinents qu'ils soient, ne déclenchent ni représentations précises, ni pratiques spécifiques. À la ténuité de l'éthique personnelle évoquée aux paragraphes précédents répond maintenant celle d'un « nous » inconsistant. Le groupe, pour le Doucevillien, c'est d'abord la collection des personnes particulières avec lesquelles il se trouve ou trouvera dans des relations de face à face effectives ou potentielles : les autres habitants de la municipalité, ses compagnons de travail, les membres de sa famille surtout, prototypes du partenaire social et paradigmes de tous les autres rapports humains ; mais ses savoirs, ses motivations à l'égard d'entités moins tangibles, communauté géographique, politique, culturelle, ethnique reposent, on s'en souvient, sur un principe négatif d'opposition à un *out group* externe et interne qui ne recèle pas une dynamique suffisante pour se prémunir contre les incursions d'une division du monde antagoniste.

Tandis que le conformisme à un ordre social abstrait, basé sur des principes extérieurs à l'empirie, entraîne nécessairement une résistance aux changements

perçus comme menaçants pour cet ordre, le conformisme à « l'autre » représente plutôt un principe de versatilité, surtout lorsque cet autre est, tout comme le sujet, exempt de fermeté normative ; or nous avons décrit la plasticité de l'éthique doucevillienne ; tant que le partenaire reste lui-même figé dans la permanence du milieu traditionnel, l'habitude des rôles et des modèles bien rôdés tranquillise chacun, l'immobilise dans ses statuts ancestraux ; mais le détraquement de la machine trouble-t-il le jeu social, chaque acteur devient une véritable tête chercheuse à l'affût des infinies variations de la subjectivité de ses protagonistes sociaux et des moyens d'y faire face. L'un d'eux démontre-t-il une velléité de changement, celle-ci est aussitôt captée par le « radar » de l'un de ses partenaires, enregistrée, répercutée de proche en proche avec une amplitude croissante. Or, à Douceville, personne n'ignore que le changement est dans l'air, on s'attend à voir son voisin, ses enfants, son conjoint emboîter le pas ; pour ne pas déplaire, pour ne pas se faire remarquer, pour rester une fois de plus « comme tout le monde », chacun s'emploie à ne pas prendre de retard, il « en remet », prévient le mouvement et tous contribuent ainsi à l'emballage moderniste.

Parmi tous ces « autres » tenus continuellement sous surveillance, certains seront encore plus significatifs, et plus contagieux les signes de changement qui viendront d'eux : ce sont les autorités, qui, grâce à la soumission inconditionnelle dont ils sont par tradition l'objet, vont accentuer cette lecture favorable du modernisme ; en effet, nous venons de voir que les chefs religieux, politiques et économiques, et les leaders plus informels savaient orienter leur adhésion moderniste dans le sens de leurs intérêts de classe ; plutôt que de se durcir dans la défense brutale de leurs privilèges traditionnels, ils ont très vite compris qu'ils avaient plus à gagner en prenant, extérieurement au moins, le parti de la modernisation ; moyennant l'apprentissage de la terminologie des « relations humaines », par exemple, subtilement greffée sur un art éprouvé de l'estompage hiérarchique, ils comblent bien au-delà de ses attentes une clientèle superficiellement sensibilisée au démocratisme moderniste mais en fait profondément attachée à l'autorité. En outre, pas plus que leurs concitoyens, ils ne sont retenus par une excessive intériorisation de principes ou de modèles inhérents à leur position. Les revirements exemplaires, tout au moins verbaux et publics, de ces *significant others* pèsent lourd, ils emportent les derniers doutes de ceux, fidèles, clients, subordonnés de toutes eaux, qui éprouveraient encore comme un arrière-goût de transgression à moduler sur l'ordre moral traditionnel.

Les divergences de contenu entre les énoncés traditionnels et les énoncés modernistes ne font donc pas obstacle aux souhaits d'un groupe de remplacer les premiers par les seconds. Il semblerait au contraire que les traits les plus viscéraux de la culture ancestrale, le style de socialisation, le rapport aux autorités, accélèrent la volonté de rejet d'un monde désormais renié, pour l'aventure d'un ordre nouveau. Même si elle n'a expérimenté de celui-ci que quelques effluves verbaux, qu'importe ; avec la foi des groupes conditionnés à l'absolu, Douceville, leaders en tête, « sait » qu'elle est dans la bonne direction.

Nous avons pris soin jusqu'ici de parler d'option moderniste, d'ouverture au changement et non de modernisation de fait. C'est qu'entre une décision idéologique consciente, ici une volonté délibérée de changement, et sa matérialisation s'interpose tout le poids de la subjectivité des acteurs. Ceux-ci peuvent bien percevoir une adéquation entre leurs désirs explicites et un certain objet idéologique, s'appliquer sincèrement à se conformer à lui, leur personnalité n'est pas forcément engagée en totalité dans un tel projet ; elle peut permettre, rechercher cette ouverture sans s'y épuiser, déroband à l'influence de la conscience et du vouloir d'importantes portions d'elle-même. L'histoire de la modernisation de notre communauté sera celle de la retraduction des idéologies modernistes dans le sens spécifique du groupe ; non pas, répétons-le, pour qu'elles correspondent terme à terme à un état infrastructurel ou structurel antérieur, mais pour qu'elles s'adaptent à la vision du monde préexistante et qu'elles en tirent ainsi un *sens*. Nous avons décrit l'incapacité de l'individu à apprécier s'il y a ou non adéquation entre son intériorité et le sens intellectuel des discours qu'on lui propose comme « correspondant » à elle, nous pouvons dire tout aussi bien qu'il ne se rend à peu près pas compte de la direction et de l'ampleur des accommodements qu'il prend par rapport à l'orthodoxie des idéologies constituées. L'examen des réponses au questionnaire et des interviews démontre comment, pour nos informateurs, être moderne consiste d'abord à faire des professions de foi modernistes dans des domaines très généraux et peu compromettants comme l'évolution de l'humanité, l'égalité théorique des races, et celle des religions ; mais dès qu'il était demandé de se prononcer sur des points plus précis, liés à des comportements bien concrets, le traditionalisme remontait à la surface, surtout lorsque nos sujets ne savaient pas identifier comme tel le point de vue moderniste et se laissaient aller ingénument à leur spontanéité. C'est ainsi que notre population se croit fort avancée politiquement parce que la « participation », les techniques des « relations humaines » sont à la mode dans la communauté mais elle oublie sans malice tout ce qui fait de Douceville un bastion de conservatisme politique ; à l'inverse, on déplore généralement le retard des attitudes pédagogiques alors que le modernisme avant la lettre de la tradition éducative met d'emblée de plain-pied la communauté avec les nouvelles idéologies en ce domaine. Au cours des développements ultérieurs nous trouverons de nombreux exemples de cette anarchie interprétative, qu'aucun critère externe d'objectivité ne permet d'endiguer. Cette détérioration inconsciente et tout à fait indépendante du désir d'acteurs de bonne foi d'adopter une idéologie est universelle ; réaction d'une « nature humaine » rousseauiste, d'un « ça » freudien instinctuel ou « prise de conscience » désaliénante marxiste, nous retrouvons ici la problématique de la sociologie de la connaissance évoquée plus haut. Une fois encore ne nous y laissons pas entraîner, constatant seulement que l'universalité de ce phénomène de « *dérive idéologique* » le pose d'emblée comme normal ; la totalité historique des idéologies de toute nature a connu ces altérations dès leur sortie de la bouche ou du livre de leur définisseur ; l'utilisation culturelle du christianisme telle qu'elle a pu être faite par le canadien français traditionnel est un bon exemple de l'adaptation vernaculaire

d'une idéologie importée : son attachement ultramontain à l'orthodoxie romaine n'avait nullement empêché le catholicisme français en Amérique du Nord de prendre une coloration complètement étrangère au christianisme européen de la même époque et, de demeurer à plus forte raison, primitif. De nos jours, une complexité originale des phénomènes de modernisation la situation du Québec, de Douceville donc, laisse supposer: sur une culture sacrale, à la fois anachronique et très différenciée par rapport à la souche mère déferlent d'un coup des thèmes idéologiques, religieux et profanes, mais tout également marqués par une évolution historique totalement étrangère au milieu québécois ; loin d'opposer une attitude sceptique, sélective au modernisme, le groupe s'offre, va au devant de lui à cœur découvert. On peut prévoir qu'une acculturation particulièrement convulsée sortira de cette rencontre. Ce chapitre essaiera de saisir à l'échelle d'une petite communauté tranquille l'affrontement des désirs conscients de devenir moderne et des protestations inconscientes contre l'abandon de la tradition.

B. La modernisation religieuse : un effritement sans douleur des structures de crédibilité :

[Retour à la table des matières](#)

C'est à l'égard de la religion que l'option moderniste est la plus délibérée : principe dynamique essentiel de la vision du monde sacrale et cléricale antérieure, elle sera la cible toute désignée d'une décision de changement, le bouc émissaire du « retard » du Québec et de son « aliénation ». Bien assis sur leur cosmos ancestral qui poste Dieu aux racines des réalités naturelles et sociales, nos Doucevilliens font le ménage des « mauvaisetés » cléricales. Ils sont aidés dans cette « prise de conscience » d'abord par les idéologies areligieuses et antireligieuses qui atteignent la communauté une décennie après le Québec urbain, mais surtout par l'Église québécoise elle-même qui, mi-stratégie mi-conviction, situe son autocritique bien au-delà des attentes initiales de son troupeau. Partant des thèmes de Vatican II et de leurs prolongements idéologiques, clercs et théoriciens québécois de la religion ont mis sur pied peut-être pas la « théologie québécoise » qu'ils souhaitent, mais certainement une version moderniste du catholicisme beaucoup plus radicale que celle de la plupart des autres Églises occidentales. Comme tous les fidèles québécois, les Doucevilliens ont ainsi à leur disposition un corpus de références religieuses plus précis qu'en aucun autre secteur de la modernité et, surtout, déjà adapté à leur intention par des sous-définisseurs, émanant de la même culture qu'eux.

Voici donc qu'une société encore sacrale met au premier plan de ses priorités le changement religieux ; s'il réussit cette mutation, le groupe ne risque-t-il pas l'anéantissement de ses structures de crédibilité ? Sans doute mesure-t-il l'enjeu car, sous l'enthousiasme des professions de foi modernistes, l'observateur décèle

vite l'affleurement des couches de résistance, la sélection des éléments de la nouvelle doctrine, les contresens dont ils sont collectivement marqués. Essayons de voir clair dans ce traitement différentiel et d'en apprécier les aboutissements pratiques.

Tout d'abord, la révolution moderniste n'agit pas sur les Doucevilliens comme un choc, ils ne la perçoivent pas comme une atteinte aux racines de leur vision du monde, à leurs « formules de base » comme disent plusieurs informateurs. Pour eux le modernisme n'est pas antireligieux, à plus forte raison areligieux, ce qui n'aurait pas de sens, mais il statue sur un aménagement de croyances, de rites et de préceptes moraux traditionnels, certes poussiéreux mais bien vivants. Ils acceptent cette interprétation du changement, soigneusement entretenue par les définisseurs nationaux, comme ils ont toujours admis sans réticences les prescriptions de l'Église. Tout n'est peut-être pas toujours clair et distinct dans ce que les prêtres racontent mais de tout temps le catholicisme a comporté des mystères, des zones d'ombre auxquelles les fidèles avaient l'obligation de répondre par une foi inconditionnelle ; la même attitude prévaudra face aux nouveaux mystères, religieux ou profanes, du monde moderne. Les contenus des savoirs ne sont plus les mêmes mais le style d'adhésion à leur égard n'a pas varié :

Y a ben des choses qui changent, alors je crés ben qu'on peut toujours y croire ; mais su l'affaire des mystères, faut dire que c'est un mystère pis, en fin de compte, pas s'asseyer à le résoudre. Avec tout ce qui se passe, faut faire un acte de foi ; pis d'espérance aussi ; on vit dans l'espérance même si on n'a pas de but.

Paradoxalement, l'expérience du changement, qui pourrait porter les fidèles à remettre en cause des vérités établies, provoque au contraire un durcissement de l'attitude générale d'acceptation ; comme dépassée par tout ce qui arrive, la population suspend les quelques jugements éprouvés qui faisaient partie du stock bien clos des stéréotypes verbaux traditionnels, et se mure dans une adhésion obstinée au changement : « j'ai beaucoup jugé ; j'ai changé, je ne juge plus ». Et les modernistes définissent les traditionnels comme « ceux qui jugent ». Qui chercherait des poux dans la paille, alors que les choses deviennent plus faciles et plus agréables ? : « avant, on nous demandait d'attendre l'évêque debout tout l'après-midi ; maintenant on attend assis, on ne sait pas pourquoi, on le fait pareil ». Comme le remarque finement M^{lle} Laterreur : « La foi adulte c'est la foi raisonnée, mais plus on raisonne moins on a la foi ; alors c'est mieux de ne pas être trop adulte ! » On ne va quand même pas risquer de se priver des comforts de la religion pour se lancer dans des réflexions qui n'ont jamais fait partie des modes de vie !

Dans la mesure donc où les habitudes gestuelles ne sont pas trop changées et où, lorsqu'elle changent, elles vont dans le sens de la facilité, le modernisme religieux n'est pas menaçant : pour différentes qu'elles soient, les nouvelles façons de penser, de se comporter n'entrent pas dans les catégories de l'immoralité, du scandaleux par rapport à l'éthique éprouvée, elles sont parentes des précédentes,

plus agréables, seulement ; *l'achievement*, le « dépassement » n'ayant jamais fait partie de l'éthique traditionnelle, personne ne se sent diminué, entamé de prendre un peu d'aise. Enfin les scrupules individuels tombent devant l'exemple des prêtres qui se font les champions de façons d'être, de penser que les paroissiens n'auraient peut-être jamais osé adopter sans l'encouragement verbal et comportemental de leurs autorités. L'exemple vient d'ailleurs de partout, de Rome, de Montréal, des États-Unis, des parents, des voisins, alors « il faut suivre, à quoi ça sert de rester tout seul dans son coin » ? Pour M^{me} Marcil, la religion c'était ce chapelet qui ne la quittait pas ; pour faire « comme les autres », elle y renoncera :

Je suis la seule qui a un chapelet dans l'Église, je fais rire de moi. Pourtant, je le serre ben comme y faut dans mes mains, y le voient pas ; mais y touche le banc, ça fait « toc », tout le monde se revire, y risent de nous autres. Pis je le mets dans ma poche ; je fais comme les autres. Je dis : gade-donc ça, je suis la seule qui a un chapelet dans l'église, c'est triste à c't'heure, t'sais, mais faut ben suivre.

Rejet sans nostalgie de modèles antérieurs peu intériorisés, conformisme, soumission à l'autorité, accueil du principe de plaisir, tout concourt pour légitimer l'abandon de la tradition religieuse et l'ouverture au modernisme.

Les changements proposés par la modernité religieuse en général et par les prêtres doucevilliens en particulier peuvent être répartis en trois catégories : ceux qui se rapportent au catholicisme comme tel avec ses rites, ses croyances et ses expériences du sacré, ceux qui concernent l'Église et ses prêtres et enfin ceux qui ont trait à l'insertion sociale du croyant ; nous les reprendrons successivement.

Le catholicisme canadien-français traditionnel fortement ritualisé en pratiques collectives enserrait le fidèle dans un réseau d'obligations denses, auquel le contrôle social et la crainte du prêtre ne permettaient guère d'échapper. S'entendre dire que toutes ces messes, ces processions, ces privations etc. n'étaient qu'enfantillage, « hypocrisie » et que le chrétien « adulte » doit y préférer un état intérieur de conviction « sincère », a « bien du bon sens » ; ces nouveautés ne sont pas traduites comme l'invitation à une difficile expérience du sacré, qui n'a jamais fait partie des valeurs locales, mais comme l'abandon à une agréable détente. L'assistance à la messe est clairsemée, les processions, les pèlerinages et les retraites fermées sont supprimés faute de participants, mais tout Douceville voit là, comme ses prêtres le lui indiquent, une forme de progrès religieux. À bien y penser, qu'allait-on faire à la messe, se reposer, voir les chapeaux ? C'est de cela qu'on veut se souvenir quand l'obligation d'assistance n'est plus ressentie :

Bon, allez à l'église, là, pis regardez une femme comment est-ce qu'elle est habillée, pis regarder l'autre pis, regarde-moi donc... on l'a-tu* l'attention à l'église, vous pensez ? Je ressors, je suis pas plus avancée que quand j'avais rentré, bon. Pis ouvrir la télévision, regarder la messe à la télévision, quand on est dans notre cuisine, pis qu'on fait notre travail, on la regarde ben plus, on est plus en règle là... Moi, aller à messe ça me donne tellement rien d'y aller que ça peut pas être mal (si j'y vais pas)

Anciennement, ils faisaient de grands sermons aussi ; mais on voyait une maudite gang de petits vieux qui dormaient ; su la rangée du bord, là, ils avaient tous les têtes en bas ; y dormaient, toute la gaigne* ; quand même qu'il faisait un sermon, d'une heure et demie, ça servait à rien !

Ne plus aller à la messe représente pourtant encore une décision significative, mais beaucoup de nos informateurs n'y résistent que pour des motifs ouvertement utilitaristes :

Je sus à peu près sûr que la personne qui pratique un peu, elle est mieux. Ben à tous les points de vue. Tu vas parler avec plusieurs de ces gars là, j'ai tenté ça, cette expérience là, les gars y ont dit : « christie*, si on va pas à la messe, après, ça va mal dans la semaine ». J'ai été comme ça, moi, c'est comme si je faisais des (rire)... tests, faire des tests ; un moment donné, woup, j'allais pas à la messe ; des semaines, ça allait mal, d'autres semaines, ça allait ben. J'ai été peut-être deux ans de même.

Enfin, si l'assistance à la messe signe encore le bon catholique (« des catholiques qui pratiquent pas, je les mets protestants » dira M^{me} Dubé), elle sert de moins en moins de critère pour l'évaluation de la valeur éthique d'un individu ; l'image des « rongeurs de balius* qui mangent leur prochain à la sortie » est devenue un lieu commun.

De leur côté, les prêtres insistent moins sur le fait de la présence aux rituels que sur la qualité de la « participation » des laïcs à l'exercice du sacré ; ils ne rencontrent pas l'enthousiasme. D'abord, l'église ce n'est pas des « places de branle-bas » :

Quand y ont fait leur visite de paroisse, le curé m'a demandé comment ce que j'aimais la nouvelle... liturgie. Pis les orchestres de... chose. Oh ! j'ai dit : « demandez pas ça, je me suis pensée au Windsor, j'avais le goût de danser, ma messe a pas été bonne, parce que je me pensais au club ». Y dit : « va pas à cette messe là, va aux autres messes ». J'ai dit : « j'y ai jamais retourné, aussi ! Le tambour me faisait lever le pied, j'aurais dansé ». Aurait pas fallu je seille avec le type qui dansait avec moi dans le temps, parce que certain, je pense, je dansais la java dans le milieu de l'Église !

Et puis, surtout, parler, chanter en public, aller porter un pain bénit à l'autel c'est, pour le Doucevillien, chercher à « se mettre en avant », à prendre le dessus sur ses compatriotes par son langage, son beau costume, ses belles manières. La population juge sévèrement ces shows contraires à une tradition de passivité et d'effacement de l'individu :

C'est ça qui met le désaccord dans le renouveau liturgique. Y (les curés) disent : « on a essayé de n'avoir pis y veulent pas venir »... Ben c'est entendu qu'un ouvrier qui gagne pas de gros salaires, il est pas pour habiller sa femme, avec une robe, pis, elle aussi elle n'a un certain orgueil, hein. Aller se mettre en avant pour servir la messe,

pis se mettre une robe qu'a pas d'allure ! Ce qu'y faudrait c'est un uniforme, une tunique blanche, ça finit là, y a pas personne qu'est plus qu'un autre.

Aussi, comme les prêtres ne se fâchent pas et n'exigent rien non plus en ce sens, à quelques notables près, chacun reste-t-il tranquillement à son banc... ou chez soi. Comme la messe de minuit était belle, comme on a pleuré d'attendrissement, mais on n'y retourne plus :

La première messe de minuit j'étais allée voir ça. C'était assez une belle air ! Ah ! ah ! j'ai pleuré, ah ! J'ai trouvé ça épouvantable ! C'était beau ! Mais, je sais pas comment je te dirais ça, j'avais jamais entendu dire ça dans l'église hein ! Chanter de même là ! Quand y disait « Allez vers le Seigneur » là, t'aurais juré que le Seigneur descendait sur tes épaules, là. Oh ! c'était beau. Pis y avait une religieuse dans mon banc pis elle me passe le livre. Pis j'avais pas mes verres, je voyais rien : « Chantez ». Moi, j'ai pas chanté, fais que je l'écoutais, là, pis, je me mets à pleurer ; elle me demande « Pourquoi c'est que vous pleurez ? C'est pas triste ben, ben » – Oh ! c'était beau, mais c'était beau, la première fois, quand y dit « Seigneur allez... buvez mon vin... mangez mon corps » là, cet air-là, c'est triste. C'était ben bon pareil, mais j'ai pus retourné à la messe de minuit.

À peine délivrée du sentiment d'obligation qui entourait les intenses pratiques collectives de naguère, notre population n'est pas en mesure d'évaluer leur fonctionnalité et en particulier les gratifications sociales qu'elles lui apportaient : c'était là autant d'occasions légitimes de sortir, de rompre la routine échauffante de l'univers domestique pour se livrer sans arrière pensées aux stimulations de la coquetterie vestimentaire et cosmétique, aux échanges formels ou non avec des concitoyens que l'on pouvait impunément scruter, jauger pendant toute la durée des offices. Le catholicisme canadien-français traditionnel, rappelons-le, n'avait rien d'intellectuel ; le cosmos d'intelligibilité et de sens qu'il fournissait à ses fidèles se réduisait à quelques formules de catéchisme, dont personne ne se souciait beaucoup. Aussi le modèle de socialisation qu'il promouvait ne passait-il pas, rappelons-le par le partage collectif de grandes visions du monde, d'idéaux, de projets, il restait prosaïquement au niveau de la relation quotidienne du face à face, mais avec quelle efficacité ! En imposant aux paroissiens une cadence serrée de contacts, même stéréotypés, la tradition imprégnait l'intériorité de chacun d'eux de l'image toujours réanimée de tous les autres. Parce qu'il fallait bien, de gré ou de force, aller à la messe et aux processions, convier le premier et le deuxième voisin aux baptêmes, laisser défiler chez soi la paroisse entière lors des enterrements, personne ne pouvait rester longtemps en tête-à-tête avec soi-même ou avec un cercle étroit de partenaires sociaux permanents. Depuis que ces pratiques tout autant sociales que religieuses ont perdu leur sens normatif, on ne retient d'elles que leurs côtés ennuyeux, et en particulier le contrôle incessant de tous sur tous qu'elles entretiennent :

C'est dur à vivre parce qu'y a trop de gens qui cherchent à nous détruire, pis qui nous guettent. C'est épouvantable... regarde la messe... Moi si y a une place que je déteste, je veux pas parler contre la messe là, je parle de la foule qu'y a là, je trouve ça

épouvantable, la messe, moi. C'est la plus belle place pour se faire descendre ; le plus saleté, c'est à la messe.

On leur préfère des loisirs qui mobilisent moins d'énergie et dispensent de la tension préalable aux confrontations sociales : la télévision quotidienne, « une petite ride* de machine* » pour aller nulle part ou simplement une partie de « chaise berceuse » sur la galerie paraissent à tous bien préférables aux vêpres endimanchées ou au chemin de croix. Les « messes à gogo » (avec orchestre profane) ont quelque temps retenu une partie de la jeunesse, mais elles ne pèsent pas lourd en comparaison des plaisirs de la « discothèque ».

Le modernisme implique enfin une mise en sourdine de la plupart des croyances accumulées par le catholicisme au cours des siècles et considérées désormais comme des symboles périmés ; seule la personne divine surnage dans ce naufrage et encore, mis à part quelques inconditionnels du « Père », stylisée et toute centrée sur son expression la moins transcendante, la plus humanisée, la personne du Christ. Tout ce remue-ménage théologique, en fait, concerne peu nos informateurs, dont les connaissances en ce domaine n'allaient pas au-delà des questions et des réponses du petit catéchisme. Pourvu que « le bon Dieu » reste à l'arrière-plan du paysage cosmique, entouré de la bonne Sainte Vierge et de la bonne Sainte Anne, on veut bien laisser tomber les miracles, le Paradis, l'Enfer, les destins de l'âme après la mort. Durant des siècles cette terminologie a fait partie du langage quotidien, on s'en servait pour faire marcher droit les enfants, mais, au fond, qui y a jamais vraiment cru, à part les vieilles filles et les simples d'esprit ? Naguère, on gardait pour soi ses petites idées, maintenant on peut en parler, c'est toute la différence :

Faut crére à quelque chose qui est par-dessus nous autres, on sait pas quoi, un Dieu quelconque. Pis y a personne capable de le dire, on va le savoir peut-être ben dans des mille ans d'icitte, encore. La réincarnation dans les moutons pis dans les chats, je crois pas à ça, pantoute*. La frémille* vit-elle encore quand tu vas l'écraser avec votre pied ? Hein ! Elle a une vie comme vous, elle a-tu* un monde de l'autre bord, elle ? Pis la femme a sorti d'une côte ! Ça, c'est des peurs de ma grand-mère, ça. Parce que, si ça sortait d'une côte, là, y a des gars qui se seraient asseyés à n'en faire une, hein ! Y nous ont trop conté des menteries voilà 50, 60 ans ; aujourd'hui, ben, les menteries, y sortent. Moi, j'ai jamais cru ça de ma vie : la pomme, pis Jésus, tout ça, là. Le mal ? ça s'explique pas, le mal ; ah ! ben, C'est la réponse, y disent : « ben, y éprouve celui qu'y aime le plus ». C'est pour ça, moi, que j'ai jamais été ben mangeux de balius* parce qu'y m'a éprouvé assez, moé ; ça fait 20 ans qu'y est après moé, qu'y me lâche pas, ça fait que je sais qu'y m'aime ! je le laisse faire (rire). Le bon Dieu qui est si bon, qu'y disent, qui est si bon, qui est infiniment bon, je crois pas qu'y parmet des affaires de même ; c'est que ça montre tout de suite que ça tient pas deboutte. Pareil comme quand vous leur demandez quelque chose, pis qu'y sont bouchés, y sont pus capabes de vous répondre, pis : « c'est un mystère, faut que tu croies ». Moé, je croés à ce que je voés, pis ce que je fais moi-même, aujourd'hui, là... Mé* je seye frette*, ben ça, ça va être fini, là.

Chez un peuple que la tradition sociologique dépeint comme terrorisé par les flammes de l'Enfer et les punitions post mortem, on ne rencontre guère le soulagement que devrait procurer l'annulation de ces croyances ; là comme en tant d'autres points, on tourne la page avec désinvolture, sans nostalgie. L'important pour un Doucevillien n'est en effet pas tant l'adhésion à l'une ou l'autre conception de la foi que la soumission à ceux qui la définissent. Pendant plusieurs siècles, parce que les curés le demandaient on a docilement eu peur de l'Enfer, ou on a fait semblant, mais que du jour au lendemain on apprenne qu'il y avait erreur à ce sujet et que la punition du pécheur consistera sans doute en une privation de la vue de Dieu, « c'est ben correct », « ça a du bon sens puisqu'ils nous le disent ». Et pis, comme le remarque M. Fauteux : « on s'en est bien passé sur terre de la vue de Dieu, ça sera pas pire là-haut ». On trouve les Doucevilliens un peu plus réticents lorsque l'Église entend les priver d'une familiarité ancestrale avec les saints secondaires, sans doute venus tout droit du paganisme, et qui accompagnent les menus événements quotidiens, l'« embarquement » en voiture, la perte des lunettes, le manque d'argent : « quand ils ont débarqué Saint-Jude, là, on n'a pas aimé ça », mais le panthéon catholique pourvoit vite au remplacement et personne n'y pense plus. Nous l'avons vu au chapitre précédent, pourvu que quelqu'un reste là-haut « en charge du département des objets perdus » et qu'on sache à qui s'adresser en cas de *bad luck**, que ce soit Pierre ou Paul, qu'importe !

La réhabilitation du pôle traditionnellement maléfique du sacré, le Protestantisme, ne fait pas davantage problème ; jusqu'à ces dernières années on lui vouait docilement une haine théorique, avec la même bonne volonté on replace les protestants du côté du « bon monde ». « Ça a l'air qu'à c't'heure les protestants peuvent être sauvés, constate sans arrière-pensée M. Lagueux, ah ! bon, O.K. »

Puis, en fin de compte pourquoi ne pas mettre toutes les croyances dans le même sac : juifs, orthodoxes, animistes même, « y ont tous leurs religions, y ont certains scrupules qu'on n'a pas. Je crois qu'une est aussi bonne que l'autre, que ça se vaut finalement ; d'après moi ça se vaut toute ». Évidemment la connaissance des autres fois n'est pas sans danger mais la saine habitude que l'on a de ne pas trop aller au fond des choses protège du doute relativiste.

Oui, c'est bon d'être renseigné sur les autres religions, puis se dire qu'on n'est pas tout seul ; je pense que ça a du bon tout ça, tous les rapprochements qui se font, là, entre les différentes églises ; ils vont faire des offices religieux avec un ministre protestant pis un catholique, puis l'église anglicane, puis on le voit, c'est du bon, qu'il y a du bon partout. C'est sûr, ça peut être dangereux parce qu'il y a des gens qui sont plus influençables que d'autres là. Comme moi là, quand j'allais à l'Expo 67, il y avait les sermons de la science, là ; pis j'allais là, pis j'avais assez peur de changer de religion, des fois ; je me disais en moi-même : « Seigneur, si ça a du bon sens cette affaire là » ; mais je me dépêchais à sortir pour pas changer (rire). Après ça, j'allais au pavillon du judaïsme, là, ça aussi qu'y a des affaires qui ont du bon sens. Faut prendre ce qu'y a de bon, dans les autres religions, je pense.

Enfin l'appartenance au catholicisme suppose théoriquement que chaque croyant soit au contact du sacré grâce à une expérience interne, toute personnelle, mais exprimée par des signes. Les civilisations paysannes, québécoises ou non, toutes préoccupées d'efficacité comportementale ont toujours insisté davantage sur les manifestations observables de l'adhésion religieuse que sur l'intériorité de la foi. Nos informateurs ont bien accueilli cet échange de pratiques astreignantes contre le principe d'une expérience existentielle : dans le premier cas ils avaient à subir la triple surveillance du clergé, de la communauté paroissiale et de la famille, les voici maintenant libres, en tête-à-tête avec une « conscience » qui, de ce point de vue, n'a jamais manifesté trop d'exigence. Il est vraisemblable que l'expérience du sacré ne leur viendra pas sur commande, sur un simple mot d'ordre moderniste, alors qu'elle ne s'accorde avec aucun des autres éléments de la personnalité modale et de la tradition religieuse ; mais par discipline, parce qu'elle va, aux yeux de notre population, dans le sens d'une facilité croissante, l'intériorité religieuse fera désormais partie du vocabulaire et du panorama moderniste, comme le Paradis et l'Enfer s'intégraient au paysage traditionnel. On ne dit plus le chapelet à genou en famille mais, plusieurs fois par jour, « on a une pensée » vers Dieu ; ça va vite et qui peut le vérifier ?

Enfin, le principe même du sacré et le contact que chaque croyant est supposé avoir avec lui devient vague, facultatif. Monsieur Samson, qui assimile l'appartenance religieuse à l'adhésion à une association d'aide mutuelle, n'a pourtant pas lu les sociologues des religions ; mais, sans le savoir, il montre combien la tradition catholique canadienne française possède d'aptitudes à se mouler sur la sécularisation moderniste :

Y a deux choses, hein ! que le Bon Dieu nous a dit : de l'aimer, croire en lui, puis aimer son prochain. La religion catholique en somme est là pour nous aider à nous sauver et non pas elle qui va nous sauver. Moé, la religion catholique, je vois ça comme un mouvement, une association. Je vas prendre par exemple, les Lacordaire*, y sont là pour combattre l'alcoolisme eux. Une personne qui est pris d'alcool et les Lacordaire sont là pour lui aider ; je dis que la religion catholique, elle est là pour nous aider, hein ! et non pas pour nous obliger de faire ci, à faire ça ; pour nous renseigner sur tel point. C'est un groupement d'aide, c'est un mouvement que le Christ est venu fonder et puis c'est pour nous sauver et nous aider à observer les commandements de Dieu. Mais dire que pas suivre ses lois sous peine de pécher, là, y me feront pas crére ça, non !

Ainsi ces prescriptions de la modernité apparaissent-elles sur toute la ligne comme aisées, plaisantes, ne heurtant en rien les habitudes mentales et comportementales éprouvées mais les allégeant et adaptant heureusement par leur esprit rénové la religion aux autres nouveaux aspects de l'existence. Tout plein encore du joyeux étonnement de leur alignement sur le monde moderne, la majorité des Doucevilliens sont encore loin des phases de désenchantement que connaissent d'autres groupes engagés plus tôt dans le « nouveau ». Semblables aux habitants de Saint Pierre dix ans plus tôt, ils glissent tout doucement vers une

désaffection religieuse inconsciente, sans regrets et sans questions. Comme nous faisons remarquer à une monitrice des terrains de jeux que, contrairement à l'année précédente, les activités de la journée ne commençaient pas par une prière, elle fut fort étonnée : c'est vrai, on ne disait plus la prière, personne n'y avait pensé. Mais ajoutait-elle : « ce n'est pas qu'on est contre ! »

À Douceville, comme dans tout le Canada français traditionnel, les relations à la transcendance ont toujours été plus que voilées, interceptées par les relations à son Église. On sait l'importance du prêtre dans la paroisse, de l'épiscopat dans la province, et les rôles infiniment variés et significatifs qu'ils ont tenus dans l'histoire nationale. Comment le passage au modernisme, qui signifie pour le catholicisme en général un relâchement des liens d'autorité et de protection entre l'Église et ses fidèles mais aussi une attitude critique des seconds envers la première va-t-il s'exprimer ici ? Selon des modalités spécifiques qui, transcendant encore l'hétérogénéité des discours traditionnels et modernistes, témoignent de cette puissance de réinterprétation qu'une culture donnée fait subir à des thèmes venus de l'extérieur.

Puisque, de mémoire d'homme, l'Église a décidé de la plupart des événements marquant de la vie du groupe et qu'elle n'a jamais rendu compte à quiconque de ses petites affaires, il apparaît évident à nos informateurs que tous les changements religieux actuels relèvent du bon vouloir du Pape ; « l'Église a bien le droit de faire et défaire ses lois » ; bien plus, ce sont les modifications religieuses qui, en bien ou en mal selon les options des individus, entraînent celles du monde profane et, essentiellement, des éthiques sociales. Le soupçon n'effleure personne que l'Église a peut-être été poussée à des changements qui la dépassent ; on s'étonne un peu qu'un beau jour Jean XXIII ait décidé comme par caprice de faire dire la messe en français ou raccourci le temps requis entre l'ingestion de nourriture et la communion : « Ça allait si bien avant, on avait tellement l'habitude ». On l'en félicite ou on lui en veut selon que l'on s'est habitué ou non à la nouvelle manière de faire, mais on n'a guère de préoccupations causalistes à ce sujet : tout d'abord que le prêtre regarde ou non les fidèles pendant la messe ça n'a guère d'importance et puis si, « en haut », ils ont décidé que c'est mieux ainsi, « c'est leur affaire, nous on suit ». S'« ils » veulent s'habiller en laïcs, on ne va pas leur refuser le droit d'être eux aussi « comme tout le monde ».

Moi je trouve que c'est correct ça comme les prêtres s'habillent, là. Les sœurs aussi. Faut qu'y soient déshabillés un peu. C'est des humains comme nous autres, pis... d'abord qu'y soient d'ête bons, on peut avoir confiance la même chose. Et puis des grands sermons comme les prêtres faisaient avant, à coup de poing sur la chaire là, y se désâmaient* pour rien, y se fatiguaient. Ça changeait pas les hommes. Les hommes étaient pêle-mêle là, étaient pas aussitôt rendus dehors, y se mettaient à rire, puis...

En sauvegardant la crédibilité de l'Église, les fidèles sauvent du même coup son pouvoir et leur sécurité intérieure : modernistes qui se conforment sagement à

la formule de Vatican II, ou traditionnels qui voient dans Jean XXIII « le Borgia du XX^e siècle », aucun ne saurait renoncer à la présence tutélaire du « chef de l'Univers », que ce soit pour le louer ou le stigmatiser.

De leur côté les prêtres locaux, tout comme l'ensemble du clergé québécois, joueront à fond la carte du modernisme. Avant d'être clercs, tous ces hommes sont d'abord des enfants du pays ou de la région, ils fonctionnent selon les mêmes principes que leur troupeau, dont ils partagent la culture et les réactions face à de nouvelles expériences ; le clergé paroissial manifeste donc la même adhésion enthousiaste au changement, sans plus de nostalgie que les fidèles à l'égard d'une tradition qui lui donnait pourtant une position sociale très privilégiée. Dans ce brusque revirement de l'attitude ecclésiale il faut faire la part d'une stratégie visant à sauvegarder un minimum de pouvoir face à des bouleversements idéologiques et structurels qui risqueraient de lui être fatals sans cette souplesse. Conscientes ou non, ces tactiques ne transparaissent en tout cas à aucun niveau du langage ou du comportement du clergé local et c'est avec une bonne foi démontrée par une grande consommation d'énergie que le prêtre « sacramentaire » d'hier, régnant de l'intérieur de son presbytère, descend maintenant dans la rue en moto et blouson de cuir pour « animer » ses fidèles de tous âges et toutes conditions. Mais à y bien regarder, ce personnage de « prêtre de choc », plus engagé dans la vie sociale de la paroisse que dans la spiritualité, est lui aussi un prolongement logique de l'image du prêtre traditionnel, responsable de toutes les activités collectives, fondateur de la Caisse populaire et du Club de hockey locaux. Seul le style de ses interventions, paternalistes et élitistes naguère, manipulatrices et démocratiques aujourd'hui diffère ; mais, au fond, il sait bien maintenant comme toujours que, s'il n'est pas là pour inventer des objectifs et leurs solutions, porter à bout de bras les difficultés de parcours, ses collaborateurs laïcs manqueront d'initiative et de persévérance et lui feront grief de leurs échecs. Les formes de la soumission à l'autorité ont pu changer, la dépendance reste la même.

Aussi bien de la part des fidèles que de celle de leurs pasteurs, l'engrenage du modernisme sur la tradition se réalise donc de telle manière que les relations réciproques des deux parties restent fonctionnelles et empreintes de l'atmosphère de civilité qui marque ici tout rapport social réussi. Pour une mince couche de population, celle des chrétiens modernistes engagés, les rapports à la cure et à ses occupants deviennent en outre plus vivants, plus riches et plus égalitaires sans doute qu'au temps du paternalisme clérical. La masse des paroissiens, un peu étonnée des libertés d'allures de ses jeunes vicaires et de leur désinvolture à l'égard des scrupules de conscience des fidèles, suit tant bien que mal, mais enveloppe dans un acte de foi généralisé ces atteintes à ses habitudes ; à Douceville on n'est pas « arriéré » comme ces petites paroisses qui n'apprécient pas les bonnes *jokes* * du curé :

Aux tables de bingo ils jouent avec les femmes, pis faire des farces avec les femmes.
Avant de partir ils lâchent une *joke** aux femmes ; il dit : « les femmes cet été vous

mettez vos shorts, vous viendrez jouer à la pelote* » ; en voulant dire : « vous viendrez jouer à la balle ! » ; c'était ben comique, c'était un type qui... pis dans ses sermons il était ben ouvert. Mais c'était une paroisse, un petit village, là, avec une gang* de vieux, des cultivateurs, y étaient pas habitués à ça, eux autres...

Deux types de Doucevilliens ne sont pourtant plus tout à fait sur la même longueur d'onde que leurs pasteurs : ce sont tout d'abord les traditionnels chevronnés qui ne digèrent pas le volte-face clérical. Très rares et généralement âgés, ils ne pèsent pas lourd sur les destins collectifs. Une autre catégorie de mécontents, plus fournie, pourrait laisser croire qu'ayant saisi et apprécié la teneur areligieuse des idéologies modernistes, ils s'engagent résolument dans la voie du sécularisme et y engagent Douceville avec eux. Mais en fait, bien que parfois virulente, leur agressivité n'est ni antireligieuse, ni même anticléricale ; pas plus que leurs concitoyens ils ne songent à remettre en cause le catholicisme, ses dogmes, ses rites ; ils ne s'en prennent pas davantage aux professions religieuses, socialement fonctionnelles, qu'il faut au contraire estimer et rétribuer dans la mesure où, comme n'importe quel autre métier, elles « offrent des services ». Encore traditionnelles en cela, leurs attaques portent non sur le personnage du prêtre mais sur ceux qui transgressent les normes d'un statut bien établi, comme, au point de vue politique, elles s'adresseront aux leaders qui dérogent à l'ordre traditionnel. Cet anticléricalisme de salon lié à la tradition canadienne française, a été interprété à tort comme une veine latente de sécularisation qui n'aurait attendu que l'instant propice pour éclater. Le modernisme ambiant ne paraît en fait ni accentuer, ni faire varier les thèmes de ce soi-disant anticléricalisme ; et si l'areligiosité risque de s'installer à Douceville, ce n'est certainement pas par la voie d'une clérico-phobie : homme de Dieu peut-être, mais avant tout membre et leader de la communauté, le prêtre prend place dans une épistémè qui met au premier plan de ses valeurs la relation harmonieuse à l'autre et le respect de l'autorité. Dans la mesure où il admet de respecter lui-même ce pacte tacite de sociation, l'homme de Dieu peut l'exploiter jusqu'aux limites de son statut sans que quiconque lui en tienne rigueur.

Le catalogue des griefs, fondés ou non, faits aux prêtres, reproduit en négatif une image du clerc idéal, c'est-à-dire qu'elle dessine la carte des zones de sensibilité de l'éthique locale. La sexualité constitue ainsi le secteur de la plus vive émotivité. Le mariage des prêtres fait beaucoup parler : les traditionnels durs refusent en général au prêtre le droit au mariage, mais, pour la majorité de la population et serait « normal » qu'à l'instar des pasteurs, il ait femme et enfants légitimes ; il comprendrait mieux les problèmes des ménages, il se montrerait plus souple sur le contrôle des naissances. On hésite seulement un peu sur le genre d'homme qu'il serait alors. S'il devient un homme à part entière est-ce qu'il n'y aura pas lieu pour « sa femme d'être jalouse quand il ira administrer une autre femme ? » ; et s'il reste un homme de Dieu, quel mari fera-t-il ? :

J'ai lu encore un article, c'est plutôt un cas de conscience, si on veut, c'est « Allo Police » ; pis, la femme elle demande des questions, pis elle dit à d'autres de jamais

marier un prêtre parce qu'il leur appartiendra jamais. Parce qu'elle dit : « il est à Dieu, pis je pense que c'est tout le temps à Dieu, il pense pas à elle », tu sais.

Par contre, les atteintes à l'éthique sexuelle dont pourraient se rendre coupables les membres du clergé continuent comme en pleine époque cléricale à meubler de manière privilégiée la catégorie de la transgression sacrilège, celle qui, plus qu'aucune autre, fascine et horrifie à la fois ; nos informateurs masculins sont les dépositaires de tout une tradition d'« histoire de curés », transmises, gonflées, remaniées, qu'ils sortent dès que la confiance avec l'enquêteur, masculin généralement, s'est établie.

Mais comme tant d'autres aspects de l'éthique locale ces pratiques relèvent d'un « réalisme » moral, tel que l'a défini Piaget¹ : on s'indigne moins par exemple des frasques de tel ou tel vicaire de la région que de son inhabileté à respecter les apparences de la vertu ; qu'il réussisse à ne pas être vu, à ne pas laisser de traces, en un mot à ne pas donner la « chance » à un de ses fidèles, à un enfant, peut-être, de s'apercevoir de sa faute et celle-ci n'existera pratiquement plus ; la perception, voire la sanction, au moins verbale, de l'acte délictueux lui confère son caractère de faute.

Un autre point à la fois fort et ambigu de la personnalité modale, celui qui concerne les attitudes à l'égard des biens et de l'argent, sera également utilisé pour situer moralement le prêtre. Une des critiques adressée par le modernisme urbain au clergé canadien-français traditionnel tourne autour de ses privilèges de classe : peu ou pas de « travail » moyennant des revenus imposants accrus encore par la dispense d'impôts. Seule une poignée de nos informateurs souscrivent à ces points de vue qui frôlent aussi l'accusation de complicité des clercs avec la classe bourgeoise ; écoutons la colère de M. Godbout, cas unique à Douceville :

Mais moi, une chose que je peux pas comprendre, c'est qu'eux autres y travaillent pas ; c'est nous autres qui les fait vivre, en fin de compte. Au gouvernement, y ont pas de taxes*. Pourquoi ce qu'y paieraient pas des taxes comme nous autres ! Là, y commencent à nous toucher le poulis un peu, y est grandement temps. Bon, prenez, on va aller seulement qu'à la Pointe du Lac ; prenez le couvent, prenez le collège, tout ce qu'y a là, y a des valeurs de quoi ? Je dirais de millions. Je suis à peu près certain qu'ici je paie plus de taxes qu'eux autres. Je lisais voilà pas longtemps, là, y en a qui ont défroqué les curés, puis y en a qui sont retournés dans la religion. Pourquoi ce qu'y veulent retourner eux autres ? C'est leur sécurité. Travaille, travaille pas, y vont vivre pareil. Y vont être nourris, ben couchés. Qui ce qui les soutient ? C'est nous autres qui soutient. Y sont instruits, y doivent être capables de faire quelque chose !

Aucun autre de nos informateurs n'est aussi sévère ; il n'est pas dans la manière locale de valoriser le dénuement matériel et l'on ne voit pas pourquoi les prêtres

¹ *Le Jugement moral chez l'enfant.*

feraient exception ; on n'entend pas qu'ils vivent pécuniairement en deçà des exigences moyennes de la population ; qu'ils aiment les tapis « mur à mur », les « gros chars » et les vacances en Floride, chacun leur reconnaît ce droit et est prêt à en permettre financièrement la réalisation ; « un prêtre, c'est un homme comme nous autres ». À vrai dire ne serait-il pas préférable qu'il reçoive officiellement un salaire décent plutôt que d'être contraint à des manœuvres peu reluisantes pour se procurer un revenu ? C'est l'avis d'un directeur de salon funéraire :

J'ai eu ben de la misère avec la finance par rapport que les curés s'occupaient des morts. Pour avoir le mort, pour avoir 25 \$ 30 \$, fallait les financer*, on a eu ben du trouble avec ça nous autres. À plusieurs reprises, j'ai été voir l'évêque, moi, il faisait pêter le gars, il ôtait le vicaire, il en mettait un autre ; là, le même jeu recommençait. Qu'ils leur donnent donc de quoi pour vivre. Ils ont 24 \$ par semaine les vicaires. Tu vas me faire accrère*, c'est pas ridicule ça ! Ces gens-là ils ont fait des études ; ces études là faut que ça se paie. Bon ! Le même gars il aurait pu faire un médecin, il aurait pu faire un avocat, il aurait pu gagner quasiment 100 000 \$ par année. S'il y a un docteur qui ne se fait pas 100 000 \$ par année, il n'est pas bon, bon, bon, hein ! Hein ! Pis ces gars-là ont des études qui sont peut-être supérieures à un médecin ou égales. Ils gagnent des affaires de rien... ils font du *racket**, les gars, automatiquement ; ils disent de pas exposer personne à voler ; pourquoi ils poussent dessus ? C'est un genre de vol ça. Je leur en veux pas, mais

Mais que, possédant déjà un presbytère cosu, le curé manipule ses ouailles pour obtenir une somptueuse demeure « fonctionnelle », est perçu comme une démesure, une aspiration anachronique, qu'un leader intuitif devrait savoir interpréter. Comme le dit Mme Lacombe, l'histoire du presbytère a fait « jaser dur » :

Moi je dis que nous autes aussi, on connaît ça, le beau. Y ont-tu besoin des 18 chambres, 20 chambres pour seulement que trois, deux vicaires pis le curé... Pis la servante. On connaît ça des belles maisons ; pis j'aimerais ça ; mais non faut se sacrifier. Notre Seigneur est venu au monde dans une étable. Y a pas demandé à avoer des églises comme on a à Douceville, pis c'est de l'argent qui dort là-dedans ! C'est comme les statues, y sont rendues qu'y sont assez maigres, y sont grosses de même* (rire). C'est juste assez pour savoir quel saint c'est. Avoir des grosses statues en plate (*sic*), tu paraissais bien. Ici, l'année passée, y avait la répartition. Là y ont calculé y a des familles fallait qu'y donnent 700 piasses pis d'autres 1 000 piasses, d'un coup de même. Y en a qui avait pas l'argent suffisant, y a fallut qu'ils emprêtent, pis ça jasait dur là.

Pourtant l'argent a été trouvé pour la démolition du vieux presbytère de pierre et son remplacement par un cube de verre et de ciment qui « finalement, dira-t-on, a ben du bon sens ». Le mécontentement à peu à peu, comme toujours, fait place à l'acceptation du fait accompli ; et, en secret, Douceville s'avoue qu'elle n'aurait pas aimé donner l'image d'une communauté qui ne fait pas vivre ses pasteurs selon les normes matérielles de la modernité.

Enfin, si les questions de sexe et d'argent alimentent une critique souvent stéréotypée, superficielle donc, un autre sujet de mécontentement peut introduire des ruptures plus graves dans les relations du sacré avec le profane. Il concerne les formes mêmes de la sociabilité des prêtres, de leurs rapports personnels avec les paroissiens pris individuellement et collectivement ; c'est alors moins comme représentant de l'Église que comme individu particulier que le prêtre est pris à partie. Nous assistons ici à une transposition du niveau laïc au niveau clérical d'un trait culturel fondamental, la sensibilité à la relation interpersonnelle : on attend du clerc l'amabilité, l'absence de prétention, la rondeur exigée de chacun des autres membres du groupe ; il devra saluer, parler, plaisanter comme tout un chacun et codifier ses échanges sociaux dans le style local. Un curé que l'on verrait peu et qui ne paraîtrait pas éprouver de plaisir à bavarder ne serait pas excusable ; on n'admet pas, on n'imagine pas même qu'il puisse être « gêné » ou que ses goûts le portent vers des activités moins publiques : tout simplement, il fait son frette*, « il se prend pour un autre ». Et Puis, que fait-il à longueur de journée dans son presbytère ? ; prie-t-il, lit-il peut-être, deux activités pareillement suspectes et en tous cas inutiles alors qu'il y a tant d'associations à encadrer, de malades, de vieux à visiter, de paroissiens avec qui « jaser » quelques minutes. Son métier comporte un montant déterminé d'activités sacrales, heureusement de plus en plus réduites grâce au renouveau religieux ; au-delà, la collectivité s'arroge un droit de regard sur l'emploi de son temps et les services qu'il lui rend. La spiritualité de fonctionnaires sacrés n'a jamais été conçue comme profitable aux fidèles ; la modernité n'a fait que renforcer et légitimer là encore une tendance inscrite dans la tradition et qui voit dans l'ascèse spirituelle ou intellectuelle l'antithèse d'une bonne socialisation, fut-elle celle du clergé. Entre deux vicaires, le « bébé » et le *tough**, M. Samson, comme tout Douceville, a choisi :

L'abbé Rousseau, je m'entends bien avec lui, c'est un bon petit prêtre ; seulement, c'est un bébé. Y se donne, ah ! oui, y se donne mais ça fait rien que deux ans qu'y est prêtre ! Faut y laisser le temps un peu ! L'abbé Dubuc, un de mes confrères de classe, les premières années quand y a été reçu prêtre, mon Dieu, fallait pas y parler trop, trop rough*, c'était scandalisé ; les premières années c'était pas approachable, aujourd'hui ben, après 5-6 ans de prêtrise pis surtout de vicaire dans une paroisse, ben... L'abbé Morel ça fait 9 ans, qu'y m'a dit, qu'y est reçu prêtre. Il est ben plus tough* parce qu'y a toujours été vicaire et puis y s'occupait des loisirs ; y est rentré dans la mentalité des gens. Avoir toujours les mains jointes, mais faut les décroiser de temps en temps !

Mais notre *rough* and tough** curé populaire devra par contre, comme tous ses concitoyens, connaître les limites, socialement fixées, nous l'avons vu plus haut, de cette ouverture à l'autre. Il aura comme eux appris l'art de la communication de surface, ce respect de tout ce qui constitue l'intériorité d'autrui. Un prêtre qui estimerait que ses fonctions l'autorisent à faire incursion dans les personnalités et qui prenant à la lettre les mots d'ordre des disciplines modernistes des « relations humaines », s'intéresserait trop directement à ses fidèles, ferait un contresens ici impardonnable : « un prêtre qui ne se mêle pas de ses affaires, ça ôte la confiance

des gens » entend-t-on dire souvent. On comprend pourquoi l'image du curé traditionnel, conseiller, censeur, que ses attributions officielles mettaient au fait des secrets individuels et familiaux, apparaît si souvent dans l'évocation des mauvais côtés de la tradition ; comme tant d'autres Québécois, nos Doucevilliens ont bondi allègrement sur ces réformes qui les libéraient du contrôle clérical dans ses formes les plus haïssables : l'institutionnalisation de la confidence poussée jusqu'à l'aveu des transgressions. Un des plus beaux cadeaux du modernisme c'est d'avoir mis la sourdine sur l'obligation de confession, la pénible « confesse » ; pouvoir la transformer en une simple conversation mondaine dans un bureau du presbytère ou mieux, s'adresser directement à Dieu dans le silence de l'église, quelle aubaine pour un peuple qui ne sait ni n'aime livrer ses paysages intimes ! D'ailleurs, dans un groupe où la force du contrôle social. suffit à maintenir chacun dans la voie droite, qu'irait-on raconter au curé ? Avouer des fautes, passe encore, mais avoir à s'inventer périodiquement une vie intérieure, quel supplice ! La formule de M^{me} Sicotte exprime bien l'avis général : « j'irai pas conter fredaine (*sic*) au curé, j'en fais pas ». En supprimant l'obligation de la confession, en déposant le prêtre de ses rôles de consultant psychologique, politique ou financier, le modernisme rencontre les aspirations secrètes d'une culture introvertie ; une fois périmée la norme, les fidèles retournent à leur pente naturelle, celle de la communication de surface, de la fermeture souriante à l'autre.

Paradoxalement, les idéologies tertiaires, qui se présentent comme des incitations à l'ouverture relationnelle, ont supprimé ici les très rares occasions qu'avait l'individu de prendre conscience de son intériorité et de s'en ouvrir à son semblable, fut-ce dans le secret du confessionnal. Nous avons là un exemple intéressant de cette « ironie » des effets idéologiques signalée par Weber : la lecture vernaculaire d'une doctrine importée, et ouvertement acceptée répétons-le, aboutit non seulement à l'insignifiance de ses effets, mais au renforcement d'un *statu quo* qui lui est antithétique.

Enfin, membre du groupe, le prêtre en reste aussi un des leaders essentiels : pas une cérémonie publique où il ne soit convié, une association laïque qui n'ait son aumônier ; ses influences formelles ou informelles ne pèsent peut-être plus très lourd dans les questions strictement politiques ou économiques, mais il n'a pas de rival sérieux pour toutes les réalités symboliques. Aussi les attentes des paroissiens à son égard sont-elles encore très vives et les déceptions cuisantes lorsqu'il paraît se donner un peu trop de bon temps pris sur celui qu'il devrait à son troupeau à ce niveau encore, les reproches de M. Samson donnent le ton :

Je leur ai dit encore la semaine passée : « vous arrangez votre affaire, vous autres, parce que ça vous adonne* le mieux, non pas pour satisfaire les fidèles, c'est pour vous autres ». Comme la messe de 8 heures, le dimanche au soir, ben ça dérangeait monsieur le curé d'aller jouer au golf, ça dérangeait les vicaires pour aller, je sais pas, à la campagne, y étaient obligés de s'en revenir icitte vers 4 heures ; y a pas demandé l'avis aux gens pour mettre la messe à 5 heures. La liturgie, on a un calendrier, hein, on suit : aujourd'hui c'est telle messe, telle messe, demain par exemple c'est la messe

du 6... c'est supposé répéter la messe du dimanche. Bon. Y prendra pas la messe du dimanche. Y va prendre une messe au hasard de même là, comme ça. Des fois je dis ça : « qu'est-ce ça donne d'avoir un calendrier ? Vous arrangez ça comme vous voulez ». Comme la messe, le premier vendredi du mois, vous avez le droit à deux messes au Sacré-Cœur. Vous n'avez pas le droit à 3 ou 4 messes, vous avez le droit à deux messes, une le matin pis le soir, ou ben deux de file ; des fois y chantaient... ben 3-4 messes par jour avec le Sacré-Cœur ; « vous allez l'avoir votre messe du Sacré-Cœur ». Ça me choque, moé.

Enfin, même si notre population n'est pas très férue de sermons, elle se sent lésée lorsque le prêtre renâcle devant son rôle traditionnel de définisseur. On ne lui demande pas des exposés savants pris dans des livres dont on lui mesure le temps de lecture, ni des considérations trop individualisées, blessantes peut-être pour plusieurs, mais on regrette simplement le bon « brassage » des sermons dominicaux de naguère : s'adressant à tous et à personne en particulier, à part de temps à autre une pointe subtile que chacun croyait être seul à apprécier, remuant les grands thèmes cosmiques désamorçés par la répétition, ces morceaux d'éloquence suscitaient des peurs et des émotions toutes théoriques, juste à la mesure du tempérament apollinien des fidèles, qui faisaient ainsi leur provision hebdomadaire de spiritualité. Maintenant personne ne « brasse » plus les Doucevilliens, les « petits prêtres » sont bien gentils mais n'osent plus dire où est le bien, le mal, comment le bien est toujours récompensé et le mal puni. Certes le père Legault ¹ et tous les animateurs des « lignes ouvertes » ² ont repris les mêmes thèmes sous d'autres mots mais, à Douceville, on aimerait bien que ce soit « un gars de la place », prêtre si possible, qui périodiquement sécurise les gens en remettant les choses d'aplomb. L'impression, souvent évoquée, de « perdre ses prêtres » donne une certaine nostalgie à ceux, celles surtout, dont chaque pas dans la vie était guidé par une décision de cet « autre » plus significatif qu'aucun « autre » :

Avant, j'allais plus souvent à la J.O.C., là on avait l'occasion de rencontrer les aumôniers ; aujourd'hui, les prêtres on dirait qu'on les perd ; on était toujours, toujours, toujours à raconter ça à un aumônier ; ben, là naturellement, on demandait conseil puis on parlait de nos petites affaires ; puis aujourd'hui, c'est assez rare là ; au point de vue catholique, religion, j'ai pu l'occasion de rencontrer les prêtres, comme je le faisais plus jeune.

Mais finalement, pour la quasi-totalité de la population, ces inconvénients mineurs n'ont pas prise sur la satisfaction viscérale apportée par le « Renouveau » catholique avec tous ces allègements, cette permissivité, tellement bien articulée sur une tradition de ritualisme dur qu'aucune intériorisation n'avait rendu significatif. Pouvoir se donner de surcroît le loisir collectif de la contestation, contestation des pratiques, des croyances et des fonctionnaires du sacré, ajoute

¹ Célèbre animateur d'émissions religieuses à la télévision.

² Courrier du cœur radiophonique par téléphone (de l'anglais *open lines*).

comme un piquant de transgression qui dispense d'une remise en cause plus fondamentale. Pour les chrétiens convaincus la conviction d'un progrès s'est installé ; pour les autres c'est l'ouverture à l'indifférence, sans déchirements intérieurs ni drames familiaux. Nous retrouvons ici, avec quelques lustres de retard le même processus de détachement en douceur que nous avons rencontré à Saint-Pierre : destruction du cosmos sacré, mais surtout bouleversement des structures de crédibilité fondamentales, désocialisation comportementale et affective, réalisés dans un engourdissement presque total de la conscience. Charmés, au plein sens du terme, par les chatolements plaisants des nouveaux langages, nos deux paroisses voient sans nostalgie partir à la dérive une tradition historique usée mais dont elles restent assez marquées pour qu'elle empêche une autre orthodoxie de prendre sa place.

C. Le dernier bastion de la tradition : les statuts et les valeurs sexuelles :

[Retour à la table des matières](#)

Les relations entre les attitudes religieuses modernistes et les autres secteurs de la nouvelle vision du monde sont beaucoup moins nettes qu'elles ne l'étaient dans la tradition. Le modernisme religieux ne se définit-il pas lui-même par l'autonomie qu'il demande au croyant et le dégagement de sa vie religieuse par rapport à sa vie sociale ? Aussi c'est de l'intérieur de leur appartenance au catholicisme que les fidèles se donnent désormais des libertés éthiques, cherchant d'autres principes sur lesquels asseoir leur vision du monde. Toutefois, s'il est un domaine sur lequel l'influence religieuse continue à s'affirmer, c'est bien celui de la famille, tant les liens traditionnels entre ces deux institutions paraissent encore faire partie de l'ordre du monde : à Douceville, la morale c'est encore la morale familiale et sexuelle ; et lorsqu'on pense morale, l'arrière-plan religieux se profile aussitôt. La trilogie religion-morale-sexualité transparait dans les propos spontanés de Jean Crémazie (27 ans) :

Ah ! ben, s'il n'y avait plus de religion ça serait pas une bonne affaire ; ça va être comme des animaux, ils vont vivre comme des animaux. Pis, là, il y en a qui y ont une certaine crainte, encore ; seulement que, y n'a qui n'ont plus ben, ben ; mais si ils font ci, si ils font ça, ça va être remarqué ; mais si ils n'ont plus de religion, si il n'y a plus rien, autrement dit, ça s'embrasse partout, ils font plus rien que s'embrasser, ils vont tout se faire sur la rue, devant le monde, puis ça va être comme des chiens, pis des chats. Si on serait sûr qu'y a pas d'enfer... parce qu'on n'est pas sûr. Si on serait sûr... c'est pour ça que je dis que la religion catholique, c'est une bonne affaire, parce que là, le monde y cherche pas trop à faire du mal, parce qu'ils craignent. Si je croirais à rien, là, je sortirais puis je ferais la vie pis... Je resterais pas toujours dans la maison autrement dit, j'aurais moins de scrupules, que j'en ai aujourd'hui, parce que j'ai encore une croyance, un peu, je ne suis pas encore rendu bas, bas, pour... me dire

là, pas crère en rien, là. Je crés, oh ! oui, je crés qu'y a un bon Dieu, tout ça. Oui, peut-être être qu'il y a un enfer ; ça l'enfer, ça, j'y crés pas tellement, parce, l'enfer, ça, moi je dis que tout le monde la fait sur la terre ; il peut y avoir du purgatoire, mais ça, l'enfer, là, on est après* la faire.

Certes la nature des thèmes abordés et leur fréquence auront beaucoup changé depuis que Vatican II a partiellement autorisé l'Église à suivre l'évolution moderniste plutôt que d'essayer en vain de la freiner : d'une manière générale on ne cherche plus tant à obtenir le plus grand nombre des meilleurs chrétiens possibles grâce à une politique nataliste et à une pédagogie très élaborée, mais à éviter leur disparition en combattant le malthusianisme et la désintégration familiale. Les thèmes de cette stratégie de crise, adaptée aux milieux urbains et postindustriels sont arrivés aux oreilles de notre population par la voix des médias et par ses propres représentants dispersés dans les villes alentours ; elle a été ainsi mise maladroitement au courant de problèmes par lesquels, ici, personne ou presque n'était encore concerné ; elle a connu les soi-disant remèdes au mal, avant de l'avoir éprouvé. Pour l'instant (jusqu'en 1974 tout au moins) l'évocation de l'immoralisme urbain remplace à peu près pour elle les descriptions traditionnelles des cités maudites de la Bible et provoque la même ardeur de justice répressive ; à Douceville la sexualité va avec le mariage et le mariage a pour finalité d'avoir des enfants. Tandis que, dans le Québec urbain, on se bat pour l'avortement libre, dans notre communauté on considère comme une victoire le droit de n'avoir que deux ou trois enfants ; alors qu'à Montréal on en est à se préoccuper du bien-être des mères célibataires, à Douceville les femmes se trouvent audacieuses de prendre une ou deux soirées de liberté par mois pour assister aux réunions de leurs associations.

L'atmosphère familiale est donc encore fortement marquée par la culture traditionnelle telle que nous l'avons décrite plus haut et en général les aspirations des femmes comme des hommes se situent en deçà des positions officielles de l'Église romaine et, à plus forte raison, des modèles urbains. Si, reprenant le plan adopté dans le chapitre précédent, nous analysons tout d'abord les relations de couple et le statut féminin, nous pourrions apprécier la traduction locale de ce que représente le modernisme dans ce domaine. Les réponses au questionnaire ont révélé qu'à cet égard comme en tant d'autres points, les Doucevilliens se veulent et se croient modernes. Ils sont théoriquement persuadés de l'égalité de l'homme et de la femme et « savent », à 86%, qu'« à part les travaux forçants, une femme peut faire n'importe quel métier. » N'ont-ils pas « passé une loi au gouvernement qui met la femme égale à l'homme ? » Mais passé le stade des généralités généreuses et avec une unanimité aussi nette, il ne fait aucun doute pourtant que « l'homme est le chef de la famille » (92% de réponses positives) et que « la place d'une femme mariée c'est dans sa maison, au milieu de son mari et de ses enfants » (88% de réponses positives). Nous ne sommes pas ici devant un décalage entre déclarations verbales et morale pratique mais face à une contradiction entre positions théoriques et certitudes éprouvées : les convictions sont trop fortes, la légitimité qui les entoure trop assurée pour que quiconque, homme ou femme, jeune ou

vieux, moderniste ou traditionaliste, ressent de la gêne à contredire les généralités gratuites du modernisme, énoncées un instant auparavant, sur l'égalité de l'homme et de la femme ; on apprend alors que les filles de la maison ne poursuivront pas des études aussi longues que les garçons, « puisqu'elles se marieront », que ce n'est guère la place des « créatures » de « se mettre en avant » dans les offices liturgiques, que le ménage de M^{me} X (femme ministre) doit bien mal fonctionner et qu'il ne faut pas s'étonner que les enfants des femmes qui travaillent à l'extérieur tournent mal. Enfin, comme l'exprime ingénument M. Lacroix, la morale sexuelle des filles continue à peser bien lourd par rapport à celle des garçons :

Je ne voulais pas en avoir de fille, j'ai toujours eu peur qu'elle amène un paquet à la maison. Parce qu'avec la vie d'aujourd'hui là, ben quand j'ai eu mon petit gars j'étais ben content. Ben, lui aussi peut n'en faire, mais il l'amènera pas, c'est pas lui qui va l'amener icitte. Tandis que la fille va l'amener. Oui, il y en a qui vont prendre des pilules, ces affaires là, mais ça fait rien, il y en a une gaigne* là, y se trouvent enceintes pareil ; c'est pour ça, j'ai toujours eu peur d'avoir une fille. C'est elle qui l'a le risque c'est elle. Même si elle dit que c'est pas à elle, c'est elle qui est en famille*. Le gars il peut dire lui, ben : « tu n'as peut-être passé 4-5, pis c'est peut-être pas à moi ».

Enfin si le Doucevillien, la Doucevillienne, admettent de plaisanter sur l'éventualité, qui relève pratiquement pour eux de la science fiction, d'une femme Premier ministre, prêtre ou « femme savante », on devient grave, voir agressif lorsqu'on aborde la question de la femme au foyer, cible privilégiée des attaques modernistes. Cette position n'a rien en soi d'original, elle est commune à la plupart des sociétés traditionnelles, « phalocrates », qui voient avec raison le travail féminin comme la cause essentielle de la fin de la domination masculine. Cet aspect de la morale privée nous est apparu comme le bastion le plus résistant du traditionalisme ; les causes de ce conservatisme, aussi marqué du côté des femmes que de celui des hommes, sont multiples, mais elles peuvent toutes s'exprimer dans la conviction généralisée qu'il correspond au plus grand intérêt perçu des deux parties. Voyons comment le modernisme s'articule sur ces certitudes viscérales.

Tout d'abord invoquons l'enseignement de l'expérience, qui, de fait, n'engage guère la femme à l'exercice d'une profession : il existe à Douceville une main-d'œuvre féminine, assez importante, dans les ateliers et usines de couture ; composée surtout de célibataires qui attendent là le temps du mariage, ou y restent pour n'avoir pas trouvé d'époux, et de femmes mariées que leurs hommes ne peuvent faire vivre « normalement », elle remplit des tâches mal payées, mal considérées, perçues comme une transition ou comme l'expression d'une vie ratée ; à la différence des métiers masculins qui sont censés donner à l'existence masculine un sens plus noble qu'une simple finalité financière, le travail féminin industriel est relié à l'argent de façon criante. Tandis que l'aristocratie des professions féminines traditionnelles, garde-malade, institutrice ou religieuse, réservées à une élite presque uniquement célibataire, trouve ses justifications dans les plus grandes vertus féminines de dévouement, de douceur, les « filles de

shop* » incarnent le côté diabolique de la féminité : elles « sacrent* », elles ont été les premières à fumer, elles prennent volontiers un coup, quant à leur vie amoureuse !!! Grâce à une singulière dialectique entre les valeurs et la réalité, les Doucevilliens se murent dans cet ostracisme qui entourait le travail féminin traditionnel : parce qu'on estime qu'une femme mariée est à sa place dans la maison, on ne donne pas aux filles de formation professionnelle ou universitaire ; elles sont ainsi réduites aux tâches inférieures qui empêchent une valorisation financière et sociale du travail féminin. Même les travaux de secrétariat, devenus plus nombreux avec le développement du secteur tertiaire, sont effectués par des jeunes filles rapidement formées qui, à de très rares exceptions près, ne peuvent prétendre à des postes de responsabilité.

On pourrait donc mettre au compte de la situation du marché du travail local cette inappétence des femmes pour la promotion professionnelle : il n'y aurait rien ici à faire qui les inciterait à s'instruire et à « s'émanciper » ; une rationalité de contexte et une causalité économique donneraient alors la clé infrastructurale de la stagnation féminine. Or, on constate qu'à l'intérieur d'une même génération et jusqu'à celle des jeunes adultes, les hommes sont souvent moins scolarisés que leur épouse et que pourtant, en dehors des métiers qui leur sont traditionnellement dévolus, ce sont eux qui sont venus occuper toutes les places ouvertes par l'implantation des services gouvernementaux, les nouvelles affaires commerciales et industrielles : c'est qu'à la différence des femmes qui n'oseraient jamais sortir des cours de coupe, de cuisine ou de personnalité, ils ont suivi force cours du soir et par correspondances, de gestion, de comptabilité, de relations de travail auxquels ils se trouvaient automatiquement autorisés par leur statut antérieur. C'est donc à une causalité idéologique et culturelle qu'il convient, au moins en partie, d'attribuer ce soi-disant manque de postes de main-d'œuvre féminine intéressants à Douceville et la dévalorisation de ceux qui existent ; les idées de la population, et des femmes en particulier, sur le travail féminin sont telles qu'elles ne perçoivent pas les occasions propices à faire évoluer leur condition.

Quitte à être économiquement dépendante et sans prestige social, la Doucevillienne trouve dans le modernisme de bonnes raisons pour perpétuer son statut traditionnel. Nous l'avons vu au premier chapitre, ses tâches ménagères se sont considérablement allégées avec la diminution de la taille de la maisonnée, puisque maintenant les enfants sont en moins grand nombre, qu'ils vont à l'école plus jeunes et que les grands parents, eux, sont au « Centre d'accueil » ; en outre, l'automatisation des tâches ménagères, la simplification des rites culinaires donnent à la femme un temps libre considérable. Mais, pour son bonheur, à la différence de son homologue des grands ensembles, ce temps gagné sur les occupations matérielles la laisse rarement désœuvrée et solitaire : à Douceville le tissu parental et social reste dense ; entre les visites, les « appels » (téléphoniques) aux différents membres de la parenté, les préparatifs vestimentaires, cosmétiques et capillaires que demandent ces diverses relations, le temps passe agréablement. M^{me} Pottier est encore toute émoustillée du bon temps qu'elle se donne :

On s'est organisé une après-midi de femmes, avec ma belle-sœur pis ses tantes, on se réunit à chaque mardi, n'importe où ce que les femmes qui y sont. Quand qu'on n'a pas personne pour garder les enfants on les emmène. Mais quand j'ai pas personne pour les garder, j'aime autant pas y aller. Tant qu'à crier après eux autres, c'est pas un après-midi de reposant. Ma belle-sœur, là, c'est elle qui m'avait rentrée dans ça. Elle dit : « viens un après-midi, elle dit, tu vas voir, elle dit, on va avoir du plaisir ». Pis on jase, on jase de toutes sortes de... On jase, on conte des histoires ; là, ils ont mis la table, ils ont fait un goûter, on a eu du plaisir. Des fois il y a des histoires, vois-tu, des histoires pis y sont pas toujours propres (rire). Oui, j'aime ça. Oui, mais je conte pas d'histoires, par exemple, je les écoute parler.

Le moment fort de la vie sociale des femmes, l'assistance aux réunions, la préparation des fêtes de leurs associations, rythme plaisamment le cycle paisible des années. Enfin, on l'a vu, les fonctions maternelles et conjugales, qualitativement intensifiées par la prise de conscience moderniste, demandent elles aussi du temps : si l'on cuisine, si l'on coud moins, on écoute plus d'émissions sur la psychologie infantine ou sur celle des relations du couple, on s'ouvre agréablement à ces « problèmes humains » dont Douceville n'a qu'une connaissance théorique sans avoir encore à en subir les effets délétères. La vie féminine peut sembler un peu monotone, vide au regard de la vision du monde « développementale » actuelle ; mais si on la replace dans son contexte et qu'on l'évalue à l'autre des satisfactions et de l'équilibre qu'elle procure en général aux femmes, nous pourrions mieux en apprécier la fonctionnalité : leur milieu social ne leur fournit ni l'opportunité matérielle, ni les mécanismes psychologiques de la promotion féminine ; elles ne sont ni assez instruites, ni assez ouvertes au monde extérieur pour nourrir de réelles aspirations réformistes et accéder aux professions « libératrices » de la femme. Elles se formulent donc des idéaux à la mesure de leurs potentialités : parce qu'elles ne peuvent être autres que ce qu'elles sont, elles « aimeront » leur condition et s'entendront à la légitimer. La modernisation du statut féminin ne dépasse pas le niveau des conversations mondaines.

Les maris de leur côté sont parfois, malgré la visible tranquillité de leur épouse, alertés par ces thèses féministes qui traînent partout dans les journaux et sur les écrans. Nous aurions pu les rassurer : tant que le manque de formation ne donnera pas à la femme des aspirations à s'assurer personnellement des revenus matériels au moins égaux à ceux que son époux peut lui procurer et qu'il demeurera pour elle le pourvoyeur économique nécessaire, elle sera toujours prête à entonner les louanges du mariage, à supporter les travers de son conjoint et à payer de sa personne pour que le couple et la famille tiennent debout.

Pour leur part, les mâles doucevilliens sont en général souples ; dans la ligne éprouvée du style local de la relation à l'autre, ils préfèrent donner du lest avant que les rapports conjugaux ne se détériorent ; en s'adaptant préventivement ils peuvent contrôler plus longtemps la situation sans paraître abdiquer leurs privilèges : ils emmènent plus souvent leur épouse au restaurant, lui font la

surprise d'un nouvel appareil ménager ou l'encourageant à « joindre les Weight Watchers », association mixte de lutte diététique contre l'obésité, basée sur le contrôle et l'encouragement réciproques des membres. Comme de son côté la femme a toujours secrètement plus ou moins considéré son mari comme un « grand enfant » facile à manipuler pourvu qu'on y mette les formes et qu'on lui laisse le choix apparent des grandes décisions, elle accepte ces nouveaux égards comme un hommage supplémentaire à un matriarcat qui, pour elle, n'a jamais fait de doute.

Enfin les discours de l'Église sur la nouvelle notion de « couple » rejoignant ceux des magazines féminins écrits, radio ou télédiffusés agrémentent ses moments libres du sentiment d'une participation valorisante aux grandes idées du temps. Toutes ces nouveautés, qui ne changent pas d'un iota leur condition réelle mais contribuent à en transfigurer la monotonie, suffisent actuellement à la plupart des femmes pour les détourner des séductions moins anodines des idéologies féministes. Le programme d'émancipation de M^{me} Lagueux (25 ans) peut tranquilliser son mari :

Il faut que la femme s'émancipe, hein ! puis elle a besoin de sortir un peu de son foyer ; c'est pour aider, faire du bien, aider à la société, je croirais... Je dis pas être libre dans le sens de totalement libre ! Parce que là, réellement, elle est libre jusqu'à un certain point, hein ! après tout, une femme peut travailler si son mari est consentant, nécessairement ; pour les sorties, c'est la même chose. Chez quelques couples, je croirais que la femme est inférieure, mais moi je n'ai pas à me plaindre à ce sujet là parce que, quand j'ai une sortie seule à faire, mon mari s'oppose pas. Je lui dis simplement « j'ai quelque chose au programme ».

Sans tension, sans mises au point éprouvantes pour les deux parties, la relation de couple se trouve ainsi transposée dans un registre pseudo-moderniste, juste adapté aux faibles aspirations au changement des acteurs mais tel pourtant qu'il répond à leur besoin d'adaptation aux idées du jour.

Une bonne intégration à la communauté locale et le partage de ses structures de crédibilité représentent donc les conditions privilégiées d'une résistance au féminisme contemporain. Tant que les Doucevilliennes se sentiront à l'aise dans leur milieu paroissial, parental et familial, elles ne prêteront qu'une oreille polie aux séductions verbales de leur libération. Si cette résistance est entamée, ce ne sera vraisemblablement pas à travers les femmes « normales » mais par celles que le groupe ne veut ou ne peut assimiler. Nous avons relevé deux types de femmes, rares encore mais dont le nombre ira croissant qui, se sentant mal à l'aise dans la communauté, n'auront plus de motivation à contribuer à son bon fonctionnement par les moyens traditionnellement impartis aux femmes, c'est-à-dire le maintien et la bonne marche de la cellule familiale. Ce sont tout d'abord les épouses « importées » de villages souvent situés à quelques milles seulement et auxquelles Douceville n'accordera jamais la reconnaissance tacite de membres à part entière : dans ce cas les hauts et bas de la relation de couple ne sont plus amortis par

l'épaisseur des autres relations ; les absences, même seulement professionnelles, du mari, ne sont plus remplies par la présence de tant d'autres proches. Les temps libres sont alors plus longs, plus vides, au cours desquels la femme a le temps de se rendre compte combien son époux, tout entouré de sa parenté, lui reste bien cet « étranger », ce représentant de « la partie adverse » contre lequel sa mère, sa tante, l'avaient toujours mis en garde ; combien les gens de Douceville sont plus « mesquins », moins « intéressants » que ceux de Saint-Sacrement ou de l'Esprit-Saint, son village natal. Alors que l'« étrangère » traditionnelle redoublait d'effort pour mériter son certificat d'intégration à une communauté parentale et paroissiale combien réservée, la nouvelle venue se décourage devant la complexité de plus en plus impersonnelle de cette société qui n'offre pas toujours une significativité évidente. Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, Douceville sait encore se donner un *out group*, mais l'affaiblissement de son pouvoir d'attraction ne donne pas beaucoup de motivation à s'en évader.

Moi, je suis comme tout le monde ; ça doit (rire), je dois d'être comme ma parenté me semble, je le sais pas, là. Je suis différente des gens de Douceville, j'ai pas été élevée ici, pis je m'habitue pas, ça fait que... ; je suis comme les autres, mais on dirait que mon entourage me considère pas comme les autres. Depuis que je suis mariée, depuis que je reste ici, là, mon entourage sont pas portés à me parler puis... Je leur parle un peu comme ça en passant... si je leur parle pas, on ne me parle pas. Par exemple j'allais à la messe, il y a une dame là, je trouvais ça curieux, si elle sentait que j'étais derrière elle, je m'en venais de la messe derrière elle, ben, on aurait dit qu'elle augmentait le pas, elle voulait pas que je la suive derrière elle. Je le sais pas pourquoi. Je sais pas si, comment que je dirais ben ça donc, là, je sais pas si... s'ils sont complexés à ma vue, je le sais pas. Ça me dérange pas ; au début, ça, j'aimais pas ça ; là, ça me dérange moins parce que je m'habitue.

L'« étrangère » devient alors agressive contre tout ce qui évoque sa ville d'adoption, son conjoint compris. Dans plusieurs des cas que nous avons observés, elle répond alors à sa déréliction par la névrose, s'angoissant de se sentir si seule, se culpabilisant d'être si « gênée », au milieu de gens qui ont l'air tellement heureux d'être ensemble. L'éducation qu'elle a reçue, les modèles qu'elle a sous les yeux ne lui permettent pas un retrait dans sa famille d'orientation, à peine au courant de ses difficultés, et qui verrait d'un mauvais œil qu'elle abandonne un mari « ben fin et travaillant » ; elle n'y pense même pas. Que ferait-elle ? quitter son milieu et gagner sa vie alors qu'elle ne connaît aucun métier suffisamment pour survivre, elle et ses enfants ? Enfin, elle n'a encore à sa disposition aucun élément idéologique pertinent susceptible de s'appliquer aux difficultés qui la concernent et de leur donner un sens. Les doctrines féministes outrepassent son cas, ce qu'elles racontent représente encore pour elle le faux, le mal ; y souscrire ne pourrait qu'augmenter son malaise. Aussi va-t-elle attendre, résignée, que « ça se replace* », grâce aux médecins et aux médicaments que lui offre généreusement son époux.

Ça fait que j'étais ben fatiguée. J'ai tombé deux fois sans connaissance, j'étais trop faible. Pis le docteur m'a dit : « t'es pas sans connaissance, c'est parce que t'es trop faible ; un excès de fatigue » ; je tombais étourdie, pis je voyais plus rien. Je suis faible, c'est parce que je m'ennuie. La première année que je restais à Douceville j'ai pas trouvé ça long, j'ai parti enceinte ici en arrivant ; ça fait que je me promenais tous les jours ; à 7 heures, 7 heures et demi j'étais debout le matin ; à 9 heures mon ménage était faite ; je trottait toute la journée, je me promenais toute la journée. J'étais jamais chez nous dans ce temps là ; ma belle-mère restait pas icitte, l'autre bord du pont là, dans le centre de la ville, j'étais toujours là ; quand j'étais pas là, j'étais chez mes belles-sœurs, ça fait que j'ai pas eu le temps de m'ennuyer toute seule. Mais quand j'ai commencé à avoir des enfants là, mon petit gars là, là, j'ai commencé à m'ennuyer. Il y en a qui disent que les enfants ça désennuie, mais moi c'est parce que j'étais trop dans la maison, hein !

Le hasard des rencontres ou l'action concertée d'un définisseur bien intentionné réussiraient-ils à rassembler ces solitudes et à transmuier ces tristesses presque coupables en « prises de conscience » vengeresses, nous aurions alors en la personne de ces épouses marginalisées de bons éléments d'accueil pour les propagandes féministes.

Un autre type féminin est représenté par celles que leurs conditions de vie apparentent aux femmes des milieux urbains et qui, bien que nées à Douceville souvent, s'en détachent symboliquement même si leurs concitoyens les considèrent toujours comme des leurs. Appartenant en général aux classes dirigeantes, commerçantes essentiellement¹, plus scolarisées que la moyenne de leurs concitoyennes et, souvent, que leurs époux, elles recueillent malgré elles les effluves du féminisme et en valorisent inconsciemment les contenus parce qu'ils évoquent un monde nouveau, plus gratifiant pour la femme, très signifiant par rapport à la réalité un peu courte de leur vie provinciale. Tout d'abord intéressées par la périphérie innocente de ces idéologies, elles en prennent les modèles qui sont à leur portée parce qu'elles ont de l'argent, du temps libre et l'ambition de s'imposer aux autres femmes de leur milieu par ces nouvelles façons de faire ; ces « toquades » peuvent apparaître aux époux et à la collectivité vigilante comme des caprices de femmes gâtées : les loisirs sont désormais meublés par le bridge, le golf, le ski au lieu des visites à la parenté et de l'assistance aux réunions de l'AFEAS ou des Filles d'Isabelle. Mais malgré ces nouveaux jeux, on s'ennuie, on n'aime plus faire le ménage, les enfants mis en pension dans les écoles privées de la ville voisine ne viennent qu'en fin de semaine, on est écœurée des réunions familiales au point d'en avoir, au sens matériel du terme, une indigestion chaque fois que l'on doit manger chez maman ou belle-maman. Et le mari ? Bien paisible dans ses sécurités ancestrales, garanti par ses vertus mêmes de bon père et de bon époux, il travaille plus que son compte, n'apparaissant qu'en coup de vent à midi

¹ Un exemple de ce type est donné par le cas de M^{me} Forest ; étant donné l'intérêt de son interview, nous avons laissé les passages se rapportant au statut féminin avec le reste de son témoignage (voir section Témoignages, p. 340).

pour un lunch rapide et un petit somme, et le soir pour se changer avant de refiler deux ou trois fois la semaine à ses activités sociales. Si son épouse, qui ne veut pas être « achalante* » et reconnaît en toute objectivité ses belles qualités, lui glisse une suggestion d'un petit voyage à deux à Mexico, il n'a guère de peine à lui démontrer combien le chantier, le magasin pâtiraient de son absence ; finalement il se laisse faire, et promet d'aller à Mexico à Pâques ; mais le lendemain il revient triomphant du Club Richelieu en annonçant que Paul et Germaine, Claude et Janine viendront se joindre à eux pour le voyage. Voilà l'espoir d'un tête-à-tête, au cours duquel madame espérait lui faire comprendre bien des choses, évanoui. Une autre stratégie des femmes de la bourgeoisie doucevillienne consiste enfin à essayer de travailler : le travail bénévole, le dévouement, comme responsable d'une association serait localement bien vu, mais c'est là une formule qui ne convient plus à nos modernistes en puissance : elles veulent un « vrai » travail, qui paye mais surtout qui les fasse sortir de ce qu'elles considèrent comme un enlèvement, un bourbier, le style « québécois* » des dames de bonnes œuvres dans lequel tant de leurs consœurs fonctionnent encore avec bonheur. Mais, beaucoup moins compréhensifs alors que devant les loisirs coûteux de leurs compagnes, voici que les « ben bons gars » de maris prennent feu et opposent un « non » sans appel : « tu ne travailleras pas, je gagne assez pour te faire vivre », et de citer l'exemple des soucis, « qui ne sont pas faits pour une femme », de M^{me} X lorsqu'elle a dû reprendre la ferronnerie à la mort de son mari, du ridicule de M^{me} Y qui coûtait plus cher à son époux en voulant vendre des objets d'artisanat que si elle était restée chez elle ; et surtout, surtout, d'évoquer la suspicion de toute la ville quand M^{me} Z a ouvert son magasin de lingerie : « tiens, tiens, ce couple apparemment si uni était donc en faillite puisque M^{me} Z se cherche un revenu personnel ? » Ce mari si gentil, prêt à tous les efforts pour apporter le luxe à sa famille et à toutes les concessions pour faire plaisir à son épouse, se durcit d'un coup quand on en arrive aux choses pour lui sérieuses, le statut économique des deux sexes et ses répercussions sur leurs relations de couple. D'ailleurs, en la matière, il n'a même pas besoin de s'interroger, les prescriptions collectives sont si nettes qu'elles dispensent les individus de l'effort d'une décision. Le groupe, le conjoint, leur propre conscience travaillent ainsi dans le même sens pour que le malaise ressenti par ces femmes ne prenne jamais d'autre dénomination que la « fatigue », l'« ennui ». Elles sont, à notre connaissance, plusieurs à Douceville à supporter de plus en plus mal le poids de la féminité traditionnelle mais, bien qu'elles se connaissent toutes parce qu'elles appartiennent au même milieu, aucune d'entre elles n'oserait faire de ce genre de problèmes un sujet de conversation. Comme il va de soi, la confiance de ses misères est très sélective : on racontera avec un luxe de détail sa « grande opération » mais pas ses troubles de conscience. Ce genre de soucis n'est évidemment pas non plus de ceux que l'on confie à sa famille ou à ses enfants devenus grands ; qui saurait les comprendre, les nommer ? Qui pourrait les interpréter autrement que comme les phantasmes d'une femme trop gâtée ou les signes qu'elle va « troubler* » à son retour d'âge ? L'aide collective, la sollicitude active de l'entourage, est donc inopérante. Dans quelques cas, on s'adresse encore au prêtre, au jeune vicaire à la page surtout, dont les conseils répondent tout juste

aux attentes de leurs clientes : patience, adresse, espoir, c'est-à-dire recours aux vertus traditionnelles de la femme pour amener leurs maris à leurs fins sans rien « casser » ; elles obtiennent alors plus de sorties, une belle maison neuve, elles entraînent leur conjoint à des cercles d'études sur le couple chrétien, grâce aux ressources d'une « féminité » accrue où elles cherchent, avec insistance, la résolution de leurs difficultés.

Jusqu'à maintenant c'est donc dans un renforcement obstiné des rôles de la condition féminine traditionnelle que l'inquiétude des femmes trouve un apaisement ; leur éthique et celle du groupe ne leur permettent pas d'autre traitement. Mais parmi les livres qui leur tombent sous la main, au milieu du ronron des émissions féminines de la télévision ou de la radio, un témoignage, une argumentation va les retenir et les plonger dans la perplexité : sont-elles sur la bonne voie, ont-elles trouvé les vraies solutions à leur ennui ? Il est vraisemblable que la génération des femmes qui atteignent maintenant l'âge mûr réussira jusqu'à la fin de leur vie conjugale à neutraliser ces messages séditieux ; à moins que, comme nous en avons constaté un cas, l'exemple de la « libération » de leur propre fille que l'on s'est enfin décidé à laisser entrer à l'Université, après combien d'hésitations, jette la mère dans le désarroi absolu et lui fasse briser d'un coup tous les cadres familiaux et matrimoniaux de sa vie antérieure. Ces formes d'atypisme, aussi rares soit-elles, préparent sans doute de nouveaux modèles dont la génération suivante verra l'extension et la légitimation.

Enfin, l'ébranlement du statut féminin traditionnel commence à se lire en gros plan et en négatif dans la transgression comportementale, rare encore, mais publique. Il ne s'agit plus ici de femmes que leur mode de vie conjugale inquiète ou agace mais qui continuent pourtant à vivre selon les attentes de leur entourage ; dans les deux cas ¹ dont nous avons eu connaissance la rupture avec la norme est consommée : la première de nos informatrices a été mère-célibataire la seconde, divorcée, vit avec des partenaires sexuels occasionnels. Ces jeunes femmes, toutes deux originaires de la campagne, ont vécu leur enfance et leur jeunesse dans un milieu familial sévère, sexuellement retenu et avec lequel ni l'une ni l'autre n'a coupé le cordon ombilical. Par leur style de vie et toutes leurs attitudes, elles restent des traditionnelles, les accidents de parcours qui ont bouleversé le déroulement normal de leur existence ne sont pas le résultat d'une orientation moderniste préalable ou même d'un état d'esprit rebelle ; la « tuile » leur est tombée dessus sans qu'elles l'aient recherchée, presque à leur insu de bonnes filles dociles à leurs parents, aux hommes, à la société. Elles ont été « *bad luckées** » comme d'autres perdent leur mère jeunes ou ont un père alcoolique ; « c'est ben de valeur* », mais leurs évidences culturelles, éthiques n'en sont pas pour autant atteintes, pas plus que l'équilibre, au moins apparent, de leur personnalité. Même le domaine de la morale familiale et sexuelle reste, verbalement, intact ; les idéaux de l'asexualité féminine, de la fidélité et de la soumission à l'« homme de sa vie »

¹ Voir section Témoignages, les interviews de M^{mes} Émond (p. 356) et Daoust (p. 359).

paraissent plutôt renforcées. Quoiqu'il en soit de leurs aspirations, de leurs perturbations psychiques, inconscientes, elles n'ont lu dans leur déviance qu'un accident à une tradition pour elles immuable ; elles ne se sont surtout pas perçues comme des *signes* avant-coureurs d'un changement dont elles sont les victimes mais aussi les pionnières ; elles ne se sont pas servies des doctrines féministes pour se justifier ou se valoriser ; au contraire, dans la mesure où elles les connaissent, elles sont les premières à en dénoncer le caractère pernicieux.

Pourtant, les exemples qu'elles et quelques autres femmes donnent à Douceville font plus pour l'évolution du statut féminin que les vagues à l'âme décentes de la femme du notaire ou les discours sécurisants des médias ; ils sont les antécédents grâce auxquels l'impensable est déjà arrivé, la matérialisation de l'horrible qui fera perdre leur charge maléfique aux transgressions mineures. Le féminisme sauvage qu'abritent ces écarts à la norme portés d'emblée au-delà des aspirations « normales » du groupe, creuse des ornières d'incertitude dont on ne peut encore mesurer les conséquences. Jusqu'en 1974, la quasi-totalité de la population féminine n'avait pas pensé à tirer profit de ce brouillage axiologique, elle ne savait trop comment s'y insérer et n'en avait pas envie ; vraisemblablement la jeune génération saura, elle, s'y retrouver.

Nous avons insisté sur ces deux cas de déviance parce qu'ils représentent une formule de modernisation diamétralement opposée à celle qui prévaut dans le domaine religieux ou dans la première forme d'évolution du statut féminin ; c'est maintenant la brutalité d'un changement qui s'impose en dehors de la volonté, de la conscience du sujet ; au-delà du marivaudage du « renouveau » religieux ou de l'« épanouissement » féminin, qui laissaient intactes les structures de crédibilité des acteurs, voici que le modernisme prend des formes pathologiques, scandaleuses, auxquelles aucun acteur moderniste n'aurait pensé. Douceville voudrait alors crier : « assez », mais elle a perdu le contrôle de ce changement qu'elle a tant souhaité. En retrait de la modernisation décente, un peu bavarde, de la majorité une minorité encore silencieuse prépare-t-elle la culture de demain ? Nous retrouverons ce dilemme dans la suite de notre analyse.

D. Le pivot de la significativité : l'enfant et son éducation :

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu au chapitre précédent que, parmi les éléments du statut conjugal, la fécondité faisait traditionnellement l'objet de l'élaboration idéologique et des prescriptions les plus poussées de la part du clergé tandis que les autres aspects de la vie du couple, son harmonie, la fidélité réciproque de ses membres étaient laissés aux soins du contrôle social. L'insistance avec laquelle l'Église

limita la sexualité à la procréation, supposait une tension incessante des époux pour échapper à l'enfant annuel ; la morale de la reproduction physique représente la zone dure d'un paysage éthique dont nous savons par ailleurs combien il comportait de possibilités de dégageant.

Aussi le modernisme arrive-t-il à point pour tendre une perche vite saisie afin de liquider une norme jadis peut-être fonctionnelle mais dépourvue depuis longtemps de valeurs correspondantes. Attachée à leur statut conjugal pour toutes sortes de raisons, dont nous venons d'analyser quelques-unes, les femmes n'ont par contre aucun intérêt, matériel ou symbolique, à avoir quinze ou vingt enfants : après la production de trois ou quatre petits, preuve est faite de leur fécondité, de leur absence d'égoïsme, elles n'ont pas à s'embarrasser d'une descendance plus nombreuse. Les valeurs féminines les plus prisées fidélité, dévouement, vertus ménagères et pédagogiques ne paraissent pas non plus menacées par une diminution de la fécondité : au contraire, dans l'esprit du modernisme, l'intensité des soins individuels que réclame une bonne éducation n'est-elle pas incompatible avec une trop grande quantité d'enfants ? C'est ainsi que, la conscience tranquille et l'esprit soulagé, la mère de famille s'accorde sans arrière-pensée la satisfaction de ne plus avoir « autant d'enfants que Dieu voulait bien lui en donner ». Son mari par ailleurs l'encourage dans cette voie ; de sourcilieux que nous l'avons rencontré lorsque les privilèges de son statut conjugal risquaient d'être contestés, nous le retrouvons maintenant enthousiaste, prêt à « limiter la famille ». Le spectre de la grossesse annuelle a reculé, il ne fait de doute pour personne que le contrôle des naissances est la plus belle expression de la « libération » de la femme. Si celle-ci était moins éblouie par ces slogans libertaires peut-être s'apercevrait-elle qu'en fait son conjoint reste le principal bénéficiaire d'allègements dont elle continue à porter le poids de la responsabilité : désormais Monsieur n'a même plus à « se retenir », c'est Madame qui doit se mettre à calculer des dates, décider de se faire poser des objets étranges dans le corps ou avaler à haute dose des produits suspects. Si l'on parle de vasectomie aux hommes, la plupart l'ignorent, tous la considèrent comme une bonne plaisanterie... et de rire.

La stérilisation de l'homme ? Ah ! ben ça, c'est quelque chose de nouveau alors (rire) ! J'imagine que c'est pas par remède, disons genre pilule si vous voulez. Probable que si c'est du genre pilule, le Pape sera pas plus en faveur de la pilule ; (l'enquêteur explique). Ah ! si c'est un petit nerf qu'on décroche pis qu'on peut le raccrocher après, c'est ben correct ; pis que ça ôte rien, que l'homme sent autant qu'avant excepté qu'il peut pas avoir d'enfant, C'est ben correct ; même que ça serait meilleur que le parce qu'autrement dit, on a toujours peur que ce soit trop tard, le gars a peur. Là, envoye, pis c'est fini. Parce qu'un capote j'aimerais pas ça, j'aime mieux à peau nue, C'est mieux la peau nue que la capote au bout.

La plupart des couples, jeunes ou moins jeunes, sont donc bien partisans d'une planification des naissances mais, jusqu'en 1974 tout au moins, beaucoup ne savent trop comment s'y prendre, n'osent et ne savent auprès de qui s'informer. De plus ils gardent de la tradition une certaine nonchalance à l'application d'une méthode qui

réclamerait prévision et effort quotidien. Comme dit M^{me} Bigras : « j'ai la méthode, je fais le calendrier, mais je la suis pas parce que je trouve ça un peu mêlant* ».

Le coït interrompu, plus ou moins pratiqué en fraude depuis toujours, ne correspond plus aux droits à une jouissance sexuelle totale ; enfin les systèmes masculins de protection restent trop évocateurs des frasques juvéniles et des aventures hors mariage pour prendre place dans la panoplie de la sexualité légitime. Devant tant de choix M. Doleau préfère en revenir à la liberté :

Là, je suis en train de lire un livre où ils décrivent l'avantage de chacune, pis les désavantages ; une chose qu'on a utilisée une fois, c'est de la crème vaginale. As-tu déjà entendu parler de t'ça ? Pis on a haï ça, là. Tu verses le tube là, après la seringue, tu pèses su le tube, la seringue se remplit, tu dévisses le tube, tu rentres le tube dans le vagin, là, là, là... la pompe est retirée, pis, là, tu pousses la crème dans le vagin (rire). C'est ben compliqué ; ah ! oui, ben compliqué. En tous cas, là, on contrôle plus rien ça fait des mois. Oh ! les capotes là, c'est tellement disgracieux, c'est tellement mascarade, là ; ça brise l'ambiance en tabarnouche* ; c'est pas poétique ben, ben. Quoi qu'y en sortent des nouvelles sortes maintenant. Y a des ondulations techniques. Comment t'appelles ça, des condons ? J'avais jamais entendu ça. Ça, c'est le nom scientifique des capotes ? Condons, condons, hum ! C'est ça tes « moyens contraceptifs » ? (rire). J'avais jamais entendu ça. Comment t'appelles-ça, là : condons, condons, condons (rire). Comment t'épelles-ça c-o-n-d-o-n ? « Moyens contraceptifs », « condons », t'en as de bonnes, toi... (rire).

Face au choix ultime, « la pilule », la population éclate alors en deux options qui, plus qu'en aucun autre secteur de la vie du groupe, départagent les traditionalistes des modernistes. Les premiers, largement majoritaires en 1974, gardent la croyance théologique en une arithmétique des plaisirs : une jouissance sans contrepartie de peine, avant ou après, est impensable ; les maladies, la folie ou, qui sait, l'Enfer feront un jour ou l'autre payer aux écervelés de la pilule le bon temps qu'ils se sont donnés. Au hasard, quelques opinions parmi tant d'autres :

Moyennant la pilule, je suis pas en faveur de t'ça, parce que je prétends que c'est un affaire pour faire mourir la femme, ça. Y s'en viennent su les nerfs ; pourquoi qu'y s'en vont toutes dans des hôpitaux mentaux ? Ça attaque quelque chose ça, c'est pas normal ça. Le bon Dieu Il a institué ça, cette affaire là, puis c'est encore le même qu'on a sur la terre aujourd'hui Ça fait des enfants faibles, la pilule, les enfants qui crient pas comme nous autres ; nous autres ça rit pis ça pleure, pis ces enfants là sont calmes, y z'arrivent à l'hôpital, tu les entends presque pas pleurer là, pis ça se réveille au bout d'un mois, y sont pas en santé comme nous autres non plus. Ça, ça peut pas faire autrement... Ma femme elle prend pas de pilule, je suis contre, pour ma femme. Fait que, un homme est capable de faire la pilule autant qu'un autre ! On va à côté. Si quelqu'un a le tour quand même qu'on sort une minute avant ça, elle a sa satisfaction pareil... C'est dangereux assez ; il y a une de mes nièces, là, elle s'est fait opérer pour le cœur, elle avait le cœur bouché par les pilules.

Les seconds, qui ne sont pas forcément les plus jeunes, sont avant tout sensibles à la commodité présentée par les contraceptifs oraux : propres, d'usage facile, discrets, toutes qualités que le modernisme porte avec lui. Enfin, suprême compliment, ils sont « scientifiques » et, jusqu'en 1974, utilisés avec la complicité du médecin, nouveau maître de Vérité. Sans doute ne sait-on rien de la pilule, ni comment elle agit à court et à long terme sinon qu'« elle coupe tout ». Mais personne ne tient à en connaître quoi que ce soit du moment qu'à 100%, « ça réussit ». Quelques informatrices se disent un peu gênées des contradictions qu'elles ressentent entre les préceptes des autorités traditionnelles, ceux de l'Église surtout, et ceux de la science. Mais la première semble si hésitante, si « pognée » elle-même face à l'assurance tranquille de la seconde ; on sent l'évidence que l'avenir, le Progrès sont de ce côté. Et puis, la belle-sœur en prend et s'en trouve si bien, « la femme de la télévision » montre avec tant d'évidence qu'une Québécoise intelligente, évoluée doit mener une vie sexuelle épanouie ! À Douceville, on ne résiste pas à des pressions de ce genre et il est clair que l'usage de la pilule se généralisera.

Nous avons décrit la Doucevillienne comme presque indifférente à sa promotion sociale, mais la « libération sexuelle », toute relative sans doute, prend place pour elle aux tous premiers plans des acquisitions modernistes ; bien en deçà des politiques de l'Église dans le premier cas, elle n'hésite pas dans le second à passer outre aux défenses très explicites de celle-ci. Nous avons là deux expressions divergentes d'une même veine idéologique et de son adaptation nuancée à un terrain socio-culturel spécifique : le statut conjugal tient bon, même au prix d'un anachronisme, parce qu'il repose sur des intérêts matériels et symboliques perçus comme primordiaux par les deux membres du couple. Mais, à l'opposé, l'attrait du principe de plaisir, plaisir sexuel certes mais tout autant confort économique, prend le pas sur les scrupules de conscience. Le projet même de limitation des naissances réussit alors à se trouver des justifications de l'intérieur de la tradition : non seulement les rôles maternels et paternels ne sont pas atteints par le changement mais ils seront d'autant mieux tenus que l'on aura moins d'enfants. Grâce à ce glissement stratégique du quantitatif au qualitatif, la légitimation de la réduction de la descendance s'est opérée spontanément.

La hantise traditionnelle de ne pas avoir assez d'enfants ou d'en avoir trop s'est donc transformée en un souci de bien réussir l'éducation des trois ou quatre descendants que l'on a choisi d'avoir. Les préoccupations pédagogiques des familles, pour récentes qu'elles soient, n'en sont pas moins aiguës ; en effet au moment même où les parents se trouvent confrontés à des problèmes de conditionnement auxquels personne ici n'avait jamais pensé, ils perdent l'appui de leur auxiliaire de toujours, l'Église. Toute centrée elle-même sur sa propre survie, menacée sur tous ses fronts par les forces de sécularisation, elle n'a plus ni le temps, ni les moyens de contrôler, de soutenir la formation de son futur troupeau. Dans le même temps la famille est prise en charge matériellement et symboliquement par de nouvelles instances, étatiques, scientifiques, économiques,

toutes plus ou moins modernistes et qui envahissent les foyers de messages informatifs, prescriptifs, devant lesquels la vieille pédagogie cléricale fait piètre figure. Aussi les objectifs comme les intérêts de l'Église et de la famille prennent-ils des voies de plus en plus divergentes, le jeune couple ne devra plus compter sur son allée d'hier pour élever sa nichée.

Tous les adultes au-dessus de la vingtaine ont été élevés selon les modèles traditionnels ; un très petit nombre d'entre eux estiment n'avoir rien à changer dans la manière de faire à l'égard de leurs propres enfants ; ces informateurs, des femmes surtout, vouent en général à leurs parents, leur père souvent, un attachement inconditionnel et ne peuvent imaginer qu'il se puisse exister de meilleurs parents que les leurs. Réussir leurs tâches éducatives aussi bien que leurs propres parents, voilà leur ambition et bien malin qui pourrait les en empêcher. Effectivement, la plupart des adolescents de 1974 élevés selon de tels principes grandissaient apparemment sans problèmes ; il ne nous a pas été possible d'apprécier l'effet de ces pédagogies traditionnelles sur ceux qui étaient encore des enfants à cette date et qui, à la différence des précédents, fréquentaient une école « moderne », avaient des camarades élevés « à la moderne », regardaient la télévision plusieurs heures par jour, c'est-à-dire vivaient dans un bain de modernisme que leurs parents déploraient sans pouvoir les en extraire.

Mais la plupart des familles, les mères surtout, puisque les pères qui entendent prendre une part active à l'éducation des jeunes sont encore l'exception, ont délibérément opté pour une pédagogie moderne. Aussi est-ce sur ce type que nous concentrerons notre analyse. Répétons-le, tous nos informateurs ont été conditionnés par une éducation traditionnelle, tous admettent que leurs parents leur ont donné de bons principes, qu'ils ont eu une enfance heureuse au sein de la chaleur tribale, en un mot qu'ils ne voudraient ni avoir été, ni être autrement qu'ils ne sont ; mais pourtant, en aucun cas, ils n'élèveraient leurs enfants comme leurs parents l'ont fait pour eux : la sévérité des adultes concernant la pratique religieuse et les sorties adolescentes, leur façon de ne pas « dialoguer », ils n'en veulent plus ; c'était trop dur et on sait, pour l'entendre dire partout, quels individus « refoulés », « frustrés », causes de tous les problèmes moraux et psychologiques du Québec, sont sortis de cette « grande noirceur » pédagogique. Y échapper, c'est changer toute la société et assurer aux générations à venir rien moins que « le bonheur ». À Douceville ces convictions, généralisées, relèvent de l'indiscutable :

Avant, c'était trop sérieux, y nous envoyaient à l'Église à coup de pied. Et pis, là, le vendredi du mois, on se levait à 6 heures pour aller à la messe. On avait toujours peur nous autres ; c'était nos parents, un autre aurait pas pu nous comprendre plus qu'eux autres parce que c'est eux autres qui nous ont élevés ; mais je sais pas, on pouvait pas se confier à eux autres ; c'est une chose que je vas essayer de faire comprendre à mes enfants, ça, de se confier, pis de dialoguer, pis d'être proches de nous autres. Oh ! des fois, je sais bien que ça va-t-être difficile, mais, t'sais, je vas essayer de faire pour le mieux de ce côté là, parce que je crés ben que ça nous a manqué un peu nous autres.

Le renouveau pédagogique, largement mêlé dans les consciences au renouveau religieux, représente donc une zone d'accueil et d'intériorisation des idéologies modernistes particulièrement puissante ; il s'associe aux aspirations à une libération du « je » à laquelle on n'ose plus trop croire pour soi mais dont on entend bien faire profiter ses enfants, serait-ce au prix de mutations intérieures laborieuses.

En Occident, le renversement des rôles de la relation parentale s'est peu à peu effectué en un siècle ou plus ; au Québec, à Douceville, c'est d'une génération à l'autre que la mutation opère, dans le même mouvement idéologique qui met la culture traditionnelle en accusation et décide ingénument de son remplacement. Jusqu'aux abords du troisième quart du siècle, les enfants, encore nombreux, sont faits pour « écouter » leurs parents, se taire, et acquérir eux-mêmes de l'expérience avant d'avoir le droit de manifester leur personnalité. Tout d'un coup les enfants, devenus rares, sont faits pour parler avec leurs parents, donner leurs points de vue et faire profiter les adultes de la « pureté » d'une nature non encore pervertie par la société.

En tout premier lieu, les changements morphologiques qui ont atteint la famille depuis une vingtaine d'années ont préparé le changement de perception des adultes sur les enfants : passer sans presque de transition d'une nichée de 10, 15 ou même 20 jeunes à 2 ou 3, représente en soi une révolution telle que même sans l'apport d'idéologies constituées, le statut de rareté de l'enfant le gonfle d'un poids social dont l'adulte est désinvesti du même coup. À ce processus d'inversion s'ajoutent les motifs idéologiques de l'exaltation de l'enfance qui font d'elle le moment significatif de l'existence. Pour prendre un cas extrême, notons combien la mort de l'enfant, ses pathologies sont ressenties différemment à Douceville selon les générations : les parents de l'époque de la prolifération nataliste souffrent des maladies, de la mort de leurs petits mais la dramatisation verbale et comportementale de leur douleur reste mesurée, comme adoucie par le nombre de tous ceux qui, bien vivants eux, demandent leurs soins. Jusqu'à la dernière génération, le décès de trois ou quatre enfants par famille paraissait une moyenne normale surtout s'il s'agissait de nouveau-nés non baptisés. Cette norme statistique, supportée comme les autres à-coups de l'existence, transfigurée en sacrifice et œuvre de salut, rencontrait ce sens de l'acceptation, cette sensibilité fermée aux atteintes narcissiques que nous avons décrites au précédent chapitre ; si l'on y ajoute le poids de la sollicitude collective, la certitude pour les survivants d'un revoir dans l'éternité, on mesure assez bien la puissance des ressources intérieures du traditionnel face au deuil. De nos jours, les parents conservent, verbalement au moins, le sens de la douleur et l'espoir d'un au-delà de retrouvailles, mais que valent ces consolations symboliques quand, à la mort d'un enfant, on est pris de vertige à l'idée que « le seul qui reste, il pourrait s'en aller lui aussi ».

En dehors des phases de crise, la quotidienneté de l'éducation apparaît tout aussi transformée. Naguère l'attention que chaque enfant recevait de ses parents ne

pouvait, mathématiquement, occuper qu'une mince fraction de leur temps ; les plus jeunes, on l'a vu, étaient remis aux mains des aînés, sortes de doubles parentaux, moins exigeants mais moins attentifs peut-être que les géniteurs, dont l'image se trouvait alors partiellement interceptée. De plus, surtout dans les fermes, l'enfant était impliqué sans alternative possible dans le cycle de la production, quels que soient ses goûts, ses dons. Ses intérêts personnels, son intériorité n'avaient pas de sens en dehors de leurs effets sur le groupe familial ; ses lettres d'amour étaient lues par toute la maisonnée, l'argent qu'il gagnait allait à la caisse commune : « je donnais toute ma paye, raconte Robert Deslauriers ; ma mère me remettait 25 cents : une liqueur, un chocolat et 10 sous à la quête ». Conditionné à ce traitement commun à tous, l'appliquant lui-même spontanément à ses propres descendants, l'individu vivait et faisait vivre son entourage dans un état que l'époque actuelle évaluerait comme celui d'un développement inachevé, mais en fait juste adapté aux besoins familiaux et sociaux ; ses aspirations étaient taillées à la mesure des attentes et des potentialités de son milieu.

Désormais le jeune passe au premier plan des préoccupations parentales, on lui consacre plus d'argent, d'affection qu'à aucun autre agent familial ou social, on rogne sur son propre temps, son espace physique et moral pour lui en offrir davantage ; nous y avons déjà fait allusion plus haut, la mère sentira obscurément que l'abaissement du nombre des enfants et du travail qu'ils donnaient doit être compensé par une intensité accrue des soins, des attentions auxquels ils ont droit ; elle sait maintenant qu'elle doit leur parler souvent, « dialoguer » avec eux et même, au strict niveau matériel, les tenir dans une propreté exigeante, les vêtir coquettement..

Je suis pas comme nos mères là, t'sais, pour n'avoir, pis n'avoir, n'avoir, mais je resterai pas avec deux, là, je vas n'avoir trois, certain. Je dis pas que j'irai peut-être jusqu'à 4. Parce que si c'était comme avant, là, que ça marchait nu pied, pis que dans la maison c'était de quoi ben simple ! Si c'est pas propre dans une maison, ou ben donc si les enfants sont pas trop propres, ben, tu te fais montrer du doigt, hé... comme à l'école, là, si tu les habilles pas comme il faut... ; nous autres ici à Douceville, c'est terrible, tellement que c'est fier c'est... Oh ! c'est effrayant. On dirait que tout le monde est orgueilleux à Douceville, je le sais, c'est fier, pis c'est un peu trop des fois, ils exagèrent. Avant les enfants, ça changeait ça une fois à la fin de la soirée, le matin ça rechangeait ça, pis c'était fini, t'sais ; pis nous autres, on passe notre temps (à changer les enfants) pis on dirait qu'il faut faire ça, on dirait que ça nous pousse avec les enfants ; ben le monde vient des fois pis, c'est remarqué.

Leur significativité, gonflée par un flot de littérature sur laquelle les parents se précipitent pour ne pas faillir à cette fringale éducative, est illimitée : tout d'abord, leur humeur, leur « bonheur » apparent conditionnent ceux des parents, prêts à tous les sacrifices financiers et psychologiques pour assurer l'épanouissement du petit. On mobilise pour eux les techniques modernes, les ressources de la science et toutes les émanations de la rationalité contemporaine que l'on ne songerait même pas à utiliser pour soi. Les témoignages de Madame Noiseux et de Madame

Plouffe ¹, montrent bien toute la différence entre une réponse traditionnelle et une réponse moderniste de mères aux prises avec les problèmes de leur enfant : la première pleure, souffre pour son fils, mais elle attend patiemment que les choses se « replacent », grâce en particulier à sa vigilance, à ses qualités personnelles et à son rôle de médiatrice entre son fils et l'autorité paternelle : malgré son chagrin, Madame Noiseux continuera à tenir énergiquement son petit commerce, à aimer rencontrer ses voisines et à jaser avec elles sur la galerie ; ses autres enfants ont toujours en elle une mère disponible et active. Les réactions modernistes de M^{me} Plouffe ² au rejet scolaire de son fils paraissent l'indice d'un bouleversement bien plus profond de sa propre personnalité : elle abandonne momentanément son travail, se sentant coupable de ne s'être pas assez occupée de Jacques et d'avoir réagi trop tard à ses troubles caractériels. Alors que, pour ses problèmes personnels, elle se contente de la consultation d'un prêtre, pour l'enfant elle n'a pas une seconde d'hésitation : en dehors des éducateurs classiques, l'orthophoniste, le pédiatre, le psychologue, et le psychiatre entrent en lice. Bien plus, sur le conseil de ce dernier, elle renonce finalement pour elle-même à l'aide d'un prêtre et suit des cours de personnalité, persuadée que la connaissance de sa propre personnalité retentira sur celle de son fils.

À mesure que les jeunes grandissent, leurs succès scolaires, puis professionnels et sociaux deviennent les éléments majeurs du monde des objectifs des adultes : la réussite d'une famille se confond avec celle des enfants. Les grandes décisions, acheter une maison, changer de métier ou de localité sont prises en fonction d'eux, de leurs études, de leur avenir professionnel ou même seulement de leurs relations sociales actuelles ou futures : par exemple, pour que l'enfant ou l'adolescent ne perde pas ses amis, on ne déménagera pas, ou bien on préférera aller habiter dans telle ou telle commune parce qu'il y trouvera un bon club de hockey :

Je sais pas si on demeurera toujours à Douceville. Le petit gars, là, il est ben bon au hockey, pis il aime ben ça. Si on serait à Montréal ou ben donc à Trois-Rivières y aurait plus d'opportunités pour lui ; faudrait que mon mari ait son transfert, on va y voir l'année prochaine (l'année suivante ce jeune couple avait effectivement quitté Douceville pour Montréal).

Enfin, cette significativité de l'enfant apparaît aussi à travers l'autorité au sens large que les jeunes exercent sur leurs parents, sur la mère essentiellement : non seulement elle se plie avec joie à leurs volontés explicites et à leurs souhaits informulés, mais, pour conserver leur affection ou simplement par l'effet de l'emprise qu'ils exercent sur elle, spontanément elle se conforme à leurs modèles, elle adopte leur vision du monde. Pour Mme Houle ³, le port de la barbe n'est pas répréhensible ; elle le « sait » parce que son fils Aimé en porte une ; or, « si c'était mal, il n'en porterait pas ».

¹ Voir section Témoignages : M^{me} Noiseux (p. 347) et M^{me} Plouffe, (p. 351).

² *Ibid.*

³ Voir section Témoignages, p. 141.

Enfin, tout le climat domestique est transformé par une tension pédagogique qui remplace la tension nataliste de naguère : l'imprégnation socio-culturelle dense mais implicite de la tradition a fait place à des préoccupations éducatives méthodiques, anxieuses dans bien des cas, et par lesquelles le père lui-même commence à se sentir impliqué :

En premier lieu, le souci d'exemplarité pris à la tradition reste entier ; on se doit de présenter aux enfants l'image de parents à tous points de vue vertueux, bons catholiques ; on se force pour eux à aller à la messe alors que cet acte n'a plus pour soi de signification :

Les parents vont à l'église pour donner l'exemple aux enfants, moi je fais ça, la même chose... Je crois que les enfants vont à la messe parce que les parents vont leur reprocher de pas aller à la messe. Moi, j'y vais le samedi soir ou le dimanche parce que j'ai ma petite fille de six ans ici ; j'irai pas, pis ça ferait pareil. Je me sens pas en conscience d'aller à la messe, je trouve que c'est insensé d'aller là. Premièrement, les gens dorment tout le temps du sermon, pis on a hâte que ça finisse, fait que...

Le regard aigu des adolescents joue pour certains pères un peu « louses » * le rôle d'un garde fou :

Ben quoi, l'enfant à mesure qu'y grandit dans la famille y suit selon qu'est-ce qu'y vont y montrer. Comme moé, ici, j'ai deux filles mais si je parlais par exemple à soèr*, si je voyais une aute femme, qu'est c'est que tu penses qu'y diraient, surtout ma plus vieille. Quand je dirais : « toé tu feras pas une telle affaire, toé tu feras pas une telle affaire », y diraient : « vous p'pa, parlez pas, je vous ai vu à une telle place, je connais telle affaire » ; j'aurais rien à dire, donc, je serais pas capable de parler ; fait que là, faudrait je laisserais crochir*, tout en étant croche* moi-même ; je serais pas capable d'agir. Si je fais pas ben, ça se peut pas qu'y fasse ben.

Plus difficile encore sera de retenir sa langue, de ne pas critiquer les curés, de ne pas exposer ses doutes religieux, ses abdications éthiques devant les jeunes : être un bon père, une bonne mère ce n'est plus seulement nourrir et soigner sa descendance, c'est se sentir la responsabilité d'opposer une vision du monde cohérente et résistante aux à-coups de la démoralisation du monde extérieur. Comme dit M. Godbout, dont les croyances s'en vont en lambeaux : « mes idées religieuses, je me prive d'en parler devant les enfants. Ma femme, elle a ses idées aussi, mais elle parle encore moins que moi ». Les parents, les mères surtout, osent encore ce que ni les prêtres ni les maîtres ne font plus, parler de « la peine que l'on fait à Jésus en désobéissant », ou, plus tard du sens de l'éthique sexuelle. Ce que le jeune Doucevillien peut encore intérioriser de sensibilité aux catégories du bien et du mal, du licite et du prohibé, c'est bien au milieu familial qu'il le devra.

C'est donc une affaire entendue, les familles tiennent à ce que leur descendance ait « une bonne base religieuse et une bonne base morale » ; mais, tout autant ou

plus encore elles veulent faire de leurs enfants des adultes « modernes ». Les finalités sous-jacentes à cette expression d'« adultes modernes » sont relativement claires et simples, cela signifie être heureux, « épanoui », ouvert à autrui et utile à la société. Ce palmarès prend le contre-pied de ce que l'on pense avoir été et être resté soi-même : un enfant trop obéissant, renfermé, devenu adulte timide, étrié. L'observateur pourrait flairer comme un relent de paradoxe entre de tels idéaux et le climat apologétique qui entoure la personne et les principes éducatifs des parents des actuels parents ; ces derniers ne perçoivent pas l'illogisme, leur foi est au-delà.

La difficulté commence lorsqu'il s'agit de fabriquer l'homme moderne. Jusqu'à présent le métier de parent avait été certes lourd mais tranquille ; on savait d'instinct les comportements et les paroles attachées à ce statut, le résultat était acquis d'avance. Depuis quelques années, tout le monde parle d'éducation, chacun s'en préoccupe plus que jamais, mais personne ne sait trop comment s'y prendre ; il y a bien les livres, la radio, la télévision, les conseils des autres femmes de la famille, voire ceux du psychologue, mais comme le remarque si justement M^{me} Sinclair : « y disent jamais des affaires qu'on a besoin à ce moment-là ». Les livres ? C'est bien compliqué, des grands mots qui ne parlent pas ou qui semblent se contredire ; les journaux, la T.V. ? rien qu'on ne savait déjà et qui ne mène pas loin. La communication, le dialogue ? Voilà qui chante bien à l'oreille, mais jusqu'où faut-il tout dire à l'enfant, à quel âge et comment ? La liberté ? certes, mais « on peut quand même pas laisser faire au petit tout ce qui lui passe par la tête ? »

Et pourtant comme les mères de tous âges s'appliquent à apprendre les recettes, à parler le nouveau langage, en suivant le mouvement sans dépasser personne, comme on a toujours fait ; comme elles sont dociles aux nouvelles autorités, promptes à s'enthousiasmer si tout va bien, jamais découragées devant l'échec. Mais à mesure qu'elle apprend davantage, la mère mesure le fossé entre ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être, elle s'entend désignée comme la responsable au premier chef de la personnalité de ses enfants ; leurs échecs scolaires, leurs difficultés caractérielles, mêmes leurs anomalies physiques crient sa culpabilité. Un peu étonnée que la « Reine du Foyer » d'hier ait pu perdre du jour au lendemain sa couronne sans avoir rien changé à ses attitudes, elle est prise de panique, fait de la mauvaise conscience ; elle est prête à toutes les abdications pour ne pas démeriter. Les nouveaux définisseurs de la bonne éducation auront désormais en elle une cliente docile.

Renouveau religieux, libération de la femme, épanouissement de l'enfant, les promesses du modernisme apparaissent à tous les niveaux difficiles à concrétiser. Leur séduction a d'abord servi à barbouiller de gris le passé, à donner l'envie d'« une autre chose » un peu vague mais certainement localisée du côté du bonheur. Cependant quand l'enthousiasme de la rupture d'avec la triste tradition doit enfin se matérialiser en décisions concrètes, les modèles se dérober. Ces carences prescriptives ne sont certes pas propres à notre communauté, elles

touchent tous les groupes confrontés aux idéologies tertiaires ; qu'elles que soient leur nature, leur origine, ne se définissent-elles pas toutes par leur silence normatif, l'autonomie créatrice qu'elles demandent au sujet ? Mais lorsque, Douceville le montre, de tels mots d'ordre tombent sur des sociétés encore enserrées dans les rigueurs normatives de leur tradition, ils risquent fort de laisser l'individu démuni lorsqu'il aura rejeté d'un revers de main insouciant tout l'univers prescriptif d'un passé devenu sans objet. Comme on l'a vu, la première phase de l'opération est joyeuse ; dire non aux règlements, ne plus se soucier des autorités ancestrales, souffler un peu, quoi, voilà qui est aisé. Mais lorsqu'il s'agit de puiser dans ses propres ressources intérieures au fur et à mesure de l'événement, de décider, d'inventer des solutions, on se sent vite à court. L'acteur n'a même plus alors le recours habituel de ses partenaires sociaux tout empêtrés eux aussi dans l'exercice de leur difficile liberté.

Comme la modernisation religieuse ou sexuelle, la modernisation éducative, familiale ou scolaire aussi bien, est au prise avec la contradiction insidieuse à laquelle nous butons depuis le début du chapitre : elle opère à partir de motifs idéologiques qui lui sont étrangers, elle s'engoue pour eux sans en saisir le sens, ils rongent ses structures de crédibilité antérieures sans pourvoir à leur remplacement. Les doctrines pédagogiques tertiaires émanent des couches les plus « introdéterminées » de cultures introdéterminées, c'est-à-dire conditionnées depuis plusieurs siècles à une autonomie psychologique et morale croissante ; elles doivent être interprétées d'abord comme l'expression d'une saturation de l'intériorité, d'une aspiration vitale à relâcher une tension devenue insupportable. Dans leur stricte orthodoxie, les pédagogies modernes s'adressent théoriquement à des sujets dont le paysage descriptif et normatif personnel est assez fort pour se passer d'un cosmos collectif primaire ; elles allient la plus grande discipline individuelle au plus faible contrôle social. Elles sont donc tout le contraire de la facilité avec laquelle on a voulu les confondre. Les échecs retentissants qu'elles ont connus dès les débuts de leur vulgarisation dans leurs propres contrées d'origine laissent assez prévoir quels contresens l'exportation leur fera subir. Quand, notre communauté en donne l'exemple, elles arrivent réduites au chatolement de quelques concepts libertaires, leur application à une culture qui leur est juste antithétique ne peut que provoquer d'étranges syncrétismes.

Quelques rares couples sont tentés de tirer profit pour leur propre compte de cet encouragement à la facilité avec lequel Douce ville confond le modernisme. On commence à entendre quelques vieux grogner que « les jeunes parents donnent de la liberté à leurs enfants pour en avoir » ou que « le dialogue, c'est la fuite de responsabilité des responsables » ; mais le plus souvent ce droit à la liberté ne jouera qu'à sens unique, celui des enfants sur les parents, tandis que ces derniers se feront encore un devoir de n'avoir que des obligations à l'égard de leur descendance. En moins de dix ans, sous le regard interloqué des grands-parents, la jeune génération a pris le pouvoir ou plutôt elle se l'est fait donner par des parents trop heureux s'ils peuvent à ce prix conserver l'affection et l'estime de leurs

rejetons. Le résumé de la situation est bien fait par M. Ouellet « j'avais un bon père mais fallait pas parler ; moi, mon fils me dit tu raisones comme un enfant de cinq ans ». On voit fleurir la domination d'abord ingénue des petits puis celle, de moins en moins innocente des adolescents. Les frères et sœurs aînés des « *teens** » actuels ne sont pas les moins stupéfaits de ce bouleversement des attitudes parentales :

Moi, ça fait 6 ans que je suis mariée, c'était plus sévère dans ce temps là, quand je sortais avec mon mari. On était deux couples d'abord, je m'en rappelle, on voulait aller au théâtre* ; ben, souvent, mes parents, C'était « non ». Pis présentement il y en a chez nous, des petites sœurs qui sont pas mariées, y savent même pas où qu'elles sont. Je sais pas, la liberté on dirait qu'y les obligent quasiment à leur donner ; c'est libre, libre, libre ; avant c'était trop pire dans un sens pis maintenant c'est dans l'autre. Ils peuvent pas nous faire accroire qu'y vont toujours dans des bonnes places... Je suis pourtant pas vieille, hein, mais ça me bouleverse la vie d'aujourd'hui, C'est effrayant. On arrive chez mes parents, on demande : « où ce qu'y sont (les jeunes) » – Oh ! ben, y savent même pas où ce qu'y sont allés ; mettons qu'y arrive tout d'un coup, je sais pas, moi, un accident, quelque chose, quelqu'un est malade à la maison, y savent même pas où les trouver !

Les résultats d'une éducation qui ne s'exerce que depuis une dizaine d'années ne sont sans doute pas encore manifestes ; nous n'en ferons pas le procès mais nous resterons dans la perspective de la relation parentale qu'il faudra bien définir comme non pédagogique : les agents de conditionnement ne connaissent ni les objectifs, ni les moyens de leur pratique, ils savent vaguement que le bien est du côté de la non intervention de leur part, que le mal se situe dans le déplaisir de l'éduqué ; ils voguent vers des finalités à court terme, soulagés si la journée se passe bien, si l'enfant n'a pas créé des situations dont on n'a plus de recettes pour sortir. Par chance, les ressources traditionnelles de la mère, sa prodigieuse patience, ses dons de manipulation trouvent ici leur emploi. Mais alors qu'à la génération précédente le doigté du maternage semblait la touche finale d'un conditionnement d'atmosphère, spontané, il faut maintenant le voir comme l'ultime recours d'une navigation à vue. Face à des enfants déterminés, affirmant sans retenue le narcissisme et l'égoïsme de la présocialisation, les mères s'émerveillent : « quelle personnalité et comme il est heureux ! » ; et de s'extasier sur la chance d'avoir un fils aussi développé, ouvert, un petit génie certainement, que l'on oppose à l'enfant hypocrite, complexé de l'époque cléricale ; personne n'a de doutes sur la transformation du petit tyran en un adulte tolérant, ouvert à autrui, comme on le décrit dans les livres.

Lorsque les jeunes restent « de bons enfants » qui vont à la messe, amènent leurs amis et amies à la maison, boivent modérément, ne « fument » pas, rentrent avant minuit et disent comment ils passent leur soirée, cette réussite apporte aux parents la confirmation de la justesse de leurs propres points de vue et particulièrement de leurs techniques éducatives : puisque leurs jeunes ont si bien tourné, c'est que la formation qu'ils ont reçue était la bonne et que la morale qu'on

leur a inculquée à la maison « fait » encore de nos jours. Ces parents sont tranquilles et fiers ; le reste du monde peut s'écrouler autour d'eux, grâce à ce rôle involontaire de définisseurs idéologiques que jouent désormais leurs enfants, la vigueur de leur cosmos intérieur, mélange inédit de techniques récentes et de finalités ancestrales, restera intacte jusqu'à la fin de leurs jours.

Mais lorsque les enfants « tournent mal », bien que soumis aux mêmes principes éducatifs que les précédents, ratent leurs études, leur vie professionnelle ou sentimentale, cette dissidence projette le milieu familial dans la crise : le père, en général, s'accroche à ses convictions ancestrales et évalue les attitudes de ses enfants à partir d'elles. Par tradition, moins proche affectivement de ceux-ci que la mère, secrètement satisfait dans certains cas qu'une éducation maternelle qu'il avait toujours jugée trop laxiste tourne à la catastrophe, il est moins atteint par les révolutions pédagogiques, et sa vision du monde ne changera pas d'un iota pour s'adapter aux « mauvaisetés » d'une jeunesse gâtée. Ouvertement, si elle ne craint pas son mari, de manière plus ou moins détournée s'il impose une autorité répressive, la mère de son côté prendra la plupart du temps le parti du jeune : elle va tout d'abord partager émotivement ses difficultés et essayer de l'aider à réintégrer la norme ; mais la plupart du temps, pour n'être pas en contradiction avec son fils, sa fille plus rarement, et ne pas voir se rompre la symbiose qui les liait, elle n'hésitera pas à se lancer dans une reformulation en profondeur de sa vision du monde ; souvent avertie par ses récentes acquisitions livresques que les « problèmes » de ses enfants proviennent de ses erreurs éducatives ou de ses propres conflits intérieurs, elle « se met à leur écoute », cherchant en eux le courage d'une « remise en question » qui puisse les rendre plus heureux. Dans certains cas, les nouveaux langages des jeunes et leurs comportements inédits apportent des réponses à des interrogations secrètes que les femmes s'étaient faites depuis longtemps sans oser leur accorder de légitimité : la messe, les normes du catholicisme et de la sexualité, la supériorité de l'homme sont ainsi mis en cause par des femmes d'âge mûr et dans les termes mêmes qu'utilise la jeune génération. Mais la mère est souvent dépassée, ce que disent et font ses enfants n'a plus de commune mesure avec ses propres audaces idéologiques et comportementales : alors, bravement, même si intellectuellement elle ne comprend plus, elle accepte par amour et dans un acte de foi ce qui, pour l'opinion publique et le père, fait encore figure de catastrophe familiale ; cachant les faits à son mari ou essayant de l'apaiser à défaut de le convaincre, elle cherche un logement pour son fils qui va vivre « accoté* » à trois pas de chez elle, s'occupe de l'avortement de sa fille célibataire, recueille les enfants du jeune couple en détresse. Souvent seule face à ses difficultés, devant en outre subir l'agressivité d'un conjoint blessé dans son amour propre, elle fait face ; l'énergie, utilisée traditionnellement à la maîtrise quotidienne de sa maisonnée imposante et tranquille, s'est comme transmuée en un courage plus conscient et plus acéré, mais toujours aussi adéquat aux exigences de l'un et l'autre mode de vie.

Nous ne sommes donc pas ici en présence d'une simple adaptation verbale au modernisme ou même d'un badinage mondain avec les nouvelles pédagogies : à son insu la mère est confrontée sans ménagement avec des modes de vie pour elle jusqu'ici pathologiques mais qu'elle n'a aucun moyen d'ignorer ou de contourner parce qu'ils sont le fait de ce qu'elle a de plus cher et de plus significatif dans son existence : ses enfants. Nous constatons une fois de plus la dualité de la pénétration moderniste : elle comporte un visage décent qui emporte l'adhésion de la majorité de la population ; tous les parents désirent avoir des enfants modernes parce que « c'est bien » et ils s'appliquent de bonne foi à cette réalisation, choix volontaire, objet de beaucoup d'échanges verbaux et valorisant pour l'acteur. L'autre visage, c'est celui de l'incursion honteuse de modèles réprouvés par la communauté ; il n'est plus alors question de choix ; les adolescents imposent à leur famille, à leur milieu des déviances qui ne s'embarrassent guère de discours modernistes et dont les finalités mêmes ne sont pas définies. Ces pathologies font pourtant désormais partie de la vie locale au même titre que les transgressions conjugales, les divorces, pareillement honnis par la grande majorité de la population mais incontrôlables. N'est-ce pas là le vrai visage du changement ?

Le climat pédagogique familial ne paraît finalement guère favorable à la reproduction culturelle ; même lorsque les parents conservent des valeurs morales, religieuses fortes, ils ne savent plus comment les transmettre, comment les insérer dans la stratégie permanente à laquelle les contraint le remuant « ego » de leur descendance. En outre, la plupart d'entre eux sont tiraillés entre un attachement inavoué à la tradition, leur désir de la dépasser et leur difficulté à saisir les messages modernistes ; la légitimité des anciens modèles est mise à mal sans qu'ils soient remplacés, sinon par quelques recettes, deux ou trois concepts coups de poing, qui ne résistent pas à l'usage.

L'enfant ne devra donc plus guère compter sur sa famille pour assurer sa socialisation ; nous l'avons vu, elle a perdu son caractère de microsociété, éducatrice spontanée de la relation à l'autre ; nous constatons que sa pédagogie n'est pas davantage apte à fournir les contenus symboliques par lesquels un groupe se doit d'habiller ses rapports sociaux. Ses fonctions classiques ont-elles été reportées sur d'autres instances, la famille ne conservant que ses rôles de pourvoyeur économique, de protecteur physique et psychologique dans une société par ailleurs de plus en plus dépersonnalisante ? La rationalité des pédagogies modernes ne les rend-elles pas inaccessibles au parent moyen, seuls des spécialistes dûment formés à leur compréhension et à leur pratique pouvant les appliquer adéquatement ? À ce compte, l'école et ses maîtres se trouveraient alors les agents tout désignés du conditionnement socio-culturel ; l'allongement de la scolarité expliquerait et renforcerait cette mission. Voyons ce qu'il en est dans notre communauté.

E. L'ancienne alliée de la famille devenue sa rivale : l'école.

[Retour à la table des matières](#)

À Douceville comme dans tout le Québec, l'alliance sacrée entre l'Église, la famille et l'école n'est plus qu'un souvenir, nous le savons. Quand une douzaine de petits frères et sœurs, petits cousins, se retrouvaient dans la même salle de classe du rang dont l'institutrice était elle-même une sœur aînée ou la fille du fermier voisin, on ne quittait pour ainsi dire pas la famille en allant à l'école : même style de relations, même langage à peine plus soutenu lors du passage hebdomadaire de M. le Curé ou de l'un des commissaires d'école, un parent lui aussi. À partir des années 60, l'éducation se laïcise, s'oriente vers des finalités intellectuelles en même temps que l'école centralise ses infrastructures ; l'enfant, l'adolescent sont, dans un même mouvement, davantage soustraits à l'influence de la famille, de l'Église et dirigé vers des objectifs « rationnels », c'est-à-dire à la fois utilitaires (le métier, le revenu) et nobles (la connaissance), calqués sur ceux du reste de l'Occident. Pour résumer d'un terme la mutation, très bien ressentie par l'ensemble de notre population, disons que l'on est passé d'un régime d'éducation à un régime d'instruction ou, en d'autres termes, d'une scolarisation dévolue à la transmission culturelle à une scolarisation d'abord centrée sur la formation intellectuelle. Mais ce bouleversement de perspective se complique encore de l'apport, moins délibéré lui, des idéologies pédagogiques modernistes que nous avons déjà vues en action dans l'éducation familiale ; celles-ci, on s'en souvient, se caractérisent d'abord par leur souci de réaction contre l'enseignement trop intellectualisé des milieux européens d'où elles émanent, par leur préoccupation d'« humaniser » un savoir trop cérébral ? Il va donc leur être ici demandé de désintellectualiser un système éducatif qui, originellement dépourvu de traditions intellectuelles, vient juste de décider de rattraper son retard dans ce domaine. Singulière situation.

La complexité de la modernisation doucevillienne, comme de la modernisation du Québec dans son ensemble, nous poursuit jusque sur les bancs de l'école : on y assiste à la rivalité de trois tendances qu'un concours de circonstances historiques uniques réunit ici : une pédagogie inspirée d'idéologies sacrales primaires prend soudain conscience de son anachronisme et porte d'un coup ses aspirations à la pointe du modernisme éducatif, de style tertiaire ; pour des raisons évoquées dans l'introduction de ce chapitre, des ressemblances de surface tels le rapport direct à l'autre, l'atrophie de la cérébralité au profit de l'existential, favorisent cette appétence des cultures traditionnelles pour un modernisme dur. Or, les pédagogies modernistes ne se comprennent que par et comme une opposition aux doctrines éducatives qui les précèdent chronologiquement dans leurs cultures d'origine,

doctrines secondaires d'inspiration humaniste, introdéterminées, pratiquées en Europe depuis deux ou trois siècles ; le modernisme pédagogique les porte en lui, sa pratique ne se conçoit guère sans, d'abord, la formation « introdéterminée » qu'il dénonce. De celle-ci, Douceville n'a certes rien connu mais, docilement, elle prend à son compte et répète les accusations que les nouvelles idéologies éducatives portent contre les systèmes d'enseignement des cultures d'où elles émanent, sans prendre conscience que ces critiques ne la concernent pas ; en les appliquant à son propre cas, elle en biaise du même coup le sens et les effets. Observons cette intéressante synthèse de plus près.

Lorsque les premiers échos des nouvelles pédagogies arrivèrent au Québec des É.U.A. et d'Europe, voici une quinzaine d'années, ils trouvèrent des oreilles attentives : s'entendre dire que l'intellect n'était pas la meilleure portion de l'homme, qu'on faussait la nature humaine à trop instruire les enfants, répondait à des constantes culturelles bien assises, flattait l'amour propre national : on savait que le Canada français traditionnel n'avait pas brillé par ses productions intellectuelles, jusque là on en avait eu un peu honte ; désormais, de par sa tradition même le Québec allait se retrouver à l'avant-garde des pratiques éducatives, bien à l'avant de ces « vieux pays » pétrifiés dans leur morgue académique. Cet état d'esprit, qui inspira entre autre le célèbre rapport Parent, aura à ce point marqué les structures d'enseignement primaire, secondaire et universitaire que deux décennies passeront avant qu'apparaissent les premiers doutes sur les résultats de tels principes. À Douceville, en 1974, la courbe de l'émerveillement en est encore à son apex : parents et maîtres s'accordent pour se réjouir des « expériences fantastiques » que le nouveau « milieu de vie » qu'est l'école réserve aux enfants, dans un climat généralisé de « confiance » et de « relaxation » ; une « sensibilisation » à la « recherche », recherche appliquée aussi bien à la catéchèse, qu'à l'orthographe ou à l'histoire locale doit « mobiliser » l'écopier jusqu'à ce que, telle une nouvelle révélation, la sacro-sainte « motivation » ne l'oriente, plus tard, vers des savoirs plus achevés.

Quelques parents, peu « coopératifs » trouvent certes que bouliers, réglottes et fiches coûtent bien cher pour qu'après deux ou trois années d'école leurs jeunes ne sachent encore ni lire, ni écrire, ni compter ; mais le maître n'assure t-il pas que plus ils le sauront tard, mieux ils le retiendront. Et à vrai dire, pour la plupart des adultes, trop d'instruction n'est pas souhaitable : le savoir fait des « têtes enflées », des « qui se prennent pour un autre » et se mettent à tout critiquer autour d'eux pour se faire remarquer.

Ben, j'ai pour mon dire, j'aimerais, oui, que mes enfants soient instruits mais pas plus, t'sais. Pas à l'université, ils en apprennent assez là. Je voudrais pas que mes enfants agiraient comme les jeunes d'aujourd'hui ; il reste que, moins ils vont en apprendre, moins qu'y... parce que des fois y en ont trop dans la tête, moi je dis ; ils se pensent plus intelligents que ceux qui connaissent pas grand chose. Oui, je leur refuserais pas l'école, comment* qu'y iraient pas trop dans les universités, moi je suis pas forte pour

ça. Je suis jeune, je suis pas vieille, mais j'ai pas fait mon cours, pis j'aimerais pas à ce que mes enfants agissent comme les jeunes d'aujourd'hui.

Si les critiques à l'égard de l'école secondaire locale, la « polyvalente », vont bon train, ce n'est jamais parce qu'elle n'instruit pas assez mais parce qu'elle éduque mal ; dans l'esprit de la population, cette polyvalente, rebaptisée au gré de l'imagination ou de la colère des familles, la polyrevolante, la polypolluante ou la polyvoleuse, non seulement ne remplit plus la fonction dont l'école s'était si bien acquittée naguère, mais elle contrecarre les efforts éducatifs du milieu familial.

Tout d'abord on ne sait pas ce qui s'y passe : énorme bâtisse retirée aux confins du territoire municipal, elle engouffre indifféremment chaque matin des foules venues à pied, en « bicycle* », en « machine* » ou en autobus scolaire, de la ville, de la paroisse, des rangs et même des villages alentour ; mélange des localités, mélange des sexes, des âges et, paraît-il, des religions, puisque les quelques protestants de la région n'ont pas d'école particulière. Dieu sait ce qui peut sortir du brouillage des catégories éprouvées, comme on redoute les « sacres* » des enfants de la ville quand on habite soi-même la campagne, et les « vieilleries » de ceux des campagnes quand on vient de la ville ; de mémoire d'homme, les gens du Saint-Sacrement¹ ont toujours été « niaiseux* », ceux de l'Ange Gardien² « croches* », ou l'inverse, mais bien « mauvais » en tous cas. Cependant, parmi tous ces suspects, les plus dangereux sont encore les maîtres laïcs ; originaires de la région le plus souvent, individuellement « pas pire* » mais collectivement tarés par leur passage en ville et dans les « grandes écoles ». Qu'ils coûtent cher, tellement plus cher que les religieux d'antan même si l'école est gratuite, on l'admettrait s'ils donnaient un « bon service » et surtout un service que l'on puisse contrôler, déplaçant, congédiant selon les mérites et les démérites. Mais ils ne donnent pas satisfaction ; leur compétence n'est qu'exceptionnellement mise en cause, ils en savent toujours assez pour enseigner à des enfants ; c'est plutôt leur conscience professionnelle qui « ferait défaut ». On évoque avec nostalgie le temps encore tout proche où les Frères, les religieuses ne ménageaient ni leur temps ni leurs soins, répétaient inlassablement tant que tout le monde n'avait pas compris, gardaient les plus lents le soir, prévenaient les parents d'avoir à reprendre la dictée, le problème à la maison :

Je suis pour l'évolution mais changer pour le pire, moi, je ne suis pas pour ça. Comme l'éducation qu'on recevait des religieux puis des Frères, ils ne me feront jamais dire que c'est mieux avec les laïcs aujourd'hui. Le monde sont pas plus méchant dans les laïcs, mais vive les religieux, vive les Frères ! Ça, c'est très regrettable qu'ils soient partis ; quand on était pensionnaires, vive être pensionnaire ! Tu passais pas dans les discothèques le soir, puis aller fumer de la marijuana, non. On était au couvent à 9 heures puis on se levait à 6 heures, puis on étudiait, puis on faisait des études. J'ai beaucoup d'amis là, qui ont étudié avec moi c'est ça qu'ils

¹ Noms réels de villages québécois, mais situés en fait ailleurs dans la province.

² *Ibid.*

disent : « si on pouvait trouver une place où nos petites filles seraient pensionnaires comme nous autres, pour avoir l'éducation qu'on a eue là » ; je parle de l'éducation, juste l'éducation là, pas l'instruction. Parce que les laïcs, la plupart, si ils sont mariés, le soir ils s'en vont, ils se dépêchent à aller retrouver leur famille. Bon, la fille, elle, son chum* l'attend. J'ai vu même une institutrice là, moi, elle a été renvoyée de Douceville, un homme marié qui l'attendait. Pensez-vous qu'elle peut donner une bonne éducation à des enfants ? La religieuse elle, son ami l'attendait pas !

Depuis le règne de la polyvalente et des maîtres laïcs les jeunes sont abandonnés à eux-mêmes de grands bouts de temps, traînant leurs sacs et leur ennui dans les longs corridors ; l'été sur le gazon, l'hiver dans la cafétéria, par petits groupes, ils tuent les heures à « se tirailler* » dans une atmosphère polluée de fumée et de décibels, Des histoires de drogue, de fugues, de filles enceintes courent la ville, c'est la Polyvalente et ses maîtres qui en font les frais. C'est que ces professeurs, paresseux et lointains, sont en outre immoraux : athées, drogués, « accotés* », toutes les épithètes locales de l'infamie leur sont attribuées, quitte à faire une ou deux exceptions pour ceux que l'on connaît personnellement. Le seul exemple de leur inconduite suffirait à démoraliser la jeunesse mais ne poussent-ils pas l'irresponsabilité jusqu'à étaler leurs convictions devant leur classe fascinée, à pourfendre devant elle la religion, la famille, la morale, toutes les « quêtaineries* » qu'on enseigne encore à la maison. Lorsque les adolescents s'en viennent jeter à la figure de leurs parents les arguments de ces beaux parleurs, le père prend une rage et « sacre son camp* » ; la mère, désorientée, argumente un peu mais secrètement flattée de ce fils, de cette fille qui « pensent à des choses qu'on n'aurait jamais pensées ». Le prudent modernisme du milieu familial est loin ! En badinant du bout des doigts avec le changement celui-là aura simplement ouvert une fissure où des discours et des discoureurs moins nuancés verseront sans retenue la corrosion.

Fondées ou non, point que nous n'examinerons pas ici, les attaques de la famille contre l'école donnent la mesure des inquiétudes de Douceville à l'égard de la transmission de sa culture à la jeune génération : les enfants, les jeunes sont différents de ce que l'on a toujours été à Douceville, ils ne sont pas conformes aux modèles licites. Puisque les parents, eux, ont bien élevé leur descendance, c'est que quelqu'un d'autre est responsable de la transgression : ce sera, au premier chef, l'Église qui a purement et simplement trahi sa mission ; ce sera, bien sûr, l'école, rivale triomphante du foyer.

La chasse au bouc émissaire est la réponse universelle à la crise, crise individuelle ou sociale ; les modalités de la chasse, physiques ou symboliques, sont seulement particularisées par des signifiants propres au milieu où elle s'exerce ; en termes plus parlants, les contenus des accusations portées contre les « coupables », les punitions qu'on leur inflige n'ont rien d'objectifs, ils procèdent de décisions collectives aussi arbitraires que tout autre fait socio-culturel mais seulement cohérentes avec les autres éléments du monde symbolique local. Dans le cas de

l'agressivité statutaire dont les enseignants laïcs sont victimes, la logique du processus de pharmacisation¹, sa contingence, sont particulièrement nets. Il s'agit tout d'abord *d'introduire une altérité*, opposant les responsables désignés à la masse indifférenciée de leurs victimes ; ici les maîtres sont nommés comme les bourreaux de la jeune génération et, par extension, de la culture doucevillienne. Or, il est bien évident qu'il n'existe pas de différences marquantes entre les professeurs et le reste de la population : même milieu géographique, même culture que la formation intellectuelle modérée des premiers n'a pas reniée et surtout même attitude fondamentale à l'égard d'un changement que tous appellent de leurs vœux mais que ni les uns ni les autres ne savent contrôler. Il va de soi que les mêmes personnes sont souvent à la fois parent et professeur !

En second lieu, l'altérité se meuble des attributs dont le groupe marque les coupables ; indépendamment de leurs caractères réels, ils se voient *investis des contre-valeurs* collectives, désignées alors précisément comme responsables de l'état de crise : on sait qu'à Douceville l'athéisme, la non-conformité sexuelle et l'absence d'esprit de service représentent les transgressions majeures ; ce sont donc celles qui, phase un, paraîtront au dossier de la cohorte enseignante et qui, phase deux, sont dénoncées comme les causes de la démoralisation de la jeunesse.

Enfin, dernier moment du processus, l'intériorisation par les coupables des attributs infamants dont le groupe les a étiquetés ; nous ignorons pour notre part les traits de personnalité des professeurs de la polyvalente et des autres écoles de Douceville ; mais des interviews qu'ils nous ont données ressort le sentiment d'une marginalisation d'autant plus vivement ressentie que le goût de la conformité est au sommet de l'échelle des valeurs des enseignants, au même titre que chez tous les Doucevilliens. De cet ostracisme émergent deux courants : la plus grande partie des maîtres réagit par un surcroît d'efforts d'intégration dont nous suivrons les effets au niveau de la vie publique locale ; un petit nombre s'identifie aux attentes collectives et se percevant comme champion du changement pédagogique et culturel, outre ses attaques contre la tradition, figrole ses rationalisations modernistes jusqu'à correspondre à l'image attendue par le groupe.

Un autre volume serait nécessaire pour étudier en détail les conséquences de l'action de ces agents sur la personnalité de leurs élèves et sur la culture, la société globales. À Douceville, nous avons surtout pu observer les effets initiaux de leur influence : c'est celui d'un *pluralisme* que les doux verbiages de l'Église et de la famille n'avaient fait qu'effleurer ; pour la première fois, sans ménagement, la couche la plus vulnérable de la population est confrontée à une vision du monde non seulement différente mais antithétique à celle de son conditionnement initial. La destructuration des structures de crédibilité qui résulte du choc de deux systèmes conceptuels, indépendamment de leurs contenus propres, est bien

¹ Du grec *pharmakos* (remède) ; désignait le personnage chassé de la cité ou sacrifié pour la purifier ; c'est le bouc émissaire.

connue ; nous l'avons vu plus haut, les adolescents doucevilliens ont commencé à en faire l'expérience vers le début de la décennie 70.

Du strict point de vue de la socialisation, c'est à dire de la reproduction d'un état socio-culturel semblable ou inspiré de celui des agents de conditionnement, l'école ne paraît donc pas devoir réussir mieux que la famille. Toutes deux ont rejeté les formules qui avaient fait leurs preuves jusqu'à l'actuelle génération adulte, mais elles restent à la périphérie des difficiles pédagogies tertiaires et les altèrent.

Les carences des éducateurs n'auraient-elles pas pourtant un effet positif ? En laissant vierge la personnalité des éduqués n'auraient-elles pas au moins, dans l'esprit même des idéologies tertiaires, empêché l'« aliénation » des esprits et des cœurs que suppose tout processus réussi de conditionnement ? L'incompétence pédagogique des parents et des maîtres modernistes aurait alors pour résultat inattendu de laisser la nouvelle génération s'inventer une « culture des jeunes » faite par elle, pour elle, et prometteuse de la société égalitaire, tolérante, que l'imaginaire tertiaire préconise justement. Comme à notre habitude nous éviterons de jouer au prophète face à cette utopie ; gardons seulement à l'esprit que l'inconsistance pour ne pas dire l'absence d'une « nature humaine » suppose l'acquisition de modèles transmis et qu'il n'existe pas d'exemples historiques d'une inexistence de conditionnement intergénérationnel. Que celui-ci se fasse selon le style traditionnel par des schémas explicites, autoritaristes en général, ou, selon le style moderniste, par des suggestions manipulatrices, il est inéluctable. La première formule de socialisation assoit le pouvoir indiscuté de dominants officiels allant des parents à une transcendance sacrée, la seconde fait discrètement le jeu de dominations occultes qui tirent leur autorité de la dénonciation de la formule précédente et se nomment courants d'opinion, autorités morales ou publicité. Les jeunes Doucevilliens seront, de toutes manières, socialisés¹, mais certainement pas par leurs parents ou leurs maîtres et moins encore de la manière que tous ceux-ci aimeraient.

¹ Nous éliminons au départ le conditionnement par le groupe des pairs dont il est fait grand cas dans la sociologie actuelle ; le « peer-group » n'a que des effets catalyseurs et démultiplicateurs, il n'invente à peu près pas, n'intervient qu'après la période de formation initiale et n'agit que durant quelques années.

F. La faillite du face à face ¹.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons pu observer au chapitre précédent les fonctions de la relation interindividuelle, dont la famille donnait l'exemple et sur laquelle la société s'appuyait comme principe intégratif de base. Désormais, moins peut-être par l'augmentation de sa population que par l'apport d'éléments étrangers et le renfermement sur soi de la cellule familiale elle-même décimée, Douceville est le théâtre du phénomène de dépersonnalisation des rapports, propre à l'urbanisation contemporaine. La population émigrée le subit, la population de souche le déplore mais en même temps, dans cette griserie de liberté à peine expérimentée, elles se laissent aller sans arrière-pensée au repos de l'absentéisme social ; seul le plaisir d'être « bien tranquille » après des siècles de contrôle social intensif est pris en ligne de compte et exceptionnelles sont les personnes qui prévoient les dangers de la démobilisation sociale. Quand M. Lapie proclame : « la religion, la parenté, la société, ça se pratique ; on a ce qu'on pratique ! », la majorité répond comme M. Godbout : « J'aime ben les autres, mais chacun pour soi ; les voisins, si je peux leur donner un coup de main, O.K., mais on s'arrange pour pas les voir ; c'est bonjour, bonsoir ; si y viennent à vous tant mieux mais on fait notre vie tout seuls, j'aime pas que tout le monde rentre dans ma maison... » Tant que l'habitude et l'obligation conjointes leur ont fourni des réflexes de relations individuelles et de groupe, à l'intérieur puis à l'extérieur de la famille, nos sujets s'y sont conformés sans rechigner, comme à toutes les autres obligations imposées par leur milieu. Ceux qui les ont vécues les ont aimées ; mais dès qu'est laissée l'initiative des relations et une plus grande indétermination dans le choix des partenaires, le groupe est repris par sa tendance culturelle profonde à la réserve et à l'introversión, traditionnellement contrebalancée par les nécessités quotidiennes d'un face à face intensif. Nous avons observé précédemment combien la baisse de la pratique religieuse, l'allègement de l'autorité cléricale aussi créaient d'occasions de repli sur soi ; et comme le constate avec indifférence M^{me} Millaire : « Quand on commence à plus sortir on n'a plus le tour de sortir. » Qui oserait aller se jeter à la tête de personnes qu'aucune nécessité naturelle, lien du sang ou communauté des intérêts immédiats, n'oblige à rencontrer ? Comment se présenter, que dire, que faire

¹ À partir de cette étape de notre analyse, la volonté de modernisation de notre population est beaucoup plus faible qu'à l'égard de la religion, de la morale sexuelle et des attitudes éducatives. Aussi avons-nous recueilli beaucoup moins de témoignages « modernistes » en ce qui concerne les rapports interindividuels, les pratiques et les attitudes économiques ou politiques ; en général ceux-ci ont été laissés dans les interviews reproduites *in-extenso* dans la section « Témoignages », et notre texte sera plus dépourvu de citations. Notre analyse repose sur des déclarations qui manifestent surtout la persistance de la tradition repeinte de langages neufs, et sur l'observation participante.

devant cet « autre » *à priori* suspect et dont on sait qu'il partage les appréhensions que vous avez à son égard ? Tant que l'on pouvait s'en tirer avec des formules, des plaisanteries répétitives, des histoires, rituels verbaux bien rôdés depuis l'enfance, il était aisé de se dérober derrière eux et de donner à bon compte l'image attendue du « bon gars ». Mais voici que cette sociabilité en mineur ne convient plus : tout le monde, le vicaire, les maîtres d'école, les présidents d'associations, n'a que la « communication », le « dialogue » à la bouche. On peut bien continuer avec quelques vieux « chums* » à se raconter les mêmes histoires de curé, à faire les mêmes « jokes* » sur les fermiers, mais ça ne marche plus avec tous ces « étrangers » qui envahissent la ville, et ces snobs locaux qui se mettent à les copier. Trop « gêné » pour exhiber son monde intérieur au premier venu et aller solliciter celui d'autrui, le Doucevillien réduit plutôt peu à peu le cercle de ses relations, ne conservant que celles avec qui fonctionnent encore les anciennes façons : ses père et mère lorsqu'ils sont encore de ce monde, ses frères et sœurs et, à un moindre degré, la famille de son conjoint ; ces partenaires privilégiés laissent encore l'illusion de pouvoir « voisiner » comme jadis, mais leur rôle est pourtant devenu plus ingrat : on attend d'eux les appuis matériels et moraux d'antan mais on ne supporterait pas qu'ils entendent encore sermonner, conseiller, regarder de trop près ce qui se passe dans votre intimité conjugale. Or, toujours demander sans jamais rendre d'une façon ou d'une autre est impensable : plutôt que de payer la sollicitude par l'acceptation d'un droit de regard, on préfère renoncer à la sollicitude.

Pour ne pas donner prise à l'autre sur lui, pour ne pas « faire rire » de lui, véritable obsession culturelle, le Doucevillien réutilise le vieux réflexe traditionnel employé jusque là surtout à l'égard des autorités : il « se ferme* », se dérobe et, à ses heures libres, fait retraite dans son *basement** où il « patente toutes sortes de bébelles* », répétant à qui veut l'entendre qu'il est « bien plus tranquille comme ça ». Il exprime ainsi sa satisfaction de se sentir dégagé de la multiplicité des microcontrôles de naguère ; mais il semblerait qu'il éprouve déjà comme un manque, un sentiment vague qu'il ne correspond pas à l'image idéale de l'homme tertiaire à la fois capable de s'ouvrir à tous les autres et de provoquer leur propre ouverture. Une épithète qui sert à exprimer cette prise de conscience d'une inadéquation aux exigences de la communication moderniste, connaît ici une fortune remarquable : le Doucevillien se définit souvent comme « gêné », « ben gêné ». Par ce terme, on signifie que l'on ressent bien que « les anciennes façons ne font* plus » mais qu'en échange on ne sait que dire, comment le dire :

Je suis gênée, je viens toute... ; des fois, j'ai essayé, j'aimerais à parler mais j'ai peur. Je suis comme ça pis des fois je me battrais à cause de t'ça. Je sais des fois que mon idée serait bonne, elle serait pas pire* mais j'ose pas ; me lever pis dire... mon Dieu, qu'est-ce que le monde va dire, je vas me sentir, je vas être ben loin, là. Chez nous, on est 30, 35 des fois, on est tous gênés, mais on fonce plus, là, on va montrer qu'on est plus capable de faire de quoi*, nous autres aussi ; mais lorsqu'y a du monde chez nous, des étrangers, on laisse la place aux autres. On voudrait parler, on voudrait dire,

mais on peut pas, on est trop gênés ; on s'imagine toujours que les autres sont plus capables que nous autres, hein ! J'ai peur de manquer.

Aussi, dans la plupart des esprits, l'accès au modernisme consistera-t-il d'abord à « se dégêner », c'est-à-dire ne plus craindre d'être soi-même puisque les autres ne feront plus peur, n'auront plus à craindre qu'on leur fasse peur, n'auront plus à redouter que l'on craigne qu'ils fassent peur, etc. !

Mais par où entamer la conversation, par quel bout prendre l'écheveau inextricable des sociabilités traditionnelles pour le rembobiner différemment ? Comme tant d'autres de ses compatriotes, ce rêve d'un autre style de relations habite M^{me} Legris : « je sourirais à tout le monde, tout le monde me sourirait, j'irais jamais chez le docteur », mais l'occasion n'est pas à portée de main. Une des solutions consiste, semble-t-il, à « s'essayer » sur des partenaires sociaux occasionnels, extérieurs au groupe et dont les réactions ne risquent pas de compromettre les destinées locales du sujet : un conférencier, un journaliste, un prêtre de passage ou un sociologue cristallisent à leur insu des aspirations à l'ouverture relationnelle ; on leur fait part d'expériences intérieures qu'on n'oserait pas raconter à un concitoyen sous peine de ridicule, on évalue, on critique la communauté et l'une ou l'autre de ses instances, on ose enfin avec cet inconnu être plus agressif et répondre par la curiosité à ses indiscretions. Comme le perçoit bien M^{me} Dulude : « C'est parce que vous êtes étrangers qu'on vous conte nos affaires, on sait que ça sera pas répété ». C'est donc seulement face à un partenaire social temporaire, non significatif ou autrement significatif, que nos informateurs osent tenter un changement d'attitudes.

Mais le meilleur moyen de se « dégêner », qui jouit ici d'une expansion considérable c'est encore de se confier à ceux qui « savent » et qui, moyennant rétribution, mettent à la portée de leurs clients les secrets, identiques, de la science et de la relation sociale réussie. Sous forme de cours du soir, de séances intensives en fin de semaine ou de visites privées à des praticiens, tous les âges et toutes les couches socio-professionnelles de la population s'initient, se sont initiés ou vont s'initier aux théories et aux techniques dites des « relations humaines ». Ici encore la modernité remplit une double fonction ; dans le plus grand nombre des cas, elle est préventive : on « fait de la dynamique de groupe », on suit des « cours de personnalité » comme on prend des vitamines, pour donner du relief à une vie un peu « plate ». Ce phénomène de mode tâtonne inconsciemment à la recherche de nouvelles formules relationnelles, en compensation de celles qui se perdent avec la disparition de la tradition : sous la houlette de l'animateur débonnaire voici que le groupe se reconstitue ; on revoit là des camarades d'enfance, des cousins éloignés, tous ces « autres » que la vie avait éparpillés et qui, comme vous, viennent revivre et partager la chaleur primale. Mais tandis qu'avant il fallait surveiller son langage et ses gestes, tenir son personnage, maintenant le jeu ne consiste-t-il pas à se laisser aller à faire, à dire tout ce qui vous passe par la tête, à se tenir n'importe comment ? ; au lieu de se prémunir contre les éventuelles agressions des

partenaires en ne leur offrant que des prises infimes voici qu'il importe d'aller au devant d'eux, de se livrer à leurs investigations, de les toucher. C'est beaucoup mieux.

Le personnage du leader traditionnel est aussi au rendez-vous. Concentrant sur lui les prérogatives du père, du curé et du maître d'école, l'« animateur » définit le vrai, le bien, il indique comment penser, se comporter ; enfin il réanime le sens, défaillant, du prochain. Mais au lieu de « chicaner », il « confirme », au lieu de prescrire, il « suscite », il mène, mais par la « non-directivité ». C'est une mère aussi :

Ah ! c'est un homme, c'est un homme ! Y nous écoute, y sourit toujours, il nous comprend ; on lui parle comme si ça serait notre frère, pas autoritaire non plus. Chez lui, sa femme, ses enfants, ça doit être un bonheur !

Sort peu à peu de la boîte magique du psychologue, de l'animateur tout le panthéon des rôles, des réflexes de la période formative, avec quelques facilités en plus ; sans doute a-t-il fallu maintenant payer pour les retrouver, ils s'évanouissent à la fin de chaque séance, mais cette illusion d'une heure, une fois par semaine peut suffire à la satisfaction de sujets que le modernisme n'a fait qu'effleurer. En croyant apprendre le changement, le Doucevillien vient en fait jouer le socio-drame de sa tradition ; ingénument il vient se ressourcer en elle, revigorer une identité personnelle et collective pas encore très menacée. Sous couvert d'une acclimatation à une nouvelle forme de socialisation il perpétue, un peu, des ambiances familières.

Lors de notre premier séjour, en 1969, Douceville commençait à peine à prendre une connaissance, intellectuelle, de la modernité ; les certitudes traditionnelles préservaient généralement nos informateurs de questionnements inconfortables ; on se contentait de flirter de la manière que nous venons de décrire avec les techniques des « relations humaines ». En 1974, les pathologies nerveuses s'étaient installées dans la communauté, en même temps que les thérapeutes de l'esprit : huit de nos informateurs sur soixante-douze avaient « fait une dépression » et quelques autres la sentaient venir ; rares étaient ceux qui, au cours de l'entrevue n'orientaient pas spontanément leurs propos vers l'analyse de leur intériorité et de ses problèmes. Le schéma de la double modalité de l'incursion moderniste, avec laquelle nous sommes désormais familiers, se retrouve donc au niveau de la personnalité même de l'individu : à côté des aspirations « de luxe » à un développement optimal du « je », le changement apporte des troubles psychiques amoindrissants, presque infamants. Il ne s'agit plus pour le sujet de jeux thérapeutiques mais de soins nécessaires. Nous ne nous étendrons pas ici sur l'analyse de ces cas, traités dans un autre ouvrage, et qui, de manière symptomatique, sont ceux d'informateurs particulièrement ouverts au modernisme. Nous remarquerons seulement, dans le cadre de nos développements sur la crise moderniste de la relation à autrui, que le sujet psychologiquement « mal pris »

perçoit son problème comme une carence relationnelle : il est devenu agressif avec ses compagnons de travail, les membres de sa famille, il n'a plus le goût des associations, les réunions politiques l'agacent ; même l'accumulation de tous ces gens à l'église ou au centre d'achat lui donne des angoisses. Pour se guérir, il cherchera le spécialiste qui le confirme dans ses propres interprétations et le soigne précisément par un traitement de la relation à l'autre : aller voir le psychologue ou le psychiatre c'est se faire du bien en s'entendant dire que dans son enfance on n'a pas assez parlé, que l'on n'a pas dit ce qu'il fallait, comme il le fallait. Du même coup, l'entourage familial, les normes cléricales en prennent pour leur compte et cela aussi soulage. Alors on parle, on « dialogue », on communique avec son soignant pour désapprendre en dix séances la mauvaise manière et réapprendre la bonne en dix autres. Toute la famille est conviée à cette renaissance.

Le patient doucevillien n'est en général pas intéressé par une interprétation plus poussée de sa maladie ; pour lui la causalité s'épuise dans des antécédents relationnels et c'est logique puisque le rapport de face à face est à la racine de sa sociabilité et de son éthique. Il ne s'arrête pas davantage aux contenus des discours, les siens, ceux de son médecin ou ceux de son entourage : la matérialité du langage, son existence sonore et gestuelle est seule pertinente ; dire, dire n'importe quoi mais « se parler », on reconnaît là une des exigences viscérales du code relationnel de la tradition locale. On aimera aussi, par habitude culturelle, que le soignant n'écrase pas de son autorité et de son savoir, qu'il plaisante et rie selon les rituels familiers. Toutes ces raisons expliquent peut-être le goût de nos informateurs pour les thérapies douces inspirées du roguérisme et rediluées encore par la douceur ambiante ; à la limite, n'importe quel généraliste peut virer de la médecine du corps à celle de l'âme, bienfaisante indifférenciation qui déculpabilise le patient et multiplie les consultations. Leur gratuité s'ajoute alors à leurs autres avantages. Par contre, la psychanalyse ne trouve pas d'adeptes : éprouvante, savante, payante aussi, elle n'est pas à la portée des Doucevilliens.

Lorsque nos sujets veulent vivre « avec le monde », comme ils l'ont appris et aimeraient le faire, ils doivent donc recourir à l'artifice : participation valorisante aux différentes techniques de groupe ou séances dévalorisantes chez un thérapeute, c'est toujours de l'illusion qu'il se payent ; en sortant de là il retombent sur ces « étranges » dont certains ne parlent même pas français (travailleurs émigrés importés en 1972 par la « General »,) sur ces « gars de bicycles » qui terrorisent la ville ; s'il a pu conserver par chance de bons enfants, une parenté chaleureuse, des « *chums* de service* » il « passera à travers* ». Mais si « la bonne femme » est elle-même « pognée* » par sa libération, si ses gars et ses filles prennent la maison pour un moulin ou un hôtel meublé, où va-t-il aller « se ramasser » ? De toute manière, contents ou « mal pris », le Doucevillien, la Doucevillienne adultes continueront à vivre, à travailler, à élever leur famille comme l'ont fait leurs parents ; cosmos culturel vermoulu, univers relationnel fantomatique certes, mais réflexes normatifs encore solides, système psychique de défense vigoureux, tous ces héritages que la tradition a soudés à eux une fois pour toutes ne flancheront

pas. Ce n'est pas à leur niveau que se joue le destin de la société et de la culture doucevillienne. Mais, pour la génération montante, puisque c'est d'elle que nous étions partis et que c'est elle qui nous préoccupe, l'inconsistance des réseaux interrelationnels aura davantage de résonance ; nous avons vu plus haut qu'elle ne devra plus guère compter sur son groupe primaire, familial et parental, ni sur l'école pour lui transmettre le bon usage du face à face ; nous nous rendrons compte maintenant que sa société globale n'est pas plus apte à jouer ce rôle. Où le Doucevillien de demain trouvera-t-il le sens de l'existence personnelle et collective qu'aucune des instances sociales et idéologiques de naguère ne peut, ne veut ou ne sait plus susciter ? Tournons-nous en fin de course vers les pratiques, les valeurs économiques et politiques pour observer si elles apportent une réponse à cette interrogation.

G. Économie et politique : une prothèse nord-américaine sur une culture protoindustrielle.

[Retour à la table des matières](#)

Dans les domaines de l'économie et de la politique, si étroitement imbriqués qu'une fois de plus nous ne les distinguerons que pour la clarté de l'exposé, modernisation équivaut plus qu'à tout autre niveau de la culture doucevillienne à un détachement des éthiques sacrales et cléricales traditionnelles. En effet, à la différence des secteurs de la vie privée, et essentiellement familiale, où même chez les individus devenus indifférents à la religion, l'inspiration chrétienne de la morale est encore évidente, les spécificités du développement industriel ont forcé les idéologies économiques et politiques occidentales à se créer des modèles et des valeurs *sui generis*, totalement extérieurs à une quelconque référence au sacré. Le cas de la province de Québec est, comme en bien d'autres points de sa sociologie et de son histoire, unique et particulièrement intéressant. Après avoir résisté plus qu'aucune autre ethnie européenne ou nord-américaine à la contamination industrielle et urbaine, tout en profitant par la bande de sa technologie grâce à sa symbiose involontaire avec le monde anglo-saxon et états-unien, elle prit soudain « conscience » vers les années 60 d'un « retard » qui lui devint alors insupportable. Tandis que le Canada français s'était jusque-là plu à exalter une connivence avec le sacré qui lui permettait de conserver intactes ses valeurs spirituelles dans un contexte nord-américain jugé moralement décadent, désormais le Québec va pourchasser idéologiquement tous ceux qui lui ont si longtemps bouché les voies d'accès à un développement « normal ». Selon que l'on pense en termes de culture symbolique ou matérielle et que l'on est ou non favorable à l'indépendance politique et économique de la province, on désignera comme coupables l'Église, les politiciens traditionnels ou bien les Anglais, les Américains. En quelques phrases, Monsieur Sirois fait le tour de la question :

La seule chose qui comptait c'est d'avoir des grosses familles pour garder notre race canadienne française ! Des familles de 15-18 pis 20, pis 24. Hum ! Après ça, ben, on va se lamenter que ce sont les Anglais qui ont toutes les belles positions. Bien oui, mais y avaient l'instruction eux autres ; y avaient, en plus, le capital. Fait qu'y arrivaient avec le capital pis y arrivaient avec l'instruction. Ben, y manquait seulement le capital humain. Y prenaient le capital humain, c'est nous autres qui l'avaient. C'est... c'est pas seulement la faute des curés, moi je dis que c'est la religion catholique. Ben, si c'est pas ça, à qui, à qui attribuer la faute ? On va dire, au gouvernement ! Quand on prend, Duplessis qui, dans un de ses discours, a dit que fallait tenir le monde dans l'ignorance ! Ben oui, c'est un autre ça, qui était toujours entouré de soutanes ! Puis allez parler aux gens de Douceville, aux gens du comté de Maskinongé, de Duplessis ; mais c'est encore le bon Dieu ! Si vous allez à Saint-Léon, Saint-Paulin, Saint-Alexis, à Sainte-Ursule, toutes ces places là, ça votait toute en bloc, rien que Duplessis. Pis aujourd'hui y vont le dire encore : « c'est dans le temps de Duplessis qu'on était le mieux ». Fait que c'est pas pour aider.

La modernisation consistera donc d'abord à reformuler une culture, des structures sociales extérieures à l'une ou l'autre de ces instances responsables de la longue stagnation antérieure. Le premier volet de cette opération, l'évincement de l'Église des rouages de la société civile est maintenant parachevé ; ce réajustement s'est fait en douceur, à la québécoise, les cadres cléricaux donnant à la base l'exemple d'un sabotage nuancé, attitude la meilleure pour sauvegarder ce qui pouvait l'être de leur prestige socio-culturel. À Douceville, 95% de nos informateurs, clercs ou laïcs, estiment que « les curés n'ont pas à faire de politique ».

L'autonomie économique et politique, qui implique des modifications majeures dans les rapports avec les groupes anglo-saxon et états-unien, n'est pas aussi aisée ; outre la résistance des intérêts étrangers, elle rencontre aussi celle des autochtones sensibilisés aux risques de l'isolement et du boycottage politico-économiques. Alors que l'abandon des structures de crédibilité sacro-cléricale s'est fait dans une indifférence relative, la crainte de perdre la symbiose avec l'abondance nord-américaine retient la majorité. Aussi, la formule d'indépendance totale, telle que l'incarnait le programme du Parti québécois jusqu'en 1975¹, ne rencontra-t-elle qu'une audience modérée, l'opinion se partageant entre plusieurs autres points de vue plus ou moins autonomistes, associatifs ou carrément conservateurs du *statu quo*.

À Douceville, on l'a vu, jusqu'en 1974 au moins, on est fédéraliste, on estime les « Anglâs », on aime les Américains, on craint et l'on déteste Lévesque, Chartrand et leur « gang* ». Voilà qui est net, comme l'est une hantise des bouleversements sociaux, étrangement contrastée avec l'acceptation des changements culturels : on n'est par riche, les conditions de travail, la sécurité

¹ On sait qu'à des fins de stratégie électorale, le P. Q. adoucit sa position en 1976 et plus encore avant le référendum de 1980.

d'emploi ne sont pas trop satisfaisantes, mais les réflexes culturels de la promotion individuelle sont si bien rôdés qu'on ne se décide pas à essayer les voies de l'aventure collective pour l'amélioration de l'existence personnelle. Quant aux idéaux abstraits de tous ordres, forgeurs ou catalyseurs d'élan collectifs, nous avons vu qu'ils ne font pas partie de l'éthique locale. Ils sont pour l'instant l'apanage d'individualités isolées dont nous analyserons plus loin les motivations.

Aussi, comme en tant d'autres domaines, les attitudes de notre population à l'égard des questions économiques et politiques sont-elles rien moins que paradoxales ; elle entend bien se moderniser au sens le plus matériel du terme, c'est-à-dire disposer de plus d'argent pour profiter davantage de la technologie et de toutes les formes tangibles du « progrès », mais elle détache cette préoccupation de toute considération causale ou contextuelle : sous quelles conditions économiques et politiques cette aisance est-elle possible, quelles sont ses limites et ses effets, ce sont des questions que peu de Doucevilliens ont en tête.

Parce que avec un niveau de production faible, le Canada français a traditionnellement profité du niveau de consommation élevé du monde nord-américain, la dissociation entre les deux strates de la production et de la consommation est devenue un trait culturel qui ne peut guère que s'amplifier avec l'étanchéité croissante des structures du monde contemporain et leur opacité : « faire » du dollar, posséder des maisons, des autos, des gadgets de toutes sortes ne présentent pas à Douceville d'incompatibilité avec la préservation des relations de travail ancestrales, le centrage exclusif sur le jeu politique local, une mentalité économique et politique agressivement fermée aux courants urbains. Mais ce que l'observateur extérieur perçoit comme contradictoire doit être replacé dans une logique spécifique qui, comme elle le fait par exemple dans le cas de l'éducation ou de la relation interindividuelle, va tirer d'une tradition apparemment antimoderniste, des ressources directement utilisables dans un monde moderne, retailé aux mesures des aspirations locales. Le succès imprévu du parti libéral en 1973 après un règne de quarante ans de l'Union nationale correspond à ce désir ambigu de modernisation sélective. Essayons de suivre les courbes de ces adaptations sinueuses.

L'appât du gain, le sens de la possession relèvent sans doute du principe de plaisir et sont de ce fait naturels, universels donc. Si certaines cultures donnent parfois l'impression d'étouffer ces aspirations, de les dominer, c'est qu'elles cèdent, apparemment, le pas à des idéologies qui les combattent et détournent vers d'autres finalités, généralement symboliques, cette forme primaire de recherche d'expansion du « je ». Le christianisme est une de celles-ci, moins antiéconomique toutefois dans sa version nord-américaine qu'européenne ; nous l'avons vu, la pauvreté et l'ascétisme n'ont jamais fait partie des valeurs de pointe du Canada français traditionnel. Mais lorsque l'atténuation des valeurs religieuses libère cette rétention, comme c'est à présent le cas, le plaisir brut de la possession reprend ses droits, son explosion est à la mesure du refoulement qu'il a subi. Nous avons vu

une autre expression de ce phénomène à propos de la morale sexuelle : la tension imposée par l'Église à l'égard de la fécondité aboutit à une stérilité volontaire extrême lorsque la pression institutionnelle et idéologique se relâche.

Jusqu'à nous, aucune autre idéologie n'a relayé le catholicisme pour dériver vers des finalités non matérielles les aspirations du « je » ; au contraire, celles-ci sont exaspérées, légitimées par l'atmosphère dite matérialiste de notre époque. Aussi la fascination de l'objet, l'appétence pour l'argent qui permet son acquisition, laissent-elles dans l'ombre la plupart des autres connotations du modernisme économique et politique. Cette ardeur possessive est exprimée souvent avec une ingénuité qui démontre l'absence d'alternative génératrice de doute. « L'important dans la vie, c'est d'avoir de l'argent » ou bien : « J'aime gagner de l'argent, j'en veux toujours plus, j'en n'ai jamais assez. » Le recours à « la loto », mini ou maxi, représente la forme la plus crue et la plus généralisée d'une quête obstinée où même le mythe du travail sombre :

Je prends des mino-loto ; la grosse, je l'ai pas essayée encore, mais je vais l'essayer. Une maudite *bad luck* *, j'ai jamais rien gagné (rire). Si je gagnais ? Oh ! en premier, je travaillerais pus, je me construirais une belle maison pour commencer. Celle-là est confortable mais je m'en construirais une plus belle. La femme passerait après, elle se ferait faire un manteau de vison. J'en prends toutes les semaines, toujours l'espérance, l'espérance fait vivre... Pis ce que j'aimerais, c'est camper, camper s'il vous plaît ! Avec tout le matériel. Dans la tente, y a une cuisinette. Avec le propane. À c't'heure, faites les campings, y assaient quasiment toute au gaz propane. Où ce que mon beau-frère allait camper là, les 3/4 sont au gaz propane. C'est une tente française, avec les chambres séparées. Oui. Pis zipée* en haut pis en bas... pour rentrer. Mon autre beau-frère lui s'est acheté une tente-roulotte, hein. Un vrai cottage. Carrée ; est ben faite, y a pas d'auvent, c'est juste un petite avance en avant, à peu près comme ça là, puis est grande, y a de l'espace, etc.

Les plus excités sont les membres des classes moyennes, c'est-à-dire ceux qui ne possèdent pas encore beaucoup mais peuvent légitimement espérer un enrichissement prochain. Ceux qui n'ont pas d'argent continuent à le mépriser, ceux qui en ont beaucoup affectent d'y être indifférents : les classes moyennes s'étonnent et s'indignent de voir les riches rejoindre les *maghwa** dans le laisser-aller vestimentaire et l'utilisation des « machines* » jusqu'à la limite de leur fonctionnement.

Ce puissant attrait qu'exerce l'objet manufacturé ne saurait s'expliquer seulement par une aspiration universelle mise à nu par la levée des interdits idéologiques de naguère ; il peut être lié aux traits profonds d'une culture, façonnés par les rapports que le milieu entretient avec la production, la circulation et la consommation des utilités. Tandis que les groupes et surtout les classes qui contrôlent le processus productif acquièrent à ce contact une mentalité dite « rationnelle » qui les tient relativement à l'abri de la magie de l'objet, ceux qui, comme c'est le cas ici, sont exclus de cette genèse ou n'ont avec elle qu'une

participation fragmentaire, dénuée de signification, reçoivent le produit fini dans sa perfection ultime, magique ; ils n'ont sur lui d'autre emprise qu'une utilisation sans retenue. Avant même l'avènement historique de la société de consommation de masse, ils sont des consommateurs, seulement des consommateurs, motivés surtout par l'accroissement quantitatif de cette forme mineure de pouvoir sur la matière. Or, nous avons vu que les circonstances historiques ont réduit le Canada français traditionnel à ce rôle ; la plus grande partie de sa population a été exclue du développement industriel et celle qui y participa n'avait accès qu'aux tâches émietées du prolétariat urbain ; ses élites, on le sait, étaient toutes occupées à leurs œuvres symboliques ; aussi l'attitude réceptive et dominée à l'égard de l'objet n'a-t-elle guère varié avec la prolifération technologique : on consomme davantage mais dans le même esprit que naguère. Cet emballement de la consommation s'adjoint des effets sociaux qui lui donnent une force d'institutionnalisation.

Outre le plaisir immédiat qu'elles procurent à l'individu, la possession et la consommation de l'objet ont toujours eu l'importante fonction de signe du statut. Dans une communauté de grande homogénéité culturelle, comme l'était Douceville, où tout le monde vivait à peu près de la même manière, avait les mêmes idées sur tout, ce sont l'habillement, la maison, l'auto qui marquaient et maintenaient le découpage catégoriel. Désormais, grâce au développement du système de crédit n'importe qui peut acheter n'importe quoi, « char de l'année », bungalow préfabriqué et tout le petit matériel technologique de la maison, du jardin, du loisir, dès qu'il est saisi du désir de se les approprier. Aussi la surconsommation matérielle donne-t-elle lieu à un intéressant phénomène de brouillage de la stratification sociale sur lequel l'ardent contrôle interindividuel dérape : pour se poser socialement chacun achète, mais l'universalisation de ce comportement lui fait du même coup perdre sa significativité différentielle, il mêle tous les consommateurs dans la marée objectale. M^{me} Émond exprime bien le désarroi d'une société qui n'arrive plus à s'y reconnaître dans ses classifications :

Ben, moi je suis préoccupée, je m'en vas vous dire pourquoi : parce de l'autre bord, l'homme y gagne à peu près 40 \$ par semaine ; elle, elle travaille pas ; vous allez me dire qu'y a pas d'enfants ; y se sont achetés une grosse laveuse, une grosse sècheuse, y sont acheté un gros poêle électrique, ça a pas une cent, y paient ça comment ? Vous me ferez pas accrére avec 40 \$ par semaine que vous êtes capable d'acheter deux morceaux qui coûtent 600 \$! Ça, c'est pas payé ! Mais je me casse la tête : comment qu'y font pour arriver ces gens-là. Ça, je me casse la tête pour ça. Y doivent emprunter ou ben donc y achètent tout ça à crédit. Y a quelque chose qui marche pas.

Ce rapport subi au monde matériel retentit sur les conceptions du travail et l'ensemble des activités technologiques. Nous avons décrit le Doucevillien traditionnel comme un travailleur acharné et adroit, nanti d'une éthique plus solide à cet égard qu'en n'importe quel autre point de sa personnalité ; la modernisation ne lui a rien enlevé de ses recettes de fabrication et d'entretien ancestrales ; grâce à son double héritage culturel, indien et européen, il connaît et exploite encore à merveille les ressources animales et végétales d'un milieu relativement bien

préservé. Mais cette adaptation au milieu naturel, dictée jusqu'à il y a peu par une stricte nécessité, prendra désormais de plus en plus les caractères d'un hobby et, malgré l'utilisation intensive d'un outillage dernier cri, elle restera dépourvue de préoccupations de méthodes, de rentabilité. Peut-être parce que de tout temps il a été contraint de savoir *tout* faire, le Doucevillien n'a pas eu l'opportunité d'apprendre à *mieux* faire.

Par ailleurs, lorsque las de la « General », l'ouvrier s'embauche dans une « *machine-shop** » locale ou même en « part » une à son compte, la plupart du temps il transporte avec lui la même mentalité « bricoleuse », orientée certes vers le profit mais sans les moyens d'y accéder ; s'il fait venir de Montréal, des États-Unis les machines les plus perfectionnées, il trouvera difficilement sur place les spécialistes pour les actionner. Un Américain égaré à Douceville pour les beaux yeux de sa femme québécoise s'effarait de l'imprécision des mesures, du flou de l'organisation prévalant dans l'atelier où il était employé : « Ah, disait un jour son patron, M. Houle, aujourd'hui on va faire « de même* » ; les ouvriers se mettaient au travail avec l'application qui les caractérise ; le lendemain : « Ah, aujourd'hui on va faire de même, j'ai pensé cette nuit que... » et tous les ouvriers reprenaient le travail sur de nouveaux principes. Mais où notre informateur fut le plus surpris, c'est lorsqu'on produisit d'abord une certaine pièce métallique pour laquelle on demanda ensuite à un dessinateur industriel, fraîchement engagé, de faire le plan sur papier. Ainsi, l'attraction qu'exerce l'objet dans sa pure matérialité, le goût qu'a le Doucevillien pour sa fabrication, sa manipulation ne paraissent pas s'accompagner d'un souci de perfectionnement instrumental et d'efficacité. Au cours du chapitre précédent nous avons tenté de rattacher cette observation aux caractères bien connus de l'éthique catholique traditionnelle, qui transpose sur le sens moral du travail, la valeur de *l'effort*, une insistance que la rationalité, puritaine en particulier, a mise sur la valeur de la *méthode* et de *l'efficacité* des résultats. M. Tremblay, qui n'a pourtant pas lu Weber, partage notre point de vue :

On va dire, pays riches, pays pauvres (remarquez bien là, c'est une opinion pas basée), on dit, pays latins, les pays catholiques, pourquoi en général les pays catholiques sont plus pauvres que les pays protestants ? C'est notre formation religieuse qui a fait qu'on regardait la richesse comme une malédiction pis que les pays protestants ont regardé la richesse comme une bénédiction ! C'est ça l'affaire ! il doit avoir une explication comme ça ; regardez, je vais vous donner un exemple, comme moi, quand on arrive qu'on commence à rien puis qu'on perce, pas par faveur mais à travailler fort puis ainsi de suite ; qu'on arrive, qu'on réussit, hein, ben, des fois on trouve ça dur. Si je suis bien convaincu, moi, que du matériel ça vaut rien, pis que si je suis pauvre, plus je vas être pauvre, plus je vas être mieux de l'autre côté, dans l'éternité. Si vous êtes convaincu de ça pourquoi vous travailleriez, pourquoi vous vous laisseriez pas aller ? « ben fais-toi z'en pas, mon petit gars, l'autre côté tu vas être mieux » ; pourquoi vous essaieriez de peine et de misère, hein ? Par contre si vous voyez le fait d'une réussite matérielle que c'est une bénédiction du bon Dieu, ben, là, vous allez vous dire : « écoute, non seulement ça mène à quelque chose tout de suite, mais le bon Dieu m'aime. C'est une preuve qu'y m'aime ». La richesse c'est le signe matériel qu'on est sauvé. C'est ça l'affaire !

Depuis une dizaine d'années l'affaiblissement de la religiosité et de l'éthique traditionnelles ont entraîné une dévalorisation certaine du travail ; les jeunes générations n'élèvent plus le labeur à la hauteur d'un absolu qui tient lieu d'autres vertus et efface les effets de la transgression des normes ; mais la démonstration de l'effort, la quantité du travail fourni priment toujours la prise en considération des résultats instrumentaux : l'homme fait ce qu'il doit faire, à Dieu, au hasard, à la *bad luck** ou à la *good luck** à faire le reste. L'atténuation moderniste d'une logique de l'effort n'a pas été compensée par celle de la productivité ; entre l'activité humaine et ses effets tangibles, le lien n'est qu'imparfaitement tendu. Bien que familier depuis une trentaine d'années avec les tâches hautement mécanisées de la grande industrie, le Doucevillien a toujours été dispensé d'avoir à s'appesantir sur la rationalité des moyens par rapport à des objectifs d'efficacité ; il a subi la rationalité de la machine jusqu'à en être un de ses éléments constitutifs, il a subi celle de patrons culturellement extérieurs à lui ; sa longue soumission à la rationalité des autres l'aura empêché de s'en donner une et il aura figé ces déterminismes dans des rationalisations éthiques binaires qui lui servent à préserver l'image de soi et ses structures de crédibilité : par exemple un travail long, fastidieux est « humain », un travail intensif est « inhumain » ; les patrons qui imposent le premier n'encourent pas de critique, ceux qui demandent la *high speed production* sont mal vus, surtout s'ils sortent de l'université :

Si le boss* te demande un coup vite, après, si tu modères un peu, y dira pas un mot. Si y est boss*, si il a la tête sur les épaules, si y connaît qu'est-ce que c'est que l'ouvrage, y le fera. Mais si y y connaît rien, comme un gars qui sort de l'université, pis y a jamais travaillé, pis y pense y peut être boss*, y va t'en redemander encore le redouble parce que t'étais vite t'a l'heure. Y va venir un temps que ce gars-là, faudra qu'y démissionne. Pis le gars, à ce moment là, ben il est aimé de personne, du moins c'est mon point de vue. Un homme c'est pas un moteur. Ça prend moins de temps à faire un moteur qu'un homme ; un moteur tu peux en sortir 1000, un homme ça prend 20 ans, pis des fois il est pas bon.

La dichotomie va plus loin : le travail à l'ancienne, dont on a effectivement vu les liens avec l'atmosphère sacrale et cléricale, représentait le bien ; modernisé, il évoque l'immoralisme de l'industrialisation et de l'urbanisation, thème favori de l'Église traditionnelle que ravive le spectacle des convulsions contemporaines. La formule de M. Lapie reste d'actualité : « la spécialisation, c'est ce qui a amené la pègre ».

Aussi, face aux contrecoups de la crise du marché nord-américain, les compagnies locales à direction étrangère s'entendent-elles à tirer parti de leur dualité ethnique : leurs ingénieurs, anglo-saxons ou américains, cherchent une meilleure prise sur la matière (amélioration de l'outillage, changement des produits fabriqués, recherche de techniques plus rentables) tandis que leurs chefs de personnel, recrutés sur place, s'entendent à spéculer sur la connaissance de leurs concitoyens et leur art ancestral de la manipulation. Les petits industriels locaux,

réduits à leurs seules ressources culturelles et confrontés à la concurrence externe, résistent mal, s'endettent, vivent et s'estiment souvent satisfaits s'ils peuvent vendre leur affaire avant la faillite. Par contre, les commerçants semblent survivre malgré la proximité de centres d'achat rutilants d'objets et de « services », auxquels ils n'opposent que boutiques vieillottes et marchandises ternes. C'est que, pensons-nous, à l'inverse des petites entreprises qui ne peuvent sans dommage privilégier la relation humaine au détriment du rapport à l'objet, le commerce reste un des lieux où l'irrationalité instrumentale arrive encore à être compensée par l'art du savoir-faire et surtout celui du contact humain. Par exemple, M^{me} Prévost arrive à faire tourner rond son commerce de lingerie : elle connaît intimement une vieille clientèle à laquelle elle sert de conseillère de mode et sa boutique de salon. Pour satisfaire un client de plus en plus gâté, exigeant, on se multiplie, on court les grossistes alentour, on ira jusqu'à acheter soi-même chez le concurrent voisin pour pallier les défaillances de son propre assortiment. Mais pour le marchand et le petit patron, la valeur sûre, celle qui paye à tous les coups parce qu'elle donne à la clientèle une image rassurante, c'est encore le travail, le temps passé au travail : on a peu vendu dans la journée, eh bien, on restera ouvert plus tard le soir, six jours par semaine et l'on ne prendra jamais de vacances. Lorsqu'on parle de fermeture annuelle à M^{me} Jacob, l'épicière, ou de tour de garde au vieux pharmacien, c'est une belle indignation. Les jeunes dentistes, frais émoulus de l'Université de Montréal, qui se repassent leurs clients pendant qu'ils vont eux-mêmes jouer au golf ou faire du ski en Europe, n'inspirent guère confiance. Il advient pourtant que nos informateurs se piquent de rendement, mais les moyens auxquels ils ont recours s'ajustent-ils bien aux fins qu'ils poursuivent ? C'est ainsi que 74% de la population estime que l'anglais est indispensable en affaire ; pénétré de cette conviction, le fils du quincaillier ira faire un stage d'un mois en Ontario : que ses progrès en anglais aient ou non un retentissement sur l'accroissement du chiffre d'affaires d'un commerce situé dans une ville francophone à 99%, ne paraît pas entrer en ligne de compte. Estime-t-on que les touristes américains, manne d'or du Québec, seront fascinés par « la Perle de la Vallée » (nom fictif mais homologue à celui que s'est donné Douceville) et son quincaillier anglophone ? Dans le même ordre d'idées, signalons aussi un usage débridé d'une publicité à peu près uniquement axée sur l'hyperbole : ce ne sont que « Roi de la patate frite », « Hot Dog le meilleur en ville », etc. L'entrepreneur des pompes funèbres, de son côté vante les mérites de ses cercueils et de ses services sur les cartes de menus présentées aux malades de l'hôpital !

Il est, par contre, des techniques de la rationalité moderniste devant lesquelles les réflexes culturels n'ont pas encore cédé. Nous pensons en particulier au crédit personnel ou par compagnies spécialisées, dont la pratique pourtant séduisante est contrebalancée par la vigueur des vieux modèles interrelationnels ; nous l'avons vu, chacun est tenté par la facilité de la carte de crédit mais tout autant freiné dans son utilisation par les risques, plus supposés que réels, qu'elle fait courir au créancier : ceux qui sont « sur le Bien-être » ne paieraient pas et pas un commerçant n'oserait utiliser les recours légaux contre ces citoyens connus

personnellement ; les « professionnels » de leur côté pourraient faire semblant d'oublier et à eux l'on ne voudrait rien réclamer. Le Doucevillien moyen, bon payeur et client honnête aime encore attendre pour acheter d'avoir le cash* et il sait qu'on l'en tiendra en estime. Pouvoir se dire comme M. Cloutier : « ils n'ont mon nom dans aucun livre » est une fierté et une garantie de liberté individuelle.

Les seuls Doucevilliens de souche qui aient acquis un véritable « esprit du capitalisme » sont les cultivateurs, devenus producteurs intensifs soit de lait, soit de viande de boucherie. À la différence des petits propriétaires d'industries locales ou de boutiques, qui peuvent tant bien que mal continuer encore à vivre selon leurs habitudes traditionnelles, ils se sont trouvés devant l'alternative d'une disparition pure et simple ou d'une modernisation, c'est-à-dire d'une rationalisation de leur entreprise par la transformation en profondeur de leurs méthodes de production et de vente. Certains ont réussi, fort bien, d'autres ont disparu ; nous les avons retrouvés manœuvres à la « General » ou chômeurs chroniques.

Ces fermiers tard venus à une éthique de rendement présentent une synthèse intéressante de traditionalisme et de modernisme : à côté de leurs attitudes économiques résolument « rationnelles », ils restent profondément attachés aux valeurs familiales et sexuelles ancestrales, ce sont eux aussi qui résistent le mieux à l'isolement social et à l'envahissement consummatif ; enfin, cette simple petite phrase de Clément Paradis situe d'un coup leurs positions politiques : « Nous, cultivateurs, on dépend pas mal du gouvernement ; y a rien qui l'oblige à nous donner des subventions ; si on vote pas pour lui, ses subventions, il les gardera pour lui. »

Passer beaucoup de temps au travail, à la maison, à l'atelier, sur les chantiers représente donc encore à Douceville une valeur centrale et un modèle comportemental très respecté parce qu'ils correspondent aux finalités vivantes du groupe : auparavant, un homme, une femme bien « travaillants » allaient au Paradis, désormais, ils accèdent par les voies « normales » au paradis moderniste, celui de l'aisance matérielle et de la possession. Les idéaux ont changé, les moyens sont identiques et entourés de la même atmosphère émotive dans les deux cas ; qui vit matériellement à l'aise sans faire la preuve d'une somme de travail correspondant est l'objet d'une réprobation généralisée. Si la réduction sociale du temps de labeur rencontre la suspicion, c'est qu'elle reste évocatrice d'un des sept péchés capitaux, la paresse. Ne pas travailler, ce n'est pas occuper son temps à autre chose, c'est ne rien faire ; et lorsqu'en même temps l'oisiveté appelle « le loisir » moderne, c'est-à-dire la dépense, l'intempérance, on sent que les « mauvaises pensées » ne sont plus très loin :

C'est surtout ceux qui sont syndiqués, qui demandent de faire moins d'heures de travail, pis être payés plus cher. Il y en a qui demandent de faire 32 heures de travail par semaine ! Je serais pas pour ça, que ça vienne à 20 heures de travail. C'est parce que, ben, l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front. Et pis ça fait pas mal de loisirs. Le loisir, c'est toujours de la dépense, les sorties ; faudrait gagner

comment* pour aller tous les jours dans les clubs* ? Ça fait que passer 3 jours à rien faire sur la galerie ! Oh ! non je lis pas. Ben quand on regarde la télévision pas mal, on a moins de temps pour lire. L'été, mon loisir principal c'est tondre la pelouse, c'est, disons, un travail d'agrément, si vous voulez.

Comme on s'en doute, toutes les formes « sociales » de redistribution des biens se heurtent ici à un refus, une rogne qui croît avec l'augmentation du nombre des bénéficiaires. Chacun de nos informateurs y est allé de son couplet contre l'institution la plus antithétique possible au mythe local du travail et à l'arithmétique chrétienne des peines et des plaisirs : le Bien-être social ; nous trouverons de nombreuses expressions de cette fureur dans la section « Témoignages ».

Ceux qui « sont sur le Bien-être » ou, dit-on, plus simplement « ceux qui l'ont », prennent peu à peu dans la classificatoire locale la place des *maghwa** et des « étrangers ». Lorsqu'on est malade, infirme, mère de famille seule, c'est-à-dire ostensiblement inapte au travail selon les modèles locaux, la collectivité admet une prise en charge qu'elle a toujours pratiquée sous une forme ou une autre ; mais qu'un homme dans la force de l'âge et apparemment en bon état n'arrive pas à subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, est absolument inconcevable. Les conditions difficiles du marché de l'emploi, les pathologies personnelles non spectaculaires ne sont pas prises en considération. On suppose alors de la part des bénéficiaires des appuis occultes, des cabales, des déclarations mensongères, tant le fait de gagner sans travailler ne peut qu'être relié à une immoralité foncière. Aussi les personnes « qui l'ont » ne s'en font-elles jamais vraiment un droit, elles se sentent toujours à la limite de la transgression et coupables, leur conversation dévie-t-elle facilement vers une rhétorique de justification ; car au fond, comme dit M^{me} Savoie, « pourquoi c'est faire que Dieu m'envoie de la manne de même », sans l'avoir payé en donnant de soi ? Même les pensions de vieillesse sont mal acceptées ; est-ce que l'individu qui a la tête sur les épaules ne devrait pas penser dès son jeune âge à ses vieux jours ? Payer pour les autres en escomptant qu'ils vous rendent la pareille par institutions anonymes interposées, ne correspond pas aux pratiques d'échanges de partenaire à partenaire, les seules qu'on aient jamais expérimentées :

Pis y vont aller donner 3 \$ pour les vieux ! ; ben ça, je suis pas pour ça, par exemple. Je suis pas pour ça parce que, nous autres, on paye, là, même pour la Régie des rentes qu'ils appellent ça, j'ai pas fini de payer, j'en ai jusqu'à 65 ans ; je vais l'avoir gagné, je pense je me rendrai pas là ! Fait qu'on paye ça pour rien, c'est vrai, je pense qu'on n'en jouira pas, les jeunes, parce que c'est plus comme autrefois, ça part plus vite.

En dépit de leur matérialité toute terrestre, les finalités actuelles auront pourtant gardé quelque chose de leur sacralité traditionnelle, en ce sens qu'elles échappent, encore au moins partiellement, à la volonté et à l'intelligence humaine : sans doute l'acteur devra-t-il faire sa part pour être riche et réussir dans ses entreprises, mais *l'obligation morale de faire prime toujours sur le comment faire*. Entre l'activité du

sujet et ses résultats peuvent s'insérer, au même titre que la volonté divine de naguère, tant d'impondérables, d'inconnues, que l'individu continue à se dispenser d'une insistance logique dans l'articulation des causes à effets. Face à la multiplicité des relations possibles entre deux événements, la plus vraie, la plus évidente *n'est pas d'ordre instrumental mais d'ordre éthique* : l'effort fourni, la peine, le temps passé au travail en particulier, toute une certitude intérieure de se situer du côté du bien priment tout autre déterminisme. Une telle vision causale, dont le caractère magique est évident, dispense des tensions, de l'effort de la recherche et de la pratique de la « rationalité ». Comme en pleine époque traditionnelle, l'individu ne s'identifie jamais entièrement à ses actes, il n'est pas compromis par eux mais il se réserve toujours une zone de repli où sa personnalité profonde peut trouver refuge ; au lieu de la transparente univocité de la relation rationnelle entre les moyens et les fins, c'est toute l'épaisseur d'humanité de l'acteur qui intervient, avec ses hauts et ses bas, ses réflexes socio-culturels, ses irrationalités et qui lui offre ainsi des accommodements libérateurs. Nous voici ramenés une fois encore à cette constante culturelle dont les diverses expressions se sont manifestées au niveau de l'éthique sexuelle ou interrelationnelle : c'est de l'intérieur même d'une morale à première vue dure que l'individu trouve des motifs de compromis tacites. Pour la population de plus de 25 ou 30 ans, les limites de ce relâchement sont vite atteintes, les prescriptions sont trop nettes, le contrôle social trop vigilant pour que le sujet ne soit pas comme porté par la densité normative du milieu. Mais les plus jeunes n'éprouvent plus ce contrepoids des attentes et de la présence collective ; de leur culture native ils ne conservent que cette aptitude à l'accommodement, à la mise en sourdine des murmures de la conscience ; les facilités matérielles, la prise en charge des « incapables » par la transcendance étatique qui a remplacé la transcendance divine accentuent cette tendance et mènent à sa ruine une éthique du travail jusque-là dominante. Au lieu d'accepter n'importe quel ouvrage pour ne rester à aucun prix désœuvré, attitude normale chez les pères, les fils n'admettront de sortir de leur désœuvrement que pour des tâches taillées à la mesure de leur absence de motivation ; comme ces tâches sont plus que rares à Douceville, le chômage, le Bien-être deviennent les réponses licites, restreintes encore à une minorité, mais déjà là, insidieuses et tentantes. Nous retrouverons ce problème dans un instant avec l'analyse des relations de travail et les relations de pouvoir.

On se souvient que la tradition canadienne-française était exempte de systèmes conceptuels économique-politiques et que jusqu'aux années 60, la vieille morale chrétienne, rebaptisée « doctrine sociale de l'Église » tenait lieu d'idées et d'idéaux pour tout ce qui concernait la vie publique. Actuellement l'éthique chrétienne peut à la rigueur continuer à inspirer la vie privée, mais elle n'informe plus les relations sociales dès que l'on sort du cercle familial et des rapports primaires. Seulement, même vidés de leur inspiration sacro-cléricale, les modèles traditionnels de la vie publique n'ont guère changé jusqu'à nous : l'atmosphère des milieux de travail, les relations entre travailleurs ou entre employés et employeurs, les mœurs politiques et les liens de clientèle entre les leaders et le citoyen de base restaient, jusqu'en

1974 tout au moins, tels que nous les avons décrits au chapitre de la tradition. Toute cette portion de la vie sociale et culturelle de notre communauté aura donc pratiquement échappé à l'influence moderniste qui, avec les nuances que nous avons apportées, envahit les secteurs religieux et pédagogiques et, à un moindre degré, les relations de couple, les attitudes face à l'objet, l'argent et le travail. Toutefois, en l'absence de changements véritables, les aspirations au changement n'en sont pas moins présentes comme elles sont partout ici. Le jargon « économiste » du jeune cadre ne l'empêche pas d'arriver à la même conclusion que ses aînés sur le problème du syndicat :

Ça, c'est un gros problème l'industrie du textile, t'sais. Parce que la plupart des villes industrialisées veulent se départir quasiment du textile. Diversifier leur... leur potentiel industriel. Y a des facteurs d'infrastructure là-dedans. Faut pas se leurrer hein ; et le marché de consommation, c'est Montréal et Québec puis un peu Trois-Rivières puis disons Sherbrooke ; un genre de losange si tu fais ça. Puis un employeur, un investisseur quand y va à un endroit pour mettre un dollar, y va calculer la rentabilité de son dollar. Et aujourd'hui le facteur transport est devenu un facteur excessivement important. Faire ça, la circulation du produit matière première si tu veux, transformation du produit et la distribution de ses produits. Fait que... pour nous autres, un syndicat ou pas un syndicat, ça changerait pas la situation.

Aussi maladroitement appliquées que peuvent l'être ces nouvelles formules économiques et politiques, elles témoignent pourtant de manière évidente des orientations du groupe et laissent prévoir ce que seront pour lui, dans un futur plus ou moins lointain, le temps d'une génération peut-être, les traits de la personnalité modale se rapportant à ces deux niveaux.

Deux modèles de modernisation s'offrent à cet égard à Douceville : le premier, d'inspiration européenne, française essentiellement, n'a ici aucun impact parce qu'il évoque des convulsions sociales permanentes, guerres, révolutions, désordres, émotivement regroupées sous l'étendard du « communisme » ; tous ces « vieux pays » matériellement demeurés, sales et immoraux, ont été trop longtemps la cible des sermons dominicaux pour que ces croyances sortent des tréfonds des structures de crédibilité. Parmi les trois cents personnes ou plus que nous avons étudiées à des degrés divers à Douceville, moins d'une demi-douzaine estimaient qu'il y aurait peut-être lieu de nuancer ces stéréotypes, un même nombre se déclaraient intéressées par le socialisme. L'ouverture récente de la communauté au monde extérieur, les échanges qui s'amorcent entre elle et les cousins de « l'autre bord » n'ont pas d'effets sur ce rejet viscéral de l'ingrate mère-patrie, régicide et athée. L'ethnocentrisme culturel de la tradition se sera peu à peu mué en motifs d'opposition idéologiques. De même, la fascination exercée depuis toujours par le grand voisin du Sud, malgré une tradition culturelle, religieuse, linguistique tellement étrangère à celle de l'ethnie canadienne-française, aura successivement résisté à l'anathème du clergé et aux dénonciations plus récentes de l'impérialisme américain. Pour chaque Doucevillien, traditionaliste ou moderniste, les États-Unis font figure de seconde patrie, certains y ont passé une partie de leur vie, la plupart

y ont des membres de leur parenté, leurs enfants iront peut-être s'y installer, s'y marieront. Cette quasi-parenté avec la première nation du monde lui donne un sentiment de participation à un grand destin historique, que son propre milieu lui a refusé jusqu'ici et une sorte de tendresse complice pour tout ce qui en émane. Aussi s'applique-t-il à copier les styles de vie privée et publique états-unien, sans aucune des arrière-pensées qui freinent, peut-être, ses emprunts aux anglo-saxons canadiens, trop orgueilleusement *british* et dont la domination, même idéologiquement estompée, ne peut pourtant être totalement ignorée. Nous avons pu voir comment le rayonnement technologique états-unien avait déjà abouti à une uniformisation à peu près complète des modes de vie matériels nord-américains, même si notre population n'atteint pas au pouvoir d'achat de ses voisins. Observons maintenant les conséquences de cette symbiose culturelle sur la modernisation, toute relative rappelons-le, des activités économique et politique des Doucevilliens.

Il va de soi qu'ils n'auront pas, à quelques individus près, une connaissance théorique des idéologies et des pratiques états-uniennes dans ces deux domaines. Leurs savoirs à ce sujet proviennent soit de l'expérience directe de ceux qui y ont vécu, soit des rapports que leur ont faits parents et connaissances revenant au pays ; surtout, et cette influence est sans doute la plus décisive, Douceville s'imprègne de ces grands courants informels, spécifiques des idéologies tertiaires, dont les médias, l'opinion se font les porteurs plus ou moins conscients et sans livrer jamais le nom de leurs définisseurs. On peut sans doute y reconnaître l'esprit du néo-libéralisme économique et du démocratisme post-capitaliste mais considérablement triturés par l'apport des sciences humaines inspirées du néo-freudisme.

Appliquées aux relations de travail ou de pouvoir, ces idéologies fascinent et servent de modèles à tout ce que Douceville compte de jeunes adultes ambitieux, centrés sur un objectif prioritaire : devenir, au moins culturellement, américain. « Jusqu'à il y a 5 ans, quand j'ai commencé mon cours (de relations humaines), je me sentais Européen ; là, je voudrais être Américain, tout s'incarne là-dedans », proclame M. Blain. Mais outre l'attrance de leurs origines nord-américaines, leurs apparences à la fois nouvelles et sécurisantes, ces doctrines parlent à notre population qui, avec raison, se perçoit dans une certaine harmonie avec elles. Nous avons vu par exemple que la tradition canadienne française, doucevillienne donc, était exempte d'idéologies spécifiquement économiques ou politiques mais ramenait la diversité des rapports sociaux à des relations interindividuelles gérées par la morale ; or, les nouvelles idéologies ne noient-elles pas, elles aussi, la variété des interactions sociales dans une commune problématique des « relations humaines » interprétatrice à la fois de leur nature, de leurs pathologies et dispensatrice de remèdes ? De plus, cette insistance sur la relation interindividuelle rencontre une autre constante, bien connue de nous, de la personnalité modale de notre communauté : une pratique sociale à peu près uniquement fondée sur une éthique de la relation à l'autre avec les aptitudes psychiques aux microréglages

raffinés qu'elle suppose. La spontanéité inconsciente des tours de mains traditionnels, déjà affinée dans les relations pédagogiques « modernistes », s'élèvera ici à la hauteur de techniques et d'objectifs proportionnés à l'importance des enjeux : le profit, le pouvoir. La rationalité à laquelle notre communauté n'arrive pas à accéder à l'égard du monde matériel, de l'objet, peut-être parce que sa tradition visait plus à un rapport de participation avec le milieu naturel qu'à une domination de celui-ci¹, ne va-t-elle pas émerger à un autre niveau beaucoup plus en continuité avec les aptitudes culturelles du groupe, celui des relations humaines ? Dans ce cas, la rationalité en cause perdra les caractères mécanistes et rigides, historiquement reliés à la domination « scientifique » du monde physique, pour s'assouplir, se diversifier face à la complexité, à l'imprévisibilité des conduites humaines. Pour avoir jusqu'ici traité d'instinct avec les irrationalités des rapports sociaux et joué en virtuoses de leurs ressources informelles, notre population n'aurait alors qu'un pas à faire pour systématiser des savoirs épars et les rendre encore plus efficaces d'en être conscients ?

Nous avons ici une autre expression de ce saut, périlleux dans tous les sens du terme, que Douceville exécute à tous les niveaux de sa culture, entre la tradition et le modernisme, sans avoir vécu ce que l'on pourrait appeler le classicisme, et dont l'« intro-détermination » était le correspondant au niveau éthique ; par suite de circonstances historiques que nous connaissons, elle aura escamoté l'étape du déterminisme mécaniste reliée à la maîtrise des sciences exactes classiques pour accéder d'emblée à l'atmosphère aléatoire de l'épistémè moderniste et à ses ambitions de dominer l'irrationnel même par la souplesse du probabilisme. Écartée par ses antécédents culturels des applications au monde physique de cette nouvelle philosophie, c'est tout naturellement aux savoirs et aux pratiques des relations humaines qu'elle apportera le plus d'intérêt, le plus de talents : nous avons pu voir comment cette orientation se concrétisait déjà au niveau des nouveaux modèles familiaux et primaires, mais encore tout englués là de séquelles vigoureuses de traditionalisme et de la crainte de se défaire trop abruptement du noyau axiologique dur de la personnalité modale. À l'égard des relations à caractère économique et politique, le souci de préservation des structures de crédibilité profondes est moins aigu ; on est alors relié à ses partenaires sociaux moins par des affections que par des intérêts, on hésitera peu dans ce cas à s'ouvrir à des nouveautés prometteuses, à tester sur le dos du collègue de travail, de l'employé, de l'électeur, de l'administré, des stratégies pour lesquelles on se sent des aptitudes et qui s'inscrivent heureusement dans le panorama moderniste.

Parce qu'il a suivi un cours de « relations humaines », de « personnalité », « fait » une dynamique de groupe ou parce qu'il a seulement lu un « digest » sur une de ces questions, chaque Doucevillien se sent l'étoffe d'un stratège politique,

¹ L'observation des relations d'un automobiliste québécois à la neige sont révélatrices de cette attitude participatoire : il n'affronte pas la route glissante, l'enlèvement comme le font en général les chauffeurs étrangers, européens en particulier, mais il se laisse porter, cède, regagne du terrain sans y paraître, à petites touches modestes, et finit généralement par l'emporter.

d'un manipulateur d'hommes. « Dégéné » dans sa vie publique comme dans sa vie privée, il comprend d'un coup les tenants et les aboutissants de l'activité humaine ; tous ses problèmes, ceux de son entourage, de son groupe peuvent s'expliquer, se résoudre par l'apprentissage et l'application des nouvelles formules de réussite et de bonheur. La vieille doctrine sociale de l'Église paraît bien dépassée.

Certes, révolue, elle l'est quant à la lettre mais, une fois de plus, combien son esprit s'avère encore présent et combien la tradition du face à face va rapidement réaffleurer derrière ce rapide plâtrage moderniste dont, inconsciemment, nos sujets ne perçoivent que ce qui leur parle, leur correspond !

Dans le domaine du travail, ce compromis léger avec la rationalité des relations humaines aboutit de manière très claire et avant tout au renforcement des traits de personnalité modale qui, d'une manière ou d'une autre, « ressemblaient » au modernisme. Ce sera tout d'abord cette indifférence à l'éthique instrumentale décrite quelques pages plus haut mais qui s'autorise désormais de rationalisation : par exemple la qualité des objets fabriqués, vendus, réparés, prendra moins de signification que les attitudes des fabricants, vendeurs ou réparateurs à l'égard de la clientèle ; de même, la valeur du travail d'un employé, d'un artisan sera moins appréciée que leur personnalité, leur art du « contact humain », de la « communication » confondus avec l'aptitude à séduire et à sécuriser le client. Le prototype du Doucevillien moderne c'est le « vendeur », vendeur d'autos, d'objets multiples mais aussi d'assurances, d'argent, de « services » : il n'a rien produit, n'a que peu de savoirs, à la limite il ne transmet que du symbolisme, mais quelle excellence dans cette mise en œuvre de toutes les ressources de sa culture, réactivée par ses récents apprentissages, pour magnifier les objets que d'autres ont réalisés ou pour réifier l'imaginaire ! Le terme de « service », évocateur du halo sécurisant dont on entoure le client depuis ses premières velléités d'achat jusqu'à un an, deux ans parfois après l'acquisition de l'objet, résume bien cette atmosphère de sociabilité, rentable désormais, où le Doucevillien se sent comme un poisson dans l'eau. Un bon artisan, un bon commerçant, c'est d'abord « celui qui est aimable et offre un bon service ». L'objectif de tous ces « vendeurs », c'est de faire croire au plus anonyme de leur client qu'ils ont précisément la vocation de remplacer auprès de lui, sans arrière-pensée de profit, pour le plaisir, le voisin, le parent que les nouveaux modes de vie ne lui laissent plus le loisir de fréquenter. Fait symptomatique, on parlera dans le même esprit des « services » d'un vendeur d'appareils électroménagers, d'un fonctionnaire administratif, de ceux d'un prêtre, d'un psychiatre ou encore d'un syndicat : marchands, employés et soigneurs de tous bois ne paraissent pas se différencier dans l'esprit de notre population qui apparemment réussit à se faire croire que tous ne sont là que pour faire perdurer l'aimable comédie sociale que l'on s'est toujours jouée ici, sans ruptures, sans éclats, en conservant l'ordre implicite des jeux interrelationnels.

Appliqué aux relations de travail horizontales ou verticales, le renforcement des modèles traditionnels est tout aussi net : les résultats instrumentaux d'un travail

sont non seulement voilés par la « valeur » humaine de l'agent ou des agents impliqués, mais cette valeur sera directement déterminante des résultats matériels du labeur ; un objet réussi, une tâche menée à bien ne témoignent pas des qualités techniques, de la compétence, de l'honnêteté professionnelle de leurs auteurs mais de leurs aptitudes à s'intégrer à leur milieu de travail, à « fonctionner en groupe ». L'objet porte la marque de l'entente ou de la mésentente qui ont accompagné sa genèse.

Ce lien de nécessité, pour tous évident, entre la qualité de la relation interindividuelle et la qualité de l'objet fini est lourd de conséquences. Certaines sont, semble-t-il, heureuses pour le travailleur : il ne connaîtra que rarement l'admonestation, le renvoi pour insuffisance professionnelle (alors que ses écarts politiques recevront automatiquement une sanction). Si « ça ne va pas », c'est qu'il souffre de problèmes « relationnels », ou que l'ensemble du groupe est malade. Les spécialistes en relations humaines font leur entrée à l'atelier, au bureau, s'ils n'y sont déjà à demeure : avec une patience qui démontre bien le sérieux des convictions, on soigne les personnes, on change les structures.

Mais on sait aussi combien ces pratiques qui affectent de ramener la totalité des relations de travail et les problèmes qu'elles entraînent à des questions de relations interpersonnelles, se font les complices, conscientes ou non, du pouvoir, en dérivant en particulier l'agressivité des travailleurs vers d'autres objectifs que leur intérêts de classe. Une fois de plus, nous retrouvons, rendue plus méthodique, amputée de ses substrats éthiques et religieux, la problématique centrale de la doctrine sociale de l'Église : les relations de travail n'obéiront plus au principe de charité chrétienne, avec la soumission respectueuse à un pôle de la relation, le dévouement paternaliste à l'autre, mais ouvriers et patrons continueront à être impliqués dans des réseaux d'échanges réciproques, régis par les seuls codes du face à face désormais responsables de la productivité. Le lien inconscient que fait M. Lafarge entre d'un côté – travail détendu – bonnes relations avec le patron, d'un autre côté – travail intensif (dans lequel on n'a pas été « élevé ») – relations impersonnelles avec le patron témoignent de cette persistance des attentes interrelationnelles et de leur répercussion sur l'atmosphère de travail.

Ici c'est de la *high speed production**, ça grouille. C'est ça qui m'a débalancé*... toujours plus vite. Ça m'énervait ; on n'a pas été élevés comme ça. Avant celui-là, le gérant c'était comme un père ; je me confiais à lui plus que comme mon père. Son fils (protestant) voulait se marier avec une catholique : « Réjean, qu'est-ce que tu penses de ça » (me disait-il) – « Écoutez, toutes les religions sont bonnes du moment qu'on câle* pas son voisin » (répondait l'informateur). « Réjean, qu'est-ce que les gens de Douceville pensent de moi ? – Il venait pas aux associations, les gens pensaient qu'il s'en collait, s'en collait – « Réjean, quand les gens parlent comme ça, tu leur diras que je fais une vie de famille ».

Nous ne reviendrons pas sur des pratiques déjà décrites au chapitre de la tradition. Presque inchangées, elles se seront seulement donné un sens nouveau,

une fonctionnalité revigorée, en fournissant d'avance des réponses aux idéologies de gauche qu'elles désamorcent ainsi avant même qu'elles n'aient pénétré la communauté. Parce qu'elles prétendent se situer au-delà de toutes les idéologies, mais se veulent l'expression « scientifique » des problèmes humains et sociaux, elles ouvrent le champ à un arbitraire incontrôlable. Comme le dit Monsieur Gadbois, chef du personnel d'une importante manufacture : « tous ces mots en isme ne veulent rien dire, l'important c'est dans la façon d'appliquer » ; la résolution des conflits de travail, des tensions sociales passe par le « doigté » des dirigeants, la « bonne volonté » des dirigés ; entre nous, la fameuse grève de 51 n'était-elle pas d'abord le résultat d'un « conflit de personnalité » entre le directeur de la « General » et les patrons syndicaux montréalais de l'époque ? Avant que Monsieur Standord ne vint prendre la gérance en 50, tout allait bien, c'est sa « rigidité », son « manque de tact » qui ont crispé les syndicats puis une partie des ouvriers. Quant à lui, Monsieur Gadbois, au prix d'une tension de tous les instants, il parvient à « trouver le tour » pour défaire une à une les difficultés de parcours des relations de travail. Ses dons natifs ont été repérés par la direction dès son entrée modeste à l'usine et, comme tous les « gars doués » de Douceville, il a été envoyé aux États-Unis pour se perfectionner dans les techniques du métier et de ses incidences humaines. « Nos gars ne sont pas des bandits, confie-t-il ; en les faisant venir au bureau, en leur expliquant calmement qu'ils sont des adultes intelligents, responsables », avec une allusion plaisante à ce qui pourrait leur arriver en cas d'entêtement, il parvient à les renvoyer à leurs machines apparemment désarmés et satisfaits. « Les vrais travailleurs savent bien que la grève ne sera jamais un moyen de gagner honnêtement sa vie. » – « Mais cette grève de 51, demande le sociologue, avait quand même mobilisé la majorité des ouvriers contre la direction de la « General » ? La réponse est immédiate, elle a déjà servi souvent : « Mais vous n'ignorez pas que les hommes avaient perdu la tête ; certains avaient été achetés, peut-être même drogués ; tous ont reconnu leurs erreurs après coup ! » Il sait bien qu'à Douceville le succès social tient moins aux « parchemins », dont il est lui même dépourvu, qu'à ce don du « contact humain », surtout s'il est nourri d'un sens des intérêts de classe et de quelques sessions de « relations humaines » :

Je comprends que si on a les qualifications nécessaires au point de vue technique, ça peut nous aider énormément, pis c'est plus facile pour nous autres. Mais si on a le sens des responsabilités, si on a le sens de prévoir ce qui peut se passer, si on évite telle ou telle chose, telle, telle bévue, ou si on omet de faire telle, telle chose, c'est surtout ça qui nous aide dans la vie à progresser. Parce que j'ai vu, moi-même, dans mon travail, des personnes avec des parchemins, pis...

Jusqu'en 1974, les velléités de contestation se verront spontanément personnalisées, traduites en termes de pathologie individuelle et interindividuelle, traitées avec l'insidieuse détermination que les finalités modernistes n'auront qu'à reprendre directement à l'esprit de la tradition. À Douceville on n'enferme pas les dérangeurs dans les prisons ou les hôpitaux psychiatriques, on les enkyste en douceur dans une alvéole de sollicitude « scientifique » qui, tout comme les

pratiques spontanées de la tradition, signifie le marquage négatif, la mise à l'écart polie. Pour des acteurs culturellement conditionnés à une socialisation symbiotique, le désenlignement est aussi insupportable qu'il l'était pour leurs aînés. Lorsqu'un ouvrier, un employé sort des stéréotypes inoffensifs sur les faibles salaires ou les conditions matérielles pénibles de certains postes du textile pour s'en prendre au statut même de sa condition, il rassemble contre lui l'opinion unanime de ses compagnons de travail, qui reconnaissent bien là le « baveux » qu'il a toujours été, plus prêt à « ambitionner » qu'à travailler. Le « boss » n'a pas alors à intervenir pour que se réveille ce souci atavique de mettre aux pas ceux qui dérogent au consensus quel qu'il soit ; on dispose alors seulement de nouvelles épithètes qui, jointes à celles de la tradition, désignent le récalcitrant aux stratégies de réenlignement décrites au chapitre précédent ; puis, s'il s'entête dans la marginalisation, on le dira « agressif », « frustré », « complexé », le patron lui conseillant « une bonne thérapie », ses camarades, plus crûment, d'« aller se faire soigner ». Selon le processus, bien connu, cette « labellisation » agit sur celui qui en est l'objet ; de même qu'il a partagé et partagé encore la plupart des savoirs de son groupe, il accepte la vérité de ceux qui le concernent ; et, comme l'image qu'il a de sa personnalité n'a d'autres composantes que l'addition de toutes ces perceptions qu'ont de lui ses semblables, qu'aucun groupe de référence extérieur ne lui permet de dégagement, il ne peut faire front et, généralement, il abdique. Nous avons connu quelques cas d'informateurs qui, plus sensibilisés que leurs pairs aux idéologies de gauche, avaient eu à subir ce traitement et s'étaient pourtant entêtés. Ils continuaient à loger à Douceville, patrie de leur cœur, mais avaient choisi une sorte d'exil professionnel qui, tout autant que leur altérité initiale, avaient profondément atteint l'équilibre de leur personnalité. Avec l'apparente neutralité de ton du Doucevillien bien élevé, l'un d'eux constate : « Ça prend* rien pour démolir un gars, on est obligés de se déporter dans une autre localité ». En d'autres lieux, ces novateurs auraient pu être des agents de changement, ici, ils sont des marginaux.

Cette adhésion aux structures de crédibilité du groupe, que l'on nomme la « raison », démontre donc à tous l'inanité des changements perturbateurs. Pour les employeurs, la bonne formule consiste toujours, avec tous les apports conjoints de la tradition et du modernisme, à « tenir » les hommes, parce que, pense-t-on, la majorité d'entre eux sont encore de « grands enfants » malléables, mais à l'affût des faiblesses du patron à leur égard. L'exemple de la « Delmonico », compagnie européenne qui s'était risquée, lors de son installation, à accorder à ses employés de meilleurs salaires et de meilleures conditions d'emploi que toute autre entreprise locale, n'est-il pas révélateur ? : dans les-mois qui suivirent leur embauche, ils avaient tous acheté une auto et demandé l'accréditation d'un syndicat.

Jusqu'à présent, les stratégies patronales n'ont guère connu d'échecs : les ouvriers travaillent, se taisent et n'« ambitionnent » pas au-delà de ce qu'on est « raisonnablement capable » de leur donner ; chacun d'eux peut bien grogner dans l'intimité de sa famille ou avec ses chums*, jamais, à notre connaissance,

Douceville n'a connu de revendications de classe, délibérément préparées, menées par un collectif conscient et de son existence en tant que groupe et des fins qu'il poursuit. De plus, les sujets de mécontentement qui entourent le travail gardent les caractéristiques dépeintes au chapitre précédent : ils concernent une relation de personne à personne, ici celle de deux individus, l'employeur et l'employé, liés par les termes d'un contrat et accidentellement en désaccord à son sujet. Enfin, aucun thème idéologique rationalisateur du sens des colères ouvrières n'enrobe le réalisme d'un objectif unique : l'argent. Lorsque, de peine et de misère, l'« Union » réussit à traîner un patron coupable devant un tribunal, ses vieux employés commencent d'abord par lui demander s'ils doivent aller témoigner contre lui :

J'ai dit : « est-ce que j'aurais d'affaire à aller à la Cour ? » – Y dit : « vas-y pas, Anita ; si c'était de moi, j'irais pas. » Je l'ai écouté, j'ai pas été. L'année passée, j'y avais été, pis c'est moi qu'avais répété au *boss** qu'est-ce qui s'est passé. Je dis à monsieur Ducoteau « moi j'ai pas parlé un mot ». Pis premièrement, j'ai arrivé en retard, pis ça m'intéressait pas ce qu'y disaient. Fait, j'ai dit : « j'ai pas été ... »

Les plus jeunes, plus agressifs, aimeraient bien le desservir, mais ils perçoivent si mal où se situent leurs intérêts que, malgré eux, ils servent encore ceux de l'employeur :

Ben, y nous ont loué un autobus pis y nous ont tout faite passer en Cour ; y nous ont emmené manger dans un grand restaurant, quelque chose comme chez Richard je pense, à Montréal. Le repas payé. Puis, fallait passer en Cour devant lui, c'était gênant. Je n'en connais une qui a sorti de là en pleurant. On était six qui a passé. Je tremblais de même moé, pis j'ai passé, moé, à part de t'ça. Puis je m'en promettais, si y m'auraient posé des questions. Ben, y nous ont rien que demandé : « est-ce que monsieur Ducoteau vous a payé votre Noël pis votre Jour de l'An ? ». On a dit : « non ». Après ça y nous ont demandé : « qui ce qui vous a envoyé ? » ; ben, moi, j'ai été dire c'était monsieur Ducoteau ; c'était pas vrai (c'était le syndicat). Su le coup j'étais ben de trop énervée. Y aurait fallu que je dise, c'est les contremaîtresses ; le jeudi matin je rentre à la *shop** pis je l'appelle. J'ai dit : « j'ai-tu ben faite ou ben donc mal faite ? » – « Ah ! y dit, faites qu'est-ce que vous voudrez, je suis pris pareil, je suis pris pour vous payer. » Après cette histoire là, y nous a baissé de dix cents. Y est chien, hein. »

Tant qu'un accord culturel implicite fera des travailleurs les complices involontaires de leurs patrons, on peut être assuré qu'une modernisation par la gauche n'aura pas de prise à Douceville.

Les changements dans les relations de travail se glissent pourtant mais à la manière que nous connaissons bien désormais : ils sont subis, a-idéologiques et, dans la perspective de la morale locale, pathologiques. L'ouvrier, l'employé n'affrontent pas l'entreprise et ses chefs, l'agressivité statutaire ne leur est pas venue avec la modernité ; tout simplement ils s'effacent, refusant silencieusement le contrat ou le rompant sans crier gare. C'est ainsi que plutôt que de s'embaucher automatiquement à la « General » à la sortie de l'école comme leurs pères l'avaient

fait, les jeunes n'acceptent pas de prendre la relève et laissent la compagnie recruter son personnel dans le Tiers-monde. Eux-mêmes préfèrent l'étude, dans quelques cas, l'expatriement souvent et, de plus en plus, l'alternance de petits travaux, du chômage avec, en fin de course, l'installation chronique « sur le Bien-être ». La « paresse » des jeunes que l'on relie spontanément à leur violence, à leur goût de l'alcool et de la drogue est devenue le lieu commun de la conversation quotidienne. Leur surcroît d'instruction est généralement dénoncé comme la cause du mal :

Ça fait 35 ans que je travaille à la « General », pis il y a des gars qui ont 22-23 ans qui ont jamais touché à rien encore, ça va encore aux écoles, crisse*, ils sortent des écoles, ils sont assez sans cœur*, ils veulent rien faire. C'est ça que c'est la vie aujourd'hui ! C'est ça vous voulez savoir, m'as vous le dire. Les écoles sont trop longtemps, pis ils sortent de là avec des métiers, pis il en sort 1000, 2 000 par année, des étudiants, avec des corps de métier ; mais la province est-tu* capable de tout placer ça ? Non, elle est pas capable de les placer, bon. Il y en a par icitte de même, monsieur, des 12^e année pis des 13^e année, qui étudient l'électronique, qui étudient en tout ; ils ont leur diplôme qu'est-ce qu'ils font ? ; ils se promènent pis y attendent leur job*. C'est ça qu'est le malheur du monde aujourd'hui pis, la disette, c'est ça qui l'est. Seulement m'as sortir diplômé, pis mon père il est grand contremaître, lui, il va me pousser dans le dos, par exemple. Moi, m'as sauter par-dessus vous, par exemple. C'est ça qui est aujourd'hui. Ouin, ouin, je le sais, moi, je travaille à la « General » ça fait 35 ans, je travaille là, pis on est au courant, on en voit de ces affaires là. Les gars de 12-13^e année ça s'en vient tailler au côté de nous autres, pis on a sorti des écoles, nous autres, en 6^e année. Pis, crisse*, on leur en montre, pis on n'a pas de 13^e année par la théorie. « Ben, nous autres, on n'est pas pour rester icitte, calice*, c'est pas ça qu'on a appris » (disent les jeunes diplômés). Ils sacrent leur camp*, prennent l'assurance-chômage, pis ça se promène d'un bord et de l'autre. Quand ils ont plus d'argent ben, crisse*, ça tue, pis ça va battre. C'est ça qu'est la vie aujourd'hui ! Pas mal dur à décrire la vie.

S'ils se mettent aux études, se font embaucher dans une usine, un bureau, les jeunes s'y sentent exilés, toujours en instance d'absentéisme, de retard, de *dropping out*. Selon l'orientation moderniste ou traditionaliste de leur famille, celle-ci tâtera de toute la gamme des remèdes que nous avons déjà vus à l'œuvre dans la relation de couple et la relation parentale : le frère aîné, le jeune vicaire, le médecin de famille ou le psychologue nouvellement installé en ville sont sollicités ; Dieu aussi par l'entremise des prières et des « lampions ». Les entreprises de leur côté conjuguent leurs tactiques paternalistes traditionnelles avec les techniques de récupération modernistes : l'ouvrier irrégulier, alcoolique ou mauvaise tête continue à être mené devant le chef du personnel, admonesté, encouragé, mais on lui paye aussi quelques séances chez le spécialiste des relations de travail ou une cure de désintoxication.

Une fois de plus c'est donc à travers sa jeunesse que Douceville change ; ni comme elle l'avait espéré ou même redouté, mais selon des modalités devenues pratiquement universelles où s'engloutissent tout aussi bien les traditions locales

que les orthodoxies des définitions théoriques originelles du modernisme. Tandis que les adultes tergiversent, s'engluent selon les mille sinuosités dont ce volume nous aura donné tant d'exemples, se coincent dans les contradictions de syncrétisme sans solutions, leurs enfants semblent avoir rejoint sans y penser les modèles généralisés en Occident de la « culture des jeunes ». Ils nous resteraient à observer l'évolution vers l'état adulte de ces fils de traditionnels élevés dans le culte d'un changement mal surmonté. Ce n'est pas ici notre propos.

Nous pourrions arrêter notre analyse, nous avons cerné l'essentiel des manifestations de l'évolution de notre communauté : en effet, toutes les attitudes, tous les comportements politiques c'est-à-dire ceux qui concernent les relations officielles du pouvoir sont encore celles du précédent chapitre. Contrairement à une tendance souvent soulignée en sociologie, les idéologies de la vie publique paraissent ici plus réfractaires à la modernisation que celles de la vie privée ; réaction prévisible d'une société ataviquement dressée à l'acceptation de l'autorité et des autorités ? absence de doctrines spécifiquement politiques dans la culture canadienne-française ? Peut-être, mais surtout incompatibilité à ce niveau entre les discours traditionnels et ceux du modernisme : autant les Doucevilliens se sont engoués pour le changement religieux ou pédagogique, autant ils se dressent de toute la force de leur conviction contre quelque dérangement que ce soit de l'ordre public, synonyme de violence, d'anarchie, d'atteinte à la propriété privée et à la morale ; la terminologie de la propagande cléricale, son climat d'affectivité restent présents. Les militants péquistes restent des poseurs de bombe et les agents du « communisme ». Aussi la quasi-totalité de la population continue-t-elle à borner ses intérêts aux querelles intestines qu'exaspère la division de la communauté en deux municipalités, et à l'alternance au pouvoir de l'équipe des « Bleus » ou des « Rouges », réplique de la bipartition spatiale précédente. Exceptionnels sont les citoyens qui se sont rendu compte de l'extinction progressive des pouvoirs locaux traditionnels au profit de celui de l'État et des nouvelles autorités qu'il délègue dans la communauté. Désormais, comme le perçoit bien le féroce Monsieur Barnabé, « il y a trop de vedettes pour ce qu'il y a de spectacle », mais les « petits mon-oncles » (notables traditionnels) n'arrivent toujours pas « à se planter les pieds dans l'asphalte » (*sic*) (avoir une vision réaliste des choses) parce qu'ils persistent envers et contre tout à être porteurs d'une légitimité dont personne ne sait plus sur quels principes elle repose au juste. Lorsqu'on demande à nos informateurs de quels pouvoirs concrets disposent encore les « grosses têtes » locales, les réponses sont évasives mais ce dont tout le monde est bien persuadé, c'est qu'« ils peuvent encore faire du mal ». Ils continuent comme au beau temps du cléricisme à parader, à discourir, à se faire photographier, à s'autoreproduire à des postes honorifiques toujours très convoités, pendant que de nouvelles strates professionnelles accaparent peu à peu et l'argent et le prestige. Deux d'entre elles nous ont particulièrement retenus parce que, autochtones ou originaires d'autres régions, leurs membres se sont initiés aux savoirs spéculatifs et sociaux modernes à travers une scolarisation universitaire ou en tout cas beaucoup plus poussée que celle de la population d'origine.

Les premiers, jeunes membres des professions libérales, les « professionnels », n'ont guère avec la communauté que des relations d'intérêt pécuniaires : ils y travaillent, y font de l'argent, beaucoup d'argent, mais elle n'a pas pour eux de sens social ; elle les amuse, les indigne, les intéresse selon les cas mais, sauf exception, ils ne se reconnaissent pas d'affinités culturelles avec elle. Une fois le bureau, l'officine, le cabinet fermés, ils quittent la ville pour vivre ailleurs ou se réunissent en ghetto pour des activités sportives ou récréatives, voire politiques, étrangères aux traditions locales. Leurs intérêts, jusqu'ici strictement économiques, n'entrent pas en concurrence avec ceux des leaders traditionnels ; pour l'instant ils n'ont pas de visées politiques à l'échelon local ou provincial, et ne menacent aucun des privilèges établis, aucune des habitudes acquises. Ce sont des marginaux de luxe.

Un autre groupe, formé en majorité des jeunes fonctionnaires de la nouvelle bureaucratie étatique et de ceux des enseignants du secondaire que nous avons décrits comme les plus conformistes, pourrait peser davantage sur l'évolution des mœurs politiques que celle du leadership traditionnel : mieux formés intellectuellement et professionnellement que la masse de la population, ils ont déjà acquis à ses yeux le prestige d'une connivence évidente avec le modernisme et cette rationalité après laquelle notre groupe court sans arriver à la saisir. De plus, financièrement indépendants de la conjoncture locale, des aléas des succès ou des défaites électoraux, moins fonctionnellement imbriqués dans les systèmes de clientèle et de patronage, ils pourraient implanter un nouvel état d'esprit et infléchir les attitudes vers un style de pouvoir inédit. Or, à de très rares exceptions près chez les enseignants, nous avons été au contraire frappés par leur hâte à faire table rase de tous les modèles acquis au cours de leurs études et par leur précipitation à endosser ceux de la communauté. C'est que, pour la plupart, « petits gars de la place » ou des alentours immédiats, ils sont plus attachés à leur culture native, génératrice de leurs aspirations profondes, qu'aux savoirs désincarnés de leur rapide formation professionnelle ; ce qu'ils aiment, ce qu'ils cherchent, c'est avant tout à être connus, appréciés à Douceville de manière à s'y bien intégrer et, dans la mesure du possible, mordre au gâteau des productions matérielles et symboliques autochtones. Ils connaissent autant que n'importe lesquels de leurs concitoyens la mécanique sociale et politique locale mais ils ont sur ces derniers l'avantage d'une certaine familiarité avec une méthode, un sens de l'efficacité. Aussi, leurs appétits évidents se conjuguant avec leur savoir-faire, la confiance qu'ils inspirent à la population font-ils d'eux la portion de loin la plus dynamique de la communauté et celle qui correspond le mieux aux définitions locales du modernisme : un fond bien ancré de traditionalisme sur lequel sont venues s'accrocher quelques nouveautés clinquantes, inconsciemment sélectionnées pour tenir au chaud les structures de crédibilité profondes ; ils donnent et se donnent le spectacle de changements de bon aloi. Nous devons donc voir en eux les rivaux des notables traditionnels, mais pas leurs adversaires idéologiques : en effet, l'accession au prestige social, au pouvoir politique pourra désormais manier des langages plus

« rationnels », leurs objectifs et leurs pratiques demeurent dans ce domaine très proches de ceux que nous avons décrits au chapitre précédent.

L'instrument de prédilection de la prise du pouvoir du jeune cadre moyen reste l'association volontaire ; personne ne cherche à faire illusion à cet égard : « les associations, ça sert à faire des contacts »,... « à se faire la main pour des responsabilités à l'échelon local et plus haut ». Mais, noyauté désormais par nos « modernistes », elle renonce à ses finalités socio-cléricales pour avouer clairement ses buts : la promotion individuelle (mais psychologique cette fois et non plus morale) et sociale de ses membres, avec de temps à autre une concession aux attentes de la population : quête pour les pauvres devenue « campagne de solidarité », exhibition des élites rebaptisée « manifestation culturelle » ou « sportive ». De plus, forts de leurs aspirations modernistes et des savoirs qui y sont liés, nos « jeunes loups » se prévalent d'une supériorité qui va leur permettre de s'opposer ouvertement aux notables traditionnels perçus alors comme ignorants, inefficaces ; ne pouvant faire la démonstration de leurs compétences au sein des structures politiques officielles, encore bien aux mains de la vieille élite, c'est au sein des activités associatives qu'ils feront leurs premières armes et leurs premières preuves. Nous ferons une rapide description d'une des plus représentatives de ces associations modernistes ; appelons-là la « Jeune corporation ».

Fondée en 1942, mais repensée au début des années 60 elle a vu ses effectifs et son audience croître jusqu'à notre dernier séjour en 1974. Ses adhérents appartiennent en majorité à cette classe moyenne de bureaucrates ou d'enseignants ; ils aiment se percevoir comme des Nord-Américains semblables à leurs homologues états-uniens ou montréalais, auxquels ils empruntent les modes de vie matérielle, le personnage physique et l'uniforme vestimentaire (sur fond pastel, composés audacieux de rayures, carreaux, fleurs et pois) qui signent le jeune collet blanc « agressif » ; ils parlent le langage des « relations humaines » auquel nous avons fait référence plus haut, croient, comme l'indique la devise de leur association, « à Dieu, à la liberté individuelle et industrielle, à l'ordre » et, tout au moins jusqu'en 1974, commencent leurs réunions par une prière. Celles-ci se déroulent ensuite selon le cérémonial traditionnel fait de plaisanteries, d'échanges de louanges, d'allusions innocentes, sociodrame excitant où le plaisir de voir et d'être vu, d'évaluer et d'être évalué, de tourner tous ensemble dans une sphère consensuelle bien close prime toujours les objectifs concrets des rencontres. Toutefois, entre autres signes de sa volonté de changement, deux initiatives ont désigné la Jeune Corporation comme une association « différente » et en ont fait à Douceville le champion du modernisme : la production d'un rapport chiffré, « objectif », sur la fusion des deux municipalités et l'invitation faite aux femmes de « joindre » le mouvement. « Publicisé » plusieurs mois avant sa publication, attendu comme le document décisif sur une controverse qui n'avait jusque-là fait l'objet que d'une argumentation passionnelle, le fameux rapport prend en effet date dans les annales de la communauté comme la première expression d'une rationalisation idéologique qui étaye sa crédibilité du poids des faits, des

raisonnements et des chiffres. Construit par des citoyens « de la municipalité de ville », dont le mouvement est à peu près exclusivement composé, le sens de ses conclusions va évidemment dans le sens de leurs choix : il faut fusionner les deux municipalités. Plus que les contenus, l'appel délibéré aux techniques rationnelles de la persuasion a porté un rude coup à la cause « séparatiste » ; les gens de la municipalité de paroisse sont restés médusés par ce style d'argumentation étranger à leur arsenal rhétorique traditionnel. Pourtant, s'ils avaient pu garder leur sang-froid devant cette « bombe » moderniste, ils auraient vite reconnu, à travers l'arrangement assez ingénu des chiffres et des mots, les vieux thèmes, les vieux arguments connus de tous, usés d'avoir tant servi, à peine rafraîchis du clinquant de la terminologie nouvelle. Mais ces vieux routiers de l'irrationalité, rompus à toutes les stratégies de la manipulation, se sentent aussi démunis que des enfants lorsque les ruses conjointes de l'intérêt et de la conviction s'entortillent dans une dialectique inédite dont ils ne savent plus percevoir les dessous.

La Jeune Corporation fut aussi la première association mixte de Douceville et, croyons-nous, la seule qui le demeure : après des discussions mouvementées dont les échos subsistaient encore lors de nos séjours, il fut admis que l'égalité de l'homme et de la femme, dont tous les membres mâles étaient théoriquement convaincus, entraînait logiquement la participation de celle-ci aux activités récréatives et formatives de son compagnon ; les femmes célibataires n'étaient pas souhaitées mais, au nom des valeurs associées au concept de « couple », les « dames » pourraient fort bien accompagner leur mari aux réunions. Elles arrivèrent, rares, timides et reconnaissantes, pour s'entendre préciser au départ qu'elles ne devraient évidemment pas s'attendre à une participation comme membres à part entière. C'est aussi ce qu'elles pensaient ; comme leur « nature » les y prédisposait, elles auraient à s'occuper des « soirées sociales » et des relations extérieures avec le reste de la population. On construisit à leur usage une pyramide de titres qui doublait, en retrait, celle des hommes ; juste ce qu'il fallait pour entraîner dans le modernisme les femmes des hommes modernes, sans déranger l'ordre hiérarchique du couple officiel. Vraiment, comme le disent nos informatrices admises à la Nouvelle Corporation, « à Douceville, ça bouge ». Mais, de l'avis de la majorité de la population, entre autres des femmes que leur niveau socio-économique n'autorise pas à « avoir » cette association, « ça bouge (même) un peu trop vite » ; et l'on augure mal d'une société où les « créatures* », à ce point, « ambitionnent* ».

Comme dans tous les autres domaines sociaux et culturels, notre communauté ne paraît donc sécréter de changements politiques que ponctuels et de surface. Personne ne doute que le modernisme ne consiste en cette légère compromission avec le démocratisme dont la Jeune Corporation donne l'exemple ; les couches traditionnellement dominantes y lisent la promesse de n'être pas trop dérangées dans leurs pratiques si bien huilées, facilement conciliables avec ce babillage rationaliste des Jeunes Turcs. L'affaire du Centre de Plein Air, club de loisir d'abord très fermé qui, ayant fixé ses cotisations initiales à 1000 dollars, dut les

abaisser par régressions successives jusqu'à vingt par manque de candidats, ne leur paraît pas significative de la perte de légitimité des élites traditionnelles. Ils y voient simplement une affaire « mal partie » que leur opportunisme congénital aura réussi à retraduire en une belle « réalisation communautaire ». La masse confirme leur interprétation :

Quand ils ont décidé de fonder le Centre de plein air, ils pensaient de faire une association de ce qu'on appelle les *big shots**, autrement dit les collets montés, les collets blancs surtout. À ce moment là, ils chargeaient*, je pense, c'était 1 000 \$ pour être membre à vie, membre-fondateur. Il y avait pas beaucoup de monde qui pouvait en faire partie ; ils ont manqué de faire faillite aussi, pis c'est là qu'ils se sont décidés à prendre n'importe qui. Parce qu'ordinairement, c'est pas le collet blanc qui s'en va au bar pis qui va boire en quantité ; lui, il va prendre un verre pis il va le siroter toute la veillée ; à ce moment-là, lui, il est pas payant. Tandis que celui qui y va pis qu'y va prendre une bière, pis après ça il en recommande un autre, il va en prendre peut-être 7-8 dans la veillée. Celui-là, il finit par être payant. Ben, ça se recrute ben plus parmi les ouvriers que parmi les propriétaires d'entreprise. C'est à ce point de vue là qu'eux autres y ont manqué leur coup pis y ont été obligés de changer de système : ils sont descendus à 10 \$ par tête.

Seuls deux ou trois vieux notables, retirés la plupart du temps dans leur chalet au bord d'un lac de la montagne voisine, sentent que derrière ces mascarades il se passe quelque chose d'irréversible ; leur inquiétude vient précisément de ce qu'ils ne savent pas trop quoi.

Quant à la population, elle a depuis trop longtemps réalisé une sorte d'adaptation aux inconvénients et aux avantages du système pour souhaiter ou imaginer un autre ordre social et politique. La manière dont elle perçoit et utilise les nouveaux services gouvernementaux, main-d'œuvre, services de santé, assistance juridique, familiale, économique, etc., théoriquement destinés à mettre un terme aux pratiques traditionnelles de patronage et de clientèle, est symptomatique : pour elle, tout cet univers reste strictement politisé et sa division dualiste en donneurs et receveurs demeure ; les premiers se seront seulement démultipliés en une cohorte d'anges tutélaires qui doublent le député, le curé, le maire de naguère ; on ne démêle pas trop ici les attributions respectives de tous ces nouveaux fonctionnaires, aussi, pour obtenir leurs bienfaits, vaut-il mieux tous aller les voir, conjointement d'ailleurs avec les pourvoyeurs traditionnels. Comme les divers fonctionnaires de ces services sont la plupart du temps des autochtones dont les rôles professionnels et sociaux sont mêlés, ils sont pris avec la population dans des maillons de relations interpersonnelles et familiales, souvent mal compatibles avec la neutralité administrative ; de plus, chacun ici a pu assister à leur laborieuse ascension vers ces postes de prestige auxquels une instruction moyenne ne paraissait pas les préparer ; on admettra officiellement que, pour en arriver là, ils ont dû suivre des cours du soir ou par correspondance, mais, par réflexe culturel, le succès individuel est automatiquement associé à l'appui politique, à l'habileté manœuvrière du « chanceux ». Dans l'esprit de nos

informateurs, rien ne différencie donc fondamentalement l'homme politique traditionnel du fonctionnaire provincial ou fédéral, ni ses rôles ni les qualités qu'ils supposent. Aussi, lorsque la demande d'emploi reste sans effet, qu'« on ne l'a pas » ou qu'« on se l'est fait couper » (les prestations du Bien-être social), faut-il incriminer les pathologies de la relation interpersonnelle avec ces nouveaux tenants du pouvoir : on n'aura pas eu les bonnes *connexions** ou bien « on se sera fait jouer un tour » par un rival. Et, comme on a toujours fait ici, on ne s'attriste ni ne s'indigne longtemps, mais, à bon entendeur salut, la prochaine fois on s'y prendra mieux.

Cependant quelques informateurs, ceux que dans un autre ouvrage nous appelons « atypiques », étaient dès 1970 orientés vers un autre style de modernisme, celui que représentait le Parti québécois, auquel ils avaient réussi à faire obtenir 393 voix aux élections de 1970 : sans être plus scolarisés que la moyenne de leurs compatriotes, ils manifestaient un intérêt, exceptionnel à Douceville, pour le monde extérieur et la spéculation abstraite ; leur atypisme consistait enfin en un rejet émotionnel de la culture nord-américaine et en une attirance pour les cultures, les idéologies politiques d'outre-atlantique. Plusieurs d'entre eux étaient allés en Europe, en France, et bien que les habitants de ces contrées aient dans la plupart des cas déçu leurs attentes, ils restaient fascinés par ce qu'ils appelaient « le poids de l'histoire des vieux pays » et gardaient un sentiment de parenté avec ces derniers. Tandis que leurs concitoyens vivaient encore dans la psychose d'un communisme apocalyptique, ils se déclaraient ouvertement socialistes avec une vision claire des moyens et des finalités de cette option ; non seulement ils rejetaient le traditionalisme mais ils entendaient bien se démarquer du style local du modernisme. Étions-nous là en présence d'une amorce de pluralisme et, peut-être, d'une détermination plus fondée de mener les destins du groupe vers des changements décisifs ? En fait, si nous regardons vivre trois de ces informateurs les plus « atypiques », les écarts entre eux et les autres Doucevilliens s'atténuent : deux sont commerçants, commerçants occasionnels et sans goût pour leur travail, à leur dire ; mais de manière symptomatique, ils s'y comportent selon l'ethos capitaliste le plus net, spécifiquement orienté vers le profit avec un choix concerté des moyens les plus adaptés à ce but. Outre le contrôle des techniques concurrentielles classiques, ils démontrent une tension vers la réussite commerciale que la plupart de leurs concitoyens n'éprouvent encore que sporadiquement. Leurs intérêts économiques enfin prennent crûment le pas sur leurs convictions idéologiques : lorsqu'il reprend le commerce paternel, le premier, par exemple abandonne toutes ses activités politiques pour ne pas risquer d'indisposer sa clientèle. Le second, véritable entrepreneur classique, met sur pied toute une organisation de *cheap labor** combinant le traditionalisme des relations parentales au modernisme des « relations humaines » ; grâce aux profits ainsi réalisés, il peut se dispenser de travail personnel et satisfaire sa passion des voyages.

Tandis que leurs concurrents vivent de manière artisanale, nos deux informateurs prospèrent ; à travers une rationalité qu'ils ont empruntée peut-être à leur formation politique d'autodidactes, ces « socialistes » se révèlent paradoxalement beaucoup plus adaptés au capitalisme que leurs concitoyens.

Socialiste ? Capitaliste ? Ni l'un ni l'autre, mais Doucevilliens c'est-à-dire produits d'un inextricable mélange de deux cultures, la française et l'anglo-saxonne, deux éthiques soudées l'une à l'autre depuis deux cents ans en une relation où il serait trop simpliste de ne voir qu'un rapport de subordination. Comme à tous les autres niveaux de sa modernisation, Douceville se livre ici encore à une lecture vernaculaire d'idéologies étrangères et, comme chaque fois, elle ne se les incorpore qu'au prix d'une déformation fondamentale de leur orthodoxie. L'attrait pour le socialisme de ces deux informateurs a les mêmes racines que celui du reste de la population pour un démocratisme et un libéralisme économique très librement inspirés du capitalisme américain ; pas plus que leurs concitoyens ils ne croient à l'intériorisation d'idéaux abstraits assez puissants pour déclencher ou au moins orienter l'action individuelle ou collective ; sans le moindre cynisme, ils placent ouvertement l'intérêt matériel et symbolique à la base de l'activité humaine : intérêt des définisseurs qui, comme ils en ont toujours eu l'exemple, se donnent crûment par là les instruments du pouvoir et de la richesse ; intérêt indirect des masses aussi, pour qui l'adhésion idéologique représente le moyen presque institutionnalisé de recueillir les miettes « des argents » et des affaires brassés. Nous l'avons vu, les grands élans collectifs abstraits répugnent au Doucevillien : aider son semblable, sa collectivité, il l'a toujours fait et le fera encore de grand cœur, mais il aime savoir à qui il rend service, dans quel but et comment ; à plus ou moins brève échéance, il peut s'attendre à un contre-don. À ce compte, Bil Sevin, notre troisième « atypique », voit très clairement les avantages du socialisme ; ce sont ceux auxquels un traditionnel jeté dans la jungle capitaliste ou post-capitaliste peut très logiquement aspirer : la sécurité matérielle et sociale, la tranquillité intérieure à l'abri de l'État nourricier, nouveau dispensateur d'absolu ; « le socialisme me libérera de la nervosité du lendemain ; à condition d'atteindre à un niveau de vie au moins égal à celui des États-Unis, sinon ça ne vaut pas la peine ». Quant au Parti québécois dont il avait été l'un des partisans locaux les plus dynamiques deux ans auparavant, il a « laissé tomber » car, en fin de compte, « le socialisme est plus intéressant financièrement que le séparatisme ». Et il est retourné à ses affaires et à sa collection de papillons.

L'attrait exercé par le Parti québécois a pu nous apparaître comme l'expression la plus prometteuse, la plus rare aussi, de l'ouverture au modernisme ; l'éradication des structures traditionnelles de crédibilité que représentait cette mutation politique semblait à la fois la plus profonde et la moins susceptible de ces accommodements avec la tradition que démontrent les autres secteurs socioculturels.

Or, en ce qui concerne la « profondeur » de la mutation, ne nous y trompons pas : parmi les péquistes convaincus de 1970, certains, par découragement ou

lassitude, avaient oublié leurs enthousiasmes en 1974¹ ; d'autres conservaient la même orientation conceptuelle mais à un niveau de verbalisme qui ne gênait plus des pratiques redevenues semblables à la masse de celles de leurs concitoyens. Déjà, dans la communauté, on ne s'alarme plus de telles dissidences où l'on a reconnu l'homologue de ces fugaces engagements religieux de la jeunesse des précédentes générations, de ces feux de paille qui s'éteignaient d'eux-mêmes avec la maturité.

Quant aux accommodements avec les motifs culturels traditionnels par lesquels nos sujets résolvent la plupart de leurs contacts avec la modernité, en politique ils n'ont pas à s'en inventer, le P.Q. fournit les thèmes ; il suffit de les chausser comme de vieilles pantoufles confortables : le nationalisme de renfermement, la délégation des culpabilités collectives à l'*out group*, l'ambiance messianique enfin tenant lieu de système conceptuel. Les programmes plus circonstanciés du parti, ses tentatives d'assainissement des pratiques politiques rencontrent moins d'aspirations à Douceville ; nous l'avons vu, l'éthique de la clientèle, du patronage et du pot-de-vin n'y est pas encore dépassée.

Aussi à ce niveau comme aux précédents, le constat de modernisation reste-t-il, pour le moins, relatif ; une différence pourtant : nous avons conclu nos précédentes analyses du changement par la constatation de l'incursion subie de comportements non prévus par l'orthodoxie moderniste et considérés comme négatifs dans l'optique locale, pathologies sexuelles, morales, psychiques. Le correspondant politique de ces « déviances » a existé au Québec, il s'appelle terrorisme. Douceville ne l'a pas encore connu et toutes ses énergies tendent à le circonvenir. Dans quelle mesure sera-t-elle plus maîtresse de son évolution en politique qu'en économie ou en religion, en relations familiales, sociales ? Ce n'est pas ce volume qui nous le dira.

¹ M^{me} Garant par exemple.

TEMOIGNAGES

La modernisation, une menace pour les structures de crédibilité

[Retour à la table des matières](#)

Les deux interviews qui suivent émanent de trois informateurs (M. et M^{me} Duguay et M^{me} Forest) très bien intégrés socialement, élevés dans une tradition qu'ils perçoivent bien comme dépassée sans pouvoir la renier d'un revers de main. À des niveaux différents qui couvrent à peu près l'ensemble de la personnalité modale (religion, sexualité, famille, procréation et éducation des enfants, relation à autrui et au groupe, stratification sociale, politique) ils apportent une vision bien rationalisée et cohérente des avantages et des inconvénients de la modernisation, tels qu'ils sont perçus par des Doucevilliens moyens.

MONSIEUR ET MADAME DUGUAY

27 ans et 25 ans

fonctionnaire municipal, artisan le soir

L'exposé le plus élaboré des problèmes que rencontre un jeune couple, de jeunes parents chrétiens face à la modernisation. Pour Monsieur, comme pour plusieurs hommes de Douceville, c'est d'abord la tentation de l'hédonisme : quand on a été tellement tenu dans sa jeunesse et que tant de bonnes raisons de ne plus l'être s'imposent à vous (l'exemple des prêtres, l'incertitude de l'existence du Paradis et de l'Enfer, la « nature » essentiellement sexuelle de l'homme), on se demande pourquoi ne pas prendre du bon temps. Heureusement, comme Madame le perçoit très bien, le contrôle social reste entier.

L'éthique de Madame est plus complexe et toute orientée vers le devoir : les destins de la maisonnée sont entre ses mains, ses préoccupations ne sauraient tourner autour de son plaisir personnel. Parfaitement sincère, lucide, elle perçoit

aussi bien l'impossible persistance de la tradition que les difficultés du modernisme pour une personne qui, comme elle, a des convictions profondes. Alors, puisque, comme elle l'a très bien saisi, il faut des finalités (« quelque chose en quoi croire ») et que les spécialistes n'ont encore rien trouvé de mieux que la religion, continuons à conditionner les enfants dans ce sens ; et, surtout, puisque que « l'individu est formé dans la famille et que c'est la famille qui forme la société », faisons la sourde oreille à toutes les tentations du laisser-aller pédagogique et de la libération de la femme.

M. – Je vas pas à messe tous les dimanches moi, j'en saute plusieurs. Mais de temps en temps je sens le besoin d'y aller. Je sus fier* d'y aller. Y a certaines pratiques que je suis pas d'accord : c'est la pénitence. La messe, je me sens pas obligé d'y aller. Ça arrive que j'y vas, mais je me sens pas obligé d'y aller, ni même le dimanche. Je me confesse à ma façon, avant d'aller communier, je vas à l'église, pis pendant la messe je regarde en avant, pis je me confesse comme y faut, pis je vas communier. Je sais pas si c'est bon ; en tout cas... je parle directement avec Dieu sans passer par le prêtre. Ça serait aussi bon dans note chambre, à genoux au ras* le litte, devant le crucifix. Je me demande pourquoi aller dire ça à un prêtre. Dans le fond c'est pas lui qui est Dieu, que le représentant ; c'est le bon Dieu qui est supposé donner l'absolution. Qu'on y dise directement, que le prêtre le sache pas. Je crés ben que ça devient ça parce que à force de connaître les prêtres dans la place* ; les dernières fois que j'ai été à confesse, j'allais pas dans la place*, je m'en allais au Cap-de-la-Madeleine.

Pis à la messe, j'y vas de moins en moins. Autrefois c'était 3-4 fois par année, après, ça a été rien qu'à Pâques. Là, cette année, les Pâques y ont passées tout drette*. L'an prochain, je le sais pas (rire). Ça, c'est pas parce que je sens pas le besoin d'y aller ; j'aimerais y aller, c'est plutôt de la paresse, de la négligence ; y a des fois qu'on s'arrête à penser à ça tout seul, pis : « tu devrais y aller, tu devrais aller à messe plus souvent ». Le dimanche arrive pis... Avant je finissais de travailler à 6 heures, dans le temps, pis la première messe était à 7 heures, pis j'attendais avant de me coucher pour aller à messe de 7 heures. Là, je revenais chez nous, ma femme s'habillait pour aller à la messe de 8 h 1/2. Je gardais la petite. Ça allait à 10 heures avant que je me couche. Pis c'était une obligation que je sentais. Aujourd'hui ben, tout proche, on la laisse passer.

Disons que je suis pas tout à fait entièrement satisfait là. J'aimerais ça un petit peu plus de religion. La messe tous les dimanches, pis ête intéressé à la messe, la suivre ; la confession devant le bon Dieu ; communier 3-4 fois par année ou queque chose de même, à Noël, à Pâques, mais... Aussi les changements dans la messe ça m'a pas tellement déplu parce que quand le changement de rythme est arrivé, j'avais pas mal modéré. Les messes à gogo*, je pense, je n'ai vu une fois.

M^{me} - Aujourd'hui le plus gros problème, c'est que les gens savent pas en qui croire, en quoi croire, hein ! Au point de vue religion, on se pose ben des questions. On entend toutes parler du bon Dieu pis tout ça, mais on se pose des questions, on veut que ça existe, hein ! On peut pas vivre sans croire à quelque chose ; c'est, justement le plus gros problème. Les jeunes, y veulent croire en quelque chose, en n'importe quoi, mais y veulent croire en quelque chose, pis nous autres, on est pareils. On a besoin de croire, pour vivre ; quand on se lève le matin faut savoir où on va à la fin de note journée ! Faut que si on sait pas quoi faire de note vie, si on n'a pas de but dans note vie, si on se dit pas : « ben, je vais aller à telle place », ben, on peut pas faire rien, on se laisse aller. Moi je sais ben que même si c'est juste de l'ouvrage à la maison, ben, pour venir à bout de faire une journée là, faut que je sache où je vais aller. Là, je savais que vous étiez pour venir, j'ai lavé mes planchers. Pour dire là, me décider à faire mon ouvrage, ça me prend une raison. Faut que je me lève le matin, à 6 heures, ben, là, j'ai telle chose à faire, faut je le fasse, autrement je fais rien. Comme eux autres, si on était laissés libes eux autes-mêmes au bureau, j'imagine qu'y a bien des journées qu'y feraient pas grand chose.

Je pense, dans la vie d'une famille là, c'est surtout ça. Les gens ont pas d'idéal pis on peut pas donner d'idéal aux enfants. Moi, mes enfants, je me demande... Ma petite fille est peureuse un peu, fait que j'y fait croire à la SainteVierge. Mais j'y crois moi-même. Mais j'espère que c'est vrai ! Je me dis toujours : « j'espère que c'est vrai ! » J'y parle du ciel parce que c'est un peu comme un conte de fée, hein, pour une enfant, le ciel, la Sainte-Vierge, les anges pis tout ça. Elle, pour le moment elle est jeune. J'ai dit : « peut-être que ça va lui faire du bien ! ». Ça y fait quelque chose en quoi croire. Le soir elle se couche là, pis : « bonne Sainte-Vierge, faites que j'aie pas peur, faites que j'aie pas peur » ; elle répète ça 3-4 fois, là, elle est correcte, là. Nous autes, on est pareils. Ça va mal, n'importe quoi, ben, faut prier. On priait avant, on était jeunes, on priait. Ça allait mieux, on avait l'impression que ça allait mieux. Tandis qu'aujourd'hui on prie, on prie pareil, mais on se demande : « je prie-tu* dans le vide ou ben si je prie pour que ça vaille la peine ».

Pis actuellement, les prêtres ont de la misère eux autes-mêmes. Y savent pas eux autes-mêmes où y s'en vont. Le pape y est pour beaucoup ; parce que je trouve que le pape est un peu flan mou. Au lieu de toujours dire : « priez... faites la paix », faudrait qu'y fasse quelque chose, je sais pas, de concret, comme on dit. Y est venu aux Nations Unies... Ah ! ben, ça, c'est juste de l'apparence, ça. Trudeau aussi y en fait de l'apparence. Y fait pas rien de plus. Oh ! quelqu'un est mieux de dire oui ou non, au risque de se tromper, que rien dire. C'est ce que je pense, moi. Avec nos enfants, c'est la même chose. Nos enfants faut qu'y apprennent qu'on peut se tromper. On dit oui ou non, on fait note mieux, on fait ça pour vous élever, c'est tout. Les enfants, je les chicane des fois, y sont jeunes, mais elle a quatre ans, la petite fille ; pis j'y dis : « moman te chicane, c'est pas parce qu'elle aime ça, j'y dis, c'est parce que plus tard quand tu vas être grande, là, je veux que tu saches

comment faire telle affaire. C'est pas parce que j'aime ça ». C'est la même chose dans n'importe quoi. Comme en religion, je me demande, à l'école, y en parlent pas tellement de religion. Nous autes on va à messe temps en temps, mais pour dire qu'on va à messe ou qu'on prie réellement, comme on priait, comme moi je priais quand j'avais 12 ans, j'étais fervente quand j'avais 12 ans... Je priais dans ma chambre, les bras en croix, le gros chapelet, pis ces affaires-là. Mais, j'avais l'impression que je priais pour queque chose, toujours.

Je fais pas exprès pour pas y aller, à la messe ; comme on a été habitués tout jeunes, on a l'impression que si on fait quelque chose, on va recevoir un coup de poing sur la tête, ou le bon Dieu va nous donner un éclair sur la tête. C'est difficile de perdre ça, cette impression-là. Nos enfants l'auront pas, eux autes. Mais nous autes, on l'a encore. Quand mes enfants grandiront, mon plus petit surtout, là, nous allons y aller tous les six à la messe, là, puis ça va être plus facile. J'aimerais en faire plus, par exemple,... puis je ne veux pas déranger notre train de vie. Mon mari, j'aime le laisser dormir le dimanche matin parce qu'il a besoin de sommeil, et puis le soir, bien, c'est la messe de 5 heures puis des fois, bien, j'aime mieux aller faire mon repas puis arriver... qu'à 5 heures et demi, 6 heures, ils aient mangé plutôt que d'aller à la messe ; les enfants, je les forcerai pas pour y aller. À l'école, y les forcent pas. Je veux pas rien faire que les professeurs vont contredire après. Mais je vas voir comment ça va se passer quand elle va aller à l'école. Faut suivre des cours nous autes, après, des cours de catéchèse, tout ça. Là, je verrai. Pour le moment j'y en dis pas trop, juste ce qui faut. Parce je vois pas à quoi ça sert d'y bourrer la tête avec ça. Ça va dépendre qu'est-ce qu'y vont faire. J'imagine qu'y vont faire pour le mieux ! Y a pas beaucoup d'éducation religieuse non plus ! Y disent qu'y existe trois religions, pis c'est le point final. Y parlent de Dieu, hein, mais je pense qu'y a pas aute chose. Ou bien y parlent d'amour, pis tout ça, là...

J'ai lu dans le Sélection, j'ai beaucoup de Sélections, y a plusieurs articles sont intéressants. Pis y expliquent par quoi remplacer Dieu. Pis y disaient que c'était ça le plus gros problème. Sont pas venus à remplacer Dieu. On a le droit de croire en queque chose, pis y ont pas pu trouver un meilleur que Dieu, hein ! Y a des gens qui disent que c'est la science, d'autres qui disent que c'est... Justement, y veulent faire remplacer Dieu par toutes sortes de choses comme ça, mais c'est pas assez profond pour que les gens puissent, réellement, prendre ça comme guide, je sais pas. Ça, je trouve que les gens qui croient pas en une vie après la mort, y vivent, j'imagine juste au jour le jour. Pis y vivent pas, y ont pas d'intérêt, je sais pas... Y disent que nous autes, les catholiques, on se sert de ça pour vivre, hein ! Mais j'imagine que, si on était réellement sûr qu'après notre mort y a rien, on pourrait se laisser aller à faire ben des choses : « mais, coudonc ça sert à rien, on meurt après... On va en profiter ». Beaucoup de gens, la plupart de ceux qui croient pas, c'est ça qu'y font. Y font pas de but. Moi, je trouve qu'on a besoin d'avoir un but, qu'y soit bon, qu'y soit pas bon, mais au moins qu'on ait un but. Tant qu'y a parsonne qui va venir nous dire le contraire, on va continuer comme ça. Mais on peut pas dire qu'on est réellement convaincus. C'est ça qu'est le problème. Si nous

outes, on n'est pas convaincus, on pourra pas convaincre nos enfants ! Peut-être parce que nous autes, au Québec, la religion c'était plus une question de fétiche, puis toutes sortes de choses comme ça... les médailles ; moi je sais ben qu'encore aujourd'hui, avant de jeter une médaille... je jetterais pas une médaille. Puis avant jeter une image, faut que soit bien déchirée (rire)... on a été habitués comme ça. Moman, elle, c'est pareil, elle ose pas. Des médailles elle n'avait plein, plein son bureau. Elle osait pas les jeter. On a l'impression que si on jette une médaille, y va nous arriver queque chose, une malédiction, je sais pas. Les femmes sont plus sensibles pour ça que les hommes. Lui, y dit que ça le dérange pas.

Comme pour les histoires de saints, les histoires d'apôtres, pis tout ça, là. J'aurais pu me faire manger par un lion, je pense (rire), un petit saint martyr canadien, presque (rire). À cet âge là, faut dire qu'y nous bourrent la tête assez, avec ça. Mais c'est plus du tout, du tout, du tout, comme ça. C'est tellement changé maintenant. Ben, mon frère a fait sa communion solennelle la semaine passée ; j'y ai demandé, le dimanche avant, y savait même pas quand c'était sa communion solennelle. Y s'en souvenait pas. C'était le dimanche d'après ! Fait, j'ai dit, c'est effrayant ; nous autes on avait plus conscience que ça qu'est-ce qu'on pouvait faire ! Sont aussi ben pas leur faire dans ces conditions là ! Je sais pas, on va faire baptiser là, ça va être la première fois que ça va être avec la nouvelle méthode, hein ! Je sais pas qu'est-ce qui va se passer ! Puis, même nos prêtres, c'est un autre problème ça, on n'a pas confiance en nos prêtres aujourd'hui. Ici, faut dire qu'on a été échaudés, ici, avec les prêtres. On a eu un qui était ivrogne, on a eu un qui était couraillieux, on a eu toutes sortes d'affaires*. On a eu un qui se faisait passer pour un martyr. Après qu'y était parti, on a su qu'y avait 2-3 maisons ; tout le monde avait pitié de lui, on le prenait pour un pauvre. Fait que dans ce temps-là, on n'a pas confiance trop, trop. Fait que ça, c'est la religion, ça ! Peut-être pas la religion en Dieu proprement dit, mais surtout le problème actuel ; pas la religion, mais les prêtres, le ministère, hein ! ; comme ça qu'on appelle ?... Le clergé... C'est ça, je pense, c'est ça qui est le plus en question, le clergé est plus en question. Y en a un, y fait faire de l'ouvrage à Réal il a travaillé pendant presque un mois et demi, deux mois à toutes les soirs pour lui, à moitié prix ; tout ce qu'y a fait, y a fait à moitié prix. Quand c'est venu le temps de payer Réal y demande un mois après « quand est-ce que vous payez ? » – « J'ai pas d'argent. » C'est pas une réponse à faire : « J'ai pas d'argent. » Surtout qu'eux autes, sont pas à plaindre. Pis y est pas sans savoir qu'actuellement, on a besoin d'argent. Fait, je dis : « dans ce temps là, moi, si je le rencontre, j'y ferai pas de façons. On est trop fier pour aller y demander encore une fois, mais c'est pas fin* pareil. Si y disait : « ben, j'ai telle affaire » : mais non : « J'ai pas d'argent ! »

M. – Justement, ce qui m'a ben tracassé, moé, c'est l'histoire d'argent ; qu'y quêtent ; pis quêtent pour ci, pis quêtent pour ça. Avec ça, y m'ont modéré tranquillement. Pis leur genre de vie. Un prêtre doit s'asseoir dans le presbytère. C'est ça un prêtre. Les vicaires, là, qui vendent du whisky de contrebande ou ben donc qui sortent avec les femmes des autes, que je vois de mes yeux, on perd la

confiance. Moi, je l'ai vu par exemple. J'ai vu un vicaire de mes yeux avec une femme assis sur ses genoux, puis rentrer dans la chambre de la femme. Je les ai pas vu faire dans la chambre, mais partir de là à 6 1/2 heures le matin, pis m'en aller à la messe de 7 heures, pis c'est lui qui disait la messe. Ben, c'est pas drôle... On slaque* ; ou ben, y vont partir avec leur tente-roulotte pour aller camper une fin de semaine. Avec la femme d'un aute ! Ça s'est produit. Le mari est à Québec (rire).

Même dans ce temps-là, y avait le président de la ligue du Sacré-Cœur de la place. Y arrive au bureau, un soir, y se met à jaser de toutes sortes d'affaires puis je pense qu'y avait eu un tuyau quelconque, parce qu'y se met à nous parler de t'ça ; j'étais avec Jobin, ce soir-là, pis on y conte un peu l'affaire : « Vous êtes des menteurs, je vous crés pas en toute. Vous me ferez pas crère des affaires de même » y dit ; puis y a parti ; y est revenu à peu près 15 jours après, y dit : « ce qu'on a parlé l'aute fois, là, ben c'est vrai, je l'ai vu, je l'ai checké* (rire). J'en ai passé des soirées à checker* y dit, je l'ai pogné* ». Le mari était à Québec, elle l'a fait renfermer¹, là, pis c'est l'abbé qui a signé pour qu'y reste là ; pis c'est lui qui signera pour qu'y sorte de là. Fait qu'y est bon, là, pour une secousse* (rire), le gars ! Ça, c'est pas général, hein ! du mouton noir y en a partout ! hein. Mais, ça m'a modéré ça. J'ai un peu perdu la confiance des prêtres. L'abbé Morel y est après me replacer tranquillement, y fait de la bonne ouvrage. Moi, j'aime ça discuter avec lui, c'est parce qu'y parle pas rien que de religion, lui, hein ; y va parler de sports, de loisirs, de ci pis ça, pis prend un coke, puis fume une cigarette, puis ça va ben ; y est pas gênant pantoute*, lui, c'est un ami, si on peut dire. La religion, y nous en parle pas. Finalement c'est, je pense, c'est le meilleur moyen de nous ravoir (rire). Aimer son prochain c'est bien, mais faut aussi avoir un petit peu de pratique religieuse avec. Oh ! je crés ben que quelqu'un qui pratique pas jamais, qui a pas de foi, rien, rien, doit pas être aussi heureux que nous autes. Je le sais pas. C'est dur à dire. Je n'ai jamais discuté avec personne, là. Mais y doivent certainement avoir une croyance quelconque ; si y croient pas au bon Dieu, si y croient pas à la Sainte-Vierge, y doivent crère à quelqu'un qui est, qui a faite tout ça, pis qui a faite les étoiles, qui le conduit. On se le pose pas nous autes, non plus, le problème. On a été éduqués catholiques pis on crét à ça, pis on s'en va avec note affaire. Je sais pas, ça doit être rare quelqu'un qui croit à rien, rien, rien, là... Les protestants croient à quelque chose, les communisses croient à quelque chose. Les sauvages en Amérique du Sud, les Incas pis tout ça, y adorent le soleil, c'est pas le bon Dieu, c'est le soleil ou un arbre quelconque ben, ou une roche, mais c'est quelque chose ; ça les aide à survivre.

Oh ! le problème du mal, là vous venez de m'en frapper tout un. Là vous m'embêtez, vous me frappez au centième (rire). Si vous saviez combien de fois que je me suis posé la question, pis que j'ai pas trouvé la réponse ; souvent, ça m'arrive de me demander ça. Pourquoi faire, surtout quand c'est les enfants, là, qui sont malades, pourquoi ? Ben... me semble que c'est pas logique. Ça me révolte pas

¹ Dans un hôpital psychiatrique.

assez pour dire de le rejeter, puis pu croire au bon Dieu, mais je me pose la question, je me demande pourquoi qu'y fait ça. Ça pourrait me faire perdre la croyance, je crés ben, si je m'attachais à ça ; pis si y avait ben des exemples de suite, pis si je mettais à cultiver ces choses-là, peut-être ; mais je le combats ! J'essaie d'y penser le moins possible. Si y est infiniment bon pis infiniment aimable ; nous autres, on n'éprouve pas de, ceux qu'on aime, hein ! Pourquoi lui y le fait ? Il y a quelques problèmes comme ça dans la religion catholique qu'il faut pas essayer de répondre parce qu'on va peut-être changer de religion. Ah ! j'aime autant rester comme je suis là ; y a peut-être d'autres problèmes dans d'autres religions aussi, qui sont pas plus faciles. Pis ça serait à recommencer. Oh ! on va essayer encore une escousse* à croére, on s'en portera pas plus mal (rire),

M^{me} – Les parents étaient sévères et ça passait comme ça, c'était ci ou c'était ça. Tandis qu'aujourd'hui ben, les jeunes disent leur mot, pis les parents les écoutent. Pour ça que ça marche si mal aussi. C'est normal d'avoir un contact avec nos enfants, mais c'est normal aussi d'avoir des règlements dans une maison.

Quand on se pose toujours des questions : « ben, je devrais-tu leur dire oui, leur dire non... lui dire de rentrer à telle heure ou à telle ». Là, ça devient un peu difficile. Faut faire des principes. C'est ça que les parents font pas aujourd'hui. Moi, je vois les problèmes avec mes parents. Jusqu'ici y ont pas tellement de troubles, mais ma petite sœur qui a 13 ans est plus libre que moi je l'étais à 20 ans. J'avais 20 ans là, j'étais fiancée pis je rentrais chez nous à 10 heures. Pis ça fait pas longtemps, ça fait 6 ans. Tandis qu'elle, y vont à la discothèque ; pas à la discothèque, hein, mes parents la laissent pas aller à la discothèque ; mais y a des danses organisées par les jeunes, mais y rentrent tard pareil : 2 heures, 3 heures. Nous autes on avait pas le droit de faire ça. Je pouvais même pas aller au restaurant. Parce qu'aujourd'hui je trouve qu'y sont trop, trop mous. Avec mes enfants, je vais essayer d'être le plus sévère possible ; ben, ça, faut être deux dans ça. Je trouve que si la femme dit une affaire pis le mari dit le contraire, ça marche pas. J'aime mieux avoir des principes, là, disons des règles, là, qui s'en tiennent à ça. Pis à mesure qu'y vieillissent, faut être souple aussi, faut pas exagérer. Ça me frustre pas tellement d'avoir ma sœur élevée autrement que nous, si vous savez que vos parents sont justes avec elle, qu'y lui laissent pas trop de liberté, pas de problème. Mais quand on trouve qu'y ont trop de liberté, on dit toujours : « ben, qu'est-ce qui va arriver ? » Parce que quand nos frères sont plus jeunes, on se sent responsable d'eux autes, un peu. Moi j'étais la deuxième, pis j'ai pas été gâtée tellement, c'est ça qu'y a. J'ai élevé presque mes frères, pis mes sœurs, fait que je me sens un peu responsable, si y a quelque chose. Y me content un peu leurs histoires, tout ça, pis y me demandent conseil. Pour ça, quand je vois mes parents trop mous, là ! ; je leur dis d'ailleurs. On dirait qu'y sont blasés. J'espère qu'on deviendra pas comme ça, nous autes. Sont fatigués, mais c'est normal. Quand y sont rendus à... dépassent cinquante-cinq ans, cinquante-six ans... de commencer à les chicaner, c'est difficile dire à un enfant « non » quand y t'ostine* pendant... Les miens sont jeunes, pis y ostinent* déjà. Nous autes on faisait pas ça quand on était

jeune, ostiner* avec nos parents. À c't'heure faut, faut toujours réfléchir avant de leur dire le mot. Avant c'était catégorique... c'était oui ou c'était non ; aujourd'hui y nous demandent pourquoi, faut leur dire pourquoi.

Mon mari, son père, c'était un ivrogne, faut le dire, c'était un gars qui travaillait pas, fait que, des petits chagrins y en a eus toute sa vie, y a pas été chanceux. Des petits chagrins y en a eus ; y arrivait de travail... y arrivait de l'école, y avait 10-11-12 ans, pis quand son père était comme ça, pis qu'y commençait à crier, pis à donner des coups de poings, y allait se cacher dans sa chambre pis y pleurait. Ça, c'est des petites choses, peut-être pas un gros chagrin marquant, mais c'est sur une longue période. Sa mère, comme c'est la mode aujourd'hui, sa mère est pas avec son père, mais ça fait toujours quelque chose un peu. C'est des petites affaires qui endurent. Ça paraît pas mais ça endurent quelqu'un ça.

Moi, mon père c'était pas un ivrogne mais c'était, comme on dit, un gueulard. Y chicane tout le temps, pis crisser* tout le temps pis tout ce qu'on faisait c'était pas bon, c'était pas correct, puis avec ma mère c'était pareil ; fait que moi aussi, c'est la même chose. J'ai pas eu de gros chagrins mais ça a été des petits chagrins tout le temps j'ai été chez-nous. Puis, même encore, on va chez nous, puis y a toujours une bonne craque* à lancer. Sans penser que ça peut faire quelque chose. Je sais pas si on peut dire que mon père était autoritaire mais c'est un homme qui nous donnait jamais la chance de prendre une initiative par nous autres mêmes, hein ! Tout ce qu'on faisait, c'était pas bon. Tandis qu'une fois mariée, pis ben avec des enfants, là, on prend nos responsabilités puis on se fait un but. Fait, je me suis plus développée depuis que je suis mariée ; j'imagine que si un jour, quand les enfants iront à l'école, je retourne travailler, je vas sûrement avoir plus confiance en moi.

Moi, un principe que je trouve fondamental, que j'ai appris à l'école, que je crois, c'est que l'individu est formé dans la famille, c'est la famille qui forme la société ; faut que ça parte de là. Je crois qu'aujourd'hui y font pas assez, y cherchent trop à mettre la famille à terre. Qu'est-ce qu'ils veulent faire avec les enfants, plus ça va, plus ils veulent faire des garderies pour les enfants jeunes, hein ? Des enfants disons de 2-3 ans. À fin du compte ça serait pas nous aut'es qui élèveraient nos enfants. La cellule, la première cellule de la société, c'est la famille. Si la famille est mal régentée ou ben si la famille a un malaise dedans, la société va être malade, elle aussi. Fait que je trouve, actuellement, le plus gros problème, c'est dans la famille. Faudrait essayer de faire quelque chose pour les familles, y cherchent trop à dénigrer la femme pour travailler dans une maison. Moi je trouve que la femme qui travaille à maison c'est pas seulement, faut pas juste considérer qu'y faut laver les planchers, tout ça... c'est le fait qu'elle est là, avec ses enfants, sa présence est là. Après tout c'est elle qui a fait l'enfant... Ah ! ouin... c'est elle qui peut comprendre mieux que, hein, un étranger, j'imagine. La morale y vont l'apprendre de la façon là, les choses qu'on pourrait apprendre, c'est la famille qui va te l'apprendre, c'est pas ailleurs. Tant que la famille a se laissera pas revaloriser, comme on dit, là, j'imagine que les problèmes se régleront pas. Y ont peur de la

surpopulation. Ça qu'y a. Je lisais les articles qui disaient que les couples devraient venir à admettre l'idée qu'un couple peut pas avoir d'enfants. La famille existe pas dans ces cas-là ! Sont aussi bien de pas se marier, j'imagine. La surpopulation moi, j'ai pas tellement peur pour ça. Pis, oh ! je vois beaucoup de femmes qui, tout suite après que leur bébé est né, ils le font placer dans une garderie, pis après ça la femme retourne travailler. Fait que moi j'imagine qu'y sont aussi bien de pas n'avoir. Y a beaucoup qui considèrent avoir un enfant juste pour leur plaisir de dire : « j'ai un enfant ». Comme si on s'achète une auto. C'est de l'égoïsme à ce moment là. Pour ça, je trouve, c'est le plus gros problème actuellement, c'est la stérilisation de la famille. Puis d'ailleurs ceux qui veulent faire la peur de la surpopulation tout ça, j'ai lu que c'était juste un petit groupement hein, qui commence à faire une certaine propagande. J'ai un frère qui étudie aux États-Unis, y dit qu'y comprend pas que les gens puissent être comme ça, la plupart des gens ont une maison, sont riches. Alors, je vois pas pourquoi, y ont tellement peur, eux autes, de manquer quelque chose, quand y ont déjà tout ce qu'y ont besoin. Ça veut dire ça, je pense, les gens, plus les gens en ont... plus y en veulent.

Mais y a un drôle de phénomène aussi : c'est, c'est souvent les gens les plus riches qui ont le moins d'enfants, puis les plus pauvres qui en ont le plus. Puis j'ai lu un article qui disait que c'est parce que les gens pauvres, surtout les femmes (y parlent jamais des hommes dans ces cas là, c'est toujours les femmes, je le sais pas pourquoi) c'est parce que les femmes qui ont pas rien, presque rien là, en ayant des enfants, se disent c'est la seule chose qu'on peut avoir là, disons que personne peut leur ôter. Je sais pas si c'est tout à fait vrai ; C'est peut-être parce qu'on est moins égoïste, on pense moins à nous autres. Moi, toujours*, quand on s'est mariés nous autes, note but, c'était normal à ce temps-là, mais d'ici là, ça a bien changé, on voulait avoir ça, hein, 3 ou 4 enfants. On les a. Puis une journaliste qui a écrit un article, elle disait ça qu'elle avait passé une femme avec trois enfants pis qui était enceinte d'un autre. Pis elle dit qu'elle avait eu le gros frisson quand elle a vu ça ; elle dit, moi, j'en ai un, pis j'en veux pas d'autres, mon instinct maternel est pas assez développé pour ça. Elle a reçu des lettres de protestation. Moi, j'en ai écrit une, mais je l'ai pas envoyée (rire).

Y disent qu'y faut habituer nos enfants à se détacher de nous autres. Ah ! que c'est compliqué ça. Parce qu'on s'attache aussi aux enfants, là, je pense bien. Mais je me force à ça, à les détacher, même si ça me fait de quoi ; ça fait toujours plaisir, quand on part, là, ça pleure pour pas qu'on s'en aille. Mais par contre, c'est normal de leur faire comprendre que c'est normal qu'on s'en aille de temps en temps. Je dis : « si vous voulez que moman soit de bonne humeur demain, moman, faut qu'elle s'en aille ».

La femme, en voulant pu rester à la maison, je trouve que la femme perd beaucoup, mais elle pense pas. L'homme y avait des responsabilités avant, pis aujourd'hui si sa femme travaille, elle amène autant d'argent que lui... si c'est mal compris, ben, mon Dieu, l'homme a l'impression de servir à rien... Y est là juste

pour embellir la maison, notre homme. Pour faire de la parure (rire). Y a plus de responsabilités, y a juste à se laisser vivre, pis sa femme travaille, elle, ça lui permet de s'acheter d'autres choses, pis tout ça. Ça leur donne rien de plus. Y sont pas plus heureux qu'un couple qui s'occupe d'économiser plus. Faut absolument que les deux aient chacun leurs responsabilités, autrement ça peut pas marcher ; quand on se marie, c'est pour travailler ensemble.

La plupart des femmes qui sont féministes, là, qui sont contre la femme au foyer, qui trouvent ces ouvrages ennuyants, là, ben, je serais curieuse de voir qu'est-ce qu'y peuvent faire dans une maison. Y a des gens qui disent que la vie elle vaut la peine d'être vécue que dans la mesure où on peut se consacrer à une grande cause. Pour moi c'est une grande cause, celle d'élever des enfants, là. Ben élever des enfants puis les tenir propres, puis les rendre heureux. Puis note mari, c'est pareil ; quand y arrive de travailler, le soir, puis c'est à l'envers dans la maison, y se sent pas de bonne humeur, j'imagine.

Je trouve que ça change beaucoup, moi, depuis que justement il est question de l'émancipation de la femme. Ça a été mal compris. Y disent : « la femme déteste son poste ». Ça dépend des idées. Y a des femmes qui sont contentes de...Moi j'étais tout petite pis j'avais ça, cette idée là : « Quand je me marierai, je disais avant de me marier, je veux avoir des enfants ». Pis moman, elle travaillait. Ma mère a toujours travaillé, à part d'élever les enfants. Elle travaillait pour mon père. Quand on avait besoin d'elle, était jamais là, dans ce temps-là ; moi je trouve que c'est effrayant. Moi, j'ai mes petites amies, elle a toutes leur mère. Disons, sa mère lui fait une robe, lui fait un gâteau, la petite fille est contente. Chez nous, ma mère avait pas le temps de faire ça, pis ça me faisait de la peine de voir. C'est pour ça je me suis dit : « un jour, quand j'aurai mes enfants, moi, je resterai à la maison ». Comme, ma mère a pas de contacts avec ses enfants. Je mets plus de contact avec mes enfants qu'elle en a avec les siens. Parce qu'ils se confient plus à moi qu'y se confient à elle. Quand on habitue nos enfants jeunes à se confier à nous autes, y perdront pas l'habitude tout d'un coup, à 13-14 ans.

La femme est aussi intelligente que l'homme, ça c'est normal. Que la femme aie le même salaire c'est normal. Mais je trouve que la femme est pas faite comme l'homme, on n'a pas les mêmes le même but dans la vie. C'est-à-dire que chacun fasse ce qu'y a à faire. Pas égal au point que la femme puisse devenir un homme. Les femmes veulent devenir un homme et puis y veulent faire le même métier que les hommes. Y veulent pu avoir d'enfants pour avoir la même liberté que l'homme. Ça, je suis contre ça, c'est pas ça l'émancipation. J'imagine que celles qui ont voulu l'émancipation au début là, si y pouvaient revenir y seraient peut-être déçues. Je suis pour l'émancipation, pour l'égalité de la femme. Mais pas au point que les femmes puissent coucher avec n'importe qui. C'est ça qu'y a. L'émancipation c'est dans ce sens-là que c'est allé aujourd'hui.

Y a aussi les mouvements féministes en question, là, ceux qui prêchent la liberté sexuelle. La première qui fait ça, là, comment elle s'appelle donc ? Y a une dame, là, c'est une Française, hein, qui a écrit des livres sur ça, hein, le Troisième Sexe pis... elle était frustrée. Oui. C'est peut-être parce que, dans le passé l'homme faisait ce qu'y voulait, lui. Y était marié, pis y allait coucher avec un aute femme, pis la femme avait rien à dire là-dedans. Pis les femmes ont réagi conte ça, par ces mouvements là. C'est compréhensible d'une certaine façon, par ça. Mais j'ai lu un livre aussi, que j'ai là : « l'épanouissement sexuel de la femme ». Y parlent justement de Simone de Beaufort, pis y disent ça : « c'est une femme qui a été frustrée toute sa vie ». D'abord y disent qu'y a pas une femme pis y a pas un homme qui peut trouver son épanouissement sexuel dans plusieurs aventures. Je dis pas si un homme est marié, pis ça va réellement mal. C'est pas pareil. Mais si y s' imagine que, aller d'une place à l'autre, ça va aller mieux, non. Toute personne, n'importe qui, a besoin d'une certaine stabilité dans sa vie. J'imagine. Tant qu'y l'ont pas trouvée c'est normal qu'ils cherchent, mais y trouvent un jour ou l'autre, y se disent : « ben, coudonc, ça sert à rien de chercher ailleurs ». C'est ça. Disons qu'y a un approfondissement à ce moment là aussi. C'est justement ça qui est supposé être le but du mariage. On reste pas à fleur de peau, on descend toujours. On approfondit... note amour, si vous voulez. Les enfants sont une sorte de ciment, comme on dit. Oh ! à première vue, on dirait que les enfants nous séparent plutôt. Parce que ça parle tout le temps, hein ! Disons comme à l'heure des repas... Le dimanche on voudrait être tranquilles, on peut pas être tranquilles, les enfants sont toujours là. Oui. Mais d'un aute façon, ça nous donne un but. Comme on dit quand on suivait nos cours de préparation au mariage, le mariage c'est pas fait pour se regarder dans les yeux, C'est fait pour regarder en avant, pis avec des enfants on regarde en avant, justement, je trouve que c'est ça qui est le but.

Mais ça dépend de comment est-ce qu'on est élevé. Moi j'ai été habituée à voir moman toujours prendre le dessus. Popa, un dog* qui chicane beaucoup. Mais en réalité c'est elle qui prenait les décisions. J'aimerais que mon mari prenne les décisions plus souvent. Parce que y a des femmes qui aiment pas avoir un homme... quelqu'un de supérieur au-dessus d'elles ; pis moi, j'aime ça. Mais lui, y me laisse plutôt prendre les décisions, je suis obligée de... (rire), de marcher.

Jusqu'à un certain point la ville nous a protégés. On est en plein milieu, tout le monde nous connaît, tout ça. Je fais dès farces avec lui des fois ; y travaille au bureau avec des filles... des filles qui m'ont toutes connues, pis moi ça fait quatre fois que je suis enceinte... c'est probablement qu'on est complexées ; si jamais y avait quelque chose ça serait pas long, je le saurais. Oui. Mais si y allait travailler dans une grande ville à l'extérieur là, je dis pas ; pour le moment on a été protégés par ça jusqu'ici. Le contrôle est fort. Tantôt, y embarquerait des filles su le pouce*, qu'est-ce qui se passerait, je le sais pas... on se connaît toutes (rire). Je ne sais pas ce qui se passerait, je ferais une anesthésie ¹.

¹ Sans doute « neurasthénie ».

Un homme c'est pas comme une femme. Je voyais un homme marié l'autre jour, pis sa femme est jalouse ; elle est jolie, pis tout ça. Pis en voyant passer un aute y la regardait, y la regardait un peu trop longtemps. Ben, j'ai dit, « pourtant sa femme est jolie, qu'est-ce qu'y peut trouver, pourquoi y regarde ailleurs ? ; sa femme est jolie ». Mais tous les hommes sont faites un peu de même ; y me semble que, moi, je suis marié, ma femme je la trouve jolie aussi, ça m'empêche pas de regarder les autres femmes ; de dire : « mon dou, celle-là, est jolie » ; elle qu'elle dise que tel gars est beau ça, ça me fait rien. Je trouve que c'est normal une façon d'apprécier...

M^{me} – Apprécier, oui, mais pas insister ; c'est plus gênant pour une femme ; on a toujours l'impression de se demander qu'est-ce qu'on a... on sait qu'on va vieillir nous autres aussi, un jour ou l'autre. Quand je vas être rendu à 40 ans, ben, y va n'en avoir des jeunes, les petites filles qui viennent jouer avec ma fille aujourd'hui y vont avoir 17 ans, 18-19 ans. Si aujourd'hui mon mari se contrôle pas ! Y se contrôlera pas plus ; ça va être encore ben pire dans ce temps-là. Pour ça, j'imagine que c'est une question de maîtrise. Jusqu'ici y a toujours eu un gros contrôle. Autant sur moi que sur toi. Parce ça va faire 6 ans cet été qu'on est mariés. Rien nous dit que dans 15 ans ça sera pas le contraire. Moi, j'ai un de mes parents qui a vécu 10 ans avec sa femme, 12 ans. Pis ça passait pour le meilleur couple du monde. Puis y sont aperçus une bonne journée qu'y sortait avec sa secrétaire. Elle était enceinte d'un enfant, elle avait laissé son enfant, elle a même pas été voir une fois son enfant ; elle l'a eu pis, c'est son mari qui l'a pris. Pourtant c'était le couple qui passait pour être le mieux assorti. Qu'est-ce qui s'était passé, on le sait pas. C'est terrible ça. Ça s'est pas fait du jour au lendemain, y est pas sorti avec sa secrétaire du jour au lendemain. Ça s'est faite petit à petit. Pourtant, y étaient bien partis eux autres aussi. Fait que ça, qu'est-ce que l'avenir nous réserve, on le sait pas.

M. – Une femme de professionnel elle a plus de troubles qu'une femme d'ouvrier. Parce qu'un gars qui travaille avec 4-5 secrétaires là, ça dépend les secrétaires qu'on veut mais, disons, des belles secrétaires ou ben donc des secrétaires qui veulent qu'est-c'est que tu veux, ben y va être plus porté à délaisser sa femme qu'un autre qui va travailler et pis qui voit à peu près pas de femmes, ou ben donc qui en voét mais que les femmes s'en occupent pas. Parce qu'on n'est pas toujours libre d'aimer. Si y a 5 secrétaires y peut vraiment tomber amoureux d'une des cinq. C'est pas de sa faute. Moi j'accepterais pas que ma femme sorte mais je voudrais ben sortir, t'sais.

M^{me} – Comme tout le monde... (rire) y voudrait ménager sa femme (rire).

M. – L'homme a toujours été plus fort que la femme pour l'amour physique pis y a toujours eu son chapeau sur la tête* plus que la femme. Disons qu'un homme c'est physique tandis que la femme c'est par amour. Je veux dire qu'un homme peut

partir un soir, si y a une fille de son goût c'est plus facile pour lui, ça prend pas tellement de temps ; tandis que la femme, au bout de cinq minutes ça, c'est pas naturel. La femme faut qu'elle ait des occasions d'aimer. Moi je dis, à peu près dans 90 % du temps, un homme va coucher avec une autre que sa femme, c'est pas rien que par amour. La femme elle, va coucher avec le gars pour punir... intéresser, punir son mari ; l'homme lui, y le fera pas pour ça ; l'homme y dira pas : « ben, m'as* aller coucher avec une telle femme parce que ma femme est allée coucher avec un autre ».

Si je croyais pas pantoute*, je sais pas si je ferais des choses que je fais pas actuellement... C'est ben difficile, ben difficile à dire. Et si je croyais pantoute* au bon Dieu, dire que plus tard ça finit là, quand je meurs je finis là, y a pas de ciel, y a pas d'enfer... on reste toujours avec une certaine crainte de t'ça, le ciel pis l'enfer ! Y en parlent plus, pantoute*. Non, y en parlent plus. Je sais pas si ça existe encore mais, dire, si j'étais ben sûr que ça existe pas, je sais pas ce que je ferais ! Ça changerait peut-être pas grand chose dans mon affaire actuellement là, puis ça l'aurait peut-être changé y a queques années par exemple (rire) ! Mais dans ce temps-là, j'avais peur du péché (rire). Oui, dans notre temps à moi, tout était péché. Nos blondes on les voyait le soir de la retraite, c'était 8 jours pour les gens mariés, puis 8 jours pour les filles. Mais fallait même pas parler à notre blonde, on perdait toutes nos grâces. Je trouve pas ça correct, d'avoir introduit le monde dans l'erreur de même. Quand vous voyez tout ça, ces choses-là ! Parce qu'aujourd'hui, les jeunes partent avec leur char*, pis... Nous autres, j'étais même pas capable de jaser avec mon amie sans n'avoir une gang* à l'entour de toi, ou le père qui veille dans la porte du salon !

Qu'y prennent, les jeunes, de l'expérience, mais avec leur tête, t'sais (rire), ça, je suis ben pour ça ; mais je serais pas d'accord, par exemple, qu'un jeune prendrait de l'expérience autrement. Parce qu'à 16-17 ans là, franchement on n'est pas assez mûr à 17-18 ans. Y sont ben mieux de se retenir un peu. Même on l'est pas à 22-23 ; mais si on veut être libéral un peu, on peut les laisser à 22-23 ans, parce que t'as conscience un peu de ce que tu fais, malgré que des fois on est rendu à 40 ans puis on n'a pas conscience de ce qu'on fait. Mais dans l'ensemble à 17-18 ans y se font plus de tort que de bien. Tandis qu'à 23 ans y se soulagent. Moi, là, je suis marié, j'ai des enfants, je suis casé. Si j'avais pas cru à rien, un gars qui se marie ! Parce que si y me convainquaient, là, demain, là, que l'enfer ça existe pas, ni le ciel, je pense ben, mais je sais pas si je serais assez raisonnable pour continuer tel que je suis parti là ; je pense...

Madame FOREST
42 ans
femme de commerçant

Cette informatrice reste une traditionaliste inconditionnelle par la plupart de ses attitudes (pédagogiques, sexuelles, politiques, religieuses), mais elle est « atteinte » de modernisme dans son « je » profond : son statut de femme, auquel elle reste très attachée, ne lui a pas permis de réaliser les objectifs, très vagues, auxquels son intelligence, son goût de l'étude lui paraissaient la destiner ; les conflits entre son éthique traditionnelle, renforcée par son statut de classe, et les aspirations du moi, rationalisées par un surcroît de besoins ludiques, vont ici jusqu'à la somatisation.

Là, ma fille m'échappe, je ne peux pas la suivre. J'ai pensé que pendant les vacances qu'on aurait le temps, j'ai pas trouvé encore. Puis je voudrais qu'elle me parlerait, tout, tout naturellement. Je lui fais, disons, mes recommandations : « attache-toi pas trop, c'est pas parce que je l'aime pas, Daniel ». Je pense bien qu'on se sent toujours coupable ; je pense que j'ai été trop sévère au début, tu sais, oui, oui. Comme je vous disais, je voulais en faire une perfection, puis : « tu vas te salir, tu vas... fais pas ça, pis fais pas ça, pis fais donc attention, et puis... » Elle était douce, douce. Elle était peut-être trop sensible, hein, parce que c'est une nature très sensible, même je la faisais pleurer à (rire) à 4 ans, là : « papa est parti, il va revenir juste ce soir, pis on est juste toutes seules, toutes les deux » ; pis on aurait dit que je faisais exprès. Pis, là, elle pleurait à chaudes larmes. Voyons, je dis, je la ferai pas pleurer comme ça. Moi, dans mon idée, disons que je me défoulais après elle, mon ennui contre mon mari, pis elle était trop jeune ; alors, moi, si j'avais été moins sévère avec elle, peut-être qu'elle aurait été plus ouverte.

Ce que j'ai le plus peur, ben, disons, c'est quand elles seront à l'Université, c'est face à l'amour libre. On a eu une discussion entre... je ne sais pas si ça va dans votre question, mais en tout cas, une réunion de couples qu'on se réunit tous les mois, 5 couples ; on discute. On fait ça entre nous autres. Ça se fait juste entre nous, mais on a un prêtre avec nous autres, je ne sais pas si c'est pas un mouvement d'action catholique qui a évolué dans ce sens là, je sais pas au juste où est l'origine de ça. Ça vient de Trois-Rivières. On a des amis, là, puis, moi, j'ai fait de la J.O.C. étant fille et puis un moment donné, je sais pas, c'était organisé comme ça, pis à nos réunions justement la dame, elle disait ça : « faut se préparer à l'idée que nos filles pourront avoir un bébé avant le mariage ». Aïe ! non, je ne suis pas prête à ça. J'accepterais pas ça facilement ; et puis, C'est sûr, qu'elle est encore sous l'idée copain-copain mais à l'Université, là, dans 3 ans, alors comme je vous

dis à 18 ans, là, l'influence des... On est aussi bien de ne pas les envoyer à l'Université.

J'ai une nièce qui est allée à l'Université, moi, elle a fait juste un an ; ben, elle s'est pas mêlée au groupe. Elle est restée telle quelle. Mais si elle avait 4 ans à faire, je ne sais pas si... ça aurait fait la même chose... Le groupe... Puis si elle frappe* un groupe d'amis... Bien, on serait peut-être aussi bien d'en faire des secrétaires. Les envoyer travailler tout de suite. Moi, je veux ça pour son bien à elle. Je peux peut-être influencer, sans dire non. Je crois, je sais pas, mais... Si elle s'effrite à mesure d'une année à l'autre, on le sait pas, hein ! Comme pour la messe, l'assistance à la messe, moi j'ai... Mon Dieu, elle a demandé de pas y aller à la messe ; elle a rouspété puis : « oh ! ça me tente pas, je suis fatiguée ». Alors son père a dit, puis il veut pas qu'on discute : « Laisse-les faire ».

Ils n'en parlent jamais de religion, justement, au couvent, à part que le cours de catéchèse, elles ont une messe, je pense... Puis en tout cas, j'entends pas parler de messe, j'entends pas de sacrement de pénitence, je suis obligée de m'informer : « êtes-vous allées à confesse pour Noël ? » Elles étaient pas allées, « Janine, tu n'es pas allée à confesse pour Noël ? » Je l'ai amenée avec moi. Elle voulait pas y aller... Non, ça a pas fait grand chose, on a pris ça en riant puis ça allait bien ; puis on est allées ensemble, une cérémonie pénitentielle qu'il y avait à l'église... Comme là, au chalet... on a une messe au chalet, une petite chapelle qu'on a là-bas autour du lac ; les jeunes du lac vont pas communier, ils viennent à la messe mais ils ne vont pas communier, alors elle va pas communier... « Henri, je dis, laisse-la faire, d'abord qu'elle vient à la messe, pour tout de suite » Bien, je pense, c'est du respect humain hein, parce que les autres n'y vont pas, elle n'y va pas. Pour montrer qu'elle est évoluée On fait des petites causeries de temps en temps sur la messe, ce qu'elles ont entendu, quand on a un bon sermon, quelque chose Admettons, un jeune va se suicider là, pis j'en parle devant les filles puis je leu dis, là : « lui, si il avait eu sa religion, une chose solide, là ; c'est quand on a des épreuves qu'on a besoin de ça ».

L'homme a plus de chances de se réaliser que la femme, c'est sûr. Mais ça peut pas changer d'une journée à l'autre. Avec le temps, ça évolue, je pense que la femme va prendre sa place. Les femmes qui ont du talent, qu'elles percent et puis qu'elles fassent leur chemin. Il y en a qui sont capables. Disons que si j'étais plus jeune, si j'aurais 30 ans au lieu de 40 ben là... je sais pas. Peut-être que je me lancerais dans une carrière où je reprendrais peut-être mes études pour être capable de... de prendre ma place. De prendre ma place dans la société où je dirais : « ben c'est... c'est... je suis moi ». Mais il y en a qui exagèrent.

Le fait d'être mère de famille, je ne peux pas remplacer ça, ou être épouse, ça c'est primordial, hein ! Oui, mais faire autre chose que ça, j'aimerais ça aussi. Un idéal, là, j'aurais aimé étudier plus longtemps ; donc, si j'avais eu plus d'instruction j'aurais continué mes études et puis faire quelque chose... J'aimerais être gaie, être

optimiste et puis être, je sais pas, de compagnie*, agréable pour tout le monde. Mais je veux justement pas me tracasser. Oui, ben je suis allée voir un spécialiste pour ça, ben, il m'a dit : « vous êtes hypersensible, madame ; il m'a dit ça à la première entrevue. Je fais des indigestions nerveuses, j'ai consulté pour ça. Je peux pas restituer*, donc je fais une indigestion... j'ai mal à la tête, j'ai mal au cœur je ne sais pas me coucher, à un moment donné quand ça commence à descendre, là... Je fais ça quand je vas manger en dehors de chez moi. Quand je vas manger chez ma mère... quand je vais aux noces (rire). Il m'a donné quelque chose mais c'était pas suffisant, je sais pas, j'ai dit : « je ne veux pas me faire endormir non plus ». Mais là, je pense que je suis après* réduire mon problème par moi-même, j'ai laissé les Lacordaire*, je prends une consommation. Ah ! oui, je pense que ça fait 20 ans que je ne prenais pas d'alcool, rien, rien ; alors, disons que pour moi, là, rompre avec une tradition aussi, c'était difficile, hein, à faire accepter ça dans mon contexte de Douceville, si vous voulez : « M^{me} Forest, elle va à un party, mais elle prend jamais rien, elle ». Puis là, là, si ils me voient avec un verre de vin ou un cocktail « hein, qu'est-ce que tu fais ? » puis... pour moi, ça, ça va être difficile hein ! Mais oui, j'ai commencé. Je suis allée aux noces, samedi dernier, j'ai pas eu d'indigestion, mais j'ai pris du vin. Là, j'ai fait un pas. Est-ce que les indigestions vont toujours disparaître ? Ben, je l'espère. J'étais vraiment désespérée. Je sortais quand même, mais je subissais des choses, moi, je me disais : « ah ! ben là, je vas là, y sont pas gênants et je vas revenir... » Ben, j'allais chez ma sœur à Montréal là, à 4 heures le mal de tête, je m'en revenais, j'avais mal à la tête, j'arrivais ici mal au cœur.

J'ai été pensionnaire, j'acceptais l'autorité des religieuses. Moi, ça m'a pas affectée. Peut-être que j'étais plus... le tempérament plus doux ou moins expressif ou je ne sais pas. J'étais assez docile mais j'ai fait des gaffes quand même, hein (rire)... je veux dire, des petites escapades un moment donné. On se mettait en rang deux par deux, hein ! avec la religieuse en arrière puis un moment donné, ben, on est sorties du rang puis là, quelques filles là, puis on arrête au restaurant pour voir les garçons ; moi, les garçons ça m'intéressait pas, hein ! disons que j'étais pas encore ouverte à ça là, mais, il y en avait deux qui, disons, qui aimaient les garçons pis y voulait les rencontrer. Moi, j'étais allée avec eux autres parce que j'étais avec eux autres, c'était mes amies, puis j'avais suivi. Mais là, on avait eu une sermonce, hein ! Oui, j'ai eu l'idée d'être religieuse. Ben, disons, que, moi, dans mon idée là, tout ce que se disait de la religion, pis tout ça, là, ça me pâmais ; j'étais bien réceptive ; on faisait des retraites fermées et ce qu'ils disaient, je trouvais donc ça beau, puis j'étais ouverte à ça, hein. Je disais : « moi probablement, je vas faire une religieuse plus tard » ; parce que, comparaison avec mes compagnes qui avaient toujours l'air distraites puis y écoutaient pas tellement, moi j'étais toujours là... quoi que c'était la même chose pour la géographie, c'était la même chose pour la pédagogie. Quelqu'un qui a le tour*, là, ça me prenait, là, franchement, là, ça m'intéressait, ça m'emballait, je trouvais que les filles, alentour y ont l'air à s'endormir là, comment ça se fait donc ; pourtant, moi, ça me passionne et puis je trouvais ça beau. Je me disais, probablement, plus tard, je vas être religieuse.

Sûrement à cause de ça. Ben là, j'étais au couvent. Après ça, j'ai grandi, j'ai sorti, j'ai enseigné pis j'aimais pas ça, enseigner ; j'ai sorti avec les garçons mais je me disais : « oh ! je sors avec les garçons mais, probablement, moi, que je vas être religieuse ». On aurait dit que, je sais pas pourquoi, ça m'était resté. Ah ! ça doit être à cause que maman, elle m'avait mis pensionnaire une année à Québec chez les Sœurs Grises ; parce qu'à côté de chez-nous, y avait des Sœurs Grises, puis quand on allait dans leur couvent là, pis si on voulait faire une sœur, ça coûtait rien pour l'inscription ou ça coûtait 10 \$ par mois, quelque chose que mes parents étaient capables de payer. Alors, j'ai fait un an là-bas. J'étais supposée d'aller me préparer pour être religieuse. Je me suis bien ennuyée, ça a pas marché, mais je me disais : « moi, je vas être religieuse ». Même en sortant, là, j'ai asseyé, j'ai sorti avec les garçons parce que je me disais : « oh, je marche avec* lui, mais ça peut pas être sérieux parce que moi je vas être religieuse », mais j'ai jamais expliqué pourquoi. Puis un moment donné, j'ai fait de la J.O.C., puis j'avais parlé de ça au prêtre, pis tout ça, au directeur de conscience, pis lui y disait que non, que j'étais pas appelée à la religion, y dit : « c'est une idée que tu t'es mis dans la tête ». Il a dit que, en fait, si j'avais pas de motifs sérieux, c'était pas suffisant pour dire : « moi, je vas faire une religieuse »

Puis après que j'ai eu parlé avec le prêtre, tout ça là, il m'a dit : « réfléchis bien » ; il a pas été catégorique, dire : « bien, non » ; on a eu plusieurs discussions, si vous voulez, pis ensuite, ben, il me disait : « ben, oriente ton idée un moment donné d'une autre façon, puis tu verras quelle qui est la plus sérieuse ». Oh ! j'ai été disons deux ans où je sortais pas avec les garçons ; et, j'avais pas d'ami attiré mais bah ! j'étais sportive, j'allais jouer au tennis, ben on rencontrait garçons et filles, on faisait des parties ; après, ben, on était ensemble, copain, copain hein ! Après, mon mari, ben, je l'ai rencontré comme ça par hasard, ça m'est parti ; mais ma tante, mes tantes me disaient : « ben, elle va faire une sœur, puis elle va faire une sœur ». Fais que j'ai été deux ans à pas sortir avec les garçons, là, régulièrement tous les dimanches, tous les jeudis, tout ça : « ben, elle a pas d'ami, c'est sûr qu'elle va rentrer chez les sœurs ». Pis ça me choquait après, ça, là. Ça, j'aimais pas ça, quand y disaient ça. J'étais fervente, j'étais très fervente, mais mystique là, oh ! non. On fait plus, plus rien, on pense de moins en moins à Dieu, là on pense de moins en moins. Les premiers temps, je faisais mon repassage là et j'écoutais la radio ; les chansons d'amour, on pouvait toutes les transformer en prières ; disons que j'aimais ça, un moment donné je répétais avec la chanson les mots d'amour, ça faisait une prière à Dieu ; aujourd'hui on peut plus, on veut pas faire ça ; ça parle de drogue, ça parle oh... Étant fille, dans la J.O.C., c'était moi qui organisais les gros apparats : les pique-niques, pis les parties de sucre, pis les bals masqués qu'on a faits. Ah ! on a fait ben des choses. Mais étant mariée, ben, je me suis occupée aussi des Lacordaire. On faisait des réunions, on a appelé des conférencières, on faisait venir des gens, j'ai fait ça longtemps. Maintenant je laisse la place à d'autres. Là, j'ai laissé. Je veux changer de... Disons que, je sais pas, je ne rencontre pas là le type d'amis que je voudrais avoir. C'est, c'est toujours donner, donner, donner. Hein ! un moment donné on se dit : « ben, je voudrais ben recevoir de temps en

temps, hein ». Par contre, on est allés à une réunion de France-Canada, pour les voyages internationaux. Je sais pas, là, c'est assez intéressant. Moi, je disais à Henri : « j'ai aimé ça, c'te réunion cet après-midi » ; elle nous a parlé qu'y organisaient des échanges entre les étudiants de la France et d'ici ; je sais pas, là, vraiment, j'ai pris quelque chose, j'ai reçu quelque chose... Je vas aller aux Lacordaire, faut que je donne... Pis quand ça fait 18-20 ans, 20 ans là 20 ans qu'on donne. Disons que je ne peux pas prendre d'eux autres, eux autres peuvent prendre de nous autres, parce qu'on est plus cultivés ou on a, disons sans fausse modestie, on a l'esprit plus ouvert, on a vu plus, quoi. Les gens qui viennent là, c'est bien, bien, bien modeste et puis.... Nous autres on a les Filles d'Isabelle ; le grand mouvement snob si vous voulez, hein ! Quand il y a une conférencière ou un conférencier, là d'accord, mais... Mais madame ¹ dit que les autres aiment pas ça. La majorité des femmes aiment pas quand il y a un conférencier trop sérieux. Moi je comprends pas, allez là rien que pour prendre un goûter à la fin de la soirée, écoutez ! On peut pas placoter*, presque pas.

Mes loisirs ? Je vas me promener dans les magasins et quand il y a un bon film, je veux voir un bon film, je vas... On va à Montréal, à la Place des Arts de temps en temps. Mon mari il aime moins sortir (rire), faut le tirer. Quand c'est organisé avec des amis, là ça va bien ; mais, moi-même, j'ai essayé cet hiver qu'on aille deux jours dans le nord pour faire du ski, juste tous les deux, deux jours, il n'a pas voulu. Mais par contre, si ça avait été un de ses amis, là : « on part deux jours dans le nord, viens-tu avec ta femme, on va avoir du plaisir, on va faire du ski, le soir on va jouer aux cartes », là il aurait accepté. C'est peut-être moins dans son tempérament ; ben... ou j'ai peut-être pas le tour*, en tous cas.... J'ai pas insisté non plus. Je suis peut-être pas assez directe, que veux-tu ! Mais il est tellement bon par contre, sur d'autres points, hein ! je me dis par contre, ça a été compensé, voyez, j'ai oublié par quoi ; ah ! oui je suis allée à New York, c'est vrai, tiens. C'est lui qui l'a suggéré. Mais c'est pas un côté qui est naturel dans son tempérament de me refuser quelque chose, je ne voudrais pas vous laisser l'impression que parce que là, on est allés à New York ; mais on est allés à une réunion, puis les amis ont dit ça, qu'ils allaient à New York, qu'ils partaient dans la semaine ; moi, j'ai dit : « j'aimerais ça qu'on irait à New York ». J'étais jamais allée, pas parce que c'est bien extraordinaire, mais en tout cas je voulais y aller. Y dit : « ça te plairait-tu*9 » On revient de la réunion, il dit : « ça te plairait-tu* qu'on aille à New York avec eux autres ? ; si ils ne sont pas organisés, on ferait deux couples, on ferait un bon voyage ». On est partis quatre jours. Le commis s'est occupé du magasin, mais il a pas confié de chèques, il a fait la paie, tout ça, avant de partir.

Si j'avais le choix je travaillerais. Mon mari veut pas (rire). Il est pas terrible, disons que j'ai... j'ai jamais... j'ai jamais insisté non plus, hein... J'aurais aimé ça, travailler en bas au magasin, parce qu'on voit beaucoup de monde. « Ben, il dit, si

¹ La présidente de l'Association des Filles d'Isabelle.

tu viens, quand on voudra partir sur semaine, il va manquer deux personnes dans le personnel, on va être moins libres ! »

Travailler, c'était mon idéal dans le temps ; puis dans ce temps-là, on faisait une infirmière ou une institutrice, c'était un des deux. Une infirmière, il aurait fallu que j'aille à Trois-Rivières trois ans pour étudier là. Mais ça, aujourd'hui, ça me tenterait encore d'être infirmière ; mettons que j'irais travailler comme bénévole dans un hôpital, là, j'aimerais ça. Mais, travailler, à Douceville, ça peut être mal pris aussi. Madame Sicotte, son mari a un commerce de grains ; l'année dernière elle a décidé d'enseigner, elle a travaillé là toute l'année. Alors les gens ont dit que madame Sicotte divorçait. Quand la loi du divorce a sorti, il y avait des gens de Douceville qui divorçaient, c'était terrible. Même elle dit : « même ma femme de ménage m'a dit : « vous faites bien, madame Sicotte, si il veut vous laisser, là, vous serez bien indépendante ». C'est un couple uni, qui ont jamais fait parler d'eux autres ; ça, dans Douceville, tout le monde les connaît, sais-tu, mais... Oui, je vois beaucoup ma parenté ; j'aime beaucoup mes frères et mes sœurs. Bien sincèrement, j'ai des sœurs qui sont mes amies. Mon Dieu on est sept filles, évidemment (rire) sur sept, on est toujours au moins deux, hein ! Et pis, disons que les autres, mes amies, j'ai des amies, je suis difficile ; je sais pas, je suis difficile à avoir des amies. J'aimerais ça avoir plus d'amies. Je m'ennuie. Là je vois venir septembre, là, puis je veux organiser quelque chose, je sais pas quoi, je prie le Seigneur qu'Il m'envoie quelque chose.

Je n'aime pas faire le ménage, je ne l'aime pas. Vous avez des femmes qui épousètent tous les matins. Moi, j'époussette pas chaque matin, j'en laisse accumuler un petit peu. J'aime pas tellement ça ; j'aime pas être seule. Si, disons, si quelqu'un viendrait pour dîner je serais contente de faire un bon repas.

J'ai des amies qui vont au golf, là ; moi, je vas au chalet, mais elles vont au golf l'été. Peut-être que demain, j'irai lancer un panier de balles. Je vas aimer ça, oui, tu sais, je suis sportive, naturellement hein ! Pour la détente, hein ! Pis ensuite, ben avec des amies, moi je cherche à me faire d'autres amies. Des femmes qui sont comme moi, libres le jour, là j'en ai pas ; je vas en ski à Saint-Gérard, bien souvent je pars toute seule. Elles travaillent pas au magasin, il y en a qui ne font pas de ski, il y en a d'autres, ça joue au bridge, nous on joue pas au bridge ; à part ça, à quarante ans (rire) ! Moi, je jouerai au bridge à 60 ans.

Il y en a, là, qui se lèvent le matin, c'est la balayeuse partout, l'époussetage chaque matin ; quand elles ont l'après-midi libre, là, ben y s'assoient pis y peuvent feuilleter une revue. En tout cas moi, j'ai une femme que je rencontre là, elle va refuser une sortie, disons, peut-être pas tellement importante mais distrayante là, parce qu'elle a ses chemises à repasser ! Je sais pas, y ont pas les mêmes idées que moi. J'ai fait du ski, puis j'ai dit, je m'organise, je sors. Tout ce qui se présente, je le prends, je fais garder*, si ça coûte, ça coûtera ce que ça voudra, je sors. Parce que mon mari avait des réunions pour son commerce une fois par semaine, en plus du

soir qu'il travaillait, pis en plus de ça, son souper Richelieu, alors moi je... J'ai tout compté ça ; à 8 heures, le souper Richelieu c'est fini mais habituellement il a d'autres réunions. Il était président à la garde paroissiale, il l'est encore d'ailleurs ; ça demande des réunions de préparation, il faisait partie du bureau diocésain, ça demande encore des réunions. Mon mari n'est pas loin puis il est pas là ; puis à part ça qu'il est pas longtemps ici le midi. Il vient dîner, il jase un peu en mangeant, après ça il fait une petite sieste puis il redescend. Un quart d'heure, il vient s'étendre ici à terre dans le salon et puis il retourne. Puis après le souper, ben il redescend ou bien il a des réunions sociales aussi. Alors, moi, là, attendre ; même si, quand il est dans la maison il n'est pas tellement parlant, mais au moins il est présent. Mais là, j'ai dit : « je m'organise puis qu'est-ce qui fait mon affaire, je le prends » Ah ! j'ai fait du ski, puis j'ai rencontré une autre femme, là que disons, elle, je vas m'en faire une amie, je vas la visiter ; puis dans l'avant-midi, elle, tous ses enfants étaient tout à l'école ; ben elle était un peu plus vieille que moi, mais en ski elle a pas pu me suivre, elle a tombé, puis elle s'est fait mal à un genou, puis là, ça a été fini. Elle est pas venue sur les pentes ; alors je l'ai perdue ; l'autre, une autre de mes amies a perdu son mari, c'est elle qui a pris le commerce de son mari, elle travaille, alors c'est encore pareil ; même que je l'ai perdue presque complètement ; elle s'occupe, elle est tenue avec mon mari en bas, parce qu'ils ont le même travail. Quand on se rencontre, les trois ensemble, ben qu'est-ce qui se passe, ils parlent de commerce ; pis elle me dit ; « là, viens à Montréal avec ton mari, on va y aller ensemble, je te promets qu'on parlera pas de commerce » (rire). On parle de toutes sortes d'autres choses, un moment donné là : « oh ! monsieur Forest qu'est-ce que vous avez fait avec vos spécials* ». Ah ! là, ça commence... Il y a un magasin qui s'est vendu, de la lingerie pour enfants. J'aurais bien pu acheter ça, moi. C'est ça, je me disais, j'aurais pas pu prendre ça, moi aussi ? Mon mari je pense qu'il aurait dit : « mets-toi donc pas de casse-tête... » ; parce qu'il veut me protéger, que j'aie pas de misère, il veut pas que... il veut me faire la vie belle, puis douce, en fait, tant que je suis... tant qu'il peut. Moi je dis : il y aura toujours des patrons, il y aura toujours des employés. Je suis patron, c'est sûr que je ne peux peut-être pas avoir une idée assez impartiale ; mais par contre, quand je vois que des employés veulent faire aussi d'argent que le patron, sans avoir la responsabilité que le patron, je trouve que c'est une chose qui n'a pas de sens. S'ils sont employés, c'est peut-être parce qu'ils ont pas eu la chance. Je pense aussi que c'est parce qu'ils ont pas les moyens ; parce que vous prenez un bon commis, ici, Henri en a élevés qui avaient ça en eux, le sens du commerce ; c'est un bon commis, ben il l'a perdu, il l'a perdu... il se prend un commerce à son compte. Après ça, le deuxième qu'on a eu quand on est allé en voyage au Pérou, ça, c'était vraiment quelqu'un sur qui on pouvait se confier puis il avait ça dans l'idée, puis le sens du public, et puis... il a quitté. Il y en a d'autres qui sont venus le chercher. Mais un autre, là, qui passe la livraison, qui dans 10 ans serait bon encore juste pour la livraison ; disons que nous autres, pour nous autres, ici, la livraison c'est le dernier emploi. Voyez-vous, là, c'est la différence que je voudrais vous faire comprendre : si il reste livreur, hein, pendant 10 ans C'est parce qu'il n'a pas de capacité pour le commerce... Mais

si il voudrait faire autant d'argent que le patron, l'homme, je vous dirais que c'est pas de bon sens.

Ici, à Douceville, c'est traditionnel ; monsieur Parent, Claude, on était conscient de ses valeurs à cet homme là mais c'est parce qu'on le connaît plus ; mais, prenez monsieur Niarchos, ici, à Berthier, il est libéral, si on voulait voter pour monsieur Trudeau fallait voter pour monsieur Niarchos, on le connaît même pas. On a voté pour Claude cette fois ci. Mais on n'a pas toujours voté pour Claude. On est liés un peu, on peut pas dire qu'on est complètement libres parce que, je sais pas, c'est Douceville, c'est, c'est... Même, il y en a qui téléphonent pour nous demander si on a voté pour eux. « Ah !cette année, là, c'est-tu pour nous autres ?... C'est à notre tour ! » Écoutez là ! Mais on fait ce qu'on veut quand même.... Aussi, ici, le commerce pour avoir la licence* de bière, fallait être du côté du magasin, euh... du gouvernement. Faulait être prudent ; et puis après ça, bien, si tu veux la garder la licence... Maintenant, toutes les épiceries en général ont des licences de bière. C'est plus une faveur de l'avoir. Mais on n'aime autant pas trop parler pour qui on vote, je pense que Henri est pas tellement ouvert non plus, hein ; mais je pense que les gens savent qu'ils sont allés à l'école ensemble, Claude puis mon mari.

Les pathologies de la modernisation

[Retour à la table des matières](#)

Les interviews suivantes (M^{mes} Noiseux, Plouffe, Daoust, Emond) expriment le faciès de la modernisation que nous avons décrit pages 273 et 264-265 comme pathologique, subi et greffé sur la personnalité d'individus restés très traditionnels dans leur vision consciente du monde et l'ensemble de leurs pratiques sociales. Les deux premiers cas se rapportent à des problèmes de socialisation d'enfant et de jeunes vécus par des informatrices de la classe moyenne, les deux autres concernent des femmes de milieu modeste, les seules à Douceville dont les pathologies conjugales ou sexuelles soient aussi avouées et poussées. On pourra s'étonner que ce lot de témoignages ne compte pas d'hommes ; effectivement notre échantillon n'a pas relevé de témoignages masculins portant sur ce genre de problèmes : pudeur, exil des hommes en difficultés conjugales ? Plutôt désocialisation si poussée qu'aucun d'eux n'aurait trouvé la motivation de répondre à notre questionnaire et ils nous sont restés inconnus.

M^{me} Noiseux et M^{me} Plouffe sont toutes deux épouses de mécaniciens-garagistes, l'une et l'autre ont des difficultés avec leur fils, l'un adolescent, l'autre écolier. La juxtaposition de ces deux entrevues fait bien ressortir les écarts entre

une réponse moderniste et une réponse traditionaliste à la pathologie individuelle (v. texte p. 273). Dans les deux cas, l'effacement du père est notoire : le père traditionnel se montre seulement plus agressif, rigide (il refuse de tenir son rôle), le père moderniste est purement et simplement inexistant (on lui montre les radiographies). M^{me} Noiseux aimerait bien « pouvoir parler à quelqu'un », mais elle ne sait à qui ; les seuls interlocuteurs qu'elle ait eus, la police, avatar du curé d'antan, sont remplacés chez la moderniste par une batterie de spécialistes. Remarquez chez M^{me} Noiseux le même lapsus révélateur que chez M^{me} Daoust (p. 359) : M^{me} Daoust : « y a un prêtre, euh... un médecin qui a dialogué avec moi » ; M^{me} Noiseux : « j'ai dit à l'abbé, euh à la police qui est venue enquêter » ; l'inconscient, lui, ne parle encore qu'avec le prêtre.

Madame NOISEUX

48 ans

femme de garagiste

L'automne passé y allait à l'école, y était au cours commercial au Cap-de-la-Madeleine, et puis y a commencé y allait très bien, y était directeur¹, y était nommé directeur dans son école, pis, rendu aux fêtes, y a eu des mauvais compagnons, puis j'ai dit à mon mari : « le professeur nous a faite demander à l'école Martel du Cap-de-la-Madeleine veux-tu on va y aller ? » Mon mari lui, c'est un bon garçon, y est ben travaillant, mais pour les enfants, c'est zéro. Jamais, jamais qu'y va dire là, si un enfant a de la difficulté ou quelque chose là : « viens donc, on va y aller, on va discuter avec le professeur, quelque chose, on va n'en discuter qu'est-ce ça peut dépendre ». Y veut pas. Y dit : « qu'y se débrouille, moi, y dit, j'ai pas eu besoin de t'ça puis qu'y se débrouille ». C'est pas un méchant garçon, tu peux pas dire c'est un méchant garçon. Je reviens à celui-là. Y a jamais voulu venir au Cap avec moi. J'ai dit : « c'est pas comme ça qu'on élève des enfants ; garde, plus qu'y va à l'école, plus qu'on a de troubles, hein ». Des fois, un enfant, tu y parles... J'ai dit : « viens on va y aller, on va voir qu'est-ce qu'y en est ». Y dit : « si tu veux y aller, vas-y, tu prends l'autobus, vas-y ». Ben, j'ai dit, aller au Cap en autobus, c'est tout un problème ça, c'est pas un cadeau, on a un char*, viens me mener ». Y a jamais voulu y aller. Comme dans les sports là, j'en ai un celui qui est tannant*, là, lui c'est du hockey. Pis, là, c'est la balle. Ben là, ça fait deux ans qu'y joue à la balle pis y a gagné des trophées, y s'est classé un des premiers. J'ai dit : « viens les voir jouer au hockey, ça va l'encourager, viens ». Y veut pas. Je l'ai emmené une fois au Centre de Trois-Rivières à l'Aréna Paul Sauvé là, y est venu une fois ; là, fallu que je le tourmente, pour l'amour du bon Dieu, j'ai dit : « viens, j'ai dit, ça les encourage ». J'aime autant les voir là, comme Robert y a 14 ans, comme* le voir courir partout, pis on sait pas où ce qu'y sont. Quand y sont là, y a une discipline, hein, je dis l'enfant suit la discipline. Jamais y est venu là,

¹ Directeur des étudiants.

puis... Cet hiver, y a joué encore, Robert, je suis allée le voir jouer au hockey, y est pas venu une fois. Y dit : « moé, y dit, les sports, j'aime pas ça ». Y aime ben ses enfants, on peut pas dire qui est... C'est un homme... a pas le tour* de prendre des enfants. Quand y les reprend, là, y peut les tuer. C'est le mot ça. Ah ! y peut les tuer facilement ; c'est pas comme ça qu'on élève des enfants.

Fait que là, j'y dis : « le petit garçon, y a de la misère un petit peu cette année ; dis-y ; parles-y de quoi* ». Y dit : « punis-le, y dit, garde-le à maison ». Garder à maison, y est tannant, un enfant qu'on garde dans maison, y est tannant, y est tannant ! J'ai dit : « y a besoin de sermon lui aussi ». Y dit : « laisse le faire, mé* qu'y aille manger assez de misère, y se débrouillera ben tout seul ». C'est pas comme ça qu'on élève des enfants. T'sais, on n'a pas le même point de vue, pour élever les enfants, du tout. Une chance que je suis un peu sévère, parce que ça serait encore ben pire que ça.

Y n'en ont peut-être souffert, parce qu'y savent que quand y parlent à leu père, on peut pas s'expliquer avec leu père. Parce que son père* y a toujours raison, hein. Fait que quand y ont quelque chose c'est à moi, y me le disent, hein ! Y iront pas demander par exemple à popa : « donne-moé cinq cents, donne-moi dix cents ». C'est toujours moé. Y vont dire : « ben m'man, donnemmoi donc cinq cents, donne-moi donc dix cents ». Des fois je dis : « ben, vas-y, n'en demander à ton père ». Y a pas le temps ou ben y est occupé à d'aute chose, jamais. Y le craignent, y le craignent mais c'est pas, c'est pas bien pareil*. Il l'aiment leu père. Le dernier on dirait qu'y s'explique, y parle plus, un petit peu, au dernier. Je reviens à celui qui était à Trois-Rivières l'année passée ; il était là, pis y a commencé à avoir des cheveux longs. Et puis, y aime pas ça, les cheveux longs, mon mari, y aime pas les cheveux longs. Y a été dans l'armée hein, pis y a toujours été commandant dans l'armée.

Pis lui, y pense que quelqu'un peut commander pis ça agit, hein ; moi je suis pas mauvaise*, hein ; je vas regarder ça, je vas y penser, moi je répons pas tout suite, moi, je vas garder ça en dedans ou ben, après ça, je vas le dire, plus tard. Mais lui c'est un caractère, mais très prompt. Y a de quoi à dire, ça sort, bien ou mal, un évêque, un prêtre, n'importe qui.

Pis, le petit garçon y lui dit : « fais-toi couper les cheveux ». Une bonne fois, j'ai dit : « vas te faire couper les cheveux, regarde ton père, encore choqué » ; je l'envoie, mais y revient aussi longs. Y s'est fait pas couper. Juste un petit peu le dessus. Fait que, je dis : « viens, je m'en vas te les couper, moi, j'ai dit une bonne fois, m'as te les couper ». Fait que j'y coupe ses cheveux, un peu. Y était choqué après moé, parce que j'avais coupé ses cheveux. Un aute fois encore ses cheveux allongeaient, une aute fois son père dit : « tes cheveux sont encore longs, va les faire couper ». Là, j'ai dit : « écoute André je te les ai coupés, mais je suis pas un barbier, vas-y les faire couper les cheveux parce que j'ai dit, ton père y sera pas content ». Ça a l'air malpropre, pis y dit : « moé, travailler avec un enfant qui a

toujours les cheveux dans les yeux, moé, je sus pas capable endurer ça ». Moi, ça me faisait rien. Moi je le tolérance. Je me disais : « ben si y a rien que ça, les cheveux, c'est pas grave. Y a d'autre chose dans la vie de ben pire que les cheveux ». Fait que toujours*, le petit gars, ben, y allait à l'école, les autes avaient les cheveux longs. Un moment donné y s'en va à Trois-Rivières puis y vient pas coucher. Fait que j'ai dit : « pourquoi faire t'es pas venu coucher ? » – « Ah ! y dit, p'pa fait rien que me chicaner pour mes cheveux pis j'en reviens ben, y dit, je veux porter les cheveux longs, pis je veux avoir des cheveux longs, pis si ça fait* pas, m'a rester en chambre ; veux-tu, y dit, m'as rester en chambre au Cap ? » Le petit gars... y avait 17 ans. J'ai dit : « non, je veux pas tu restes en chambre au Cap avec des gars ; d'abord, t'es pas assez loin pis y a un autobus qui te prend ici le matin, pis tu reviens le soir, pis je suis pas inquiète. Fait que, tu comprends, à ton âge, là, hein ». Y a commencé à découcher. Pis son père, ben, y le chicanait. Y dit : « y découche, pis c'est ci, pis c'est comme ça, pis y a les cheveux longs, pis tu vas faire un bum* avec ça, pis c'est comme ça ». Ben, ça a commencé par ça. Fait que j'ai dit : « André, je veux pas tu découches, arrive assez de bonne heure. Minuit, minuit et demi » ; mais y arrivait entre deux heures pis trois heures du matin ; y dit : « quand je vas veiller à Trois-Rivières, l'autobus est en haut avant je sois arrivé » ; ça a commencé comme ça, fait que là, y découchait. Là, une bonne fois, y a commencé à prendre de la drogue. Là, ça a commencé, les problèmes, là. Là, y a commencé à fumer... Y a appris à fumer de la mari. Fait que, la police s'en est venue icitte. Pis ils l'ont arrêté, comme de raison, hein ! Mais y restait pas icitte, y était au Cap. Y restait au Cap, en chambre, avec des gars. Y voulait pus aller à l'école. Pis, y avait pas rien, y avait pas d'argent, j'y en donnais pas, d'argent. Mon mari y dit : « tu dois pas y donner de l'argent y dit, y travaille pas pis, y reste au Cap, pis y veut pus aller à l'école ... »

Y restait avec une gaigne* de gars ; je sais pas si y en vendaient, je sais pas qu'est-ce qu'y faisaient, en tout cas, on l'a jamais su, qu'est-ce qu'y a faite. Et puis, là, ben, mon mari, tu comprends qu'y était choqué, hein. J'ai dit à mon mari : « va le chercher, où ce qu'y reste ». Le petit gars m'avait donné son adresse où ce qu'y restait. J'ai dit à mon mari : « va le chercher, c'est ton enfant, y est trop jeune ». Fait que... y dit : « j'y vas pas le chercher, mé* qu'y aie assez mangé de misères, je suis pas pour me mettre à genoux devant les enfants, je me suis jamais mis à genoux devant les enfants, j'irai pas ». J'ai dit : « m'as y aller, moé, le chercher ». Je pars. Si vous aviez vu ça ! Ah ! ça faisait pitié. Y était couché, pas de drap, su un lit là, j'ai dit : « je peux pas crère que les enfants... » Y restait avec un homme, un Dubé, je pense, pis y a été arrêté, lui, pour avoir vendu de la drogue. Et puis, y était couché, pas de drap, pas de taie d'oreiller, pas de couverture, rien. Pis, pour faire son déjeûner le matin y avait accroché un support* là, pis y faisait des toasts avec ça. C'est-tu fou, des enfants, bonté !

Ben, y a mangé de la misère, un peu. Fait que là, moi, tu comprends, j'y ai parlé. Mon mari, y dit, « T'es ben plus folle que lui ». J'ai dit : « aïe, écoute, là, c'est mon enfant, pis je l'aime, y est pas pour* partir ». Fait que j'ai été, j'y ai été

pis, là, j'y ai parlé, hein ! Comprenez ben que j'ai braillé*. Pis, après ça, j'ai été voir la police, là, qui l'a arrêté, pis y est venu, y m'a parlé avant de parler à son père. Y est venu pis y m'a parlé. C'est un enfant, y dit, c'est un enfant qui est ben affectueux, mais seulement qui se laisse entraîner, y a pas assez de caractère. Fait que là, j'y ai parlé, j'ai dit : « t'as des petits frères, t'as des petites sœurs, pis tu les aimes pus ; pourquoi faire tu restes pas à maison, pis tu retournes pas aller à l'école, pis... » Y dit : « non, je veux avoir les cheveux longs, pis p'pa veut pas, pis je vas pas à l'école, je vas rester icitte, pis je vas asseger de me trouver de l'ouvrage ». Mais, aïe, y a pas travaillé, hein ! Y a pas trouvé d'ouvrage. Là, ben, à force de lui parler, y s'est en revenu. Y s'est en revenu. Pis, là, on aurait dit qu'y était toqué su ses cheveux, je sais pas si c'était pour se libérer. Comme quoi, pour partir de la maison, pour se faire une défaite ; moi, j'ai pas étudié ça, les problèmes d'enfants. Des fois... je me disais, ben... si je pouvais en parler à quelqu'un, pis dire, qu'y me comprendrait ? On n'ose pas expliquer nos problèmes, hein ! Vous savez pas qu'est-ce qui se passe. Mais seulement que quand vous connaissez pas personne pis que vous faites ami avec des gars étrangers ! Vous savez qu'y avait jusque des professeurs qui mangeaient de la drogue. Oui, dans les écoles. Y ont faites un enquête après ça, après que j'ai dit à l'abbé là... euh pas l'abbé, mais la police qui est venue icitte ; j'y ai dit, hein : « c'est pas dans nos habitudes, nous autes, y a personne qui s'est drogué, pis j'ai jamais eu de misère avec les autres. C'est le quatrième ça, j'ai jamais eu de misère ».

Pis aujourd'hui y a perdu son année, pis en fin de compte, y l'ont enduré les cheveux longs. Voyez-vous, là, cet enfant-là, y est toute perdu là, par rapport à ça, y s'est toute viré à l'envers. Mais y avait toujours contact avec moi. Pas son père. Tout le temps, tout le temps ; temps en temps y m'appelait*. Y s'informait comment ça allait, pis tout ça. Pis y le savait. Y a resté su* une femme pis je me suis t'informée une fois si y restait là, la femme a m'a dit : « vous savez, y vous aime ben, vous, sa mère. Mais son père, ça marche pas pantoute*. Elle dit : « pour moé, c'est parce qu'y ont le même caractère, parce qu'y a le même caractère avec son père, son père est très autoritaire pis lui, ici y est ben autoritaire ». Fait que ça ça marche pas, par exemple, marchait pas pantoute*. Là, y a passé l'hiver parti, là, pis là y est revenu... y est revenu comme un cheveu su la soupe. Là, y reste icitte. Pis y travaille. Pis y a les cheveux longs. La police y a dit à mon mari : « l'aimez-vous votre enfant ? » Y dit : « oui, je les aime toutes, mes enfants ». Y dit : « si vous aimez vos enfants, pour les cheveux, vous pouvez l'accepter de même, y dit, gardez-le ». Y l'a fait, y voulait pas, puis, moi j'y ai dit : « coudonc*, j'ai dit, les cheveux longs des enfants, est pas mieux si y se met dans la drogue pis toutes sortes d'affaires... si y se trouve pas d'ouvrage, j'ai dit, cet enfant là, y va perde son avenir, cet enfant-là ». J'ai dit à Léon : « mautadit* de cheveux, (mon mari, y s'appelle Léon) laisse-le faire, si y aime ça les cheveux longs, y va peut-être faire rien qu'un temps pis après ça, y va se replacer ». Y voulait pas, pantoute*. Y dit : « tu te mettras les pieds dans la maison quand t'auras les cheveux coupés pis je te donnerai à manger quand t'auras les cheveux comme le monde ». On sait ben, ça a pas de l'air si propre, mais là, la police elle l'a faite demander. Y voulait pas y aller.

J'ai dit : « oui, mais c'est pas moé qu'y a faite demander, j'ai dit, au poste, c'est toé ». Quand je disais . « faut l'endurer, c'est notre enfant ». Y disait : « ben, tu prends pour* lui. Ça, si tu prenais pas pour lui, y irait se les faire faire les cheveux » ; ça revenait toujours su moé pis y me tombait su le dos là, y disait ça dépendait de moé.

Là, André, y travaille dans une shop*, là, pis y reste ici. Pis, mon mari, ben, ça le fatigue* mais, faut ben qu'y passe par-dessus. Là, il y mangé de la misère y dit : « j'ai pas mangé trois fois par jour pis j'ai eu de la misère, des fois j'avais rien à manger... » Pis là, je sais pas, y a de l'air ben décidé à ben faire ; je sais pas qu'est-ce qu'y va faire.

Madame PLOUFFE

45 ans

femme de garagiste

Ma petite fille a 16 ans là ; le soir je peux parler avec elle, mais étant jeune elle a ben souffert que j'étais pas avec elle. Mon petit garçon ça a été du pareil aussi. Je pense que ça les marque pour longtemps. Je conseillerais pas à une femme qui a des enfants de travailler. Parce que, même mon petit garçon, y a été élevé en public ; peut-être si j'avais été à la maison, il aurait peut-être pas le même problème aujourd'hui, mais aujourd'hui on est obligés de le mettre pensionnaire. La première année d'école a fallu qu'y soit pensionnaire. Y était difficile puis, disons, y aimait pas la classe, y aimait mieux se tenir avec la machinerie, parce qu'y a été élevé là-dedans. Le professeur me disait que quand il arrivait là, pour parler, par exemple, de n'importe quoi, y expliquait n'importe quoi à l'école, là y était toujours dans la lune, hein, pis y dit : « je suis t'arrivé une fois pis j'ai parlé de tondeuse à gazon par exemple, j'ai assez tombé dans son domaine, là, y m'en a parlé, y dit, qu'y m'a embêté ! » Fait que, c'est un enfant qui est trop vieux de connaissances, qu'on peut dire là, pour son âge, dans un domaine. Le professeur, c'est ça qu'y me disait : « si vous voulez arriver, puis le pousser ben loin aux études, je penserais pas ça serait un gars comme ça, parce qu'y a trop de mécanique dans lui y fera peut-être, y dit, un ingénieur-mécanicien mais j'ai des bonnes idées qu'y* fasse un mécanicien tout simplement, puis y pourra gagner sa vie ». Au début j'aimais pas trop ça parce que j'ai souffert beaucoup aussi du côté de l'habillement parce, là, franchement (y est couché là), mais je l'ai puni parce que c'était affreux de le voir, là, comment ce qu'y pouvait être sale oh ! c'est ben épouvantable. Deux, trois fois par jour je suis obligée de le changer là, l'huile coule au bout de ses manches Y ont démanché un moteur, là, un gros moteur Diesel, là, cet avant-midi, puis monsieur a aidé, pareil comme les autres, lui. Fait qu'y se beurre ben plus qu'un mécanicien aussi ; y a pas l'âge, hein, y est pas habile comme eux autres, y est pas adroit comme eux autres. La fille c'est toute un autre genre, non. Elle aime pas ça elle, le

garage. Elle va, elle va arriver là, puis elle va travailler là-dedans ; là, pis, justement elle disait ici au commis des pièces : « c'est pour rendre service, parce que, moi, y me feront jamais secrétaire de mon père » (rire).

Elle est en onzième année, elle va prendre sa douzième année, là, et puis, oh ! elle a ben l'idée de faire un psychologue. Je lui ai dit : « par exemple, va falloir que tu y penses comme y faut parce que... » elle aime ben l'étude. Elle aime ben gros l'étude. Elle est bien jeune par exemple, elle vient juste d'avoir 16 ans. Disons que j'aimerais mieux qu'elle fasse des études un peu moins longues moi, j'ai rien qu'une fille puis... je sais pas, on est peut-être égoïste de la garder avec nous autres mais, moi, j'envisage pas qu'elle fasse des études aussi longues.

Je l'accepterais pour elle, mais, pour dire, l'encourager fortement là-dessus et la pousser là, non ! J'aimerais mieux qu'elle gagne sa vie, disons, avec un degré de scolarité pas trop, trop élevé puis qu'elle s'en aille pas faire des grandes études dans... moi je me dis, d'abord*, si elle se marie, quand bien même qu'elle aurait des grandes, grandes, études, là ! moi je connais quelqu'un, une de mes amies de femme, elle a jamais pratiqué puis elle était garde-malade, bon... Oui, c'est pas perdu, certain que c'est pas perdu mais, je sais pas, c'est peut-être à cause qu'on est égoïste, puis de la garder pour nous autres. Même, ça fait 2 ans, 3 ans qu'elle est pensionnaire, elle aussi. Elle me l'a demandé d'être pensionnaire. Le petit garçon a jamais voulu lui être pensionnaire ; on l'a poussé, disons, pour son bien, puis on l'a poussé là. Aujourd'hui y aime ben ça. Mais les premières années, y a rien faite pour dire là, y aimait pas ça du tout. Puis, elle, ma fille, elle me l'a demandé d'être pensionnaire, elle voulait être pensionnaire à tout prix. Elle est à Trois-Rivières, chez les Sœurs Grises. Elle aime ben les Sœurs Grises, elle a ben aimé ça. Je m'en suis bien ennuyée, pis je suis pas encore accoutumée (rire). On s'accoutume pas à ça. Même, elle est partie juste une semaine, là, pis me semble que ça fait... est partie dimanche au soir, là, puis me semble, je sais pas comment* ça fait de temps qu'elle est partie.

Moi j'ai été élevée ben sévèrement. On était six. Je suis la quatrième. C'était des cultivateurs. Pis mon père avait un restaurant, aussi. Je l'ai essayé avec mon petit garçon d'être aussi sévère qu'avec ma fille, puis le résultat était pas tellement bon, fait que je me suis dit : « ben, peut-être, c'est peut-être à cause que je suis trop sévère. Je vas essayer de faire autrement. Je vas essayer de le reprendre d'un autre manière, quoi ! » Plus fermement, puis plus doucement. Assayer de le faire réaliser lui-même, qu'y réalise qu'est-ce qu'y vient de faire quelque chose ; plutôt d'arriver puis assayer d'y donner une punition pis qu'y sait pas quoi, assayer de le faire comprendre lui-même qu'est-ce qu'y vient de faire. J'assaye souvent de me prendre de cette manière là, puis, franchement, je réussis plus que si je donne des punitions... ; y le comprend pis, tout de suite y l'accepte pas, mais par après y comprend que franchement y avait pas raison... Je crérais que y est plus mauvais*, y est venu au monde plus mauvais que ma petite fille est.

Je suis t'allée jaser souvent avec la supérieure du couvent puis la directrice puis y me disent qu'y a un problème ; c'était sa première année, y avait jamais découché, y était assez gâté et puis y nous avait jamais laissés. Au mois de septembre aller jusqu'au 15 novembre à peu près là, y a rien faite à l'école. La sœur m'a dit : « on y a donné un bulletin pour l'encourager un petit peu qu'y reste avec nous autres dans l'école, avec nous autres, mais franchement y le méritait pas ». Parce qu'y s'ennuyait trop, hein ! Mais nous autres, on toffait*, pis lui, y assyait de sortir toutes les maladies imaginables, quoi, pour assayer de sortir. Ah ! si c'était dur, oui c'était dur certain, parce que moi aussi, aller jusqu'au 15 novembre, j'ai rien faite ici. Tant et aussi longtemps qu'y a pas travaillé, moi non plus j'ai pas travaillé. Et puis même on... jusque vu un psychologue, avec. Ben, nous autres on l'a vu en privé puis y nous a dit qu'à 75%, c'était son ennui qui y faisait faire ça ; puis y est très, très intelligent, y s'asseye de jouer su tous les patins* qu'y a, quoi, pour asseyer de sortir du couvent. Y a passé trois samedis avec. Je suis t'allée le reconduire vers 9 heures dans l'avant-midi, je suis t'allée le chercher à midi, y a rerentré à 2 heures dans l'après-midi puis je suis t'allée le rechercher à 4 heures ; trois samedis comme ça, puis après ça, une veillée. Y a bien aimé ça.

Moé, a fallu que je me le fasse expliquer ; je pouvais pas comprendre la réaction de mon petit garçon, là, je pouvais pas la comprendre parce que quand je l'ai laissé la première fois au pensionnat y m'a faite une crise ; pas devant moi, mais quand qu'y a été monté en haut là, pour coucher là, y a brailé énormément ; ça, elle dit, je m'en souviendrai tout le temps, la religieuse qui me contait ça, là ; pis quand je l'ai laissé pour aller faire passer cette analyse, là, cet examen là avec le psychologue, y a une grosse porte hein, c'est comme une porte de mon safe * qui est ici ; y le fait entrer dans son bureau et puis y me dit « bonjour », mon petit garçon, en souriant ; je ressors du bureau puis pas un mot ; y a pas faite aucune manifestation à cause je m'en allais, rien, rien, rien, j'ai dit : « mon Dieu, regarde donc, si ça y fait rien ! » Moi, je me suis dit ça en moi-même : « garde donc, ça doit être à cause qu'on l'a laissé au couvent qu'il est de même ; à c't'heure on va partir à côté de lui, pis qu'est-ce que ça peut ben y faire », pis tout ça ; je m'en faisais avec ça. Je voulais pas qu'y s'en fasse trop non plus, mais du tout, du tout, là, ça m'en faisait moé, je me disais en moi-même : « mon Dieu, y serait plus attaché avec nous autres, quoi ? »

Fait que, justement, le professeur y dit : « vous avez vu sa réaction quand vous l'avez laissé avec moi ? ». J'ai dit : « oui, franchement moi-même je me suis demandée comment ça se fait, qu'est c'est qui se passait, parce qu'y m'a jamais faite cette réaction là ». D'ailleurs, je l'ai jamais laissé, savez, longtemps, là. Je dis que je l'ai jamais laissé, pis je l'ai déjà laissé ! Parce que j'ai été opérée pour le cœur, y avait 8 mois puis en étant opérée pour le cœur, moi, j'ai été 3 à 4 mois sans m'en occuper du tout, là. Pis lui, avait seulement que huit mois. Y dit qu'y a manqué ben gros de confiance hein, de certitude envers sa mère ; tout ça, y dit que ça y a manqué terriblement, y dit, c'est la réaction. « Habituellement, y dit ce sont ces enfants-là qui ont été laissés de même jeunes, c'est de même qu'y réagissent, t'sais.

Par après, y est jamais certain de lui, hein. À l'école là, y manque de confiance en lui, terriblement ; parce que vous y avez manqué beaucoup. »

Ben oui, pis moi je l'ai laissé aller pour aller me faire opérer ; mais du premier mois aller à 8 mois, là, qu'y est venu au monde, j'étais pas capable d'en avoir soin presque, j'étais trop malade ; même si j'allais le voir dans sa chambre... ça me faisait assez de la peine, j'étais pas capable de le prendre. Y était pesant mais j'étais pas capable de le prendre, j'étais pas capable de le lever. Oui, ça fait que, même si on le regarde ou si on le voët ou si je parlais avec, c'est pas pareil comme quand on le prend. C'est, ah ! oui, toute une grosse différence avec ; ça fait que, y a manqué ben gros de confiance. Y manque de confiance en lui, pis y dit que c'est ça qu'est son gros bobo, pis c'était l'ennui aussi. Y avait de l'ennui terriblement. Y dit : « laissez-le à peu près 2 ans, 3 ans pas plus, après ça, y va être correct ».

Puis même la sœur me disait cette année, si y était capable d'aller dans un camp... de vacances aussi ; pour cette année, elle dit qu'elle pense que c'est pas l'ennui cette année ; elle pense qu'y a de la misère à s'adapter avec le groupe, qu'y s'est pas encore adapté avec le groupe, parce c'est un enfant qui a été élevé tout seul. Y est habitué de bosser*, ... même y m'a demandé, moi, au début de l'année pour apprendre la flûte ! Fait que j'ai demandé à la sœur, j'ai dit : « qu'est c'est que vous en pensez, y veut apprendre la flûte ; d'après vous ? » Ben, elle dit : « peut-être ça y ferait du bien ». Pis elle dit qu'y a changé terriblement parce que les récréations où ce qu'y vont apprendre la flûte, là y sont rien que quatre ; quatre petits garçons. À ce moment là, elle dit : « y est assez chez eux là, y est assez content, là, quand y arrive à la flûte, là, parce qu'y a juste 4 petits gars à l'entour de lui, puis y n'a assez ». Fait qu'elle dit : « y s'est pas adapté (y sont de 200 je pense à la récréation tout ensemble), y a peur lui-même de pas être accepté des autres. Fait que, y est refoulé su lui-même, hein ». C'est ça. Justement elle m'a fait venir souvent à son bureau : elle dit : « je me demande où ce qu'on va trouver son bobo, parce que là y est question qu'y redouble sa deuxième année, hein ». Je le sais qu'y est question parce que moi je parlais avec le professeur pis elle pouvait pas comprendre, elle non plus, parce que elle dit : « y est intelligent, puis, mon Dieu, y est travaillant, c'est un petit garçon qui veut tout le temps, tout le temps... travailler, c'est peut-être laide de dire ça, mais... y a des fois, faut le retenir : « T'en a assez de faite là, t'sais, tu vas être fatigué, pis tout ça ». Mais elle dit : « je me demande qu'est-c'est qui le barre dans ses études. Y a quelque chose, je le sais pas quoi » ; et puis, justement, à la télévision, je sais pas si vous avez vu ça, même si j'écoute jamais la télévision, j'ai dit : « je pense c'est le ciel qui m'a éclairé ce matin là » ; j'étais assis à la table après déjeuner puis j'ai dit : « mon Dieu, ça me calmerait peut-être d'écouter la télévision en déjeunant ». J'ai écouté de 9 à 10 je pense, madame Lucie de Vienne, je sais pas si vous n'avez entendu parler, elle fait des exercices pour les oreilles, elle soigne pour les oreilles pis elle soigne pour le bégaiement, là ; et pis justement, ce matin là, elle expliquait un problème qui existe sur les enfants ; disons qu'en majorité, en grosse, grosse partie aujourd'hui, dans les écoles, y a une moyenne de 25 à 30% des enfants qui sont pris de t'ça, je

sais pas comment ce qu'elle appelle ça, moi, le nom, y est long comme ça ; en tout cas, ça dépend de ses oreilles. Pis de la manière qu'elle expliquait ça là, j'ai dit : « mon Dieu, moi, c'est le trouble de mon petit garçon ! » En tout cas j'ai appelé mon mari, y était ici au comptoir là, j'ai dit : « viens écouter ça, j'ai dit, pour moé c'est le trouble de notre petit garçon ça » ; elle nous disait, bien : « Quand bien même qu'on pousse dessus, pis qu'on lui montre, pis que le professeur dévoue... y n'entend pas comme nous autres ». Disons que je sus t'allée aussi, j'ai pris un appointment*, je sus t'allée voir madame Lucie de Vienne, là, ça fait 3 semaines ça ; et puis elle y a toute ben examiné, pis elle l'a fait parler dans... dans un... enfin... elle y a tout passé un examen, là, pour ses oreilles, justement un... pour cette maladie, là, là. Et puis elle dit qu'il l'a à 80%, ce maladie là ! Oui, oui, oui. Même je suis t'allée avec une de mes petites nièces qui est professeur ici, à l'école polyvalente et puis on va commencer le traitement ; par des leçons. Habituellement elle dit, c'est notre oreille droite qui décide pour la gauche hein ! ; disons que notre oreille droite, moi, c'est une affaire que je savais pas, que notre oreille droite est plus forte que notre oreille gauche. C'est-à-dire que notre oreille gauche, disons, que c'est la ligne bleue là, notre oreille droite est en haut de notre oreille gauche ; elle entend mieux et puis elle décide si on... quand y est question d'entendre quelque chose c'est toujours l'oreille droite qui décide, elle plus forte. Pis lui là, son oreille droite qui est censée d'être la plus forte arrive ici, en dessus de sa gauche, pis sa gauche prend le dessus. « Mais, j'ai dit, y est pas sourd ! » – « Oui, mais y entend pas la même chose que nous autres. » Elle dit que tous les phrases, par exemple, avec des sons qui ont des bruits... ; vous allez prendre un bruit, le r, là, hein, elle dit que lui y peut pas l'entendre comme nous autres. Toutes les sons où ce qu'y a des bruits là, y entend pas comme nous autres, pis y peut pas l'écrire sans avoir de faute, parce qu'y entend pas de la même manière que nous autres. Seulement, par exemple, vous allez prendre les sons qui sont muets, les h par exemple ; là le h qui est muet, hein, toutes les sons qui sont muets, là, elle dit : « y est parfait là dessus, y est parfait, parfait ». J'avais jamais entendu parler de t'ça.

Même un professeur qui était avec moi, là, ma petite nièce elle y a posé la question, pour voir dans combien de leçons qu'on s'en apercevrait su son bulletin ; elle dit qu'à la dixième leçon, madame, vous allez le voir changer à l'école. Toutes les semaines, pendant 35 semaines. Ça me coûte 400 \$ là, 10 \$ la visite. Pour les exercices qu'elle va y faire faire, là, pour ses oreilles. Ça va commencer, c'est la première exercice c'est le 22 d'août à 2 heures dans l'après-midi. Ah ! j'en reviens pas.

J'ai toute sa radiographie des oreilles, ici, là, qu'elle m'a donnée, qu'elle m'a remis. J'ai dit : « si vous voulez me le remettre pour que je montre à mon mari, parce que j'aimerais ben ça que mon mari voie ça » ; et puis elle dit qu'habituellement ce sont des enfants très, très agités, qu'y arrêtent pas ; y sentent toujours un besoin de travailler, de se rendre utiles, on peut pas laisser ces enfants là assis ; c'est des enfants très, très, très actifs. « Mon Dieu, j'ai dit, à qui vous le dites ». Y lâche jamais, jamais, jamais, jamais.

Elle dit que les médecins peuvent pas savoir au juste si ça vient avec la naissance ou... ; elle dit qu'y sont en étude, voilà plus de dix ans qu'y étudient pour savoir de qu'est-ce que ça vient. Y peuvent pas le dire encore qu'est-ce que ça dépend. Elle m'a dit qu'y aurait un changement de 60-75% dans ses bulletins. Oui, oui, oui. Elle dit que rendu à sa première année y est arrivé avec 80, hein ! une moyenne de 80 sa première année, c'était ben bon ; cette année, y est en deuxième année et puis y est arrivé avec une moyenne de 68 ; ça fait que, deuxième année avec 68, moi, j'avais ben l'intention de le faire doubler, mon mari aussi, puis même la religieuse aussi. Puis elle m'a conseillé, là-bas, de pas le faire doubler. Parce qu'elle dit c'est un enfant qui est ben ; comme c'est t'appelle ça donc ?... sensible, oh oui ! Parce qu'y a ben pleuré quand j'y ai dit, mais qui est ben orgueilleux aussi, pis elle dit : « franchement, y est au-dessus de sa normale d'intelligence puis... y va finir sa troisième année, si vous y faites suivre des leçons là, y va pogner* son 80, y va le repogner* à la fin de la troisième année, faites-le pas doubler ». Puis elle dit : « si vous aviez pas fait faire ces leçons-là, rendu à la troisième année y aurait baissé, quatrième y aurait baissé, même cinquième, pis rendu à la septième année, habituellement, ces gars là veulent plus aller à l'école »... Pis là, elle dit : « y sont complexés, parce qu'y s'en aperçoivent qu'y peuvent pas aller, y a quelque chose qui les empêche, qui les bloque, qu'y peuvent pas aller jusqu'à leu intelligence ; qu'y sont bloqués par quelque chose, y savent pas quoi, premièrement, hein ! Demandez aux gens, elle dit, parler de cette maladie-là aux gens là, personne le savent, y comprennent pas ça, hein », (ils disent) « pourquoi cet enfant là est si intelligent, garde donc, si y va pas à l'école ? » Mais y peut pas, elle dit, y peut pas développer son intelligence, donc, y est pas intéressé d'aller à l'école. Voyons !

Madame ÉMOND

28 ans

ouvrière dans un atelier de couture

Exemple d'un écart aux normes qui n'entame en rien les conceptions de l'informatrice sur le statut de la femme traditionnelle, la supériorité de l'homme ; remarquer le rôle de la famille lors de la crise.

C'était en 59, y aurait 12 ans ; j'avais 16 ans ; j'étais ben trop jeune pour me marier. Premièrement lui... voulait rien savoir hein ! puis y a parti lui. Vous savez qu'un homme ça a toujours son chapeau su la tête*, ça, hein ! Aujourd'hui, y est marié y reste pas tellement loin, y reste à Maskinongé. Le petit gars, ben c'était un petit gars, je l'ai jamais revu. Parce qu'à 16 ans, aïe, allez donc garder ça.

Ça s'est pas su parce que j'ai parti. Pis c'était mieux aussi, parce qu'à Douceville... Ben y placotent* beaucoup, ça placote* assez, puis même quand qu'on revient... Mais faut pas s'en occuper ; parce que ceux qui parlent sont pires

que nous autres, la plupart du temps. Mais j'étais jeune, 16 ans, ça été dur aussi. Après, ben, on se rassit à peu près trois mois, puis après, là, on est de tendance, là... oui, mais chez nous, après y ont été plus sévères, hein ! Ben, pas mon père, mais ma mère était sévère assez.

Bien, ma mère, elle s'en est doutée hein ! fait que quand elle a vu ça, elle m'a placée ; c'était pas elle qui payait par exemple, c'était lui (le père de l'enfant). Mon père, ben, y a pas parlé. Pis, ça a jamais parlé. Oui, il le savait. Oui, mais y m'a jamais rien dit. Parce qu'y aimait trop les enfants lui, je crés ben ; je sais pas si ça peut dépendre de t'ça. Ben, si je vous dirais, toutes mes amies de filles... ça a été pareil, y ont frappé*, y sont mariées, pis y ont toutes bien frappé*. Je sais pas si leu mari... moi, là, mon mari y le sait. Ben, je l'ai averti, « si c'est pas pour marcher, dis-moi le, hein ! y est encore temps de faire quelque chose ». Non, y dit : « j'en passerai pas de remarques ; moé, tu sais, ma vie de garçon ! Je veux rien savoir de ta vie de fille ». Fait que... C'était assez clair, puis on s'est mariés. Mais c'est mieux de même aussi. Parce que moi, si j'y aurais pas dit, y en aurait eu un autre qui aurait été y dire. Parce toute se sait.

Oui, ben, j'étais allée à Berthier. Y a la Miséricorde à Montréal. Y en a une qui y était, là ; sa petite fille a 10 ans, c'est sa mère qui la garde, elle veut plus y redonner. Parce qu'elle l'a pris naissant. Moi ben, ma mère travaillait. Mon père travaillait, pis ma sœur, elle se mariait, y pouvaient pas le garder... pis, moi, à cet âge là, je voulais pas... non plus. Ça été dur, je sais ben, mais ... j'aimerais ça, l'avoir, aujourd'hui ; mais ça fait longtemps. M'man, elle dit qu'elle a déjà eu des nouvelles, qu'y était placé, qu'y était bien placé. Ça, on le sait pas. C'est toute... Mais c'est dur à la Miséricorde hein, parce que, elle, là, la fille que je vous parlais... elle est allée, là, pis elle a pas resté, parce c'est trop dur. Ben, y font faire des travaux, comme laver les passages*, tout ça. C'est pour ça que son ami l'a sortie de là. Oui. Nous, à Berthier, on fait notre petit barda, on fait notre petit lavage, on tricote, on apprend toutes sortes de choses. Ah ! oui, on faisait de la céramique, toutes sortes d'affaires. Y donnaient des cours d'art culinaire aussi. Mais c'est rare qu'une fille arrive pas là qui pleure pas. Pis y en a, y en a qui désertent. À Berthier, moi, j'étais bien, mais y a d'autres places là, j'en ai vu qui ont parti de nuit. Au diable la valise, pas de valise. Sont parties de même. J'étais bien. Mais c'est long ; pour être long, c'est long, en plein été, là. Je l'ai eu au mois d'octobre le 18 octobre. Pis, quand qu'on voyait arriver les fins de semaine, c'était encore ben plus dur... pas sortir, hein ! Mon père, ma mère, ma sœur, mon frère, pis toutes les sœurs de m'man y venaient toutes me voir. Y m'emportaient toutes sortes d'affaires. Franchement, j'étais bien. Bien, j'étais bien parce qu'y m'emportaient toutes sortes d'affaires, puis y me reconsoient... Y m'encourageaient, le fallait ben, j'étais pris. Je l'aurais accepté si lui m'aurait pas laissée, parce je l'aimais beaucoup, j'étais jeune mais je l'aimais... assez pour le marier puis faire ma vie avec ; mais pas lui. Premièrement y a une religieuse, lui, dans la famille ; ça fait, ça arrangeait pas les choses hein ! un petit conseil. Qu'est-ce qu'y est arrivé, ben y m'a laissée. Pis j'étais plus attachée à lui après là, quand

j'ai eu le bébé, qu'avant. Mais quand qu'y m'a laissée, j'ai asseyé de le ravoir mais c'était encore ben plus pire ; y voulait pas rien savoir, lui... c'est là que je me suis mis à ressortir après, puis prendre de la boisson, mais ça arrangeait pas les choses ; comme m'man me disait : « ça arrange pas les affaires ». Mé* je soie tannée, m'as arrêter. C'est ça qui est arrivé. Dans le temps que je sortais avec lui, j'en regardais pas d'autres seulement, pis y était ben cute*, Tout ça, hein, pis y n'avait pas d'autre. Fait que... Mais quand qu'y a su j'étais enceinte, là, ça marchait plus.

Après j'ai été waitress*. Fait que, être waitress*, là, on est plus portée à rencontrer les garçons, pis à ressortir après. J'ai commencé à laver la vaisselle au Plaza. J'ai lâché ça, pis j'ai été me placer au restaurant. C'est là que j'ai rencontré mon mari. On se rencontrait au restaurant ou ben donc au Plaza. Si je l'aurais pas faite étant fille, je l'aurais faite peut-être aujourd'hui, je serais mariée puis je sortrais. Tandis que là, je reste à la maison, je vais même pas au coin de la rue toute seule. Fait qu'y a pas un mot à dire. Comment* qu'y en a qui sort à Douceville ! Il y a jusqu'à un certain point pour sortir. Faut mieux pas trop sortir. Ben je parle, pas allez trop loin, là ; mais dans la ville ici, faire mes affaires, les achats que j'ai à faire, là y va me laisser faire. Mais passer mes après-midis su la rue non, y est pas pour ça, parce que y a trop de cancans. Même si on se promène avec un enfant. Ben, y vont dire ; « elle passe son temps à se promener sur la rue... ben, c'est pour rencontrer son ami ». Fait que moé, je reste chez nous, je vas faire mes affaires pis je reviens, pis je m'assis su le perron ou ben donc je fais mon ménage à la maison. C'est ça qui est ma vie. Pis j'aime ça, j'aime mon rôle de vie*, ah ! oui.

Mon mari y arrive crampi*, d'abord ; on se couche tôt ; fait que, on aime ça comme ça. Puis on jase hein ! t'sais, Des fois on se couche à 8 heures et demie, 9 heures puis y est 11 heures, on dort pas encore ; on jase toutes sortes d'affaires, c'est le fun*. J'aime mieux ça que aller me trotter su la rue, de me promener su la rue. J'aimerais qu'on sorte ensemble, pis il aime pas ça, pis je l'achale* pas pour ça. J'aimerais ça, mais je l'achale* pas parce je sais qu'y va me dire non, pis y aime pas à se faire achaler*. C'est ça, c'est ça. Pis si j'y retourne y redemander là, ça va être plus sec, y sera pas de bonne humeur. Y est faite comme ça, je peux pas le refaire, y est ben mauvais*. Pis je m'habille pas comme que je veux, c'est lui qui... Si je m'as* mettre une robe trop courte, y voudra pas, je m'en suis achetée une, j'ai été obligée de la revendre. Y avait rien à faire. C'est ça qu'y dit, y a raison, je suis pas pour arriver su la rue, mariée, pis toute écourtichée comme ma sœur. Ma sœur elle est écourtichée, elle, c'est court, court, court ; elle aime ça.

Son mari, y aime pas ça, mais elle, elle fait à son goût. Mais on n'a pas deux maris pareils. Je pense, si je l'écouterais pas, ça marcherait pas. Ça, j'étais avertie avant. C'est ben dur, mais si ça marche pas, faut mieux se séparer. Attendre pour voir, là, pis si y a pas de changement, c'est zéro. D'abord si y a pas d'amour aussi ben pas vivre ensemble. Si l'homme est assis dans un coin pis la femme dans l'autre, si y se parlent pas, si y se caressent pas, ben moi, je suis pas pour ça.

Si mon mari me laisserait, pis y s'en irait avec une autre, j'attendrais... j'attendrais une couple de mois. Je dis pas je sortirais pas, mais sans me faire voir. Là, si je verrais qu'y veut pas rien savoir, bien là, j'irais rester avec un autre, mais pas deux, un. J'en prendrais un avec qui je m'adonne, pis je resterais avec. Pis j'emmenerais ma fille, s'il l'acceptait, comme de raison. Si y accepte la femme, y doit être capable d'accepter l'enfant.

... J'ai vu « Valérie », j'ai vu « l'Initiation »¹, puis j'ai pas aimé ça. Je les ai vus, ça a passé par ici. Le dernier là, je l'ai pas vu mais ils disent que y a encore des affaires nues là-dedans. Je suis pas contre ça, mais aïe, mais aller se montrer là... Ben y en a qui disaient : « ben, c'est beau, pis allez voir ça » ; pis ça vaut pas la peine ; ben ça valait pas cher. La plupart du monde riait ; j'ai trouvé ça fou, se montrer de même. Plus ça va aller, plus ça va être pire ; de la manière qu'y sont partis là, y sont aussi bien de continuer. À c't'heure c'est le haut, pis t'à l'heure ça va venir en bas, c'est vrai. Là y commencent à se dégêner là, puis, comme Danielle Ouimet, là ! Pour moi y veulent montrer aux gens qu'est-ce que c'est réellement la vie ou ben donc les jeunes d'aujourd'hui. Pis un jeune garçon qui va voir ça avec sa blonde, sont plutôt tentés après, hein ! Mon point de vue là, sont plutôt tentés de partir ensemble. Parce qu'y vont agir, aujourd'hui ça agit, hein ! Tout partout ça agit, jusqu'au cimetière, ça on l'a vu de nos propres yeux, fait qu'imaginez-vous ! Ces films-là, j'aime aller les voir, je suis mariée, ça me dérange pas, mais si je serais pas mariée !... Pas se mettre tout nu dans des films. D'abord tout le monde les voit... leurs parents aussi. Ces actrices là, c'est tout du monde de Montréal ; je parle pas encore si y resteraient à Hollywood ou ben donc plus loin, ça me ferait rien ; puis, même les actrices d'Hollywood, c'est ben rare qu'on voit ça toutes nues ; ben rare. C'est justement, c'est pour ça qu'y doivent avoir une grosse paie à la fin du mois, ou ben donc à la fin de la semaine, parce qu'y se montreraient pas de même, c'est pas vrai. Moi, j'arrive pas à me rentrer ça dans la tête, c'est pas vrai. Peut-être encore ben le haut mais pas le bas ! Ben aujourd'hui on va sur la plage, y ont quasiment rien sur le dos. Fait que le monde s'habitue. Mais, moi je suis ben de trop gênée, moi, pour m'en aller sur une plage avec un... je me suis acheté un bikini puis je le mets seulement pas. On aime pas la plage premièrement.

¹ Premiers films érotiques québécois.

Madame DAOUST

27 ans

employée de service dans un hôpital

Jeune femme élevée à la campagne dans une famille très nombreuse (23 enfants), apparemment sévère, mais clairement pathogène (grande pauvreté, père alcoolique, mère dépressive) ; le passage à la ville lors de son mariage, puis la mauvaise entente avec son mari ont précipité la désorganisation de ses structures de crédibilité. L'interview montre l'hésitation entre le cosmos traditionnel, qui fait l'objet d'une surenchère verbale (l'amour maternel, l'attachement indéfectible au mari, la fidélité, l'asexualité même de la religieuse ratée) et les tentations sexuelles aiguës par l'exemple de la jeune sœur (en 1971, l'informatrice « dialogue » avec les hommes ; en 74, divorcée, elle est passée à l'acte). Plus que ses enfants, qu'elle reçoit rarement, sa famille d'orientation reste son principal groupe d'appartenance, malgré des attitudes ambivalentes, jusqu'à la contradiction, à l'égard de ses parents, de son éducation.

Tu vas voir la femme elle va partir, elle va aller, elle va aller embrasser son mari, hein ! ils vont se caresser ; j'ai jamais fait ça, moi ; je ne me sens pas capable. Vous allez rire de moé, ça fait 8 ans je suis mariée, ça va faire 8 ans le 20 octobre que je suis mariée, pis j'ai une certaine gêne encore avec mon mari. C'est fou de vous dire ça.

Il y a un prêtre, heu... il y a un médecin qui a dialogué avec moi à l'hôpital, il y a deux semaines, un médecin de garde, pis il m'a posé une question pas mal indiscreète, pis je lui ai répondu à la question, il s'est mis à parler de la sexualité. Il m'a posé la question, il m'a demandé si je couchais nue avec mon mari. J'étais tout effrayée de ça. J'ai dit, ah ! j'ai dit : « c'est-tu* cochon », à l'homme, mais j'ai dit : « c'est ça un docteur ? », il faisait des folies* avec moi, pis il voulait toujours me faire rire parce qu'il disait qu'il aimait à me voir sourire, parce qu'il me trouvait triste et puis je lui ai répondu : « c'est-tu* cochon un peu, un homme couché tout nu avec sa femme tout le temps ; voyons donc, il y a assez qu'on est obligée de se déshabiller quand on couche avec, voir si on va passer la nuit comme ça ? » Fait qu'y dit : « m'as* te dire une chose, toi ; tu sais pas, toi, ton mari il en souffre peut-être ». Fait que, imaginez-vous, j'étais toute insultée* de, de ça. Ben, il dit, « moi, ma femme, je couche tout nu avec, pis j'aime assez ça ». Pis il dit « même, j'ai habitué mon petit garçon de me voir tout nu »... « Ben, j'ai dit, vous êtes cochon »... Il était tout effrayé parce j'avais dit ça. En tout cas, c'est pas mêlant*, je brailais*.

Moi, j'ai jamais couché avec un autre que mon mari. Pis pourtant je me fais dire : « T'as des yeux... t'as des beaux yeux, pis c'est ci, pis c'est ça » ; M'man, elle avait des beaux yeux, moman. Ma mère avait des très beaux yeux noirs. Pis, mon père il a les yeux changeants, il a les yeux pers ; p'pa il a les yeux pers, qu'ils appellent hein !

Quand on, quand on a des sourcils, ici, la femme est une jalouse. C'est, au contraire, c'est pas vrai, je ne suis pas jalouse. À part de ça, moi, j'ai pour mon dire*, qu'est-ce ça donne la jalousie ? Si il est pour me tromper... Moi C'est drôle, ça m'a jamais fatiguée*, ça. Pis, je le sais pas, mon mari est jaloux par exemple. Mon mari il me dit qu'il est jaloux pis il a raison. Il dit : « c'est vrai que tu parais ben* pis j'ai raison d'être jaloux. S'il savait que c'est tout le contraire, c'est indifférent de moi, ça, moi, la couchette ; c'est secondaire ; c'est ce que je pense le moins. Pour m'aimer il m'aime beaucoup. Ah oui ! Pour m'aimer oui, il m'aime beaucoup. Moi, je lui fais moins voir que lui. Oui. Moi, je vas vous dire, dans les premières années, je lui faisais ben voir que je l'aimais, hé, puis j'ai constaté que c'était pas mieux, je me suis déboutonné les yeux, ben, j'ai dit : « un instant, hein ! moi, je te l'ai trop fait voir, ben aujourd'hui c'est à ton tour à me le faire voir » ; pis j'ai lâché, j'ai cessé ; mon amour est tout caché, j'ai abandonné ; mais je reste plus fermée qu'avant, plus je suis plus fermée avec les années. Il me dit actuellement que je l'aime plus. Il me dit que je l'aime plus. Mais pour m'aimer, il m'aime beaucoup. Je ne sais pas si vous avez déjà écouté la chanson : « il aime une façon d'ami » ? Pour moi il est comme dans ce chanson là. Moi, regardez, tout ce que je fais, je le fais par amour pour lui. Que ce soit mon ouvrage là-bas, que ce soit ici, je le fais toujours par amour, puis sincérité. J'ai toujours été sincère pour les choses que j'avais à faire face. Je pense qu'il a trop ben frappé*. Mais, je le sais pas si ça lui ferait du bien, un de ces soirs, partir, m'en aller, pas dire où ce que je vas, pis pas dire où j'ai été. Il va être violent pis il aurait plus peur que je dis non. Je me suis posée cette question-là souvent. Mais comme il est jaloux, je ne m'essaie pas, je suis tentée.

J'ai des enfants, mais, laissez-moi vous dire qu'une femme de mon âge, dans la situation que je traverse présentement, il y en a ben qui seraient virées, hein. Mais, j'ai été tellement bien élevée là, ça m'a resté.

Ben, moi, laissez-moi vous dire ; quand je me suis mariée j'étais une femme, j'étais une fille assez de nature*, parce que mon père et pis ma mère, il faut le dire, y étaient assez portés sur nature, pour avoir eu la famille qu'on est là. Mais je me dis, si il continue à réagir de la façon qu'il réagit, je suis faite de chair humaine, je le sais pas... où je m'en irais ; je le sais pas comment je finirais par réagir parce qu'on dit toujours qu'à la force de l'endurer, on s'endurcit. Ben, s'il me met l'eau à la bouche, s'il ne fait pas attention, s'il ne peut pas me regarder, à ce moment là, je le tromperai peut-être, pis il sera trop tard pour qu'il fasse bien, hé !

Parce que, oubliez pas, madame, comme hier au soir, moi, je me suis couchée en pleurant. J'ai dit à mon mari quand il s'est couché : « j'ai besoin de parler avec toi, écoute là, ça fait 4 semaines que je ne te vois pas, pis t'arrives à des heures impossibles là, y as-tu pensé que, qu'est c'est que ça pouvait être ? »

J'ai dit : « tout ce qui est ici (j'étais assis dans le lazy-boy, j'ai regardé ça ce soir-là), pour moi tout ce qu'y a ici, ça, j'y tiens pas, parce, pour moi, c'est un tas de poussière ; c'est pas ça qui me manque moi, j'aurais aimé mieux vivre dans un camp, pis qu'il y aie de l'amour dans mon foyer, pis de l'affection, parce que chez nous on en a manqué, pis, là, je suis mariée, pis j'en manque encore. Pis quand une femme est obligée de dire à son mari : « c'est de toi que j'ai besoin, c'est pas d'un autre », quand même tu me donnerais la terre à bas de boule ; tu me mettrais 100 000 \$ sur la table, c'est pas ça j'ai besoin ; C'est commode d'en avoir de l'argent mais ça, c'est secondaire pour moi, parce que quand un enfant est jeune, c'est en lui donnant ce qu'il a besoin, de voir vivre son père et sa mère dans l'amour dans le foyer ; pis, ici, nos enfants, nous autres qu'est c'est qu'ils vont avoir connu, ils l'auront pas connu l'amour du foyer parce que toé, quand les enfants viennent, t'es sur ton bord, pis moé je suis dans la maison avec eux autres, pis, plus tard, tu verseras peut-être des larmes par rapport à ça ». Il a pleuré. Je l'avais jamais fait pleurer ; mais depuis un certain temps je le fais pleurer comme une femme. J'y dit pas de choses pour le blesser, j'essaie de le faire comprendre pour ses enfants... Oui, mais... Je le sais pas qu'est-ce qu'il a dans la tête. Mes enfants, je les ai seulement comme le jour de Noël, pis, là, ben pendant mes vacances ; je vas aller me baigner avec eux autres, leur changer leurs idées, les sortir un peu.

Par exemple, mettons, une femme qui a beaucoup de troubles, elle va dire « ben moi, à soir*, là, je décide de sortir, là je m'en accroche un, ça fait assez longtemps que ça va mal, là, j'en peux plus de vivre de même ». Elle va se mettre à sortir pour se changer les idées. Bon si ça va mal chez eux, pis son mari veut pas la comprendre pantoute*, ben à ce moment-là, c'est pas elle qui va pécher ; c'est lui, son mari. Par exemple, comme moi, mettons, je décide d'aller coucher avec un autre, on dit que c'est l'adultère ça, ils appellent ça l'adultère, C'est un péché mortel. Comme ça, c'est donc à dire, moi, si ça marche pas dans mon foyer, si je décide d'aller coucher avec un autre homme à soir, ça veut dire, je vas commettre le péché de l'adultère ? Ben, m'as* vous dire, j'ai déjà entendu un homme d'un certain âge qui me répondait à cette question-là, pis il m'avait dit : « une femme qui en a besoin ne pêche pas ». Parce que, il dit : « elle a pas chez eux ce qu'elle devrait avoir, elle va le chercher ailleurs ». Oui, moi, je crés que c'est pas un péché. Non, parce que le besoin qui se fait sentir. « Tu as besoin de manger pis ça, il dit, tu en as besoin ». Mais il reste toujours que l'adultère est un péché. Dans certains cas. Je pense que j'aurais pris goût parce que, oubliez pas, que vivre dans un foyer sans amour, sans affection, on ne peut pas vivre longtemps comme ça. J'ai des nerfs d'acier pis le docteur m'a dit... le spécialiste que je me faisais examiner, à l'hôpital, le spécialiste de Trois-Rivières, un gynécologue, par les examens qu'il m'a passés, moi, il m'a dit : « vous, madame, il dit vous n'avez pas assez de

relations sexuelles. Pour une jeune femme comme vous ! » Tu sais, ils voient tout, eux autres. Pis, même plus que ça, si je suis nerveuse c'est par rapport à ça, qu'il m'a dit. Et puis le docteur, il m'a dit que je pouvais être ben nerveuse parce que j'avais pas assez d'affection aussi, que j'avais pas assez d'amour. Pis à part de ça il dit : « oublie pas une chose, à ton âge », (je parle avec vous parce que vous êtes mariée pis tout ça) il m'a posé la question, « comment de fois par semaine ton mari te regarde ? » Ben, j'ai dit : « m'as vous dire ben franchement ; quand il est saoul à tous les soirs, je peux être deux mois, ça me dérange pas ». Mais il dit : « mon Dieu, comment ce que tu fais, il dit, tu es faite de chair humaine ». Ben j'ai dit : « figurez-vous, je m'appuie sur mon sort, puis je porte la tempête ». Il a déjà été deux mois et demi. Ben il était saoul tous les soirs, fait qu'il pouvait pas réagir ! Fait que, quand un homme est saoul, il pense pas à ça. Il dort quand il est saoul ; quand une femme est rendue, elle dit à son mari : « c'est pas des beautés, pis c'est pas de l'argent, pis c'est pas tout ce qui remue que j'ai besoin, c'est de toé là » ; je vous dis, c'est dur dire ça à son mari. Quand une femme est obligée de se rendre à ce point-là, jusqu'à lui dire : « réagis, il est plus que temps ». J'ai dit : « fais pas seulement que réagir, essaie donc de comprendre ».

Je perds confiance un certain temps, puis d'autre temps, ben je suis pleine confiance aussi... Lui, c'est parce que c'est ses amis qui l'entraînaient, c'est mon beau-frère... mon beau-frère, il le fait travailler pis il le fait boire en même temps.

Aujourd'hui, madame, on se marie, c'est vrai, on se marie, on l'aime ben ; il y a certains problèmes qui peuvent survenir après le mariage, qui peut assever d'effacer les années. Mais quand tu as aimé, vraiment, pis sincèrement, ton mari, quelqu'un, n'importe qui là, qui t'épouse ça s'efface jamais ça. On peut dire, mettons là, je m'as* être fâchée, moi, je vas lui dire : « je te déteste » ; c'est une façon de parler, mais en fait, je le sais, je le déteste pas, parce que dans mon cœur, j'ai quelque chose qui me tient pis qui me dit : « tu l'aimes encore ». Non. Parce que dans le mariage, je le sais pas si c'est le sacrement de mariage qu'on a reçu, il y a certains liens qui nous restent unis l'un à l'autre, tout le temps, pis ça s'efface pas. Parce que j'ai connu, une de mes amies, elle s'est séparée. Elle a été deux ans sans rester avec ; elle sortait pas, elle faisait une vie de sœur comme on peut appeler, de sacrifices, pis elle priait, pis elle avait deux petites filles qui versaient des larmes pour leur père, pis qui disaient : « moman, pourquoi popa y vient plus ». Elle l'a repris, la femme, aujourd'hui ; elle l'a laissé décider, elle l'a laissé libre puis fallait qu'elle le reprenne tout de suite, elle lui disait : « quand tu seras décidé à bien faire, tu reviendras à moi ». Aujourd'hui, elle est avec son mari, pis ça marche très bien. Vous savez le mariage catholique, c'est pas comme le mariage civil. Parce que, aujourd'hui pour demain, si ça marche pas, lui décide de la foutre dehors, elle est obligée de s'en aller ; si il dit : « moi, je te fais plus vivre », il la fait plus vivre, il s'en va, puis il s'occupe pas d'elle ; moi je trouve pas ça correct.

Ben, ça marcherait peut-être mieux que des mariages catholiques, on le sait pas ce que l'amour nous réserve. Parce que, nous autres, m'as dire comme on dit, dans

le mariage catholique, on est quasiment étouffés à la gorge, on est quasiment pris pour endurer nos sorts ; parce qu'on s'est trop fait conter des mensonges. On a été élevés dans le mensonge. On n'est plus en 1900. Parce que, en fait là, la sexualité là, tu partais pour aller te laver, pis * « touche pas à ça, c'est péché, là ». Imaginez-vous ça, on a été élevés rien que dans le mensonge, pis dans la crainte. Moi je trouve que les enfants d'aujourd'hui, si ils prennent leur liberté que leurs parents leur ont pas donnée, ben ils font bien. J'ai été élevée trop catholique. Un mariage civil, ça m'aurait pas paru un vrai mariage, puis j'aurais eu trop peur de le perdre, ou ben j'aurais dit : « hein, il restera pas à moi, certain, c'est civil, il va sacrer son camp* si je ne fais pas son affaire ; ou ben donc, je ne serai pas capable de lui dire la moindre des choses, il va foutre le camp. Il s'occupera pas de moi » ; fait que non, je l'aurais pas accepté. Moi je vas vous dire ben franchement, l'amour, on sait jamais où ça peut nous conduire ; quand on aime vraiment, quand même qu'on aurait ben de la force pis ben de la tête, on sait jamais où ça peut nous conduire. Parce que moi, j'ai pour mon dire, tu t'achètes une robe, tu l'aimes ben, tu l'essaies avant de l'acheter ; ben moi, je dis que pour ça, c'est à peu près la même affaire ; parce que c'est ce qu'on se fait dire aujourd'hui, puis on entendait toujours les garçons dire : « ben moi, j'ai pour mon dire*, une femme qui se donne avant, ben elle se donne après, puis c'est un patati patata ». Le faire par amour, pas par méchanceté, là, comme de la cochonnerie, non ; mais pour l'amour, avec envie, c'est pas péché. J'aurais toujours une méfiance, mais j'accepterais. Parce qu'il y en a qui disent le contraire de leur idée, mais moi, je dis ce que je pense.

Savoir que je reprendrais pas avec mon mari, je m'en irais chez les sœurs. Oui, je donnerais ma vie au bon Dieu. J'ai des beaux yeux mais ça fait rien, ça veut rien dire ça parce que j'en connais des sœurs qui ont des beaux yeux. J'en parlais, quand j'étais jeune, pis ma mère elle riait de moi, pis elle aurait pas dû. J'avais dialogué avec une sœur au couvent, et pis elle m'avait dit que j'avais trop des beaux yeux pour faire une sœur. Elle m'avait répondu assez drôlement, ben j'y avais dit : « oui, ma sœur, j'aimerais ça faire une sœur » ; elle m'avait tellement blessée, elle avait ri de moi à part de ça ; ben d'abord, les sœurs c'est bon pour rire des autres ; ben j'avais laissé ça de côté, pis c'est là que je me suis mise à aimer les garçons. Remarquez bien, si j'avais eu l'expérience de la vie que j'ai aujourd'hui... Je donnerais pas ma vie à un homme, certain. Parce c'est trop faible. Ben, m'as vous dire ben franchement, si ça serait à refaire, là, je ne donnerais pas ma vie à un homme. Je garderais toujours l'espoir de la communauté. Essayer de prier pour ceux qui peuvent faire des dégâts, tout ça, tu sais, les ramener à la surface, qu'ils fassent mieux, ben oui. Oui, parce que c'est un vœu de chasteté, de pauvreté que tu fais, à part de ça ; les sœurs aujourd'hui, c'est plus comme avant, c'est plus encabané comme avant, y vont dans un chalet, y vont se baigner pis... mon doux Seigneur, je connais des religieuses qui font des meilleures vies qu'on fait nous autres actuellement. Non, moi, si ce serait à refaire, je ne donnerais pas ma vie à un homme. Pis ma mère a toujours demandé d'avoir un (enfant) religieux. Ou ben encore, enseigner ou ben donc diriger, être directrice d'une école, quelque chose comme ça. J'aurais ben aimé ça. Parce que je les vois agir, j'ai mes troubles pis eux

autres peuvent avoir les leur, mais je me dis ben, coudonc*, y sont pas pire dans le fond. Y sont pas pire que moi, les troubles que j'ai !

Je ris pas souvent, à mon travail, je suis toujours sérieuse, je vas dialoguer avec quelqu'un, je suis toujours sérieuse ; je vas rencontrer un médecin qui va m'adresser la parole, je suis sérieuse, je vas rire si c'est ben drôle, mais si c'est pas drôle je ne ris pas (rire). Parce je suis fatiguée. Pis, je me le fais dire, même à mon ouvrage, on a un infirmier d'un certain âge, M. Tousignant, pis y me regardait, y dit : « M^{me} Daoust, vous, il dit, vous avez toujours un air triste dans votre figure ; vous avez de quoi* qui vous tracasse tout le temps ; vous avez toujours de l'occupation, vous paraissez toujours avoir un air occupé ». Mais il dit : « vous êtes si belle quand vous riez ». Si j'ai ri, si j'ai ri quand il m'a dit ça. Ben, je ne sais pas si vous avez déjà entendu dire ça, je ne dis pas ça pour me vanter non plus, mais c'est un fait que j'ai vécu, que j'ai vu : une belle femme a toujours un air triste dans sa figure. C'est drôle, le gérant du personnel, à l'hôpital, là, il aime beaucoup dialoguer avec moi, je le sais pas pourquoi. Il dit que je suis intéressante. Il dit : « j'aime à vous entendre parler, pis, il dit, j'aime à vous regarder ». Pis moi, ça me fait rire. Il me disait ça souvent. Pis à toutes les fois qu'on se voit, il me fait un salut, pis il me dit : « bonjour, ça fait deux ans que vous êtes ici, ça faisait tellement longtemps, j'avais hâte de parler avec vous ; on aurait dit que j'avais de besoin d'aller vous parler ». Pis j'avais ri, j'avais ri ! Ben j'ai dit : « mon doux Seigneur, j'ai dit, je suis comme une négresse, je ne suis pas si intéressante que ça, parce que je suis noire » ; puis mon père il m'avait baptisée comme ça en étant jeune, il m'appelait « la négresse du Plaza », pis je lui disais qu'il était fou à ce moment-là, hein !

Aujourd'hui, actuellement ce qui me manque beaucoup, c'est du dialogue que j'aimerais avoir et puis chez-nous, c'est le dialogue surtout qui m'a bien manqué avec mes parents ; mais avec mes enfants je veux essayer de leur faire comprendre les choses de la vie, leur expliquer en fait qu'est-ce que c'est que la vie. Parce que, si je les laisse aller, comme moi mes parents m'ont laissé aller, sans instruction, sans rien j'étais craintive, j'ai marché toujours dans la peur, ça c'est pas correct pour un enfant. Parce qu'aujourd'hui, je suis mariée, je fais face à mes responsabilités et puis, plus que j'avance dans la vie puis plus j'ai peur d'avancer ; parce qu'on en voit trop, on entend trop dire et puis je veux un jour que mes enfants, qui vieillissent actuellement, je veux un jour leur faire qu'ils fassent confiance à la vie, qu'ils aient pas peur d'avancer dans la vie comme moi je suis arrangée.

Pis, je le sais pas, mais il y a une garde-malade que j'ai dialogué avec elle à mon travail, pis elle m'a dit : « vous, vous avez été aigrie dans votre enfance de voir tout ce nombre d'enfants ; pis, ça vous a resté, vous avez été marquée par ça, vous êtes marquée pour la vie ». Parce que, de un à l'autre, nous autres, on l'acceptait parce que c'était pour être notre petit frère ou notre petite sœur. Mais on n'aurait pas voulu, parce qu'on savait qu'il y en avait déjà assez, pis on savait déjà

le besoin qui manquait. Tout ce qui manquait, on le voyait, nous autres. Pis que l'autre qui arrivait, ben, il manquerait pareil comme nous autres : je suis allée en retraite conjugale avec mon mari puis j'ai dit : « mon père, élever des enfants pour manquer ce que j'ai manqué chez-moi, j'ai dit, j'en élèverai pas, mon père parce que j'ai été aigrie chez-moi ; donnez-moi l'absolution si vous voulez, donnez-moi la pas, ça ! » Puis, laissez-moi vous dire un autre chose, madame, quand on n'est pas compris chez-nous, on peut pas être compris par les autres. Quand on n'est pas compris avec nos parents, ben à ce moment-là l'enfant, lui, qu'est-ce qu'il recherche en dehors ? C'est le dialogue avec quelqu'un d'autre, il asseye... mais différemment, parce que ses parents lui ont pas donné ce qu'il aurait eu réellement besoin.

Ma mère elle a été élevée dans un milieu assez sévère, elle aussi, puis mon père, c'est un type plutôt genre raciste. Si tu lui parles pas, il parlera pas, hein ; c'est un genre assez comme mon mari. Puis ma mère, elle, elle aimait ben le monde, elle aimait beaucoup de dialoguer avec les gens qu'elle pouvait rencontrer dans la maison chez-nous, mais elle a jamais sorti. Elle peut pas avoir connu ce que c'est qu'était la vie, elle a jamais sorti.

Oui, je vas souvent chez mes parents, je rencontre mes frères pis mes sœurs. Chez les parents de mon mari, ça fait deux ans que j'y suis pas allée. C'est-à-dire au début qu'on était mariés on était avec eux, puis après deux ans je me suis en allée, j'ai pris maison et depuis deux ans je ne visite pas parce que j'ai des raisons pourquoi je ne veux pas les visiter. Tout dépendra comment ça ira ici, je ne peux pas me prononcer.

Oui, j'ai vu ma mère cet après-midi ; elle est venue à l'hôpital voir son médecin ; elle se fait suivre, vu sa dépression et puis, savez-vous, ma mère, ce qui lui manque c'est du repos. Puis là, quand elle tombe, elle pleure pis elle pleure. Elle fait rien que pleurer pis ça la porte à parler pis elle dispute mon père. Elle lui reproche de l'avoir fait troubler*, de l'avoir envoyée dans un hôpital pour les nerfs. Elle n'avait besoin, c'était plus vivable, tous mes frères pis mes sœurs étaient après* venir sur les nerfs. Quelqu'un en dépression vous pouvez vous imaginer ce que ça peut être ! Pis c'était pas que rien que par rapport à sa fatigue ; elle était épuisée, ma mère était épuisée d'avoir trop travaillé, pis avoir eu trop d'enfants. Aïe 23 ! Je ne pourrais accepter tout ce qu'elle a enduré ; c'était pour nous autres.

Il y en a il y a encore 14, non, 13 enfants, à la maison, mon père puis ma mère puis ma petite sœur Thérèse qui demeure chez mon oncle Richard qui va presque à tous les jours chez-moi, mais c'est parce que c'est ma tante qui l'a élevée, ma mère avait fait une dépression nerveuse. Même actuellement, je suis mariée, je me couche le soir pis je pense à mes enfants, je pense à tout ça, pis je voudrais donc leur donner ce que m'a manqué. Du côté argent, du côté affaires qu'un enfant avait besoin dans la maison, que j'aurais aimé avoir, pis j'avais pas parce qu'on s'est couchés ben plus souvent en pleurant qu'autrement chez-nous. Pourquoi, parce que

mon père buvait Mais du côté de la nourriture, je reprocherais jamais ça à mes parents parce que j'ai été très bien nourrie. Matériellement oui, on était bien nourris. Du côté vêtements, je peux dire, ben, on partageait. Je mettais le linge de mes sœurs, mon autre sœur me donnait du linge. Oui, de ce côté là, on peut pas demander mieux. Parce qu'on a toujours bien mangé, puis ma mère était une grosse mangeuse d'ordinaire*, pis elle aimait donc ça. Elle avait beaucoup de cœur aussi aux enfants. Oui. Elle arrivait avec ses tartes sur la table, pis elle disait : « c'est-tu* bon, les enfants, pis mangez » ; elle avait rien que ça de plaisir. Pis, ça nous faisait plaisir ça ; ça la touchait à ce moment-là... Pis elle faisait beaucoup à manger : des beignes, des galettes, des biscuits puis envoye donc*, elle savait tout faire, quand elle s'est mariée. Elle s'est mariée à 17 ans ma mère. Ils n'étaient pas très riches, je le sais, je le comprends, aussi ; il faut te dire, madame, un homme devrait prendre ses responsabilités familiales puis il y a beaucoup d'hommes qui les prennent pas. C'est toujours la femme qui est tentée comme un pauvre diable, puis qui travaille du matin au soir, pis asseye de budgeter*, pis dire à son mari, lui faire comprendre ; « ben écoute, là, cette semaine faut payer ci, faut payer ça » ou ben « il y en a un qui a besoin d'une paire de souliers, faut l'acheter » ; et mon père, lui, quand même qu'il aurait resté 2 \$, si il avait l'idée d'aller prendre une bière, il s'occupait pas de la balance*. Et puis, la même chose m'est tombée sur les bras.

Laissez-moi vous dire, madame, parce que j'ai été appelée très jeune, à l'âge de 13 ans, j'ai quitté mes parents pour aller gagner ma vie dans une maison privée où il y avait six enfants. Pis, comme j'avais beaucoup le caractère vieux, pis que toutes ces choses-là, chez moi, me faisaient vieillir davantage, comment* que mon caractère aurait pas voulu vieillir, je m'en faisais avec la vie ; et puis, physiquement j'ai toujours paru une femme assez vieille de caractère ; pourquoi ? ; parce que j'avais trop vu chez moi, pis si ma mère avait de la peine, je m'en faisais moi aussi, pis je me disais : « mon père, il devrait pas faire ça, ma mère, ben, il y a certaines choses qu'elle devrait pas lui dire », pis tout ça.

Regardez ma sœur, c'est tout le différent de moi. Aujourd'hui ça me fait de la peine de vous dire ça, on parle pour parler, je ne suis pas gênée avec vous, elle a eu une discipline tellement sévère chez mes parents, elle a veillé au salon jusqu'à l'âge de 19 ans sans sortir, si elle sortait, ça prenait un chaperon ; ben aujourd'hui madame elle va avoir 21 ans, elle a sorti avec 3-4 garçons, pis elle a réalisé que les 3 garçons qu'elle avait sortis c'était pas bon ; ben aujourd'hui, celui-là avec qui qu'elle sort c'est un homme marié, de quatre enfants. Je le sais que c'est pas correct, j'ai fait des scènes, ici, moi, au bout de la table, je versais des larmes, je l'ai traitée de toutes sortes d'affaires, parce que, elle a une tête de cochon, excusez l'expression, elle veut rien comprendre. Pis je lui ai dit qu'un jour elle payerait tout ce qu'elle fait ; pis je lui ai dit « il y a un Bon Dieu qui est juste, je le sais qu'il y en a un, pis un jour tu paieras ce que tu fais à cette pauvre femme ».

Elle doit s'en douter la femme... Lui, cet homme-là, c'est un très bon gars disons, mais il prend un coup, il est budgété* au fin coton* ; il a le gros char* de

l'année, il a un cottage à lui, le bloc* qu'il y a ici, c'est à lui ; mais il dit qu'il n'a pas de services* chez lui, elle veut pas le regarder sa femme, elle lui vire toujours le dos ; bon, il dit : « je vas en chercher ailleurs ». « Parce t'as rien sans amour, il dit, pour vivre, il faut aimer, ça prend quelqu'un, faut se dévouer, donner notre travail pour quelqu'un qu'on aime. » Mais il dit : « quand on n'est pas apprécié chez-nous, regarde qu'est-qu'il arrive ».

Ma sœur, c'est un genre différent. Elle aurait pas enduré le tiers de ce que j'ai enduré avec mon mari. Pourquoi ? Parce que elle s'en fait pas avec la vie. Si ça fait pas* avec lui, ça va faire avec un autre, puis Elle dit qu'elle vit dans l'espérance. Elle espère un jour. Il y a un de mes frères qui est venu hier au soir, il était envoyé par mon autre frère de Montréal et pis il a chécké* qu'elle téléphone à sa mère, il a tout chécké* pis cette semaine il est censé descendre, pis il va te l'organiser*, pis elle va être obligée de le lâcher. Pis mes frères, mes deux frères y sont sévères, ils sont bien mariés, ils ont marié deux bonnes femmes, et puis mon frère Gaétan aussi qui demeure à Montréal, c'est un très bon garçon, c'est pas parce que c'est mon frère ; si je vous disais qu'il est marié ça fait 4 ans, pis on dirait ça fait un jour... c'est comme le premier jour de leurs noces. Ils sont heureux comme j'en ai jamais vu de couples comme ça ; c'est le couple idéal comme qu'on peut dire.

Oui ma mère est au courant (de la liaison de la jeune sœur), ça, c'est pour ça, ma mère, qu'elle est en dépression là, elle fait une dépression nerveuse. Ma sœur elle aime mieux sortir pis aller dans la rue. À tous les soirs, elle part avec l'homme marié. Tous les soirs, y a pas un soir qu'elle est ici. Vous avez vu l'autre fois, elle était pas ici. C'est ben de valeur*. Moi je trouve ça affreux. Elle se prépare une drôle de vie sans compter qu'on sait pas comment ça peut finir. Cette femme-là (de l'amant de sa sœur), elle peut se ramasser une dépression pis, on sait jamais, il arrive tellement de meurtre aujourd'hui, toutes sortes d'affaires. Elle manque de rien dans la maison. Elle a jusque la balayeuse pour ramasser sur les murs pour enlever la poussière. Elle a tout ce qu'une femme peut pas avoir. Ben regardez, il lui manque de rien dans sa maison mais qu'est-ce qu'elle manque, le mari est pas là ! Parce qu'elle fait rien que chialer, pis elle fait pas pour le garder. Pis dans la couchette, il vient pour la regarder : « sa mère*, es-tu de bonne humeur à soir* » ; il s'asseye des fois, c'est très rare y va asseyer ; y va sauter un soir pour rester avec, pour parler à cette barrière là, elle lui répond : « vires-toi de bord*, pis crosse-toé*. Fait que, c'est ben des affaires à dire à un homme, hé ! Fait que, y nous conte ça, il dit : « excusez-moi, mais c'est ça qu'elle me dit. Comment voulez-vous, y dit, j'ai une femme ben propre, comme un palais dans maison » ; il paraît que c'est rien que les paroles qu'elle a, pis parler dans les grandeurs*, pis... Il a un petit garçon, pis trois petites filles. Pis il est smatte* lui, il paraît bien* à part de ça. Elle dit que chez-moi elle a manqué d'affection puis elle a sorti avec des garçons qui l'ont pas aidée non plus, parce, ben celui qu'elle aurait vraiment aimé, à la dernière minute, elle a appris qu'il était accoté* ; elle a eu l'occasion de rencontrer quelqu'un de sa place, d'où ce qu'il venait, et puis il lui a dit : « tu es trop bonne pour lui, tu es trop une bonne fille, sacre* ça dehors, il est accoté* avec une autre de Trois-Rivières ».

Fait qu'elle l'a fouté là. Après qu'elle l'a fouté là, elle a fait une déception d'amour. À ce moment, là, ben, elle avait eu l'occasion de rencontrer celui-là... pis... Une fille qui envoie ses parents au diable là c'est pas payant ça. Pis je lui ai expliqué que ma mère était malade, c'était à cause de ça, elle veut rien comprendre, elle dit qu'elle l'aime ; ça fait déjà 6 mois, ça va faire 7 mois là ; elle se vante qu'elle a de l'argent en banque. Je lui ai répondu ; une fois, j'ai dit : « Céline, j'ai dit, cet argent-là, elle est pas gagnée honnêtement ; le bon Dieu, si il voudrait aujourd'hui pour demain* la faire brûler, ça c'est plus vite que tu l'as gagné. Ben de l'argent gagné il y a une adresse à cliquer comme t'as fait là, j'ai dit, ça, c'est pas chanceux ça. » Elle l'aime ? Un homme de 41 ans ! ; c'est pas lui qu'elle aime, sincèrement, c'est son argent.

Les Américains sont assez cochons qu'ils faisaient ça différent de nous autres, les Américains. C'est parce qu'ils sont trop cochons. Ils mangent leur merde pour venir promener ici, venir se promener dans notre province. Ils sont cochons, je les aime pas (rire), il n'y a rien à faire. Je vas vous dire, les Américains, moi je trouve qu'ils mangeraient de la colle pour faire des voyages. Ils se priveraient de manger pour faire des voyages. Pis ils sont assez mal vêtus ! ; je trouve que les Américains n'ont pas de personnalité, moi, non. Ils ont l'air plutôt lâches. J'en ai assez vu d'Américains, je les ai étudiés. Pis c'est vrai qu'ils sont cochons. Comment, cochons ? Ben, en mangeant, pis physiquement. Pis la façon de les voir arriver. Je n'en ai pas confiance, moi. J'en ai de la parenté aux États, ils sont venus il n'y a pas longtemps, voilà 3 semaines, ils sont venus, ils reviennent au mois d'août pour un 50^e anniversaire de mariage. Lui, ça se trouve à être le frère de mon père. Ils habitent aux États-Unis, au New Jersey. Ah ! pis je les trouve ben cochons. Pis c'est vrai qu'il est cochon. Il y a une rue de blocs* aux États-Unis à lui ; ben, il a mangé de la merde toute sa vie pour ça. Ouin, il mangeait rien que du réchauffé, pis des restants. Pis, elle, si ça lui dit de déjeuner à matin, elle va déjeuner, si ça lui dit pas, elle déjeunera pas. C'est une pure Anglaise, pure Américaine. J'ai un de mes cousins qui est marié avec une Allemande, hum ! pis mon cousin que je vous parle actuellement, il vient se promener ; dans deux semaines il va être ici au Canada, il s'en vient chez sa mère. Lui, il est en Allemagne. Il a été envoyé en Allemagne combattre, il a été un des premiers combattants en Allemagne. Ben lui, il a été aviateur pendant 20 ans, il était premier caporal d'avion et puis oh ! c'est instruit dans le bout des doigts, il a marié une pure Allemande, pis c'est un vrai Canadien français, c'est mon cousin propre ; lui, là, ça se trouve à être le garçon de ma tante, la sœur de mon père. Lui va nous parler, il faut qu'il retraduisse tout de suite ce qu'il nous a dit, parce que les Allemands sont très jaloux, elle est très jalouse, oui. Une très belle femme, une vraie actrice pis, lui, il est joli. Lui, il continue toujours à combattre en Allemagne. Lui, c'est mon cousin propre. Il est très gentil, puis très sympathique, puis il dialogue bien. Sa femme, c'est toute sa vie, oh ! oui, on dirait qu'ils sont mariés d'hier. Oui, il parle 7 langues, lui. Il est instruit dans le niveau des lois. Ben, aïe, il est premier commandant là-bas. C'est lui qui donne les ordres aux autres : « vous allez vous en aller ici, vous allez vous mettre de ce côté-là de cette clôture là pour combattre, vous allez faire ci, vous

allez faire ça », c'est lui qui dirige tout. Ses 20 ans étaient faits, il avait terminé il y a 5 ans, puis là ils l'ont fait resigner pour 5 ans parce qu'ils n'avaient trop de besoin. Il gagne des gros salaires, il a de l'argent. Oh ! oui, elle parle très bien français, oh ! oui. Elle a de la misère, on a de la misère à la comprendre un peu, nous autres, parce qu'on lui parle pas assez souvent, hé ! et puis elle parle très bien, pis elle est bien gentille avec nous autres : mais Seigneur du bon Dieu, elle t'a une perruque sur la tête, ma foi du bon Dieu là, je la mettrais pas pour aller au toilette d'en haut ! Parce c'est cochon, les Allemandes. Elle porte ses robes en bas des genoux, elle porte ses robes à moitié des jambes, puis elle est grande. Elle mesure quasiment 6 pieds, mais elle a pas payé pour les faire raccourcir ; dépenser pour 30 sous, eux autres, c'est la terre à boire debout. Pis quand ils viennent se promener, ils passent 15 jours, 3 semaines pis ils mangent tout ce temps-là chez mes tantes parce ça leur coûte rien. C'est la fille qui est venue à bout de lui faire acheter un char de l'année, je le sais pas comment qu'elle a fait ! Une fille de 18 ans !

Je suis très chaude pour mon parti (rire). Ah ! oui, je suis toutes les campagnes électorales. Ah ! oui, je les ai toutes suivies, les dernières. Ah ! j'aime beaucoup entendre parler de politique. Pour nous instruire enfin, sur le budget de notre province et puis sur l'administration. Mon père a toujours travaillé pour les conservateurs nationaux. Chez nous on a toujours voté bleu parce que le cousin de mon père était député ici. Le père de Claude ¹, pis le père de mon père étaient les deux frères. Y reste pas loin d'ici. Et puis ça a toujours été bleu ; puis y ont toujours rentré* 100 % ; puis ça fait pas longtemps que j'ai le droit de voter. Même j'avais pas le droit de voter, pis j'allais dans les élections. Pis j'aimais, j'aimais ça ! Mon parti, je suis chaude pour mon parti, c'est pas rien que parce qu'il est meilleur, parce que, vous savez, que dans la politique, il y en a du bon pis du méchant ; et pis moi, actuellement là, d'après tout le déroulement qui s'est fait là, je trouve que ce soit un parti ou l'autre, ils sont pas mal égaux. Mais j'ai d'autres raisons j'ai certaines raisons (rire) : premièrement, ce que j'ai obtenu depuis que je suis là-dedans, depuis que j'ai droit de vote, je l'ai toujours obtenu des nationaux. Puis, sans payer parce qu'y n'a ben qui vont là pis qui sont obligés de payer. Moi, j'ai jamais payé. On a toujours été franc avec moi, fait que c'est pour la raison que je leur dois le respect, que j'ai le droit de leur donner. Claude Parent nous a rendu de grands services. Fait que, faut toujours que je sympathise avec eux autres, parce qu'ils ont sympathisé avec moi. Les libéraux, là, je les aime pas du tout. Ben, je vas vous dire, moé, eux autres là, j'ai pas confiance du tout. Oui c'est vrai, le Bourassa y parle bien, ça fait beaucoup. Mais, parce qu'oubliez pas, pour être à la tête de la province, d'une province, ça prend quelqu'un qui a de la tête ; puis c'est pas un jeune homme de 36 ans qui est capable d'administrer un budget de province. Parce qu'un homme de 36 ans, ça force* pour administrer son budget lui-même, personnel ! vous ne me ferez pas accroire qu'il est capable d'aller en administrer à la tête d'une province. Pis, M. Bourassa, j'ai rien à dire contre mais je l'aime pas, j'aime pas sa face pis j'aime pas les rouges. Ben, pensez-vous que ça a de l'allure,

¹ Prénom fictif de l'ancien député du comté.

100 000 emplois, je me demande où ils vont prendre ça ? Promettre ça ! Je veux ben crêre que Bertrand y a pas fait grand chose, mais lui, je pense qu'y va en faire encore moins ; Claude Parent il a à peu près dans la cinquantaine. Puis oubliez pas que Claude Parent fait de la politique, puis il a été dans tellement d'affaires qu'il serait capable d'être à la tête de la province, je ne serais pas inquiète pour lui. Parce que c'est un homme de tête. Il a toujours eu de la tête, même si il n'était pas dans la politique, c'est un homme qui a toujours eu de la tête, il est bien instruit, on lui ôtera pas. Pis c'est un homme franc, pis c'est un homme qu'on peut compter sur lui, c'est un homme fiable. Fait que moi, c'est pas la cause que c'est lui, mais j'ai de la connaissance parce qu'il a été sympathique pour ma famille, et puis je ne pourrai jamais pas lui faire confiance. Parce qu'on m'a appris qu'à Québec, au Parlement de Québec, il n'y avait aucun entente avec tout le monde qu'y avait là ; ça s'ostinait* tout entre eux autres, pis ça s'entend pas du tout.

J'ai confiance qu'on le rentrera* le lendemain ; ouin. Et pis ce sera Claude Parent ! (rire). Avec lui on aurait quelque chose dans notre province puis on aura quelque chose dans notre paroisse parce qu'ici, à Douceville, on n'a jamais rien eu des rouges, jamais, jamais. Le monde, c'est tout sur le Bien-être social, ça crève de faim.

Le Parti Québécois, moi, j'ai pour mon dire* que c'est à peu près comme les créditisses. Je sus-t-allée voir le créditisse, je sus-t-allée voir ça un soir ; eux autres, c'est pas grand chose, c'est à peu près rien que de la parlette. Le Parti québécois, je suis pas pour ça non plus ; René Lévesque, je suis pas pour ça. Ben, moi le Crédit social pis le P.Q. qu'y appellent ça, j'en ferais pas, de t'ça. Non, rien que les deux partis. Si ce serait de moi, si je ferais les élections, rien que les deux partis pour voir celui qui rentrerait* le plus fort. Mais ça a toujours été de même, c'est toujours les bleus qui ont rentré* ; ça fait combien d'années qu'y sont au pouvoir, les bleus ! Si Maurice Duplessis aurait vécu, je pense que Monsieur Bourassa, lui, y aurait pas rentré.

Je trouve que les races sont pas mal toutes égales. De mon point de vue. Oui. J'aurais pas détesté ça, d'épouser un nègre. Parce que j'ai rien contre eux. J'aurais bien aimé marier un type différent de moi. Soit un Italien ; non, pas un Italien, parce je le hais trop, un Irlandais ou un Écossais, quelque chose comme ça. Mon père, sa famille c'était des descendants d'Italiens, puis j'ai jamais aimé ça, parce que j'en ai beaucoup servi dans des restaurants. L'Italien C'est cochon puis, oh ! c'est un manque de tout. J'aime pas les Italiens du tout. Je les aime pas. Parce que je les écoutais parler puis, j'en ai marre de tout ça (rire). Le Français est différent de l'Italien. J'en ai trop connu de Français, j'aime beaucoup les Français. Je sais pas pourquoi, je peux pas vous le dire. Parce j'ai un beau-frère de Français moé. Pis, c'est pas du tout, c'est pas les mêmes idées. C'est pas pareil comme nous autres. C'est un bon père de famille, du monde travaillant, pis pas gaspilleux non plus, hein, c'est ménager*. Mais c'est pas ben le genre que nous autes. Du tout. C'est pas les mêmes idées. Pis y élève bien ses enfants, oui, mais_ c'est pas les mêmes idées

comme nous autres, du tout.- Ben, attendez un peu là. On dirait que là, y va bien éduquer ses enfants, mais, les choses qu'y devrait garder personnellement, pour lui pis sa femme, savez qu'est-ce je veux dire, on dirait qu'y est moins scrupuleux*... devant ses enfants. Si y a envie de la caresser ou de savez qu'est-ce je veux dire, dire des affaires indécentes, quand même son petit gars est là... ; y va arriver, pis y va la pogner à une place pis y est pas plus méchant pour ça, y est habitué de même.

Les modernistes satisfaits

[Retour à la table des matières](#)

Ces deux dernières interviews mettent en scène des informatrices (M^{mes} Garant et Lauzon) pour lesquelles la modernisation n'a entraîné ni pathologies, ni déstructuration interne ; au contraire elle répond à des aspirations que ces personnes avaient éprouvées avant l'incursion des nouvelles idéologies, elle fournit des langages justificatifs à un sentiment d'altérité que nos sujets ressentaient lorsque leur communauté vivait tranquillement sa tradition ; elles furent donc des modernistes avant la lettre et sans le savoir, le changement ne les a pas prises au dépourvu mais au contraire valorisées.

Madame GARANT

43 ans

femme d'un contremaître de la « General »

travaille dans un atelier de couture depuis quelques années

La plus moderniste de nos informateurs, tant au point de vue religieux (puisqu'elle met presque en doute l'existence de Dieu), qu'au point de vue politique (elle vote pour le Parti québécois dès 1970) et surtout éducatif : pédagogie de la manipulation, poussée à la virtuosité (voir l'exemple du bas de la page 373 où, grâce à l'habileté de l'informatrice, le père, le fils et Dieu trouvent tous leur compte !)

Il apparaît bien dans cette interview comment l'éthique traditionnelle (hypertrophie du statut maternel, plasticité, sens du marchandage s'étendant jusqu'aux rapports avec la transcendance) garde une grande vigueur et favorise en même temps l'ouverture au changement ; enfin malgré une indépendance

d'esprit exceptionnelle à Douceville, la relation à l'autre reste déterminante des attitudes : par exemple, être comme tout le monde dépasse en importance le fait d'aller au Paradis ou en Enfer.

La messe, j'y vas, mais si je file* pas ben, ben... j'y vas là, j'ai pas grand mérite. C'est... je le sais pas, là, franchement, ça me dit plus rien, ça m'apporte plus rien ; c'est ça qu'est de valeur* je me dis, pis c'est ça que mon mari me dit : « t'as donc ben changé ». J'ai été un temps, j'allais à la messe tous les matins, j'allais chercher quelque chose. Oh ! voilà une dizaine d'années, je crois ben. Ben, les enfants y allaient, pis je me disais : « ben, si ils sont capables de se lever, moi aussi ». Mais j'allais chercher quelque chose. Là, j'y vas, pis je vas pas chercher rien. Oh ! ça s'est refroidi, lentement.

On a discuté avec les enfants et pis je pouvais pas les ostiner* de les contredire parce que ce qu'ils disaient, je le pensais moi-même. Premièrement, il y a des affaires que j'ai jamais acceptées dans la religion : la confesse, j'ai jamais accepté ça, j'étais toute jeune puis je l'acceptais pas. On était obligés d'y aller, j'y allais ; on a été élevés de même. Obligé, tu vis, tu le fais. Veux, aime ça, aime pas ça, tu le fais. Mais, probablement, si j'avais eu vécu aujourd'hui, j'aurais peut-être pas été facile à manier. Parce, probablement que c'est pour ça, quand les enfants m'arrivent avec des idées qui existent pas encore, que je suis pas pour* dire, ben : « t'es fou », parce que je l'ai été, moi aussi. Probablement je le serais. Mais moi là c'est plus de mon âge, c'est ça qu'est la différence.

Oh ! je crois en je crois en Dieu... à une puissance, une puissance. Mais l'histoire du Ciel, là, pis tous les saints qu'y a pas là, là pis tout ça... Je pense faudrait pas je fasse trop, trop d'études pour pas y croire. Je crés pu à ça. Là, j'ai réalisé par moi-même que c'était pas vrai, ça. J'ai réalisé qu'on fait pas le mal... Les circonstances nous obligent à faire de quoi*, à agir d'une manière, pis à penser d'une autre manière. Comme sa religion, ben, on choisit, mais si on a le choix, pis si on est baptisé, équilibré, on va choisir le bien ; y en a pas beaucoup qui vont choisir le mal par choix ; fait que là, vont aller plutôt du côté du bien. Si ils vont dériver du côté du mal, ben des fois, ça peut être une cause qu'y a eu quelque chose là. Qui l'a aigri. Ben, si y a un petit peu de violence, ben il va se tourner où ce qu'il y en a. Parce qu'il y a des personnes qui réagissent pas tout de la même manière.

Oui, je prie. Oui, je vas le dire : « protégez-nous » ; s'il y a quelqu'un qu'est plus fort que nous, « protège-nous ». Ça, oui, je vas le dire encore. Parce que, peut-être qu'il y a quelqu'un, probablement, au-dessus de nous autres, peut-être plus puissant que nous autres. Mais quand on est dans une situation, quand même qu'on prierait encore plus, on est dans la situation, faut s'en sortir tout seul. Ça, c'est ça que je dis. J'y parle aussi, je dis : « si y a un Dieu, là, ben, je suis pas capable de faire mieux ; je suis pas capable de faire mieux » ; c'est tout, je fais de mon mieux, je m'en retourne chez-nous, j'essaie de faire mon devoir de mon mieux et pis j'espère, si y a un être supérieur, ben, il est supposé être satisfait de t'ça. Si il y a un

être supérieur, pis qu'y est bon, pis qu'y est supposé d'être comme on est nous autres avec nos enfants, pis, ça peut pas être parfait ! Moi, ce que j'admets pas aussi c'est quand il vient chercher une mère de famille, ça je suis pas d'accord. C'est ça que je pense. C'est ça que je me dis aussi ; là, mon frère avec sa femme malade, il a encore son chapelet dans ses poches ; ils nous apprenaient, quand on était jeune : « traînez votre chapelet, la Sainte-Vierge vous oubliera jamais ». Ben, j'ai dit, elle aurait été aussi ben de l'oublier. Elle l'a pas oublié.. Il doit y croire puisqu'il traîne ça. Peut-être ça l'aide, mais, ça lui aide pas ben, ben pour sa situation, il est mal pris* comme Peut-être ça aide à supporter. Je le sais pas comment que m'as* évoluer dans 10 ans, comme ça s'est fait depuis 10 ans ! Moi, ce genre d'évolution, là, j'aime pas ça. Moi, je dis que si c'était de quoi* qui était établi, c'était dû* de rester de même*, ça m'en a enlevé beaucoup. Si on joue avec ça comme on joue avec des affaires dans la maison, des meubles qu'on change de place ou pour changer de décor au Paul VI, ça ! Ben, moi, je dis que si c'était si bon que ça, ben ça reste tout le temps de même. Une loi qui est bonne, elle est tout le temps bonne. Tuer une personne c'est jamais bon. Y disent : « s'adapter ». Moi, je dis que c'est pas mieux si tu galvaudes autour là et t'asseyez, et pis tu voés que t'as fait des erreurs pis t'asseyes de leur en redonner pour les attirer ; c'est comme on va s'apercevoir qu'on a été un peu trop sévère avec un enfant, pis là tu vas lui en donner, tu vas lui en donner, c'est pas mieux ça. C'est pas mieux, on l'attirera pas plus.

Le ciel, l'enfer, ça me tracasse pas parce que je me dis que, mé* que je meurs, je suis pas inquiète. M'as me ramasser pareil comme tout le monde, je suis pas plus inquiète qu'un autre ; s'il y a un ciel, j'aurai ma place pareil, comme tout le monde ; pis si il y en a pas, ben je serai comme tout le monde. Moi, je dis pas que j'ai renié, je dis que j'ai évolué. Si l'Église a changé des affaires, on peut en changer nous autres aussi. Si notre conscience nous dit d'en changer. Dans ce que je fais, je suis correcte parce que j'y vas à la messe, quand je peux y aller. Mais si je file* pas ben, ça arrive assez souvent moi, que le matin, des journées que je suis pas en forme, ben, là, j'y vas pas. Ben, comme la semaine passée, là, mon mari voulait ben partir, bon, j'avais pas été à la messe de 8 heures ; j'ai parti, j'étais pas pour* rester icitte pour aller à la messe. Je calculais que le bon Dieu doit aimer, doit préférer que je fasse plaisir à mon mari que d'aller à l'Église. Bon, c'est de même* je le prends. Peut-être en vieillissant, je forcerai peut-être plus. Mais, comme je vous dis, j'y vas parce que je suis trop vieille pour lâcher. Mais je sais bien que si j'avais 17-18 ans, je ferais comme les autres, j'irais pus. Je pense moi, que c'est là que ça a commencé à me refroidir tous ces petits changements, là. Je le sais pas pourquoi. Pourquoi qu'ils ont commencé ça ? Je sais pas. Je sais pas si c'est parce... moi, je dis que la religion avait une phase à passer, pis qu'elle baissait là, pis ils auraient été aussi ben de garder ça pareil, pis la laisser baisser et pis elle aurait remonté par elle-même. Tandis que là, ils ont tout changé, ils ont amoindri quelqu'un qui aurait resté ¹, et pis ceux qu'ils avaient à perdre, ils les ont perdus ; ça

¹ Ils ont refroidi quelqu'un qui aurait continué de pratiquer.

baisse tout le temps et pis de toute façon ça va remonter pareil ; pis ils vont être obligés, ils reviendront ; ils vont encore changer, pis, là ils reviendront plus sévères.

J'ai cherché à les élever tout sur le même pied, une égalité, je les ai tout aimés pareil pis, même le dernier.- il a pas été aussi privilégié que les autres, parce que la nature l'a pas choyé autant comme les autres. Je les aimais, mais j'essayais de pas trop les gâter ; c'était ça qu'était le problème, dans le temps, fallait pas trop les gâter. Y a rien qu'un affaire que je me suis privée là, pour à mon goût, de les prendre ben gros. Ah ! j'aurais ben aimé les prendre plus que ça. Ben là, pour pas trop les gâter, ça à l'air, c'était pas bon. Mais je me dis, ça reste pas longtemps petit bébé, on les a pas, on les a plus longtemps. Parce qu'on sait, y sont rendus grands pis tu peux plus les prendre, tu peux plus rien faire.

C'est pas drôle, là, ma fille qui s'en va au loin, là. Mais là, je me dis, elle a choisi ça, c'est parce qu'elle voulait ça, elle aime ça de même, elle va être heureuse de même. Elle serait encore moins heureuse si je la retenais. Là, elle sera pas heureuse. Oui, la maison va se vider mais je prépare bien de quoi*, oh ! je m'ennuierai pas. Je vas lire, je vas, cet automne-là, je vas faire des couvre-pieds ; je vas tout leur faire des couvre-pieds, là, pour toutes les belles-filles pis la fille là. Oh ! je vas m'acheter du linge là, du coton, pis je vas leur faire ça. J'ai dit : « penses-tu que m'as* rester icitte à regarder la télévision ? » Ben, je pense pas. Je pense pas. Pis, là, ben on va sortir un peu plus. C'est assez plaisant, sortir, quand y a rien qui t'attend à la maison ; ça, ça va changer. Mon mari, lui y est ben bon, mais seulement que ça a coûté ben cher pour les études, hein, pis y a eu des restrictions, pis ça l'affecte plus que moi, lui, les restrictions ; moi ça me dérange pas. Là, j'ai un set* de cuisine ça fait longtemps qu'on était supposé* le changer, bon. Tous les ans, ça adonne* pas. ça adonne* pas ? C'est tout, ça finit là. Là, lui, c'est le char*. Pis, là, ça y tenterait de changer. C'est toujours des chars* usagés qu'on a eus. J'ai dit : « Là, cette année, je vas aller travailler, puis s'il est capable d'attendre à l'année prochaine, on aura un char* neuf. Mais je le sais pas si il va être capable d'attendre. Quand il veut avoir quelque chose, quand il veut avoir quelque chose... Je me demande de quoi ça peut dépendre qu'un homme aime tant faire de l'auto. Je sais si, pour lui, là, il est un être supérieur, quand il a l'auto là ! Parce qu'il aime ça, il aime ça ! Mais faut je sois avec. Y a des fois qu'il va partir tout seul, là, quand il va chez sa parenté, chez ses oncles, là, quelqu'un que je connais même pas, lui, il visite ça. Pis un moment donné, là, il va faire le tour, il va les voir ; moi j'y vas pas, parce ça m'intéresse pas.

Probablement, lui, le sacrifice pour lui est encore plus dur que pour moi parce qu'il a plus de misère à accepter de se plier à des exigences. Moi, ça me dérange pas. Non, ça me dérange pas du tout. Ça m'aurait dérangé si l'argent avait été gaspillé pour des inutilités ; pas pour ce qu'on a fait. Et pis à part de ça, les enfants y ont eu de l'instruction, mais ils ont eu des dettes aussi. Ils ont toujours travaillé un petit peu durant les vacances. Fallait pas exiger qu'ils aient des gros salaires

mais ils ont tout fait leur effort. Ben, on peut pas demander mieux. Ils ont tout le temps travailler un petit peu. Jean c'était au terrain de jeux, c'était pas gros, il gagnait 10 \$ par semaine, mais il faisait ce qu'il pouvait.

Les enfants l'ont toujours su, tout le temps, on a tant d'argent, là, cette semaine il faut ménager* là. Là, on a un peu plus, ben... Ils ont toujours été au courant de notre budget. Ils ont suivi tout. Pis il y avait de l'argent dans l'armoire, là, ce qu'est pour la dépense, là, c'était ma manière. Et n'importe qui avait affaire* dedans. Ils allaient chercher qu'est-ce qu'ils avaient de besoin. Pis ils le disaient. Jean temps en temps, il en prenait, mais ça, elle était là pour ça ; ceux qui n'avaient de besoin, ils allaient s'en chercher.

Moi je calcule que les enfants peuvent m'apporter bien de quoi* ; ben gros. Si on s'adapte pas à leur monde on va être malheureux. Ça a été ma méthode, fallait que je les écoute, puis discuter avec, puis c'est de même que je calculais que j'aurais réussi ; parce qu'arriver pis dire : « non, ça finit là », c'était pas ce que je faisais. J'ai commencé très jeune. Moi, ce que je leur disais tout le temps, et asseyé de les élever : « si tu fais de quoi* de mal, dis-le, dis-le... Ben on va n'en discuter, pis après ça, ben, tu vas voir ; mais, moi, apprendre de quoi* par les autres, là, qui a été fait par mes enfants, je suis pas d'accord. Vous êtes capables me le dire. » C'est comme l'affaire de la messe. Les miens y allaient pas à messe. Les autres du voisin y allaient. Y partaient mais y allaient pas. Je vois pas quelle différence qu'il y a. Ben moi, j'aime ben mieux le savoir, là, y va pas.

Comme, ce printemps, son père était malade et pis y voulait, mon mari voulait aller à la messe ; pis lui, la messe ! J'ai dit : « ça a pas de bon sens, t'es pas pour aller à la messe » ; « sais-tu qu'est-ce tu vas faire, j'ai dit à Paul, (le fils) tu irais ben à sa place ». « Ah, y dit, oui, certain ! » Il a parti, il est allé à la messe ; fait que faut aimer à rendre service.

J'ai dit à mon mari : « t'aimes-tu ton gars, ou ben donc si y t'aime pas ? Tu sais que c'est un effort, là ». « Une fois temps en temps, là, j'ai dit, tu devrais aller faire un petit tour. Je sais que t'aimes pas ben ça mais, mon doux, t'es assez sorteux, j'ai dit, vas-y donc ! Des fois vous allez voir une pièce de théâtre... » ; qu'y continue à la garder au cas où que plus tard là, ça serait une erreur de la laisser. Je le sais pas si ça serait une erreur qu'y la laisse, mais en tout cas pour qu'y reste un petit peu en contact, pis quand ils arriveront à un temps, là, qu'ils choisiront, ben ils auront moins oublié.

Mon mari... ? y a eu une bonne influence, parce que c'est un bon mari. Mais pas la même chose. Je sais pas... il est plus gêné, pis il aurait été plus radical. Comme là, pour le problème, là, du pensionnat là, lui ce qu'il regardait là, donner 2 000 \$ quand tu peux le faire ici. C'est sûr, c'est un gros point ; moi aussi, ce point là, je l'avais. Mais seulement que je lui disais : « faut voir pourquoi qu'il veut aller là ». Moi je me suis dit : « ça lui a fait un combat quand il a appris que sa sœur se mariait. C'est un garçon qui est ben sensible, pis là, il est bien ami, il est ami avec

tout le monde ; il se met à jaser avec quelqu'un, pis il placote* tout le temps ». Ben, j'ai dit : « faut se mettre à sa place là, pour lui, là, il va rester rien qu'avec deux personnes âgées, il a toujours plus de différence qu'on avait avec les plus vieux, pis, il y en avait d'autres qui suivaient ». On avait ben beau essayer d'avoir toujours de quoi à parler mais on n'a pas toujours, toujours. J'ai dit : « faut asseyer de voir si c'est parce qu'il veut avoir du monde, la solitude le pèse, peut-être ». Il y a des personnes qui sont pas capables de supporter la solitude.

Quand il y a des problèmes à régler, les enfants vont m'en parler, pis là, après ça, moi j'en parle à mon mari ; pis, après, je parle du problème devant les enfants, quand mon mari y est. Là, il est au courant et j'ai asseyé d'y faire comprendre là. Parce qu'il se fie pas mal à moi.

La plupart du temps, je mettais de l'eau dans mon vin à discuter avec eux ; ils m'apportaient leurs raisons, dans le fond, je me disais : « y a de quoi* de bon dans ça ». Pis là, ben, je leur rapportais mes idées. C'est comme la fille l'année passée, mon mari, les cheveux lui redressaient sur la tête, là, elle dit : « nous autres, les projets là, on va partir, on va aller enseigner, bon, ça aurait été comme au mois de septembre, pis, elle dit, on va rester ensemble un an, pis, après ça, ben, on se mariera ». Je m'en attends, qu'est-ce tu veux, c'est la mode ! Mais mon mari, y aime pas ça quand je dis ça, parce dans le fond, moi, il me semble, ça serait une bonne affaire.

Y me semble moi que ça serait une bonne affaire, un an ou deux pis après ça ils vont voir si leurs caractères s'adonnent, tandis qu'après, si ça marche pas, si c'est pris pour* pas marcher pareil, ils partent chacun leur bord, ils ont rien à défaire. Autrement un mariage, là, aujourd'hui y se défait n'importe comment. Là, j'y ai dit à Janine : « le fond, ça, c'est le fond de ma pensée que je pense ; sur le dessus, ben, là, je tiens encore qu'ils soient mariés, c'est mieux de même ». Hein ! ils le disent tout, c'est mieux de même. J'y ai dit : « ben, quand vous serez mariés, par exemple, quand vous aurez pris vos responsabilités, vous avez vu les défauts, voyez les défauts, pas juste des qualités, cherchez-les, les défauts pour, après, là, quand ils arriveront, les défauts, vous direz, « ah mon doux, si elle a un gros défaut », il était pas plus gros qu'avant, mais c'est parce que tu le vois pas du même œil ». Mais quand ils sont mariés, par exemple, une fois qu'ils vont avoir pris leur décision, ben, là, c'est le temps de mettre de l'eau dans son vin et pis un mariage il se sauve de n'importe quelle manière ; avec de la bonne volonté là, une personne peut réussir son mariage.

Si je suis avec un problème, là, pis que j'en parle, je les change, mes idées. C'est ça que mon mari me dit, des fois sur... sur les affaires d'église, pis tout ça : « Mon doux que t'as donc changé ! T'étais pas de même. » Je le sais que je n'étais pas de même ; je le sais que j'étais pas de même. Mais...

C'est sûr que quand elle a parlé de t'ça, j'ai dit : « là, certain, premièrement, ton père est pas d'accord, bon... » Même, il lui disait : « aïe, moé, mé* qu'elle revienne, m'as* avoir assez honte là ! m'as avoir assez honte ! » – « Honte de quoi ? » J'ai dit : « t'aimerais mieux y dire, là, je veux plus te revoir ; pis risquer qu'elle a de la peine là-bas, pis qu'elle a de la misère ; tu changeras ben ! À part de ça, si elle vient qu'à décider ça, là, ben, faudra être d'accord tous les deux, qu'elle revienne quand ça lu dira ». – (Aïe, y dit, j'aurais honte, moé, la voir arriver, accotée* ». Accotée* ou autrement... C'est ça qu'y prend feu. Ben, j'y ai dit à Janine : « là, faudra que tu respectes les idées de ton père, pis que tu respectes les miennes, pis nous autres on respectera les tiennes. Bon... » Ça a pas duré longtemps cette affaire-là, oh ! non, ça a pas duré longtemps ! Là, ils se marient.

C'est peut-être de pas avoir mis des bois dans les roues. Moi, les voisins, ça me dérange pas du tout, premièrement, moi, je sais pas ce qui se passe chez le voisin, pis j'aime mieux pas le savoir et pis, ce qu'ils pensent de nous autres, ça me dérange pas. Moi, je leur dis tout le temps « m'as asseyé de faire vivre, ce que vous avez à vivre, vivez-le, le mieux que vous pouvez là, pis vous le savez ce qui est bien pis ce qui est mal ». J'en jase souvent : « tu le sais, là, les choses que tu sais que t'as pas droit de faire, fais-le pas ; ce que tu sais que t'as droit de faire, tu peux le faire. Je peux pas te suivre ». Il y a eu le problème que c'était pouvoir se méfier des homosexuels ; à mon petit garçon là, à une certaine âge, ça je les avertissais ; pis quand ils n'ont eu des problèmes, ben, ils sont venus me les dire.

L'éducation sexuelle, ça les intéressait pas ; se faire lire une petite histoire là, les fleurs pis 56 affaires de même, ce qu'ils nous montraient de leur enseigner, c'était ça « Comment parler aux enfants ». C'était supposé* d'être des bons livres que j'avais achetés. Ça a jamais été des enfants pour aimer à se faire raconter des histoires. Fait qu'ils finissaient par se tanner*, pis je lisais tout seule. Ce que j'ai fait, je leur ai acheté des livres pour eux autres-mêmes, je leur disais : « Lis-le et pis si il y a des questions, viens me les poser ; peut-être je serai capable de te les répondre ». J'ai pas eu de problèmes, je sais pas si ils étaient en arrière ou si ils étaient dedans je le sais pas, ça a jamais été des questionneux sur ce point là. Peut-être qu'ils avaient compris. Ils n'avaient peut-être pas besoin d'explications !

Oh ! oui, là y en parlent, par exemple. Mais mon mari, lui, s'ils veulent le faire étriver* ils lui parlent de t'ça, pis là, dans ce temps là, y part, y s'en va dehors. C'est curieux pareil Même si j'y dis : « mon doux t'as pas besoin de te cacher » ; des fois ils me pointe-rivaient*. « Toi, tu vas voir, c'est pas pareil, ton mari est sur les cadres, tu dois, tu dois pâtre, t'as jamais personne pour coucher avec toi » – « Mon doux, j'ai dit, ça se fait pas rien qu'à se coucher dans, dans, dans la nuit ça ; je dis, vous êtes tout venus au monde pis si j'avais pas été opérée, je dis, on en aurait d'autres » (rire). Aïe ! il aime pas ça quand je dis ça. « Aïe, il dit, faut qu'elle conte tout ».

Ça pas été un homme qui a joué avec les enfants bébés, ça. Ça, les enfants, je leur dis pas, mais prendre un enfant là, jamais il dirait : « donne-moi le là ». Pis moi, ben j'aimais donc ça, je le prenais pis j'allais lui porter. Même, une impression, je me dis, là, lui, je pense qu'il aurait pas souffert de pas avoir d'enfants.

Les enfants, il les aime ben. Il les aime ben ses enfants. Mais les petits enfants, là, y donnait comme raison : « j'ai peur de leur faire mal ». Mais des fois, ils venaient à un certain âge, y avait pas de danger qu'il aie peur de y faire mal... Moi, je trouve pour mon dire* quand il se développe un défaut, un gros défaut, là, il y a quelque chose avec ça. Moi, je dis, c'est parce une personne est très malheureuse, quand elle développe un défaut, voler, des choses de même, c'est ça qui me ferait le plus peur moi, si je voyais qu'un de mes enfants faisait ça. Comme je vois Jean, là, ben, c'est arrivé une fois, c'est arrivé, il avait à peu près 16 ans, j'étais due* ça de jamais n'en parler ; il avait pris une bouteille de bière ; ben là, j'étais assez malheureuse, là, j'avais pas envie de le disputer, parce je me disais, il est donc malheureux, pour dire, de noyer ça dans quelque chose là. Pis là, ils nous font des confidences dans ce temps là, hein ; là il disait qu'il voulait pas me faire de peine pis tout ça. Pis, comme là, quand il part c'est ça qu'il me dit : « t'as pas besoin d'être inquiète, boire, je l'ai asseyé une fois, j'ai été malade, j'en n'ai pas repris ». Comme la drogue, il dit : « t'as pas besoin d'être inquiète, de la drogue, j'en prends pas, parce j'ai peur de t'ça ». Il dit que non. Ça, là ?

J'ai dit, faut qu'il voit tout. Une fois qu'ils ont tout vu, après, ben, souvent ça les tranquillise. Janine, elle, des fois, son Claude quand il était à Montréal, il nous contait des places qu'il avait été pis, elle aime pas ça ; j'ai dit : « va falloir que tu changes ; laisse-le donc voir, j'ai dit, t'es ben mieux qu'il aille le voir là, que pis à part de ça, tu fais voir que t'aimes pas ça, il ira, pis il le contera même pas ; nous autres, quand y a de quoi* pis si on chiale tout le temps, allez-vous le conter ? Ben, un mari c'est pareil. Si tu t'asseyes de l'attacher, là, tu vas le perdre ».

Madame LAUZON

75 ans

veuve d'artisan

Cette « vieille dame indigne » représente un cas unique de modernisme prémonitoire puisque avant même que les idéologies d'importation ne parviennent à Douceville, elle les avait comme inventées pour son propre compte : sa résistance au cléricisme voilée par une apparente soumission, sa fréquentation des protestants, sa « libération » des rôles féminins ne datent pas d'hier. Mais, pas plus qu'elle n'adhérait aux modèles de sa jeunesse, elle n'opte inconditionnellement pour les nouvelles idéologies : elle reste pieuse, très pratiquante (confesse mise à part), elle aimerait des prêtres plus directs, elle se

soumet aux mœurs politiques locales et (cette partie de l'entrevue n'est pas reproduite ici) elle est partisane d'une pédagogie autoritariste.

M^{me} Lauzon donne donc un exemple d'une indépendance d'esprit exceptionnelle, soutenue par un style direct qui, s'il n'ignore pas les ressources de la manipulation, ne s'en fait au moins pas accroire (voir ses relations conjugales). La finesse de ses analyses originales (par exemple ses conceptions de la déviance interprétée en termes de maladie, de l'aspect psychologique des miracles ou de la nécessité d'un conditionnement précoce) démontrent une pensée autonome, novatrice.

Le protestantisme j'ai l'impression qu'y est infiniment supérieur au catholicisme. Ben, disons qu'y était plus réaliste, je sais pas, j'en viendrais peut-être à la conclusion que ceux qui ont protesté là, lors de la Réforme, y avaient raison de protester. Si j'avais vécu dans ce temps là, je pense, j'aurais été protestante, moi aussi. C'est pour ça que je leur en veux pas.

J'avais un oncle qui était protestant, y avait marié la cousine de mon père ; pis c'est drôle, moé j'étais petite mais c'est drôle, ce gars là, y se conduit bien, pis pourquoi qu'y leux en veulent tant, y en veulent tant à ces gars-là ?

Mais fallait se conformer, vous savez... J'écoutais. J'embarquais pas à 100 %. Le protestant y a pas confiance au pape pis c'est toute, le pape C'est un homme comme un autre, y peut se tromper. On dit... on dit toujours qu'y se trompera pas, mais y peut se tromper après toute. Je le sais pas... y a juste ça qu'y ont pas confiance, eux autres, pis la Sainte-Vierge.

Les protestants y lisent même la Bible la même chose que nous autres. Le Notre-Père y le disent comme nous autres. Ils nous en ont ben faite croire des affaires. J'avais une amie, une fille qui était protestante, pis je l'ai ben aimée. Pis elle était aussi bonne comme moi je pouvais d'être bonne. Elle nous rendait des services autant comme on pouvait y en rendre, pis elle disait : « moi, je vas aussi ben rentrer dans ton église, ça me fait rien ». Je dis : « moi non plus, ça me fait rien ». Je vois pas de différence qu'elle avait avec nous autres.

Oh ! les curés nous ont toujours bourrés avec ça. Eux autres, c'est toujours ça qui les intéressait. Hein, fallait qu'y aillent à confesse à Monseigneur pour avoir été à un service. Y avait rien de mal, y avaient dit le Notre Père, y avaient lu l'Évangile. Y avait rien de mal là-dedans, on la lit, nous aussi ; fallait pas y aller dans le temps c'était péché. Pour ça, je te dis, y nous ont trop bourré avec des péchés de rien, c'était rien, ça, voyons donc, c'était ridicule. Parce que je m'en souviens, nous autres, on avait une Église protestante, hein, pis y était mort ; c'était un haut personnage dans les protestants de par icitte, là ; on avait été là (au service funèbre du protestant), j'étais jeune, j'avais été là, avec maman et puis, le dimanche, le curé, toutes ceux qui avaient été au service là, fallait qui y aillent à

confesse, à Monseigneur, à Trois-Rivières ; ben, moman elle dit : « si y pense que je m'en vas aller à confesse, elle dit, pis j'irai pas » Les Témoins de Jéhovah aussi y ont du bon. Dans toute chose y a du bon pis y a du méchant ; j'ai li leurs pamphlets*. Ça, c'est adonné*que j'y étais pas, à chaque fois qu'y ont passé. Pis c'est vrai qu'est-ce qu'y disent. Y a des choses qu'y est vrai. Parce qu'y avaient laissé le pamphlet à la porte pis je l'ai li. Autrefois on allait chez le diable si on lisait ça, mais là, à c't'heure je crés ben qu'on ira plus. On sait toujours qu'y a un être suprême. Ça, y me semble qu'y a pas personne qui croit pas qu'y a rien, rien, rien qui marche. Y a quelqu'un qui fait marcher ça, cette affaire-là, hein ; ça, quand on a été élevés dans une religion, hein, qu'y nous ont donné une base de religion, on est toujours plus porté à croire, hein, que celle-là... Quand même qu'on les croit pas toute, toute, qu'est-ce qui nous disent, on en croit toujours une partie.

Je crois qu'y a un bon Dieu, t'sais, ça, y en a un, pis que, écoute donc, y a des commandements qu'y nous ont donnés, faut les suivre. Mais y a des choses qu'y nous disent là, tout qu'est-ce qu'y nous disent, les autres là, je les crois pas toutes. Rendus qu'on le sait qu'y a un être suprême, ça marche pas tout seul, ça fait que... moi, je sais, si je vas pas à messe, je prends mon Évangile, je lis l'Évangile du jour, je médite un peu. Ça, l'Évangile, c'est l'Évangile. Mais lorsqu'y monte en chair pis qu'y parle de toutes sortes de choses, j'ai pas besoin de tout savoir ça. Je me sens mal... ça m'intéresse pas qu'est-ce qu'y disent. Mais l'Évangile, y vont lire l'Évangile, je porte une attention spéciale ; pis y vont la méditer, o.k., t'sais, je pense à ça... Être bon chrétien, c'est pas d'être toujours à ronger la balustre, c'est pas de... c'est ceux-là ben souvent qui en font plus de tort que de bien. Le bon Dieu a dit : « prends l'Évangile » ; savez, y a dit : « lorsque vous mourrez, vous serez jugé, là, mé qu'*on meurt. Vous avez fait le bien, vous serez sauvé, si vous avez faite le mal, vous serez damné ». Bon, ben, si je suis chez le diable je n'ai pas besoin des messes ; pis si je suis au Ciel, ben, j'en ai pas encore plus besoin ; fait, qu'est-ce ça sert, faire chanter ça ! Ben y en n'a pas de Purgatoire, on le fait icitte le Purgatoire, sur la terre. Y n'en parlent pas dans l'Évangile du Purgatoire. Y parlent du Ciel pis de l'Enfer. Y nous parlent pas du Purgatoire. Et pis, y parlent plus de rien.

C'est, comme y nous disaient avant, là, l'affaire des Limbes. Quand l'enfant meurt avant le baptême où ce qu'il va ? Ça, c'est une autre affaire ça. Faire baptiser un enfant au bout d'un mois, là ! Avant ça, ils nous disaient toujours que fallait faire baptiser les enfants tout suite, que si ils mourraient ils allaient dans les Limbes, et pis c'est nous autres qui étaient responsables. Pourquoi, aujourd'hui c'est différent ? Ils peuvent ben mourir la même chose. Il y en a toujours des bébés morts, hein, il y en a-tu* des Limbes ou ben donc si... ? Je me demande quel mal qu'il fait, lui, pour être dans les Limbes. Pourquoi on les privait de voir le bon Dieu ?

Y a plus de péché. Comme, on était en discussion... là, quelque temps, avec le père Bélanger, on était 4-5 femmes pis tu sais, on parlait ; j'ai dit : « aujourd'hui le

monde sont tout malade » ; autrefois on disait : « ben, ça, c'est un paresseux hein ! y est paresseux, c'est un gars qui est paresseux ». Y avait le défaut, c'était la paresse ; hein ! ou ben donc, « c'est un ivrogne » ; aujourd'hui y a plus de t'ça, c'est un malade ! Ben, je dis : « tout le monde sont malades. Y en a pas qui sont pas malades. Premièrement, en nous, nous avons toute un défaut, qui ce que ça voudra, qui qu'a pas un défaut qui se rapporte aux péchés capitaux ? On a toute un. Fait que, de même, tout le monde sont malades ? Examine-les, examine franchement là, quelqu'un, on a toute un. Quand même qu'y est pas pratiqué sur une grosse échelle, on a toute un penchant vis-à-dis un de ces péchés là. C'est pas vrai ? Pis si on est plus haut remonté ¹ ben, t'sais, y passe plus à la vue du public, un gars qu'est malade. Ceux qui sont en bas de l'échelle, ça paraîtra moins. Mais on a toute tendance à ça. Étudie le monde comme y faut, là, pis c'est ça que ça va te donner. Tu dois le savoir, tu étudies.

La confesse je suis pas forte là-dessus. Je me dis, moi, là, je vas à l'église, je m'en vas là, je me dis : « mon Dieu, vous savez qu'est-ce que j'ai faite, vous savez plus que moi parce je peux l'oublier, je vous en demande pardon, envoyez-moi quelque chose pour que je puisse... » ; et je m'impose une pénitence, ben plus que des fois que le prêtre m'en donnerait une. Je dis mon acte de contrition, je vas communier, je dis que c'est bon.

Je me disais : « pourquoi aller tout leur dire ? Aller le dire aux autres, le bon Dieu sait qu'est-ce qu'on fait, pourquoi aller leur raconter encore à ceux-là ». Mon Dieu, mon Dieu vous savez qu'est-ce que j'ai faite qui est pas correct ! Pas besoin d'aller tout raconter ça à tout à n'importe qui.

Une fois j'avais été chez des Pères, hein, pis justement c'était mon cousin, j'ai dit : « qu'est-ce qu'y ont à rire, veux-tu ben me dire qu'est-c'est qu'y... » Ah ! y dit : « c'est des affaires qui se passent ». « Mais qu'est c'est qui se passe ? » j'ai dit ? « Ah ! ben, tu sais, quelqu'un vient à confesse... » « Pis vous riez de ça ? » « Oui, mais y dit, on nomme pas personne, y le savent pas qui c'est ». – « Ça fait rien, je dis, vous riez toujours de nous autres ». Moi, depuis ce temps-là, je n'ai jamais cru beaucoup. Puisqu'y risent de tça, ça doit pas d'être si sérieux que ça, la confesse. Vous allez tout leur raconter, hein ! Oh ! ben là je dis : « aïe, attends ». – « Oh ! ben, y dit, là faut faire attention » ; y sait que je prends toute, hein, que... y dit : « J'aurais dû pas dire ça » (rire). Fait que ça, ça m'a émue.

Les pèlerinages, je vas à l'Oratoire pis on allait à Sainte-Anne-de-Beaupré, parce j'ai un de mes cousins qui est Père là, à Sainte-Anne, fait que... En allant le voir, on allait là, qu'est-ce tu veux... On faisait un pèlerinage en même temps.

Les processions c'est une marche, c'est une pénitence, on se conforme, on s'impose ; c'est fatigant. Mais y sont pressés. Cette année surtout, ils étaient

¹ Dans l'échelle sociale.

pressés, plus pressés que nous autres (rire). On l'a faite en dehors, mais pas grand, pis y avait apparence de pluie, hein ! fait que y tombait des brins de pluie quand on est allés ; fait que y sont dépêchés plus. Mais c'était beau pareil (rire).

Ouin, ouin, ça a vite changé pis ça les met plus... plus comme les autres, on dirait que c'est un moyen (pour eux) de sortir sans être remarqués (les prêtres en civil). Y a des certaines choses que c'est bon. Comme la messe en français, j'aime ça ; que ça soit dans n'importe quelle langue, on va à messe, on la comprend ; autrefois, ceux qui savaient pas le latin, ben qu'est-ce qu'y allaient faire à la messe ? Hein ! Y comprenaient rien. Aujourd'hui on y va, on le comprend ; y comprennent ; et ça, c'est... c'est fin*. Dimanche 15 jours, je suis allée au baptême communautaire là. J'avais pas encore été voir ça, pis la petite voulait y aller, pis y en avait 10 ce dimanche-là ; j'ai dit : « oh ! non, on va y aller voir ça ». Elle a dit : « viens, oh ! viens-tu, on va aller voir les petits bébés ». J'ai dit : « oui, on va y aller ». J'ai trouvé ça pas pire*. Ça leur donne moins d'ouvrage, c'est une manière pour eux d'avoir moins d'ouvrage. Vois-tu là, y en ont eu 10 ben ça a pris un mois avant d'en refaire une fournée hein ! une après-midi ; autrement y en avait un tous les dimanches, hein ! un ou deux tous les dimanches ; fait que là, y vont faire une fois par mois ; y sont trois semaines libres. C'est ça ; y n'en ont pourtant assez de congés !

Les retraites, j'en ai ben faites, mais à c't'heure j'en fais plus ; j'en ferai plus. La dernière fois que je suis t'allée là, y nous faisaient passer des films, pis des films, y nous faisaient pus prier, y nous faisaient pus rien ; tant qu'à aller passer deux jours là, le samedi soir, y nous ont passés un film, c'était juste pour nous faire danser (rire), c'est vrai. C'était pus, c'était pus une retraite ! Y a parti* le film, pis y s'est en allé lui, pis y nous a laissés avec le film toute la soirée. C'était pus comme avant. Y faisait pas son dev... y faisait pas ce qu'y devait faire, là. C'est lui qui aurait dû parler à la place de faire passer le film. Lui, c'est parce qu'y voulait aller se reposer !

Qu'y nous parle, pis qu'y nous parle de ce qui arrive à l'heure actuelle, des choses, mais non, y passe un film ! Un film ! Quand même qu'y nous passerait un film où ce que le monde est ben pauvre là, les femmes tout nu ! Pis ça, c'est le premier film pornographique que j'ai vu (rire). Parce que c'est le premier film de femmes nues que j'ai vu, en couleur ! (rire)

Les curés, je suis pas amourachée d'eux autres, non. Je les déteste pas, mais je trouve que lorsqu'y a quelqu'un, y cherchent toujours en haut, être avec la haute classe, hein ! du monde riche. On le sait qu'y en ont le plus besoin. Quand y ont des dons à demander, mais y pensent pas que les pauvres leur donneraient pas, si y en avaient, eux autres aussi ? Je trouve qu'en fin du compte, aujourd'hui, y n'en font pas plus de cas qu'y n'en faisaient autrefois. Je juge par moi-même, je les vois agir, j'en ai assez pour me rendre compte.

C'est ça que je te dis, que là y arrivera quelque chose, ça peut pas toujours marcher comme ça, le bon Dieu nous enverra quelque chose, certain. Ça va aboutir que ça va venir que ça va mal aller parce que le bon Dieu a dit, y a été trahi par ses prêtres, hein ! pis il est encore trahi par les nôtres, c'est eux autres qui font le mal, y donnent des méchantes exemples, y donnent des méchants... le bon Dieu a été trahi par ses prêtres, pis il est encore trahi ; c'est ça que je me dis, moi. Puis... ça, ça peut pas toujours durer. On aura... non, la religion disparaîtra pas, mais on va avoir quelque chose... qui nous fera, qui va nous mettre en vue de... d'une catastrophe. Une punition... une guerre, t'sais. On n'a jamais eu ça icitte. Mais quand on voit dans les places où ce qu'y en ont vu, pis qu'y nous racontent tout quoi, ce qu'y ont souffert là, on voit que... Pis quand on va dans ces places là, ça prie, pis ça prie avec ferveur, tu trouves ça beau. Moi quand je suis allée en Allemagne, là, la femme elle disait... y ont été obligés de partir de leu maison, une belle maison, un beau chez-soi pis elle s'est en allée là, je sais pas comment* de milles plus loin là, dans des maisons où y avait toutes sortes de... comme on dit, avec son petit bagage, pis elle attendait un bébé. Y est venu au monde deux jours après qu'y ont été arrivés là, dans cette place-là. Ce pauvre petit bébé-là. Moi, j'ai été à l'église, pis, moi, j'ai pas prié, je m'en cache pas, je les ai rien qu'admirés, je les regardais toutes, pis je trouvais ça assez beau. Qui passe qui ce qui voudra à côté, ça dérange pas, ça prie ! Ah ! moi, j'ai trouvé ça assez beau ! Ma grande foi, je te l'ai dit, je les admirais, je les regardais, je priais pas, j'ai pas prié, je me suis contentée à les regarder. Mais j'ai dit : « lorsqu'on est éprouvé, on retourne au bon Dieu, hein, hein ! »

Le bon Dieu on en a toujours besoin, une secousse*. Au bon Dieu on lui demande toujours quelque chose : qu'y nous protège, qu'y nous donne la santé, qu'y fasse que ça aille bien dans le monde, que le monde s'entende, mais je vas pas l'achaler* tous les jours, y va venir fatigué de moi (rire). Non, non, pas juste quand ça va mal, faut savoir remercier aussi ; moi, premièrement, j'ai une grande confiance en Saint-Antoine ; ça, j'ai confiance à lui, t'sais, une confiance... C'est le patron de la paroisse. Mon père avait ben confiance à ça aussi. Pis, lorsque je perds quelque chose. Je dis : « y faut pas toujours rien que demander, faut remercier, hein ! Si on demande toujours y viennent fatigués mais faut remercier de temps en temps ».

Si tu te mets là et que tu te concentres sur quelque chose, c'est ça, c'est ça qui fait que t'obtiens ta grâce, mais tu dis : « ben je demandais ça, pis c'est la bonne Sainte-Anne, ou c'est la Sainte-Vierge qui me l'a obtenu ». Mais c'est parce qu'on se concentre trop su ça. Ça s'est développé dans le cerveau. Avant les gens croyaient que c'était la Sainte-Vierge parce que le monde était pas instruit pis, là, ben les prêtres, y fallait croire à ça ; y se concentraient mais y le savaient pas, pis y se concentraient pour qu'y l'obtienne, la personne. Y avaient pas d'instruction ! Y en a qui ont besoin de t'ça. T'sais, faut qu'y marchent avec quelque chose. Y en a ça, ça leu prend toujours quelque chose pour les diriger, hein. Faut que ça soit

dirigé. D'autres qui se dirigent tous seuls, pis d'autres, ben faut qu'y soient dirigés. Les moins instruits, y croient plus, t'sais, y sont plus moutons, y suivent plus.

C'est pour ça, comme je vous ai dit t'à l'heure qu'y faut toujours montrer aux jeunes qu'y a un bon Dieu. Si tu y montres pas, y l'apprendra pas tout seul, ça pousse pas, ça, dans l'idée d'une personne. C'est, faut lui montrer quand y est jeune qu'y a un bon Dieu ; ça, je suis pour ça. Y a un bon Dieu, y est partout, leur enseigner ça, ah ! oui. Mais à 20 ans, si tu leur dis : « y a un bon Dieu » le jeune dira : « Mais d'où ce qui dessort, celui-là ? » Tu vas apprendre à compter, tu vas à l'école pour apprendre à compter, hein ! si tu y vas pas, tu le sauras pas. C'est de même pour la religion. Tous ceux qui ont pas été à l'école, y le savent pas que deux plus deux ça fait quatre, hein ! y le savent pas. C'est pareil pour la religion, si tu l'apprends pas, tu le sauras pas. Non, non, non, non, non, non, non ça s'apprend pas quand t'es vieux ça. Ça s'apprend quand t'es jeune. Hein ! c'est quand t'es jeune qu'un enfant apprend, ouin. Quand t'es rendu vieux ça a de l'air, t'sais, que c'est dur à rentrer. On saisit pas toute du premier coup. Fait que ça, c'est pareil. Si tu y montres pas jeune, il l'apprendra pas. Non. Ça, C'est quand un enfant est jeune, faut y montrer qu'y a un être suprême. N'importe quelle religion, mais qu'y soit dans une ; qu'y soit dans quelque chose, toujours. Hein ! Si y en a pas, y sait pas où ce qu'y va. Non, non, non, non y sait pas où ce qu'y va, j'appelle ça pas savoir où aller, moi.

Un homme revient toujours à son foyer. M'en vas vous conter un anecdote mon mari travaillait, y travaillait à Québec, pis dans ce temps là, ben les communications se faisaient pas comme aujourd'hui, hein ! c'était loin. Fait qu'y est arrivé une femme à la maison elle dit : « t'as pas peur, elle dit, ton mari, y travaille loin ». J'ai dit : « non, j'ai pas peur ». Fait que le sien, lui, y allait dans les chantiers*, t'sais, Filicone... Ben je dis : « toi, y est parti toi aussi, y est dans le bois ». – « Oh ! ben, y a pas de femmes ». – Oh ! j'ai dit : « quand un homme veut se trouver une femme, y en a partout des femmes ; ça m'inquiète pas, j'ai dit, achale-moi* donc pas avec ça, j'ai dit, si y n'en trouve une pas trop chère, j'ai dit, y fait ben de s'en servir ». – « Oh ! ben elle dit : t'es plus folle que je pensais. » – « Oh ! j'ai dit, chacun sa folie dans le monde. » Ben écoute donc, quand y est loin, c'est un besoin. C'est normal... Ça me faisait rien. C'est normal. Ben, rendu que c'est pas comment vous dire... populaire. On dit toujours : « tout péché caché est pardonné ». Nous, les femmes on pensait pas à ça, quand on a une famille, pis qu'on a des petits enfants, on pense pas à ça. Je pensais pas à ça. Pis si j'ai répond* de même, ben, premièrement je savais que... mon mari avait été engagé à maison, y avait seulement pas sa paie lui, y était payé à Québec pis, y m'envoyait l'argent ; lui y en avait là-bas, mais je savais qu'est-ce qu'y avait, y savait qu'est-ce j'avais. Bah ! faut pas se casser la tête avec des problèmes de rien, voyons donc ! Y en a, y pensent ça, c'est quoi cette affaire là ? Moi, ça, C'est une chose qui m'a jamais inquiétée.

Mon mari y se fiait toujours su moi. Y s'occupait de rien, y travaillait o.k. mais pas plus. Ouin, si allait vendre une... c'est moi qui y allait pis, s'occuper des livres, c'est moi qui s'occupait de ça et tout ça, là ; je me suis toujours occupée de tout ça. Lui, y avait pas une grosse instruction, hein ! Ça fait que y pouvait pas se tenir au courant de tout ça, hein ! fait que...qu'est-ce je faisais c'était toujours bien faite. Si y avait été capable de le faire, j'y aurais laissé. Mais c'est parce qu'y était pas capable, pis, lui, ben, y se fiait à moi, t'sais. Si on s'aide pas qui est-ce qui va s'aider et écoute donc, quand on est deux, hein ! faut mettre chacun du sien pis... ça, c'est pas toujours au même à plier, hein ! Des fois quand on voit qu'on à un peu raison ben, on dit : « c'est correct » ; mais, ben, faut laisser une chance à l'autre. Pas plier trop, mais la femme est plus compréhensif que l'homme. L'homme, m'as te dire qu'est c'est que c'est : c'est un grand bébé. Oui. L'homme c'est un... une femme qui a le tour de prendre un homme, y la laisse jamais ; parce que, un homme, faut ça soit dorloté ; hein c'est pas vrai ? Une femme, elle comprend plus les choses qu'un homme. Non, l'homme est pas supérieur à la femme mais... Y est pas plus inférieur mais dans des certains moments, l'homme a besoin, un besoin de la femme, t'sais, d'un affection là C'est... comme je te dis, c'est un grand bébé... Faut qu'y retrouve sa mère, c'est ça. T'sais, une femme elle fait le tour là ; un homme va arriver chez lui là, bon : « T'as faite une grosse journée ? » C'est pas des mots, ça, qui coûtent cher à dire et pis ça leu fait plaisir ; ça c'est vrai, hein ? « Es-tu fatigué » une chose qui se demande. Y a des places, c'est ça... l'homme arrive, pis la femme s'occupe pas de rien, elle y demandera pas... Ben, écoute donc, on dirait que, je sais pas, c'est plus fou à la maison... Oui, on dirait qu'y pensent pas à ça. Qu'y oublie ça, de demander. Y demandent rien que quand elles ont besoin (rire). Pis j'ai toujours dit à mes fils, je leur ai toujours dit : « soigne ta femme ; prends-en soin, une femme c'est jamais trop comment ça veut ».

Je sais pas si y en a d'autres qui pensent comme moi, mais je me dis faut qu'y apprennent, y vont à toutes sortes d'écoles aujourd'hui, vous pouvez aller à cette école là. Je pense que ça va vivre plus heureux, ben, écoute donc, je suis t'un peu moderne, t'sais : faut qu'un homme save faire l'amour, hein ! C'est censé être. Si y sait pas faire l'amour, la femme devient froide. C'est vrai ça. C'est que l'homme save prendre la femme, y en a pas de femme froide. Mais c'est l'homme qui en dépend de t'ça. Qu'y prenne pas son expérience avec une... avec tout un chacun ; mais y a toujours moyen de se trouver quelqu'un dans une place puis, t'sais, qui est propre, comme on dit, hein ; qui a assez d'expérience pour y expliquer qu'est-ce que c'est, comment s'y prendre. Quand même y l'aime pas, juste pour, comme on dit, aller à l'école, hein ! Pour apprendre. Une femme a moins besoin d'apprendre que l'homme ; c'est plutôt l'homme qui a besoin d'apprendre. Parce que, lorsque l'homme sait prendre la femme, la femme suit toujours. Hein ! c'est vrai ça. Après ça, si y se marient y auront connaissance de toute, y sauront quoi. Si y sont pas heureux, c'est pas à venir de nous dire après ; « on n'est pas heureux, on le savait pas, hein ! » Y le savent. Fait que là, on dit : « ben là, tant pis, hein ! »

La pilule, ça, y en a qui sont malades avec ça ; ou ben, lorsqu'y abandonnent de la prendre, c'est pas mieux y en ont deux, trois. Hein ! J'aime autant en avoir un par un (rire), tu trouves pas ? Ça donne le temps de souffler, toujours, que d'arriver et en avoir deux à la fois. C'est vrai, après les pilules, c'est toujours ça qui arrive.

Le pape y est contre, c'est son affaire ça. Mais dans l'histoire de la couchette, là, je me dis : « personne n'a d'affaire là-dedans ; on est deux, C'est nous deux qui ... » Regardez là, quand on s'est mariés, si on avait le malheur, disons, que avoir un rapport sexuel pas comme il faut, là, on était excommuniés. Bon, figurez-vous : « couchez-vous comme frère et sœur » ; les jeunes, les jeunes mariés !

« Pis ceux qui sont pas capables, allez coucher en haut, pis l'autre en bas ». En plus, mon mari, au début il travaillait en dehors, il travaillait à Québec, pis là, il s'en revenait une fois par semaine, les fins de semaine. Et puis, ben, quand que t'aimes ta femme de la plus belle amour c'est... hein ! ben normal. Avec des prêtres, pis ça a été ben loin. Oh ! oui, ça a été bien loin. Chez-nous on a discuté longtemps de t'ça, même avec des prêtres, pis ça a été loin... Finalement, ben, ils sont venus à bout à adoucir, mais par contre hein, nous autres, le meilleur de notre jeunesse, on l'a perdu quand même.

Moi, une fois, j'étais jeune, t'sais, pis on avait quatre, je trouvais qu'on avait suffisamment, on l'empêchait*, je m'en vas à confesse, c'était un frère, moi j'y ai dit, t'sais, on se croyait obligé de le dire. Je m'étais confessée de t'ça. Y dit : « est-ce que votre mari sort ? » Ben j'ai dit : « si y sort, y paie pas beaucoup toujours, parce, je dis, on n'a pas d'argent, hein ». Et pis y me demandait : « es-tu bon ?* », pis ci, pis ça, pis ci « ah ! ben, j'ai dit, écoutez... remarquez une chose, je m'en confesse une fois et c'est fini, hé, c'est toute ». J'ai dit là : « je l'ai regretté, je le regrette de vous l'avoir dit ». Y dit : « pourquoi ? » – « Parce, j'ai dit, ça c'est une affaire qui vous regarde pas, premièrement. » J'ai dit : « on est deux, on s'entend tous les deux là-dessus, pis dites pas lorsque l'homme ou la femme sont pas consentants, t'sais, ça fait une chicane ; ah, là, o.k. Mais si on est deux, pis, on est tous les deux de la même avis, y a pas personne là-dedans qui a affaire à ça ».

C'était une idée qui m'avait passé par la tête. Parce que, là-dessus je suis, j'étais pas ben, ben croyante, pis j'ai ben faite, vois-tu ; aujourd'hui c'est permis ! J'avais vu loin, hein ! Fait que... Non. Oh ! mais, premièrement, moi, là-dessus des affaires de folies là, hein ! non, j'appelle ça des folies, moi, tout leu dire qu'est-ce qu'on fait ! Ben, y sont pas mariés, y savent pas qu'est-ce que c'est. Premièrement, y nous disent avoir des enfants o.k., c'est ben beau d'en avoir mais faut les élever ces enfants là ; faut être capable de leur donner à manger. Lorsqu'un enfant a pas à manger, on est pas capable de l'habiller convenablement pour qu'y passe parmi les autres ; qu'est-ce que ça fait ? Ça fait des petits traîneux, ça fait des petits voleurs, pis vaut mieux n'avoir moins, les élever comme y faut, hein ! Oui. Pas rien qu'un, c'est un enfant misérable. Un, t'sais, on est misérable dans la vie ; deux, ben, c'est

pas, pas, beaucoup. Moi quatre là, c'est une bonne famille, un homme est capable de faire vivre quatre enfants, hein. T'en as pas, toi ?

... Oh ! ben non, pas ces films-là, je suis pas pour ces films là. Des affaires de même, mon Dou, faut que ça change, ça, ça peut pas toujours durer ces shows*là. Et premièrement trop l'amour ça se fait pas à découvert de même. Je sais pas, mais je trouve pas ça moi, j'aime pas une personne qui se montre tout nue à tout le monde. Premièrement si y se promène dans la rue tout nu, y le renferment, y disent qu'y est fou. Pourquoi faire qu'y font des scènes de même, alors ? Des petits morceaux cachés, c'est beau. Que l'homme découvre qu'est-ce qu'on a de... de plus précieux (rire). C'est vrai. Pourquoi faire qu'un homme cherche toujours à voir qu'est-ce qu'y peut pas voir ? Hein ! C'est lorsque c'est caché qu'y cherche à le voir. Pis y en a d'autres à côté qu'y va voir, pis ça le tentera pas.

Ceux qui vivent toujours tout nus, c'est pas la même mentalité. Y ont été élevés comme ça, les autres ; ça pousse de même, pis ça grandit, pis ça grandit, y n'en font pas une affaire. Nous autres, on n'est pas élevés de la même façon ; on a été élevés à s'habiller, on n'est pas dans le même climat premièrement, hein ! nous autres, notre climat nous oblige à nous habiller, pis on a toujours été habillés ; faut se cacher, on a toujours tenu ça caché, fait que... si on est nu, ça les incite à l'amour. Y voient, pis t'sais...

Y a une personne qui me racontait qu'elle avait faite un voyage en Europe ; puis c'était un voyage organisé. Sont arrivés dans des musées, puis, enfin, y sont allés visiter un peu partout, puis on arrive devant certaines nudités ; ah ! bien, y en a qui ont commencé à faire une petite farce, hein ! le guide leur a dit : « Ça paraît que vous venez du Canada. Parce que j'ai l'impression que vous avez jamais rien vu » (rire). Aïe ! (rire). On se l'envoie pas dire. Alors ça veut dire que c'est nous qui sommes pas habitués à ça. Je me souviens, moi, quand j'avais 8 ans, nous arrivions des États-Unis, naturellement ; on avait une tante célibataire qui nous gâtait beaucoup, puis on était toujours bien mises. Pis moi j'avais un beau bas* en bas du genou ici, là, puis à cette époque-là, c'était la mode des petites robes, avec la culotte, exactement le même tissu que la robe, mais qui passait là, t'sais. Alors je me souviens mes grands-parents étaient arrivés chez moi

Alors, moi, j'avais mis mes beaux bas en bas du genou puis ma belle petite robe, puis ma petite culotte qui dépassait, puis pour partir mes petits souliers... de cuir vernis. Ah ! j'étais chic ! Puis en arrivant chez grand-père, hein ! ma grand-mère était très scrupuleuse. Puis ça, ce bout de genou, là qu'elle avait vu, là, C'était un vrai scandale, hein ! Y a fallu que je remonte mes bas, pour essayer de les étirer jusqu'en haut du genou pour cacher mon genou. Pis j'avais détesté ma grand-mère cette fois-là, vous savez pas jusqu'à quel point ; puis en arrivant chez-moi j'avais dit : « je n'irai plus chez grand-mère ».

C'est drôle, dans la province de Québec, les villes, ils gardent la mentalité de village, ça vient pas indépendant. Sauf, ouin, Montréal, c'est correct. C'est ça que j'aime à Montréal, mais ça dépend des goûts (rire).

Moi les affaires des voisins, ça m'intéresse pas. Oui, je leur parle, tu sais, là, je me force, là, pour faire une belle façon, pis tout ça, là ; comme ils nous offrent pour aller se baigner, allez ci pis là, on accepte mais, je sais pas... Oui, ça coûte pas cher un sourire mais je ne me laisse pas achaler* par exemple, tu sais ; si ils empiétaient sur mon terrain, là, dans mes domaines, dans mes plates-bandes, comme on dit, là...

Ben moi j'étais pour le Parti libéral parce que nous autres, ici, celui qui se présentait Québécois ¹ c'était pas... il était pas... si non il était pas assez... ça faisait* pas ; il faisait des discours pis il disait des bêtises* aux autres. C'était pas... il détruisait les autres qui étaient pour faire quelque chose.

Il y a Georges Labbé qui aurait fait* (l'affaire, comme candidat du parti québécois). Ça aurait été le fun*. Y disent qu'à la banque ici, ils les ont avertis, à la Banque canadienne : « Si vous tenez à vos emplois, votez pas pour le Parti québécois. Si vous votez pour le Parti québécois, tant pis pour vous ; si le P.Q. rentre*, les banques canadiennes vont s'en aller... y aura pas une clôture autour de la province ». L'Union nationale a été en dernier par le nombre de votes. C'est effrayant, manger une volée* comme ça. On n'aurait jamais pensé, hein ! Mon ami Claude, mon ami Claude, aïe ! moi, j'étais mal arrangée pour les élections. Mon ami Claude, il me téléphone pour que j'aïlle voter pour lui ; ah ! j'ai dit oui. Ben c'est pas mon ami ; je l'appelle « mon ami Claude » mais seulement, tu sais, c'est un gars de Douceville, pis on connaît ça comme... pis mon mari était tellement dans l'organisation de l'Union nationale lui, Henri Levert, tous ces gars-là, quand ils faisaient des caucus, il était toujours rendu là ; fait que je sais qu'est-ce qui se passait dans ces affaires-là. Puis l'autre qui se présentait, là, libéral, c'est le garçon d'une de mes amies ; pis elle me téléphone, pis elle dit : « vas-tu voter pour mon gars ? » Fallait bien que je vote pour lui, c'était une de mes amies ; fait que, j'ai dit je vais voter Dubé (rire). Bien, oui, j'aurais voté pour le Parti québécois si ça avait pas été de ce gars-là mais j'aimais pas sa face... il ne se présentera pas, parce que Parent va y voir*. Il a dû aller l'asseoir, c'est ça !

Moi, quand j'étais mariée, j'étais bleue parce que mon mari était bleu ; j'étais pas pour aller faire... voter contre mon mari, c'était lui qui était le chef de la famille, o.k. ? Après qu'il a été mort j'ai pris mes idées. Oui, le père était bleu, la mère était bleue, le gars est bleu, la fille est bleue, pis le petit bébé est bleu (rire). Vous me croirez peut-être pas, vous savez pas ça, vous, hein ! Y en a un qui meurt, y a un salon funéraire* pour les bleus et un pour les rouges. Ils disent * « ah ! c'est un bleu, il doit être chez Mario ». La mort, aïe ! C'est épouvantable !

¹ Le Parti québécois.

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Vous prenez une petite communauté tranquille, où chacun se sent à l'aise, chez soi, bien entraîné au train-train de la sociabilité répétitive, vacciné contre les vieilles inégalités, les répressions culturellement voilées, une douce-ville comme le dit son pseudonyme. Du jour au lendemain sans que personne ne sache trop comment ni pourquoi, alors que les institutions éprouvées sont toujours en place et que les modes de vie ancestraux, les relations de travail, le style politique restent inchangés, rien ne va plus : jeunes et vieux, riches et pauvres, faibles et puissants, personne n'entend plus fonctionner comme on l'avait toujours fait ; les esprits s'émeuvent, s'enthousiasment, s'inquiètent, touchés par des mots, des idées venus d'ailleurs, pas toujours aisés à comprendre mais dont on « sait » seulement qu'ils vont apporter le « bonheur » en mettant à mal une tradition jusque là aimée, mais devenue soudain haïssable ; on allait d'un coup rattraper Trois-Rivières ou Montréal, on allait être « comme tout le monde ». En un lustre, de fait, ceux qui voulaient devenir modernes et ceux qui le voulaient moins, ceux qui avaient tout à perdre d'un changement et ceux qui avaient tout à y gagner, sont pareillement emportés sans contrôle de leur part par un courant mystérieux qui va les déposer dans un univers imprévisible, mais inconditionnellement désirable parce que « moderne ».

Irrationnelle, inexplicable, folle en un mot, telle paraît la décision de Douceville ; elle le paraîtra encore bien davantage si l'on essaie de suivre, comme nous l'avons fait dans ce volume, le déroulement des moyens qu'elle utilise pour arriver à ses fins modernistes ; on se souvient comment, en cherchant à s'approprier des discours forgés par des cultures totalement étrangères à elle, mais où elle percevait à tort comme un air de famille avec sa propre tradition, elle s'embarquait dans des contresens, des biais qu'accentuait une impossibilité bien explicable à se détacher d'un coup de ses vieux modèles socio-culturels. En toute bonne foi et dans une inconscience désarmante, Douceville s'en allait vers des

aboutissements aussi éloignés de l'orthodoxie des idéologies modernistes qu'elle croyait emprunter que de ses propres et combien vagues aspirations de départ. Nous avons pu voir, par exemple, comment les messages de Vatican II, lus à la québécoise, se soldaient par un détachement ouaté du catholicisme, ou comment l'esprit d'autonomie des pédagogies tertiaires était interprété en termes de facilité ; dans le même esprit l'appel à la tolérance devenait une invitation à l'indifférence, l'allègement du contrôle social, une autorisation au relâchement du face à face. Du côté de l'économie et du pouvoir on menait grand train pour retomber en fin de compte sur les modèles usagés : un rapide coup de pinceau à l'américaine, une senteur de « relations humaines » sur les rapports au travail, au patron ou au chef politique, comblaient les audaces novatrices des plus avancés. Enfin, sans que quiconque les ait recherchées, sans même qu'on ait eu connaissance que de pareilles « horreurs » pouvaient exister, les premières pathologies modernistes infiltraient le groupe, s'abattaient sans signes avant-coureurs sur les plus vulnérables de ses membres, femmes, jeunes, « émigrés », sous-prolétaires...

C'est ainsi que parallèlement à la gentille insignifiance d'un modernisme de salon, bienséant, modéré, cantonné dans le verbalisme, et que chaque individu croyait pouvoir maîtriser, Douceville devenait le terrain inconscient et impuissant de phénomènes qu'elle ne savait pas plus contrôler qu'expliquer ; une fois passé l'étonnement émerveillé de l'apprenti sorcier qui se rend compte que « ça bouge », Douceville voudrait souffler un peu, recommencer à zéro pour aller moins vite et mieux ; trop tard, on ne planifie pas le changement social comme des vacances d'été et la bonne volonté n'a jamais constitué un principe causal sociologiquement recevable ; Douceville a voulu devenir moderne, elle le sera même si c'est autrement qu'elle ne l'avait espéré. D'ailleurs, eût-elle décidé de s'accrocher à son passé au lieu de jouer le pari moderniste, il est fort à parier qu'avec un délai peut-être et par des voies différentes, le modernisme l'aurait finalement investie à son insu ; se refuser à lui n'aurait pu alors que durcir l'impact et accroître les dégâts. Nous avons vu que par sa tradition même, Douceville savait se prémunir contre ce genre d'affrontement direct.

Alors quoi ? L'histoire de la modernisation de Douceville, une accumulation d'actes ratés, une bouffonnerie dont un demiurge goguenard ou le hasard tireraient les ficelles ? Oui, si l'observateur s'enferme dans les limites de l'espace et du temps doucevilliens, celui des volontés, des consciences et des langages de nos informateurs. Mais replacées à la bonne échelle, celle de l'évolution de l'Occident ou même de l'écosphère, les convulsions de notre communauté gagnent en intelligibilité ce qu'elles perdent en saveur, en richesse : par-delà ses espoirs, ses enthousiasmes, ses craintes et ses douleurs, elle n'aura parcouru qu'une trajectoire banale, celle du raccrochement nécessaire à ce courant aussi universel qu'imprécis, qui a nom « modernisation ». L'analyse du processus aura comme premier intérêt de démontrer, s'il était encore besoin de le faire, la totale inaptitude des individus et des groupes à la conduite de leurs destinées : parce qu'ils ne savent jamais ce qu'ils sont, ils ne sont pas plus capables d'évaluer le sens de leurs finalités que les

moyens à mettre en œuvre pour réaliser celles-ci. Tant qu'ils fonctionnent sur les automatismes du statu quo, les délicats équilibres qui se sont peu à peu instaurés au long des pratiques répétées donnent l'illusion de la valeur des fins et de la logique des moyens ; l'acteur, la collectivité réussissent alors à s'imaginer qu'ils savent ce qu'ils veulent, pourquoi ils le veulent et comment ils parviendront à leurs objectifs. Mais le moindre ébranlement, d'origine infrastructurelle ou superstructurelle, peu importe, secoue-t-il les liens illusoire qui tissent la soi-disant rationalité socio-culturelle, le non-sens émerge aussitôt et l'anarchie des causes perçues aux résultats effectifs. Parce que soudain tout se met à osciller, à se désarticuler devant lui, l'observateur lit à livre ouvert le fourmillement des irrationalités, des indéterminations, des hasards qui meublent universellement le tissu social mais n'apparaissent qu'à l'occasion d'un dérangement, d'une crise. En d'autres termes, notre communauté peut bien se livrer à toutes sortes de facéties, désirer une chose et en faire une autre, se raconter des histoires auxquelles elle ne croit qu'à moitié, ces manifestations de sa subjectivité de groupe ne semblent pas avoir de retentissements sur son devenir objectif, sa modernisation finale en l'occurrence ; comme un nain qui se débat sous l'emprise d'un géant, elle crie et remue tout son saoul, mais ne dévie pas d'un pouce le projet que d'obscures lois, celles de Dieu, celle de l'Histoire ou du Hasard tout aussi bien, ont fixé pour elle. *Les sociétés ne font pas leur Histoire ; tout autant que les individus, elles la subissent.*

Par rapport à l'orthodoxie moderniste aussi bien que par rapport aux aspirations individuelles ou collectives, la modernisation de Douceville est donc un monstre ; Douceville l'a faite « tout de travers », ni selon les modèles qu'elle croyait copier, ni selon les résultats qu'elle en escomptait. Elle s'est « donné du trouble », elle a ruiné la tranquillité de ses citoyens pour rien ; mais qu'en cela elle se console, aucune société n'est capable de faire mieux, toutes vont tête baissée à l'aventure et bien présomptueuses sont les « sciences » qui prétendent contrôler ce hasard fondamental ou lui donner une signification objective. C'est seulement lorsqu'un processus est arrivé à échéance, une crise résolue, que les spécialistes, engagés ou non, des savoirs sociaux, se déchaînent à grand renfort d'explications, de « décryptages » rétrospectifs de sens, même si personne ne prend à cœur leurs bavardages, et que les grandes lois aveugles de l'Histoire continuent leur cheminement.

Un certain nombre de siècles a été nécessaire pour que l'Humanité commence à se dépendre du mythe de la significativité individuelle, lentement forgée avec la montée de la civilisation occidentale. Au tournant de notre siècle, la cause était entendue, les théories marxistes, durkheimiennes et, d'une façon plus générale, les sociologies de la connaissance, les psychologies des profondeurs aussi, avaient définitivement réglé son sort à la Personne en mettant au rebut toutes les vieilles idéologies judéo-chrétiennes de la liberté et de la conscience du sujet ; mais, hommes d'une époque de croyances collectives vigoureuses, leurs auteurs n'avaient pas pu ou pas voulu priver l'Humanité de sa raison d'être et s'étaient contentés de

reporter sur le groupe (Durkheim-Freud) ou sur des sous-groupes (le prolétariat pour Marx, les intellectuels pour Mannheim) les privilèges jusque-là impartis au sujet : à défaut de la religion, les motifs collectifs d'ordre politique, philosophique, éthique continuaient, même pour la tradition matérialiste, à promouvoir l'Histoire et à permettre sa compréhension.

Le pessimisme allemand, dont Weber constitue la formulation sociologique sans doute la plus lucide encore que la plus sereine, avait pourtant flairé dès le début du siècle l'insignifiance du collectif : pas plus que l'individu, ce dernier ne percevait son Être, son Devenir, les lois de son fonctionnement. Il pouvait seulement sur ces différents points s'en faire accroire, en persuader ses membres qui, tout aussi dépourvus que lui, n'avaient de cesse de se trouver quelqu'un, quelque chose sur quoi appuyer leur impuissance angoissée ; cette sociologie rejetait non seulement toute entité métaphysique mais la croyance même en un déterminisme social, transmue en une vision probabiliste des phénomènes ; la Raison immanente d'un Durkheim n'apparaissait plus chez Weber que comme un subterfuge méthodologique pour introduire entre le vécu et le conçu une rationalité en fait « utopique » ; le soi-disant lien causal entre les « choses » sociales se révélait comme l'aboutissement d'un rapport de pouvoir que la partie dominante avait seulement habillé de simulacres de savoirs pour la plus grande satisfaction de la partie dominée.

Expression de la « vérité » ou « reflet » idéologique relatif aux conditions de sa production, peu importe, cette veine théorique allait grossir et s'éprouver dans le spectacle des crises occidentales de tous ordres devenues l'état social normal de l'après guerre. Dans des perspectives théoriques hétérogènes de nombreux auteurs ont flairé, dénoncé cette émergence du non-sens collectif sous des appellations diverses, depuis le « désenchantement du monde » de Weber, jusqu'à « l'emballement du signifiant » de Baudrillard, en passant par la « fin de l'Homme » de Foucault, la « perte du sens » d'Adorno ou la « crise de motivation » d'Habermas. Parallèlement à la montée d'un désordre généralisé, l'accélération sans doute, les théoriciens du collectif découvrent progressivement que si la sociologie n'arrive jamais à prédire, cette carence n'est peut-être pas tellement intrinsèque à ses discours qu'au référent de ceux-ci, le social. Il aura fallu 20 siècles de civilisation dite occidentale et combien de millénaires d'existence pour que la pensée humaine parvienne enfin à l'évidence : l'espèce *homo sapiens* ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle fait, ni même ce qu'elle sait, elle n'a qu'une seule vérité, celle de ses *affects* qui, eux, ne parlent pas ¹.

Que de ratés, que de dérapages avant que n'émerge laborieusement l'évidence de l'« artificialisme » fondamental du social. C'est que, tant que les Hommes ont fonctionné sur l'illusion de leur efficacité cognitive et pratique, qu'ils se sont

¹ C. Moreux, la Conviction idéologique, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978, 125 p.

imaginé lire celle-ci à travers leurs productions socio-culturelles, les choses allaient effectivement comme si les groupes se donnaient des finalités rationnelles qu'ils réalisaient sereinement par les moyens les plus adéquats. De plus, dans les sociétés européennes puis étasuniennes, qui ont intériorisé depuis des siècles les idéologies de la personne, de sa liberté, de ses valeurs, puis, pour les premières tout au moins, ont transporté ces croyances sur le collectif au prix d'un effort peut-être mortel pour elles, la force de telles convictions semblait garantie par leur hégémonie même. Condamner une vision du monde qu'elles ont enfantée, défendue contre le reste du monde, imposée en même temps que leur domination économique, militaire et politique, c'eut été se renier et avouer les raisons d'une décadence déjà trop visible ; instrument et symbole de grandeurs désormais révolues, l'idéologie du sens individuel ou collectif a la vie dure ; les sociétés qui s'en croient porteuses admettent d'en débattre théoriquement mais, fondamentalement, elles préféreront se perdre avec lui plutôt que d'y renoncer.

Au contraire, les groupes sans passé culturel ou hégémonique fastueux, qui ne se sentent ni responsabilités ni intérêts dans un quelconque déroulement historique, n'opposent ni nostalgie ni crainte aux courants qui les portent ; libres de savoirs et d'engagements, ils se lancent dans des entreprises socio-culturelles que, du haut de leur sagesse vaine, les vieux pays jugent barbares ou infantiles mais qui, dans leur contingence même, pourraient bien représenter les essais et erreurs d'une Histoire qui se cherche : en s'efforçant, combien maladroitement de rattraper les groupes de tête, les jeunes cultures se fabriquent à leur insu des structures sociales et symboliques inédites ; instinctivement plus adaptées aux réalités en gestation de l'époque ou profitant simplement de cet épuisement du paradigme précédent que les sciences exactes elles-mêmes paraissent accepter comme motif explicatif du changement, ces innovations s'imposent ; d'abord comme des pathologies puis comme des nécessités, avant que leur généralisation ne les fasse accéder au statut de « modèle » ; en même temps que leurs certitudes, les anciens groupes leaders auront dans le même temps abandonné leurs prétentions à la domination culturelle ou politique ; désormais, ils s'accrocheront tant bien que mal aux nouveaux phares de l'humanité.

Parmi ces courants qui révèlent aux jeunes sociétés leurs aptitudes à saisir le vent et à en faire leur profit, la montée du non-sens est en bonne position. Rien de théorique dans cette intuition, aucun des bavardages qui accompagnent dans les vieux pays un impossible renoncement à la significativité ; mais une pratique sourde qui, profitant des changements généralement à l'œuvre dans ces milieux, se faufile dans la quotidienneté des gens ; pratique de masse aussi, qui ignore les officines distinguées des intellectuels pour descendre dans la rue et selon des modalités pas forcément licites.

Douceville et le Québec, font partie de ces groupes moteurs ; certains de leurs traits, évalués dans une interprétation à court terme comme la synthèse d'une tradition mal liquidée et d'une orthodoxie moderniste mal appréciée, pourraient

prétendre au titre d'éléments constitutifs du prochain paradigme occidental ou mondial. De par sa tradition, on s'en souvient, notre communauté avait remis la totalité de sa significativité entre les mains de Dieu, principe « infalsifiable » si satisfaisant qu'elle ne s'était jamais imaginée devoir un jour pourvoir à son remplacement. Lorsque, au tournant des années 60, le sacré n'opéra plus le miracle du sens, Douceville, à l'image de la société québécoise resta sociologiquement catholique mais n'eut plus rien sur quoi asseoir ses structures de crédibilité désormais sans contenus. Ni sa situation ethnique, minoritaire sur tous les tableaux, ni son passé culturel de petit groupe paysan isolé ne lui fournissaient de principes de motivation sociale. De son côté, le style d'insertion sociale des individus redoublait les caractères du collectif : on se rappelle que d'obéissance en soumission, aux parents, au maître, au curé, au chef politique, au patron, le sujet acquérait d'une part un réflexe de désengagement intérieur au devenir social, d'autre part, une indifférence à la logique des moyens par rapport aux fins poursuivies. La répétition intergénérationnelle de ces traits modaux, leur étanchéité aux doutes, aux attaques externes éloignaient d'autant le sens des consciences, rendaient presque impossible une distinction entre son assoupissement et sa mort. Si bien que, lorsque les nouveaux modèles cognitifs et comportementaux se présentèrent, personne ne fut capable de les évaluer, d'apprécier leur écart par rapport aux modèles familiaux, de mesurer leur pouvoir dissolvant. L'affrontement de la Tradition et du Modernisme ne fut pas perçue comme le choc de deux visions du monde mais comme leur amalgame dans une indifférenciation finalement contingente.

Une population dressée jusque-là à des automatismes comportementaux sans alternative pouvait passer sans aucun sentiment de transgression à des activités situées à la frange de l'asocial, de l'antisocial ; dans l'un ou l'autre cas le sens de ses pratiques, de leur rapport avec le devenir personnel ou de groupe restait flou. La reconnaissance, voilée dans la Tradition, transparente dans le Modernisme, mais toujours aussi inconsciente aux acteurs, de la non-significativité de l'individu par rapport au social et du social réel par rapport au social perçu, était consommée dans l'indifférence générale. Tandis que, de son côté, le collectif tourne dans la sphère de ses mystérieuses nécessités, ou de sa gratuité, la somme des individus, désintéressée du précédent, comme pénétrée du sentiment de l'hétérogénéité des deux niveaux, se détache toujours plus des croyances, des schèmes comportementaux, des projets officiels du groupe. Mais alors que jusqu'ici ce phénomène de rejet, rare et jugé pathologique par ceux-là même qui en étaient les acteurs, s'accompagnait d'agressivité à l'égard du milieu d'origine et d'une forte appétence pour d'autres engagements pratiques et idéologiques, désormais le sujet s'accommode d'une coexistence neutre avec ses concitoyens et semble rechercher un vide symbolique, une carence des comportements orientés par un quelconque sens, vers un quelconque « nous » ; le phénomène se généralise en outre et ne donne lieu à aucun sentiment, éprouvé ou projeté, de marginalité.

Douceville a donné de nombreux exemples de ce qu'en termes classiques on serait tenté d'appeler une désocialisation : à l'égard de la religion, on se souvient comment la baisse de la pratique collective s'accompagnait d'une indifférence presque totale aux dogmes, aux motifs normatifs du catholicisme ; personne n'est devenu agnostique, l'anticléricalisme verbal traditionnel ne s'est pas accru, mais chacun « patente » sa petite affaire dans son coin, prie un peu une « force » indéfinie, s'arrange avec les restes de ses scrupules de conscience. Même scénario pour les relations parentales, de voisinage, de travail, d'enseignement : en quantité et en richesse les contacts se font rares, perdent leur charge de tension, de motivation ; on n'aime ni on ne hait plus, on ne sait plus pourquoi on ferait ou ne ferait pas ceci ou cela, on marche à l'habitude, pour donner aux enfants l'exemple d'on ne sait trop quoi, parce qu'il faut bien vivre.

Les attitudes politiques sont le lieu peut-être le plus visible de cette tranquille pratique du non-sens, tout normalement héritée de la Tradition. On se souvient que jusqu'aux dernières années un simple principe d'alternance des couleurs, bleu-rouge, sans contenus idéologiques différentiellement significatifs puisque idéologiquement vides, constituait tout l'arrière-plan conceptuel des activités politiques fondées sur des rapports dissymétriques de clientèle : permanence de l'aide d'une élite active contre ponctualité du soutien électoral d'une masse passive. Le balancement à grande échelle des voix d'une élection à l'autre démontrait l'indifférence foncière des électeurs à un parti et l'inexistence de principes politiques intériorisés. La montée puis le triomphe inattendu du Parti québécois en 1976 doivent être interprétés comme une phase de ce mouvement de balancier et non comme une poussée d'introdétermination (formalisation des pratiques, appel à la participation démocratique) qui aurait rapproché les structures politiques québécoises d'un type de démocratie sociale européenne classique. Un ou deux ans de règne péquiste aura suffi à démontrer l'inanité de la volonté et de la bonne volonté du nouveau pouvoir face à la conjonction de ces habitudes culturelles et de ces caprices de l'Histoire que fut la Modernisation du Québec ; les attitudes et les comportements politiques des populations ont suivi leur logique propre, celle que nous connaissons bien maintenant, de l'utilisation fonctionnelle de traits traditionnels pour une installation spontanée dans un modernisme imprévu. De leurs côtés, les politiciens nouveau style, dont il faudrait peut-être aussi évaluer le traditionalisme inconscient, peuvent bien s'évertuer à des discours « rationnels », des projets ambitieusement planifiés, l'électeur moyen observe ce remue-ménage à la télévision, en sirotant sa bière du fond de sa chaise berceuse ; pas même sceptique, intéressé, surtout lorsqu'on arrive aux grands shows électoraux, il sait sans se l'être jamais dit que son destin, celui de ses proches a de moins en moins à voir avec les vices ou les vertus, les savoirs ou les ignorances des autorités. Naguère, le grand bras d'un Dieu autoritaire mettait les pions en place, maintenant il ne sait plus à qui cette job* est impartie, tout est si complexe, mais son optimisme de catholique le laisse confiant dans ces résultats ; voici encore quelques lustres, la victoire des bleus ou des rouges décidait du goudronnage de son bout de chemin, maintenant il a bien compris que de toute manière la totalité

des routes sera progressivement goudronnée ; avant, l'issue des élections risquait de le priver de travail, désormais, qu'importe, puisqu'il n'aura jamais ni faim ni froid ; l'assurance chômage, le Bien-Être social, le BS dit-on, sont devenus aussi naturels que le lever du soleil chaque matin. Alors, ses propres options politiques, sa fidélité ancestrale à un parti, son dévouement au député, quels sens peuvent-ils prendre ? Il n'avait jamais accordé à la vie publique qu'une attention sporadique dictée par ses intérêts immédiats et ceux de sa famille ; les projets collectifs à longs termes, avec leurs idéaux abstraits n'avaient jamais fait partie de sa vision du monde. Désormais, non seulement il n'a pas davantage à prendre en charge l'avenir de son groupe, mais il se sent même dispensé de la sauvegarde matérielle et morale de sa personne et de celle des siens. Aussi bien, comme il le fait dans tous les domaines, s'occuper de ses petites affaires en gardant comme il se doit l'œil ouvert sur les « opportunités » qui suintent de ce grand appareil mystérieux.

Tandis que l'introdéterminé dressé à la croyance en son efficience individuelle sur les destins de son groupe, aux répercussions de sa morale sur la santé collective se culpabilise de toutes les « pathologies » qui bourgeonnent dans son champ de vision, s'épuise à nager à contre courant du flux de l'histoire, l'homme doucevillien, québécois, trouve dans sa moindre adaptation antérieure à la civilisation occidentale les motifs d'une meilleure adaptation au monde moderne. Sans s'être jamais interrogé, il a compris intuitivement ce que les individus et les groupes postés naguère aux points chauds de l'aventure occidentale n'arrivent pas à admettre : la leçon de l'insignifiance du projet individuel et collectif comme déterminisme socio-culturel. Les cultures qui, à leur insu, ont donné au monde d'énormes systèmes technologiques, bureaucratiques, cognitifs de plus en plus indépendants de leurs concepteurs gardent la tête enflée d'avoir pondu de telles merveilles ; ils ne s'accoutument pas à l'autonomisation de leurs créatures, n'entrevoient qu'avec peine la domination qu'elles exercent, mais continuent contre toute logique à y répondre avec les moyens qui les ont suscitées. Les sociétés traditionnelles, à la fois dociles et modestes, indemnes de difficiles rapports de paternité avec ces rejetons abusifs, apparaissent toutes désignées pour se soumettre à des nécessités inédites, dont, un jour ou l'autre, elles tireront peut-être des motifs de domination et de prestige.

Jusqu'à présent, la conscience de leur mission est restée larvaire. Encore contaminées par les grandes finalités importées qui leur ont longtemps tenu lieu d'idéaux officiels, elles n'osent pas s'avouer qu'elles les ont en fait déjà remplacées par une autre sagesse, celle de la permanence d'un plaisir sensible immédiat, indemne de justifications morales et de rationalisations cognitives. Une valeur unique : le bien-être de l'individu, toujours vaguement conçu comme la combinaison d'un corps et d'une âme, mais singulièrement indifférent à l'égard de cette dernière au profit exclusif du premier. Chronologiquement cet hédonisme s'exprima d'abord dans la prise à parti des défenses les plus caractéristiques de l'époque révolue, les prohibitions sexuelles. Puis, peu à peu se généralisa un droit à une jouissance plus diversifiée qui mêlait un réflexe déjà ancien de consommation

avec la nouvelle religion sans dogme du corps. En même temps que basculait la poutre maîtresse de la significativité traditionnelle, la morale du travail, désormais évalué à la quantité de biens et de services qu'il permettait d'accaparer et de consommer, toute une mythologie de l'« épanouissement » sollicitait, gratifiait la totalité des sens jusqu'à l'engourdissement de la satiété. Les ressources païennes de la technologie postindustrielle, mêlées aux vestiges de la culture bourgeoise occidentale et à la vulgarisation de la mystique orientale, mettaient à la portée de la masse des enchantements simples, immédiats, pas si éloignés somme toute de ceux qu'un catholicisme « magique » avait jusqu'ici dispensé sous des emballages plus contournés.

Douceville, qui s'y connaît en la matière, n'assimile-t-elle pas inconsciemment cet idéal de vie à l'image d'un Paradis qu'elle aimerait bien faire redescendre sur terre pour l'avoir trop longtemps relégué au ciel ? : baignés dans la douceur d'une atmosphère climatisée, les corps célestes voyagent au son de musiques d'ambiance ; ils sont beaux, comme éternellement jeunes, ils ne connaissent ni la souffrance, ni le désir, ils ne songent pas à la mort ; ils peuvent manger, boire à satiété, regarder toutes sortes de spectacles, manipuler, prendre presque tous les objets offerts partout. Comme au Paradis terrestre une seule consommation leur est refusée, celle des fruits de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Défense superflue ; qui de nos jours aurait envie de recommencer une aventure qui a si mal tourné quand on vient tout juste d'en liquider les dernières séquelles ! Mais, objecteront les maniaques du sens, Douceville et toutes les sociétés de son espèce ne s'en vont-elles pas vers le désespoir, pire, vers l'ennui ? Si cela était, on pourrait déjà prévoir pour elles une thérapie confirmée par des millénaires d'usage : comme un réflexe à peine assoupi, on pourrait réveiller en elles de vieilles ardeurs missionnaires assorties du sentiment de l'obligation d'aller porter au monde leur Vérité. Passant par Douceville d'ici quelques années, nous apprendrions de nos informateurs, débordés par ce nouvel engagement, qu'elle abrite le siège de l'Œuvre de la Propagation du Non-Sens.

ANNEXE I

La détection de la personnalité modale et son analyse quantitative

[Retour à la table des matières](#)

A. Le questionnaire

Madame, Mademoiselle, Monsieur, 28 mai 1969

Dans cette enveloppe vous allez trouver un jeu auquel nous souhaitons que participent toutes les personnes de 21 ans ou plus. Il suffit de prendre un des questionnaires, de le lire phrase par phrase et d'entourer d'un cercle le chiffre 1 ou 2 ou 3 ou 4 selon que la phrase que vous venez de lire vous paraît « vraie », « plutôt vraie », « fausse », « plutôt fausse ».

Ce jeu, qui doit vous paraître fou à certains moments, n'est pourtant pas une farce mais quelque chose de sérieux : c'est le début du travail de l'équipe de sociologues de l'Université de Montréal dont vous a parlé votre journal. Douceville a été choisie parmi toutes les municipalités du Québec pour faire l'objet d'une étude de trois ans sur la vie de sa population. Ce que nous attendons de vous c'est *votre collaboration sans laquelle nous ne pourrions rien faire.*

Pour que nous puissions utiliser vos réponses nous vous demandons :

- 1 – de ne pas réfléchir trop longtemps avant de répondre. Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises réponses ; *c'est votre première idée qui est importante pour nous.*
- 2 – de bien remplir le questionnaire qui vous est destiné, de le remplir vous-même et de remplir celui-là seulement.

Nous savons que vous êtes pressés, que vous avez beaucoup de choses à faire ; mais les quelques instants de votre temps que vous nous donnerez sont plus précieux que vous ne le pensez. Votre réputation d'hospitalité nous assure de votre participation ; nous vous en sommes reconnaissants à l'avance.

Si vous avez des hésitations, des difficultés, nous nous ferons un plaisir de vous donner des explications au téléphone ou, si nécessaire, à votre domicile. Une fois remplis tous les questionnaires de votre famille, retournez-les dans l'enveloppe ci-jointe au plus tard le 6 juin. Il est bien entendu que tout ce que vous nous dites est strictement confidentiel et que l'anonymat le plus absolu sera gardé.

Nous vous tiendrons périodiquement au courant de l'état de nos travaux par votre journal local. La semaine prochaine il vous donnera la date et le lieu du tirage au sort de nos gagnants des prix de \$50, \$20, \$20 et \$10.

Merci d'avance et à bientôt.

L'Équipe de recherche en sociologie
Professeur : Colette Moreux.
Assistants de recherche : Josiane Valette,
Pierre Beauchesne, Marc Renaud, Jocelyn
Routhier.
Tél. : 228-5462

N.B. : Pour voir les tableaux correctement, vous devez être en mode page.

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux
<i>Façon d'utiliser le questionnaire</i>				
Exemple : phrase n°30 : Quand on ne travaille pas souvent on s'ennuie.	1	2	3	4
- Si vous trouvez que la phrase est vraie, vous entourez le 1.	<input type="radio"/>	2	3	4
- Si vous trouvez que la phrase n'est pas absolument vraie, mais <i>plutôt</i> vraie, vous entourez le 2.	1	<input type="radio"/>	3	4
-Si vous trouvez que la phrase n'est pas absolument fausse, mais <i>plutôt</i> fausse, vous entourez le 3.	1	2	<input type="radio"/>	4
-Si vous trouvez que la phrase est fausse, vous entourez le 4.	1	2	3	<input type="radio"/>

Ci-dessous, les chiffres 1-2-3-4 ont été remplacés par les % de réponses obtenues pour nos 873 informateurs.

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1 (1)(2)(3)(4)(5)
1 Pour moi, les vraies vacances c'est faire un voyage.....	39	25	16	20	(6)
2 Les maladies de cœur proviennent du manque d'exercice.....	19	24	22	35	(7)
3 La place d'une femme mariée c'est dans sa maison, au milieu de son mari et de ses enfants...	62	26	6	6	(8)
4 Les vieilles maisons ne donnent que du trouble à leur propriétaire.....	28	30	22	20	(9)
5 L'homme est bon de nature c'est la société qui le rend mauvais.....	38	30	14	18	(10)
6 Tout citoyen devrait appartenir au moins à une association.....	64	20	7	9	(11)
7 Quand on s'est fait une opinion, il ne faut pas en changer.....	25	14	24	37	(12)
8 Viendra une époque où les gens ne travailleront plus que trois ou quatre jours par semaine.....	50	30	11	9	(13)
9 Quand on a un problème c'est toujours mieux de se fier à soi-même qu'à un spécialiste.....	16	12	24	48	(14)
10 Faire prendre des vitamines aux enfants, ça ne sert vraiment pas à grand chose.....	5	7	21	67	(15)
11 Dans les assemblées les gens sans instruction devraient se taire.....	13	8	20	59	(16)
12 Tout change, même les principes qui ont l'air les plus solides.....	50	26	13	11	(17)
13 La contestation est aujourd'hui à la mode mais ça passera.....	35	33	17	15	(18)
14 Épouser quelqu'un qui n'a pas la même religion que soi, ça ne peut pas faire un bon ménage.....	9	11	23	57	(19)
15 L'éducation ne peut redresser quelqu'un qui est né avec une mauvaise nature.....	11	10	27	52	(20)
16 Une ville où les idées sont trop différentes les unes des autres ça ne peut pas bien fonctionner...	30	28	20	22	(21)
17 Le travail, au fond, c'est toujours quelque chose de désagréable.....	4	6	22	68	(22)
18 C'est surtout dans la famille que se fait l'éducation religieuse des enfants.....	75	20	4	1	(23)
19 Une personne sensée préfère employer son argent pour l'achat d'une maison que pour faire un voyage.....	65	21	8	6	(24)
20 À Douceville les gens sont mieux qu'ailleurs.....	8	14	24	54	(25)
21 Dans la province de Québec, l'anglais est indispensable pour réussir dans les affaires.....	38	36	13	13	(26)
22 Une fille qui s'énerve après les garçons, c'est fou.....	52	28	14	6	(27)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1 (1)(2)(3)(4)(5)
23 L'école gratuite est une illusion, on la paye sous forme de taxes.....	79	17	2	2	(28)
24 Il y a des gens qui sont faits pour être des chefs.....	83	13	2	2	(29)
25 Si j'étais plus instruite j'aurais plus de chance d'avoir des enfants bien éduqués.....	14	14	24	48	(30)
26 Les associations n'apportent rien à Douceville.....	8	10	26	56	(31)
27 Le meilleur loisir c'est encore de visiter la parenté.	17	17	28	38	(32)
28 Il est préférable d'être indépendant même si l'on gagne moins, que de travailler pour les autres.....	37	23	18	21	(33)
29 Dans la plupart des ménages, c'est la femme qui mène.....	13	23	32	32	(34)
30 Quand on ne travaille pas souvent on s'ennuie.....	73	20	3	4	(35)
31 La valeur d'un pays est dans ses usines, ses mines, ses barrages.....	51	30	12	7	(36)
32 Les femmes sont plus pieuses que les hommes.....	42	33	14	11	(37)
33 Quoique fasse la population ça ne changera rien au gouvernement.....	24	21	25	30	(38)
34 Se fréquenter 5 ou 6 ans avant le mariage ça n'a pas de bon sens.....	37	33	16	14	(39)
35 Il faut laisser les enfants libres de choisir leurs amis.....	29	32	24	15	(40)
36 Quelqu'un qui n'est pas catholique aura du mal à faire une bonne vie.....	6	5	18	71	(41)
37 On peut se passer d'un radio, pas d'une télévision.....	20	24	25	31	(42)
38 C'est la bonne entente qui fait progresser une ville.....	72	23	3	2	(43)
39 La femme est plus portée à tromper son mari que le mari sa femme.....	3	5	33	59	(44)
40 Les enfants étaient plus faciles à élever auparavant.....	51	30	7	2	(45)
41 Celui qui veut se montrer différent des autres c'est juste pour se faire remarquer.....	30	26	26	8	(46)
42 Le Canada français a longtemps fait l'admiration du monde entier par sa religion et sa moralité.....	51	28	12	9	(47)
43 Les jeunes sont plus compétents que les vieux...	13	16	26	35	(48)
44 Ceux qui adhèrent aux associations pensent surtout à leurs intérêts personnels.....	18	27	30	25	(49)
45 Ceux qui réussissent dans les affaires c'est surtout un coup de chance.....	12	18	35	35	(50)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1
					(1)(2)(3)(4)(5)
46 La vente des pilules contraceptives devrait être absolument libre.....	32	13	18	27	(51)
47 Il vaut mieux travailler moins et gagner.....	5	6	26	63	(52)
48 L'homme est le chef de famille.....	71	21	6	2	(53)
49 Dès que les enfants arrivent à l'âge de 12 ou 13 ans, les parents n'ont plus aucune influence sur eux.....	8	15	29	48	(54)
50 Les Unions ça amène la fermeture des manufactures.....	24	23	28	25	(55)
51 Au point de vue moral l'Humanité s'en va en décadence.....	30	37	21	12	(56)
52 Les étrangers ce n'est bon qu'à nous monter la tête.....	15	14	33	38	(57)
53 Les jeunes amoureux se tiennent mal en public.	31	36	21	12	(58)
54 L'achat à crédit, c'est la plaie de notre époque...	64	24	8	4	(59)
55 Un enfant qui a le bon exemple dans sa famille va marcher droit dans la vie.....	45	44	7	4	(60)
56 La religion se modernise trop.....	21	19	24	36	(61)
57 Quand on vient au monde dans une famille pauvre, on n'a pas beaucoup de chance de devenir riche.....	12	21	26	41	(62)
58 On se trompe rarement quand on juge une personne sur son aspect extérieur.....	17	19	24	40	(63)
59 Les nouveaux partis n'apporteront rien de neuf.	25	27	27	21	(64)
60 De nos jours le confort est indispensable au bonheur.....	22	40	22	16	(65)
61 L'amour du prochain c'est bien mais ce n'est pas suffisant pour faire sa religion.....	39	32	14	15	(66)
62 Les jeunes ne devraient pas compter sur les adultes pour organiser leurs loisirs, ils devraient s'en occuper eux-mêmes.	35	27	24	14	(67)
63 À Douceville, les gens se chicanent moins qu'ailleurs.....	7	13	32	48	(68)
64 Les Unions c'est ce qui fait le plus pour les ouvriers.....	20	33	28	19	(69)
65 On regrette toujours d'avoir emprunté.....	36	27	24	13	(70)
66 Pauvres ou riches, faibles ou puissants, au fond tous les êtres humains se ressemblent	80	17	1	2	(71)
67 Je n'arriverais pas à vivre en dehors de Douceville.....	9	7	21	63	(72)
68 S'il n'y a plus d'amour, un couple devrait se séparer.....	30	27	25	18	(73)
69 Quelqu'un qui cherche à s'accorder avec tout le monde est nécessairement une bonne personne...	46	32	32	10	(74)
70 La province de Québec est en train de changer pour le mieux.....	17	44	26	13	(75)
71 Les ouvriers devraient gagner autant que les professionnels.....	21	20	31	28	(76)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1 (1)(2)(3)(4)(5)
72 Pouvoir se payer tout ce dont on a envie, c'est ça la belle vie.....	16	19	30	35	(77)
73 Les miracles font des guérisons plus incroyables que les médecins.....	24	19	24	33	(78)
74 Les enfants sont mieux à regarder la télévision qu'à être dans la rue.....	49	32	14	5	(79)
75 Quand un groupe a une décision à prendre il faut discuter jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord.....	41	29	18	12	(80)
76 Mes amis ce sont les gens de ma parenté.....	11	17	31	41	(6)
77 De nos jours le plus grand danger c'est le communisme.....	34	23	22	21	(7)
78 La télévision c'est le meilleur moyen de se détendre.....	19	23	27	31	(8)
79 Les gens qui passent plusieurs soirées à s'occuper des associations feraient mieux de s'occuper de leur famille.....	32	40	21	7	(9)
80 Chaque génération est en progrès sur la précédente.....	60	29	7	4	(10)
81 Il ne faut pas engager de discussion avec les témoins de Jéhovah.....	36	16	24	24	(11)
82 J'aimerais mieux que mes enfants aient un métier qui ne salit pas les mains.....	20	16	25	39	(12)
83 Ça ne sert à rien de dire à quelqu'un ce que l'on pense de lui.....	30	24	24	22	(13)
84 La plupart des programmes de T.V. sont ennuyeux.....	13	16	37	32	(14)
85 La mère a plus d'importance que le père dans l'éducation des enfants.....	36	25	18	21	(15)
86 En politique, être rouge ou bleu, au fond ça ne fait pas de différence.....	56	24	8	12	(16)
87 La province de Québec a trop changé depuis une dizaine d'années.....	24	18	27	31	(17)
88 Plus on a d'argent plus on a de chance d'être heureux.....	13	25	28	36	(18)
89 De vrais athées ça n'existe pas.....	25	24	23	31	(19)
90 Être sévère avec un enfant, ça ne mène à rien de bon.....	28	31	25	16	(20)
91 Si tous les Canadiens français s'occupaient un peu plus de ce qui se passe au gouvernement, ça irait beaucoup mieux.....	53	34	8	5	(21)
92 Si on veut éduquer les enfants convenablement on ne peut en avoir plus de deux ou trois.....	23	20	24	33	(22)
93 Dans notre société celui qui veut peut s'enrichir	27	28	28	17	(23)
94 On est bien mieux seul qu'au milieu d'un groupe de gens, même si ce sont des parents ou des amis	15	13	35	37	(24)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1 (1)(2)(3)(4)(5)
95 Une école sans Dieu ne peut donner une bonne éducation aux enfants.....	41	24	17	18	(25)
96 Quand on n'est pas d'accord avec un dirigeant, il vaut mieux se taire.....	20	15	28	37	(26)
97 De nos jours personne ne fait de vêtements dans du vieux.....	14	28	24	34	(27)
98 La malchance ne tombe pas au hasard, il y a vraiment des gens qui courent après le malheur...	31	37	19	13	(28)
99 Ce n'est pas grave d'avoir sa fille enceinte avant le mariage.....	5	9	27	59	(29)
100 À notre époque ça ne sert à rien d'épargner	7	11	24	58	(30)
101 Une auto ça ne se prête pas.....	61	27	6	6	(31)
102 À part les travaux forçants, une femme peut faire n'importe quel métier et n'importe quelle profession.....	59	27	6	8	(32)
103 Aimer son prochain suffit pour être un bon catholique.....	19	21	29	31	(33)
104 Si un enfant est mal éduqué c'est la faute de ses parents.....	18	38	25	19	(34)
105 Si les ouvriers étaient plus unis, les choses changeraient.....	41	39	13	7	(35)
106 Il est mieux de porter un dentier que de faire soigner continuellement ses dents.....	19	12	19	50	(36)
107 Chaque famille devrait cultiver ses légumes	25	29	23	23	(37)
108 Les Anglais ne sont pas meilleurs que les Canadiens français en affaires.....	38	27	20	15	(38)
109 Les catholiques sont plus heureux que ceux qui ne le sont pas.....	13	12	25	50	(39)
110 Donner une claque à un enfant ne peut lui faire de mal.....	24	24	24	28	(40)
111 Les enfants qui vouvoient leurs parents les respectent plus que ceux qui les tutoient.....	14	11	20	55	(41)
<i>À partir de la question 112, vous ne dites plus vrai ou faux mais vous répondez directement aux questions posées.</i>					.
112 Quelle occupation souhaiteriez-vous (ou avez-vous souhaité) pour votre fils aîné ?.....					(42)
.....					(43)
113 Classez par ordre d'importance de 1 à 5, les raisons pour lesquelles il est le plus normal d'emprunter :					(44)
<input type="checkbox"/> Les études.....					(45)
<input type="checkbox"/> L'achat d'une auto.....					(46)
<input type="checkbox"/> Payer le docteur.....					(47)
<input type="checkbox"/> L'achat d'une maison.....					(48)
<input type="checkbox"/> Faire un voyage.....					(49)
114 Avez-vous une automobile ?					(49)
Sinon avez-vous l'intention d'en acheter une ?.....					(50)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1
					(1)(2)(3)(4)(5)
115 Classer par ordre d'importance de 1 à 5, les raisons pour lesquelles les gens n'ont pas d'auto :					
<input type="checkbox"/> C'est parce qu'il n'aime pas sortir.....					(51)
<input type="checkbox"/> C'est parce qu'ils ne veulent pas apprendre à conduire.....					(52)
<input type="checkbox"/> C'est parce qu'ils n'ont pas encore assez d'argent.....					(53)
<input type="checkbox"/> C'est parce qu'ils pensent que l'auto les rend esclaves.....					(54)
<input type="checkbox"/> C'est parce qu'ils préfèrent acheter autre chose.....					(55)
116 Deux personnes discutent au restaurant, Monsieur Dupont et Monsieur Martin. M. Dupont : « La meilleure façon d'être heureux c'est d'être comme tout le monde. Si on pense et si on agit autrement que les autres on se fait mal voir et on a des problèmes. » M. Martin : « Je ne vois pas quel problème ça peut causer de se comporter autrement que les autres ; au contraire, la vie doit être plus intéressante ainsi ».					(56)
117 À laquelle des deux ressemblez-vous le plus ?					(57)
118 À laquelle pensez-vous que les gens de Douceville ressemblent le plus ?.....					(58)
119 À combien d'associations appartenez-vous ?.....					(59)
120 Quelle est votre émission préférée ?.....					(60)
121 Classez par ordre d'importance de 1 à 6 ce que vous aimez le mieux dans votre journal.....					(61)
<input type="checkbox"/> Sport					(62)
<input type="checkbox"/> Éditorial.					(63)
<input type="checkbox"/> Faits divers.					(64)
<input type="checkbox"/> Politique.					(65)
<input type="checkbox"/> Annonces.					(66)
<input type="checkbox"/> Pages féminines.					(67)
<input type="checkbox"/> Autres (spécifiez).					(68)
122 Êtes-vous né(e) à Douceville ? (précisez si c'est dans la ville ou dans la paroisse)					(69)
123 Si vous n'êtes pas né(e) à Douceville, où ?					(70)
124 Depuis combien d'années habitez-vous à Douceville ?					(71)
125 Quelle était l'occupation de votre père ? (occupation précise)					(72)
126 Combien d'années de scolarité avez-vous fait ?					(73)
<input type="checkbox"/> Moins de 7 ans					(74)
<input type="checkbox"/> De 7 à 11 ans					(75)
<input type="checkbox"/> 12 ans et plus					(76)
127 Dans quelles écoles êtes-vous allé(e) ? Nommez-les.....					(77)
.....					(78)
128 Combien avez-vous d'enfants ?					(79)
.....					(80)

	Vrai	Plutôt vrai	Plutôt faux	Faux	Ne rien inscrire dans cette colonne
					1
					(1)(2)(3)(4)(5)
129 Combien avez-vous de frères et sœurs ?.....					(6)
.....					(7)
130 Quel âge avez-vous ?.....					(8)
.....					(9)
131 Sexe :					(10)
132 Quel est votre revenu annuel ?					
<input type="checkbox"/> Moins de \$100.			<input type="checkbox"/> Moins de \$3 000.		
<input type="checkbox"/> Moins de \$1 000. à \$1 999.			<input type="checkbox"/> Moins de \$4 000 à \$5 999		(11)
<input type="checkbox"/> Moins de \$2 000. à \$2 999.			<input type="checkbox"/> Moins de \$6 000. à \$9 999		(12)
			<input type="checkbox"/> \$10 000. et plus.		
133 Quelle est votre occupation précise ?.....					(13)
134 Combien avez-vous eu d'emplois différents					(14)
au cours de votre					(15)
vie ?.....					(16)
.....					
135 Quel est votre journal préféré ?.....					(17)

Merci beaucoup !

Rappelons que c'est à la suite d'un mois d'observation participante et d'après les résultats d'une centaine d'entrevues informelles que nous avons bâti ce questionnaire, en vue de couvrir le champ de la personnalité modale et d'en obtenir une première structuration. Nous avons dans la mesure du possible tenté de formuler chaque assertion suivant une bipolarité tradition-modernité (dans la majorité des cas le « vrai » correspond à l'option traditionaliste avec, pour éviter un biais systématique, une trentaine d'assertions formulées en sens inverse, ex. : ce n'est pas grave d'avoir sa fille enceinte avant le mariage) ; mais de nombreuses attitudes (par exemple à l'égard des vacances, de la maladie, du temps, etc.) ne présentaient pas au départ dans notre esprit une corrélation nette avec l'orientation ou moderniste ou traditionaliste de nos informateurs. L'importance de ces problèmes dans une vision du monde nous a pourtant décidé à les porter au questionnaire, les résultats de celui-ci et de l'analyse factorielle qui suivra devant montrer leur pertinence ou leur non-pertinence par rapport à l'un des deux pôles moderniste-traditionaliste et selon quelles modalités.

Quelques questions pièges, en général contradictoires avec une autre furent introduites pour tester la validité de l'instrument et la cohérence de la vision du monde de nos informateurs (ex. : « l'humanité s'en va en décadence » et « chaque génération est en progrès sur la précédente »).

Nous avons éliminé le point milieu de l'échelle pour éviter d'avoir à interpréter une catégorie médiane trop bien fournie et forcer les informateurs à se prononcer.

Le caractère catégorique (non comparatif) des jugements provoqués, les différences inévaluables d'assentiment à l'égard des diverses assertions et enfin l'ordinalité de l'échelle des réponses posent certains problèmes dont nous sommes bien conscient et que nous essayerons de compenser, au moins partiellement, par l'utilisation de techniques complémentaires.

*Dimensions socio-culturelles appréhendées*¹

Niveau économique

Attitudes à l'égard de l'argent : 1² 19, 23, 54, 60, 65, 72, 88, 100.

Attitudes face à l'objet : 4, 37, 78, 84, 97, 101.

Attitudes à l'égard du travail : 8, 17, 28, 30, 31, 47.

Attitudes à l'égard des affaires : 21, 45, 108.

Niveau familial

Perception des rôles masculins et féminins : 3, 29, 48, 85, 102.

Perception des différences entre les comportements féminins et masculins : 32, 39.

Attitudes à l'égard des relations conjugales : 14, 46, 68.

La parenté : 27, 76.

Niveau de l'éducation

Conception de la nature de l'enfant : 10, 35, 43, 62, 74, 80, 90, 110, 111.

Perception de la responsabilité des éducateurs : 15, 55, 104

Les difficultés de l'éducation : 40, 49

Projection sur la situation idéale pour éduquer : 25, 57, 79, 92

Attitudes à l'égard des relations garçons-filles, la sexualité : 22, 34, 53, 99

Aspiration professionnelle pour les enfants : 82

Niveau politique

Qui doit participer à la vie publique et comment ? 6, 11, 13, 16, 38, 44, 75, 79, 96

Utilité de la participation : 26, 33, 91

Attitudes à l'égard d'une politique du travail : 8, 50, 64, 71, 77, 105

¹ Les données de cette annexe sont largement inspirées de Marc Renaud, « Élaboration d'une méthode de détection de l'atypisme dans une petite ville du Québec », thèse pour la maîtrise en sociologie, Université de Montréal, 1970, 227 p. dact.

² Les numéros en italique correspondent aux assertions formulées dans le sens du modernisme.

Attitudes face à l'évolution du Québec : 42, 70, 87

Attitudes face aux partis politiques : 59, 86

Niveau religieux

Attitudes à l'égard du prochain : 61, 103

Perception des autres groupes religieux : 14, 36, 42, 81, 109

L'éducation religieuse : 18, 95

Jugements sur des stéréotypes : 32, 51, 56, 73, 77, 89

Niveau de la vision du monde

Conception de la relation moi-autrui : 5, 9, 24, 28, 41, 66, 94

Jugements sur autrui : 7, 52, 58, 69, 83

Perception de l'ordre naturel : 2, 10, 106, 107

Conception du changement : 12, 51, 70, 80, 87

Conception du hasard : 45, 57, 93, 98

Perception de la spécificité de Douceville : 20, 52, 63, 67

Le questionnaire fut d'abord testé sur un échantillon au hasard, de quarante personnes, puis reformulé (formulation des assertions clarifiée, univocisée, certaines assertions supprimées, d'autres ajoutées).

Pour plusieurs raisons, dont le temps relativement réduit dont nous disposions et le besoin que nous avons d'une population importante, nous optâmes pour un échantillon non probabiliste de grande taille, soit 4 207 individus représentant la totalité de la population de plus de 20 ans de la localité, connue par les listes électorales fédérales de 1968, et qui reçurent individuellement leur questionnaire par la poste. Divers mécanismes de sensibilisation furent utilisés pour provoquer la participation de la population (organisation d'une loterie, articles dans le journal local, conférences dans les diverses associations et dans les écoles, communiqués en chaire) ; 25 % de la population rejointe (742 personnes), soit 17,6 % de la population totale retournèrent un questionnaire utilisable.

Pour assurer une plus grande représentativité à notre échantillon, nous ajoutâmes à notre population initiale un groupe-contrôle échantillonné aléatoirement selon une stratification par le sexe, l'âge et la profession, avec une fraction de sondage inversement proportionnel au nombre des personnes de la catégorie considérée ayant déjà répondu dans le premier lot : 300 noms furent tirés dont 150, correspondants, sur une liste de remplacement. Le nouvel échantillon sollicité à domicile fut presque complètement épuisé étant donné les refus, les questionnaires inutilisables, les départs, les décès. Notre population définitive a compris 873 individus, soit 30% de la population atteinte et 20% de la population réelle.

Le tableau ci-après permet d'apprécier la représentativité de notre échantillon, évalué d'après la composition de la population réelle connue par les listes électorales, et selon les variables « âge » et « profession » indiquées sur ces listes.

Tableau 1

Groupes d'âge	Population selon recensement 1966- en %	Échantillon total En %
20-24	14,7	14,4
25-34	23,5	16,3
35-44	19,6	21,3
45-54	16,3	18,4
55-64	12,5	12,4
65-69	4,8	3,5
70 et plus	8,6	3,7
N = 100% = 4 579		N = 100% = 873

Tableau 2

	Recensement 1961 en %	Échantillon total en %	Échantillon postal en %	Échantillon contrôle en %
Administrateurs	9,1	17,0	17,8	13,2
Professions libérales et techniciens	7,7	10,4	11,0	7,6
Services	13,9	15,7	15,2	17,6
Vendeurs	6,0	4,6	4,7	4,4
Employés de bureau	7,5	11,6	13,1	4,4
Ouvriers	48,0	34,3	33,1	39,6
Agriculteurs	7,8	6,4	4,9	13,2
	100%	100%	100%	100%

Quant au sexe, le rapport de masculinité à Douceville est de 91,4% en 1966 pour la population de 20 ans et plus, celui de notre échantillon est de 86,9%.

B. Analyse de la personnalité modale : l'analyse factorielle

La réduction des données fournies par 873 personnes sur 111 indicateurs s'imposait, mais le choix des moyens pour le faire était limité : en effet, le calcul des moyennes et des écarts types pour chaque assertion, puis une mesure des écarts individuels par rapport à cette moyenne présentaient des dangers dus, entre autre, à la validité incertaine des indicateurs et au caractère ordinal de l'échelle des réponses ; une analyse des profils (regroupement des individus en fonction de leur similitude de réponses) aurait éliminé le paramètre « personnalité modale ».

La logique de l'analyse dimensionnelle nous apparut alors comme la plus adaptée à la détection de dimensions assez cohérentes pour un assez grand nombre de sujets, pour représenter de façon valable la personnalité modale de Douceville ; chacun des indicateurs devant alors être pondéré pour exprimer son importance à l'intérieur de celle-ci ; chacun des individus se situe sur chacun de ces « indices composés ». Une analyse dimensionnelle de type hypothético-déductive, que nous tentâmes en vain, supposait une connaissance de la personnalité modale assez avancée pour guider nos regroupements d'assertions ; or c'est précisément elle que nous cherchions et tous les systèmes de prédictions empiriques que nous échafaudâmes s'avérèrent invérifiables. Nous décidâmes finalement de confier la détection d'une cohérence et de sa structure à un instrument inductif qui prendrait systématiquement en considération toutes les possibilités logiques de relations entre assertions, dégagerait celles qui sont essentielles, et évaluerait à cet égard et les différents indicateurs et les individus répondants : l'analyse factorielle (méthode des axes principaux de Kelley, la seule programmée à l'Université de Montréal – orthogonalisation (indépendance) des facteurs par la méthode Varimax) fut alors choisie¹. Ci-après la liste des sept facteurs faisant apparaître la saturation des assertions sur chacun d'eux (leur corrélation avec le facteur), et leur sens, positif ou négatif, par rapport au facteur.

Dans chacun des cas, nous avons retenu les 10 assertions les plus saturées pour servir à la dénomination du facteur. Les 10 assertions les moins saturées étaient utilisées, négativement, aux mêmes fins.

¹ Pour toutes les raisons de ce choix, les critiques qu'il encourt et les limites théoriques et méthodologiques des résultats, voir : « Marc Renaud », *op. cit.*, p. 72 et 129.

Facteur I

Présence-absence de nostalgie passive des valeurs traditionnelles

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
La province de Québec a trop changé depuis une dizaine d'années	0,5628
La religion se modernise trop	0,5408
Celui qui veut se montrer différent des autres c'est juste pour se faire remarquer	0,5357
De nos jours, le plus grand danger, c'est le communisme	0,5118
Les jeunes amoureux se tiennent mal en public	0,5044
Au point de vue moral, l'humanité s'en va en décadence	0,4996
Les Unions ça amène la fermeture des manufactures	0,4939
Il ne faut pas engager de discussions avec les témoins de Jéhovah	0,4625
Une école sans Dieu ne peut donner une bonne éducation aux enfants	0,4586
Les enfants sont mieux à regarder la télévision qu'à être dans la rue	0,4493
 <i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Il faut laisser les enfants libres de choisir leurs amis	0,0007
Si j'étais plus instruite, j'aurais plus de chance d'avoir des enfants bien éduqués	-0,0029
La plupart des programmes de télévision sont ennuyeux	-0,0087
Tout citoyen devrait appartenir au moins à une association	0,0214
Si tous tes Canadiens français s'occupaient un peu plus de ce qui se passe au gouvernement, ça irait beaucoup mieux	0,0244
Faire prendre des vitamines aux enfants, ça ne sert vraiment pas à grand chose	0,0265
Viendra une époque où les gens ne travailleront que 3 ou 4 jours par semaine	0,0136
Si on veut éduquer convenablement les enfants on ne peut en avoir plus de 2 ou 3	0,0374
Je n'arriverais pas à vivre en dehors de Douceville	0,0418
S'il n'y a plus d'amour un couple devrait se séparer	-0,0452
À notre époque, ça ne sert à rien d'épargner	0,0606

Facteur II

Présence-absence de volonté de domination de l'ordre naturel

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
Les associations n'apportent rien à Douceville	-0,4556
L'éducation ne peut redresser quelqu'un qui est né avec une mauvaise nature	-0,4481
On est bien mieux seul qu'au milieu d'un groupe de gens même si ce sont des parents ou des amis	-0,4325
Ceux qui adhèrent aux associations pensent surtout à leurs intérêts personnels	-0,4126
Faire prendre des vitamines aux enfants, ça ne sert vraiment pas à grand'chose	-0,3916
Il est mieux de porter un dentier que de faire soigner continuellement ses dents	-0,3874
Dans les assemblées, les gens sans instruction devraient se taire	-0,3837
Dès que les enfants arrivent à l'âge de 12 ou 13 ans, les parents n'ont plus aucune influence sur eux	-0,3823
La plupart des programmes de télévision sont ennuyeux	-0,3715
Quand on a un problème c'est toujours mieux de se fier à soi plutôt qu'à un spécialiste	-0,3570
 <i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Un enfant qui a le bon exemple de sa famille va marcher droit dans la vie	-0,0165
Les enfants étaient plus faciles à élever auparavant	-0,0165
De nos jours le plus grand danger c'est le communisme	-0,0199
Le Québec est en train de changer pour le mieux	-0,0202
Il y a des gens qui sont faits pour être des chefs	-0,0255
C'est la bonne entente qui fait progresser une ville	-0,0251
Le Canadien français a longtemps fait l'admiration du monde entier par sa religion et sa moralité	-0,0332
Les enfants sont mieux à regarder la télévision qu'à être sur la rue	-0,0331
L'amour du prochain c'est bien mais ce n'est pas suffisant pour faire sa religion	-0,0458

Facteur III

Présence-absence de dogmatisme éthique et religieux

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
Les catholiques sont plus heureux que ceux qui ne le sont pas	0,4720
Quelqu'un qui n'est pas catholique aura du mal à faire une bonne vie	0,4564
Épouser quelqu'un qui n'a pas la même religion ça ne peut pas faire un bon ménage	0,4531
Les Unions*, c'est ce qui fait le plus pour les ouvriers	0,3190
Si on veut éduquer convenablement les enfants on ne peut en avoir plus de deux ou trois	0,2793
La vente des pilules contraceptives devrait être absolument libre	0,2771
Les Unions* amènent la fermeture des manufactures	-0,2480
 <i>Assertions les moins fortement saturées</i>	
Les nouveaux partis n'apporteraient rien de neuf	0,0035
Les ouvriers devraient gagner autant que les professionnels	0,0048
Si tous les Canadiens français s'occupaient un peu plus de ce qui se passe au gouvernement ça irait beaucoup mieux	-0,0116
Chaque génération est un progrès sur la précédente	0,0118
Il y a des gens qui sont faits pour être des chefs	0,0121
Tout citoyen devrait appartenir au moins à une association	0,0138
De nos jours, le confort est indispensable au bonheur	0,0149
De vrais athées, ça n'existe pas	0,0168
Je n'arriverais pas à vivre en dehors de Douceville	0,0172

Facteur IV

Adhésion à-rejet de l'idéologie politique traditionnelle

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
Le Canadien français a longtemps fait l'admiration du monde entier par sa religion et sa moralité	0,3986
Tout citoyen devrait appartenir au moins à une association	0,3830
Il y a des gens qui sont faits pour être des chefs	0,3659
C'est la bonne entente qui fait progresser une ville	0,3610
Si tous les Canadiens français s'occupaient un peu plus de ce qui se passe au gouvernement, ça irait beaucoup mieux	0,3382
Il est préférable d'être indépendant même si l'on gagne moins que de travailler pour les autres	0,3368
L'école gratuite est une illusion, on la paye sous forme de taxes	0,3180
Une personne sensée préfère employer son argent pour l'achat d'une maison que pour faire un voyage	0,3092
Une auto, ça ne se prête pas	0,2893
Les femmes sont plus pieuses que les hommes	0,2516
<i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Épouser quelqu'un qui n'a pas la même religion que soi ça ne peut pas faire un bon ménage	0,0000
Quoique fasse la population, ça ne changera rien au gouvernement	0,0001
Quand on vient au monde dans une famille pauvre, on n'a pas beaucoup de chance de devenir riche	-0,0001
S'il n'y a plus d'amour un couple devrait se séparer	0,0022
Si on veut éduquer convenablement les enfants, on ne peut en avoir plus de 2 ou 3	-0,0022
On se trompe rarement quand on juge une personne sur son aspect extérieur	-0,0034
Dans notre société, celui qui veut peut s'enrichir	0,0055
Je ne pourrais pas vivre en dehors de Douceville	-0,0072
Dans les assemblées, les gens sans instruction devraient se taire	0,0098

Facteur VRecherche de l'épanouissement personnel par la laxité éthique
par la rigueur éthique

<i>Assertions les plus fortement saturée</i>	<i>Saturation</i>
S'il n'y a plus d'amour un couple devrait se séparer	-0,3987
Dans notre société celui qui veut peut s'enrichir	-0,3172
Quand un groupe a une discussion à prendre, il faut discuter jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord	-0,3537
Il faut laisser les enfants libres de choisir leurs amis	-0,2768
La province de Québec est en train de changer pour le mieux	-0,2758
Aimer son prochain suffit pour être un bon catholique	-0,2731
Quand on s'est fait une opinion, il ne faut pas la changer	-0,2628
Si les ouvriers étaient plus unis les choses changeraient	-0,2321
Quand on a un problème il vaut mieux se fier à soi qu'à un spécialiste	-0,2303
Chaque génération est en progrès sur la précédente	-0,2229
La vente des pilules contraceptives devrait être libre	-0,2178
 <i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Mieux vaut porter un dentier que de se faire soigner les dents	-0,0002
Le Canada français a longtemps fait l'admiration du monde pour sa morale et sa religion	-0,0047
Les catholiques sont plus heureux que ceux qui ne le sont pas	-0,0047
Les étrangers ce n'est bon qu'à vous monter la tête	-0,0078
Il y a des gens qui sont faits pour être des chefs	-0,0091
Les gens qui passent plusieurs soirées à s'occuper des associations feraient mieux de s'occuper de leur famille	-0,0098
Il ne faut pas engager de discussion avec les témoins de Jéhovah	-0,0128
J'aimerais mieux que mes enfants aient un métier qui ne salit pas les mains	-0,0167
Si j'étais plus instruit, j'aurais plus la chance d'avoir des enfants bien éduqués	-0,0179
Viendra une époque où les gens ne travailleront plus que 2 ou 3 jours par semaine	-0,0228

Facteur VI

Valorisation-dévalorisation de la possession économique

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
Plus on a d'argent plus on a de chance d'être heureux	0,5228
De nos jours le confort est indispensable au bonheur	0,4710
Pouvoir se payer tout ce dont on a envie c'est ça la belle vie	0,4264
Quand on vient au monde dans une famille pauvre on n'a pas beaucoup de chance de devenir riche	0,4059
J'aimerais mieux que mes enfants aient un métier qui ne salit pas les mains	0,4039
Si j'étais plus instruite j'aurais plus de chance d'avoir des enfants bien éduqués	0,3175
Si on veut éduquer les enfants convenablement on ne peut en avoir plus de 2 ou 3	0,3156
Les femmes sont plus pieuses que les hommes	-0,2873
Les jeunes sont plus compétents que les vieux	0,2748
Ceux qui réussissent en affaire c'est un coup de chance	0,2423
 <i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Une auto ça ne se prête pas	-0,0030
Une fille qui s'énerve après un garçon c'est fou	0,0053
L'école gratuite est une illusion, on la paye sous forme de taxes	-0,0064
On regrette toujours d'avoir emprunté	0,0081
De nos jours le plus grand danger c'est le communisme	0,0107
C'est la bonne entente qui fait progresser une ville	0,0146
Tout citoyen devrait appartenir au moins à une association	0,0169
Ça ne sert à rien de dire à quelqu'un ce que l'on pense de lui	-0,0173

Facteur VIIOrientation positive-négative à *l'in group*

<i>Assertions les plus fortement saturées</i>	<i>Saturation</i>
À Douceville les gens sont mieux qu'ailleurs	0,5961
À Douceville les gens se chicanent moins qu'ailleurs	0,5905
Je n'arriverais pas à vivre en dehors de Douceville	0,4318
Le meilleur loisir c'est encore de visiter la parenté	0,3523
Les catholiques sont plus heureux que les autres	0,2779
Quelqu'un qui n'est pas catholique aura du mal à faire une bonne vie	0,2546
Le plus grand danger c'est le communisme	0,5221
Il ne faut pas engager de discussion avec les témoins de Jéhovah	0,2231
Quelqu'un qui cherche à s'accorder avec tout le monde est nécessairement une bonne personne	- 0,2190
 <i>Assertions les plus faiblement saturées</i>	
Quand on a un problème c'est toujours mieux de se fier à soi qu'à un spécialiste	0,0013
N'importe qui peut s'enrichir	-0,0016
Une ville où les gens ont des idées trop différentes ça ne peut pas bien fonctionner	0,0040
La place d'une femme mariée est dans sa maison avec ses enfants, son mari	-0,0059
La bonne entente fait progresser une ville	0,0082
Celui qui se montre différent des autres c'est pour se faire remarquer	0,0097
Si on veut bien éduquer les enfants on ne peut en avoir plus de 2 ou 3	-0,0117
Une femme peut faire n'importe quel métier à part les travaux forçants	0,0119
La mère a plus d'importance que le père dans l'éducation des enfants	0,0120
L'éducation ne peut redresser quelqu'un qui a une mauvaise nature	0,0151

Notre instrument n'explique que 24% de la variance totale des indicateurs ; la faiblesse de ce résultat est toutefois compensée par le résultat positif d'un test de *cross validation* établissant l'invariance factorielle à partir de la comparaison de la matrice des facteurs de deux échantillons aléatoires indépendants, tirés de la population répondante :

Tableau 3

Validation croisée : vérification de l'invariance factorielle

Groupe	Facteur numéro	Proportion de variance expliquée	Les 10 assertions les plus fortement saturées(ou celles saturées au-delà de 0,25
Population	I	0,0836	41, 50, 51, 53, 56, 74, 77, 81,87,95.
Échantillon	I	0,0770	7, 22, 33, 41, 55, 74, 75, 77, 78, 81. (sans exception, toutes ces assertions sont saturées à plus de 0,35 dans le facteur I de la population et dans le facteur I de l'échantillon II).
	IV	0,0246	40, 41, 50, 51, 52, 53, 56, 70, 79, 87.
Échantillon	I	0,0842	38, 41, 50, 51, 53, 56, 69, 77, 81, 95.
Population	II	0,0436	9,10,11,15,26,44,49,84,94,106.
Échantillon I	VI	0, 0343	9,11,15,28,44,49,84,94,106,111.
Échantillon II	II	0,0525	9, 10, 11,15,26,44,49,71,94, 106.
Population	III	0,0197	14, 36, 46, 50, 64, 92, 109.
Échantillon I	V	00195	14, 32, 36, 46, 68, 92, 95, 99, 107.
Échantillon II	VI	0,0203	14, 25, 36, 64, 92, 101, 102, 109.
Population	IV	0,0253	6, 19, 23, 24, 28, 38, 42, 70, 91, 101.
Échantillon I	VII	0,0247	6, 23, 24, 26, 28, 32, 38, 42, 91, 101.
Échantillon II	IV	0,0218	6, 23, 24, 28, 38, 64, 70, 87, 91, 105.
Population	V	0,0185	7, 35, 68, 70, 75, 93, 103.
Échantillon I	VIII	0,0164	61,64,68,75,103,105.
Échantillon II	V	0,0198	7, 11, 35, 43, 68, 70, 75, 93, 103.

Groupe	Facteur numéro	Proportion de variance expliquée	Les 10 assertions les plus fortement saturées(ou celles saturées au-delà de 0,25
Population	VI	0,0271	25,32,43,44,57,60,72,82,88,92.
Échantillon I	II	0,0361	14, 25, 43, 44, 57, 60, 72, 82, 88, 92.
Échantillon II	VII	0,0265	45, 57, 58, 60, 72,78,82,88,92, 103.
Population	VII	0,0237	20,27,36,63,67,76,77,109.
Échantillon I	III	0,0322	20,27,36,63,67,76,77,87,109,111.
Échantillon II	III	0,0258	20, 27, 52, 63, 67, 69, 76, 81, 109.

L'analyse factorielle ne permet ni une pondération absolue des différents facteurs (par exemple une évaluation de la force de la tradition, de l'idéologie politique ou religieuse, etc.) ni une comparaison de l'importance de ses différentes dimensions les unes par rapport aux autres, mais elle indique seulement l'existence de telle ou telle configuration cohérente d'attitudes sous-jacentes aux indicateurs ; c'est donc de manière indirecte que nous pourrions cerner un peu plus nettement la puissance des sept thèmes de la personnalité modale et pour quelle proportion de population. Nous avons rapidement fait état de ces données dans notre texte (p. 35 et s.) ; précisons ici les renseignements d'ordre quantitatif obtenus à cet égard.

Tableau 4
Moyenne et écarts-types des assertions les plus fortement saturées

Facteur I			Facteur II			Facteur III			Facteur IV		
Assertions			Assertions			Assertions			Assertions		
n°	\bar{x}	s	n°	\bar{x}	s	n°	\bar{x}	s	n°	\bar{x}	s
87	2,7	1,1	26	3,3	0,9	109	3,1	1,0	6	1,6	0,9
56	2,7	1,2	15	3,2	1,0	36	3,5	0,8	42	1,8	1,0
41	2,3	1,1	94	3,0	1,0	14	3,3	1,0	24	1,2	0,6
77	2,3	1,1	44	2,6	1,0	64	2,5	1,0	38	1,3	0,6
53	2,2	1,0	106	3,0	1,2	92	2,3	1,2	91	1,6	0,8
51	2,2	1,0	10	3,5	0,8	50	2,5	1,1	28	2,2	1,2
50	2,5	1,1	11	3,2	1,1	46	2,4	1,3	23	1,3	0,6
81	2,4	1,2	49	3,2	1,0				19	1,5	0,9
95	2,1	1,1	84	2,9	1,0				70	2,6	0,9
74	1,7	0,9	9	3,1	1,1				101	1,6	0,9

Facteur V			Facteur VI			Facteur VII		
Assertions			Assertions			Assertions		
n°	\bar{x}	s	n°	\bar{x}	s	n°	\bar{x}	s
68	2,7	1,1	88	2,1	1,0	20	3,3	1,0
75	3,0	1,0	60	2,7	1,0	63	3,2	0,0
93	2,6	1,0	72	2,2	1,1	67	3,4	1,0
103	2,3	1,1	57	2,9	1,1	27	2,9	1,1
35	2,7	1,0	82	2,2	1,1	109	3,1	1,0
7	2,7	1,2	92	2,3	1,2	76	3,0	1,0
70	2,6	0,8	25	1,9	1,1	36	3,5	0,8
			32	1,9	1,0	77	2,3	1,2
			43	2,1	1,0			
			44	2,6	1,0			

Tableau 5
Coefficients structureaux des variables constituant les bornes minimales et maximales de chaque facteur

Échelles	Signification d'un Score faible	4 caractéristiques principales du sous-ensemble formant la borne minimale *	Moyenne du sous-Ensemble	4 caractéristiques principales du sous-ensemble formant la borne maximale	Moyenne du sous-ensemble
I	Nostalgie passive des valeurs traditionnelles	A : Vieux (-2,40) I : Primaire (-1,40) SO : Rentier (-3,51) ou ouvrier non spécialisé (-4,13) OP : Professionnel (-1,98)	37	A : Jeune (1,17) I : Supérieure (3,00) SO : Semi-professionnel (6,53) ou professionnel (5,63) OP : Col Blanc (1,69)	67
II	Absence d'une volonté d'amélioration de l'ordre naturel par l'action d'agents socio-culturels	A : Vieux (-2,23) I : Primaire (-1,82) SO : Rentier (-4,52) PA : Aucune (-2,24)	35	A : Jeune (2,17) I : Supérieure (2,68) SO : Commerçant (2,02) PA : Quatre et plus (3,53)	63
III	Dogmatisme éthico-religieux comme condition du bonheur	A : Vieux (-1,64) SO : Cultivateur (-1,56) ou rentier (-1,24) ou semi-professionnel (-1,15) OP : Cultivateur (-1,84) MO : N'a jamais travaillé (-2,72)	40	A : Moyen (0,49) SO : Ouvrier spécialisé (1,33) OP : Commerçant (1,40) ou ouvrier spécialisé (1,34) MO : Un seul emploi (0,98)	56
IV	Idéologie traditionnelle de l'ordre et du progrès social	A : Vieux (-3,42) SO : Commerçant (-0,84) ou ouvrier spécialisé (-0,69) ou non spécialisé (-0,74) OP : Col blanc (-1,26) PA : Quatre et plus (-3,17)	40	A : Jeune (2,87) SO : Professionnel (1,79) OP : Professionnel (2,29) PA : Aucune (2,03)	61
V	Non-prédominance de l'épanouissement personnel	A : Vieux (-3,42) I : Supérieur (-0,20) SO : Cultivateur (-1,84) ou rentier (-1,73) ou commerçant (-1,47) ou professionnel	37	A : Jeune (2,89) I : Primaire (1,59) SO : Ouvrier spécialisé (1,87) OP : Col blanc (1,56)	61

Échelles	Signification d'un Score faible	4 caractéristiques principales du sous-ensemble formant la borne minimale *	Moyenne du sous-Ensemble	4 caractéristiques principales du sous-ensemble formant la borne maximale	Moyenne du sous-ensemble
VI	Dévalorisation de la possession économique comme condition de réussite	OP : Professionnel (-3,84) SO : Cultivateur (-2,82) ou semi-professionnel (-1,69) OP : Cultivateur (-0,93) MO : Un seul emploi (-1,07) PA : Quatre et plus (-1,71)	41	SO : Professionnel (2,48) OP : Col blanc (1,59) MO: N'a jamais travaillé (2,87) Aucune (0,99)	60
VII	Orientation positive aux membres de l' <i>in group</i> par opposition à l' <i>out group</i>	A : Vieux (-3,81) SO : Rentier (-1,75) ou commerçant (-1,36) MO : Un seul emploi (-1,07) PA : Quatre et plus (-2,75)	38	A : Jeune (2,27) SO : Professionnel (3,90) MO : N'a jamais travaillé (1,78) PA : Aucune (1,60)	62
T-M	Traditionalisme très général	A : Vieux (-4,53) I : Primaire (-1,77) SO : Rentier (-4,08) PA : Aucune (-0,86)	36	A : Jeune (3,25) I : Secondaire (3,52) SO : Professionnel (4,79) ou semi-professionnel (3,81) PA : Quatre et plus (1,56)	65
A.P.	Atypisme pur Atypisme pour	A : Jeune (-0,99) SO : Semi-professionnel (-4,48) MO : Quatre et plus (2,15) PA : Aucune (-1,40)	37	A : Vieux (1,81) SP : Ouvrier non spécialisé (2,62) MO : Un emploi (0,46) PA : Quatre et plus (1,04)	58

* A : âge — I : instruction — MO : mobilité occupationnelle — SO : statut occupationnel actuel — OP : occupation du père — PA : participation aux associations volontaires.

Ces tableaux ainsi que le calcul d'un score factoriel pour chacun des informateurs¹ montrent que pour les 7 facteurs la courbe de distribution des individus est normale, c'est-à-dire que la plus grande partie de la population (68%) se situe à un écart type de la moyenne et à seulement 5% au-delà de deux écarts types. L'abstraction du concept de « personnalité modale » représente donc bien un fait concret : l'homogénéité très forte des attitudes du groupe sur les facteurs II, IV et VII, un début de dichotomisation sur les facteurs I, V et VI mais avec les nuances apportées dans notre texte et que permet la connaissance qualitative du groupe. Par ailleurs, la teinte nettement traditionaliste de l'ensemble est révélée par l'orientation positive sur négative des indicateurs les plus saturés de chaque facteur.

Enfin, le calcul des coefficients structuraux, fait en vue de notre recherche sur l'atypisme, permet d'évaluer le poids de chacune des 10 variables utilisées (sexe, âge, instruction, actif ou non actif professionnellement, mobilité professionnelle, profession actuelle, occupation du père, lieu d'origine, âge d'arrivée à Douceville, participation aux associations volontaires) sur l'orientation moderniste ou traditionaliste à l'égard de chacun des 7 facteurs. Inversement, nous pouvons en déduire celles qui ont à cet égard une influence homogénéisante.

¹ Marc Renaud, *op. cit.*, p. 123 et 79. Nous ne reproduirons pas la liste de ces scores factoriels, trop longue et sans intérêt direct pour la présente étude.

ANNEXE II

Analyse quantitative de la personnalité modale

[Retour à la table des matières](#)

A. Schéma d'entrevue 1970-1971

Religion

1. Pratique religieuse :

- Pensez-vous qu'un minimum de pratique religieuse est nécessaire pour celui qui se dit catholique ? Pourquoi ?
- Quelles pratiques faites-vous personnellement (messes le dimanche, etc. voir tableau joint dans lequel il suffira de porter des croix)
- Pensez-vous qu'il serait mieux de faire plus ou si ce que vous faites suffit ? Quelles raisons donnez-vous au fait que vous ne faites pas davantage de pratiques (essayez d'aller au-delà du facteur « temps »)
- Dans quelle catégorie de pratiquant vous mettez-vous ?
- Si enfant veut abandonner la pratique que faites-vous ?

Non-Pratiquants (croyants) : Pour ceux qui ont répondu qu'ils se considéraient comme catholiques et croyaient en Dieu, mais ne pratiquent pas :

- Trouvez-vous normal pour quelqu'un qui se dit catholique de ne pas faire de religion ? Quelle différence y a-t-il entre vous et un agnostique ? Pourquoi ne pratiquez-vous pas ?
- Comment expliquez-vous que vous en soyez venu à ne plus pratiquer ?

— Seriez-vous différent de ce que vous êtes si vous n'aviez aucune croyance ?

(Voir si sentiment de culpabilité, ou si détachement ; si la non-pratique est le fruit d'une détermination réfléchie ou de l'indifférence, s'il existe ou non une rationalisation élaborée).

2. *Charité* : (Se reporter aux assertions qui disent qu'elle est ou non suffisante en religion. Demander explication.)

3. *Agnosticisme (pour les détachés)* : Même s'il y a des côtés difficilement acceptables dans le catholicisme comme dans toute religion, il est difficile de nier qu'elle présente des avantages et qu'elle joue un grand rôle dans la vie des croyants. Par exemple :

- Lorsque vous constatez le mal, l'injustice, comment pouvez-vous l'accepter si vous ne croyez pas à la vie future ?
- Comment expliquez-vous que tout fonctionne si parfaitement dans la nature s'il n'y a pas une puissance ordonnatrice ?
- Qu'est-ce qui peut vous faire marcher droit dans la vie ? Quel sens donnez-vous à la vie s'il n'y a rien après ?
- Vous considérez-vous encore comme catholique ? Pourquoi ?
- Comment expliquez-vous la perte de votre foi ? Depuis quand ? Effets psychologiques (manque – libération – indifférence)
- Même si, à la rigueur, quelques individus pourraient se passer de religion, ne pensez-vous pas que la masse des gens en a besoin pour marcher droit, d'espérer et se sentir en sécurité ?

4. *Religion (aide)* :

- Quelle sorte (soit aide précise, accident, maladie, soit « courage de passer au travers »)

(Voir fréquence et caractère systématique de la demande. Dans quel cas on le fait, dans quel cas pas ; explorer les limites de l'immixtion de la religion dans la vie.)

5. *Fatalisme – Liberté du destin* : (*pour les croyants*) : si l'on croit en un Dieu qui dirige le monde, on peut penser que l'homme n'a guère son mot à dire dans l'organisation et les événements de sa propre vie. : tout ce qui nous arrive, tout ce que nous sommes, c'est Dieu qui l'a voulu. Êtes-vous d'accord ? À ce moment-là, à quoi cela sert-il de faire des efforts pour arriver à avoir une situation convenable, un bonheur familial et individuel, de mener une vie droite ? Est-ce que tout n'est pas écrit d'avance, même nos défauts et nos qualités ?

(Voir si la solution suivante est présente à l'idée : c'est Dieu qui nous pousse à vouloir telle ou telle chose, à chercher à être de telle manière, à aspirer à tels ou tels idéaux ; ou si pas de solutions ; ou si croyance en un déterminisme fataliste.)

(*Pour les non-croyants*) – on définit l'homme comme un être libre, qui décide de son destin, et, sauf accidents, est en partie responsable de ce qui lui arrive. Qu'en pensez-vous ? N'a-t-on pas quelquefois l'impression que, quoiqu'on fasse, ce qui doit arriver arrive. Est-ce que cela vaut la peine de toujours se forcer à faire le mieux possible, de lutter contre les *bad-lucks**, est-ce qu'il n'est pas meilleur d'accepter ce qui nous arrive sans trop chercher à s'en sortir par nos propres moyens.

5. *Bis — Le problème du Mal : (pour ceux qui croient)* : Il y a un problème dans le christianisme qui a déjà soulevé des masses de discussions, c'est le problème du mal : comment se fait-il que Dieu qui est infiniment bon, permet la souffrance physique et morale de gens innocents, des enfants par exemple.

(Voir : ses fins nous sont inconnues et nous devons accepter sans comprendre en pensant que ceux qui souffrent auront d'autres récompenses ; ceux qui souffrent expient les fautes de l'humanité ; c'est un grave problème pour le christianisme ; avez-vous une solution particulière ?)

Un problème de ce genre serait-il capable de vous faire perdre la foi ?

(Voir si informateurs sont sensibles ou non à cette contradiction fondamentale et comment ils s'en tirent dans leurs rationalisations ?)

6. *Autoritarisme — Libéralisme* : L'Église a longtemps eu à l'égard des fidèles l'attitude d'un père de famille sévère et intransigeant. Les prêtres, en particulier, étaient craints et considérés comme des personnes d'une nature un peu supérieure aux autres hommes. Actuellement, l'Église est plus conciliante, les prêtres se mettent au niveau du commun des mortels.

Changement prévu, voulu par l'Église ?

Pensez-vous que ce changement soit bon ? Pourquoi ?

Pensez-vous que ce changement soit mauvais ? Pourquoi ? (voir si libéralisme assimilé à laisser-aller et sens dogmatique de l'autorité (surveillance crainte) ou si : libéralisme assimilé à spontanéité créatrice avec un sens intériorisé de l'autorité (autocensure – expérience – principe de réalité)

Pensez-vous que ce changement est bon mais qu'il se fait trop rapidement ? (voir si correspond à réponse à assertion).

Pensez-vous que l'Église n'a pas encore fait assez dans ce sens ? Pourquoi ?

(Voir : Ne pensez-vous pas que si l'Église lâche trop les rênes, les gens vont en profiter pour ne plus rien faire du tout comme pratique et que si la pratique s'en va tout le reste va suivre ?)

7. *Liberté religieuse* : Actuellement, certains parents pensent qu'il est plus honnête de ne pas donner à leurs enfants d'éducation religieuse afin qu'ils puissent eux-mêmes, quand ils seront plus grands, choisir librement leur religion ou n'en pas avoir du tout :

— Que pensez-vous de cette attitude ?

(Voir : faire parler dans le sens suivant : croyance en la liberté de choix de l'individu ; croyance en un déterminisme sociologique même négatif (c.à.d. que ne pas donner d'éducation religieuse équivaldrait à donner une éducation antireligieuse.)

8. *Catholico-centrisme — Œcuménisme* : Auparavant, dans les écoles, on faisait attention à ne pas trop parler des autres religions aux enfants, sauf pour montrer qu'elles n'étaient pas de vraies religions. Aujourd'hui, au contraire, certains cours de catéchèse se passent à faire connaître avec objectivité les diverses religions et à montrer qu'elles ne sont pas si éloignées du catholicisme.

Est-ce que ce mouvement vous a affecté au point de vue croyance ou pratique ?

Que pensez-vous de ce changement ? Ne pensez-vous pas qu'il puisse être dangereux pour le catholicisme ? (voir à quels arguments pense l'informateur : gens qui entendent dire le contraire d'il y a quinze ans – qui se rendent compte que le catholicisme ne détient pas le monopole de la vérité – que la vérité absolue n'existe peut-être pas) ; dangereux aussi pour l'individu (perte de la foi sécuritaire).

Accepteriez-vous un mariage avec agnostique-athée – quelqu'un d'une autre religion ? Si vos enfants changeaient de religion, qu'est-ce que ça vous ferait ?

9. *Évolution générale du catholicisme* : Ce n'est un secret pour personne que le catholicisme connaît maintenant une crise aussi bien de la part des fidèles que de la hiérarchie religieuse. Comment voyez-vous l'évolution de cette crise (renouveau – fin du catholicisme – changement en mieux – en pire).

Croyez-vous à l'éternité du catholicisme ? Qu'arriverait-il à l'humanité s'il n'y avait plus de religion ? (voir si pense à l'absence de moralité ou quoi ?) Croyez-vous que la religion puisse être remplacée par autre chose ? Quoi ? (système politique, valeur morale intrinsèque des individus, horoscopes).

10. *Modernisme — Traditionalisme religieux (sacré irrationnel)* : Actuellement, on parle beaucoup de « foi adulte », raisonnable ; on méprise ce qu'on nomme les « puérités » en religion, comme la croyance aux miracles, les lampions, les processions, les prières pour demander de retrouver sa bourse.

- Qu'entendez-vous par « foi adulte » (penser à nature de Dieu, transcendance ; intériorisation de la foi, accent mis sur charité et relations humaines)
- Pourquoi pensez-vous que pendant si longtemps la religion n'a pas été « adulte » (gens pas instruits, gens bernés par prêtres, habitude irréfléchie, gens malheureux, pauvres, qui avaient besoin de surnaturel)
- Est-ce que vous ne pensez pas, qu'actuellement encore, il y a des gens qui ont besoin de cette sorte de religion là (facile, aidante, celle qu'ils ont toujours connue). Qu'est-ce qu'il va arriver à ces gens là, s'ils ne trouvent plus la religion qu'ils aiment ? (danger pour l'Église et les individus tout « mêlés »).
- Est-ce que vous croyez que la religion telle qu'on la fait maintenant rend autant de service au croyant qu'avant (aide – sécurité – on savait ce qu'on devait faire et pas faire – ça faisait marcher les gens droits – quand on ne comprenait pas les mystères, quelque chose qui vous arrivait de mal, on pensait que ça venait de Dieu et on acceptait mieux. Où est-ce que les gens vont pouvoir aller chercher toute cette aide et cette sécurité maintenant ; qu'est-ce qui va faire que les gens vont avoir envie de bien se conduire ?

Famille, sexualité, couple, éducation des enfants

11. *Sexualité — Ascèse* : Après avoir été longtemps tabou au Canada français le sexe est maintenant très à la mode : littérature, cinéma sont particulièrement érotiques. Qu'en pensez-vous ?

- passager, ne portant que sur faible couche de populations (artistes, intellectuels).
- révélation, expression d'une vie normale, complète – laisser-aller, débauche.
- danger pour les jeunes ou non : pas maturité psychologique correspondante – sont assez murs pour prendre responsabilité ; maternité – paternité précoce – sont prudents et informés ; blasés au moment mariage – expérience, n'arrivent pas démunis au mariage – aspect moral pur – rien à voir avec morale perte du sens de l'amour véritable – plus aptes à choix lucide.
- danger ou non pour couples mariés.

12. *Le couple* : J'ai lu récemment que la durée moyenne d'une passion amoureuse

était de 4 ou 5 ans. L'auteur concluait alors que le mariage était une institution fautive puisque, après 4 ou 5 ans de mariage, les couples ne s'aimaient plus assez pour avoir envie de rester ensemble – n'avaient plus de désir sexuel ; il fallait donc créer des formes de mariage où les partenaires ne se sentiraient pas obligés de cohabiter plus qu'ils n'en auraient envie. C'est là un problème très grave qui rend compte de la crise que connaît actuellement la famille. Qu'en pensez-vous ?

(Voir : – Si la première réponse porte sur le bien des enfants ou si les informateurs restent au niveau du problème du couple comme tel.

- Si la réponse est violemment affective ou rationalisante (quelle que soit l'attitude).
- Si le mariage est confondu avec amour ou s'il existe un sens sociologique du mariage (base de la famille, contrat de durée pour l'éducation des enfants, nécessité pour la société d'une cellule stable, alliance de deux lignées).
- S'il existe un sens plus large (chrétien ou non) du concept d'amour (différent d'amour sexuel), nécessité pour l'individu d'un compagnon fiable, nécessité de stabilité affective même non passionnelle. Si confusion épanouissement – bonheur avec épanouissement sexuel.
- Si le mariage civil risque d'accentuer la désintégration.
- Si les femmes qui ne travaillent pas soulignent l'aspect économique (nécessité absolue de sécurité matérielle donnée par un mari).
- Si possibilités : relations sexuelles paramaritales mais indissolution du couple – « mariages collectifs ».)

13. *Statut féminin* : Vous êtes certainement au courant de ces mouvements féministes qui se développent actuellement dans le monde et en particulier aux États-Unis. Mis à part les excès que toute manifestation révolutionnaire peut comporter :

- Que pensez-vous de ces mouvements ?
- Pensez-vous qu'ils ont des chances de se développer au Québec ?

À Douceville, rôle des associations féminines : A.F.E.A.S., Filles d'Isabelle.

(Voir ce que l'informateur pense que cherchent les femmes dans ces mouvements : liberté sexuelle (contestation, nombre d'enfants, activité en amour, plaisir sexuel accru) – économique – existentielle.

- S'il croit que c'est le fait d'une minorité de toquées ou si ça correspond à quelque chose de profond, mais que n'exprime qu'une minorité agissante.
- S'il croit que la femme peut trouver plus de bonheur à être libre (qu'entend-t-il par être libre) ou à être comme elle est maintenant.
- Pense-t-il qu'il y a réellement actuellement une infériorité de la femme par rapport à l'homme : cette infériorité est-elle seulement sociologique ou inhérente à sa nature.

14. *Méthodes contraceptives* : même si cela fait moins de bruit qu'il y a quelques années, le problème du contrôle des naissances n'est pas résolu. Pourriez-vous me donner votre opinion sur les points suivants :

- Quel nombre d'enfants vous paraît un chiffre convenable ? Proportionnel aux moyens matériels du couple ?
- Quelle est la ou les meilleures méthodes ? Pourquoi ?

(Voir si crainte médicale ou supranaturelle de la pilule.)

- Vous paraîtrait-il anormal qu'un couple ne désire avoir aucun enfant ? – Que pensez-vous de la stérilisation de l'homme, de la femme ?

(Voir si demeure sens de la culpabilité – sens de l'ascèse (c'est très facile de prendre des pilules et de se laisser-aller) – idéologie féministe ou non : c'est à la femme de prendre des risques – horreur à l'idée du mâle stérilisé.)

15. *Éducation des enfants : autoritarisme – libéralisme – courage-indépendance* : On constate deux choses concernant les enfants et les adolescents :

- on les élève moins sévèrement qu'avant
- ils sont plus difficiles à élever et les parents connaissent toutes sortes de difficultés qu'ils ne connaissaient pas il y a 20 ans

Qu'en pensez-vous ? (relation de cause à effet ou faute du monde extérieur)

(Voir si croyance en une nature bonne de l'homme (l'homme est initialement coopératif et bon), ou en une nature mauvaise (héritage du catholicisme), ou a une nature indifférente à l'ordre moral (c'est la société qui fait de l'homme ce qu'il est sociologisme) ; d'où, selon le cas : il suffit d'empêcher la nature bonne de se pervertir (soins, amour, conseil), ou il faut les remettre dans le droit chemin (claques, ordres, autorité stricte), ou les manipuler pour une socialisation maximale (on peut mentir, cacher des choses pour leur bien). Ce dernier cas pourra servir d'illustrations au dilemme : principe absolu-morale spécifique orientée vers l'efficacité).

Gens peuvent aussi penser que difficultés à élever les enfants ne viennent pas de l'éducation mais du monde extérieur à la famille (influence des camarades, des mass-média, des maîtres et en général des idées subversives qui sont dans l'air). Dans ce cas, faut-il protéger l'enfant au maximum contre ce monde dangereux, surveiller fréquentations, ne pas le laisser dans la rue ou, au contraire doit-il s'aguerrir, apprendre à juger, se défendre jeune ?

(Voir aussi dans quel domaine les parents ont le plus de difficultés, de craintes.)

16. *Juvéno — Gérontocratie* : Les biologistes nous apprennent qu'à partir de 25 ans l'intelligence de l'homme décroît, très lentement d'abord, puis, sauf exception, de plus en plus vite : une personne de 65 ans a à peu près l'intelligence d'un enfant de 14 ans.

— Dans ce cas n'est-il pas normal de laisser de plus en plus de responsabilités aux jeunes et de considérer ce qu'ils font et disent comme plus valable que ce que font et disent les adultes. Qu'en pensez-vous ?

(Voir : si pensent aux aspects non intellectuels de l'humain ; maturité affective, force de conservatisme, résistance physique et nerveuse plus grande des adultes. Voir si, au strict point de vue intellectuel, savent qu'intelligence pure (c'est-à-dire mathématique) n'est pas seule en œuvre (expérience, méthode qui s'acquièrent avec l'âge).

17. *L'école* : (vue par les parents ou tout au moins par les adultes) :

- Jugements sur l'école : les professeurs, les camarades, l'enseignement, la religion, la pratique, la moralité (sexuelle)
- Vous occupez-vous peu – beaucoup – ou pas du tout : devoirs d'école ; loisirs particuliers de l'enfant ; conversations et loisirs communs (parents – enfants) ?

18. *La parenté* : La parenté a joué un grand rôle dans la vie des Canadiens-français : c'était elle que l'on fréquentait, elle à qui on rendait et demandait des services, en qui on avait confiance. Beaucoup de personnes pensent qu'actuellement tout cela est fini et que la famille c'est seulement le père, la mère et leurs enfants.

- Qu'en pensez-vous ?
 - Si vous estimez que les choses ont changé, comment expliquez-vous cela ?
 - Avez-vous des amis ? Combien ? Fréquentés plus ou moins que parenté ?
- (Voir : Amis du mari – de la femme ou du couple. Qui sont ces amis. D'où ?)

19. *Cohésion familiale* : Il y a encore une génération on voyait couramment les vieux parents vivre avec leurs enfants mariés et leurs petits enfants. De nos jours on les voit plutôt dans les maisons de retraite. Pourquoi à votre avis ?

(Voir : si on parle de conditions de vie, maisons trop petites, hospices bien agencés, goût des vieux pour leur indépendance ; ou si on aborde autres thèmes (égoïsme des jeunes, accent mis sur le sens du bien-être individuel, prédominance des jeunes, abaissement du sens familial) Que préféreriez-vous pour votre compte : comme vieux, comme fils (ou fille) de vieux.)

La présence dans une famille d'enfants caractériels ou mentalement retardés est une lourde charge pour son entourage. Certaines personnes préfèrent les garder à la maison, pensant que la chaleur du milieu familial leur convient mieux, d'autres les mettent dans des maisons spécialisées, pensant qu'ils recevront de meilleurs soins. Qu'en pensez-vous ?

(Voir si cas dans leur propre famille, qu'ont-ils fait, comment rationalisent-ils ?)

Économie – Politique

20. *Vie économique* : Pour la « philosophie économique » de l'informateur.
(Voir : réponses assertions (7 assertions explicites).

(Voir : style de maison et de consommation (faire une fiche pour chaque, c'est un des aspects de l'éthique les plus facilement et sûrement appréhendables).

- Loisirs, vacances – importance des mass média
- Si propriétaire ou locataire
- Si employeur, employé – pour qui – type de paiement (journée – hebdomadaire – mensuel).

Ce qu'on appelle les « lois sociales » commence à se développer au Québec : l'État prendrait en charge les maladies, les accidents, les grossesses, les retraites des individus, qui, ainsi, n'auraient plus à songer à leur sécurité personnelle. Qu'en pensez-vous ?

(Voir si sens du « libéralisme économique », de la lutte personnelle pour la survie. L'aide de l'État risquant alors de créer l'apathie, le laisser-aller individuel. Ou si sens « socialiste » de la « prise en charge », les inégalités sociales étant alors réduites et la sécurité minimale assurée).

21. *Idées politiques* :

- Essayer de savoir pour qui l'informateur a voté aux dernières élections. S'il a changé d'opinions depuis 66. Comment il prévoit l'évolution du Québec.
- Attitudes à l'égard : partis traditionnels, nouveaux partis, syndicats – problème de la « General » (chômage – salaire – paternalisme) politique provinciale – fédérale – séparatisme ; participation – contestation – violence (bombes) socialisme – problèmes économiques du Québec ; sentiment de sa participation démocratique au pouvoir (local – provincial) ou sentiment d'être berné par des beaux parleurs, intérêts économiques ou de classe, pouvoirs étrangers ; appréciation de la politique locale – le député – le candidat péquiste ; formes personnelles de participation à la vie politique, à quelque niveau que ce soit, intérêt et connaissances des événements mondiaux.

22. *Élitisme-démocratie* — Même s'il y a encore des inégalités énormes entre les hommes, il y a pourtant une tendance à la démocratie qui s'est accentuée depuis

20 ou 30 ans. On apprend que tous les hommes sont égaux, ont les mêmes droits, les mêmes devoirs :

- Pensez-vous que dans une société où tous les individus seraient élevés de la même manière, auraient la même instruction que tout le monde aurait les mêmes talents, la même intelligence, la même personnalité. Ou au contraire pensez-vous que quoiqu'on fasse il y aura toujours des gens intelligents et des gens stupides, des gens honnêtes et des malhonnêtes, des gens qui savent se débrouiller et d'autres qui attirent sur eux les calamités ?
- Iriez-vous jusqu'à dire qu'il y a des gens qui sont faits pour obéir et d'autres pour commander, certains pour être riches, d'autres pour être pauvres ?

(Voir si ces différences sont attribuées à une « nature » de caractère héréditaire, ou au sens de l'« effort », du courage de l'individu, au hasard, innéité ; malchance ; acquis culturel.)

23. La « vraie vie » : On répète souvent que l'on s'en va vers une civilisation des loisirs. En admettant que cela puisse devenir une réalité, comment concevez-vous cette civilisation ?

(Voir si équivalence avec bonheur ou ennui ; si égalité ou rétablissement d'une hiérarchie et d'inégalité fondées sur d'autres principes que ceux qui existent actuellement.)

- Pour votre part, que feriez-vous de votre temps ?

24. *Structures-individus* : Certaines personnes pensent qu'un pays marche bien quand les individus qui sont au gouvernement sont honnêtes, compétents, dévoués, quel que soit le régime politique (royauté, démocratie parlementaire, socialisme). D'autres, au contraire, pensent que ce qui est important c'est plutôt le type de régime politique que les hommes qui gouvernent : par exemple, une royauté ne pourrait jamais être bonne, etc. Qu'en pensez-vous ?

(Voir si la structure politique, les institutions priment ou non la valeur individuelle des gouvernants. Ou si celle-ci n'est qu'une émanation de la valeur (de la nature) du régime en général (économique ou politique en particulier.)

25. *Cléricalisme-laïcisme* : « La religion doit contrôler et influencer les actes du gouvernement ». Cette phrase a été écrite dans un questionnaire un peu semblable au nôtre aux É. U. A.

- Qu'en pensez-vous ? Quel pourcentage de réponses prévoyez-vous à Douceville ? au Québec ? Éventualité (acceptée ou non) de gouvernants agnostiques.

26. *Canada français et reste de l'Amérique du Nord* : Quand on veut expliquer le retard industriel et général de la province de Québec par rapport au reste de l'Amérique du Nord, on cherche des responsables : Qui ?

(Voir : soit l'Église qui a maintenu la population sans instruction, dans les campagnes et a retardé l'industrialisation ; soit les anglo-canadiens à l'égard desquels les Canadiens français font figure de colonisés ; soit, plus rarement, des dispositions propres aux Canadiens français qui, par goût, préfèrent les professions libérales aux affaires, le bien-vivre à l'efficacité. – Autoaccusation – mais il peut y avoir perception de supériorités (morale, religion.)

27. *Égalité ethnique et raciale* : Le racisme, les préjugés contre les autres nations sont combattus ouvertement de nos jours, et, on apprend que toutes les races, toutes les nations, toutes les civilisations se valent. Qu'en pensez-vous ?

(Voir comment on explique que l'Amérique du Nord, par exemple, soit si en avance au point de vue technique et médical, tandis que certains peuples en sont encore au Moyen-Âge ? Comment on explique que dans un même pays, aux États-Unis par exemple, certaines races soient bien plus en avance que d'autres ?)

(Voir différence de nature : « C'est dans leur sang, dans leur mentalité », ou causes historico-sociologiques : « ils sont tenus en soumission, pauvres, pas éduqués » etc.)

(Voir si confusion ou distinction entre niveau matériel et niveau socioculturel d'une société.)

Relations à l'autre, au groupe

28. *Nécessité de la référence à l'autre comme critère d'appréciation ; autonomie* : Quand vous achetez une voiture neuve, une maison, quand vous avez un vêtement neuf ou que vous faites un geste :

— Est-ce que vous avez une peine réelle quand vous voyez que ce n'est pas apprécié par votre entourage ou au contraire est-ce que vous ne vous en souciez pas ?

(Voir : ceci est une question où les gens tiennent la plupart du temps à paraître détachés – insistez, demandez un exemple : choses que vous avez faites ou dites dans votre vie en sachant bien que vous alliez recevoir des critiques, des blâmes, ou qu'on se moquerait de vous. (liberté religieuse – mariage civil.)

(Voir à l'opinion de qui on tient et de qui on se fiche (*significant others*.)

29. *Groupisme-individualisme* : On entend partout dire dans les écoles, dans les universités que le travail le plus efficace est celui qui se fait en groupe et qu'il faut apprendre aux jeunes à travailler en équipe, à donner, à recevoir, c'est-à-dire à collaborer avec les autres :

— Avez-vous une opinion à ce sujet ? Une expérience ?

(Voir si l'informateur pense que quelqu'un qui compte sur l'appui des autres va donner son maximum lorsqu'il rencontrera une difficulté dans le travail ; temps perdu en parlotte ; aspect moral, baisse de l'esprit de compétition ; croyance en une équipe hiérarchisée ou démocratique ; si vrai pour sciences mais faux pour création littéraire, artistique ; si, en l'arrière-plan, croit à la créativité du groupe ou de l'individu.)

30. *Esprit de subordination à autrui-esprit de domination* : Quand un groupe se forme, que ce soit pour le travail, le loisir, on peut remarquer deux sortes d'individus : ceux qui aiment mener, qui parlent beaucoup, organisent. Et au contraire ceux qui n'aiment pas mener, parlent peu, et participent à leur goût :

— Dans quelle catégorie vous mettez-vous ? – Lesquelles sont les plus utiles à la société ?

31. *Relations à autrui-rigidité et laxité* : Admettons que vous avez un ami (c.-à-d.), qui vous est très cher (ère) et en qui vous avez toute confiance. Or, vous apprenez un jour que cette ami (e) n'est pas digne de votre confiance (par exemple, il (elle) a raconté quelque chose que vous lui aviez dit sous le sceau du secret). Quelle est votre réaction ?

1. rupture immédiate et définitive sans explication ;
2. explication vive (suivie de rupture ou suivie de réconciliation) ;
3. on ne dit rien et on continue comme avant en l'excusant (tout humain est susceptible de faiblesse) et en lui laissant votre confiance ;
4. on ne dit rien, on a l'air de continuer comme avant, mais on se méfie.

32. *Conformisme-non conformisme* : Les Américains, qui font beaucoup d'expérience en psychologie, sont arrivés aux conclusions suivantes : les gens qui s'efforcent d'être aimables avec tout le monde, de penser et d'agir comme les autres sont des gens en général calmes, satisfaits ; au contraire ceux qui veulent avoir leurs idées personnelles et vivre à leur manière sans s'occuper des jugements d'autrui, sont des gens tendus, anxieux, plus prédisposés aux maladies nerveuses.

— Pensez-vous qu'il vaille la peine de se rendre malade pour sauvegarder ce qu'on croit être la vérité, mais qui n'est pas jugé comme tel par les autres ? Est-ce qu'il n'est pas plus agréable de penser et de faire comme tout le monde ? Est-ce que ce que pensent la plupart des gens n'a pas plus de chance d'être vrai que ce que pense un seul ?

(Voir d'après votre expérience, est-ce vrai ? Peut-être prendre un exemple décider d'adhérer : parti communiste – P.Q. ; baptême tardif – camp nudiste.)

33. *Appréciation de la conformité non-conformité par l'informateur* : Il y a des gens dont on dit : « il (elle) est comme tout le monde », d'autres « c'est un (e) original (e) ». Dans quelle catégorie pensez-vous que les gens qui vous connaissent vous classent ? Pourquoi ? Et vous, quelle opinion avez-vous de vous à ce point de vue ? ; (pour les conformistes) que pensez-vous de ceux que l'on appelle originaux ? ; (pour les atypiques) : que pensez-vous des conformistes ?

Il y a un poète qui disait (Schiller) « Il n'y a qu'une seule sorte de gens qui soient intéressants, c'est ceux qui s'opposent aux lois ». Votre opinion.

(Voir : si l'informateur fait le rapport avec le non-conformisme ou si ramène à contestation politique ; si sens du « créateur sociologique ».)

34. *Appartenance au groupe local* : Vous appartenez à une association (ou à aucune).

- pourquoi ?
- pourquoi choisi celle (s)-là ?
- si aimerait autre type d'association ?
- réponse à l'assertion : c'est déjà bien assez difficile de réussir sa vie familiale et professionnelle, il est superflu de s'occuper de la collectivité.

Éthique

34. *Définition de la valeur* : On entend parfois dire : « C'est une personne de grande valeur » ; selon vous qu'est-ce que cela veut dire ? – Donnez-moi un exemple.

Si : assimilé à *self-made man* – qui a réussi en affaire – dévoué – bon – généreux ; qui a eu des malheurs et a bien tenu le coup – travailleur.

35. *Idéalisme – réalisme au sens moral* : Lorsqu'on est enfant, les maîtres et les parents essayent de vous donner des principes moraux. Mais lorsqu'on grandit on s'aperçoit que ces principes ne sont suivis par à peu près personne et que les adultes qui essayent de s'y conformer sont plutôt considérés comme des « poètes » par les autres.

- Êtes-vous d'accord sur cela ?
- Pensez-vous de votre côté que les grandes idées, c'est bien joli, mais que ce n'est pas cela qui fait vivre ? Selon vous qu'est-ce qui mène le monde ?

(Voir si c'est l'argent, le goût du pouvoir, le sexe, ou quelque chose de plus original, le laisser-aller, la peur des autres.)

36. *Absolu-relativisme-réalisme-idéalisme* au sens philosophique : Avec tous les changements que subissent la société, la religion, l'éducation beaucoup de personnes sont perdues et ont l'impression que ce qui était vrai devient faux et inversement. Dans ce cas, il n'y aurait plus de vérités absolues, tout changerait selon les époques et selon les pays.

— À votre avis, est-ce qu'il y a des choses, des principes qui restent les mêmes éternellement, même si, en apparence, beaucoup de choses changent. Quoi par exemple ?

(Voir dans quel domaine : religion, morale, logique.)

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça. Si vous avez l'impression que tout change, que ce que je crois bien faire aujourd'hui sera mal demain, que ce que je crois vrai en ce moment sera faux tout à l'heure, comment peut-on organiser sa vie en se basant sur quelque chose de solide.

(Voir si c'est un problème pour l'informateur ou s'il s'en moque. Ou si, bien que constatant le changement et l'acceptant intellectuellement, il a pourtant un arrière-fond de principes solides (contrôle des naissances ; paradis – enfer – péché).

37. *Niveau des principes-morale spécifique (orientée vers l'autosatisfaction)* :

1. Cas de *hit and run* – Formuler ainsi : n'a-t-on pas raison puisque d'autres me l'ont fait.
2. Gens qui font du pouce – les prenez-vous ?

Rationalisation pour (je m'ennuie seul, il faut bien s'aider, les jeunes ont besoin d'être aidés) ou contre (dangereux, sales, n'ont qu'à se débrouiller, quand on n'a pas d'argent on ne voyage pas).

38. *Rigueur éthique-laxité* : Jusqu'à il y a une dizaine d'années la moralité était très sévère au Québec (demander dans quel domaine), maintenant les gens ont moins de scrupules :

— Selon vous, pouvez-vous me dire dans lequel des deux cas c'est mieux ? Pourquoi ?

(Voir si gens plus « épanouis », plus naturels, moins de culpabilité, moins d'hypocrisie ; si laxité égale bonheur ou si laisser-aller égale boule de neige d'immoralisme ; si confusion (probable) de « moralité » avec morale sexuelle et en particulier contrôle des naissances. Si laxité attribuable à jeunesse et sévérité aux adultes.)

39. *Effort-laisser-aller* (non moral) : Dans la plupart des cas, les gens se tuent au travail, se tracassent si leurs affaires ne marchent pas, se forcent à la limite de leurs possibilités (intellectuelles ou physiques selon leurs occupations).

— Pourquoi pensez-vous qu'ils agissent ainsi ?

(Voir : par goût de l'argent, par ambition, parce qu'ils sont pris dans l'engrenage et qu'il est difficile d'en sortir, parce qu'au fond d'eux-mêmes ils ont été élevés dans l'idée que le travail a une valeur morale et que c'est un mal de se laisser-aller dans la vie.)

— Vous considérez-vous comme faisant partie de cette sorte d'individus ou bien êtes-vous capable de laisser passer une bonne affaire parce que vous êtes fatigués, d'aller à la chasse ou à la pêche même si vous sentez la désapprobation autour de vous, de passer une soirée à discuter avec des amis quand vous avez un travail urgent à finir ?

40. *Privacy-« vie ouverte »* : On pourrait dire qu'il y a deux parties dans la vie d'un individu : les choses dont il peut parler, celles qui ne regardent personne. Diriez-vous, par exemple, que personne n'a à savoir, à juger ?

- ce que l'on mange et ce que l'on boit
- la façon dont on élève ses enfants et les problèmes qu'ils créent
- les relations (sexuelles – non sexuelles) entre époux
- les problèmes de parenté
- les idées publiques et religieuses

(Voir s'il y aurait un sens de la responsabilité collective indirecte (tout membre d'une collectivité est responsable devant tous les autres.)

(Voir s'il y aurait un sens de la « vie ouverte » : ma vie n'est pas quelque chose de si exceptionnel qu'il vaille la peine d'en faire mystère – forme d'ouverture à l'autre.)

41. *Ordre naturel-prédominance socio-culturelle* : Auparavant quand on était malade, on attendait d'être très mal pour aller chez le docteur ; quand on avait des ennuis psychologiques, personnels ou familiaux on essayait de s'en sortir seul ou avec l'aide de la famille.

Maintenant, les médecins, nombreux, ne viennent pas à bout de soigner tous leurs clients, les psychologues, les psychiatres sont débordés. Comment expliquez-vous cela ?

(Voir si les gens sont plus malades qu'avant ou s'ils sont moins courageux devant les difficultés physiques et morales de l'existence. La cause : conditions de vie exténuantes, gens trop gâtés, propagande de la médecine.)

(Voir si croyance que le corps humain a en lui, naturellement, tout ce qu'il lui faut pour se défendre et s'adapter physiquement et psychologiquement au monde ambiant ou si nécessité d'intervention de l'ordre socio-culturel.)

42. *Orientation au temps* : Pour qui connaît les Américains et les Européens il y a entre eux une différence fondamentale : les premiers regardent vers le futur, les seconds vers le passé. Aux États-Unis par exemple on prépare les enfants pour leurs activités d'adultes, on leur apprend à être efficaces, agressifs ; on aime que ça change et le plus vite possible en pensant que plus vont les choses plus elles s'améliorent. En Europe au contraire les enfants sont élevés pour acquérir des vertus qui ont déjà fait leurs preuves dans le passé ; on est méfiant à l'égard du changement et on se dit que ce qui a bien fonctionné auparavant n'est peut-être pas si mauvais que ça, qu'en allant trop vite on risque de tomber dans le pire.

— Selon vous, à quel groupe rattacheriez-vous les Québécois ? Vous ?

(Voir : si changement = mieux ou pas. Si croyance en un progrès infiniment croissant ou si on arrivera à l'état du Bien statique. – Nature de ce bien)

Divers

43. Hobby :

— En avez-vous un, plusieurs ? Depuis quand, transmis par qui, comment ? Importance dans votre vie. Satisfaction que vous en retirez.

44. La plus grande joie de votre vie :

(Voir si elle est de l'ordre du faire, de l'être, de la consécration sociale, etc.) Faire parler du type de joie, des environnements. Même chose pour le chagrin (si climat psychologique s'y prête).

45. *Mode de vie idéale* : On ne peut guère s'empêcher de rêver à autre chose que ce que l'on est, que ce que l'on a. Aimerez-vous, pour votre part, être différent de ce que vous êtes, avoir autre chose que ce que vous avez – quoi ? le type de « rêves » (illusoires ou réalisables ; si l'informateur les considère comme accessibles et va s'employer à les réaliser ou si cela reste dans le vague).

Type de rêves : économiques, politiques, familiaux.

(Voir si sens du dévouement pour l'humanité, apostolat ou si rêves de vie personnelle et familiale. Dire si : « la vie ne vaut la peine d'être vécue que si on la consacre à une grande cause ». Qu'en pensez-vous ?)

46. *Perception du changement concernant le moi* : La personne humaine est en perpétuel changement :

- Pensez-vous que votre façon de voir les choses, votre caractère, a beaucoup changé ?
- Comment étiez-vous, Comment êtes-vous ?
- Quels sont les événements qui influent le plus sur les changements de personnalité ?

47. *Les idéaux à fleur de peau* : Sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi, on peut constater qu'on a toujours à peu près les mêmes réactions dans certains cas. Essayez de me dire par exemple :

- Quelque chose qui vous émeut beaucoup
- Quelque chose qui vous remplit d'admiration
- Quelque chose qui vous agace
- Quelque chose qui vous indigne
- Quelque chose qui vous met en fureur.

48. *Douceville* : Son destin d'ici 15 ans – Vitesse et sens du changement (puits de pétrole).

Réponses à l'égard du groupe de Douceville comme tel (vous paraissez très attaché à votre ville ou vous paraissez avoir une certaine agressivité contre elle ; comment l'expliquez-vous ?)

49. *La peine de mort* : Qu'en pensez-vous ?

Voir :

1. S'il y a des meurtres pour lesquels la peine de mort reste souhaitée (ex. meurtre et viol d'enfant).
2. Les criminels ne sont pas responsables, c'est la société ou l'hérédité qui les rend ainsi ; on ne peut donc condamner quelqu'un pour une faute dont il n'est pas responsable. Le criminel est un malade.
3. Un criminel est un être humain, quoiqu'il fasse il y a en lui une certaine dignité, une valeur, on ne détruit pas la vie que Dieu (ou la nature pour ceux qui ne sont pas croyants) à créée ; les hommes n'ont pas à faire justice eux-mêmes.
4. La nature humaine n'est pas fixée une fois pour toute, on peut l'amender, la rééduquer : un criminel bien pris en main peut donc redevenir un honnête homme, un homme normal. Il faut laisser sa chance à l'être humain.

5. La peine de mort est inutile. Les pays où la peine de mort a été supprimée n'ont pas plus de criminels que les autres, donc ce n'est pas elle qui empêche de commettre un crime à celui qui en a envie. La peine de mort ne sert donc pas d'exemple et ne contribue pas au bien être de la société.

6 Un pays qui se dit évolué devrait avoir honte de tuer des prisonniers sans défense, de faire couler le sang, de rendre œil pour œil, dent pour dent. Il y a du sadisme dans la peine de mort, c'est une honte pour un pays civilisé de conserver cette institution.

B. Parties du questionnaire de 1974 qui ont été utilisées dans le présent ouvrage

Changements intervenus depuis 1970-1971

1. Avez-vous fait d'autres études ?
2. Travaux divers depuis 1971 ?
3. Travail actuel ?
4. Employé ? employeur ?
5. Avez-vous quitté Douceville depuis 1971 ?
6. Associations nouvelles
7. Enfant (s) nouveau (x)
8. Changement d'état civil (veuf, séparé, etc.) ?
9. Changement de grade dans le même emploi ?
10. Changement de salaire ?
11. Changement de parti politique ?
12. Changement de pratique religieuse ?
13. Auto (1, 2, ou pas) ?
14. Charges municipales, religieuses, honorifiques nouvelles ?

Données factuelles complémentaires

1. Date exacte de naissance (pas l'année, seulement le jour et le mois) ?
2. Signe ?
3. Numéro d'ordre dans la famille ?
4. Nombre de frère (s) et sœur (s) morts (tes) et vivants (tes) ?
5. Nombre d'endroit(s) où vous avez habité depuis votre naissance ? avant et après mariage ?
6. Êtes-vous propriétaire ou locataire ?
7. Avez-vous un chalet ?

8. Avez-vous une auto ?
9. Combien d'auto (s) avez-vous déjà eue (s) ?
10. Combien de profession(s) avez-vous déjà eue(s). Durées et dates ?
11. Été en chômage ? Combien de fois ?
12. Avez-vous participé à la construction de certaines maisons ? femmes faites-vous vous-même vos vêtements ?
13. Avez-vous un jardin potager – de fleurs (intérieur ou extérieur) ?
14. Avez-vous un ou des animaux dans la maison ?
15. Pêchez-vous ?
16. Chassez-vous ?
17. Fumez-vous ? – Depuis quand ?
18. Avez-vous déjà essayé d'arrêter ? (nombre de fois – durée de l'expérience). Que fumez-vous ? Combien ?
19. Buvez-vous beaucoup ? (question à ne pas poser si le climat ne s'y prête pas). quoi ? (mêmes questions que pour le tabac).
20. Voir si il ou elle se ronge les ongles, a d'autres tics.
21. Noter le plus possible de gestuelle.
22. Gardez-vous, avez-vous gardé ou garderez-vous un vieux parent, une tante avec vous ?
23. Quels sont vos titres (président, secrétaire, etc.) ?
24. Avez-vous participé à la fondation de quelque chose ?
25. Faire redire les associations et le rôle qu'il (ou elle) y joue actuellement (si on ne le sait pas).
26. Associations depuis enfance ?
27. Êtes-vous patron ou employé ?
28. Combien d'entreprises possédez-vous, avec combien d'employés ?
29. Si le climat s'y prête : possédez-vous plusieurs maisons ? une ferme ? des champs ? acquis comment, depuis combien de temps ?
30. Appartenez-vous à une ou des associations dont le cadre déborde Douceville, rôle joué ?
31. Combien de fois, à peu près, par an, quittez-vous Douceville ? (Pour aller où – quoi faire ?)
32. Titre du dernier livre lu ?
33. Voyages faits depuis 20 ans ?
34. Avez-vous eu des maladies, accidents, deuils traumatisants dans votre vie ?
35. Avez-vous travaillé jeune ?
36. Avez-vous appris la musique, la danse, le dessin (ou n'importe quoi d'autre dans votre enfance) ?
37. Avez-vous été séparé de vos parents, jeune ou pendant de longues périodes ?
38. À quel âge avez-vous quitté définitivement la maison ?
39. Fréquentez-vous encore des amis d'enfance ou de jeunesse ? Où, quand ?
40. Chantez-vous ou sifflez-vous quand vous êtes de bonne humeur ? Quoi ?
41. Êtes-vous ou avez-vous été organisateur pour un parti ?
42. Avez-vous tenu un rôle dans l'histoire de la démolition et de la

- reconstruction du presbytère ? Dans la construction de l'aréna ?
43. Avec qui avez-vous passé la dernière fin de semaine ?
 44. Pour quelles occasions sortez-vous de votre maison ?
 45. Liste des personnes rencontrées hier ?
 46. Si vous aviez quelque chose à demander à X... (député), comment vous y prendriez-vous (directement – intermédiaire – lettre – téléphone – etc.) ?

Attitudes complémentaires

1. Vous rappelez-vous d'un(e) *ami(e)* que vous avez bien aimé dans votre enfance ou votre jeunesse ?
2. Vous rappelez-vous d'une *chose* (objet – jouet – maison – lieu) qui vous ait beaucoup influencé (e) ?
3. Vous rappelez-vous d'un *événement* (ou de plusieurs) ?
4. Vous rappelez-vous d'une *personne* (ou plusieurs) : parents – frère ou sœur aîné (e) – autre membre de la famille – amis – maître – prêtre – écrivain – saint – etc. qui vous ait beaucoup influencé (e) ?
5. Comment étaient vos parents à votre égard (type d'éducation) ?
6. Comment étaient vos parents avec vos autres frères et sœurs – avec la parenté – avec vos amis etc. ?
7. Quel genre d'enfant étiez-vous ? taciturne – bavard ; renfermé – ouvert ; gai – pensif ; sociable – solitaire ; nerveux – calme ; turbulent – tranquille ; obéissant – désobéissant ; affectueux – réservé ; imaginatif – pas ; aventureux – timoré ; chef – suiveux.
8. Essayez de vous rappeler des anecdotes de votre enfance, de votre jeunesse.
9. À quel âge vos premiers souvenirs ?
10. Aimiez-vous l'école, les maîtres ?
11. Quel métier vouliez-vous faire quand vous étiez enfant ?
12. Où dormiez-vous étant enfant et jeune, avec quelle (s) autre (s) personne (s) ?
13. Aidiez-vous beaucoup dans la maison ?
14. Vos parents étaient-ils en bonne santé ?
15. Y avait-il une vie de famille intense ? Y avait-il une vie de parenté ?
16. Avez-vous eu quelquefois l'impression d'être le mouton noir de la famille ?
17. Avez-vous eu un parrain, une marraine qui vous ait particulièrement gâté (e) (ou un autre membre de la famille) ?
18. Souvenir d'une chicane de famille qui vous ait marqué et influencé ?
19. Influence dans votre vie de la mort du père, de la mère, naissance du premier enfant, du mariage ?
20. Vos parents, vos frères et sœurs sont-ils différents des autres ?
21. Vos parents étaient-ils aisés, pauvres ?

22. Auriez-vous aimé rester plus longtemps à l'école ?
23. Étiez-vous un enfant pieux ?
24. Avez-vous déjà pensé être prêtre (ou religieuse) ?
25. Quelle matière préféreriez-vous à l'école ?
26. Quelle est votre plus grande force, votre plus grande faiblesse ?
27. Comment êtes-vous lorsque vous êtes malade ?
28. Avez-vous des ennemis à Douceville ?
29. Y a-t-il une époque de l'histoire du monde, du Canada, où vous auriez préféré vivre ?
30. Quel est le moment de la journée que vous préférez ?
31. Quel est (pour une femme – un homme) le plus bel âge ?
32. Préférez-vous une vieille maison ou une neuve ?
33. Quel sera votre prochain achat ?

GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Abord (d') que	du moment que ; pourvu que
Accoté	en concubinage
Achaler	importuner
Adonner – s'adonner	convenir ; s'entendre ; arriver : il adonne
Affaire (un)	vilain coco
Ambitionner	avoir des prétentions hors de propos à, sur quelqu'un :
Appel (placer un)	faire une communication téléphonique
Application (faire)	faire une demande d'emploi
Appointement	rendez-vous d'affaire
Après (être)	être en train de
Arracher (en)	en baver
Assez	très, tellement
Aujourd'hui pour demain	du jour au lendemain
Avoir de l'arrière	avoir de la jugeotte
Avoir de bonnes idées	avoir l'impression que
Avoir (en), haut sur la tête	en avoir par-dessus la tête
Avoir le tour	avoir la manière
Avoir (en), plein son capot	en avoir par-dessus la tête
<i>Bad luck</i>	malchance
Balance	le reste
Balius, balus, balustrade	grille de séparation du chœur et du reste de l'église
Barbier	coiffeur
Bardasser	malmener
<i>Basement</i>	sous-sol
Bâtiment	bâtiment d'exploitation de la ferme, grange, écurie
Baveux	fort en gueule
Bébélles	bricoles
Bec	baiser
Best (le)	le mieux
Bêtises	injures, propos vindicatifs
Bicycle	bicyclette
Bicycle à gazoline	moto
<i>Big shot</i>	caïd, gros bonnet
Bleues (avoir les)	avoir le cafard
Bloc, bloc appartement	immeuble
Bon	sexuellement capable

Bon homme	homme en bonne santé
Boss	patron, chef
Bosser	diriger
Boutte, bout	côté
Boutte (au)	pleinement
Brailler	pleurer (sans acception péjorative), rouspéter
<i>Break</i>	pause-travail
Bûcher	couper du bois
Budgeter	tenir son budget
<i>Bum</i>	loubard
Cabaret	plateau
Cabocher (se faire)	se faire avoir
Cabochon	fripon
Caline	atténuation de calice (juron sacré)
Câler	nuire à, couler quelqu'un
Canne, <i>can</i>	boîte de conserve
Carrosse	voiture d'enfant
Cash	argent liquide – caisse
Cassonade	sucre brun
Cenne	cent
Cenne noire	menue monnaie
Chaîne à scie	tronçonneuse
Chantier	chantier forestier
Chapeau (avoir son...sur la tête)	être toujours sur le point de partir. Se dit des hommes après qu'ils ont engrossé une femme
Char	auto
Chars	train
Charger	faire payer
Chaud	ivre
Chaudière	casserole
<i>Cheap labor</i>	main-d'œuvre à bon marché
Checker	épier – tester
Chemin (prendre le)	s'en aller
Chialer	pleurer, rechigner, rouspéter
Choquer	mettre en colère
Chum	copain
Clair	exempt d'obligation
Club	boîte de nuit
Coche mal taillée (faire une)	jouer un sale tour
Cœur	courage
Coke	coca-cola
Comment	combien – du moment que
Compagnie (être de)	être sociable

Connexion	appui, recommandation
Contracteur	entrepreneur
Coton (au fin)	très bien – être budgété au fin coton : être riche
Coudonc	écoute donc
Coupe(une)	quelques-uns
Couper carré	arrêter net
Couple (une)	quelques-uns
Couverte	couverture
Couverte (agir sous une)	agir en douce
Crampi	moulu
Craque	méchanceté, affront, blague
Créature	femme
Crèche	orphelinat
Crisse	atténuation de « Christ » (juron sacré)
Crisser	jurer
Crosser (se)	se masturber
Croche	malhonnête
Crochir	devenir malhonnête
Cute	gentil
Date (à)	maintenant
Déchanger (se)	se changer
Dépareillé	sans pareil
Dépriser	éplucher
De quoi	quelque chose
Déricher	traîner
Désâmer (se)	se mettre hors de soi
Descendre	étruire moralement
Dessous	dessous
Dévisagé	écœuré
Dire (avoir pour son)	stimer que
Dog	gueulard
Donner un pied	onner de l'aplomb
Doper	droguer
Dou (mon)	mon Dieu
<i>Draft</i>	bière à la pression
Drette, dret	droit – passer tout droit – mourir
Dû pour (être)	être destiné à
É	elle, elles
Égrandir	agrandir
Éloigner la famille	ratiquer le contrôle des naissances
Embarquer	monter dans un véhicule ; s'engager dans une entreprise, adhérer à un mouvement,

Empêcher la famille	une doctrine
Engourber	pratiquer le contrôle des naissances
Entente (être d')	embourber – être engourbé : être empoté
Envoye !	être de commerce facile
Épouvant	allons !
Escousse	effrayant
Étrange	moment
Être après de, dû, etc. (voir :	étranger
	être en train de, être destiné à, etc.
	après, dû, etc.)
Être de (c'est de)	il n'y a qu'à
Être de nature	être porté sur le sexe
Être pour	être destiné à ; surtout négatif : je ne suis pas pour ; je ne vais quand même pas...
	être fait pour
Être pris pour	mettre en colère
Êtriver	
Faire	faire l'affaire ; « ça fait »
Façon (faire de la)	faire des manières, des histoires
Faire garder	faire garder les enfants
Famille (partir en)	être enceinte
Famille (éloigner)	pratiquer le contrôle des naissances
Famille (empêcher)	pratiquer le contrôle des naissances
Fan	ventilateur
Farouche (faire le)	fier (faire le)
Fatiguer	taper sur les nerfs
Femmes aux femmes	lesbiennes
Fermer (se)	se taire
Fier	content
Filer – Ne pas filer	aller bien – aller mal
Fin	gentil
Financer	graisser la patte
Finesse	gentillesse
Fly	braguette
Frapper – Frapper quelqu'un	trouver un conjoint – rencontrer quelqu'un
Fremille	ourmi
Fret, frette	froid (au physique et au moral)
Folies (faire des)	faire des plaisanteries
Foquer	faire rater
Forcer	avoir du mal
<i>Foreman, Ti-foreman</i>	contremaître, chef d'équipe
Fourrer	tromper
Frenchie	Français (par dérision)
<i>Fun</i>	plaisir

Gang, gaigne, gagne (une)	bande
Garder	garder des enfants
Gars de bicycle	motard
Gogo (messe à)	messe Yé-Yé
Gratter	économiser
Grocerie	épicerie
Gros	beaucoup
Grouiller	se dépêcher
Habitant	paysan
Heure (a'c't'heure)	maintenant
Insulté	fâché
Jo	sein
Jobine	travail au noir
<i>Joke</i>	plaisanterie
Jonc	alliance
Jouer (quelqu'un)	rouler quelqu'un
Jouer sur les patins	se débrouiller
Journalier	ouvrier
Lacordaire (un)	Adhérent à la ligue antialcoolique de ce nom
Licence	permis (de conduire, de vendre de l'alcool, etc.)
Linge	vêtements
Liqueur	boisson gazeuse
<i>Lose</i>	lâche, sans scrupules
Machine	auto
<i>Machine shop</i>	atelier de mécanique
Maganer	abîmer ; se maganer : se tracasser
Magasin de fer	quincaillerie
<i>Main</i> (la)	rue principale
Mal pris (être)	avoir des problèmes
Manger une volée	recevoir une volée
Marcher avec	sortir avec
M'as	je vais
Matin (à)	ce matin
Maudit (être en)	être en colère
Mautadit	atténuation de maudit ; juron
Mauvais	coléreux
Mé (ou mé que) +subjonctif	au cas où

Mélant (c'est pas)	c'est bien simple
Même (de)	comme ça
Ménager	économiser
Mettre de côté	écarter
Mettre quelqu'un mal	mettre quelqu'un mal à l'aise
Moins pire	mieux
Moulin	machine (à coudre etc.) ; atelier
Moulin à scie	scierie
Mouvoir	déplacer – déménager
Neû	neuf
Niaiseux	bêta – niais
Ordinaire	cuisine – faire l'ordinaire : faire la cuisine
Organiser (se faire)	se faire mettre au pas
Ostiner	s'obstiner, insister
Ouvrier	menuisier
<i>Overtime</i>	heure supplémentaire – faire de l'overtime
Pamphlet	brochure publicitaire ou de propagande
Paraître bien	avoir belle apparence
Pareil	quand même
Parler dans la grandeur	avoir la folie des grandeurs
Parté	party
Partir (quelque chose)	commencer
Partir en famille	être enceinte
Paquet (avoir le)	être enceinte
Pantoute – Pas en toute	pas du tout
Passage	couloir
Passe (une)	passe partout
Passer à travers	s'en sortir
Passer proche	faillir mourir
Passer tout droit	escamoter une question, un problème, un rendez-vous, etc. ; manquer l'heure du réveil
Patenter, une patente	arranger, bricoler, combiner au physique et au moral – une combine, un truc
Patins (être vite sur ses)	avoir l'esprit vif
Payer la traite	payer à boire
Peine (à) pour moi de	même si je dois
Pelote	organes sexuels externes féminins
Père (son)	le père
Petaque	patate

Petit	mince
Piner	attraper
Pire (pas)	mieux
Place (la)	ici
Placer un appel	téléphoner
Placoter	bavarder – médire
Planche (adjectif)	plat
Plant	usine
Planter (quelqu'un)	porter préjudice à qq'un, posséder qq'un
Poche	sac
Pogner	saisir, attraper
Pointe-river	lancer des pointes
Poser – prendre des poses	photographier
Pouce (faire du) – (prendre quelqu'un sur le)	faire de l'auto-stop, faire monter un auto-stoppeur
Prendre (ça prend)	falloir (il faut, ça demande)
Prendre la rue, le chemin	s'en aller
Prendre pour	prendre parti pour
Prendre (se) pour un autre	être vaniteux
Presser	repasser
Pression	tension artérielle
<i>Pushing</i>	piston, appui
Quenillé	fortuné
Quétaine	cul-cul, ballot
Quoi (de)	quelque chose
Racket	affaire véreuse
Ras (au)	au bord de
Réchauffé	ivre
Recompter (en)	remonter la pente
Regagner(en)	remonter la pente
Règne	époque, temps de – le règne d'aujourd'hui maintenant
Regrandir	se remettre après une maladie
Rendre (se) (sans complément)	aller
Rendu que	du moment que
Rentrer	commencer ; gagner des élections ; prendre son travail
Replacer (se)	se remettre après une maladie ; se rétablir en parlant d'une relation entre
personnes, d'une situation	
Reprendre (se)	remettre ça
Restituer	vomir
Retaille	chute de tissu

Revenir (en)	se rétablir
Revirer, revirer de bord, deboutte	tourner
<i>Ride</i>	(une) tour de voiture
Rôle de vie	façon de vivre
Roue	volant
Rue (prendre la)	sortir
<i>Rough</i>	dur, au physique et au moral
Ruiner (se)	se ruiner la santé – être ruiné : à bout de force
<i>Run</i>	tournée d'un commerçant
Runner	diriger
Sacrer	jurer
Sacrer quelqu'un dehors	mettre quelqu'un à la porte
Sacrer son camp	ficher le camp
<i>Safe</i>	coffre fort
Sainte	juron sacré
Salon funéraire	maison spécialisée dans l'exposition des morts
Scrupuleux	prude
Seconde main (de)	d'occasion
Secousse	moment
Seniorité	promotion – avoir sa séniorité : de l'avancement
Seringue (faire une)	faire une piqûre
Service	service sexuel – service funéraire, commercial, administratif, etc.
Service (être de)	aimer à rendre service
<i>Set</i> (un)	un ensemble (de cuisine etc.)
<i>Shift</i> (un) ; chiffre	temps de travail dans un rythme de trois huit
<i>Shop</i> (une)	atelier
<i>Show</i>	exhibition
Show (faire son ... <i>off</i>)	faire le malin
Slaquer	congédier ; laisser tomber quelque chose ou quelqu'un
Smat	entil
Soir (à)	ce soir
Soumission	devis
Spécial (en)	solde (en)
Station	gare
Strap	lanière
Straper	entourer, battre avec une lanière
Su	chez
Support	porte-manteau

Supporter	aider
Supposé (être...de)	être censé de
Switcher	changer d'opinion, de parti, etc.
Tabernacle, tabernouche, taberouette, tabarouette	juron sacré ; les trois dernières formes sont des atténuations
Tannante de belle famille (une)	une sacrée belle famille
Tanner ; être t., se t. ; tannant	embêter ; en avoir marre ; embêtant ;
Taxe	impôt
Teen	adolescent
Tête	chef
Théâtre	cinéma
Ti-Jo connaissant (faire son)	la ramener
Tirailler (se)	chahuter
Tirer	lancer
Toffer	supporter, peiner
Tough	dur
Toujours que	de toute façon
Tour (avoir le)	savoir s'y prendre
Toureaux	qui joue des tours, roublard
Tout (pan, pas en) ; toute	pas du tout
Track	voie ferrée
Train (faire le)	s'occuper des animaux de ferme
Traite (payer la)	payer à boire
Trempe	mouillé
Troubler	devenir fou
Trouver à (se)	être en train de
Tu	t'y- marque de l'interrogation – elle veut tu dire ? : veut-elle dire ?
Turn-up	revers de pantalon
Turquie	tapis de Turquie, tapis
Union	syndicat
Vadrouille	serpillière
Valeur (être de)	être dommage
Venir à aujourd'hui	jusqu'à maintenant
Venir (que)	arriver que ; « il va venir que... »
Vieux	usé, dans le sens d'ennuyeux
Vieux pays	Europe
Voir à	s'occuper de
Waitress	serveuse de café, de restaurant
Weaver	tisser

Y	il, elle ; ils, elles
Zipper (un)	fermeture-éclair